ANALECTA

BOLLANDIANA

Des Presses de J. De Meester et Fils Wetteren (Belgique)

ANALECTA
BOLLANDIANA

TOMUS XLV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE

PAULUS PEETERS

ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
Société des Bollandistes
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
Librairie Auguste Picard
82, rue Bonaparte

1927

BHG. = *Bibliotheca hagiographica graeca.* Editio altera emendatior. Bruxellis, 1909.

BHL. = *Bibliotheca hagiographica latina antiquae et mediae aetatis.* Bruxellis, 1898-1901. Eiusdem *Supplementi editio altera auctior.* Ibid., 1911.

BHO. = *Bibliotheca hagiographica orientalis.* Bruxellis, 1910.

Catal. Gr. Germ. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum Germaniae Belgii Angliae.* Bruxellis, 1913.

Catal. Gr. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Nationalis Parisiensis.* Bruxellis, 1986.

Catal. Gr. Vatic. = *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1899.

Catal. Lat. Brux. = *Catalogus codicum hagiographicorum bibliothecae regiae Bruxellensis.* Pars I. Codices latini membranei. Bruxellis, 1886, 1889. Tomi duo.

Catal. Lat. Paris. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saeculo XVI qui asservantur in bibliotheca Nationali Parisiensi.* Bruxellis, 1889-1893. Tomi quattuor.

Catal. Lat. Rom. = *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecarum Romanarum praeter quam Vaticanae.* Bruxellis, 1909.

Catal. Lat. Vatic. = *Catal. codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae.* Bruxellis, 1910.

Mir. BVM. = *Index miraculorum B. V. Mariae* editus in ANAL. BOLL., t. XXI, p. 241-360.

Synax. Eccl. CP. = *Synaxarium Ecclesiae Constantinopolitanae,* ed. H. DELEHAYE, Bruxellis, 1902, in-fol. (*Acta Sanctorum,* Propylaeum ad Acta SS. Novembris).

ANALECTA

BOLLANDIANA

TOMUS XLV

EDIDERUNT

HIPPOLYTUS DELEHAYE

PAULUS PEETERS

ET ROBERTUS LECHAT

PRESBYTERI SOCIETATIS IESU

BRUXELLES
SOCIÉTÉ DES BOLLANDISTES
24, Boulevard Saint-Michel

PARIS
LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD
82, rue Bonaparte

1927

UNE VIE INÉDITE

DE

SAINT JEAN L'AUMONIER

La Vie de S. Jean l'Aumônier par Léonce, évêque de Néapolis, dans l'île de Chypre, est, en même temps qu'une œuvre hagiographique justement appréciée, un document historique des plus importants. Certes, la personnalité éminemment attachante du patriarche d'Alexandrie, un des héros de la charité chrétienne, y est toujours au premier plan; mais le souci de l'édification n'a pas empêché le biographe de mêler à son récit une foule de détails curieux sur le milieu et sur l'époque, et quand il s'agit d'une des périodes les plus obscures de l'histoire byzantine, un texte contemporain des événements, qui supplée au silence presque complet des chroniques, acquiert une importance capitale.

Mais Léonce n'a pas entendu écrire une histoire complète de son héros. A la place du titre classique Βίος καὶ πολιτεία *il a mis en tête de la biographie de S. Jean l'Aumônier cette formule peu usitée :* εἰς τὰ λείποντα τοῦ βίου τοῦ ἐν ἁγίοις πατρὸς ἡμῶν καὶ ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας Ἰωάννου τοῦ ἐλεήμονος [1]. *C'est un complément à la Vie du grand archevêque, et non une Vie proprement dite. Bien qu'il n'y fasse aucune allusion, Léonce s'est probablement inspiré d'un précédent : nous voulons parler d'une pièce hagiographique qui se borne, comme celle de Léonce, à compléter l'œuvre d'autrui, et qui précisément se rattache aussi aux deux pays illustrés par S. Jean l'Aumônier, l'île de Chypre et l'Égypte.*

La Vie de S. Épiphane, commencée par son disciple Jean,

[1] Nous citons l'édition de H. GELZER, *Leontios von Neapolis Leben des heiligen Iohannes des Barmherzigen, Erzbischofs von Alexandrien.* Freiburg i. Br., 1893, in-8°, XLVIII-202 pp.

est suivie d'un appendice considérable, dont l'auteur est Polybe, évêque de Rhinocoroura, et qui est intitulé : Εἰς τὰ ὑπόλοιπα τοῦ βίου τοῦ ἁγίου πατρὸς Ἐπιφανίου ἐπισκόπου Κωνσταντίας [1]. Léonce, non plus que Polybe, n'a pas cherché à remplacer la biographie existante et s'est contenté pareillement du rôle plus modeste d'en combler les lacunes. Il n'a que des éloges pour ses devanciers, et leur œuvre n'a d'autre défaut que de ne pas tout dire : Ἤδη μὲν οὖν καὶ ἕτεροι φθάσαντες πρὸ ἡμῶν κάλλιστά τε καὶ ὑψηλότατα περὶ τούτου τοῦ θαυμασίου ἀνδρὸς καὶ ἀρχιερέως Ἰωάννου ἐφιλοσόφησαν, δυνατοὶ ὄντες ἔργῳ καὶ λόγῳ· λέγω δὴ Ἰωάννης καὶ Σωφρόνιος οἱ θεοσεβεῖς καὶ φιλάρετοι καὶ τῆς εὐσεβείας ὄντες ὑπέρμαχοι. Il ne fait que glaner là où ont passé d'aussi habiles moissonneurs que Jean et Sophrone [2].

Ces auteurs ne sont pas des inconnus. Nous les rencontrons souvent ensemble. Plusieurs fois ils ont visité l'Égypte et ils ont séjourné à Alexandrie sous l'épiscopat de Jean l'Aumônier, qui avait fait d'eux ses confidents et ses conseillers. Jean Eucratas, fils de Moschos — on l'appelle souvent Moschos tout court— n'est autre que l'auteur du Pré Spirituel [3]. Sophrone est le sophiste qui a laissé plusieurs écrits, notamment les livres des Miracles des saints Cyr et Jean [4]. C'est lui qui publia, après y avoir sans doute mis la dernière main, l'œuvre posthume de son ami, ou si l'on veut, de son maître Moschos, et le Λειμωνάριον est parfois cité sous le nom de Sophrone [5]. Il est assez habituellement confondu avec le patriarche Sophrone de Jérusalem. L'identité n'est pas établie par des arguments sans réplique [6]. Ce n'est pas ici le lieu de reprendre cette question, dont la solution nous importe peu. La Vie de S. Jean l'Aumônier nous est présentée comme une œuvre commune de Moschos et de Sophrone. Les deux amis ont mis ensemble leurs souvenirs. Mais il est probable que Sophrone, écrivain de métier,

[1] *BHG.* 597.
[2] GELZER, t. c., p. 2.
[3] *BHG.* 1441, 1442.
[4] *BHG.* 477-479. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 19-32.
[5] H. USENER, *Der heilige Tychon* (Leipzig, 1907), p. 86-95.
[6] S. VAILHÉ, *Sophrone le sophiste et Sophrone le patriarche*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. VII (1902), p. 360-383 ; t. VIII, pp. 32-69, 356-87 ; GELZER, t. c., p. 117-20.

a tenu la plume. Pour abréger, nous citerons sous son nom seul la première Vie de S. Jean l'Aumônier.

Cette biographie, tout entière de première main, n'a été signalée dans aucun manuscrit. L'accessoire, si l'on peut ainsi appeler l'écrit de Léonce, a fait oublier le principal. Toutefois, le précieux document n'a point péri sans laisser de traces. On sait que dans le ménologe de Métaphraste, au 12 novembre, est insérée une Vie de S. Jean l'Aumônier[1]*, qui, comme beaucoup de pièces de ce recueil, présente tous les caractères d'une compilation. Les éléments dont elle est composée sont aisément reconnaissables. La plus grande partie de la Vie, c'est-à-dire du chapitre* VII *jusqu'à la fin, est empruntée à Léonce, sans contamination avec aucune autre source. Les six premiers chapitres sont entièrement indépendants de cette biographie et d'une allure fort différente. Le style en est plus serré; les détails précis abondent et trahissent une information sérieuse. Il est hors de doute que Métaphraste a mis à profit un document de grande valeur, que les données de la Vie écrite par Léonce viennent précisément compléter. Comment hésiter à reconnaître dans ce document le mémoire dont Léonce n'a voulu écrire qu'un supplément?*

Telle est bien l'opinion commune des critiques[2]*. La difficulté commence lorsqu'il s'agit de déterminer dans quelle mesure la première partie de la Vie métaphrastique représente l'œuvre originale de Sophrone. Tout point de comparaison fait défaut, et il ne faudrait pas songer à tirer parti de la connaissance que nous pouvons avoir des procédés du logothète et de ses collaborateurs. Sa méthode n'a guère été étudiée, et elle paraît trop capricieuse pour être réduite en formules. Certaines pièces ont été insérées dans le ménologe de Métaphraste intégralement,*

[1] Le texte grec de cette pièce a été publié par J. B. MALOU, évêque de Bruges, dans *P.G.*, t. CXIV, p 896-965 ; GELZER a collationné les six premiers chapitres sur quelques manuscrits, t. c., p. 108-112.

[2] Les savants auteurs du catalogue des manuscrits grecs de l'Ambrosienne, MM. E. MARTINI et D. BASSI ont été jusqu'à faire figurer sous les noms de Jean et de Sophrone le texte de Métaphraste. Voir les numéros 73, 841, 890 et la table. Dans les manuscrits les titres ne mentionnent aucun auteur. Voir aussi E. MARTINI, *Catalogo di manoscritti greci esistenti nelle biblioteche Italiane*, t. II, p. 8.

sans changement aucun ; d'autres n'ont subi que de très légères retouches ; un grand nombre ont été soumises à de profondes modifications, tant pour le style que pour la disposition des matériaux. La plus élémentaire prudence interdit donc de préciser le degré de conformité du texte actuel à son original. Usener, et d'autres avec lui, doivent l'avoir jugée très étroite, puisqu'ils prétendent reconnaître dans les six premiers chapitres de la métaphrase le style de Sophrone et le rythme caractéristique de ses cadences [1].

Dans l'espoir de trouver les éléments d'une solution, nous avons examiné un texte de la Vie de saint Jean l'Aumônier différent de celui de Léonce et de la rédaction de Métaphraste, et entièrement négligé jusqu'ici [2]. *C'est celui du manuscrit grec 349 de la bibliothèque de Saint-Marc de Venise* [3], *un ménologe de novembre, où la Vie du saint est placée à sa date, au 12 du mois, fol. 163v-202. L'écriture est du XIe-XIIe siècle. L'étude de cette pièce, que nous désignons par V, n'a pas été sans résultat* [4]. *En la comparant à la Vie par Léonce (L) et à Métaphraste (M), nous sommes arrivés aux conclusions suivantes :*

1° Le texte de Venise est, comme celui de Métaphraste, une compilation où Léonce a été combiné avec Sophrone.

2° Cette rédaction composite est plus ancienne que celle de Métaphraste, laquelle n'en est qu'une simple transposition.

3° Le récit de Sophrone est infiniment mieux conservé dans ce texte que dans la métaphrase.

Nous allons essayer d'établir ces trois points.

Tout d'abord une simple analyse permet de constater que V est composé des mêmes éléments que M, et qu'ils sont disposés de la même manière. Cela est tout à fait évident pour la seconde partie, celle qui dépend entièrement de L. Voici ce que M emprunte à

[1] USENER, t. c., p. 85.

[2] Ce texte a fait l'objet d'une communication à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, à la séance du 12 juin 1925. *Comptes rendus des séances*, p. 166.

[3] *Catalogus codicum hagiographicorum graecorum bibliothecae Sancti Marci Venetiarum*, dans *Anal. Boll.*, t. XXIV (1905), p. 177.

[4] Les chiffres placés à côté des sigles V, L, M, indiquent les chapitres de chacun de ces textes.

L et dans quel ordre : L 2 ; 3 ; 5 à 18 ; 32 ; 19 ; 21 à 31 ; 34 ; 36 ; 43 ; 42 ; 44 à 46. Ainsi donc, la préface et les chapitres 1 et 4 de L sont omis ; de même L 20, 33, 35, 37 à 41. Les transpositions sont les suivantes : L 32 est placé après L 18 et L 42 après L 43.

Le texte de V est exactement parallèle à M. Sa dépendance de L commence à s'affirmer au même point et se poursuit jusqu'au bout avec les mêmes lacunes et les mêmes modifications dans la succession des chapitres.

Quant à la partie indépendante de L, celle qui répond aux six premiers chapitres de M, le parallélisme entre V et M existe en ce sens que M ne contient pas un seul trait qui ne soit dans V, et que, dans les grandes lignes, la disposition est la même de part et d'autre.

Donc, à ne regarder que les matériaux et l'enchaînement des diverses parties du récit, M et V ne sont pas seulement tributaires des mêmes sources. Ils dépendent l'un de l'autre. Deux compilateurs travaillant chacun de son côté sur les mêmes éléments, n'y feraient pas exactement le même choix, et s'il leur prenait envie de bouleverser l'ordre du modèle, chacun suivrait sa voie.

Pour établir l'ordre de dépendance, il importe peu de constater que le texte V est notablement plus étendu que M. Les développements auxquels les hagiographes ont volontiers recours, pourraient suffire à expliquer la différence. Du moment qu'une des sources communes aux deux rédactions est à notre disposition, la méthode tout indiquée consistera à chercher laquelle des deux s'en rapproche le plus. Voyons donc quels sont les rapports du texte de Venise d'abord, puis de la métaphrase avec Léonce.

Il est incontestable que V traite son modèle L avec une certaine liberté. Il l'abrège assez souvent, le développe parfois, mais avec discrétion. Surtout, il paraît soucieux d'éviter le passage trop brusque d'un sujet à un autre : de là les nombreuses transitions qu'il établit entre les chapitres et qui manquent le plus souvent dans L. Il vise aussi à une plus grande pureté de style et bannit les termes empruntés par Léonce à la langue vulgaire ou employés dans un sens inconnu aux classiques. Les mots comme πληγᾶτος, γομᾶτος, πιττάκιον, σαβουρός, λαμπρόν,

ἀποκόμβιν, δόρκων, σκνιφεύομαι, διαρίζομαι, ἀρμενίζω, φυράω, πτερνίζω et beaucoup d'autres qui donnent au style de Léonce une saveur si particulière, sont écartés et remplacés par des équivalents ou des périphrases. Celles-ci ne sont pas toujours à dédaigner. Léonce emploie plus d'une expression dont on cherche en vain d'autres exemples et dont le rédacteur de V donne la vraie signification. Faut-il ajouter que celui-ci répudie également les constructions trop hardies et n'entend point suivre son auteur dans ses écarts de syntaxe? Mais ces retouches ne sont pas inspirées par la préoccupation de dire les choses autrement que le modèle. V le paraphrase, mais en général on reconnaît L à travers la nouvelle rédaction. M s'en éloigne beaucoup plus. Non seulement les mêmes passages de L y sont retouchés avec le même purisme; mais M évite, avec une affectation visible, d'employer les termes et les tournures de l'original. En y regardant de près, on constate qu'il a opéré non point directement sur L, mais sur V.

En beaucoup d'endroits l'ordre de dépendance est clairement reconnaissable. C'est par l'intermédiaire de V que M dépend de L; ce n'est pas V qui dérive de cette source en passant par M. Il suffira de citer quelques passages qui ne laissent aucun doute.

Voici comment nos deux textes V et M rendent respectivement une même phrase de Léonce:

L. 10. Ἀρμενίσαντος τοίνυν τοῦ πλοίου καὶ ἐρχομένου πάλιν μετὰ χαρᾶς εἰς Ἀλεξάνδρειαν, ἐχαλάσαμεν εἰς Πεντάπολιν.

V. 23. Ἀπάραντες οὖν ἐκεῖθεν μετὰ περιχαρείας μεγάλης τὰ ἱστία τε πετάσαντες τὴν ἐπ' Ἀλεξανδρείας εὐθυδρόμως ἔπλεον ποιοῦντες ἐπάνοδον τῇ Πενταπόλει τε προσορμήσαντες.

M. 16. Ὡς γὰρ τὴν Δεκάπολιν ἤδη κατέλαβον πλέοντες.

On voit à quel point M s'éloigne de L, dont V au contraire, tout en le paraphrasant, ne s'écarte guère. V n'aurait pu, en partant de M, retrouver les expressions de L, ni rétablir la leçon Πεντάπολιν si curieusement défigurée dans M.

Nous prendrons un second exemple dans le dernier chapitre de Léonce.

L. 46. Γυνή τις ἐκ τῆς ἐνεγκαμένης τὸν ἅγιον πόλεως ὑπάρχουσα, ὡς ἤκουσεν αὐτὸν παραγενόμενον ἐκ τῆς Ῥόδου καὶ ἄγγελον αὐτῷ ἐκεῖσε φανέντα καὶ τὴν κλῆσιν τὴν πρὸς τὸν κοινὸν δεσπότην μηνύσαντα.

V. 49. Γύναιον γάρ τι τῆς ἐνεγκαμένης τὸν μακάριον πολίχνης,

ὡς ἠκηκόει τὴν ἐκείνου ἐκ Ῥόδου ὑποστροφὴν τήν τε πρὸς Κύριον ὅσον οὔπω διαγγελθεῖσαν ἐκδημίαν αὐτοῦ...

M. 76: Γύναιον γάρ τι τῆς ἐνεγκαμένης τοῦ πατριάρχου πολίχνης ὁρμώμενον, ἐπεὶ ἔμαθεν ἤδη μέλλειν αὐτὸν πρὸς Κύριον ἐκδημεῖν...

Le texte de M peut, à la rigueur, dériver de L aussi bien que de V ; mais il est absolument impossible que V ait tiré de M la phrase où il est dit que le saint revenait de Rhodes.

Un dernier exemple, s'il en était besoin, paraîtra décisif.

L. 6. Τοῦτον δέ, ὥς φασί τινες, ἐν τούτῳ ἐμιμήσατο καὶ Κωνσταντῖνος ὁ μετὰ Ἡράκλειον βασιλεύσας, οὗ καὶ υἱὸς ἐτύγχανεν.

V. 19. Ἐν τούτῳ φασί τινες τοῦτον τὸν ἀμίμητον μιμήσασθαι Κωνσταντῖνον τὸν μετὰ Ἡράκλειον τῆς βασιλείας κρατήσαντα, ὃς καὶ υἱὸς αὐτοῦ ἐγεγόνει.

M. 9. Τοῦτό φασι μιμήσασθαι καὶ τὸν μετὰ Ἡράκλειον τῆς βασιλείας ἄρξαντα Κωνσταντῖνον, ὃς καὶ κατὰ πνεῦμα υἱὸς τοῦ θείου ἀνδρὸς ἐγεγόνει.

La pensée de L est claire. Il vient de rappeler une circonstance de la vie de Jean et les réflexions qu'elle lui suggéra. En cela, ajoute-t-il, il eut pour imitateur l'empereur Constantin, qui succéda à son père Héraclius. La rédaction de V rend bien l'idée. Mais M commet ici un gros contresens, en faisant de Constantin un fils spirituel du patriarche. S'il avait lu L, il ne pouvait s'y tromper : οὗ καὶ υἱὸς ἐτύγχανεν se rapporte clairement à Héraclius. La phrase embarrassée de V a pu l'induire en erreur. Mais en tout état de cause, V ne se serait pas exprimé ainsi s'il avait paraphrasé M.

Nous sommes donc autorisés à conclure que M n'a pas travaillé directement sur les sources. Il n'a eu entre les mains que le texte de V, et l'a soumis à un nouveau travail de rédaction. Il est bien superflu d'ajouter qu'il ne l'a pas amélioré ; il en a affaibli la valeur documentaire, déjà amoindrie dans une première paraphrase. Pour les chapitres empruntés à Léonce rien n'est plus aisé à constater.

Quant à ceux dont la source est Sophrone, du fait que le texte de V se trouve altéré dans M, nous devons conclure également que l'original a beaucoup perdu en passant par les mains de Métaphraste et que si V aussi l'a remanié, dans une mesure impossible à déterminer, il s'écarte pourtant moins de la rédaction primitive. Une comparaison détaillée des deux textes achèvera de le montrer. Nous suivrons l'ordre de V.

V. 1. Les deux préfaces, très courtes, ont à peine deux ou trois mots de commun. M commence par des phrases générales, qu'il applique aussitôt à Jean l'Aumônier. Au contraire V nomme son héros dès la première ligne. Ses réflexions ne viennent qu'ensuite.

V. 2. Naissance dans l'île de Chypre. Le père du saint s'appelait Épiphane. Il fut gouverneur de l'île. Pour dire cela M n'a conservé presque aucune des phrases de V.

La mère de Jean n'était guère connue. V s'exprime ainsi au sujet de l'épouse d'Épiphane : οὐκ ἀπεικὸς δὲ κρίνειν οἶμαι καὶ τὴν αὐτοῦ γαμετήν, τὴν τοῦ θαυμασίου φημὶ μητέρα Ἰωάννου, τῆς αὐτῆς αὐτῷ κοινωνεῖν εὐκληρίας τῷ ἀνδρὶ καὶ περιφανείας. A quoi M substitue la phrase suivante, qui donnerait à croire qu'il en savait plus long que V : Μήτηρ δὲ κοσμία καὶ ἀνδρὶ τοιούτῳ προσήκουσα, πρὸς τῷ σωματικῷ κάλλει καὶ τῷ ψυχικῷ διαλάμπουσα. Il ajoute une phrase pour dire que Jean se montra digne de parents si distingués et fut pour eux un juste sujet d'orgueil. Simple lieu commun.

V.3. Pour obéir à ses parents et non pas pour suivre son inclination, Jean se marie. Tout d'abord il se propose de garder la continence dans le mariage. Mais l'intervention de son beau-père le décide à accepter ses obligations conjugales. Sa femme lui donne plusieurs enfants, que la mort lui enlève successivement avec leur mère. Il s'adonne alors tout entier au service de Dieu et aux œuvres de charité.

La substance de ce chapitre a passé dans M, mais pas une phrase n'a été respectée. Tels développements ont été coupés ; d'autres ont été ajoutés, et c'est ainsi que M insiste sur la bienfaisance envers les pauvres : ἀνοίγει καὶ σπλάγχνα καὶ θύρας πάσας καὶ χεῖρα τοῖς δεομένοις, οὐ ψεκάδας τινὰς ἐλέους μικρολόγως παρέχων, ἀλλ' ὄμβρους ὑετίζων χρηστότητος καὶ ἀμφοτέραις τὸν πλοῦτον ἐξαντλῶν τοῖς χρῄζουσιν. Au contraire V vante le caractère universel de sa charité.

V. 4. La réputation de Jean s'étend au loin. Sur le conseil du patrice Nicétas et pour se conformer aux désirs du peuple d'Alexandrie, l'empereur Héraclius l'oblige à se laisser élever sur le siège patriarcal de cette ville. Les deux phrases qu'emploie V pour le dire fournissent à M la matière de tout un chapitre où ne se retrouve pas un mot du texte de V. C'est du développement oiseux. Métaphraste prétend savoir que Jean a été

appelé par l'empereur, et résume l'entretien, en mettant sur les lèvres du saint ce qu'on peut dire en pareille occurrence; il termine en disant que Jean fut un digne successeur de S. Marc.

V. 5. Le nouveau patriarche supprime l'addition hérétique que Pierre le Foulon avait faite au Trisagion. M rapporte le fait en d'autres termes et avec des développements.

A son avènement Jean ne trouva que sept églises ou oratoires aux mains des orthodoxes. Il réussit à décupler ce nombre. Cette fois M abrège.

Le patriarche fit une rude guerre à la vénalité, surtout en matière d'ordinations. Il demandait aux évêques et aux prêtres de son obédience des « libelles » garants de leur orthodoxie. M n'a ici qu'une phrase vague sur le zèle du patriarche à ramener les hérétiques et à extirper la simonie.

L'enquête préalable aux ordinations n'était point, aux yeux de l'archevêque, une simple formalité, et il l'exigeait toujours. L'empereur lui ayant présenté pour l'épiscopat un candidat indigne, il refusa de l'ordonner. Dans M ce passage est remplacé par une phrase concise, et aucune allusion n'est faite à l'indépendance du patriarche vis-à-vis du pouvoir.

Les clercs appartenant à une secte hérétique sont reçus avec bonté, à condition de donner des signes de repentir et d'offrir des garanties d'orthodoxie. Le trait est omis dans M qui place ici quelques mots sur l'intégrité des juges.

V. 6. A la suite des invasions des Perses, un grand nombre de fugitifs accompagnés de leurs évêques et de leurs prêtres arrivent de Syrie à Alexandrie. Ils sont reçus charitablement. Le passage est rejeté plus loin dans M, qui le remplace ici par une phrase générale sur la charité du saint envers les pauvres.

Ayant appris que quelques-uns des évêques émigrés étaient dans la misère, le patriarche convoqua les notables les plus riches de la ville, et leur persuada de se laisser taxer d'une certaine somme en faveur de ces prélats. Il fut d'ailleurs le premier à donner l'exemple. Il procura aussi des ressources aux clercs indigents, suivant les besoins de chacun. Dans M, une phrase générale, rejetée plus loin, dit simplement qu'il pourvut aux nécessités du clergé pauvre.

Des hospices pour les pauvres et les voyageurs furent bâtis par les soins du patriarche. Il décida aussi que les sommes nécessaires à leur entretien seraient prises sur les revenus de

l'Église. M supprime ici les détails intéressants et notamment le fait que ces œuvres de bienfaisance seront à la charge de l'Église.

V. 7. En temps de famine on avait organisé des distributions de secours. Le patriarche fut frappé de voir les femmes indigentes, qui venaient à peine d'accoucher et portaient encore sur leur visage la trace de la souffrance, obligées d'aller chercher leur pitance souvent bien loin. Ce fut pour lui l'occasion d'établir dans divers quartiers de la ville sept maternités de 40 lits chacune. Les femmes pauvres avaient le droit d'y demeurer sept jours après l'accouchement et recevaient un peu d'argent au moment de s'en retourner chez elles. Dans M, pas un mot sur l'origine de ces établissements ni sur leur organisation. Par contre, quelques généralités sur la charité de Jean, dont les bienfaits, nous dit-on, se répandent comme l'eau du Nil. Puis il est question des réfugiés de Syrie, dont V avait parlé plus haut.

V. 8. Aux environs d'Alexandrie il y avait un lac où l'on recueillait de grandes quantités de papyrus destinés au chauffage. L'exploitation de ces plantations occupait beaucoup d'ouvriers et d'enfants. Dans ce groupement, très délaissé au point de vue religieux, régnaient de graves désordres. L'archevêque pourvut aux besoins spirituels de ces pauvres gens, leur donna des prêtres et fit bâtir des chapelles. Entièrement omis dans M.

V. 9. Lorsqu'il eut appris les malheurs de la Palestine, Jean comme un autre Jérémie, pleura une année entière la ruine de Jérusalem, et à ce qu'on raconte, écrivit sa lamentation. M ne dit rien ni de cette longue durée ni de la rédaction du thrène.

Le patriarche envoie sur les lieux Ctésippus qui gouvernait alors les monastères de l'Ennaton, et le charge d'y porter des secours en argent, en provisions de bouche, en vêtements et organise des transports dans ce dessein. Dans M Ctésippus est simplement un θεοφιλὴς ἄνθρωπος, *et dans tout le passage plus d'un trait précis a été effacé.*

Lors de l'invasion de la Palestine, les monastères situés hors ville avaient beaucoup souffert, les monastères de femmes surtout. Près de mille religieuses avaient été faites prisonnières par les Perses. L'archevêque les racheta à prix d'or et les réunit dans des couvents. Supprimé dans M.

La réputation de l'archevêque est arrivée jusqu'aux Perses, qui désirent le voir et donnent, dans cette intention, de l'argent à Dion, τῷ τηνικαῦτα ἄρχοντι. *M n'en parle pas.*

Jean envoie Théodore, évêque d'Amathus, à Anastase, higoumène de la montagne de Saint-Antoine, et Grégoire, évêque de Rhinocoroura, pour racheter les prisonniers. Le passage, légèrement retouché, est reproduit dans M.

Ici s'arrêtent les emprunts qu'il a faits à Sophrone. Tout ce qui suit dans V est entièrement inédit.

V. 10. Le patriarche estime que le vin de Palestine qu'on lui fait boire coûte trop cher. Il veut qu'on lui donne du vin de Maréote.

V. 11. Désireux de posséder un précieux reliquaire qui avait appartenu à l'évêque de Tibéria, il prie le légataire de ce prélat de le lui céder au double de sa valeur. L'homme accepte, mais substitue à l'objet un autre reliquaire d'un prix inférieur. La nuit il est inquiété par une vision, après quoi il s'empresse de réparer sa faute.

V. 12. Il y avait à Alexandrie un bon nombre de clercs réfugiés qui avaient quitté leur ville d'origine sans espoir de retour. Avant de les attacher à son Église, le patriarche leur demande des « libelles » d'orthodoxie.

V. 13. Les progrès de l'invasion des Perses lui inspirent la pensée d'aller trouver le roi et de chercher à négocier la paix. Mais le peuple d'Alexandrie s'oppose à son départ. Bientôt la ville elle-même est menacée. L'archevêque apprit par révélation qu'un complot se tramait contre sa vie. Il se décida à partir et à regagner son pays. Arrivé là, il réussit à apaiser un conflit qui allait mettre aux prises le peuple de Constantia et les troupes du gouverneur Aspagourios.

V.14. Pour abriter les reliques de S.Étienne et de S.Jacques, le frère du Seigneur, qu'il avait reçues de Jérusalem, Jean bâtit une église, à laquelle il légua tout son bien.

V. 15. Isaac, le gouverneur qui avait livré Alexandrie aux Perses, s'était réfugié dans l'île de Chypre, où il retrouva l'archevêque. Il voulut le tuer, et avait pris jour pour exécuter le meurtre. Averti, Jean ne quitta pas sa maison. Par un juste jugement de Dieu, Isaac trouva la mort ce jour-là même.

Après avoir vénéré à Constantia les reliques de S. Barnabé et de S. Épiphane, Jean se rendit à Amathus où il mourut.

Ici le rédacteur de V est obligé de revenir sur ses pas et ramène le discours aux παραλειφθέντα κατορθώματα *du saint,*

c'est-à-dire au texte de Léonce, qu'il va suivre désormais jusqu'au bout, de la manière que nous avons indiquée.

Il est donc évident que la rédaction de Métaphraste ne rend qu'un écho très affaibli du témoignage de Sophrone. Beaucoup de traits ont été complètement éliminés ; l'ordre de certains chapitres a été bouleversé, et l'on n'exagère pas en disant que pas une phrase de Sophrone n'a été conservée dans ce texte. On ne peut assez admirer la perspicacité de ceux qui ont réussi à reconnaître le style du sophiste dans la prose métaphrastique, et la constatation que nous venons de faire n'est pas de nature à recommander le critère des finales rythmiques. De plus une partie assez notable du récit de Sophrone a été négligée, et l'on peut voir maintenant que les mémoires des deux amis ne comprenaient pas seulement quelques épisodes de l'histoire du patriarche, mais embrassaient le cadre complet de sa vie. Ceci nous donne sur l'origine du nouveau texte une indication qui n'est pas à négliger. L'auteur de V a sans doute eu entre les mains un manuscrit dans lequel, comme dans le cas de la Vie de S. Épiphane, suivie des suppléments de l'évêque Polybe, à la Vie de S. Jean l'Aumônier par Sophrone étaient accolés les paralipomènes de Léonce. Cela constituait un ensemble assez considérable, avec des longueurs et des redites que l'on songea tout naturellement à faire disparaître, en même temps que la Vie du grand saint était ramenée aux formes traditionnelles du genre. L'auteur anonyme de V entreprit ce travail, donna à l'ensemble l'allure d'un texte continu, pratiqua quelques coupures, modifia discrètement l'ordre des chapitres, condensa certains récits. Une cohésion plus parfaite fut obtenue par de nombreuses transitions.

Métaphraste n'a pas trouvé à son goût le remaniement de V ; il l'a retravaillé à son tour. Dans la seconde partie il s'est gardé généralement de tailler dans le texte ; ses suppressions portent surtout sur la première partie. Quant aux retouches de style, elles sont nombreuses et s'étendent à toute la pièce. Maintenant que nous possédons la source directe de M, son texte perd tout intérêt historique, et il faudra désormais recourir à V, pour utiliser ce qui nous reste de Sophrone.

Il a été possible de caractériser le procédé de V appliqué à Léonce. Rien ne nous dit que notre anonyme en a suivi un autre

dans l'adaptation du texte de Sophrone, et il serait hasardeux de prétendre qu'il nous a restitué ces précieux mémoires intégralement, ou peu s'en faut. C'est quelque chose de savoir que dans la rédaction qui vient d'être retrouvée, nous atteignons beaucoup mieux la source perdue que nous n'avons pu le faire jusqu'ici. Il convient d'ailleurs de noter que l'auteur de V mérite une certaine confiance pour la discrétion avec laquelle il a traité le texte de Léonce, dont il rend généralement bien le sens et reproduit souvent les expressions, sans se permettre d'interpolations proprement dites. Il est à présumer qu'il a usé de la même réserve à l'égard de Sophrone.

Nous terminons par quelques remarques particulières qui achèveront d'éclairer le nouveau texte. Dans M, le père de Jean porte le nom d'Épiphane : τούτῳ πατὴρ μὲν τῶν ἐπιφανῶν Ἐπιφάνιος τοὔνομα. *Cette phrase est censée empruntée à Sophrone. Or, dans une épitaphe métrique que nous avons encore, et qui est précisément attribuée à Sophrone, le père du patriarche est appelé Étienne :* υἱὸς ἐτύχθη εὐγενέος Στεφάνου [1]. *Usener a donné une explication ingénieuse de cette divergence. La leçon* Ἐπιφάνιος *serait une simple distraction de copiste. Influencé par le mot* ἐπιφανῶν, *qui précède, il écrit machinalement* Ἐπιφάνιος *au lieu de* Στέφανος [2]. *C'est une conjecture que le nouveau texte ne permet pas de maintenir. V écrit :* Ἐπιφάνιος γὰρ ὁ τούτου γενέτης καλούμενος τοσοῦτον ἔσχε τὸ κατὰ τὸν βίον ἐπιφανές. *Le jeu de mots a été inspiré par le nom d'Épiphane, qui était fourni par la source. M l'a tout simplement repris et rendu à sa façon. Cette constatation donnerait raison à ceux qui révoquent en doute l'attribution de l'épitaphe à Sophrone* [3].

La manière dont Métaphraste explique le rôle de l'empereur Héraclius dans l'élévation de Jean au patriarcat a soulevé une difficulté de chronologie et a même donné lieu à des soupçons. « *Metaphrastes fortassis verba haec adiecit* », *disent les anciens Bollandistes, à propos du début du chapitre IV de M* [4]. *Il est certain que l'observation ne manque pas de justesse, car*

[1] *Anthologia Palatina*, VII, 679, 4, STADMÜLLER, t. II, p. 467.
[2] USENER, t. c., p. 81, note 2.
[3] GELZER, t. c., p. 114 : « angeblich von demselben Sophronios. »
[4] *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 518.

ce passage de M rend le texte avec une nuance spéciale de nature à dérouter le lecteur. Mais il reste établi que le début de l'épiscopat de Jean n'est pas antérieur au règne d'Héraclius (610-641), et que rien n'oblige à modifier la chronologie désormais admise [1].

Léonce raconte un trait de la Vie d'un saint Sérapion, Σεραπίωνος τοῦ ἐπικληθέντος Σινδονίου (L. 23). V après lui et M ont ici une variante curieuse : Σεραπίωνος τοῦ ἐπικληθέντος Σιδωνίου (V. 33, M. 44). Cette leçon répond à la mention des ménées au 21 mars : Σεραπίων ὁ ἐλεήμων ὁ ὑπάρχων ἀπὸ Σιδῶνος ἐν εἰρήνῃ τελειοῦται [2]. *La leçon Σινδονίου, qui est celle de tous les manuscrits de L, est certainement préférable. Elle est confirmée par Palladius, qui explique ainsi le surnom de ce solitaire : Σεραπίων τις ὀνόματι γέγονεν τῷ γένει Αἰγύπτιος ἐπίκλητος Σινδόνιος· παρεκτὸς γὰρ σινδονίου οὐδέποτε οὐδὲν ἄλλο περιεβάλετο* [3].

Tous nos textes sont d'accord pour appeler Séridon l'éponyme d'un monastère de Gaza, τοῦ ἀββᾶ Σερίδωνος [4]. *Nous le citons ici parce qu'il y a lieu de revenir sur une identification du personnage que l'on a cru retrouver dans le martyrologe hiéronymien au 2 janvier* [5]. *Les manuscrits B et W annoncent :* IIII nonas Antiochia Siridoni episcopi eiusdem loci ; *E :* IIII non. Isiridoni episcopi Antioc. *Il s'en suivrait que le fondateur du monastère de Gaza serait devenu par la suite évêque d'Antioche, évêque inconnu d'ailleurs, et aurait passé au rang des saints. En fait, le nom de Séridon n'a été introduit dans le martyrologe que par une erreur de lecture. Un manuscrit de Bède a conservé la vraie leçon :* Antiochia Syriae Doni episcopi eiusdem loci. *Cet évêque Donus, ou plutôt Domnus, figure dans la liste épiscopale d'Antioche* [6].

Nous avons vainement cherché d'autres manuscrits de la nouvelle version de la Vie de S. Jean l'Aumônier. Le texte

[1] GELZER, l. c., pp. 124, 151.
[2] *Synax. Eccl. CP.*, p. 552.
[3] C. BUTLER, *The Lausiac History of Palladius*, t. II (Cambridge, 1904), pp. 109, 213-15.
[4] L. 36, V. 43, M. 59.
[5] GELZER, l. c., p. 145.
[6] HARNACK, *Geschichte der altchristlichen Literatur*, t. II, 1, p. 95.

du manuscrit de Venise laisse peu à désirer, et nous avons été rarement obligé d'y toucher [1]. *Quand nous sommes en présence d'une simple négligence de copiste, nous n'avons pas hésité à introduire la correction dans le texte, et à rejeter au bas de la page la leçon du manuscrit. Lorsqu'il s'agit d'un passage douteux, et que la conjecture ne s'impose pas, nous avons fait l'inverse. Il n'a été tenu aucun compte des caprices de l'orthographe, qui ne dépassent pas la mesure ordinaire.*

H. D.

Βίος τοῦ ὁσίου πατρὸς ἡμῶν V. fol.163v
Ἰωάννου τοῦ ἐλεήμονος.

1. *Ἰωάννης ἡμᾶς ὁ μέγας Θεοῦ θεράπων καὶ πιστὸς ἀρχιερεύς, ὁ τῆς ἐλεημοσύνης ἐπώνυμος, ὃς ἐξ ὑπερβαλλούσης χριστομιμήτου χρηστότητος ἐξαίρετον εἴληφε ταύτην τὴν μεγαλώνυμον προσηγορίαν, εἰς τὴν παροῦσαν τῶν ἐπαίνων καλεῖ πανδαισίαν, ὡς ἀδάπανον τρυφὴν προτιθεὶς εἰς κοινὴν ἑστίασιν τὰ τῶν ἰδί*[164]*ων κατορθωμάτων καὶ πλεονεκτημάτων ἥδιστα διηγήματα· δι' ὧν εὐφραίνεται μὲν κατεντρυφῶσα πᾶσα φιλήκοος ψυχὴ καὶ φιλόθεος πρὸς θεοσεβῆ μίμησιν ζήλῳ θείῳ διεγηγερμένη, δοξάζεται δὲ διαφερόντως ὁ τῆς δόξης κύριος, ὁ ἐνδοξαζόμενος ἐν τοῖς ἰδίοις θεράπουσι διὰ παντὸς καὶ τοὺς δοξάζοντας αὐτὸν* I Reg.2, 30 *ἀντιδοξάζων λαμπρῶς. Φέρε δὴ τοιγαροῦν ὡς δυνατὸν τῆς κατὰ μέρος ἐπεξηγήσεως ἁψώμεθα, ταῖς ἐκείνου φιλοικτίρμοσι πρεσβείαις καὶ συνεργίαις πρὸς τὴν προκειμένην ὑπόθεσιν εὐμαρῶς χειραγωγούμενοι.*

2. *Οὗτος ὁ περιβόητος τῆς ἐκκλησίας φωστὴρ καὶ μέγας ἐν ἁγίοις πατὴρ τῆς Κυπρίων νήσου εὐγενὲς γέννημα καὶ τίμιον θρέμμα γεγένηται, οὐκ ἀσήμων δὲ γεννητόρων ἢ τῶν τυχόντων κατάγεται, ἀλλὰ καὶ λίαν περιφανῶν τὸ γένος καὶ τὸ κλέος λαμπρῶν. Ἐπιφάνιος γὰρ ὁ τούτου γενέτης καλούμενος τοσοῦτον ἔσχε τὸ κατὰ τὸν βίον ἐπιφανὲς καὶ φερωνύμως ὡς φέρε εἰπεῖν ἐπίσημον, ὥστε τὰς τῆς Κυπρίων ἡνίας νήσου ἐπαρχικῶς ἐμπιστευθῆναι παρὰ τῶν τηνικαῦτα κρατούντων προκέκριτο οὐκ*

[1] M. Édouard Kurtz, de Riga, a bien voulu relire ce texte avant l'impression. Nous avons profité des observations de cet éminent helléniste dont les études byzantines déplorent la perte récente.

ἀπεικὸς δὲ κρίνειν οἶμαι καὶ τὴν αὐτοῦ γαμετήν, τὴν τοῦ θαυμασίου φημὶ μητέρα Ἰωάννου, τῆς αὐτῆς αὐτῷ κοινωνεῖν εὐκληρίας τῷ ἀνδρὶ καὶ περιφανείας.

3. Ἀνατραφεὶς οὖν οὗτος ὁ εὐγενέστατος παῖς ὑπὸ τῶν εὐγενεστάτων πατέρων ἐν πάσῃ παιδείᾳ καὶ νουθεσίᾳ κυρίου καὶ πρὸς μέτρον ἡλικίας ἐληλακὼς τῆς τε σαρκικῆς ἅμα καὶ πνευματικῆς προκοπῆς καὶ αὐξήσεως, ζεύγνυται νομίμως γυναικὶ πρὸς γάμου[1] κοινωνίαν, μὴ μέντοι κατὰ πρόθεσιν οἰκείαν, κατὰ γνώμην δὲ πατρικῆς αὐθεντείας τὸν τοῦ συνοικεσίου ζυγὸν καταδεξάμενος, οὐκ ἐπ' εὐθείᾳ τοσοῦτον ὑπείξας, ἀνάγκῃ δὲ πρὸς τοῦτο μᾶλλον ἐκβιασθείς· δεῖγμα δὲ τῆς ἐκείνου πρὸς τὴν ἀγαμίαν μάλιστα ῥοπῆς, ὅπερ καὶ με[164v]τὰ τὸν τῆς συζυγίας δεσμὸν ὡς φίλαγνος λίαν ἐπετηδεύσατο· ὀνόματι γὰρ καὶ σχήματι τὰ τῆς μνηστείας ἀναδεδεγμένος συμβόλαια, σωφροσύνης ἔρωτι χρόνον ἐπὶ συχνὸν τῶν γαμικῶν ἔργων ἀπείχετο, μέχρις ἂν ὁ κηδεστὴς αἰσθόμενος τὸ δρᾶμα βαρέως ἤνεγκε καὶ κατηγορίας ἔγκλημα κινεῖν κατὰ τῆς τοῦ ἀνεγκλήτου προθέσεως ἐπηπείλησεν. Οἷς ἐνδοὺς ὁ μεγαλόφρων ἐκεῖνος, ὡς ἐν πᾶσιν οἰκονομικὸς καὶ τὸ μηδένα σκανδαλίσαι περὶ πολλοῦ ποιούμενος, ἐκδίδωσιν ἑαυτὸν καὶ πρὸς αὐτὴν τὴν μὴ κεκωλυμένην πρᾶξιν τῆς μίξεως· ἐξ ἧς καὶ πρὸς τεκνογονίαν μετ' εὐκαρπίας ἐπέδωκεν, κατὰ τὸν φύσεως νόμον παιδίων πατὴρ γενόμενος· ὧν ἐν αὐτῷ τῷ τῆς ἡλικίας ἄνθει τὸν βίον μετηλλαχότων, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς τούτου γαμετῆς οὐκ εἰς μακρὸν τὴν τελευτὴν ὑποστάσης, αὐτὸς ἐλευθερίαν τελείαν ἐσχηκὼς ἐκ πάντων τῶν βιωτικῶν φορτίων καὶ φροντισμάτων, ὅλον ἑαυτὸν ὁλοσχερῶς ἐπέδωκεν μεριμνῶν, πῶς ἀρέσει τῷ κυρίῳ, πᾶσι πάντα
I Cor.9, 22 γινόμενος κατὰ τὸν μέγαν ἀπόστολον καὶ μὴ σκοπῶν τὸ συμφέ-
I Cor.10,33 ρον ἑαυτοῦ μόνον ἀλλὰ τὸ τῶν πολλῶν, ὅπως εὐοδωθῶσιν· καὶ γὰρ ὑπῆρχεν ἐν παντὶ πάντοτε πᾶσιν ἐπέραστος, νουθετῶν, παρακαλῶν, συνιστῶν, εἰρηνοποιῶν, εὐεργετῶν, συμβιβάζων καὶ πρὸς πᾶν εἶδος ἀκροτάτης ἀρετῆς τὴν σπουδὴν διὰ παντὸς ἐπιμελῶς ἐπιδεικνύμενος.

4. Ἐξ ὧν ἐγεγόνει πανταχοῦ περιβόητος ἅμα καὶ περιπόθητος, οὐκ ἀρχομένοις μόνον καὶ ἰδιώταις ἀλλὰ καὶ αὐτοῖς τοῖς βασιλεῦσι καὶ μεγιστᾶσι καὶ ἄρχουσιν. Ἐντεῦθεν ὑπὸ τοῦ βασιλέως Ἡρακλείου λίαν ἐκβιασθεὶς εἰσηγήσει μάλιστα Νικήτα[1] τοῦ τηνικαῦτα τῇ τῆς πατρικιότητος τιμῇ τετιμημένου καὶ παραδυναστεύ-

3. — [1] corr., prius γάμον V.
4. — [1] Νικῆτα V.

οντος, ὃς καὶ ἀδελφοποίητος [2] τῷ μακαρίτῃ κεχρηματίκει, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ παντὸς τοῦ τῶν Ἀλεξανδρέων δήμου [165] τῇ συναινέσει εἰς τὸν τῆς πατριαρχικῆς ἀρχιερωσύνης θρόνον ἀνάγεται.

5. Ὃς ἐμπνεύσει θείου πνεύματος τὸν νοῦν ἐμφορηθείς, πρῶτος τὴν βλάσφημον προσθήκην τῆς [1] ἐν τῷ τρισαγίῳ καινοτομίας ἐκώλυσεν, ἣν Πέτρος ὁ καλούμενος Κναφεὺς βεβήλως ἐκενοφώνησεν, τολμήσας ἀθέως εἰπεῖν · « Ἅγιος, ἀθάνατος, ὁ σταυρωθεὶς δι' ἡμᾶς. » Ὁπηνίκα γὰρ τὰς τῆς ἀρχιερωσύνης ἡνίας θείᾳ ψήφῳ παρέλαβεν, ἑπτὰ μόνα τῆς ὀρθοδόξου λατρείας εὗρεν ἱερουργοῦντα [2] εὐκτήρια · ἅπερ αὐτὸς εἰς ἑβδομήκοντα διὰ πολλῆς ἐπιμελείας πληθυνθῆναι παρεσκεύασεν κἀκεῖ τελεῖσθαι τὴν ἀμώμητον προσκομιδὴν ἐδικαίωσεν. Δῶρα δὲ λαμβάνειν ἢ χρήματα ἢ δόσιν τὴν οἱανοῦν παντελῶς ἀπετρέπετο, οὐ μόνον χάριν χειροτονίας ἀλλὰ καὶ πάσης ἄλλης προφάσεως καὶ ἀφορμῆς μικροῦ τε καὶ μεγάλου πράγματος, τοῦ Παροιμιαστοῦ πάντοτε μεμνημένος λέγοντος · « Ἐξόλλυσιν ἑαυτὸν ὁ δωρολήπτης, ὁ δὲ μισῶν δώρων λήψεις ζή- Prov.15,27
σεται. » Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ πάντας τοὺς χειροτονουμένους ἀρχιερεῖς τε καὶ ἱερεῖς ὑπ' αὐτοῦ λιβέλλους ἀπῄτει πρὸς παραφυλακὴν ἀσφαλῆ τῆς ὀρθοτόμου πίστεως καὶ πάντων τῶν κανονικῶς ἐκτεθειμένων παραγγελμάτων συντήρησιν · περί τε τὰς τῶν χειροτονιῶν ψήφους καὶ δοκιμασίας ἐπὶ τοσοῦτον ἀκριβὴς ἐτύγχανεν, ὥστε ποτὲ τοῦ βασιλέως ἐπιστείλαντος αὐτῷ περί τινος μοναχοῦ εὐλάβειαν ὑποκρινομένου, χειροτονῆσαι τοῦτον ἐπίσκοπον, ἐξετάσας τὰ κατ' αὐτὸν καὶ γνοὺς ἀνάξιον ὄντα τῆς ἱερωσύνης, ἐν ἑνὶ τῶν μοναστηρίων ἡσυχάζειν αὐτὸν ἐπιτρέψας περιώρισεν · ὃν μετ' ὀλίγον ἐξελθόντα καὶ τῷ βασιλεῖ τὸ δρᾶμα δηλοποιήσαντα, κενὸν ἀνταπέστειλε πρὸς τὸν πέμψαντα, μὴ δειλιάσας μήτ' αἰδεσθεὶς τῆς βασιλικῆς ἐξουσίας τὴν κέλευσιν. Τοὺς ἐξ αἱρέσεων δέ τινων ἐπιστρέφοντας κληρικούς, διδόντας λιβέλλους μεταμελείας καὶ τὸ τῆς ὀρθοδόξου πίστεως [165v] ὁμολογοῦντας μάθημα δεχομένους τε τὰς οἰκουμενικὰς ἁγίας τέσσαρας συνόδους καὶ τὰς αἱρέσεις πάσας μετὰ τῶν αἱρεσιαρχῶν ἀναθεματίζοντας, προθύμως ἐδέχετο, κοινωνοὺς ἀποκαθιστῶν τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας.

6. Κατ' ἐκεῖνον δὲ τὸν καιρὸν καταδραμόντων τῶν περσικῶν στρατευμάτων καὶ ληϊσαμένων τὴν Σύρων γῆν ἅπασαν, οἱ πασῶν τῶν ἐκεῖσε πόλεων λαοὶ πολυάριθμοι σὺν ἐπισκόποις καὶ λοιποῖς ἱερεῦσί τε καὶ ἄρχουσιν εἰς Ἀλεξάνδρειαν καταφεύγουσιν · οὓς

[2] ἀδελφοποιητὸς V.

5. — [1] τὴν V. — [2] *corr., prius* ἱερουργοῦν.

τῷ μεγαλοψύχῳ τῆς γνώμης καὶ τῷ τῆς προαιρέσεως μεγαλοδώρῳ προσφόρως πάντας διέτρεφεν, ἑκάστῳ τὰ πρὸς τὴν ἀναγκαίαν χρείαν ἐπιχορηγῶν ἀφθονώτατα· πενομένους δέ τινας τῶν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ ἐπισκόπων ἀναμαθών, τοὺς εὐπορωτέρους τῶν προέδρων προσκαλεσάμενος συνήθροισεν· οὓς διὰ παραινέσεων πολλῶν προτρεψάμενος ἐθέσπισεν αὐτούς τε πάντας καὶ πρὸ πάντων ἑαυτὸν παρέχειν τοῖς πενομένοις συλλειτουργοῖς αὐτῶν ἑκάστῳ χρόνῳ χρυσίου ἀνὰ λίτρας μιᾶς. Τὸ δ' αὐτὸ τοῦτο καὶ ἐπὶ τῶν πενομένων πρεσβυτέρων καὶ διακόνων καὶ λοιπῶν τοῦ κλήρου τῆς ἐκκλησίας ἐποίησεν, φιλοφρονησάμενος ἕκαστος αὐτῶν ἐν ἑκάστῳ τάγματι ποσότητα χρυσίου ἐνιαύσιον λαμβάνειν κατὰ τὸν ἴδιον κόπον τοῦ οἰκείου βαθμοῦ ἀναλογοῦσαν πρὸς παραμυθίαν τῆς χρείας αὐτοῦ. Πρὸς τούτοις τε πτωχοτροφεῖα καὶ ξενοδοχεῖα πλεῖστα δειμάμενος, πρὸς ἀποτροφὴν τῶν ἐν αὐτοῖς διαιτωμένων ἐθέσπισε τὸν σῖτον ἅπαντα καὶ πᾶσαν χρειώδη διοίκησιν ἀπὸ τῶν τῆς ἐκκλησίας εἰσόδων χορηγεῖσθαι.

7. Λιμοῦ δέ ποτε μεγάλου τὴν πόλιν πιέζοντος καὶ τῶν διανομέων τοῦ ὁσίου τοῖς πενομένοις ἀργύριον καί τι κέρμα ἕτερον ὡς ἔθος ἐπιχορηγούντων ἀπαύστως, πτωχότατα γύναια, λιμῷ κρατούμενα καὶ προσφάτως [1] τί[166]κτοντα, πρὸς τὰς χεῖρας ἠναγκάζοντο τῶν διανεμόντων τρέχειν, ἔτι τῶν ἐγγαστρίων ὠδίνων τοὺς πόνους ἔχοντα, ταῖς ὄψεσιν ὠχριῶντα καὶ δυσχερῶς κατοδυνώμενα· περὶ ὧν ἀναμαθὼν ὁ θεσπέσιος, ἑπτὰ λοχοκομεῖα κατὰ διαφόρους τόπους τῆς πόλεως ἐδομήσατο, ἐφ' ἑνὶ τούτων ἑκάστῳ ἀνὰ τεσσαράκοντα κλίνας ἀφορίσας ἐστρωμένας [2], ἐν αἷς ἐφ' ὅλαις ἑπτὰ ἡμέραις ἑκάστην γυναῖκα τίκτουσαν διαναπαύεσθαι ἐθέσπισεν, εἶθ' οὕτως τρίτον νομίσματος λαμβάνουσαν οἴκαδε πορεύεσθαι.

8. Οὐ τῶν κατὰ τὸ σῶμα δὲ μόνον πενομένων ἐπιμέλειαν ἐποιεῖτο, ἀλλά γε καὶ τῶν κατὰ ψυχὴν λιμαγχονουμένων μάλιστα πρόνοιαν τῆς σωτηρίας ἐπραγματεύετο. Καὶ γὰρ λίμνη καθέστηκεν ἐν Ἀλεξανδρείᾳ, Μαρία προσαγορευομένη, ἐν ᾗ πλεῖστος πάπυρος βλαστάνειν εἴωθεν· ὃν ὑλοτομοῦντες οἱ κάτοικοι τοῦ τόπου ἀντὶ ξύλων εἰς καῦσιν κέχρηνται. Παῖδες δὲ σὺν τοῖς ἐκεῖσε κατοικοῦσιν ἀνδράσι τοῦτον ἐκκόπτειν λαχόντες, τὴν σοδομιτικὴν ἀσέλγειαν ἀνέδην εἰργάζοντο, οὐκ εὐκτήριον οἶκον κεκτημένοι, οὐχ ἱερέα τὸ σύνολον ἔχοντες, οὐ γραφῶν κατακούοντες, οὐ θείων μυστηρίων μετέχοντες. Τοῦτο τὸ παράνομον ἔργον καὶ μίασμα μαθὼν ὁ θεόληπτος πατριάρχης, τοὺς μὲν παῖδας ἐκεῖθεν ἀφελέσθαι

7. — [1] προσφόρως V. — [2] ἐστρωμμένας V.

προσέταξε, τοῖς δὲ κατοικοῦσιν ἐκεῖσε οἴκους εὐκτηρίους ἐδείματο καὶ ἱερέας ἀφορίσας ἱερουργεῖν καὶ διδάσκειν παρακατέστησεν.

9. Ῥασμιοζᾶν δὴ τοῦ ἄρχοντος, ἤτοι τοῦ ἀρχιστρατήγου, Χοσρόου τοῦ βασιλέως Περσῶν πάντας τοὺς τῶν Ἱεροσολύμων ἁγίους τόπους πορθήσαντος καὶ τῆς τοιαύτης πονηρᾶς ἀγγελίας εἰς ἀκοὰς τοῦ τρισμάκαρος ἐλθούσης πατριάρχου, ὡς ᾔσθετο τούτου τοῦ ἀτόπου τολμήματος, μαθὼν ὅτι πάντα τὰ ἅγια πυρὶ παραδέδοται, καθάπερ εἷς τῶν οἰκητόρων ἐκείνων τῶν τό[166v]πων καθίσας θρῆνον ἐποίησεν, πενθήσας τὴν τούτων ἐρήμωσιν οὐ μίαν ἡμέραν ἢ δύο οὐδὲ δέκα καὶ εἴκοσι καὶ δὶς τοσαύτας, ἀλλ' ἐπ' ἐνιαυτὸν ὅλον ἀλύων καὶ στενάζων πικρῶς τὸν πάλαι θρηνήσαντα τὴν ἅλωσιν ταύτης Ἱερεμίαν ὑπερβαλέσθαι τοῖς θρήνοις φιλονεικῶν· ὅντινα θρῆνον οὐχ ἁπλῶς εἰπεῖν ὡς ἔτυχεν ἐποιήσατο, ὥστε λήθῃ παραδοθῆναι, ἀλλά γε καὶ γραφῇ παραδεδωκέναι λέγεται. Ἐπὶ τούτῳ γοῦν αὐτῷ πέμπει Κτήσιππόν τινα τοὔνομα, τὸν τὰ τοῦ Ἐννάτου μοναστήρια διέποντα τότε, θεοφιλέστατον ἄνδρα, τὴν ἅλωσιν ὀψόμενον τῶν ἐν Ἱεροσολύμοις ἁγίων τόπων· καὶ δι' αὐτοῦ ἀποστέλλει πολλὴν χρυσίου ποσότητα πλῆθός τε σίτου καὶ οἴνου ἐλαίου τε καὶ ὀσπρίων, λαϊκῶν τε καὶ μοναχῶν περιβόλαια καὶ λόγῳ τῶν ἀσθενούντων ἐδέσματα πάμπολλα ὑποζύγιά τε πλεῖστα παρέσχετο πρὸς τὴν τῶν τοιούτων χρειῶν διακόνησιν· οὐ τῶν ἐν ταῖς πόλεσι δὲ μόνον ἑαλωκότων περὶ πολλοῦ τὴν πρόνοιαν ἐποιήσατο, ἀλλά γε καὶ τῶν ἐν μοναστηρίοις τοιαῦτα πεπονθότων μετὰ πολλῆς ἐπιμελείας ἐφρόντισε, καὶ μάλιστα τῶν γυναικείων φροντιστηρίων· ὧν εἰς πλῆθος ὄντων τῶν ὑπὸ Περσῶν διαφθαρέντων, περί τε τὰς χιλίας τυγχανούσας τὰς αἰχμαλώτους τῶν μοναζουσῶν, χρυσίον ὑπὲρ αὐτῶν ἀπέστειλε πλεῖστον καὶ πάσας εἰς μοναστήρια καταλέξας ἀποκατέστησεν. Ταύτην τὴν ὑπερβάλλουσαν παροχὴν καὶ συμπάθειαν τοῦ τῷ ὄντι φερωνύμως κληθέντος ἐλεήμονος ἀναμαθόντες οἱ τῶν Περσῶν ἄρχοντες καὶ τοῦτον ἰδεῖν ἐπιποθοῦντες — ἀρετὴν γὰρ ἀνδρὸς αἰδεῖται καὶ πολέμιος — χρήματα παρεῖχον τῷ Δίωνι τὸ τηνικαῦτα τυγχάνοντι ἄρχοντι, ὥστε παραχωρῆσαι θεάσασθαι αὐτόν. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ Θεόδωρον τὸν τῶν Ἀμαθούντων ἐπίσκοπον εἰς ἀνάρρυσιν τῶν αἰχμαλωτισθέντων ὑπὸ Μαδιηνέων ἀπέστειλεν[1], ὡσαύτως καὶ Ἀναστάσιον, τὸν [167] τοῦ ὄρους τοῦ μεγάλου Ἀντωνίου καθηγούμενον, καὶ Γρηγόριον τὸν Ῥινοκουρούρων[2] ἐπίσκοπον· δι' ὧν

Gregor. Naz. *P.G.*, XXXVI, 561

9. — [1] ἀπέστειλαν V. — [2] ῥηνοκουρούρων V.

ἀνάρρυσιν πλείστων ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν αἰχμαλώτων ἐποιήσατο, ἐξωνησάμενος αὐτοὺς ἐπιδόσει πολλῆς χρυσίου ποσότητος.

10. Οὐκ εἰς μετάδοσιν δὲ μόνον καὶ τῶν αἰχμαλώτων ἐξώνησιν τὸ μεγαλόδωρον τῆς ἑαυτοῦ προθέσεως ἐπεδείκνυτο, ἀλλὰ καὶ εἰς τὸ τῆς λιτῆς διαίτης· εὔωνον καὶ ὀλιγαρκὲς τὴν οἰκείαν ὑπέφαινεν ἑκουσίως ταπείνωσιν· οἴνου γάρ ποτε κύλικα λαβὼν ἐν τῷ τοῦ μεγαλομάρτυρος Μηνᾶ μεγίστῳ ναῷ, ὡς ᾔσθετο τῆς εὐοσμίας καὶ ἡδυποσίας αὐτοῦ, τὸν οἰκονόμον ἤρετο, πόθεν καὶ πόσου ἐξωνήθη· καὶ μαθὼν παρ' αὐτοῦ ἐκ Παλαιστίνης μὲν ἐνεχθέντα, πολλοῦ δὲ τὸν οἶνον ἐωνημένον τιμήματος, οὐκ ἠνέσχετο πιεῖν, ἀλλ' ἀπεκρίνατο· « Ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης οἶνον ἀνθοσμίαν καὶ κάλλιστον καὶ μάλιστα τοσούτου τιμήματος οὐ πίεται· τοῦ Μαρεώτου δὲ μᾶλλόν μοι κέρασον, οὗτινος καὶ ἡ γεῦσις εὐτελὴς καὶ ἡ πρᾶσις εὔωνος καθέστηκεν. »

11. Ἰωάννης δέ τις, τῆς Τιβερίων ἐπίσκοπος πόλεως τυγχάνων τότε, τὰς βαρβαρικὰς τῶν Περσῶν ἐφόδους ἐκφυγών, εἰς τὴν Ἀλεξανδρέων μεγαλόπολιν καταφυγὼν τέλει τοῦ βίου ἐχρήσατο· ὃς εἰώθει φορεῖν ἐπὶ τοῦ στήθους αὐτοῦ χρύσεον σταυρίον, ἔχον ἔνδοθεν μερίδα τοῦ τιμίου ξύλου, ὅπερ καὶ κατέλιπε τῷ οἰκείῳ κληρονόμῳ. Τοῦτο ποθήσας ὁ θεσπέσιος Ἰωάννης κτήσασθαι, παρεκάλεσε τὸν ἄνθρωπον λαβεῖν τὸ τίμημα διπλοῦν καὶ παρασχεῖν αὐτῷ τὸ ποθούμενον. Ὁ δὲ τὸ ποσὸν λαβὼν τοῦ τιμήματος, ἀντικαταλλάξας τὸ ἐγκόλπιον ἕτερον ἀντ' αὐτοῦ τῷ πάπᾳ ἐπιδίδωσιν· ὅθεν ὁ τοῦτο τολμήσας ἀωρὶ τῶν νυκτῶν ὅρασιν ὁρᾷ ἀγγελικήν, λογοθετοῦσαν ἅμα καὶ ἐξετάζουσαν αὐτὸν ἀπειλῇ τε φοβερᾷ χρωμένην πρὸς αὐτὸν καὶ λέγουσαν, ὡς, εἰ μὴ τὸ τίμιον ξύλον, ὃ καὶ κεκλήρωται, τῷ δικαίῳ πάπᾳ [167v] παράσχῃ, πάνδεινα κακὰ πείσεται κακιγκάκως τε τὸν βίον καταλύσει· ὃ δὴ καὶ πεποιηκὼς κατὰ τάχος τὴν μετὰ δολιότητος τοῦ κλέμματος ἐξητήσατο συγχώρησιν.

12. Κληρικοὺς δέ τινας τὰς ἰδίας πόλεις καταλιπόντας διὰ τὴν βαρβαρικὴν ἐπανάστασιν τὴν Ἀλεξάνδρειάν τε καταλαβόντας καὶ μηκέτι τὰς οἰκείας ἐλπίζοντας καταλήψεσθαι πόλεις, εἰς τὴν ἐκκλησίαν δεξάμενος ἐγκατέλεξεν· οὕστινας ὡς οὐκ ἔχοντας ποιμένας [1] οὐ προσέθετο μὲν ἀπαιτῆσαι συστατικάς, ἀλλὰ λιβέλλους παρ' αὐτῶν ἐδέχετο χάριν ὁμολογίας τῆς ὀρθοδόξου πίστεως καὶ τῆς τῶν ἐκκλησιαστικῶν κανόνων ἀκριβείας.

12. — [1] ποιμένας V ; *legendumne* ποίμνας ?

13. Ἀκούων δὲ τὴν παντελῆ γεγενημένην τῆς Ῥωμαϊκῆς πολιτείας ὑπὸ τῶν Περσῶν ἐρήμωσιν, ἠβουλήθη πρὸς τὸν βασιλέα χωρῆσαι καὶ πρεσβεῦσαι τὰ περὶ εἰρήνης. Καὶ δὴ συντακτήριον λόγον συντάξας καὶ προσφωνήσας πᾶσιν, οὐ συνεχωρήθη παρὰ τοῦ λαοῦ τῆς πόλεως ὑπαναχωρῆσαι. Τῶν Περσικῶν οὖν στρατευμάτων ἄρδην ληϊσαμένων πᾶσαν Συρίαν Φοινίκην τε καὶ Ἀραβίαν καὶ λοιπὰς ἄλλας πόλεις, ἠπείλουν οἱ ἀλιτήριοι καὶ αὐτὴν Ἀλεξάνδρειαν ἑλεῖν. Τότε δὴ θεόθεν γνοὺς ὁ ἅγιος ἐπιβουλήν τινα μελετωμένην γενήσεσθαι κατ' αὐτοῦ φονικήν, ἐπὶ τὴν οἰκείαν πατρίδα Κύπρον ἐξέπλευσεν. Ἀσπαγούριος δέ τις τοὔνομα στρατηγὸς ἐπὶ Κωνσταντίαν τὴν κατὰ Κύπρον σταλεὶς καὶ μὴ δεχθεὶς παρὰ τῶν τῆς πόλεως, εἰς πόλεμον ὡπλίσθη κατ' αὐτῶν κἀκεῖνοι δὲ κατ' αὐτοῦ ἀνθωπλίζοντο · οἳ καὶ πρὸς τὸν κατ' ἀλλήλων φόνον ὅσον οὔπω χωρεῖν ὁμόσε ἔμελλον, εἰ μὴ προκαταλαβὼν ὁ τοῦ εἰρηνικοῦ μαθητὴς Ἰωάννης ὁ πανθαύμαστος ἀμφότερα τὰ μέρη πρὸς εἰρηνικὰς καταλλαγὰς μετέβαλεν καὶ καλῶς συνεβίβασεν.

14. Ὁ αὐτός ποτε λείψανα δεξάμενος ἐξ Ἱεροσολύμων Στεφάνου τοῦ πρωτομάρτυρος καὶ Ἰακώβου τοῦ θεαδέλφου θεῖόν τε δειμάμενος οἶ[168]κον ἐπ' ὀνόματι τούτου τοῦ μεγάλου πρωτομάρτυρος, τούτῳ πάντα τὰ ὑπάρχοντα αὐτοῦ [1] καταγραψάμενος φιλοφρόνως ἀφιέρωσεν.

15. Ἰσαάκιος τοίνυν ὁ τότε στρατηγὸς τὴν Ἀλεξανδρέων πόλιν προδούς, φυγὰς τὴν Κύπρον κατέλαβεν · ὃς εὑρὼν ἐκεῖσε τὸν ἁγιώτατον πάπαν, συσκευὴν κατ' αὐτοῦ φονικὴν κατειργάσατο, ὅπως τῇ δευτέρᾳ τῆς πρὸ τῶν βαίων ἑβδομάδος τοῦτον διαχειρίσηται. Ὅπερ ἀναμαθὼν ὁ θεσπέσιος οἴκοι τε καταμείνας ἀπρόϊτος, τῆς θανατηφόρου ἐπιθέσεως ἐκείνης προμηθείᾳ θείᾳ παραδόξως ἐρρύσθη. Ὁ δὲ τῆς τοιαύτης ἐπιβουλῆς δημιουργὸς δείλαιος Ἰσαάκιος [1], ἐν αὐτῇ τῇ ἡμέρᾳ, ἐν ᾗ τὸν κατὰ τοῦ δικαίου φόνον τελέσαι βεβούλευται, δικαίᾳ κρίσει τῆς ἀλαθήτου Θεοῦ προνοίας ὑπό τινων ἐπιθεμένων κατ' αὐτοῦ φονικῶς ἀποσφάττεται. Ἰωάννης δὲ ὁ πανόσιος πάπας Κωνσταντίαν καταλαβὼν καὶ τὰ ἐκεῖσε λείψανα τῶν ἁγίων σεβασμίως προσκυνήσας, Βαρνάβα τοῦ πανευφήμου ἀποστόλου καὶ Ἐπιφανίου τοῦ μεγάλου θαυματουργοῦ, τὴν Ἀμαθοῦντα κατέλαβεν κἀκεῖ πρὸς τὸν ποθούμενον ἐξεδήμησε Κύριον.

16. Ἀλλ' ἐπανακτέον πάλιν τὸν λόγον ἐπὶ τὰ παραλειφθέντα

14. — [1] αὐτοῦ V, αὐτῷ *exspectaveris.*
15. — [1] Ἰσάκιος V *hoc loco.*

κατορθώματα καὶ θαύματα τῆς μακαρίας ἐκείνης ψυχῆς καὶ τιμίας τῷ ὄντι κεφαλῆς. Προχειρισθέντος οὖν αὐτοῦ καὶ ἐνθρονιασθέντος εἰς τὸν τοῦ μεγάλου Μάρκου θρόνον, οὐκ ἐξ ἀνθρώπων οὐδὲ δι' ἀνθρώπου, ἀλλ' ὡς ἀληθῶς θείᾳ ψήφῳ, τοῦτο πρὸ πάντων τῶν ἄλλων καλῶν κατόρθωμα μέγιστον πάσῃ σπουδῇ ἐπεδείξατο · μεταστειλάμενος γὰρ παραχρῆμα τοὺς τὴν οἰκονομίαν τῆς ἐκκλησίας λαχόντας, ἐπὶ πάντων τῶν συμπαρόντων ἐν τῷ σεκρέτῳ φησὶ πρὸς αὐτούς · « Οὐ δίκαιόν ἐστιν, ἀδελφοὶ καὶ συλλειτουργοί, πρὸ τοῦ Χριστοῦ φροντίσαι ἡμᾶς ἑτέρου τινός. » Παντὸς δὲ τοῦ συνεληλυθότος πλήθους ἐπὶ τῷ λόγῳ κατανυγέντος καὶ συνθεμένου, λέγει πάλιν πρὸς [168v] αὐτοὺς ὁ μακαρίτης · « Οὐκοῦν πορευθέντες κατὰ πᾶσαν τὴν πόλιν ἀναγράψασθέ μοι μέχρις ἑνὸς πάντας τοὺς δεσπότας μου. » Τῶν δὲ μὴ συνιέντων τὸ λεγόμενον ἀλλὰ ξενιζομένων καὶ δυσωπούντων μαθεῖν, τίνες ἄρα οἱ τοῦ πατριάρχου δεσπόται τυγχάνουσιν, ἐκεῖνος αὖθίς φησιν · « Οὓς [1] ὑμεῖς ἐπαίτας καὶ πένητας εἰώθατε καλεῖν, τούτους ἐγὼ δεσπότας καὶ συγκροτητὰς ἀνακηρύττω · αὐτοὶ γὰρ ἡμᾶς ὄντως καὶ μόνοι συγκροτῆσαι πρὸς τὸ τυχεῖν τῆς ἐπουρανίου βασιλείας δυνήσονται. » Ὡς δὲ διὰ πολλοῦ τοῦ τάχους εἶδεν τοῦτο γενόμενον, ἐπέτρεψε τούτοις ἡμερησίαν ἑκάστοτε δαπάνην ἐκ τοῦ ἰδίου διαδότου κομίζεσθαι, πλείους ὄντας τὸν ἀριθμὸν πρὸς τοῖς πεντακοσίοις χιλιάδας ἑπτά.

17. Μετὰ δὲ ταῦτα τῇ ἐπαύριον ἕτερον προσέθετο κατόρθωμα περινοήσασθαι οὐκ ἔλαττον τοῦ προτέρου. Κατὰ πᾶσαν γὰρ τὴν ὑπ' αὐτὸν μεγαλόπολιν ἐξαποστείλας τοὺς ἐπὶ τῶν διοικήσεων τεταγμένους, οὐ συνεχώρησεν μέτρον ἢ στάθμιον μικρὸν ἢ μέγα παρὰ τοῖς πωλοῦσι πολιτεύεσθαι, ἀλλὰ πάντας προσέταξεν ἐν ἑνὶ δικαίῳ ζυγῷ καὶ μέτρῳ καὶ σταθμῷ πωλεῖν τε καὶ ἀγοράζειν, διαμαρτυρόμενος πᾶσι δι' ἐγγράφων προθεμάτων κατὰ πᾶσαν προτεθέντων γειτονιαρχίαν, ὡς εἴ τις μετὰ ταύτην τὴν παραγγελίαν φωραθείη χρώμενος ἀδίκοις ζυγοῖς ἢ σταθμοῖς ἢ μέτροις, ὁ τοιοῦτος πᾶσαν αὐτοῦ τὴν περιουσίαν ἀπροαιρέτως καὶ ἀμίσθως εἰς τοὺς πένητας προθήσεται.

18. Ἔπειτα μαθών, ὥς τινες τῶν ἠδικημένων βουλόμενοι προσέρχεσθαι τούτῳ παρὰ τῶν παρακολουθούντων σεκρετικῶν ἀνακόπτονται, ἐπινοεῖται τοιοῦτόν τι θεάρεστον ἐπιτήδευμα · κατὰ γὰρ τετράδα καὶ παρασκευὴν προερχόμενος ἐκάθητο παρὰ τὰ προπύλαια τῆς καθολικῆς ἐκκλησίας, συνεδρεύοντας ἔχων μεθ'

16. — [1] ὅς V.

ἑαυτοῦ τινας τῶν ἐπ' ἀρετῇ βιούντων ἀνδρῶν · καὶ ποτὲ μὲν τούτοις προσο[169]μιλῶν καὶ περὶ ψυχωφελῶν ζητημάτων διαλεγόμενος, ποτὲ δὲ μετὰ χεῖρας τὰ ἅγια κρατῶν καὶ ἀναγινώσκων εὐαγγέλια, τὸ πλεῖστον σχεδὸν διετέλει τῆς ἡμέρας, μηδένα δὲ τοῦ τοσούτου πλήθους τῶν ἐξ ἔθους ὑπηρετούντων ἢ ὀψικευόντων πλησιάσαι συγχωρῶν, ἄδειαν διδόναι καὶ παρρησίαν ἐκ τούτου τοῦ τρόπου μηχανώμενος τοῖς βουλομένοις προσέρχεσθαι · οἷς καὶ παραυτὰ παρεσκεύαζεν τὸ ἱκανὸν διὰ τῶν ἐκκλησιαστικῶν ἐκδίκων γίνεσθαι · αὐτοῖς τε τούτοις παρήγγελλε μηδενὸς γεύσασθαι, ἄχρις ἂν τὸ κεφάλαιον τῶν λογοθετουμένων καλῶς διαλύσωσιν. Πρὸς ἐπήκοόν[1] τε πάντων ἔλεγεν ὅτιπερ · « Εἰ ἡμεῖς ἄνθρωποι ὄντες, πολλοῖς ἐπιτιμίοις ὑποκείμενοι καὶ τὸ ἀπαρρησίαστον ἔχοντες πρὸς τὸν Θεόν, ἄδειαν διὰ παντὸς ἔχομεν περὶ τῶν ἡμετέρων αἰτήσεων τῷ ἀπροσίτῳ προσέρχεσθαι καὶ τὰς ἡμετέρας ἱκετηρίας ἐπισπεύδομεν διὰ πολλοῦ τοῦ τάχους ἐκπληροῦσθαι, πόσον ἄρα ὀφείλομεν αὐτοὶ μάλιστα τὰ τῶν συνδούλων ἡμῶν αἰτήματα μετὰ πάσης ἐπιμελείας καὶ σπουδῆς ἐξανύειν, μνημονεύοντες τοῦ Κυρίου λέγοντος · ἐν ᾧ μέτρῳ μετρεῖτε, μετρηθήσεται ὑμῖν. » Matth.7,32

19. Ἐν μιᾷ γοῦν τῶν ἡμερῶν προσελθὼν συνήθως ὁ θαυμάσιος καὶ προκαθίσας δημοσίᾳ μέχρι μεσημβρίας αὐτῆς, ὡς εἶδεν μηδένα προσελθόντα πρός τινα δέησιν, κατηφὴς καὶ σύνδακρυς ὑπανεχώρει · μηδενὸς δὲ τολμῶντος πυθέσθαι τὴν τῆς σκυθρωπότητος αἰτίαν, παρὼν ὁ ἐν ἁγίοις Σωφρόνιος, ἔφησε πρὸς αὐτὸν κατ' ἰδίαν · « Τίς ἡ αἰτία, θεόληπτε, τῆς κατεχούσης τὴν σὴν ψυχὴν ἀθυμίας, ἥτις ἐξαίφνης θεαθεῖσα πάντας ἡμᾶς συνετάραξεν; » Ὁ δὲ πραείᾳ τῇ φωνῇ ἀπεκρίνατο · « Σήμερον ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης τὸν οἱονδήποτε μισθὸν ἀπό τινος οὐκ ἔσχε τὸ σύνολον οὔτε μὴν προσήνεγκέ τι τῷ Χριστῷ μικρὸν ἐξίλασμα ὑπὲρ τῶν ἀμετρήτων ἁμαρτημάτων αὐτοῦ, ὥσπερ οὖν οὐδ' ἄλλοτέ ποτε. » [169v] Ὁ δὲ συνεὶς εὐθέως τὴν τῆς λύπης ὑπόθεσιν, θεόθεν ἐμπνευσθεὶς τῷ πατριάρχῃ ἀντέφησεν · « Σήμερον μὲν οὖν εὐφρανθῆναι καὶ χαρῆναι δεῖ, μακαριώτατε. Καὶ γὰρ τῷ ὄντι τρισμακάριστος εἶ, παντὶ τρόπῳ κατειρηνεύσας τὴν ὑπὸ Χριστοῦ πιστευθεῖσάν σοι ποίμνην, ὥστε μηδένα πρὸς τὸν πλησίον αὐτοῦ μάχην ἔχειν ἢ τινα ζυγομαχίαν ἀμφιβολίας, ἀλλ' ὡς ἀγγέλους τοὺς ἀνθρώπους διάγειν ἀμάχους καὶ ἀφιλονείκους. » Ὁ δὲ πραότατος ποιμὴν πληροφορηθεὶς τὸ ῥηθὲν ἀληθὲς εἶναι, παρευθὺ μὲν τὴν ἀθυμίαν πᾶσαν ἀπέθετο, Θεῷ δὲ τὴν προσήκουσαν ἐν χαρμοσύνῃ καρδίας εὐχαριστίαν ἀνέπεμψεν · ἐν τούτῳ

18. — [1] ἐπήκονον V.

φασί τινες τοῦτον τὸν ἀμίμητον μιμήσασθαι Κωνσταντῖνον τὸν μετὰ Ἡράκλειον τῆς βασιλείας κρατήσαντα, ὃς καὶ υἱὸς αὐτοῦ ἐγεγόνει.

20. Τούτῳ τῷ τρισμακαρίστῳ πάπᾳ τῷ τῆς ἐλεημοσύνης χριστομιμήτῳ ἐργάτῃ καθάπερ τινὶ λιμένι πάντες ἀκυμάντῳ προσέτρεχον οἱ ἐν ποικίλοις κακοῖς τοῦ βίου περιστατούμενοι, τὴν κατάλληλον ἕκαστος παρ' αὐτοῦ τῆς προσούσης ἀπορίας καὶ δυστυχίας παραμυθίαν ποριζόμενοι· ἐξαιρέτως δὲ τῆς περὶ αὐτοῦ φήμης διαθεούσης πανταχοῦ, σχεδὸν ἅπαντες οἱ παρὰ Περσῶν προνομευθέντες τότε καὶ αἰχμαλωτευθέντες λαοὶ ὡς εἰς κοινὸν προστάτην καὶ σωτῆρα κατέφευγον, τῆς παρ' αὐτοῦ καλλίστης ἐπικουρίας ἀπολαύειν δεόμενοι· οὓς ὁ μακαρίτης μεγαλοψύχῳ τῇ τῆς μεταδόσεως ἐφιλοτιμεῖτο προαιρέσει, παντοίως παραμυθούμενος, οὐχ ὡς αἰχμαλώτους ἁπλῶς ἀλλ' ὡς ἀληθῶς τῇ φύσει ἀδελφούς· ἐξ ὧν τοὺς μὲν πεπληγότας καὶ ἄλλως ἀρρωστοῦντας ἐν τοῖς ξενῶσι καὶ νοσοκομείοις τοῖς παρ' αὐτοῦ δομηθεῖσιν ἀνακλίνεσθαι παρεσκεύαζεν ἐπιμελείας καὶ θεραπείας παντοδαπῆς ἀπολαύοντας· τοὺς δέ γε ὑγιαίνοντας, δι' ἔνδειαν δὲ πρὸς τὴν μετάδοσιν ἐρχομένους, ἄνδρας μὲν ἀνὰ κεράτιον χρυσίου ἡμερήσιον λαμ[170]βάνειν προσέταττεν, ταῖς γυναιξὶ δὲ διὰ τὴν φυσικὴν ἀσθένειαν ἀνὰ κεράτια δύο νομίζεσθαι. Ἐρχομένων οὖν τινων κορασίων φορουσῶν κόσμια καὶ περιδέραια[1] πρὸς τὴν μετάδοσιν, προσανήνεγκαν τῷ μακαρίτῃ περὶ τούτων οἱ τὴν διακονίαν τῆς διανομῆς ἐμπεπιστευμένοι· πρὸς οὓς βλοσσυρῷ τῷ βλέμματι καὶ φωνῇ χρησάμενος αὐστηρᾷ, καίτοι πάνυ πρᾳότατος ἐν πᾶσιν ὤν, ἀπεκρίνατο· « Εἰ μὲν τοῦ ταπεινοῦ Ἰωάννου, μᾶλλον δὲ τοῦ δεσπότου Χριστοῦ διαδόται τυγχάνετε, τῷ θείῳ προστάγματι τούτου ἀπεριέργως πείθεσθε τῷ φάσκοντι·
Matth. 5, 42 « παντὶ τῷ αἰτοῦντί σε δίδου. » Εἰ δὲ τῶν προσερχομένων τῇ μεταδόσει τοὺς βίους ἐξετάζειν καὶ πολυπραγμονεῖν βούλεσθε, μάθετε παρ' ἐμοῦ, ὅτιπερ οὔτε Χριστὸς αὐτὸς ὁ Θεὸς πολυπραγμόνων ὑπουργῶν χρείαν ἔχει οὔτε ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης· εἰ μὲν γὰρ ἡμέτερα τὰ διδόμενα ἐτύγχανον καὶ σὺν ἡμῖν εἰς τὸν κόσμον εἰσηνέχθησαν, τάχα τις εἶπεν ἂν εὐλόγως φειδωλίαν ἐνδείκνυσθαι περὶ τὰ διαδιδόμενα· εἰ δὲ τοῦ πλουτοδότου Θεοῦ πάντα διανεμόμενα δωρήματα, πάντως ἐν τοῖς αὐτοῦ τὸ αὐτοῦ ὀφείλετε[2] φυλάττεσθαι πρόσταγμα. Εἰ δὲ φόβος ὑμῖν ἐξ ἀπιστίας ὑπεισῆλθεν, ὡς μή ποτε τὸ τῶν διαδιδομένων πλῆθος ὑπερνικήσῃ τὴν εἴσοδον τῶν χρημάτων, ἐγὼ τῇ ὑμετέρᾳ κοινωνεῖν ὀλιγοπιστίᾳ οὐδαμῶς

20. — [1] περιδέρρεα V. — [2] ὀφείλεται V

ἀνέξομαί ποτε· καὶ γὰρ εἰ ἔστι τοῦτο δεδογμένον παρὰ Θεῷ, τῶν αὐτοῦ δωρεῶν χειροχρήστην εἶναί με τὸν ἀνάξιον, ὅλος ὁ κόσμος, εἰ μέλλοι συναχθήσεσθαι εἰς Ἀλεξάνδρειαν ἐλεημοσύνης δεόμενος, τοὺς ἀμυθήτους τοῦ Θεοῦ θησαυροὺς οὐδαμῶς δυνήσεται κενῶσαι οὔτε τὰς τῆς ἐκκλησίας αὐτοῦ ἀποθήκας στενῶσαι.»

21. *Ὡς δὲ ταῦτα οὕτως εἰπὼν ἀπέλυσεν αὐτοὺς ἅπασαν τὴν ἀπιστίαν καὶ ῥᾳθυμίαν αὐτῶν ἀνακόψας, τοῖς συγκαθεζομένοις ἐπὶ τούτοις πάνυ ξενιζομένοις καὶ τὸ μεγαλόδωρον τῆς αὐτοῦ συμ*[170v]*παθείας θαυμάζουσι τοιοῦτό τι διηγεῖτο θαυμάσιον οἷον ἐκθέμενος ἀφήγημα λέγων ὅτιπερ· «Ἔτι νεώτερος ὑπάρχων καὶ διατρίβων ἐν Κύπρῳ χρόνων*[1] *ὡσεὶ πεντεκαίδεκα, κατὰ τοὺς ὕπνους ἐν μιᾷ τῶν νυκτῶν κόρην ἐδόκουν καθορᾶν κεκοσμημένην λαμπρῶς, ἧς ἡ καλλονὴ τῆς τοῦ προσώπου ὡραιότητος ὑπὲρ τὰς ἡλιακὰς λαμπηδόνας ἤστραπτεν ἀπαυγάζουσα. Ἥτις παραγενομένη πλησίον τῆς κλίνης ἔνυξέ με κατὰ τὴν πλευράν. Ἐγὼ δὲ θροηθεὶς ἔξυπνος γέγονα καὶ εὗρον αὐτὴν τῇ ἀληθείᾳ παρεστηκυῖαν, ἔχουσαν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς στέφανον ἐξ ἐλαιοκλάδων συμπεπλεγμένον· ἣν κατανοήσας τῷ ὄντι μὴ εἶναι γυναῖκα, τῷ δεσποτικῷ κατασφραγισάμενος σημείῳ φημὶ πρὸς αὐτήν· «Τίς εἶ σὺ καὶ πόθεν πάρει καὶ πῶς ἐπεισελθεῖν ἐτόλμησας ἐπάνω μου νῦν, ὡς κοιμῶμαι;» Ἡ δὲ μειδιῶσι τοῖς χείλεσιν ἐν ἱλαρότητι τοῦ προσώπου ἀποκρίνεται· «Ἐγώ εἰμι ἡ πρώτη τῶν θυγατέρων τοῦ μεγάλου βασιλέως· ἐὰν οὖν κτήσῃ με φίλην, ἐγώ σε πρὸ προσώπου αὐτοῦ παραστήσασα τούτῳ προσοικειώσω*[2]*, ἐπειδὴ πλέον ἐμοῦ παρρησίαν οὐδεὶς ἕτερος κέκτηται πρὸς αὐτόν· καὶ γὰρ ἐγὼ τοῦτον ἔπεισα συμπαθῶς κατελθεῖν μετὰ σαρκὸς ἐπὶ τῆς γῆς διὰ τὴν σωτηρίαν τοῦ γένους τῶν ἀνθρώπων.» Καὶ ταῦτα εἰποῦσα διέστη τῶν ἐμῶν ὄψεων. Εἰς ἐμαυτὸν οὖν ἐλθὼν καὶ συγκρίνας τὸ ὅραμα, ἔγνων αὐτὴν τὴν ὁραθεῖσαν εἶναι τὴν ἐλεημοσύνην διὰ τὸ μάλιστα καὶ στέφανον ἐλαίας φορεῖν ἐπὶ τῆς κεφαλῆς· καὶ γὰρ ὡς ἀληθῶς ἡ πρὸς ἀνθρώπους συμπάθεια τὸν κύριον ἔπεισεν ἐνανθρωπῆσαι. Εὐθέως οὖν ἀναστὰς ἐπὶ τὴν ἐκκλησίαν ἀπῄειν μηδένα ἐξυπνίσας· ἤδη γάρ πως ὑπαυγάζειν ἔμελλεν ἡ ἡμέρα· ἐν δὲ τῷ πορεύεσθαι συνήντησα ῥιγῶντι γυμνῷ ἀδελφῷ, ᾧτινι συμπαθήσας τὸ αἰγιόμαλλόν*[3] *μου παρευθὺ ἀποδυσάμενος δέδωκα, πρὸς ἐμαυ*[171]*τὸν εἰπών· «Ἐν τούτῳ νῦν γνώσομαι τὴν ὀπτασίαν ἣν εἶδον, εἰ ἄρα θεία τις καὶ ἀληθὴς ἢ δαιμονικῆς ἀπάτης φάντασμα τυγχάνει.» Μαρτυρούσης οὖν αὐτῆς ἀληθείας, πρὶν ἢ καταλαβεῖν με τὴν ἐκκλησίαν, ἐξαίφ-*

21. — [1] **χρόνον** V. — [2] **προσυκειώσω** V. — [3] **αἰγιόμαλοι** V.

νης συνήντησά τινι λευχειμονοῦντι ἀνδρί · ὃς ἐπιδίδωσί μοι χρυσίον ἀπόδεσμον νομισμάτων ἑκατὸν λέγων · « Λάβε ταῦτα, φίλε, καὶ διοίκησον ὡς βούλει.» Ἐγὼ δὲ μετὰ περιχαρείας τὸ ποσὸν δεξάμενος ἐξάπινα αὖθις ἐπεστράφην ἀναδοῦναι τοῦτο βουλόμενος, ὡς μὴ δεόμενος · καὶ οὐκέτι τινὰ ἠδυνήθην ἰδεῖν. Τότε πληροφορηθεὶς συνεῖδον μὴ εἶναι φαντασίαν τὴν ὀπτασίαν · ἐξ ἐκείνου τοίνυν ἔστιν ὅτε παρεῖχόν τι πένητι <καὶ[4]> καθ' ἑαυτὸν ἔλεγον · « Ἀρτίως ἴδω, κατὰ τὴν ὑπόσχεσιν εἰ πέμπει ὡς εἶπεν ὁ Θεὸς ἑκατονταπλασίονα. » Καὶ ὡς δι' αὐτῶν διαφόρως ἐπληροφορήθην τῶν πραγμάτων, ἐταλάνιζον ἐμαυτὸν λέγων · « Παῦσαι, ἀθλία ψυχή, πειράζουσα τὸν ἀπείραστον. » Τοσαύτας οὖν πληροφορίας ἐναργεῖς λαβούσης παρὰ Θεοῦ τῆς ἐμῆς ταπεινώσεως, οὗτοι οἱ ὀλιγόπιστοι τάχα σήμερον ἦλθοσαν μεθ' ἑαυτῶν κἀμὲ πρὸς ἀσπλαγχνίαν προτρέψασθαι. »

22. Τὴν τοσαύτην τοίνυν χριστομίμητον συμπάθειαν καταμαθών τις τῶν ἐπηλύδων ξένων, προσεπενόησεν πειράσαι τὸν πάσης πείρας ἀνώτερον · ὃς ἐνδυσάμενος ἱμάτια πεπαλαιωμένα, προσπίπτει τοῖς ποσὶν αὐτοῦ πρὸς ἐπίσκεψιν τῶν ἐν τῷ νοσοκομείῳ κατακειμένων ὑπάγοντος, πρὸς οὓς δὶς τῆς ἑβδομάδος ἢ καὶ τρὶς πολλάκις ἀπήρχετο. Καὶ λέγει πρὸς αὐτόν · « Ἐλέησόν με τὸν αἰχμάλωτον ὄντα. » Ὁ δὲ τῷ διαδότῃ δοῦναι τούτῳ προσέταξεν ἓξ νομίσματα. Ἐκεῖνος δὲ ταῦτα λαβών, ἀλλάξας τὸ σχῆμα, δι' ἄλλης ὁδοῦ προσυπαντᾷ καὶ προσπίπτει τῷ πάπᾳ λέγων · « Ἐλέησόν με τὸν πτωχόν, ὅτι στενοῦμαι. » Ὁ δὲ λέγει πάλιν τῷ διαδότῃ · « Δὸς αὐτῷ ἓξ νομίσματα. » Ὡς οὖν ταῦτα λαβὼν ἀπῆλθεν, προσελθὼν ὁ διαδότης πρὸς [171v] τὸ οὖς τοῦ πατριάρχου εἶπεν · « Μὰ τὰς εὐχάς σου, δέσποτα · ὁ αὐτὸς ἰδοὺ τὸ δεύτερον ἔλαβεν. » Ὁ δὲ προσεποιήσατο μηδὲν ἐγνωκέναι · ἦλθεν οὖν ὁ ἄνθρωπος ἐκ τρίτου πάλιν λαβεῖν · ὁ δὲ τὸ χρυσίον βαστάζων ἔνυξε τὸν πάπαν, σημαίνων αὐτῷ τὸν αὐτὸν εἶναι. Τότε πρὸς αὐτὸν ἀπεκρίνατο τὸ θεόπνευστον ἐκεῖνο στόμα τοῦ ὡς ἀληθῶς θεοφιλοῦς ἐλεήμονος · « Δὸς αὐτῷ δώδεκα νομίσματα · μήποτε ὁ κύριός μου ἐστὶ καὶ πειράζει με; »

23. Μετὰ ταῦτα ναύκληρός τις τῶν ἐπηλύδων δυστυχήσας περὶ τὴν ἐμπορίαν αὐτοῦ καὶ ἀπορίᾳ πολλῇ πιεσθεὶς προσπίπτει σὺν δάκρυσι τούτῳ τῷ μακαρίτῃ πάπᾳ, δεόμενος συγκροτηθῆναι παρ' αὐτοῦ. Ὁ δὲ προσέταξεν παρασχεθῆναι αὐτῷ χρυσίου λίτρας πέντε · ἃς λαβὼν ὁ ἄνθρωπος πορευθεὶς ἐποιήσατο πραγματείαν · ἣν ἐμ-

[4] supplevi, om. V.

βαλόμενος εἰς τὸ ἴδιον πλοῖον ἀπέπλευσεν ἐμπορευσόμενος· πρὸς τῇ Φάρῳ δὲ γενόμενος κατὰ σύμβασιν ναυαγίῳ περιέπεσει ἀπώλεσέ τε πάντα τὸν φόρτον τῶν ἀγωγίμων, πλὴν τὸ πλοιον [1] περιεσώθη κενόν. Προσέρχεται τοίνυν αὐτῷ πάλιν τεθαρρηκὼς ὁ ἄνθρωπος τῇ μεγαλοδώρῳ παλάμῃ τῆς ἐκείνου φιλοτίμου ἐπιδόσεως, τὸ σύμβαν δυστύχημα διηγούμενος καὶ αὖθις ἐλέους δεόμενος. Ὁ δὲ λέγει αὐτῷ· « Πίστευσον, τέκνον· εἰ μὴ συνέμιξας τοῖς χρήμασι τῆς ἐκκλησίας τὰ λοιπασθέντα σοι χρήματα, οὐκ ἂν ἐναυάγεις· ἀπὸ κακῶν γὰρ πόρων πάντως εἶχες ἐκεῖνα καὶ διὰ τοῦτο συναπώλεσας καὶ τὰ ἀπὸ καλῶν. » Ἐπιτρέπει οὖν πάλιν δοθῆναι αὐτῷ χρυσίου λίτρας δέκα, παραγγελίαν εἰληφότι μηδ' ὅλως συμμῖξαι τούτοις ἕτερα χρήματα. Ἐξωνησάμενος οὖν ἐξ αὐτῶν ἐνθήκην διφόρων εἰδῶν, αὖθις ἀπέπλευσεν. Μιᾶς δὲ πλοῦν ἡμέρας διανύσας, ἀνέμων ἐναντίων πνοαῖς βιαίως πρὸς τὴν ξηρὰν ἀπορριφεὶς μετὰ πάντων ὧν ἐπεφέρετο καὶ αὐτὸ τὸ πλοῖον συναπώλεσεν, τῶν ψυχῶν μόνων τῶν ἐν αὐτῷ πλεόντων διασωθεισῶν. Παντελεῖ τοίνυν ἀπογνώσει περιπεσὼν ὁ ἀνήρ, πῇ μὲν αἰσχυνόμενος, πῇ δὲ καὶ στενούμενος, ἀγχόνῃ χρήσασθαι κακῶς ἐβουλεύσατο· [172] ἀλλ' ὁ πάντων τῶν ἀνθρώπων τῆς σωτηρίας προμηθούμενος κύριος ὑποτίθεται περὶ τούτου τὰ εἰκότα τῷ θεσπεσίῳ πατριάρχῃ· καὶ γὰρ ὡς ἤκουσε τὸ συμβεβηκὸς αὐτῷ χαλεπὸν ναυάγιον, μεταστειλάμενος προσκαλεῖται τοῦτον πρὸς ἑαυτόν· ὃν παραγεγονότα θεασάμενος διερρηγμένην ἔχοντα τὴν ἐσθῆτα καὶ τὸ σχῆμα ἅπαν ἀπρεπές, ἐπιμέμφεται καὶ λέγει· « Ἵλεώς σοι κύριος οὕτως ὀλιγοψύχως λίαν ἀπεγνωκότι πλὴν πιστεύω τῷ Θεῷ, ᾧ πέποιθα καὶ θαρρῶ τῷ πλήθει τῆς ἐκείνου φιλανθρωπίας, ὅτιπερ ἀπὸ τῆς σήμερον ἡμέρας μέχρι τῆς σῆς τελευτῆς οὐκέτι τοῦ λοιποῦ ναυαγήσεις· τοῦτο δέ σοι συνέβη, διότι καὶ αὐτὸ τὸ πλοῖον, ὅπερ ἐκέκτησο, ἐξ ἀδίκων πόρων ἐκτίσθη σοι. » Ταῦτα εἰπὼν προσέταξε παρευθὺ παραδοθῆναι αὐτῷ δρόμωνα γέμοντα σίτου μυριάδων δύο ἐκ τῶν πλοίων τῶν ἀφωρισμένων τῇ κατ' αὐτὸν ἐκκλησίᾳ· ὃν παραλαβὼν ἐξ Ἀλεξανδρείας ἐξῆλθεν ἀποπλεύσας καὶ καθὼς αὐτὸς ὕστερον μεθ' ὅρκων φρικτῶν ἐπληροφόρει πάντας· « Ἐφ' ἡμέρας εἴκοσι καὶ νύκτας τοσαύτας σφοδροτάτῳ φορᾷ ἀνέμῳ οὐριοδρομοῦντες ἐφερόμεθα, μὴ δυνηθέντες ὅλως διαγνῶναι, ποῦ πορευόμεθα, μήτε μὴν ἀπὸ σημείου ἀστέρων μήτε ἀπὸ τεκμηρίου τόπων τινῶν, πλὴν ὅτι φανερῶς ἐφαίνετο τῷ κυβερνήτῃ κρατῶν ὁ πάπας σὺν αὐτῷ τὸ πηδάλιον καὶ λέγων· « Μὴ φοβοῦ, καλῶς ἰθύνεις τὸ πλοῖον. »

23. — [1] (**ἀπέπλευσεν - πλοῖον**) *in marg. al.. manu, sed antiqua.*

Μετὰ γοῦν τὴν εἰκοστὴν ἡμέραν, ἀνεφάνημεν (φησίν) φθάσαντες τὰς Βρεττανικὰς καλουμένας νήσους · ἔνθα προσορμήσαντες εὕραμεν ἔνδειαν λιμοῦ μεγάλου · ὡς οὖν τῷ πρώτῳ τῆς πόλεως εἴπομεν προσελθόντες, σιτόγομον εἶναι τὸ πλοῖον, αὐτὸς μετὰ περιχαρείας πολλῆς ἀπεκρίνατο φήσας, κατ' οἰκονομίαν Θεοῦ γεγονέναι τὴν ἡμετέραν ἐκεῖσε παρουσίαν · μεθ' οὗ συνεφωνήθη, εἰς μὲν τὰ ἡμίση τοῦ φόρτου λαβεῖν ἡμᾶς ἐφ' ἑκάστῳ σίτου μεδίμνῳ χρυσίου νόμισμα ἕν, εἰς δὲ [172v] τὰ ἡμίση τούτου τὸ ἀντίγομον κασσίτερον [2] ὅπερ καὶ γέγονεν. » Πρᾶγμα δὲ λοιπὸν εἰπεῖν ὁ λόγος ἐπείγεται, πολλοῦ μὲν θαύματος πρόξενον, θείας δὲ δυνάμεως ἄξιον, ὅπερ ἄπιστον ἴσως δόξει τισὶ τοῖς ἀπείρως ἔχουσι περὶ τὴν ἐνέργειαν τῶν μεγάλων Θεοῦ θαυμασίων, πιστὸν δὲ ὅμως καὶ λίαν εὐπαράδεκτον πᾶσι τοῖς διὰ πείρας μαθοῦσι τῆς ἐκείνου μεγαλουργίας τὰ παράδοξα δράματα. Ἀπάραντες οὖν ἐκεῖθεν μετὰ περιχαρείας μεγάλης τά ἱστία τε πετάσαντες τὴν ἐπ' Ἀλεξανδρείας [3] εὐθυδρόμως ἔπλεον ποιοῦντες ἐπάνοδον. Τῇ Πενταπόλει τε προσορμήσαντες ἔλαχόν τινι τῶν ἐκεῖσε οἰκητόρων γνωρίμῳ περιτυχεῖν · ὃς ἔκπαλαι προσφιλὴς τῷ ναυκλήρῳ, ἐκ τῶν τὰ συναλλάγματα ποιεῖν εἰωθότων τυγχάνων, ἔλαβεν ἀγορᾶς χάριν παρ' αὐτοῦ κασσιτέρου λίτρας πεντήκοντα · ὅνπερ ἐκεῖνος δοκιμάσαι βουληθεὶς εἰ δόκιμον τὸ εἶδός ἐστιν, ὡς εἰς τὴν πυρὰν ἐνέβαλεν, εὗρεν ὅλον ἀργύριον ν τέλειον καὶ πρωτεῖον. Ἐνόμισεν οὖν ὁ ἄνθρωπος, ὅτιπερ πειράζων αὐτὸν τοῦτο πεποίηκεν. Ὅπερ ἐνεγκὼν λέγει πρὸς τὸν ναύκληρον · « Ὁ Θεός, ἀδελφέ, συγχωρήσει σοι · δοκιμάζων γάρ μου τὴν γνώμην, ἀντὶ κασσιτέρου ἄργυρόν μοι δέδωκας. » Ἐκπλαγεὶς οὖν ἐκεῖνος ἐπὶ τῷ λόγῳ λέγει · « Εὐλογητὸς κύριος, ὦ φίλων ἐμοὶ προσφιλέστατε, ὅτιπερ ἐγὼ κασσίτερον ἔλαβον, ὅθεν τὴν ἀντικαταλλαγὴν [4] ἐποιησάμην. Εἰ δέ γε ὁ Χριστὸς ὁ μεταβαλὼν τὸ ὕδωρ εἰς οἶνον αὐτὸς δι' εὐχῶν τοῦ πάπα καὶ τὸν κασσίτερον εἰς ἄργυρον μετεσκεύασεν, οὐδὲν ἀδύνατον παρὰ Θεῷ · ἵνα δὲ πληροφορίαν τελεωτέραν λάβῃς, δεῦρο τὰ νῦν εἰς τὸ πλοῖον εἰσέλθωμεν ἀμφότεροι κἀκεῖ βλέπεις τὰ ὅμοια τῶν μαζίων ὧν εἴληφας. » Ὡς οὖν εἰσῆλθον ἔνδον τοῦ πλοίου, εὗρον ἐρευνήσαντες ἅπαντα τὸν κασσίτερον ἄργυρον δόκιμον γεγενημένον. Τότε καθεξῆς ἤρξατο διηγεῖσθαι πᾶσιν ὁ ναύκληρος ἅπαντα τὰ συμβεβηκότα αὐτῷ καὶ τὴν γεγενημένην εἰς αὐ-[173]τὸν μεγίστην συμπάθειαν παρὰ τοῦ συμπαθεστάτου πατριάρ-

[2] κασσίτηρον V et deinceps. — [3] ἀλεξάνδρειαν V. — [4] ἀντικαταλλαγωγὴν V.

χου. Καὶ πάντες οἱ ἀκούσαντες θαυμάζοντες ἐδόξαζον τὸν Θεόν, τὸν συνήθως ἑκάστοτε τερατουργοῦντα παράδοξα. Καὶ γὰρ ὁ τοὺς πέντε ἄρτους πληθύνας εἰς τὸ θρέψαι χιλιάδας εἰς κόρον, ὁ καὶ πάλαι μεταβαλὼν εἰς αἷμα τὸ τῶν Αἰγυπτίων ὕδωρ τήν τε ῥάβδον Μωσέως εἰς ὄφιν μετασκευάσας καὶ τὴν φλόγα τοῖς παισὶν εἰς δρόσον μεταποιήσας, καὶ τοῦτο τὸ παράδοξον ἔργον ῥᾷον ἐξειργάσατο, ἵνα καὶ τὴν αὐτοῦ δύναμιν ἐνδείξηται καὶ τὸν οἰκεῖον θεράποντα πλουτίσας τιμήσῃ καὶ τὸν ἄπορον ναύκληρον οἰκτειρήσας εὔπορον ποιήσῃ. Καὶ τοῦτο μὲν τὸ παράδοξον τέρας τοιούτῳ τρόπῳ τὸ πέρας, καθάπερ εἴρηται, δέδεκτο.

24. Ἕτερον δέ τι γεγονέναι λέγεται πιστευόμενον τῶν εἰρημένων οὐκ ἔλαττον. Προσῆλθέ τις τούτῳ τῷ κοινῷ προνοητῇ πρὸς τὴν ἐκκλησίαν ἀπιόντι, τῆς παρ' αὐτοῦ προμηθείας τυχεῖν προσδεόμενος· ὃς τῶν πρώην μὲν εὐπόρων ὑπῆρχεν, ὑπὸ κλεπτῶν δὲ τὴν ἅπασαν περιουσίαν ἀποσυληθεὶς εἰς ἐσχάτην κατήντησεν ἀπορίαν. Ὧτινι συμπαθήσας ὁ πολὺς ἐν χρηστότητι χριστομιμήτῳ, δοῦναι διεκελεύσατο τῷ ἰδίῳ διανομεῖ διὰ χαράγματος πεντεκαίδεκα λίτρας χρυσίου. Ὁ δὲ δολερῶς παραπεισθεὶς πῇ μὲν ἐξ οἰκείας ἀβουλίας, πῇ δὲ καὶ τῆς παρ' ἑτέρων κακίστης συμβουλίας, λέγω δὴ τῶν τὰ τῆς ἐκκλησίας οἰκονομεῖν λαχόντων, τὴν τρίτην μοῖραν τῶν προστεταγμένων παρέσχε τοῦ χρυσίου λιτρῶν, τὰς δέκα παρακρατήσας. Ἐγένετο δὲ κατὰ συγκυρίαν ὑποστρέφοντι τότε τῆς συνάξεως τῷ θεσπεσίῳ γυναῖκά τινα χηρεύουσαν πάνυ πλουσίαν ἐπιδεδωκέναι δῶρον ἐν χάρτῃ περιέχοντι χρυσίου κεντηνάρια πέντε· ὃν ἐπὶ χεῖρας λαβὼν καὶ ἀναγνοὺς γνούς τε τὸν γεγενημένον δόλον διὰ τῆς ἐν αὐτῷ τοῦ πνεύματος χάριτος, πρῶτα μὲν μετα[173v]καλεῖται τοὺς τοῦτο[1] δράσαντας καὶ τὴν ποσότητα τοῦ ἐπιδοθέντος ἐπερωτᾷ χρυσίου. Ὡς δὲ τούτους ἔτι τῷ ψεύδει συσκιάζειν εἶδε πειρωμένους τὸ ἁμάρτημα, μεταστέλλεται τὸν τὸ χρυσίον προστεταγμένον λαβεῖν· παρ' οὗ μαθὼν τὸ ἀληθές, εἰπόντος πέντε μόνας εἰληφέναι λίτρας χρυσίου, αὖθις μεταπέμπεται τοὺς τῆς παρακοῆς ὑπηρέτας· οἷς ὑποδείκνυσι τὸν περιέχοντα τὰ πέντε τοῦ χρυσίου κεντηνάρια χάρτην καί φησιν πρὸς αὐτούς· « Ἐξ ὑμῶν μέλλει κύριος προσαπαιτῆσαι τὰ λοιπὰ κεντηνάρια δέκα· καὶ γὰρ εἰ τὰς πεντεκαίδεκα λίτρας, ἃς εἶπεν ἡ ἐμὴ ταπείνωσις, δεδώκατε, νῦν ἂν ἡ τὰ πέντε προσενέγκασα κεντηνάρια πεντεκαίδεκα προσενεγκεῖν ἔμελλεν. Ἵνα δὲ πληροφορήσας ἀναμφιλέκτως πείσω τὴν ὑμετέραν ἀπείθειαν, ἰδοὺ μεταστέλλομαι τὴν φιλόχριστον γυ-

24. — 1 τοῦτον V.

ναῖκα.» Κἀκείνης παραγεγονυίας ἐπιφερομένης τε μεθ' ἑαυτῆς καὶ τὰ ὑποσχεθέντα πέντε κεντηνάρια, ἃ καὶ παρ' αὐτῆς ἀσμένως δεξάμενος τῆς προσηκούσης εὐχῆς αὐτῇ μεταδίδωσιν· ἔπειτα προσαγαγὼν ἐπηρώτα προτρεπόμενος αὐτὴν ἐνώπιον πάντων εἰπεῖν, εἰ τοσαῦτα μόνα βεβούλετο καρποφορῆσαι Χριστῷ κεντηνάρια. Κἀκείνη λοιπὸν ὡς ᾔσθετο τὸν θεοφόρον προορώμενον τὸ πεπραγμένον, τρόπῳ περιληφθεῖσα πᾶν τὸ ἀπόρρητον ἐξηγόρευσεν εἰποῦσα ὅτιπερ· «Πεντεκαίδεκα κεντηνάρια γράψασα ἐν τῷ τῆς δωρεᾶς χάρτῃ πρὸ μιᾶς ὥρας, ὅτε τοῦτον τῇ σῇ ὁσιότητι χειροδοτεῖν ἔμελλον, ἀσυμφανῶς ἀναπτύξασα καὶ ἀναγνοῦσα εὗρον τὰ δέκα κεντηνάρια ἀφ' ἑαυτῶν ἀπηλειμμένα. Τότε καθ' ἑαυτὴν συλλογισαμένη εἶπον, ὅτιπερ οὐκ ἔστι πάντως Θεοῦ θέλημα πλείονα τῶν πέντε κεντηνάρια προσενεγκεῖν, καὶ διὰ τοῦτο ταῦτα μόνα προσήνεγκα.» Μετὰ γοῦν τὸ ταύτην ταῖς ἁρμοδίοις εὐλογίαις [174] ἀμειψάμενον ἀπολῦσαι, προσπίπτουσιν αὐτοῦ τοῖς ποσὶν οἱ τῆς παρακοῆς ὑπηρέται συγγνώμην ἐξαιτούμενοι καὶ μηδέποτε τοιοῦτόν τι τοῦ λοιποῦ τολμῆσαι τὸ σύνολον διισχυριζόμενοι.

25. Ταύτην τὴν χριστομίμητον χρηστότητα καὶ μεγαλόδωρον χεῖρα τοῦ θεσπεσίου πάπα, τὴν ὥσπερ ἐκ πηγῶν ἀειρρύτων ἀενάως ἐπιχορηγοῦσαν παντὶ τῷ χρῄζοντι τὰ δέοντα, ζηλοτυπήσας τρόπῳ πονηρῷ Νικήτας ὁ πατρίκιος ἐξ ὑποβολῆς τινων χαιρεκάκων ἀνδρῶν ἐπεισέρχεται μετὰ θρασύτητος πρὸς τὸν πραότατον Θεοῦ ἄνθρωπον καί φησιν· «Ἡ βασιλικὴ παλάμη πολλῶν ἐν χρείᾳ χρημάτων καθεστῶσα, στένωσιν οὐ τὴν τυχοῦσαν ὑπέστη, ταῖς παντοδαπαῖς τῶν δημοσίων δαπάναις οὐκ ἐξαρκοῦσα· ἀνθ' ὧν οὖν οὕτως ἀκαίρως καταναλίσκονται τὰ προσοδιαζόμενα ταῖς χερσί σου χρήματα, δὸς αὐτὰ τῷ δημοσίῳ, ὥστε προσκυρωθῆναι προσηκόντως εἰς τὴν βασιλικὴν σακέλλαν[1].» Ὁ δὲ μηδὲν ὅλως ἐπὶ τοῖς λελεγμένοις θροηθεὶς πραείᾳ φωνῇ πρὸς αὐτὸν ἀπεκρίνατο· «Οὐκ οἶμαι δίκαιον εἶναι, κῦρι ὁ πατρίκιος, τὰ τῷ ἐπουρανίῳ προσενεχθέντα βασιλεῖ τῷ ἐπιγείῳ προδοῦναι· εἰ δέ σοι δι' ἐνθυμίου τοιοῦτόν τι πάρεστι πράττειν, ἰδοὺ τὰ τῷ Θεῷ προσκεκυρωμένα χρήματα κάτωθεν τοῦ χθαμαλοῦ χαραδρίου μου ἀπόκεινται· ἐν οἷς καθὼς αὐτὸς θέλεις αὐτοβούλως ποίησον· ἐξ οἰκείας γὰρ γνώμης ἐμοῦ τοῦ ταπεινοῦ κατὰ Θεοῦ συγχώρησιν ἐπισκόπου Ἰωάννου νουμίον ἓν καὶ μόνον οὐδαμῶς δοθήσεταί σοι.» Τούτων τῶν θεοπνεύστων ῥημάτων ἀκουτισθεὶς ὁ πατρίκιος, οὐχ ὑπήκοος ὡς ἔδει γεγονὼς ἀλλὰ μᾶλλον παρήκοος, ὡς οὐκ ὤφελεν,

25. — [1] σάκελλαν V

καταστὰς πάντας τοὺς ὑπ' αὐτὸν παῖδας καὶ στρατιώτας συναθροίσας βαστάσαι πάντα τὰ τῆς ἐκκλησίας παρεσκεύασε χρήματα καὶ πρὸς τὸν ἑαυτοῦ μετακομίσαι οἶκον, μηδὲν ἕτερον καταλιπὼν πλὴν [174v] μόνον ἓν κεντηνάριον· ἐν ὅσῳ τοίνυν οἱ ταῦτα λαβόντες ἄραντες κατήρχοντο, συναντῶσί τισιν ἀνερχομένοις βαστάζουσι κεράμια μικρὰ χρημάτων γέμοντα, σταλέντα ἀπὸ Ἀφρικῆς τῷ πάπᾳ, ἅπερ ἐπεγέγραπτο τινὰ μὲν μέλι πρωτεῖον τινὰ δὲ μέλι ἀκάπνιστον. Ὡς οὖν ἀνέγνω τὰς τοιαύτας τῶν κεραμίων ἐπιγραφὰς κατερχόμενος ὁ τῆς ἱεροσυλίας ἐργάτης πατρίκιος, εἰδὼς τὸ τοῦ θεσπεσίου ποιμένος ἀμνησίκακον, δηλοῖ διά τινος [2] αὐτῶν μετὰ τῆς αὐτῆς ἀναιδείας, ὥστε πεμφθῆναι λόγῳ χρείας τῆς τραπέζης αὐτοῦ ἐκ τοῦ αὐτοῦ μέλιτος. Ἀνελθόντος οὖν τοῦ τὰ κεράμια πεπιστευμένου καὶ μηνύσαντος ἀντὶ μέλιτος μεστὰ χρημάτων τυγχάνειν, ἀποστέλλει παραχρῆμα πρὸς τὸν πατρίκιον ἓν ἐξ αὐτῶν τῶν ἐπιγεγραμμένων μέλι πρωτεῖον δηλώσας διὰ γράμματος τάδε· « Ὁ εἰπὼν δεσπότης οὐ μή σε ἀνῶ οὐδ' οὐ μή σε ἐγκαταλίπω ἀψευδὴς [Hebr. 13,5] ὄντως Θεός ἐστιν· ὁ αὐτὸς καὶ νῦν ἀντὶ τῶν ἀφαιρεθέντων χρημάτων παρὰ τῆς σῆς ἐνδοξότητος ἐχορήγησεν ἡμῖν ἕτερα· ἐξ ὧν ἕν ἐστι καὶ τὸ νῦν ἀποσταλέν σοι τοῦτο κεράμιον. Ἴσθι τοίνυν ἀκριβῶς, ὅτιπερ τὸν πνοὴν καὶ τροφὴν πᾶσι παρέχοντα Θεὸν ἄνθρωπος φθαρτὸς οὐδαμῶς στενῶσαι δυνήσεται· ἔρρωσο. » Παρήγγειλε δὲ τοῖς τὸ κεράμιον ἀποκομίζουσι παρόντων αὐτῶν ἀνοιχθῆναι τοῦτο πρὸ προσώπου τοῦ πατρικίου ἀναγγεῖλαί τε τούτῳ, ὡς καὶ τὰ λοιπὰ πάντα κεράμια, ἅπερ ἑωράκει, χρημάτων ἀντὶ μέλιτος γέμουσιν· ἐπὶ τραπέζης οὖν εὑρόντες αὐτὸν εὐωχούμενον, ἐπιδιδόασι μετὰ τοῦ γραμματίου τὸ κεράμιον. Ὅπερ ὡς ἐθεάσατο, « Χολᾷς μοι, κῦρι ὁ μέγας, (ἔφησεν) εἴπατε τῷ πάπᾳ, ἐπεὶ οὐκ ἂν ἕν μοι μόνον ἐκ τῶν τοσούτων κεραμίων ἀπέστειλας ». Οἱ μέντοι διακομισταὶ κατὰ τὸ προστεταγμένον ἐνώπιον αὐτοῦ τὸ κεράμιον κενώσαντες, τὸ χρῆμα προὖπτον ὑπέδειξαν καὶ τὰ λοιπὰ πάντα μεστὰ ὄν[175]τα χρημάτων ὡσαύτως ἀπήγγειλαν. Ὁ δέ γε δεξάμενος εὐθέως ἀνέγνω τὸ γραμμάτιον· ἐν ᾧπερ ὡς εὗρε γεγραμμένον, ὅτιπερ ἄνθρωπος φθαρτὸς Θεὸν στενῶσαι οὐ δύναται, αὐτίκα κατανυγεὶς τοιαύτην ἀφῆκε φωνήν· « Ζῇ κύριος (εἰπών), οὔτε Νικήτας ἀνέξεται στενῶσαι αὐτό· καὐτὸς γὰρ ἄνθρωπός ἐστι φθαρτὸς καὶ ἁμαρτωλός. » Καὶ δὴ παραχρῆμα σὺν τῷ λόγῳ τὸ ἔργον καλῶς ἐπηκολούθησεν· καταλιπὼν γὰρ τὸ ἄριστον, λαμβάνει μεθ' ἑαυτοῦ πάντα ὅσα τῆς ἐκκλησίας ἀφείλετο

[2] *corr.*, *prius* δάτινος V.

χρήματα, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ αὐτὸ τὸ πεμφθὲν αὐτῷ κεράμιον καὶ σὺν αὐτοῖς ἐξ οἰκείων προσόδων ἕτερα κεντηνάρια τρία καὶ καταλαμβάνει μετὰ πολλῆς ταπεινώσεως τὴν ἐκκλησίαν προσπεσών τε τοῖς ἴχνεσι τοῦ θεσπεσίου πάπα παρεκάλει συγγνώμην αὐτῷ παρὰ κυρίου τῶν τετολμημένων αἰτήσασθαι, ὡς παρ' ἑτέρων ἀνδρῶν διαβλητόρων παρορμηθέντι πρὸς τὴν τοιαύτην ἐγχείρησιν. Θαυμάσας τοίνυν ὁ θαυμάσιος τὴν τοῦ ἀνδρὸς ἀθρόαν μεταβολήν, οὐδὲν ὅλως περὶ τῆς ἐγχειρήσεως ἐνεκάλεσεν, ἀλλὰ λόγοις μάλιστα παρακλητικοῖς πλεῖστα παρεκάλεσεν αὐτόν· πρὸς φιλίαν δὲ πνευματικὴν οὕτως ἑκάτεροι συνεδέθησαν ἔκτοτε, ὥστε τὸν θεόπνευστον ποιμένα τοῦτον καταδέξασθαι καὶ σύντεκνον γενέσθαι τοῦ πολλαχῶς μνημονευθέντος λαμπροτάτου ἀνδρός. Τοῦτο μὲν οὖν τὸ μέγιστον τεράστιον τῆς τοῦ Θεοῦ μεγάλης προνοίας οὕτως ᾠκονομήθη τότε καὶ τὰ χρήματα τῆς ἐκκλησίας ἐπολυπλασιάσθη τρόπῳ τοιῷδε.

26. Ἔδει δὲ μὴ μόνον δι' ἀφθονωτέρας χορηγίας τὴν ἐκείνου χριστομίμητον προαίρεσιν διαδείκνυσθαι, ἀλλὰ καὶ δι' ἐνδείας χρημάτων τὴν αὐτοῦ πεποίθησιν δοκιμασθεῖσαν διαλάμψαι φαιδρότερον· ὁ γὰρ τρόπος τῆς τούτου πείρας τύπος εὐσεβείας καὶ κανὼν ὠφελείας πάσαις ταῖς ἐκκλησίαις τοῦ Θεοῦ καθέστηκεν, τὰ δὲ τῆς [175v] ὑποθέσεώς ἐστιν ὧδε. Τοῦ πολυπληθοῦς λαοῦ τῶν ἐκ τῆς περσικῆς ἁλώσεως καταφευγόντων εἰς τὴν Ἀλεξάνδρειαν στενώσεώς τε πολλῆς τῶν τροφῶν γεγενημένης, ἐκ τοῦ μάλιστα μήτε τὸν Νεῖλον τότε συνήθως πλημμυρῆσαι, παντός τε τοῦ χρυσίου καταναλωθέντος, ὅπερ ὁ πατριάρχης ἐκέκτητο, ἠναγκάσθη παρὰ φιλοχρίστων ἀνδρῶν ἐν χρήσει λαβεῖν χρυσίου κεντηνάρια δέκα· κἀκείνων ἀναλωθέντων ἔτι τε τοῦ λιμοῦ κατακρατοῦντος καὶ μηκέτι τινὸς χρῆσθαι τούτῳ χρήματα προαιρουμένου, ἀλλὰ πάντων τὴν ἐπικράτειαν τῆς ἐνδείας δεδιότων, τῆς δὲ χρείας τῶν εἰωθότων ἀποτρέφεσθαι παρ' αὐτοῦ κατεπειγούσης ἐν πολλῇ τε μερίμνῃ καὶ προσευχῇ τοῦ παμμάκαρος προσκαρτεροῦντος, αἰσθόμενός τις τοῦτο τῶν τὴν πόλιν οἰκούντων εὐπόρων πάνυ, δίγαμος ὢν καὶ τῆς τοῦ διακόνου χειροτονίας ὀρεγόμενος, ἁρπάζει τὸν τῆς ἀνάγκης καιρὸν τῆς οἰκείας ἐφέσεως συνήγορον, οἰόμενος ἐκ τούτου τοῦ τρόπου πειθήνιον καταστῆσαι τὸν θεῖον ἀρχιερέα πρὸς συγκατάθεσιν τῆς ἀπηγορευμένης χειροθεσίας· ὃς κατὰ πρόσωπον μὲν οὐκ ἀπετόλμα [1] στῆναι καί τι πρὸς αὐτὸν φθέγξασθαι, διὰ δὲ δεήσεως ἐγγράφου ποιεῖται τὴν αἴτησιν, οὕτω πως ἔχουσαν·

26. — [1] οὐ κατετόλμα V.

« Τὴν περιέχουσαν τῇ σῇ μεγαλοδώρῳ παλάμῃ κατὰ συγχώρησιν Θεοῦ, μᾶλλον δὲ διὰ τὰς ἡμετέρας ἁμαρτίας, στενοχωρίαν μεμαθηκὼς ὁ σὸς δοῦλος, οὐχ ὅσιον ἡγησάμην ἐμαυτὸν μὲν ἐν ἀπολαύσει διάγειν, τὸν δὲ δεσπότην μου διατελεῖν ἐν στενώσει· καὶ γάρ εἰσιν παρ' ἐμοὶ σίτου χιλιάδες διακόσιαι καὶ χρυσίου λίτραι ἑκατὸν πεντήκοντα· ἅστινας δοῦναι δέομαι διὰ σοῦ τῷ Χριστῷ, μόνον ἵνα κἀγὼ ὁ ἀνάξιος ἄξιος κριθῶ παρὰ σοὶ τῆς αὐτοῦ διακονίας γενέσθαι μέτοχος, ὅπως διὰ τῆς μετὰ τῆς σῆς ἁγιότητος συμπαραστάσεως ἐν τῷ θείῳ θυσιαστηρίῳ καθαρισθῶ τῆς τῶν πολλῶν ἁμαρτημάτων μου[2] κηλῖδος· εἴ[176]ρηται γάρ που, καθὼς οἶσθα, θεόπνευστε, παρὰ τοῦ σοῦ συμμύστου τοῦ μεγάλου Παύλου, ὅτιπερ ἐξ ἀνάγκης καὶ νόμου μετάθεσις γίνεται. » Ταύτην τὴν ἔγγραφον Hebr. 7, 12 δωρεὰν δεξάμενος ὁ θεόπνευστος ἐπὶ χεῖρας καὶ ἀναγνοὺς μεταστέλλεται τὸν ἄνδρα κατ' ἰδίαν, μὴ βουλόμενος ἐπὶ πάντων τοῦτον αἰσχῦναι, καί φησιν πρὸς αὐτόν· « Ἡ μὲν προσένεξίς σου, ὦ τέκνον, πολλὴ καὶ τῷ καιρῷ ἀναγκαία, ἀλλ' ἐπίμωμός ἐστι καὶ διὰ τοῦτο ἀπρόσδεκτος· καὶ γὰρ οὐκ ἀγνοεῖς, ὅτι τὰ κατὰ[3] τὸν νόμον προσφερόμενα πρόβατα, εἰ μὴ ἄμωμα ἦν, κἂν μεγάλα τυχὸν ἐτύγχανεν, εἰς θυσίαν οὐκ ἀνεφέρετο· διόπερ οὐδὲ τῇ τοῦ Καῒν προσφορᾷ προσέσχεν ὁ Θεός, ὡς οὐκ ἐξ εὐθυτάτης[4] προαιρέσεως προσενεχθείσῃ· περὶ δὲ ὧν εἶπας, ἐξ ἀνάγκης καὶ νόμου μετάθεσιν γίνεσθαι, τοῦτο περὶ τῆς μεταθέσεως τοῦ παλαιοῦ[5] νόμου εἴρηκεν ὁ ἀπόστολος, ἐπεὶ πῶς φησιν ὁ θεάδελφος Ἰάκωβος, τὸν πάντα τελέσαντα Iac. 2, 10 τὸν νόμον, ἐν ἑνὶ δὲ πταίσαντα πάντων ἔνοχον γίνεσθαι; περὶ δὲ τῆς χρείας τῶν ἐν Χριστῷ ἀδελφῶν ἡμῶν τῶν πενήτων καὶ τῆς ἐκκλησίας κἂν ἡμεῖς ἀπορήσωμεν, ἀλλ' οὖν ὁ θρέψας αὐτοὺς Θεὸς πρὶν γενήσεως ἀμφοτέρων ἡμῶν αὐτὸς καὶ νῦν συνήθως διαθρέψει πάντως αὐτούς, μόνον ἐὰν ἡμεῖς τὰς ἐντολὰς αὐτοῦ ἀπαρατρώτους τηρήσωμεν· ὁ γὰρ τοὺς πέντε πρώην ἄρτους πληθύνας εἰς πολλῶν τροφὴν χιλιάδων, οὐ μόνον μέχρι κόρου ἀλλὰ καὶ περισσεύματος, αὐτὸς καὶ τοὺς δέκα δύναται μοδίους τοὺς ἐν τῷ ὡρείῳ μου πρὸς πλῆθος ἄπειρον εὐλογῆσαι. Διό σοι, τέκνον, ἐκεῖνο τανῦν προσφόρως ἀποφθέγγομαι τὸ ἐν ταῖς πράξεσι γεγραμμένον καὶ ὑπὸ τῶν ἀποστόλων εἰρημένον πρὸς Σίμωνα, ὅτιπερ οὐκ ἔστι σοι μερὶς Act. 8, 21 οὐδὲ κλῆρος ἐν τῷ μέρει τούτῳ. » Ὡς δὲ τοῦτον τοιούτῳ τρό-

[2] supra lin. al. manu V. — [3] κα/// supra lin. al. manu V. — [4] εὐθυτάτης (α-η corr. in ras.) V. — [5] prius πάλαι (ου add. al. man. supra lin.) V.

πῳ στυγνὸν καὶ ἄπρακτον ἀπεπέμψατο, μηνύεται αὐτῷ κατ' αὐτὴν τὴν ὥραν, δύο δρόμωνας τῶν τῆς ἐκκλη[176ᵛ]σίας πλοίων κατᾶραι πρὸς τὸν λιμένα ἐξ ὧν προαπέστειλεν ἐν Σικελίᾳ κομίζοντας σίτου χιλιάδας οὐκ ὀλίγας. Ὅπερ μαθὼν ὁ θεῖος Θεοῦ θεράπων πρηνὴς πεσὼν εὐχαριστηρίους φωνὰς ἀνέπεμπε τῷ πάντων δεσπότῃ λέγων · « Ὄντως κατὰ τὸν σὸν θεόπνευστον προφήτην καὶ Psalm. 33, 11 προπάτορα Δαβὶδ οἱ ἐκζητοῦντές σε, κύριε, καὶ τὰς ἐντολάς σου φυλάσσοντες οὐκ ἐλαττωθήσονται παντὸς ἀγαθοῦ · διὰ τοῦτο τὴν σὴν εὐχαρίστως μεγαλύνω, δέσποτα, μεγαλοδύναμον χρηστότητα, δι' ἣν οὐ συνεχώρησας τῷ δούλῳ σου δι' ἔνδειαν χρειῶν εἰς χρήματα τὴν χάριν σου ἀπεμπολῆσαι. » Τοῦτο τοίνυν τὸ μέγιστον τοῦ μεγάλου ποιμένος κατόρθωμα ὡς ἀξιομνημόνευτον ἀναγραψάμενοι ἐφ' ἕτερον οὐκ ἔλαττον πλεονέκτημα τῶν περὶ αὐτοῦ καλλίστων διηγημάτων τὸν λόγον μεταγάγωμεν.

27. Δύο τινῶν τῆς κατ' αὐτὸν ἐκκλησίας κληρικῶν κατ' ἀλλήλων μανέντων καὶ ἐχθρωδῶς ἐπιχειρησάντων, ἀμφοτέρους ἠφόρισεν κανονικῶς ἐπὶ ἡμέρας τινάς. Τούτων ὁ μὲν εἷς ἀσμένως τὸ ἐπιτίμιον ἐδέξατο, τὸ ἴδιον πταῖσμα συνεγνωκώς · ὁ δ' ἕτερος κακότροπος πεφυκὼς εἰς ἀφορμὴν συνεργοῦσαν τῇ ἑαυτοῦ ῥᾳθυμίᾳ τὸν ἀφορισμὸν τῆς ἐπιτιμήσεως ἥρπασεν, τῆς ἱερᾶς συνάξεως ἀπολιμπάνεσθαι ποθῶν ὁ δείλαιος καὶ ταῖς ἰδίαις ἐπιθυμίαις ἐνασχολεῖσθαι · ἠπείλει δὲ καὶ κατ' αὐτοῦ τοῦ πάπα χαλεπαίνων καὶ ὅσον τὸ ἐπ' αὐτὸν βλάπτειν τὸν ὅσιον ἐπετήδευεν. Τὸν αὐτὸν δέ τινές φασιν εἶναι τὸν τὰ τῆς ἐκκλησίας χρήματα διαβαλόντα πρὸς τὸν ἀφελόμενον ταῦτα πατρίκιον. Προσανηνέχθη γοῦν τῷ μακαρίτῃ τῆς μνησικακίας ἐκείνου τὸ ἀδιόρθωτον φρύαγμα · ὃν ὡς ποιμὴν ἀληθῶς ἀμνησίκακος ἠβουλήθη μὲν μεταστείλεσθαι προσηκόντως τε νουθετῆσαι καὶ τοῦ ἀφορισμοῦ τὴν λύσιν ποιήσασθαι. Ἐθεώρει γὰρ τὸν λύκον ἁρπάσαντα τὸ πρόβατον [177] ἤδη καὶ τοῦτο κατάβρωμα μέλλοντα ὅσον οὔπω τελέσαι · οἰκονομίᾳ δέ τινι κρείττονι παρορμηθεὶς ἐν λήθῃ γεγένηται τέως τοῦ τὴν βουλὴν τῆς μελετηθείσης γνώμης εἰς ἔργον ἀγαγεῖν, ὡς ἂν δι' ἑτέρου τρόπου λαμπρότερον τὸ τοῦ θεσπεσίου πάπα ἀμνησίκακον διαλάμψῃ. Ὡς οὖν ἡ κυρία παρῆν τῶν ἡμερῶν ἡμέρα καὶ παρέστη τῷ θείῳ θυσιαστηρίῳ τὴν ἀναίμακτον ἱερουργήσων θυσίαν, ἤδη τοῦ διακόνου τὴν συναπτὴν ὑπάγοντος εὐχὴν πληρῶσαι, καθ' ἣν ὥραν καὶ τὸ ἱερὸν ἐπαίρεσθαι καταπέτασμα τῶν θείων ἔμελλε δώρων, εἰς ἔννοιαν ἐλθὼν ἐκείνου τοῦ μνησικακοῦντος ἀναγνώστου, ἀναμνησθεὶς δὲ Matth. 5, 23 καὶ τοῦ δεσποτικοῦ προστάγματος τοῦ ἀφιέναι φάσκοντος τὸ δῶρον ἔμπροσθεν τοῦ θυσιαστηρίου καὶ πρὸς καταλλαγὰς τοῦ

ἀδελφοῦ πορεύεσθαι,· εἶθ' οὕτως τὴν θυσίαν προσφέρειν, δηλοῖ τῷ τὴν διακονικὴν εὐχὴν παρ' ὀλίγον πληρώσαντι πάλιν αὐτὴν ἀναλαβεῖν ἐξ ἀρχῆς καὶ ἀναμένειν, ἄχρις ἂν ὑποστρέψῃ · καὶ γὰρ αὐτὸς τὴν γαστέρα προσποιησάμενος νύξασαν αὐτὸν ὑπεξέρχεται τοῦ θυσιαστηρίου · καὶ πρὸς τὸ κειμηλιαρχεῖον παραγεγονὼς ἐξαποστέλλει παρευθὺ μετὰ πολλῆς ἐπείξεως τοὺς ἄξοντας μετὰ σπουδῆς ἐκεῖνον τὸν κακότροπον · ὃν ἐκ θείας προνοίας ἔτυχεν εὐχερῶς εὑρεθέντα κατὰ τάχος ἐνεχθῆναι · τοῦτον ὡς εἶδεν ὁ θεῖος πατριάρχης, προέφθασεν πεσεῖν εἰς τοὺς πόδας αὐτοῦ συγχώρησιν ἐξαιτούμενος. Ὁ δέ, καίτοι τυγχάνων ἀναιδής, αἰδεσθεὶς ὅμως τὴν τοῦ ἀρχιερέως ὑπερβάλλουσαν ταπείνωσιν, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὴν τῶν συνελθόντων παρουσίαν ἢ μᾶλλον φρίξας καὶ φοβηθεὶς τὸ κρῖμα, μή πως πῦρ ἐξ οὐρανοῦ κατελθὸν θᾶττον αὐτὸν καταναλώσῃ, θεωροῦντα τὴν τιμίαν ἐκεί[177v]νην κεφαλὴν καὶ ἀγγέλοις αἰδέσιμον ὑπὸ τοὺς πόδας αὐτοῦ κειμένην, βάλλει καὶ αὐτὸς μετάνοιαν, ἐξαιτῶν συγγνώμης καὶ συμπαθείας τυχεῖν. Πρὸς ὃν ὁ ἀνεξίκακος πάπας ἀπεκρίνατο · « Ὁ Θεός, τέκνον, ἀμφοτέροις ἡμῖν συγχώρησιν παράσχοι. » Εἶθ' οὕτως μεθ' ἑαυτοῦ παραλαβὼν αὐτόν, εἰσῆλθεν εἰς τὸν ναὸν τοῦ Θεοῦ καὶ παρέστη τῷ θείῳ θυσιαστηρίῳ, εὐφροσύνης καὶ χαρᾶς οὐ τῆς τυχούσης ἔμπλεως πεφηνὼς καὶ μετὰ πολλῆς παρρησίας εἰπεῖν τεθαρρηκώς · ἄφες ἡμῖν Matth. 6,12 τὰ ὀφειλήματα ἡμῶν, ὡς καὶ ἡμεῖς ἀφίεμεν. Ἐπὶ τοσοῦτον δὲ συμβέβηκεν ἔκτοτε κατανυγῆναι καὶ σωφρονῆσαι τὸν κληρικὸν ἐκεῖνον, ὥστε καταξιωθῆναι καὶ τῆς τοῦ πρεσβυτέρου χειροτονίας. Τοῦτο μέντοι τὸ θαυμάσιον κατόρθωμα ἱκανῶς παρίστησι τὸ ἀνεξίκακον κάλλος τῆς ἀλήπτου ψυχῆς τούτου τοῦ θαυμαστοῦ ἀρχιποίμενος.

28. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ ἕτερόν τι συντεῖνον πρὸς πλείονα πληροφορίαν ἀναλαβὼν διηγήσομαι. Προοιμιάσομαι δὲ δι' αἰνίγματός τινος διήγημα ψυχωφελὲς περιφέροντος. Θεοφόρων γὰρ πατέρων τὸ τοιοῦτον ἀπόφθεγμα πέφηνεν ὧδέ πως ἔχον. Ἀγγέλων μὲν ἴδιον τὸ μηδαμῶς μάχεσθαι, ἀλλ' ἐν εἰρήνῃ διηνεκεῖ διάγειν · ἀνθρώπων δὲ συνετῶν τὸ πρὸς βραχὺ τυχὸν διαφέρεσθαι, εὐθέως δὲ καταλλάττεσθαι · δαιμόνων δὲ τὸ μάχεσθαι καὶ φυλάττειν τὴν ἔχθραν μέχρι πολλοῦ ἀκατάλλακτον. Ἐπεὶ οὖν γέγονέ τις διαφορὰ μεταξὺ τοῦδε τοῦ πανιέρου πατρὸς καὶ τοῦ προμνημονευθέντος ἐνδοξοτάτου ἀνδρὸς Νικήτα τοῦ πατρικίου, ὁ δὲ τρόπος τῆς ἀντιλογίας ἐξ αἰτίας προέβη τοιαύτης. Ἧκεν ὁ αὐτός ποτε πατρίκιος τῷ πατριάρχῃ συνεδριάσας, πρόφασιν ἔχων περὶ διοικήσεως δημοσίων πραγμάτων, ὑπὲρ ὧν ἠγωνίζετο τῷ μὲν [178] δοκεῖν ἐπὶ λυσιτελείᾳ τοῦ κοινοῦ, τὸ δὲ τοῦ σκοποῦ πέρας οἰκείου κέρδους ἕνεκα. Ὁ δὲ τῷ

ὄντι φιλόπαις ποιμὴν τῆς τῶν πενήτων προμηθούμενος σωτηρίας, τὴν σκευωρίαν οὐ κατεδέξατο· ἐφ' ἱκανὸν οὖν τῆς ἐν ἀμφοτέροις φιλονεικίας προελθούσης, ἀσυντάκτως ὑπεχώρησαν ἀκατάλλακτοι· καὶ ἦν ὡς ἀληθῶς ἡ μὲν τοῦ πατριάρχου πικρία ὑπὲρ ἐντολῆς δεσποτικῆς παρορωμένης, ἡ δὲ τοῦ πατρικίου ἀντίστασις χρηματικῆς χάριν αἰσχροκερδείας· ἀλλ' ὅμως, φησὶν ὁ δίκαιος, οὐ μόνον οὐχ ὑπὲρ παραλόγου ἀλλ' οὐδ' ὑπὲρ εὐλόγου προφάσεως ὀφείλει ὀργίζεσθαι. Τῆς οὖν ἑνδεκάτης καταλαβούσης ὥρας, δηλοῖ διὰ τοῦ πρωτοπρεσβυτέρου τῷ πατρικίῳ τὸ ἀξιομνημόνευτον ἐκεῖνο ῥῆμα· « Ὁ ἥλιος ἰδού, δέσποτα, πρὸς δυσμάς ἐστιν. » Ἅμα γοῦν τῷ ἀκοῦσαι τοῦτο τὸ ῥῆμα, μὴ ἐνεγκὼν τὴν τῆς καρδίας πύρωσιν ἀλλὰ πυρὸς δίκην ὑπὸ τοῦ λόγου κατανυγείς, ἀναστὰς δρομαίως ἔρχεται πρὸς τὸν ὅσιον· ὃν ἰδὼν ὁ δίκαιος ἀσμένως ἠσπάσατο οὕτως εἰπών· « Καλῶς ἦλθεν ὁ γνήσιος υἱὸς τῆς ἐκκλησίας, ὁ ὑπήκοος τῆς μητρῴας φωνῆς. » Ἀμφοτέρων οὖν βαλόντων μετάνοιαν ἀναστάντων τε καὶ περιπλακέντων ἀλλήλους καὶ αὖθις συγκαθεσθέντων, ἔφησε τὸ σοφὸν ἐκεῖνο καὶ χριστομίμητον στόμα πρὸς τὸν πατρίκιον· « Πίστευσόν μοι, ἀνδρῶν ἐνδοξότατε, εἰ μὴ συνεῖδον, ὅτι σε πάνυ λυπεῖν ἔμελλον, οὐκ ἂν ὤκνησα παραγενέσθαι πρὸς τὴν σὴν[1] λαμπρότητα. Καὶ γὰρ ὁ κοινὸς δεσπότης πάντων οὐκ ἀπηξίου πάσας περιέρχεσθαι πόλεις καὶ κώμας καὶ οἰκίας πρὸς ἐπίσκεψιν τῶν χρείαν ἐχόντων διδασκαλίας ἢ θεραπείας. » Πάντων τοίνυν ἐπὶ τῇ τοσαύτῃ τα[178v]*πεινώσει τοῦ μεγάλου πατριάρχου οἰκοδομηθέντων καὶ θαυμασάντων, ὥσπερ ὑπεραπολογούμενος ἔφη πρὸς αὐτὸν ὁ πατρίκιος· « Οὐκέτι μου τὰ ὦτα δύνανται χωρεῖν, ὦ δέσποτα, τὰ μηνύματα τῶν ἐνδιαβαλλόντων πρός με τὰ πράγματα. » Πρὸς ὃν ὁ σοφὸς ἀπεκρίνατο διδάσκαλος· « Τοῦτο πληροφορήθητι παρ' ἡμῶν, ὦ τέκνον, πιστότατον, ὡς ἐὰν πᾶσιν οἷς ἂν ἀκούωμεν ἁπλῶς πιστεύειν μέλλωμεν, πολλῶν ἁμαρτημάτων ἑσμὸν ἐπισπασόμεθα, καὶ μάλιστα ἐν τῷ παρόντι καιρῷ, ὁπόταν πάντες ὡς εἰπεῖν μισάλληλοι γενέσθαι προείλοντο· πολλάκις γὰρ οἶδα κἀγὼ παραπεισθεὶς παρὰ τῶν τὰς διοικήσεις τῶν πραγμάτων προσαναφερόντων μοι· οἷς ἁπλῶς πιστεύσας ἐνίοτε προσέταττόν τινας φρουρηθῆναι ἢ ζημιωθῆναι ἢ ἀφορισθῆναι ἢ καὶ παντελῶς ἀπορριφῆναι τῆς διακονίας αὐτῶν· μετὰ δὲ ταῦτα δι' ἑτέρων ἀναμανθάνων τὸ ἀληθές, μεταμελείᾳ πολλῇ περιέπιπτον ἐφ' οἷς κατὰ συναρπαγὴν ἐν ἀγνοίᾳ διεπραξάμην· καὶ λοιπὸν οὐ μόνον ἅπαξ ἀλλὰ καὶ δεύτερον ἤδη καὶ τρίτον πειραθεὶς*

28. — [1] *supra lin.* V.

καὶ μαθὼν ἀφ' ὧν ἔπαθον (1), ὅρον ἐθέμην ἐμαυτῷ μὴ πρότερον ἀποφαίνεσθαι, πρὶν ἂν τῶν ἑκατέρων μερῶν τὰς δικαιολογίας ἀκριβῶς βασανίσω· ἀλλὰ καὶ τοῖς προσαναφέρουσί μοι τὰ πρακτέα προσηπείλησα, ὡς ἐὰν φωραθῇ τις ἐξ αὐτῶν ψευδῶς ὑποτιθέμενος πρᾶγμα, τὴν αὐτὴν τιμωρίαν ὑποστήσεται τῷ συκοφαντουμένῳ ὁ τοῦτον καταψευσάμενος διὰ τῆς πρός με εἰσηγήσεως· ἐξ ἐκείνης οὖν τῆς ἡμέρας πᾶσα τόλμα πέπαυται τῶν ταῦτα μηχανωμένων ἐπιτηδεύειν. Διόπερ δυσωπῶ τὴν σὴν μεγαλοπρέπειαν ὁμοίως ποιεῖν· πολλάκις γὰρ καὶ φόνους ἀναιτίους ποιοῦσιν οἱ τὸ ἄρχειν πεπιστευμένοι, ἐὰν ἄρα ὦσιν λογο[179]πειθεῖς καὶ ἀβασανίστως τέμνειν σπουδάζωσι τὰ εἰς αὐτοὺς ἀναφερόμενα κεφάλαια.» Ταύτας τὰς θεοπνεύστους νουθεσίας ὡς θείας παραινέσεις ὁ πατρίκιος δεδεγμένος, τὴν τοιαύτην παραγγελίαν ὑπέσχετο φυλάττειν ἀπαράτρωτον.

29. Καὶ ταῦτα μὲν παριστῶσιν ἐναργῶς τὸ ἀόργητον τοῦ πιστοῦ ἀρχιποίμενος καὶ ἀνεξίκακον, δι' ἑτέρου δὲ διηγήματος ἀποδεῖξαι πειράσομαι τὸ καὶ πρὸς τοὺς ἐχθραίνοντας εὐεργετικὸν αὐτοῦ καὶ συγγνωμονικόν. Ἔσχε δὲ οὕτω πως τὸ τοῦ πράγματος κεφάλαιον. Ἀνεψιὸς ἦν τῷ ἀοιδίμῳ γνήσιος, Γεώργιος τοὔνομα. Οὗτος μετά τινος τῶν τῆς πόλεως καπήλων λογομαχῶν περί τινος ὑποθέσεως, ὑβρίσθη παρ' αὐτοῦ χαλεπῶς. Ὁ δὲ σφόδρα δακνόμενος ἐπὶ ταῖς ὕβρεσι, πῇ μὲν διὰ τὸ εὐτελὲς τοῦ ἐξυβρίσαντος, πῇ δὲ καὶ διὰ τὴν πρὸς τὸν πάπαν συγγένειαν, προσέρχεται τούτῳ κατ' ἰδίαν ὀδυνώμενος πικρῶς καὶ τὴν εἰς αὐτὸν γεγενημένην ὕβριν ἐκδιηγεῖσθαι μὲν βουλόμενος, οὐ δυνάμενος δὲ διὰ τὴν συνοχὴν τῶν δακρύων· ὅμως ἐπερωτήσας τὴν τῆς λύπης αἰτίαν καὶ διὰ τῶν παρισταμένων τὸ δρᾶμα τῆς μάχης μαθών, ὑποτιθεμένων μάλιστα καὶ λέγειν ἐπιχειρούντων ὡς· οὐκ ὤφειλεν οὕτως ἡ σὴ ἁγιοπρέπεια καταφρονεῖσθαι καὶ μάλιστα παρὰ χυδαίων καὶ οὐδαμινῶν ἀνθρώπων, ὥστε τοὺς σοὺς συγγενεῖς δημοσίᾳ παροινεῖσθαι καὶ ἀτιμάζεσθαι, βουλόμενος ὁ πάνσοφος τῶν ψυχῶν ἰατρὸς πρὸ πάντων τῶν ἄλλων τέως τὴν δίκην πυρὸς ἀνάπτουσαν λύπην τῆς τοῦ νεωτέρου καρδίας κατασβέσαι, τοιούτοις ἐκέχρητο λόγοις ἁπαλοῖς πρὸς αὐτόν· «Καὶ ὅλως ἐτόλμησέν τις, ὦ τέκνον, ἀνοῖξαι στόμα καὶ ἀντιφθέγξασθαι κατὰ σοῦ; εὐλογητὸς κύριος, ἐγὼ ποιήσω σήμερον εἰς [179v] τὸν τοιοῦτον πρᾶγμα ἐξαίσιον, ἵνα

(1) Cf. Leutsch-Schneidewin, *Corpus paroem. graec.*, t. II, p. 159, *Macarii cent.* 3, 44,

πᾶσα ἡ Ἀλεξάνδρεια ξενισθῇ.» Τούτοις τοῖς ῥήμασιν ὡς εἶδεν αὐτὸν ἀποθεραπευθέντα καὶ τὴν λύπην ἅπασαν ἀποτινάξαντα, ὥστε νομίζειν, ὅτιπερ ὑπεξέρχεσθαι μέλλει τὸν ὑβριστὴν αὐτοῦ καὶ διὰ τοῦ λογιστοῦ βουνευρίζειν καὶ θεατρίζειν, ἤρξατο παρακλητικοῖς κεχρῆσθαι λόγοις αὖθις καὶ λέγειν πρὸς αὐτόν· « Τέκνον ποθεινόν, ἐὰν ἐπ' ἀληθείας θέλῃς ἀνεψιὸς τῆς ἐμῆς ὀνομάζεσθαι ταπεινώσεως, ἑτοίμασον σεαυτὸν μὴ μόνον εἰς τὸ ἀτιμασθῆναι ἀλλὰ καὶ τυφθῆναι καὶ ἐξουδενωθῆναι παρὰ παντὸς ἀνθρώπου· ἡ γὰρ ἀληθὴς εὐγένεια οὐκ ἐξ αἵματος καὶ σαρκὸς ἀλλ' ἐξ ἀρετῆς ψυχικῆς γνωρίζεσθαι εἴωθεν.» Εὐθέως οὖν μεταστειλάμενος τὸν ἐξάρχοντα τῶν καπήλων, παραγγελίᾳ μεγάλῃ παρήγγειλεν, ὥστε μηδέποτε λαβεῖν παρ' ἐκείνου τοῦ ὑβριστοῦ μήτε τέλος δημόσιον μήτε τὰ πρὸς σύνηθες διδόμενα μήτε μὴν αὐτὸ τὸ τοῦ ἐργαστηρίου κεχρεωστημένον ἐνοίκιον, ὅπερ ἰδιόκτητον τῆς ἐκκλησίας ἐτύγχανεν. Ἐφ' οἷς ἅπαντες ἐκπλαγέντες τὴν ὑπερβάλλουσαν τοῦ ἀνδρὸς μακροθυμίαν, ἔγνωσαν ταύτην εἶναι τὴν ἀπόφασιν, ἣν εἶπεν ὅτιπερ ποιῶ πρᾶγμα σήμερον εἰς αὐτόν, ἵνα πᾶσα ξενισθῇ ἡ Ἀλεξάνδρεια· ὅπερ ἐστὶν ὡς ἀληθῶς ἄξιον θάμβους καὶ καταπλήξεως, ὅτι συγκροτῆσαι μᾶλλον εἵλετο τὸν ὑβριστὴν τοῦ συγγενοῦς αὐτοῦ ἀντὶ τοῦ ἀμύνασθαι.

30. Οὐ τοὺς κατ' οἶκον δὲ μόνον ἢ κατὰ συγγένειαν προσήκοντας τὸ τῆς ἀνεξικακίας καλὸν ἐγκομβώσασθαι παντὶ τρόπῳ παρηγγύα, ἀλλὰ καὶ τοὺς ἐκ τοῦ καταλόγου τοῦ κλήρου τῆς ἐκκλησίας καὶ πάντας ἁπλῶς τοὺς ὑπ' αὐτοῦ ποιμαινομένους τοῦτο πρὸ πάντων φρονεῖν ἐξεπαί[180]δευεν. Ἐξ ὧν καί τινα μαθὼν τῷ τοῦ διακόνου βαθμῷ κεκληρωμένον τῷδε τῆς μνησικακίας κεκρατημένον πάθει, ἐπιμελῶς ἔθετο μαθεῖν τὸ τούτου ὄνομα. Γνοὺς δὲ τοῦτον Δαμιανὸν ὀνομαζόμενον, τῷ πλησίον αὐτοῦ πάντοτε παρισταμένῳ παρήγγειλεν ἀρχιδιακόνῳ καθυποδεῖξαι αὐτῷ τὸν τοιοῦτον ἐν ἡμέρᾳ κυριακῇ, τῆς θείας ἱερουργίας τελουμένης. Ὃν ἐν τῷ καιρῷ τῆς μεταλήψεως τοῦ ζωηφόρου ἄρτου προσελθόντα καθυπέδειξεν ὁ ἀρχιδιάκονος τῷ ἀρχιερεῖ. Ὁ δὲ τῆς χειρὸς αὐτοῦ λαβόμενος ἔφη πρὸς αὐτὸν ἐνώπιον πάντων· « Ὕπαγε πρῶτον διαλλάγηθι τῷ ἀδελφῷ σου καὶ τότε προσελθὼν ἀξίως μετάλαβε τῶν ἀχράντων τοῦ ἀμνησικάκου σου[1] Χριστοῦ μυστηρίων.» Αἰσχυνθεὶς οὖν ὁ τοιοῦτος ἐπὶ παντὸς τοῦ πλήθους τῶν συμπαρόντων, ὡς μηδὲν ἔχων ἀντιλέγειν καὶ μάλιστα ἐν τοιαύτης ὥρας καιρῷ, συνέθετο μεθ' ὅρκων φρικτῶν τοῦτο ποιῆσαι· καὶ τότε συνεχώρησεν αὐτῷ

30. — [1] σου scripsi, τοῦ V.

μετασχεῖν τῆς Χριστοῦ κοινωνίας ὁ τῆς θείας μυσταγωγίας ἄξιος ἀρχιερεύς. Ἔκτοτε οὖν ἅπαντες οὐχ οἱ τοῦ κλήρου μόνον ἀλλά γε καὶ λαϊκοὶ πάντες παρεφυλάττοντο τοῦ μὴ [2] μνησικακεῖν ἐν ἀλλήλοις, δεδιότες, μή πως ὡσαύτως θριαμβεύσας αὐτοὺς καταισχύνῃ, τῷ ἐλεγκτικῷ τρόπῳ τῶν κατὰ Θεὸν λογίων αὐτοῦ χρώμενος.

31. Πρὸς γὰρ αὖ τοῖς ἄλλοις αὐτοῦ μεγάλοις πλεονεκτήμασιν εἶχεν καὶ τὴν ἀπὸ τῶν ἁγίων γραφῶν γνῶσιν ἐν προφορᾷ λόγου μελιρρύτως ῥέοντος, οὐκ ἐν σοφίᾳ κεκομψευμένῃ, ᾗ συνέζευκται κενοδοξίας ἔρως, ἀλλ' ἐν ταπεινόφρονι γνώμῃ μετὰ τῆς ἐμπράκτου τῶν ἐντολῶν τηρήσεως· ἣν οὖν ἰδεῖν ἐφ' ἑκάστης ἡμέρας ἐν τῷ σεκρέτῳ τῆς τιμίας αὐτοῦ συνελεύσεως μηδὲν ἄλλο σχεδὸν λαλούμενον ἢ ζητούμενον πάρεξ πολι[180v]τικοῦ τινος ἀνακύπτοντος διοικήματος, πλὴν διηγήματα πατέρων μεγάλων, ζητήματα γραφικά, προβλήματα δογματικά, καὶ πάσης ὀρθοτόμου πίστεως ἔμπλεα διδάγματα, διὰ τὸ πλῆθος μάλιστα τῶν ἐπιπολαζόντων τότε πάσῃ τῇ πόλει καὶ τῇ περιχώρῳ βλασφήμων αἱρετικῶν, ὧν ἐπανατροπῇ καὶ καθαιρέσει προσελάβετο τοὺς θεοσόφους καὶ θεοχαριτώτους ἄνδρας Ἰωάννην καὶ Σωφρόνιον τοὺς ἀειμνήστους· πάσης δὲ καταλαλιᾶς καὶ πάσης ἀργολογίας καθαρὸν ἐσπούδαζε διατηρεῖν διὰ παντὸς τὸ ἴδιον συνέδριον· ἐν ᾧπερ εἴ ποτέ τις τῶν συγκαθέδρων προέτεινέ τι τοιοῦτον, εὐφυῶς μεθώδευε τοῦτον ἀντιπερισπῶν ἐν ἄλλοις ψυχωφελέσι βουλήμασιν· ἐπιμένοντα δὲ βλέπων τοῖς αὐτοῖς, κατὰ πρόσωπον μὲν οὐδὲν πρὸς αὐτὸν ἔλεγεν, σημειούμενος δὲ τὸν τοιοῦτον παρήγγελλε μὴ ἄλλοτέ ποτε παραχωρεῖν αὐτὸν συνεισέρχεσθαι τοῖς ἐπὶ συνελεύσει τῆς συνόδου συνεδριάζειν εἰωθόσιν· τοῦτο δὲ προσέταττε γίνεσθαι πάνυ χρησίμως, ὥστε δι' ἑνὸς τοιούτου τοὺς λοιποὺς σωφρονίζεσθαι.

32. Οὐ τοὺς ὑπ' αὐτοῦ ποιμαινομένους δὲ μόνον ἐπαιδαγώγει διὰ πάσης ἰδέας ἐναρέτων τρόπων ῥυθμίζων, ἀλλὰ καὶ ἑαυτὸν οὐκ ἐνέλιπε κατανύσσων διὰ βίου παντὸς φόβῳ Θεοῦ καὶ μνήμῃ θανάτου διηνεκεῖ· καθάπερ γὰρ λόγος ἀρχαῖος ἔχει περὶ τῶν πάλαι βασιλέων, ὁπηνίκα ἂν ἕκαστος στεφθεῖεν, τοὺς τῶν μνημάτων οἰκοδόμους πρώτους πρὸ πάντων εἰσέρχεσθαι, παρούσης ἁπάσης τῆς συγκλήτου βουλῆς, ἐν χερσὶ κατέχοντας μαρμάρων τμήματα διαφόρων χροιῶν ἐπιδεικνύοντάς τε καὶ ἅμα ἐπερωτῶντας, ἐκ ποίου τούτων μετάλλου τὸ οἰκεῖον μνημεῖον προστάσσει κατασκευασθῆναι. Μονονουχὶ τοῦτον ὑπομιμνήσκεσθαί πως αἰνιττόμενοι ὅτιπερ·

[2] *supra lin. al. manu* V.

« Ἐπειδὴ φθαρτὸς [181] τυγχάνεις ἄνθρωπος καὶ παρερχόμενος, φρόντισον καλῶς τὰ περὶ σωτηρίας ψυχικῆς καὶ τὰ τῆς βασιλείας εὐσεβῶς διοίκησον », τὸν αὐτὸν δὴ τρόπον καὶ οὗτος ὁ πάνσοφος πατριάρχης προστάσσει μὲν ἑαυτῷ μνημεῖον ἀπάρξασθαι οἰκοδομεῖν, εἰς τέλος δὲ μηδαμῶς ἀπαρτισθῆναι, ἀλλ' ὡς ἀτελοῦς ἤδη αὐτοῦ τυγχάνοντος, προφάσεως εὐλόγου λαβομένους τοὺς ἐπ' αὐτῷ τούτῳ τεταγμένους καθ' ἑκάστην ἐπίσημον ἡμέραν [1] ἑορτῆς εἰσέρχεσθαι παρρησίᾳ ἐπὶ πάντων τῶν συνεδρευόντων ἐπέτρεψε λαμπραῖς στολαῖς ἐστολισμένων καὶ ὡς ἀθανάτων σχεδὸν διακειμένων, λέγοντας πρὸς αὐτόν · « Τὸ μνῆμα τῆς σῆς ὁσιότητος, δέσποτα, μέχρι τῆς σήμερον ἀτελείωτον διαμένει · ἐπίτρεψον οὖν, ἵνα τελειωθῇ · καὶ γὰρ ἄδηλον, ποίᾳ ὥρᾳ ὁ κλέπτης ἔρχεται θάνατος. » Τοῦτο δὲ τὸ σοφὸν ὁ μακαρίτης ἐπενόησεν ἐπιτήδευμα, ὥστε καὶ τοὺς παρόντας προτρέψασθαι πρὸς μετριότητα ταπεινοφροσύνης καὶ τοῖς μετέπειτα ὑπογραμμὸν καταλιπεῖν θεοσόφου φρονήματος.

33. Ὃς μετὰ τῶν λοιπῶν αὐτοῦ μεγάλων πλεονεκτημάτων ἐπεσπάσατο καὶ τοῦτο τὸ καλόν, ὁ μεγαλέμπορος οἰκονόμος τῆς χάριτος, ὥστε διὰ βίου παντὸς ἐν εὐτελεστάτῃ στρωμνῇ διαναπαύεσθαι οἰκτροῖς σκεπάσμασιν ἀρκούμενος · ὅπερ καταμαθών τις τῶν τῆς πόλεως οἰκητόρων, πυκνότερον πρὸς αὐτὸν ἀπερχόμενος πέμπει λόγῳ στρωμνῆς αὐτοῦ σκέπασμα τιμήματος νομισμάτων ἓξ καὶ τριάκοντα, πλείστην παράκλησιν ποιησάμενος μεθ' ὅρκων, ὥστε μηδαμῶς ἀπαξιῶσαι λαβόντα τοῦτο σκεπάζεσθαι ὑπ' αὐτοῦ χάριν εὐχῆς καὶ μνήμης αὐτοῦ τοῦ προσενέγκαντος · ὅπερ δεξάμενος ὁ τῆς διακρίσεως διορατικώτατος νοῦς, διὰ τοὺς τοῦ ἀνδρὸς ὅρκους τῇ κα[181ᵛ]τ' αὐτὴν τὴν ἡμέραν ἐπιγενομένῃ νυκτὶ κατακλιθεὶς ἐπάνωθεν αὐτοῦ τεθῆναι τὸ δοθὲν κατεδέξατο · δι' ὅλης δὲ [1] σχεδὸν τῆς νυκτὸς οὐ διέλιπεν ἑαυτὸν ταλανίζων καὶ λέγων, ὡς οἱ τούτῳ προσπαραμένοντες διηγήσαντο · « Τίς τῶν εὖ φρονούντων ἀκούσας οὐ καταγνώσεταί μου τοῦ ταπεινοῦ Ἰωάννου, ὅτιπερ ἐγὼ μὲν ἐν παλλίῳ τριάκοντα καὶ ἓξ νομισμάτων σκεπάζομαι, οἱ δὲ κατὰ Θεὸν ἡμῶν ἀδελφοὶ ὑπὸ ψύχους ἀποπήγνυνται ἐν ὑπαίθρῳ ταλαιπωρούμενοι, ἄστεγοι σχεδὸν καὶ ἄδειπνοι ἐπιθυμοῦντες τῶν ψιχίων τῶν πιπτόντων ἀπὸ τῆς ἐμῆς τραπέζης, κατὰ τὸν πτωχὸν ἐκεῖνον Λάζαρον τὸν ἐν τῷ πυλῶνι τοῦ πλουσίου παρερριμμένον [2] καὶ καθηλκωμένον ; πόσοι ἐξ αὐτῶν εἰσιν ἐπι-

32. — [1] ἡμέρα V.
33. — [1] *supra lin. al. manu* V. — [2] παρερριμένον V.

θυμοῦντες οὐ μόνον οἴνου καὶ ἐλαίου καὶ παντὸς ὄψου γεύσασθαι τῶν περιττευόντων ἐκ τῆς χρείας τῶν ἐμῶν ἀναλωμάτων, ἀλλὰ καὶ αὐτοῦ τοῦ ζωμοῦ τοῦ ἐκχυνομένου ὑπὸ τῶν ἐμῶν μαγείρων; πόσοι παρεπίδημοι καὶ ξένοι τυγχάνουσι νῦν ἐν τῇ πόλει ταύτῃ παραγεγονότες, μὴ ἔχοντες ποῦ τὴν κεφαλὴν κλῖναι, ἀλλὰ κατὰ μέσην τὴν ἀγορὰν κείμενοι, οὐ πεινῶντες μόνον καὶ διψῶντες ἀλλ' ἴσως καὶ βρεχόμενοι. Ἐγὼ δὲ ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης ἐν ἀπολαύσει παντοίων ἀγαθῶν ἐντρυφῶν καὶ ὑπὲρ τὴν χρείαν οὐκ ἠρκέσθην ἐν τούτοις, ἀλλὰ προσέθηκα μετὰ τῆς ἄλλης ἀπληστίας καὶ τὰ [3] πρὸς καταδίκην μείζονα, τὸ σκεπάζεσθαι παρὰ παλλίου πολυτίμου τριάκοντα καὶ ἓξ νομισμάτων. Ἐν τοσαύτῃ τοίνυν ἀνέσει καὶ ἀπολαύσει διατελῶν κἀκείνων οὕτω χαλεπῶς ταλαιπωρουμένων οὐδὲν ἄλλο πάντως ἀκούσεσθαι προσδοκῶ κατ' ἐκείνην τὴν φρικώδη τῶν ἐτασμῶν ἡμέραν, πλὴν ὅτιπερ · ἀπέλαβες τὰ ἀγαθά σου ἐν Luc. 16, 25
τῇ ζωῇ σου καὶ οἱ πένητες ὁμοίως τὰ κακά. Νῦν οὖν [182] αὐτοὶ μὲν παρακαλοῦνται [4], σὺ δὲ ἀξίως ὀδυνᾶσαι · ἀλλ' οὖν εὐλογητὸς κύριος, ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης ἀπὸ τοῦ νῦν οὐκέτι προσθήσει τῷ τοιούτῳ παλλίῳ σκεπάζεσθαι, ἀλλὰ σκεπασθήσονται ἐκ τῆς τούτου τιμῆς πένητες ἑκατὸν τεσσαράκοντα τέσσαρες, ἐκ τῶν ἑκάστων νομισμάτων [5] τεσσάρων παλλίων πιπρασκομένων.» Τῇ οὖν ἐπαύριον ἔπεμψε τὸ τοιοῦτον παλλίον εἰς τὴν ἀγοράν, ὅπως διαπραθῇ · ὅπερ ὡς εἶδεν πιπρασκόμενον ὁ τοῦτο προσενεγκών, αὖθις λαβὼν προσήνεγκεν τῷ πάπᾳ, παρασχὼν τὸ ποσὸν τοῦ τιμήματος. Αὐτὸς δὲ πάλιν δεύτερον πρὸς διάπρασιν πέμπει τὸ αὐτὸ παλλίον εἰς τὴν ἀγοράν · ὅπερ εὑρὼν ὁ αὐτὸς προσενεκτὴς αὖθις ἐξωνεῖται τοῦτο καὶ πέμπει πρὸς αὐτόν, πλεῖστα παρακαλῶν καὶ δεόμενος, ὥστε σκεπάζεσθαι ἐν αὐτῷ. Ὁ δὲ θεοφόρος ποιμὴν δηλοῖ αὐτῷ λέγων · « Ἴδωμεν λοιπόν, ποῖος ἐκ τῶν δύο ἀποκαμὼν ἀπαγορεύσει πρὸς τὴν ἐγχείρησιν, ἐγὼ μὲν πιπράσκων τὸ πρᾶγμα, αὐτὸς δὲ τοῦτο ἐξωνούμενος καὶ αὖθις προσφέρων μοι.» Καὶ γὰρ ἦν ὁ ἀνὴρ τῶν εὐπόρων πάνυ · ὃν ἐπίτηδες ἡδέως ὁ ὅσιος παρετρύγα παρακερδαίνων τὰ αὐτοῦ καὶ τοῖς πένησι διαδιδούς · καὶ γὰρ ἔλεγεν ἀεί, ὡς εἴ τις δύναταί τι διὰ μεθόδου τῶν πλουσίων καὶ μάλιστα τῶν ἀσπλάγχνων ἀφελέσθαι καὶ αὐτοὺς τοὺς χιτῶνας χάριν τῆς τῶν ἐνδεῶν εὐποιΐας, οὐδαμῶς ἁμαρτήσει τοῦ πρέποντος [6]. Δύο γὰρ ταῦτα καλὰ κερδαίνειν οἶδεν ὁ τοιοῦτος, ἓν μὲν ὅτι ταῖς ψυχαῖς ἐκείνων σωτηρίαν προξενεῖ, δεύτερον δὲ ὅτι καὶ ἑαυτῷ

[3] τοῦτο V. — [4] παρακαλῶνται V. — [5] νομίσματι V. — [6] πρ..ποντο V *folio rescisso*.

μισθὸν οὐκ ὀλίγον περιποιεῖται. Προσετίθει δὲ πρὸς πίστωσιν τοῦδε τοῦ λόγου καὶ μαρτυρίαν ἀψευδῆ, διηγούμενος τὸ κατὰ τὸν ἅγιον Ἐπιφάνιον καὶ Ἰωάννην τὸν ἀρχιεπίσκοπον Ἱεροσολύμων γεγονὸς τε[182v]*ράστιον, ὅπως διὰ μεθόδου φιλευσεβοῦς ἀναλαβόμενος τὸν ἄργυρον τοῦ αὐτοῦ πατριάρχου ὁ μέγας Ἐπιφάνιος δέδωκε τοῖς δεομένοις.*

34. *Ἄξιον δὲ καὶ ἁρμόδιον τῷ προρρηθέντι κεφαλαίῳ καί τι τοιοῦτον ἐπὶ πάντων ἐξηγεῖτο διήγημα, ὅπερ ἔλεγεν ἀκηκοέναι ἐν Κύπρῳ παρά τινος ἀνδρὸς πιστοτάτου παρθενεύσαντος διὰ βίου παντὸς καὶ πάνυ ὑπάρχοντος*[1] *εὐλαβοῦς· ὅστις διηγεῖτο τοὺς λόγους ὅρκοις πιστούμενος ὅτιπερ· « Ἐν Ἀφρικῇ παραγεγονὼς παρέμενόν τινι τελώνῃ πλουσίῳ μὲν πάνυ, ἀσπλάγχνῳ δὲ καὶ ἀνελεήμονι ἀνδρί. Συμβέβηκε δέ ποτε τοὺς ἐκεῖσε συναθροισθέντας ἅμα πτωχοὺς χειμῶνος ὥρᾳ λάμψαντος ἡλίου καθεζομένους θερμαίνεσθαι, μεμνημένους μὲν καὶ ἀπαριθμουμένους τὰς τῶν ἐλεημόνων οἰκίας ἀνδρῶν ἐγκωμιάζοντάς τε καὶ μακαρίζοντας τῶν οἰκητόρων ἕκαστον, τὰς δὲ τῶν ἀνελεημόνων ταλανίζοντας καὶ τοὺς ἐνοικοῦντας ἐπαρωμένους· μεθ' ὧν ἦλθεν εἰς μνείαν καὶ τὸ τοῦ τελώνου ὄνομα ἐκείνου τοῦ ἐμοῦ δεσπότου, περὶ οὗ πᾶς ὁ καθεὶς αὐτῶν ἐπηρώτα τὸν πλησίον, εἴπερ ποτέ τι ἔλαβεν ἐκ τῆς οἰκίας αὐτοῦ λόγῳ ἐλεημοσύνης· πάντων τε συμφώνως μεθ' ὅρκων εἰρηκότων μηδὲν μηδέποτε λαβεῖν ἐξ αὐτοῦ, εἷς ἐξ αὐτῶν παρρησιασάμενος εἶπεν· « Τί μοι θέλετε δοῦναι, κἀγὼ σήμερον ἀπέρχομαι καὶ λαμβάνω παρ' αὐτοῦ ἐντολήν ; » Τῶν δὲ ποιησάντων μετ' αὐτοῦ προστίμου λόγῳ συνθήκας, ἐκεῖνος πορευθεὶς ἀπέρχεται καὶ κατέναντι τοῦ πυλῶνος τοῦ τελώνου ἵσταται περιμένων αὐτόν. Ἐν τῷ παραγενέσθαι γοῦν ἐκεῖνον, ἐγένετο κατ' οἰκονομίαν κρείττονα κατ' αὐτὴν τὴν ὥραν εἰσπορεύεσθαι τὸν ἀρτοποιὸν πεφορτωμένην ἐπιφερόμενον ἡμίονον τὰ πρὸς τὴν τράπεζαν αὐτοῦ παρεσκευασ*[183]*μένα σιλίγνια. Θεωρήσας οὖν τὸν πένητα παριστάμενον καὶ προσαιτοῦντα, ἀπανθρώπῳ θυμῷ ληφθεὶς ἀντὶ λίθου τῶν σιλιγνίων ἓν ἀφαρπάζει καὶ ῥίπτει κατὰ τοῦ προσώπου αὐτοῦ. Ὅπερ ἐκεῖνος δεξάμενος ἀπελθὼν ὑπέδειξε τοῖς συμπένησιν αὐτοῦ, πληροφορῶν πᾶσι μεθ' ὅρκων, ὅτιπερ ἐξ αὐτῶν τῶν χειρῶν τοῦ τελώνου ἔλαβεν τὸ ψωμίον. Μετὰ δύο τοίνυν ἡμέρας ἀσθενείᾳ θανατηφόρῳ περιέπεσεν ὁ τελώνης· ἐν ᾗ γενόμενος, ὡς ἐν ἐκστάσει βλέπει ἑαυτὸν λογοθετούμενον καὶ τὰς ἰδίας πράξεις πάσας ὡς ἐν ζυγῷ σταθμιζομένας, ἔνθα κατὰ μὲν τὴν μίαν πλάστιγγα συνηθροίζοντό τινες*

34. — [1] **ὑπάρχοντα V.**

μέλανες καὶ δυσειδεῖς, κατὰ δὲ τὴν δεξιὰν λευχείμονες ἄνδρες καὶ φοβεροὶ τῇ θεωρίᾳ· οἵτινες μηδὲν εὑρίσκοντες ἀντισταθμίσαι πρὸς τὰ συναγόμενα πονηρὰ παρὰ τῶν μαύρων ἔργα εἰς τὴν ἀριστερὰν πλάστιγγα, λίαν ἐλυποῦντο στυγνάζοντες· διὸ καὶ διαποροῦντες πρὸς ἀλλήλους ἔλεγον· « Ἡμεῖς ὧδε τὰ νῦν οὐδὲν ἔχομεν. » Λέγει γοῦν εἷς ἐξ αὐτῶν· « Ὄντως οὐδὲν ἀγαθὸν εὑρίσκομεν ἄλλο, εἰ μὴ μόνον σιλίγνιον ἕν, ὅπερ πρὸ δύο δέδωκεν ἡμερῶν τῷ πένητι, ἀκουσίως καὶ αὐτό. » Βαλόντων οὖν αὐτῶν τὸ τοιοῦτον σιλίγνιον, μετὰ τῆς φιλανθρωπίας τοῦ φιλοικτίρμονος Θεοῦ παρισώθη τῇ ἄλλῃ πλάστιγγι. Τότε λέγουσι τῷ τελώνῃ οἱ φαινόμενοι τούτῳ λευχείμονες· « Ὕπαγε, πρόσθες εἰς τοῦτο τὸ σιλίγνιον, ἐπεὶ μέλλουσιν ὄντως οἱ μέλανες οὗτοί σε παραλαμβάνειν. » Ὃς αὐτίκα διυπνισθεὶς συνέγνω πάντα τὰ θεαθέντα ἀληθῆ τυγχάνειν· ἅπαντα γὰρ τὰ πεπραγμένα παρ' αὐτοῦ ἀπὸ νεότητος καὶ ἅπερ αὐτὸς ἐπελάθετο, ἐθεώρει τοὺς Αἰθίοπας ἐκείνους συνάγοντας καὶ συντιθέντας εἰς τὴν τοῦ ζυγοῦ πλάστιγγα· διὸ καὶ ἔλεγεν· «Βαβαὶ πόση τῆς ἐλεημοσύνης ἐστὶν ἡ δύναμις· εἰ γὰρ σιλίγνιον ἓν [183v] μετὰ θυμοῦ ῥιφὲν εἰς χεῖρας πένητος τοσοῦτον ἴσχυσεν, πόσων ἄρα ῥύσεται κακῶν ἑαυτὸν ὁ μεταδιδοὺς ἐν ἁπλότητι πάντα τὰ ὑπάρχοντα αὐτῷ. » Ἐπὶ τοσοῦτον τοίνυν ἔκτοτε σωφρονήσας, ἐπέδωκεν ὁλοτελῶς ἑαυτὸν πρὸς ἐλεημοσύνην, ὡς μήτε τοῦ οἰκείου σώματος φείσασθαι, καὶ μὴ μόνον τοῦ σώματος ἀλλὰ καὶ αὐτῆς τῆς ψυχῆς ἀφειδῆσαι. Τούτῳ γάρ ποτε προϊόντι πρωΐθεν ἐπὶ τὸ τελώνιον, ναύτης τις προσυπήντησεν ἀπὸ ναυαγίου γεγυμνωμένος, αἰτῶν ἐνδύματος τυχεῖν. Ἐκεῖνος οὖν ἕνα τῶν κατὰ τὴν ἀγορὰν πενήτων νομίσας αὐτὸν εἶναι, ἀποδύεται παραυτίκα τὸ ἱμάτιον αὐτοῦ πολύτιμον τυγχάνον καὶ δίδωσιν αὐτῷ, πολλὰ παρακαλέσας αὐτόν, ὥστε διὰ παντὸς ἐνδιδύσκεσθαι τοῦτο καὶ μηδαμῶς ἀποβαλεῖν. Ὁ δὲ πῇ μὲν ἐρυθριῶν φορέσαι τοῦτο διὰ τὸ πολύτιμον, πῇ δὲ καὶ στερούμενος εἰς τὴν λοιπὴν πᾶσαν χρείαν, ἀποφέρει πρὸς τὴν ἀγοράν, ὅπως διαπραθῇ. Ἐν δὲ τῷ τὸν τελώνην ὑποστρέφειν οἴκαδε, ὡς εἶδε τὸ ἱμάτιον κρεμάμενον ἐπὶ τῆς ἀγορᾶς, λύπῃ συνεσχέθη πολλῇ μηδενὸς ἀνασχέσθαι γεύσασθαι [a], ἀλλ' ἰδιαζόντως ἡσυχάζων ἐκάθητο, σκυθρωπάζων καὶ διαλογιζόμενος καθ' ἑαυτόν, ὅτιπερ οὐκ ἐξεγένετο κατὰ τὴν αὐτοῦ ἐπιθυμίαν, ὥστε μικρὸν ἔχειν ὑπόμνημα τῆς οἰκείας μεταδόσεως τὸν πτωχόν. Ὡς δὲ διετέλει ἐπὶ πλεῖστον ἀθυμῶν καὶ συλλυπούμενος, μικρὸν ἀφύπνωσεν

[a] γευσάμενος V.

καὶ παρευθὺ βλέπει κατ' ὄναρ ἄνδρα σφόδρα εὔοπτον ὑπὲρ τὸν ἥλιον ἀποστίλβοντα, σταυρὸν μὲν ἐπὶ κεφαλῆς φέροντα, φοροῦντα δὲ τὸ ἱμάτιον, ὅπερ παρέσχε τῷ ναύτῃ, παραστάντα καὶ λέγοντα πρὸς αὐτόν· « Τί δῆτα θρηνῶν οὕτως ἀποδύρῃ, φίλε Πέτρε; » τοῦτο γὰρ ἦν ὄνομα τῷ τελώνῃ. Ὁ δέ φησιν ὡς πρὸς Θεὸν διαλεγόμενος· « Ἐ[184]*πειδή, δέσποτα, ἐξ ὧν αὐτὸς ἡμῖν χορηγεῖς, μεταδιδόαμεν ἐνίοτέ τισιν, καὶ εἰς αἰσχροκερδείας τρόπον καταχρῶνται ταῦτα οἱ λαμβάνοντες. » Ὁ δὲ καθυποδείκνυσιν αὐτῷ τὸ ἱμάτιον εἰπών· « Γνωρίζεις τοῦτο; » Τοῦ δέ· « Ναί », φησίν, ἀποκριναμένου, λέγει πάλιν πρὸς αὐτόν· « Ἰδού, φησίν, ἀφ' ἧς ἡμέρας τοῦτο παρέσχες μοι, διὰ παντὸς ἐνδιδύσκομαι αὐτὸ καὶ μεγάλως εὐχαριστῶν διατελῶ τῇ καλῇ σου προθέσει, ἐπειδὴ ῥιγῶντά με ἐσκέπασας. » Ἀνανήψας οὖν ἐκ τοῦ ὕπνου, κατεπλήττετο λίαν λέγων ἐν ἑαυτῷ· « Εὐλογητὸς κύριος, εἰ ὁ Χριστὸς ὡς εἷς τῶν πτωχῶν ἐπιφαίνεται, οὐκ ἀποθανοῦμαι [3], μέχρις ἂν γένωμαι εἷς ἐξ αὐτῶν. » Προσκαλεσάμενος οὖν εὐθέως τὸν ἐπὶ τῆς οἰκίας αὐτοῦ ἐπίτροπον, ὃν ἀργυρίου τιμῆς ἐξωνήσατο, κατ' ἰδίαν φησὶ πρὸς αὐτόν· « Μυστήριον μέλλω θαρρῆσαί σοι τανῦν, ὅπερ ἐὰν ἐξάξαι τολμήσῃς ἢ καὶ πρὸς τὰ λεγόμενα οὐχ ὑπακούσῃς, εἰς βαρβάρων σε χώραν ἀπεμπολήσω. » Καὶ δὴ δίδωσιν αὐτῷ χρυσίου λίτρας δέκα ἐπὶ τὸ ἀγοράσαι πραγματείαν· ἔπειτα προστάσσει αὐτῷ λέγων· « Λάβε κἀμὲ μετὰ τῆς πραγματείας καὶ πορεύθητι πρὸς τὰ μέρη τῆς ἁγίας πόλεως· κἀκεῖ με ἀπεμπόλησόν τινι τῶν οἰκητόρων χριστιανῷ· τὴν ὑπὲρ ἐμοῦ δὲ τιμὴν λαβὼν διάδος πτωχοῖς. » Τοῦ δὲ μετὰ πλείστην ἔνστασιν καὶ ἄκοντος ὑπακούσαντος, καταλαμβάνουσιν ἀμφότεροι τὰ Ἱεροσόλυμα, ἔνθα προσφιλεῖ τινι περιτυχὼν ὁ προρρηθεὶς ἐπίτροπος, ἀργυροκόπῳ μὲν τὴν τέχνην Ζωίλῳ[4] τε προσαγορευομένῳ, διὰ δὲ δυστυχίαν ἠπορημένῳ, λέγει πρὸς αὐτόν· « Ἰδοὺ δοῦλον ἔχω πάνυ καλόν, ὦ φίλε Ζωίλε [5]· ὅνπερ, ἐάν μου ὑπακούσας [6] ἀγοράσῃς, δι' αὐτοῦ μέλλεις εἰς τὴν προτέραν σου ἐπανελθεῖν εὐτυχίαν. » Ὁ δὲ πρότερον μὲν ἀκηκοώς, ἐξεπλάγη μαθών,* [184v] *ὅτιπερ δοῦλος ὢν αὐτὸς δοῦλον ἀπεμπολεῖ. Ἔπειτα τὸ ἀνεύπορον προβαλλόμενος ἀπελογεῖτο τὸ μὴ δύνασθαι δοῦλον ἐξωνεῖσθαι [7]· πλὴν ὅμως πείθεται τοῖς λόγοις αὐτὸν καὶ δανεισάμενος ἐξωνεῖται παρ' αὐτοῦ πρὸς δουλείαν τὸ ἐκείνου κύριον τιμήματος νομισμάτων τριάκοντα. Καὶ ταῦτα λαβὼν ὁ ἐπίτροπος ἔγγραφόν τε πεποιηκὼς ὠνήν, ἀπῆρεν ἐπὶ τὴν Κων-*

[3] ἀποθανοῦ μοῦ V. — [4] ζωήλῳ V. — [5] ζώηλε V. — [6] *ita prius* V. ὑπακούσῃς *corr. rec.* — [7] ἐξωνιεῖσθαι V.

σταντινούπολιν, πληροφορίαν παράσχὼν τῷ κυρίῳ ἑαυτοῦ μηδενὶ τὸ παράπαν τὸ πραχθὲν ἐξειπεῖν ἄχρι βίου ζωῆς αὐτοῦ· μήτε μὴν νοσφίσασθαί τι τοῦ τιμήματος αὐτοῦ ἅπερ παρέξειν προσετάγη τοῖς πενομένοις· ἦν οὖν ἰδέσθαι τὸν διὰ Χριστὸν ἐθελούσιον δοῦλον ἐπιμελῶς ἐξυπηρετοῦντα τῷ κυρίῳ αὐτοῦ εἰς πάσας τὰς κατ' οἶκον ἀναγκαίας ὑπηρεσίας, ταριχεύοντά τε ἑαυτὸν ἐν ταπεινώσει νηστείας καὶ ἐγκρατείας πολλῆς· δι' οὗ πρὸς πλεονασμὸν μετ' εὐλογίας ἐπέδωκε πάντα τὰ ἐν τῷ οἴκῳ τοῦ κυρίου αὐτοῦ κατὰ τὸ γεγραμμένον ἐπὶ τοῦ δικαίου Ἰώβ· καὶ γὰρ καὶ τούτου καθάπερ ἐκείνου ποτὲ τὰ ἔσχατα κύριος μᾶλλον εὐλόγησεν ἢ τὰ ἔμπροσθεν. Iob. 42, 12 Οὗπερ τὴν εἰς ἄκρον ἐκεῖνος ὁρῶν ἀρετὴν καὶ ταύτην ὡς εἰκὸς καταιδούμενος, ἐλευθερίᾳ τιμῆσαι τὸν ἄνδρα διενοεῖτο. Ὁ δὲ ταύτην οὐ κατεδέξατο, προελόμενος μᾶλλον τὴν ἐν δουλείᾳ κακοπάθειαν ἢ τὴν μετ' ἐλευθερίας ἀνάπαυσιν· ὃν ὡς παραπαίοντα πάντες οὐ μόνον νομίζοντες ἀλλὰ καὶ ὀνομάζοντες, ποτὲ μὲν ἔσκωπτον, ποτὲ δὲ ἔτυπτον ἐπὶ κόρρης ῥαπίζοντες, ἐπὶ κεφαλῆς κολαφίζοντες καὶ κατὰ παντὸς τοῦ σαρκίου αἰκίζοντες, καθάπερ τινὰ μῖμον εἶχον ἐγερσιγέλωτα· ὁσάκις τοιγαροῦν ἐμπαροινοῦντες εἰς αὐτὸν οἱ τούτου σύνδουλοι παρεσκεύαζον αὐτὸν ἐν θλίψει πολλῇ κεκοιμῆσθαι, τοσαυτάκις ἐπεφαίνετο καθ' ὕπνους αὐτῷ ὁ πρότερον κα[185]τὰ τὴν Ἀφρικὴν ὁραθείς, φορῶν μὲν τὸ ἱμάτιον αὐτοῦ, κατέχων δὲ καὶ τὸ ποσὸν τοῦ τιμήματος αὐτοῦ μετὰ χεῖρας τὰ τριάκοντα νομίσματα, καὶ λέγων αὐτῷ· « Ἀδελφὲ Πέτρε, μηδὲν ῥᾳθυμήσῃς· ἰδοὺ νῦν ἐγὼ καὶ τὴν τιμήν σου ἔλαβον, καθάπερ πρὶν καὶ τὸ ἱμάτιον· ἀλλ' ὑπόμεινον πάντα γενναίως, μέχρις ἂν ὁ καιρὸς ἐπιστῇ τοῦ ἀναγνωρισθῆναί σε.» Μετὰ δέ τινα χρόνον παρεγένοντό τινες τῆς χώρας αὐτοῦ, τὴν τέχνην ὄντες ἀργυροπρᾶται, χάριν εὐχῆς καὶ προσκυνήσεως τῶν σεβασμίων τόπων· οὓς ὁ κύριος αὐτοῦ ὡς ὁμοτέχνους ἀγαγὼν ἐν τῷ οἰκείῳ οἴκῳ φιλοφρόνως ἐδεξιώσατο· ἐν δὲ τῷ ἀριστᾶν αὐτοὺς προσκομίζων τὰ τῶν ἐδεσμάτων χρειώδη ὅ ποτε τελώνης ἐν τῇ τραπέζῃ, πρῶτος τοὺς ἄνδρας ἐπιγνοὺς ὑπέκρυβεν ἑαυτόν, ὥστε μὴ ἀναγνωρισθῆναι. Ἐκ τοῦ κατ' ὀλίγον δὲ καὶ αὐτοὶ χαρακτηρίσαντες ἐπέγνωσαν αὐτόν· καὶ πρῶτον μὲν πρὸς ἀλλήλους ὑπεψιθύριζον περὶ τῆς ὁμοιότητος τῆς θέας αὐτοῦ ἀντιβάλλοντες· ἔπειτα δὲ καὶ πρὸς τὸν κεκληκότα τὸν λόγον ἀνακαλύπτουσι, λέγοντες ὅτιπερ· ‹ θαυμάζομεν μεγάλως, πῶς ἔλαχες δημόσιον πρόσωπον ἤτοι συγκλητικὸν κατέχειν εἰς σὴν ὑπηρεσίαν· οὗτος γάρ ἐστιν ὡς ἀληθῶς ὁ τὰ ἐδέσματα κομίζων ἡμῖν ὁ πατρίκιος Πέτρος ὁ τελώνης,

περὶ οὗ λύπῃ πολλῇ [8] κεκράτηται ὁ βασιλεὺς μετὰ πάσης τῆς συγκλήτου διὰ τὸ ἐξαίφνης ἄφαντον αὐτὸν γεγενῆσθαι.» Ὁ δὲ τῶν τοιούτων ῥημάτων ἀκροασάμενος, ῥίπτει πρὸς τοὔδαφος τὸν μετὰ χεῖρας πίνακα, ὃν ἔτυχε βαστάζων, καὶ πρὸς τὸν πυλῶνα δρομαίως εὐθυπορεῖ, εἰς ὃν ἐφειστήκει κωφὸς καὶ ἄλαλος νεανίσκος ἀπὸ γεννήσεως γεγονώς, ὃς διὰ νεύματος μόνου ἤνοιγέν τε καὶ ἔκλειε· πρὸς ὃν ὁ δοῦλος τοῦ Θεοῦ λέγει Πέτρος· «Σοὶ λέγω τῷ κωφῷ καὶ ἀλάλῳ [185v] ἐν ὀνόματι τοῦ κυρίου Ἰησοῦ Χριστοῦ τοῦ Θεοῦ, ἄκουσον καὶ ἄνοιξον.» Ὁ δὲ παρευθὺ σὺν τῷ λόγῳ ἀκούσας ἐλάλησεν. Καὶ λαλήσας ὑπήκουσεν καὶ ἤνοιξεν. Ὡς δὲ δρομαίως ἐξῆλθεν ὁ θαυμάσιος ἄνθρωπος, ἀνελθὼν ὁ θυρωρὸς χαίρων ἅμα καὶ σκιρτῶν, ἐπὶ πάντων διηγεῖτο τὴν γεγενημένην εἰς αὐτὸν παραδοξοποιΐαν, ἣν ἔλεγεν γεγενῆσθαι προστάγματι τοῦ μαγείρου· «ὅστις παραυτίκα (φησί) φεύγων ἐξῆλθεν· οὗπερ ἀπὸ στόματος ὡσεὶ φλόγα πυρὸς ἐθεασάμην ἐξελθοῦσαν καὶ τῶν ὠτίων μου ἁψαμένην, ἡνίκα κατὰ τάχος ἀστραπῆς δίκην περιλαμφθεὶς αἰφνίδιον ἤκουσα καὶ ἐλάλησα.» Ταῦτα λέγοντος αὐτοῦ τοῦ ποτε κωφοῦ [9] καὶ ἀλάλου, πάντες οἱ ἀκούσαντες κατεπλάγησαν· οἳ καὶ παραυτίκα μετὰ πολλῆς σπουδῆς ἀναπηδήσαντες κατεδίωξαν ὀπίσω αὐτοῦ· ἀλλ' ὑπέστρεψαν ἄπρακτοι, πανταχοῦ μὲν ἐρευνήσαντες, μηδαμοῦ δὲ δυνηθέντες εὑρεῖν τὸν ζητούμενον· τότε δὴ πλεῖστα μεταμελόμενοι πάντες ἐκόπτοντο οἱ τῆς οἰκίας ἐκείνης καὶ αὐτὸς ὁ κύριος αὐτοῦ, ἀναλογιζόμενοι, ἐν ποίᾳ ἀτιμίᾳ καὶ ἐξουδενώσει σκώπτοντες διὰ παντὸς εἶχον τὸν τοῦ Θεοῦ θαυμάσιον ἄνθρωπον.

35. Τοιαῦτα τὰ διηγήματα θαυμαστὰ πάνυ καὶ ἀξιάκουστα τοῦ συμπαθεστάτου καὶ φιλοπτώχου πατρός, μηδὲν ἄλλο σχεδὸν ἀκούειν ἢ λέγειν ἀνεχομένου, πλὴν περὶ συμπαθείας καὶ φιλοπτωχίας· ἓν ἔργον γὰρ εἶχεν ἐπιμελῶς μελετώμενον, τὸ ἐλεεῖν καὶ οἰκτείρειν ἐν πάσῃ νυκτὶ καὶ ἡμέρᾳ πάντας τοὺς ἐνδεῶς ἔχοντας καὶ χρῄζοντας φιλανθρωπίας· διὸ καὶ οὓς βίους ἀνιχνεύειν ἐπετήδευε τῶν δι' ἐλεημοσύνης διαλαμψάντων μεγάλων πατέρων· μεθ' ὧν ἐντυχών ποτε τῇ πολιτείᾳ τοῦ ἐν ἁγίοις Σεραπίωνος τοῦ ἐπικληθέντος Σιδωνίου [1], οὐ διέλειπε [186] περὶ αὐτοῦ πολὺ θαυμάζων καὶ διηγούμενος, ὅπως ποτὲ ἀπορροῦντι πένητι περιτυχὼν τὸ ὠμοφόριον ἀποδυσάμενος δέδωκεν· εἶτα συναντήσας ἑτέρῳ ῥι-

[8] πολῇ V. — [9] *in marg. al. manu* V.

35. — [1] σιδωνίου V, M σινδονίου L.

γῶντι, κἀκείνῳ τὸ στιχάριον παρέσχεν ἀποβαλόμενος· καὶ λοιπὸν ἐκάθητο γυμνὸς τὸ εὐαγγέλιον μόνον ἐπὶ τῆς ἀγκάλης κατέχων. Ἐρωτηθεὶς δὲ παρά τινος λέγοντος· « Τίς σε ἐγύμνωσεν, ἀββᾶ; » ὑποδεικνὺς τὸ εὐαγγέλιον ἀπεκρίνατο· « Οὗτός ἐστιν ὁ ἀποδύσας με. » Ἐπειδὴ δὲ καὶ αὐτὸ τὸ εὐαγγέλιον ἀπεμπολήσας ποτὲ διέδωκε τοῖς πενομένοις, ἐπερωτήσαντι τῷ μαθητῇ· « Ποῦ ἐστι, πάτερ, τὸ μικρὸν εὐαγγέλιον; » ἀπεκρίνατο τὸ ἀξιέραστον ἐκεῖνο λόγιον λέγων· « Πίστευσον, τέκνον· πειθόμενος τῷ λέγοντι· Πώλησόν σου τὰ ὑπάρχοντα καὶ δὸς πτωχοῖς, οὐδὲ Matth. 19, 21 ἐκείνου αὐτοῦ τοῦ βιβλίου, ἐν ᾧ ταῦτα γέγραπται, φείσασθαι διανεβαλόμην, ἀλλ' ἀπεμπολήσας αὐτὸ τοῖς δεομένοις διένειμα, ὅπως ἐν ἡμέρᾳ κρίσεως περισσοτέραν εὕροιμι πρὸς αὐτὸν παρρησίαν. »

36. Εὑρέθη ποτέ τις τῶν μοναζόντων κόρην εὔοπτον μεθ' ἑαυτοῦ ἐπιφερόμενος καὶ τὴν πόλιν πᾶσαν περιερχόμενος· ὃν ἰδόντες τινὲς τῶν τῆς ἐκκλησίας ὡς ἐπὶ σκανδάλῳ τῶν πολλῶν δῆθεν περιάγοντα, προσανήνεγκαν περὶ αὐτοῦ τῷ πάπᾳ. Ὁ δὲ τοῖς ἐκείνων ῥήμασι παραπεισθείς, παραυτίκα προστάττει τυφθῆναι σφοδρῶς ἀμφοτέρους, τόν τε μονάζοντα καὶ τὴν κόρην, καὶ ἰδιαζόντως ἐν φρουρᾷ κατακλεισθῆναι. Ὡς δὲ τὸ τοιοῦτον πρόσταγμα θᾶττον ἢ λόγος γεγένηται, κατ' ἐκείνην τὴν νύκτα παρίσταται τῷ πάπᾳ κατ' ὄναρ [1] ὁ μονάζων ὑποδεικνύων αὐτῷ τὸν νῶτον αὐτοῦ κατεστιγμένον καὶ σεσημμένον δεινῶς ἐκ τῆς σφοδρότητος τῶν ἀφορήτων πληγῶν· καί φησιν πρὸς αὐτόν· « Οὕτως ἀρεστόν ἐστιν ἐνώπιόν σου, κῦρι ὁ πάπας; Πίστευσον ὅτι τὴν [186v] μίαν ταύτην ἐπλανήθης ὡς ἄνθρωπος. » Καὶ ταῦτα εἰπὼν μετέστη τῶν ὄψεων. Ὁ δὲ διυπνισθεὶς εἰς ἀνάμνησιν ἦλθεν τοῦ θεαθέντος ὀνείρατος. Πέμπει τοίνυν παραυτίκα καὶ μεταστέλλεται τὸν μοναχὸν ἐκ τῆς φυλακῆς διά τινος τῶν οἰκειοτάτων· ὡς δὲ παραγέγονε μόλις χειροκρατούμενος μετὰ κόπου πολλοῦ, μὴ δυνάμενος βαδίζειν διὰ τὴν ἐπενεχθεῖσαν αὐτῷ σφοδρότητα τῶν πληγῶν, θεασάμενος αὐτὸν ὁ μακαρίτης εὐθέως ἐπέγνω τοῦτον εἶναι τὸν κατ' ὄναρ ἐποφθέντα αὐτῷ, ἀπό τε τῆς ὄψεως ἀπό τε τῆς τῶν μωλώπων χαλεπότητος. Καὶ γὰρ πολλὰ παρακαλέσας μόλις ἔπεισεν αὐτόν, ὥστε βαλεῖν λέντιον καὶ ἀποδυσάμενον ὑποδεῖξαι τὸν ἑαυτοῦ νῶτον, εἰ ἄρα γε καὶ νῦν εὑρεθείη ἐπὶ τοσοῦτον κατεστιγμένος τοῖς χαλεποῖς σπαραγμοῖς, καθόσον καὶ κατὰ τοὺς ὕπνους ἔφανη. Ὡς δέ γε σχηματισάμενος ἐπεχείρησεν ἐπᾶραι πρὸς ὦμον τὸ ἱμάτιον πρὸς τὸ τὸν νῶτον καθυποδεῖξαι τῷ πάπᾳ, παραυτίκα προνοίᾳ

36. — [1] κατόναρ V.

κρείττονι τοῦ λεντίου λυθέντος αὐτομάτως ἀνεκαλύφθη τὰ κρύφια μόρια τοῦ σώματος αὐτοῦ · καὶ εὑρέθη σχεδὸν εἶναι ἀσώματος, εὐνοῦχος τυγχάνων, διὰ δὲ τὸ νεώτερον τῆς ἡλικίας οὐχ ὑπωπτεύετο παρά τινος εἶναι τοιοῦτος. Πέμψας τοίνυν παρευθὺ τοὺς τοῦτον ἀπερισκέπτως ἐνδιαβαλόντας, τῶν οἰκείων βαθμῶν ἐξέωσεν καὶ ἀκοινωνήτους ἐπὶ τριετίαν ὅλην μένειν ἀφόρισεν · τῷ δὲ θεοφιλεστάτῳ μοναχῷ διὰ πλειόνων ἀπελογεῖτο ῥημάτων, ἐξομολογούμενος ἐν ἀγνοίᾳ ἡμαρτηκέναι οὐκ εἰς ἐκεῖνον μόνον ἀνεύθυνον ὄντα, ἀλλὰ σχεδὸν εἰπεῖν καὶ εἰς αὐτὸν τὸν Θεόν. Πλὴν τοῦτο μόνον παραινῶν εἰσηγεῖτο λέγων ὡς · « Οὐκ ἐχρῆν οὕτως ἀπαραφυλάκτως περιάγειν ἐν ταῖς πόλεσι τὸ εὐαγγελικὸν ἔνδυμά σε [187] περιβεβλημμένον, μάλιστά γε καὶ γυναῖκα περιφέροντα, τῶν θεωμένων ἐπὶ σκανδάλῳ. » Ὁ δὲ μετὰ τῆς προσηκούσης εὐσχημοσύνης καὶ ταπεινώσεως ἀπελογεῖτο τῷ πανιέρῳ πατριάρχῃ λέγων · « Εὐλογητὸς κύριος ὁ Θεός, δέσποτα τιμιώτατε, ὁ διὰ τῆς σῆς ὁσιότητος ἐνδοξαζόμενος, ὅτι οὐ ψεύδομαι · οὐ πρὸ πολλῶν τούτων τῶν ἡμερῶν κατὰ τὴν Γαζέων πόλιν γενομένῳ κἀκεῖθεν ἐξερχομένῳ ἐπειγομένῳ τε τῶν ἁγίων εἰς προσκύνησιν Κύρου καὶ Ἰωάννου, συναντᾷ μοι πρὸς ἑσπέραν ἡ κόρη αὕτη · ἥτις προσπεσοῦσά μου τοῖς ποσὶ παρεκάλει πολλὰ συνοδεῦσαί μοι, διὰ τὸ τυγχάνειν αὐτὴν ἑβραίαν καὶ βούλεσθαι γενέσθαι χριστιανήν. Φοβηθεὶς οὖν ἐγὼ τὸ φοβερὸν κατάκριμα τοῦ Θεοῦ, παραγγέλλοντος μηδενὸς καταφρονεῖν τῶν μικρῶν καὶ ἐλαχίστων, ὑπακούσας παρέλαβον αὐτήν, νομίσας μὴ δύνασθαι τὸν ἐχθρὸν πειρασμὸν ἐπιπέμπειν εὐνούχοις, μὴ δυνηθεὶς συνιδεῖν τὴν ἀναίδειαν αὐτοῦ τοῦ μηδενὸς φειδομένου. Πλὴν ἐκεῖσε παραγεγονότος μου καὶ τὴν εὐχὴν ἣν ηὐξάμην ἀποδόντος, κατηχήσας ταύτην κατὰ τοὺς ἱεροὺς κανόνας βαπτισθῆναι παρεσκεύασα καὶ μετ' αὐτῆς περιῆγον ἐν ἁπλότητι καρδίας προσαιτῶν τὰ πρὸς χρείαν ἀναγκαῖα [2], ὡς ἂν δυνηθείην, σκοπῶν τοῦ δοῦναι ταύτην εἰς παρθενῶνα χάριν ἡσυχίας. » Ταῦτα ἀκούσας ὁ συμπαθέστατος πατριάρχης, καταπληττόμενος ἐθαύμασε λέγων · « Βαβαὶ πόσους κρυπτοὺς ὁ Θεὸς θεράποντας ἔχει, κἂν ἡμεῖς ἀγνοῶμεν. » Ἐδίδου δὲ αὐτῷ λόγῳ φιλοφροσύνης χρυσίνους ρ'. Ὁ δὲ οὐδαμῶς κατεδέξατο τὸ παράπαν ἐξ αὐτῶν τι λαβεῖν, ἀξιομνημόνευτον λόγον ἀποφθεγξάμενος. Ἔφησε γὰρ ὅτιπερ ὁ μοναχὸς ἐὰν ἔχῃ πίστιν, χρημάτων οὐ χρῄζει · εἰ δὲ [187v] χρημάτων ἐρᾷ, ἐκτός ἐστι πίστεως · ὅπερ ἐπληροφόρησε μάλιστα πάντας τοὺς ἀκούσαντας, δοῦλον αὐτὸν ὑπάρχειν Θεοῦ καὶ θεῖον θεράποντα.

Matth 18, 10.

[2] *ἀναγκαίαν* V.

Ὃς αὐτίκα βαλὼν μετάνοιαν τῷ μεγάλῳ πάπᾳ καὶ εὐχὴν αἰτησάμενος, ἐξῆλθεν πορευθεὶς εἰς εἰρήνην.

37. *Θανατικοῦ δὲ τὴν πόλιν ποτὲ καταλαβόντος, ἐξεπορεύετο ὁ συμπαθέστατος οὗτος πάπας πρὸς ἐπίσκεψιν τῶν ἀρρωστούντων καὶ πρὸς κηδείαν τῶν τελευτώντων· πολλάκις γὰρ καὶ ψυχορραγοῦσί τισι παρεκάθητο, ὧν καὶ τοὺς ὀφθαλμοὺς οἰκείαις χερσὶν ἐκάλυπτεν, μνήμην θανάτου διηνεκῆ καρποῦσθαι βουλόμενος καὶ μέριμναν ἀέναον τῆς οἰκείας ἐξόδου· ἐπέτρεπε δὲ πᾶσι καὶ τὰς ὑπὲρ τῶν κεκοιμημένων συνάξεις ἀδιστάκτως ἐπιτελεῖν· καί τινα διήγησιν ἐξαισίαν ἐξετίθετο πρὸς πλείονα τῶν ἀκουόντων πληροφορίαν, ἣν ἔλεγεν γεγενῆσθαι οὐ πρὸ πολλῶν παρελθόντων χρόνων, ὅτιπερ ὑπὸ Περσῶν τις αἰχμάλωτος ἀπαχθεὶς πρὸς Περσίδα, δέσμιος ἐφρουρεῖτο παρὰ τὴν φυλακὴν τὴν καλουμένην Λήθην. Ἐκεῖθεν οὖν τινες ἀποδρᾶσαι δυνηθέντες τήν τε Κύπρον καταλαβόντες, πληροφορίαν παρέσχον τοῖς γονεῦσι τοῦ νεανίσκου ἐκείνου, ὅτι τέθνηκε καὶ παρὰ τῶν χειρῶν αὐτῶν ἐτάφη. Οὐκ ἦν δὲ τῇ ἀληθείᾳ οὗτος τεθνηκώς, ἀλλ' ἕτερος ὅμοιος αὐτῷ· πλὴν ἐκεῖνοι μαθόντες παρὰ τῶν ἀπαγγειλάντων τόν τε μῆνα καὶ τὴν ἡμέραν τῆς τοῦ οἰκείου τέκνου τελευτῆς, τρεῖς τοῦ ἐνιαυτοῦ συνάξεις ὡς ἐπὶ νεκρῷ θρηνοῦντες ἐποίουν ὑπὲρ αὐτοῦ. Μετὰ γοῦν τέταρτον ἔτος ἀποδρὰς ἐκ Περσίδος ὁ παῖς, παρεγένετο πρὸς τοὺς προσήκοντας κατὰ τὴν Κύπρον· οἵτινες εἶπον πρὸς αὐτὸν ὅτιπερ· « Ἡμεῖς τεθνάναι σε μαθόντες τρίτον τοῦ ἐνιαυτοῦ τὴν μνείαν σου ἐπετελοῦ[188]μεν, ἤτοι κατὰ τὴν ἑόρτιον ἡμέραν τῶν ἁγίων Θεοφανίων καὶ τὴν τοῦ Πάσχα καὶ τὴν τῆς Πεντηκοστῆς. » Περὶ ὧν ἐκεῖνος ἀκούσας ἐπληροφόρει πάντας μεθ' ὅρκων, ὡς κατ' αὐτὰς τὰς ἡμέρας ἀπελύετο τῶν δεσμῶν παρουσίᾳ τινὸς λαμπροφοροῦντος ἀνδρός, καὶ ἐν ἀδείᾳ διατελῶν πᾶσαν τὴν ἡμέραν πάλιν εὑρίσκετο τῇ ἑξῆς ἐν τοῖς δεσμοῖς κατὰ τὸ σχῆμα τὸ πρότερον. Ἐκ τούτων οὖν ἔλεγεν ὁ ὅσιος μετὰ πληροφορίας μανθάνομεν μεγάλην ἄνεσιν εὑρίσκειν τοὺς κεκοιμημένους ἐν ταῖς ὑπὲρ αὐτῶν προσφερομέναις Θεῷ θυσίαις διὰ τῶν ἐπιτελουμένων ὑπὲρ αὐτῶν συνάξεων.*

38. *Ὅπερ δὲ ἐπὶ τῶν πράξεων τῶν ἀποστόλων εὑρίσκομεν ἀνα-* Act. 4, 34
γεγραμμένον, τοῦτο πολλάκις συμβαῖνον καὶ ἐπὶ τούτου τοῦ μακαρίτου κατείδομεν· οὐκ ὀλίγοι γὰρ βλέποντες τὴν αὐτοῦ πρὸς τοὺς δεομένους ἀνένδοτον συμπάθειαν, πλεῖστα τῶν προσόντων αὐτοῖς κτημάτων πιπράσκοντες ταῖς ἐκείνου τιμίαις χερσὶ φέροντες ἐτίθουν τὸ τίμημα, παρακαλοῦντες ὑπ' αὐτοῦ καλῶς οἰκονομηθῆναι καὶ διαδοθῆναι τοῖς πένησι· μεθ' ὧν καί τις προσελθὼν προσήνεγκεν αὐτῷ ποσὸν χρυσίου λιτρῶν ἑπτὰ ἥμισυ, πλη-

ροφορῶν μηδὲν ἄλλο κεκτῆσθαι ἐν χρυσῷ πλέον τούτων. Παράκλησιν δὲ ταύτην πεποίητο, ὅπως προσεύξηται σωθῆναι τὸν τούτου μονογενῆ παῖδα καὶ τὸ πλοῖον αὐτοῦ σῳζόμενον ἐπανήξειν ἀπὸ τῆς Ἀφρικῆς. Θαυμάσας οὖν τὸ μεγαλόψυχον τῆς τοῦ ἀνδρὸς προαιρέσεως ὁ πατριάρχης καὶ λαβὼν τὸ ποσὸν τοῦ χρυσίου ἐκ τῶν χειρῶν αὐτοῦ, τίθησιν ὑποκάτω τῆς θείας τραπέζης τοῦ ὄντος εὐκτηρίου ἐν τῷ κοιτῶνι αὐτοῦ, ἐν ᾧ τελείαν ἐπιτελέσας παρευθὺ σύναξιν ἐκτενῶς ἐπηύξατο κατὰ τὴν ἐκείνου αἴτησιν τῷ τε τέκνῳ αὐτοῦ καὶ τῷ πλοίῳ σωτηρίαν παρασχεθῆναι. Μετὰ [188^{v}] γοῦν ἡμέρας τριάκοντα, τελευτᾷ μὲν ὁ υἱὸς αὐτοῦ τοῦ τὸ ποσὸν τοῦ χρυσίου προσενέγκαντος· κατὰ δὲ τὴν τρίτην ἡμέραν τῆς ἐκείνου τελευτῆς καταλαμβάνει καὶ τὸ πλοῖον αὐτοῦ ἀπὸ τῆς Ἀφρικῆς, ὅπερ ναυαγίῳ περιπεσὸν κατέναντι τοῦ Φάρου πάντα τὸν φόρτον ἀπώλεσεν, ὃν ἐπεφέρετο· κἀκεῖνο κενὸν διεσώθη μόνον μετὰ τῶν ἐν αὐτῷ πλεόντων ψυχῶν. Ὡς δὲ καὶ ταύτην τὴν συμφορὰν ἔμαθεν ἐπελθοῦσαν αὐτῷ ὁ τοῦ τελευτήσαντος παιδίου πατήρ, ψαλμικῶς εἰπεῖν
Psalm. 93, 17 παρὰ βραχὺ παρῴκησε τῷ ᾅδῃ ἡ ψυχὴ αὐτοῦ. Περὶ οὗ μαθὼν ὁ συμπαθέστατος πάντων προνοητής, πλείονα λύπην τοῦ πεπονθότος τὴν συμφορὰν αὐτός, ὡς ἔπος εἰπεῖν, προσελάβετο, οὐ τοσοῦτον διὰ τὴν τοῦ πλοίου δυστυχίαν, ὅσον διὰ τὴν τοῦ παιδὸς τελευτήν· ὅμως πρὸς τὸν φιλοικτίρμονα κύριον δέησιν ἐκτενῆ προσῆξεν ὑπὲρ αὐτοῦ ποτνιώμενος, ὅπως παραμυθίας πρόφασίν τινα τῇ οἰκείᾳ χρηστότητι ποιήσηται, ὡς ἂν μὴ τῇ περισσοτέρᾳ λύπῃ καταποθῇ ὁ ἄνθρωπος· ὃς τῇ ἐπιγενομένῃ νυκτὶ βλέπει τινὰ κεκοσμημένον ἐν σχήματι τοῦ πανολβίου πάπα, εἰπόντα πρὸς αὐτόν· « Τί τοσοῦτον, ὦ τέκνον, ἀνιώμενος ἐπὶ τοῖς συμβεβηκόσι σοι λυπῇ καὶ ἀποδυσπετεῖς; οὐχὶ σύ με παρεκάλεσας εὔξασθαι, ὥστε σωθῆναι τὸν σὸν υἱόν; καὶ ἰδοὺ Θεοῦ θέλοντος ἐσώθη, τοῦ παρόντος βίου ἀνεύθυνος μεταστάς. Εἰ γὰρ ζωῆς αὐτῷ χρόνος ἐδόθη, βέβηλος ἔμελλεν ἔσεσθαι καὶ δόλιος ἄνθρωπος· περὶ δὲ τοῦ πλοίου, πληροφορήθητι, ὡς εἰ μὴ παρεκλήθη κύριος ὁ Θεὸς διὰ τῆς ἐμῆς ταπεινώσεως, αὔτανδρον ἔμελλε τῷ βυθῷ παραπέμπεσθαι, καὶ προσαπώλεσας ἂν σὺν φόρτῳ τῶν ἀγωγίμων οὐ μόνον τὸ πλοῖον ἀλλὰ καὶ τὸν τοῦτο πεπιστευμένον ὁμαίμονά σου καὶ τοὺς λοιποὺς ναύτας [189] τοὺς μετ' αὐτοῦ συμπλέοντας. Μὴ οὖν ἀθύμει διὰ τοῦτο, ἀλλὰ μᾶλλον εὐχαρίστως φέρε τὰ προσπίπτοντα· οὐδὲν γὰρ ἄκριτον εἴωθεν παρὰ Θεοῦ γίνεσθαι, κἂν ἡμεῖς τὰς αἰτίας τῶν γινομένων ἀγνοῶμεν [1]. » Ἀνανήψας οὖν ὁ ἄνθρωπος ἀπὸ τοῦ ὕπνου,

38. — [1] ἀγνοοῦμεν V.

εὗρεν τὴν ἑαυτοῦ καρδίαν ἱκανῶς παρακεκλημένην· καὶ παραυτίκα πορευθεὶς ἔπεσεν παρὰ τοὺς πόδας τοῦ τιμιωτάτου, πλείστας εὐχαριστίας προσφέρων αὐτῷ καὶ τὴν ὅρασιν, ἣν εἶδεν κατ' ὄναρ [2], *ἐκδιηγούμενος. Ὁ δὲ τῆς ταπεινοφροσύνης δόκιμος ἐργάτης τυγχάνων παρῄνει μὴ αὐτῷ λογίζεσθαι τὴν χάριν ταύτην ἀλλὰ τὸ πᾶν ἀνατιθέναι Θεῷ τῷ πάντα συμφερόντως πρὸς σωτηρίαν οἰκονομοῦντι.*

39. *Οὐ τοὺς Χριστῷ καρποφοροῦντας δὲ μόνον εὐλογίας καὶ ἀποδοχῆς μεγάλης ἠξίου ὁ τρισόλβιος οὗτος ποιμήν, ἀλλὰ καὶ τοὺς μικρολογίᾳ καὶ φειδωλίᾳ τὰς χεῖρας ξηραινομένους πρὸς μετάδοσιν φιλανθρωπίας ἐκτείνεσθαι διὰ μεθόδου συμπαθοῦς παρεσκεύαζεν· μεθ' ὧν καί τινα, Τρωΐλον* [1] *μὲν τοὔνομα, ἐπίσκοπον δὲ τὸ ἀξίωμα, μαθὼν ἀνελεήμονα καὶ φιλάργυρον ὄντα, πρὸς ἐλεημοσύνης ἔρωτα μετασκευάσαι διέγνωκε τρόπῳ τοιῷδε. Κατὰ τὸ εἰωθὸς γὰρ πορευόμενος ὁ συμπαθέστατος πρὸς τὸ πτωχοτροφεῖον, ὅπερ αὐτὸς ᾠκοδόμησεν, εἰς ἐπίσκεψιν τῶν ἐκεῖσε πτωχῶν καὶ μετάδοσιν, συμπαραλαμβάνει μεθ' ἑαυτοῦ καὶ τὸν φειδωλὸν ἐκεῖνον ἐπίσκοπον, οὗ τὸν ἀκόλουθον ὑπηρέτην ἔγνω ποσὸν χρυσίου βαστάζειν τότε λιτρῶν τριάκοντα, ἐπιτροπὴν ἔχοντα σκεύη ἀργύρεα ἐξωνήσασθαι πρὸς ὑπηρεσίαν τῆς τραπέζης τοῦ αὐτοῦ ἐπισκόπου. Πρὸς ὃν ἔφησε τὸ θεόπνευστον στόμα· « Φιλοτίμησαι σήμερον, ἱερώτατε Τρωΐλε, τοὺς ἐν Χριστῷ ἀδελφοὺς ἡμῶν. » Ὁ δὲ συναρ-* [189v] *παγεὶς πρὸς τὸν λόγον, ἅμα δὲ καὶ ἐντραπείς, προστάττει τῷ τὸ χρυσίον τῶν τριάκοντα λιτρῶν βαστάζοντι διαδοῦναι πᾶσι τοῖς ἐκεῖσε πένησιν ἀνὰ νόμισμα ἕν. Θᾶττον οὖν ἁπάσης τῆς ποσότητος τοῦ χρυσοῦ ἀναλωθείσης, ἐν τῷ ὑποστρέψαι οἴκαδε τὸν τὴν ἀκούσιον ἐλεημοσύνην πεποιηκότα ἄσπλαγχνον ἐπίσκοπον συνέβη λύπῃ μεταμελείας πληρωθέντα παρὰ φύσιν φρίκῃ καὶ πυρετῷ κατασχεθῆναι κλίνῃ τε καταπεσεῖν παρὰ τὸ εἰκός, ὥσπερ ὑπὸ τοῦ τῆς φιλαργυρίας δαίμονος ἐνοχλούμενον. Ἤδη δὲ τῆς ὥρας τοῦ ἀρίστου παρούσης, ἀποστείλας ὁ τρισόλβιος πάπας μετακαλεῖται τοῦτον πρὸς συνεστίασιν· τοῦ δὲ ῥιγοπυρετεῖν εἰπόντος ἔκ τινος αἰτίας καὶ παραιτησαμένου, ἐκ θείας ἐπιπνοίας ἐπιγνοὺς τὴν αἰτίαν ὁ μακαρίτης τῆς ἀρρωστίας, οὐκ ἠνέσχετο ἑαυτὸν μὲν ἐπὶ τραπέζης εὐφραινόμενον ἥδεσθαι, ἐκεῖνον δὲ παριδεῖν ἐπὶ κλίνης ἀνιώμενον. Ἀλλ' αὐτίκα παραγίνεται πρὸς αὐτὸν καί φησιν*

[2] *κατόναρ* V *et deinceps.*
39. — [1] *τρώιλον* V *et deinceps.*

ὑπομειδιῶν τῷ προσώπῳ· «Μὴ ὑπολάμβανέ με, συλλειτουργὲ Τρωΐλε, ἐν ἀληθείᾳ εἰρηκέναι σοι οἴκοθεν διαδοῦναι τοῖς κατὰ Θεὸν ἀδελφοῖς ἡμῶν τὴν τοῦ χρυσίου τῶν[2] τριάκοντα λιτρῶν ποσότητα. Ἀλλὰ διὰ τὸ μὴ ἔχειν ἐπὶ χεῖρας τότε τὸν ἐμὸν διανομέα χρυσίον, τούτου χάριν ἐν χρήσει ἔλαβον αὐτό· καὶ νῦν ἰδοὺ πάρειμι τὰς τριάκοντα λίτρας ἐπιφερόμενος, ἃς καὶ σώας ἀνελλιπῶς ἀποδίδωμί σοι.» Ὡς μόνον οὖν εἶδε τὸ τοιοῦτον ποσὸν ἐκεῖνος ἐν ταῖς χερσὶ τοῦ τιμιωτάτου πάπα κατεχόμενον, ἐξαίφνης ὁ μὲν πυρετὸς ἀπ' αὐτοῦ ἀπεδίδρασκεν, τὸ δὲ ῥῖγος ὑπεχώρει, ἡ δὲ δύναμις αὐτοῦ σὺν τῇ τοῦ σώματος χροιᾷ θᾶττον ἢ λόγος πρὸς τὸ κατὰ φύσιν ἐπέστρεφον, ὡς ἐκ τούτου μη[190]δὲ θέλοντα δύνασθαι λαθεῖν, ταύτην εἶναι τὴν αἰτίαν τῆς καταλαβούσης αὐτὸν ἀθρόον ἀλλοιώσεως. Λαβὼν τοίνυν τὸ χρυσίον ἐκ τῶν χειρῶν τοῦ πάπα, ἔγγραφον ἐκχώρησιν ἀπῃτήθη ποιῆσαι πρὸς αὐτὸν τοῦ μισθοῦ τῆς τοιαύτης ποσότητος· ἣν καὶ μετὰ περιχαρείας ἰδιοχείρως ἔγραψε περιέχουσαν οὕτως· «Ὁ Θεὸς τοῦ ἐλέους καὶ τῆς φιλανθρωπίας, αὐτὸς ἀπόδος τὸν μισθὸν τῷ δεσπότῃ μου καὶ πατριάρχῃ τῆς Ἀλεξανδρείας Ἰωάννῃ τῶν τριάκοντα λιτρῶν τοῦ παρ' ἐμοῦ διανεμηθέντος χρυσίου τοῖς πένησιν, καθότι φαίνομαι ἐγὼ τὰ ἐμὰ ἀπολαβών.» Λαβὼν οὖν ὁ πάπας τὸ τοιοῦτον ἔγγραφον ἐκ τῶν χειρῶν τοῦ φειδωλοῦ ἐπισκόπου, συμπαραλαμβάνει κἀκεῖνον μεθ' ἑαυτοῦ πρὸς τὸ ἄριστον· ὅνπερ ἀπὸ τοῦ ἀρίστου ὑπνώττοντα θέλων ὁ Θεὸς διορθώσασθαι καὶ πρὸς συμπάθειαν ἑλκύσαι, ἅμα δὲ καὶ δεῖξαι, ὁποίας μισθαποδοσίας ἀπεστέρηται, ὡς ἐν ἐκστάσει γενέσθαι παρεσκεύασεν· ἐν ᾗ κατιδεῖν ἔδοξεν οἶκον ὑπερφαῆ καὶ ὑπέρλαμπρον, κάλλει καὶ μεγέθει καὶ ποικιλίᾳ νικῶντα πᾶσαν ἀνθρωπίνην ἐπιστήμην καὶ ἔννοιαν, ὕπερθε δὲ τοῦ πυλῶνος χρυσῷ καθαρῷ κατεσκευασμένον τίτλον ἐπιτεθειμένον, ἐν ᾧ ἐπεγέγραπτο· «Μονὴ αἰωνία καὶ ἀνάπαυσις Τρωΐλου ἐπισκόπου.» Ὡς οὖν τὴν τοιαύτην γραφὴν μετὰ περιχαρείας ἀνεγίνωσκεν, λογιζόμενος, ὡς παρὰ τοῦ βασιλέως ἀποκληρωθῆναι τούτῳ τὸν τοιοῦτον οἶκον, φθάνει παραχρῆμα τῶν περιδόξων τις ἀνδρῶν τῆς συγκλήτου, ἐν σχήματι κουβικουλαρίου, ἔχων μεθ' ἑαυτοῦ τινας ὀψικεύοντας· καὶ ὡς ἤγγισεν εἰς τὸν πυλῶνα τοῦ φαιδροῦ ἐκείνου οἴκου, φησὶ πρὸς τοὺς δορυφόρους· «Κατενέγκατε τὸν τίτλον ἐν τάχει καὶ τοῦτον ἐναλλάξατε τιθέντες ἄλλον, ὃν προσέ[190v]ταξε γραφῆναι ὁ δεσπότης ἁπάσης τῆς οἰκουμένης.» Ἐνέγκαντες οὖν ἕτερον τίτλον ἐπέθη-

[2] supra lin. al. manu V.

καὶ ἔχοντα γραφὴν τοιαύτην· «Μονὴ αἰωνία καὶ ἀνάπαυσις Ἰωάννου ἀρχιεπισκόπου Ἀλεξανδρείας, ἀγορασθεῖσα ποσότητι χρυσίου λιτρῶν τριάκοντα.» Διαναστὰς οὖν ἐκ τοῦ ὕπνου, ἔκθαμβος ὁ ἐπίσκοπος διηγήσατο τῷ μεγάλῳ ἀρχιποίμενι Ἰωάννῃ τὰ κατ' ὄναρ ὁράματα· ἐξ ὧν συνέβη μεγάλην λυσιτέλειαν ἀπώνασθαι, ὥστε μεταβαλόμενον αὐτὸν τὸν τρόπον τῆς προαιρέσεως ἔκτοτε γενέσθαι τῆς ἐλεημοσύνης ἐργάτην δοκιμώτατον.

40. Ὁ δὲ τὸν πλοῦτον τοῦ Ἰὼβ διὰ δοκιμὴν ἀφαιρεθῆναι πρὸς τὸ συμφέρον παραχωρήσας κύριος κἂν τούτῳ τῷ θεσπεσίῳ πάπᾳ παρόμοιά τινα γενέσθαι καὶ ἴσα συγχωρεῖ· τὰ πλοῖα γὰρ τῆς κατ' αὐτὸν ἁγιωτάτης ἐκκλησίας κατὰ τὸ λεγόμενον Ἀδριακὸν[1] πέλαγος χειμῶνι μεγάλῳ περιπεσόντα, ἠναγκάσθησαν οἱ ναυτικοὶ πάντων τῶν ἀγωγίμων ἀποβολὴν ποιήσασθαι, ἐπιφερόμενοι πολύτιμα πράγματα τιμήματος ἀξιούμενα κεντηναρίων τριάκοντα τριῶν· ὁμοθυμαδὸν γὰρ εὑρέθησαν ὅλα συμπλέοντα τὸν ἀριθμὸν ὄντα τρισκαίδεκα. Ὡς οὖν ἴσχυσαν μετὰ πολλῆς βίας διασωθέντα κενὰ προσορμῆσαι τῷ τῆς Ἀλεξανδρείας λιμένι, πάντες οἱ προναύκληροι καὶ πιστικοὶ δεδοικότες τῇ ἐκκλησίᾳ προσφεύγουσιν· τοῦτο μαθὼν ὁ θεσπέσιος μηδὲν ὅλως λυπηθεὶς ἢ ταραχθεὶς πέμπει παρευθὺ πρὸς αὐτοὺς λόγον ἀφέσεως ἔγγραφον περιέχοντα τὰ τοῦ δικαίου Ἰὼβ ῥήματα· «ὁ κύριος ἔδωκεν, ἀδελφοί, ὁ κύριος ὡς (Iob. 1, 21) ἠθέλησεν ἀφείλετο· ὡς τῷ κυρίῳ ἔδοξεν, οὕτως καὶ ἐγένετο·» ἐξέλθετε τοίνυν, τέκνα, μηδένα περὶ τούτου κίνδυνον ὑφορώμενοι· ὁ γὰρ κύριος, ὃς οἶδεν μόνος τὸ συμφέρον, αὐτὸς μεριμνή[191]σει περὶ τῆς αὔριον.» Ἐπειδὴ δὲ παρεγένοντο πρὸς αὐτὸν πλεῖστοι τῶν τῆς πόλεως παραμυθίας παράκλησιν προσοίσοντες χάριν τῆς προσπεσούσης συμφορᾶς, προλαβὼν αὐτὸς οὕτως ἀπήρξατο λέγειν πρὸς αὐτούς· «Μηδαμῶς, ὦ φίλοι καὶ ἀδελφοί, χάριν τῆς τῶν πλοίων ἀποτυχίας σκυθρωπάσητε, ἧς ἐγὼ μόνος ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης κατέστην αἴτιος· εἰ γὰρ μὴ ἐγὼ μεγαλοφρονήσας εὑρέθην ἐπὶ τῇ τῶν ἀλλοτρίων χρημάτων μεταδόσει, μᾶλλον δὲ τῶν τοῦ Θεοῦ, οὐκ ἂν τοῦτο τὸ δυστύχημα συνέβαινε· θέλων οὖν ὁ Θεὸς ταπεινῶσαι τὸ ἐπηρμένον μου[2] φρόνημα, ταύτην τὴν ἀποτυχίαν τῶν χρημάτων παρεχώρησεν γενέσθαι· οἶδεν γὰρ πολλάκις ἐλεημοσύνη τὸν μὴ προσέχοντα πρὸς ὑψηλοφροσύνην ἐπαίρειν, πενία δὲ κατὰ τὸ γεγραμμένον ἄνδρα ταπεινοῖ. (Psalm. 118, 71) Δύο τοιγαροῦν ἐγὼ κακῶν αἴτιος γεγένημαι, ἑνὸς μὲν ὅτι τὸν μισθὸν τῆς διαδόσεως

40. — [1] ἀδριακὸν V, *lege* ἀδριατικόν. — [2] *supra lin. al. manu* V.

διὰ κενοδοξίας ἀπώλεσα, ἑτέρου δὲ πάλιν ὅτι δι' οἰκεῖον πάθος ἀπωλείας πρόξενος τοσούτων εὑρέθην χρημάτων. Καὶ νῦν ἐπισπῶμαι πᾶν τὸ κρῖμα τῶν στενουμένων ψυχῶν ἐπ' ἐμαυτόν· πλὴν οὖν, ἀγαπητοί, καὶ νῦν ὁ αὐτός ἐστι Θεὸς ὁ τότε τὰ κατὰ τὸν δίκαιον οἰκονομήσας Ἰώβ, ὃς οἰκείᾳ πάντοτε χρηστότητι καμπτόμενος, οὐ διὰ τὴν ἐμὴν πτωχείαν ἀλλὰ διὰ τὴν τῶν δεομένων χρείαν
Hebr. 13, 5 *χορηγήσει ἡμῖν τὰ δέοντα· αὐτὸς γὰρ εἴρηκεν· «Οὐ μή σε ἀνῶ οὐδ'*
Matth. 6, 33 *οὐ μή σε ἐγκαταλείψω.» Καὶ πάλιν· «Ζητεῖτε πρῶτον τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ καὶ τὴν δικαιοσύνην αὐτοῦ, καὶ πάντα προστεθήσεται ὑμῖν.» Ἐν τούτοις οὖν καὶ τοῖς τοιούτοις θεοπνεύστοις ῥήμασιν ἀντιπαραμυθούμενοι μᾶλλον εὑρέθησαν οἱ θέλοντες παραμυθίας λόγους προσάγειν τῷ μεγαλοψύχῳ Θεοῦ θεράποντι· διόπερ οὐ πολὺς λίαν παρῆλθε χρόνος καὶ κύριος ἐδι*[191v]*πλασίασε καὶ νῦν ὡς πάλαι τῷ νέῳ τούτῳ Ἰὼβ τὰ ὑπάρχοντα· ἐν οἷς ἦν πάλιν ὁ αὐτὸς ἐπὶ τῇ μεταδόσει πρὸς πάντας χρείαν ἔχοντας μεγαλόψυχος, μᾶλλον δὲ καὶ κατὰ πολὺ τοῦ πρὶν συμπαθέστερος· οὐ πρὸς τοὺς ἐνδεεῖς δὲ μόνον τὸν τῆς φιλανθρωπίας ἔλεον πολυτελῶς ἐδαψίλευεν οὗτος ὁ τῆς ἐλεημοσύνης ἐργάτης δοκιμώτατος, ἀλλὰ καὶ πρὸς τοὺς ἀδικουμένους τὸν οἶκτον τῆς ἐκδικήσεως συμπαθῶς ἐπεδείκνυτο.*

41. *Πορευομένῳ γὰρ αὐτῷ ποτε πρὸς τοὺς ἁγίους μάρτυρας Κῦρον καὶ Ἰωάννην χάριν εὐχῆς, γυνή τις πενιχρὰ συναντᾷ ἐκδίκησιν ἐξαιτουμένη λαβεῖν ἐκ τοῦ ἀδικοῦντος αὐτὴν γαμβροῦ αὐτῆς· τῶν οὖν συνοδευόντων τῷ ὁσίῳ συμβουλευόντων ἐν τῷ ὑποστρέφειν τὸ ἱκανὸν τοῦ κατ' αὐτὴν κεφαλαίου ποιήσασθαι, πάνυ συμπαθῶς διατεθεὶς ὁ πάνσοφος ἀπεκρίνατο· «Καὶ πῶς ὁ Θεὸς τὴν ἐμὴν προσδέξεται προσευχήν, ἐὰν ἐγὼ νῦν ταύτην ὑπέρθωμαι; τίς δὲ*[1] *καὶ ὁ ἐγγυητὴς τῆς ἐμῆς μέχρι τῆς αὔριον ζωῆς; ἧς ἴσως οὐκ ἐπιτεύξομαι, ἀλλὰ πορεύσομαι πρὸς Χριστὸν περὶ ταύτης ἀναπολόγητος.» Καὶ ταῦτα εἰπὼν οὐκ ἀπέστη τοῦ τόπου, μέχρις ἂν τὴν ἁρμόζουσαν ἐκδίκησιν τῇ γυναικὶ ἐποιήσατο.*

42. *Οὗτος οὖν ποτε ὁ περὶ πάντας χριστομίμητος προνοητὴς ἀκηκοὼς περί τινος παιδὸς ἐλεήμονος ἀνδρὸς ὀρφανοῦ καταλειφθέντος ἐν πολλῇ τε στενώσει διάγοντος καὶ μηδὲν ὅλως τοῦ πατρικοῦ κλήρου κληρονομήσαντος, διὰ τὸ πάντα τοῖς πένησι διανεμηθῆναι, αἱρετίσασθαι δὲ αὐτὸν ἀντὶ πάντων τῶν πατρικῶν χρημάτων τὴν τῆς ὑπερενδόξου Θεοτόκου καὶ παντὸς τοῦ κόσμου κυ-*

41. — [1] *δαι* V.

ρίας προστασίαν καὶ πρόνοιαν, ἧς ἀδιαλείπτως ἐν τῷ πανσέπτῳ προσεδρεύων διετέλει ναῷ νύκτωρ τε καὶ μεθ' ἡμέραν, πάντων τῶν ἀ[192]ναγκαίων τῇ σπάνει στενούμενος· ὡς οὖν ἔμαθεν ἀκριβῶς τὰ περὶ αὐτοῦ ὁ θεόληπτος, μετακαλεῖταί τινα νομικὸν κατ' ἰδίαν· ᾧ καὶ ἀνατίθησιν ἐν μυστηρίῳ πᾶν τὸ δρᾶμα τῆς ὑποθέσεως· καὶ ὑποτίθησιν αὐτῷ ἀπελθόντι γράψαι ἐν χάρτῃ παλαιῷ διαθήκην ἀνδρός τινος Θεοπέμπτου τοὔνομα περιέχουσαν ἐμὲ (φησίν) καὶ τὸν πατέρα τοῦ παιδὸς ἀνεψιοὺς γνησίους· πρὸς ὃν ἀνελθὼν ὑπόδειξον αὐτῷ τὸ τῆς διατυπώσεως ἴσον, πληροφορίαν παντελῆ παρέχων τῆς πρός με συγγενείας καὶ ἅμα πείθων αὐτὸν ἀνυποστόλως ὡς πρὸς συγγενῆ παραγενέσθαι πρὸς τὴν ἐμὴν ταπείνωσιν. Γέγονε γοῦν ταῦτα πάντα κατὰ τὸ δόξαν σύνθημα· παραγίνεται μετὰ τοῦ νεωτέρου ὁ νομικὸς πρὸς τὸν πατριάρχην· προκομίζεται ἡ ἔγγραφος διατύπωσις· ὁμολογεῖ τὴν συγγένειαν ὁ πάπας· κατασπάζεται τὸν νεώτερον ὡς ἀνεψιοῦ γνησίου γνήσιον υἱόν· χαρίζεται τούτῳ χρήματα, κτήματα, οἰκήματα καὶ λοιπὴν περιουσίαν πολλήν, συνάπτει αὐτὸν καὶ γυναικὶ τῶν περιφανῶν κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν, ἀποκαταστήσας αὐτὸν ἐξ ἀφανῶν γνώριμον, ἐξ ἀδόξων ἔντιμον καὶ ἐξ ἀπόρων εὔπορον, ἀποδεῖξαι σπουδάσας ἐναργῶς τὸν προφητικὸν λόγον πληρούμενον τὸν φάσκοντα· « οὐκ εἶδον δίκαιον ἐγκαταλελειμμένον οὐδὲ τὸ σπέρμα αὐτοῦ ζητοῦν ἄρτους. » Καὶ αὖθις· « οὐκ ἐγκαταλείψει κύριος πάντας τοὺς ἐλπίζοντας ἐπ' αὐτόν. »

Psalm. 36, 25

43. Ταῦτα τὰ χριστομίμητα πλεονεκτήματα τοῦ παμμάκαρος ἀναμαθών τις τῶν μεγάλων γερόντων ἀπόπειράν τινα ποιῆσαι προείλετο περὶ αὐτοῦ, εἰ ἄρα λογοπειθὴς τυγχάνει καὶ εἰ ἁπλῶς καὶ ὡς ἔτυχεν εὔκολος εὑρίσκεται πρὸς τὸ κατακρίνειν τινά. Οὗτος οὖν ὁ μέγας γέρων ἡσυχίαν ἄγων πρότερον ἐν τῇ μονῇ τῇ καλουμένῃ τοῦ ἀββᾶ [192v] Σερίδωνος, ἐκεῖθεν αὖθις καταλαμβάνει τὴν Ἀλεξάνδρειαν, ἔνθα δὴ διατρίβων πολιτείαν ἀναλαμβάνεται πρὸς ἀνθρώπους λίαν εὐσκανδάλιστον, πρὸς Θεὸν δὲ λάνυ εὐαπόδεκτον, τὸν διδόντα κατὰ τὸν Δαυῒδ ἑκάστῳ κατὰ τὴν καρδίαν αὐτοῦ. Εἰσελθὼν γὰρ ὁ γέρων ἐν τῇ πόλει ἑξηκοστὸν ἤδη ὑπερβεβηκὼς τῆς ἡλικίας ἔτος, περιεργάζεται καὶ πάσας ἀναγράφεται κατ' ὄνομα τὰς προϊσταμένας εἰς τὰ τῆς πορνείας ἐργαστήρια· ἀπήρξατο δὲ λοιπὸν καὶ κοπιᾶν εἰς ἐργατείας, συμφωνήσας ἡμερομίσθιον ἑκάστοτε χρυσοῦ κεράτιον ἕν· ὅπερ λαμβάνων μετὰ δύσιν ἡλίου ἑνὸς μὲν μόνου ἐξ αὐτῶν φολεροῦ θέρμια ἀγοράζων ἐτρέφετο, τὰ λοιπὰ δὲ πορευόμενος πρὸς μίαν τῶν πορνῶν γυναικῶν ἐδίδου λέγων αὐτῇ· « Λάβε ταῦτα καὶ χάρισαί μοι τὴν νύκτα ταύτην, ὅπως

Psalm. 19, 5

μὴ πόρνεύσῃς.» Καὶ τοῦτο ποιῶν διετέλει πᾶσαν τὴν νύκτα πρὸς τῇ γωνίᾳ τοῦ καταγωγίου τῆς γυναικὸς ἱστάμενος γόνυ τε κλίνων καὶ ψάλλων ἀκαταπαύστως καὶ προσευχὰς ὑπὲρ αὐτῆς ἀναπέμπων Θεῷ μέχρι τῆς ἕω· ἕωθεν δὲ μέλλων ἐξέρχεσθαι, ὅρκον ἐξ αὐτῆς ἐλάμβανεν, ὥστε μηδενὶ κατάδηλον τὴν αὐτοῦ πολιτείαν ποιῆσαι. Μίαν οὖν ἐξ αὐτῶν παραβᾶσαν τοὺς ὅρκους καὶ τολμήσασαν ἐξαγγεῖλαι τὰ κρύφια τῆς ἐκείνου μυστικῆς πράξεως μέγιστα ἔργα δαιμονίῳ ληφθῆναι πονηρῷ διὰ προσευχῆς ὁ γέρων παρεσκεύασεν, ὡς ἐκ τούτου μηκέτι τολμᾶν τὰς λοιπὰς ἔκφορα ποιεῖν τὰ κατ' αὐτόν. Περὶ ἧς ὑπολαβόντες ἔλεγον πολλοί, ταύτην ὑποστῆναι ποινὴν τῆς ἐπηρείας τοῦ δαίμονος διὰ τὸ ψευδῶς εἰρηκέναι οὐκ ἐμπαθῶς εἰσέρχεσθαι τὸν ἀββᾶν Βιτάλιον πρὸς αὐτάς· τοῦτο γὰρ ἦν τῷ γέροντι ὄνομα. Οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ αὐτὸς τὴν ἐξ ἀνθρώπων δόξαν ἐκφεύγειν θέλων καὶ ψυχὰς ἐξ ἁ[193]*μαρτίας ὡς ἐκ σκότους ἐξάγειν, ὁπηνίκα τὸν ἡμερήσιον μισθὸν λαμβάνων παρὰ τοῦ ἐργοδότου ἀπολύεσθαι ἔμελλεν, ἔλεγε πρὸς ἑαυτὸν εἰς ἐπήκοον πάντων· «Ἄγωμεν ἄρτι, ταπεινὲ γέρων· οἶδας πάντως, ὅτιπερ ἡ δεῖνα κυρία περιμένει σε·» περὶ ἐκείνης δηλῶν, πρὸς ἣν τὴν ὁρμὴν τῆς καταμονῆς ἐκέκτητο· πρὸς δὲ τοὺς σκώπτοντας καὶ κατονειδίζοντας αὐτὸν ἀπομαχόμενος ἀντέλεγεν· «Μὴ γὰρ κἀγὼ οὐ φορῶ σάρκα ὡς πάντες; ἢ μόνοις τοῖς μοναχοῖς ἀπεκληρώθη τὸ διαμένειν ἔξω τῶν τοῦ σώματος ἡδονῶν καὶ τῶν φυσικῶν παθῶν;» Καί τινων λεγόντων πρὸς αὐτόν· «Λάβε σεαυτῷ μίαν γυναῖκα καὶ τὴν στολὴν ἄλλαξον, ὅπως μὴ βλασφημεῖσθαι τὸν Θεὸν διὰ σοῦ παρασκευάζῃς τὸ ἀγγελικὸν ἐνυβρίζων σχῆμα καὶ τὸ κρῖμα πασῶν συνάγων ἐφ' ἑαυτὸν τῶν ἐπὶ σοὶ σκανδαλιζομένων ψυχῶν» ἐκεῖνος ὥσπερ ὀργιζομένῳ ἐοικὼς μεθ' ὅρκων καὶ κραυγῶν ἀποδυσπετῶν τὰς ἀποκρίσεις ἐποίει λέγων· «Ζῇ κύριος, οὐκ ἀκούσομαι ὑμῶν· ἐὰν ὑμεῖς σκανδαλίζησθε, τί πρὸς ἐμέ; ἀπόστητε ἀπ' ἐμοῦ· τί ἐμοὶ καὶ ὑμῖν κοινόν; ἀπὸ παραινέσεως ὑμετέρας μέλλω λαμβάνειν ἐγὼ γυναῖκα καὶ ἐμπίπτειν εἰς μερίμνας καὶ περιστάσεις βιωτικάς; παύσασθε λοιπὸν τοῦ σκώπτειν καὶ παρενοχλεῖν μοι μάτην· μὴ γὰρ ὑμεῖς κατεστάθητε τῶν ἐμῶν πράξεων κριταὶ καὶ κατήγοροι; ἀπόστητε ἀπ' ἐμοῦ· περὶ τῶν οἰκείων κακῶν φροντίσατε καὶ ἀλλοτρίους τρόπους μὴ περιεργάζεσθε· ἄλλος ἐστὶν ὁ ζητῶν καὶ κρίνων, ὃς ἀποδοῦναι μέλλει ἑκάστῳ κατὰ τὴν πρᾶξιν αὐτοῦ.» Τούτων τῶν αὐστηρῶν ἀποκρίσεων αὐτοῦ πολλοὶ κατακούοντες, οἱ μὲν ἐπαύοντο τοῦ διελέγχειν αὐτόν, φειδόμενοι τῆς δῆθεν ἀναιδείας αὐτοῦ καὶ θρασυστομίας, οἱ δὲ διαβάλλειν ἐπεχείρουν αὐτὸν πρὸς τὸν θεσπέσιον πάπαν,* [193v] *οἱ τὰς ἐκκλη-*

σιαστικάς φημι συνδιαφέροντες φροντίδας· ὁ δὲ τὰς κατ' αὐτοῦ κατηγορίας θεόθεν ἐμπνεόμενος οὐδαμῶς παρεδέχετο, τοῦ προμνημονευθέντος εὐνούχου μοναχοῦ τὸ κεφάλαιον καὶ μάλιστα πρὸ ὀφθαλμῶν ἔχων ἀεί, ἀλλὰ παρῄνει παύσασθαι τῆς κατὰ τῶν μοναχῶν συκοφαντίας, ἀναδιδάσκων αὐτοὺς τὴν θαυμαστὴν ἱστορίαν τὴν κατὰ τὸν ἐν ἁγίοις γεγενημένην μέγαν βασιλέα Κωνσταντῖνον· ὃς ἐν τῇ κατὰ Νίκαιαν συνόδῳ δεξάμενος παρά τινων λιβέλλους κατηγορίας ἔχοντας κατά τινων ἐπισκόπων, οὐ παρεδέξατο ταύτας, ἀλλὰ τὴν ἀξιάκουστον ἐκείνην ἀπεφθέγξατο φωνὴν εἰπὼν ὅτιπερ· « Εἰ περιέτυχον πορνεύοντά τινα τῶν ἐπισκόπων ἢ τῶν μοναχῶν, μετὰ τῆς χλαμύδος μου περιεσκέπασα ἂν τὸν τοιοῦτον, ὥστε μὴ θεαθῆναι ὑπό τινος. » Ὁ μέντοι πανίερος πάπας τοιούτοις ῥήμασι καὶ πλείοσιν ἄλλοις ἐντρέπων πάντας τοὺς ἐνδιαβάλλοντας τὸν μέγιστον γέροντα, ἀπράκτους ἀπεπέμπετο. Αὐτὸς δὲ ὁ ἀνυπονόητος Θεοῦ θεράπων Βιτάλιος οὐκ ἐπαύσατό ποτε τῆς τοιαύτης ἐργασίας· ἀλλ' εἰ καὶ τὸ πραττόμενον ὑπ' αὐτοῦ σκανδάλου πολλοῖς παραίτιον ἦν, πρὸς ἓν μόνον ἀπέβλεπε τὴν τῶν σῳζομένων ψυχῶν σωτηρίαν. Τοῖς δὲ σκανδαλιζομένοις καὶ πρὸς κατηγορίαν τὴν γλῶσσαν κινοῦσι προσηύχετο τῷ Θεῷ μὴ λογισθῆναι εἰς ἁμαρτίαν. Ὁ μέντοι κόπος αὐτοῦ καὶ πόνος οὐκ ἀνόνητός τις ἦν καὶ ἄκαρπος, ἀλλ' ἐπωφελὴς λίαν καὶ σωτήριος· ὁρῶσαι γὰρ αὐτοῦ τὴν πάννυχον αἱ γυναῖκες στάσιν καὶ ψαλμῳδίαν ἀκατάπαυστον καὶ τὴν ὑπὲρ σωτηρίας αὐτῶν ἐπίμονον καρτερίαν καὶ συνεχῆ προσευχήν, κατανύξεως πληρούμεναι τὸν τρόπον μετέβαλλον· αἱ μὲν γὰρ αὐτῶν τοῦ πορνεύειν ἐπαύοντο καὶ σωφροσύνης διὰ [194] παντὸς ἀντεποιοῦντο, αἱ δὲ νομίμως ἀνδράσιν ἐζεύγνυντο καὶ σώφρονα βίον ἠσπάζοντο, αἱ δὲ καὶ παντελῶς κόσμου καὶ τῶν ἐν κόσμῳ μεθιστάμεναι τὸν μονήρη τρόπον μετήρχοντο. Οὐδεὶς μέντοι μέχρι τῆς τελευτῆς αὐτοῦ διεγνώκει τὴν κατὰ Θεὸν τούτου πολιτείαν, δι' ἧς τὰ ἄσεμνα γύναια μεταβαλλόμενα τοῦ πορνεύειν ἐπαύοντο· διά τοι τοῦτο ἐξερχομένῳ τούτῳ ποτὲ τοῦ καταγωγίου τῆς πρώτης τῶν ἐπ' ἀτιμίᾳ κατεγνωσμένων γυναικῶν, συναντήσας ἀκάθαρτός τις ἀνὴρ εἰσερχόμενος ἐπὶ τὸ πορνεῦσαι δίδωσι κατὰ τῆς σιαγόνος ῥάπισμα, κρότον ἀποτελέσας μέγιστον καὶ εἰπών· « Ἕως πότε, δύσμορε χριστεμπαῖκτα, ἐπιμένεις τοῖς πράγμασι τούτοις καὶ οὐκ ἀφίστασαι τῆς αἰσχρᾶς ἀσχολίας; » Ὁ δὲ θαυμάσιος ἄνθρωπος πρὸς αὐτὸν ἀπεκρίνατο· « Πίστευσόν μοι, ταπεινέ, ὅτι λαμβάνειν μέλλεις μετ' οὐ πολὺ ῥάπισμα, ἵνα πᾶσα συναχθῇ σχεδὸν ἡ πόλις Ἀλεξάνδρεια πρὸς τὰς κραυγάς σου. » Οὐκ ὀλίγος γοῦν χρόνος παρῆλθεν καὶ μηδενὸς νοήσαντος ἐν εἰ-

ρήνη πρὸς κύριον ἐξεδήμησεν ὁ μακαρίτης ἐν τῷ σμικροτάτῳ κελλίῳ αὐτοῦ, ὅπερ ἐκέκτητο κατὰ τὴν λεγομένην πύλην Ἡλίου· καθ' ἣν καὶ μικρὸν εὐκτήριον ἦν πλησιάζον, ἐν ᾧ πολλάκις ἐποίει συνάξεις· ἐν αἷς συνήγοντο πᾶσαι αἱ ἄσεμνοι γυναῖκες δι' αὐτὸν παραγινόμεναι· ἅσπερ ἐπὶ τὸ αὐτὸ φιλοφρονούμενος λίαν πολυτελῶς ἐθεράπευεν συντρώγων καὶ συμπίνων αὐταῖς, ὥστε πολλοὺς τῶν ἐν ἀσωτείαις συζώντων μετὰ μανίας πολλῆς εἰς ὀργὴν συγκινεῖσθαι κατ' αὐτοῦ λέγοντας· « Βαβαὶ πῶς ἴσχυοεν ὁ ψευδαββᾶς οὗτος ἑλκύσαι πάσας εἰς τὴν ἀγάπησιν αὐτοῦ; » Κοιμηθέντος τοίνυν τοῦ μεγάλου πατρὸς Βιταλίου, καθὰ λέλεκται, καὶ μηδενὸς αἰσθομένου, ἐφίσταταί τις παρευθὺ μέλας καὶ δυ[194]σειδὴς Αἰθίοψ τῷ ῥαπίσαντι τοῦτον ἀσώτῳ καὶ δίδωσιν αὐτῷ ῥάπισμα κτύπον ἀποτελέσαν, ἐξάκουστον ἄχρι διαστήματος τόξου βολῆς, καί φησιν· « Δέξαι τοῦτο τὸ ῥάπισμα τὸ λεγόμενον κόσσον, ὅπερ ἔπεμψέ σοι καθὼς προεῖπεν ὁ ἀββᾶς Βιτάλιος. » Παραυτίκα τοίνυν πεσὼν ἐπὶ τὴν γῆν, ἐκυλίετο ὁ ἄθλιος δαιμονῶν καὶ ἀφρίζων· πρὸς ὃν συνήχθη πᾶσα σχεδὸν εἰπεῖν ἡ πόλις Ἀλεξανδρέων κατὰ τὴν προφητείαν, ἣν εἴρηκεν ὁ μακαρίτης, ἅπαντες ἑλκόμενοι πρὸς τὴν βίαν, ἣν ὑπὸ τῆς ἐπηρείας δαίμονος ἔπασχεν δεινῶς βασανιζόμενος. Μετὰ γοῦν ἱκανὴν ὥραν μόλις ἀνανήψας διέρρηξε τὰ ἱμάτια αὐτοῦ καὶ ἀναστὰς ἔτρεχεν ἐπὶ τὸ τοῦ ὁσίου κελλίον κράζων καὶ λέγων· « Ἐλέησόν με, δοῦλε τοῦ Θεοῦ Βιτάλιε, μεγάλα γὰρ ἔσφαλον εἰς σέ. » Συνέτρεχον οὖν πάντες οἱ ἀκούοντες· καὶ θεωρούντων αὐτῶν ἡνίκα προσήγγισεν ὁ πάσχων τῇ κέλλῃ τοῦ γέροντος, παραχρῆμα ῥῆξαν αὐτὸν καὶ σπαράξαν τὸ δαιμόνιον ἐξῆλθεν ἀπ' αὐτοῦ. Εἰσελθόντες δέ τινες ἔνδον τῶν συνακολουθησάντων, εὗρον τὸν ὅσιον ἐπὶ γόνυ κλιθέντα καὶ ἤδη διὰ προσευχῆς τῷ Θεῷ τὴν ψυχὴν παραθέμενον· εἶδον δὲ καὶ πρὸς τὸ ἔδαφος ἐπιγραφὴν περιέχουσαν οὕτως· « Ἄνδρες Ἀλεξανδρεῖς, μὴ πρὸ καιροῦ τι κρίνετε, ἕως ἂν ἔλθῃ ὁ κύριος. » Ἐξωμολογεῖτο τοίνυν ἐπὶ πάντων ὁ καθαρισθεὶς ὑπὸ τοῦ δαίμονος, ἅπερ ἔπραξε πονηρὰ κατὰ τοῦ δικαίου καὶ ἅπερ ἤκουσε προφητικῶς ῥηθέντα παρ' αὐτοῦ, ἃ καὶ πέπονθεν. Προσανηνέχθη δὲ παρευθὺ περὶ πάντων τούτων τῷ πάπᾳ· ὃς παραγενόμενος μετὰ τοῦ κλήρου παντός, ὡς ἀνέγνω τὴν ἐπ' ἐδάφους κεχαραγμένην γραφήν, εἶπεν ὅτι· « Διὰ τῆς χάριτος τοῦ Θεοῦ ταύτην τὴν μάστιγα τέως ὁ ταπεινὸς Ἰωάννης ἐξέφυγον· παρ' ὀλίγον γάρ, εἰ παρεπείσθην τοῖς λόγοις τῶν ἐνδιαβαλλόντων, ἐγὼ πάντως ἔμελλον λαμβάνειν τὸν κόσσον τοῦ ῥα[195]πίσματος, ὃν ὁ παθὼν οὗτος ἔλαβεν. » Τότε συνηθροίσθησαν πᾶσαι αἱ πόρναι πρὸς τὴν τοῦ λειψάνου κηδείαν, προεκό-

μιζόν τε τοῦτο μετὰ λαμπάδων καὶ ἀρωμάτων ἀποκλαιόμεναι τὴν στέρησιν τῆς καλλίστης διδαχῆς καὶ πρὸς σωτηρίαν ὁδηγίας αὐτῶν. Ἐξηγοῦντο γὰρ λοιπὸν πᾶσι τὴν πολιτείαν αὐτοῦ μεθ' ὅρκων ἀπαγγέλλουσαι, ὡς οὐ δι' αἰσχρὰν πρᾶξιν εἰσήρχετο πρὸς αὐτὰς « οὔτε μὴν εὑρέθη ποτὲ μίαν ἐξ ἡμῶν κρατήσας τῇ χειρὶ οὔτε ποτὲ παρ' ἡμῶν ὡράθη ἐπὶ πλευρὰν κατακλινόμενος · » πρὸς δὲ τοὺς μέμψιν ἐπιφέροντας αὐταῖς τῆς περὶ τούτου σιωπῆς, διὰ τὸ πολλοῖς σκανδάλου παραίτια γεγονέναι τὰ κατ' αὐτόν, ἀπελογοῦντο τὴν ἐκείνου παραγγελίαν προβαλλόμεναι κώλυμα καὶ τὴν ὑπὸ δαίμονος μαστιγωθεῖσαν, χάριν τῆς τοιαύτης παρακοῆς. Ὁ μέντοι παιδευθεὶς ὑπ' αὐτοῦ καὶ πάλιν ἰαθεὶς οὐκ ἐνέλιπέν ποτε τῷ τάφῳ προσεδρεύων ἐπιτελοῦντι πολλὰ θαυμάσια, οὐ μὴν ἀλλὰ καὶ τὸ μνημόσυνον αὐτοῦ δαψιλῶς ἐπιτελῶν · ἀλλὰ μὴν καὶ μετὰ χρόνους τινὰς ἀπετάξατο ὁ αὐτὸς εἰς τὴν μονὴν τοῦ ἀββᾶ Σερίδωνος καὶ κατὰ πίστιν πολλὴν λαβὼν τὸ ἐκεῖσε κελλίον τοῦ ἀββᾶ Βιταλίου, ἔμεινεν ἐν αὐτῷ ἡσυχάζων ἄχρι τῆς αὐτοῦ τελευτῆς. Καὶ αὐτὸς δὲ ὁ πανίερος πατριάρχης μεγάλας εὐχαριστίας Θεῷ προσέφερεν, ἐφ' ὅσον οὐ συνεχωρήθη προσκροῦσαι καθόλου εἰς τὸν θαυμάσιον ἄνδρα Βιτάλιον. Οὐκ αὐτὸς δὲ μόνος τῆς ἐκ τούτου ψυχωφελοῦς λυσιτελείας ἀπώνατο, ἀλλὰ καὶ πολλοὶ ἄλλοι τῆς μεγαλοπόλεως Ἀλεξανδρείας οἰκήτορες διωρθώθησαν ἀσφαλιζόμενοι ἑαυτοὺς τοῦ μηδαμῶς ὡς ἔτυχεν κατακρίνειν τινὰ μηδὲ προσέχειν ἁπλῶς ταῖς τῶν ἐνδιαβαλλόντων συκοφαντίαις · ἃ μὲν οὖν μαρτύρεται τὴν ἐκείνου τοῦ οὐρανόφρονος ἄ[195v]ληπτον ψυχήν, μὴ προχείρως ἔχοντος εἰς τὸ κατακρίνειν τινὰ μήτε μὴν τὸ τοὺς κατακρίνοντας ἀποδέχεσθαι, ταῦτά ἐστιν.

44. Οὐκ ἀπορεῖ δὲ καί τινα ἄλλα μαρτύρια πλείονα προσενεγκεῖν ὁ λόγος πρὸς μείζονα βεβαίωσιν τοῦ προκειμένου σκοποῦ · ἐξ ὧν ἕν ἐστι καὶ τοῦτο τὸ μέλλον ῥηθήσεσθαι, πάσης ὑπάρχον ὠφελείας ἀφήγημα πρόξενον, ἔχον οὕτως. Ἔτυχέν ποτέ τινα τῶν νεωτεριστῶν περιερχόμενον ἀνὰ τὴν πόλιν Ἀλεξανδρέων ἀφαρπάσαι μίαν τῶν μοναστριῶν [1] καὶ πρὸς τὸ Βυζάντιον ἀποδρᾶναι. Τοῦτο τὸ πονηρὸν δρᾶμα μαθὼν ὁ θεόπνευστος, λύπῃ πολλῇ περιπέπτωκε καὶ μάλιστα τὸ πλεῖστον διὰ τὴν ἀποπλανηθεῖσαν μονάζουσαν. Μετ' ὀλίγον δὲ χρόνον, διήγησίν τινα ψυχωφελῆ ποιουμένου πρός τινας τῶν ἐκ τοῦ κλήρου παρατυχόντας, παρενέπεσεν εἰς μέσον ἡ μνήμη τοῦ νεωτεριστοῦ τοῦ τὸ παράνομον πρᾶγμα

44. — [1] μοναστρίων V.

ποιήσαντος· ὃν ἀπήρξαντο πάντες κακίζειν καὶ κατακρίνειν ὡς τὸν τοῦ Θεοῦ θεσμὸν ἀθετήσαντα καὶ δύο ψυχὰς ἀπολέσαντα, μετὰ τῆς ἑαυτοῦ καὶ τὴν τῆς μοναστρίας. Οὓς ἐπιστομίσας ἐνέκοψεν ὁ μακαρίτης εἰπών· « Μὴ οὕτως, ὦ τέκνα, ὑπολαμβάνοντες λέγετε, ἐπεὶ πάντως καὶ ὑμεῖς ταῦτα λέγοντες δυσὶ κακοῖς περιπίπτετε, ἑνὶ μὲν παραβαίνοντες τὴν ἐντολὴν τοῦ κελεύοντος· Matth. 7, 1 *μὴ κρίνετε ἵνα μὴ κριθῆτε· ἑτέρῳ δὲ μήπω δυνάμενοι συνιδεῖν, εἴπερ οἱ παρ' ὑμῶν καταγινωσκόμενοι μέχρι τῆς σήμερον ἐπιμένουσιν ἁμαρτάνοντες ἢ μεταβαλόμενοι τυχὸν διωρθώθησαν. Καὶ γὰρ ἐγώ ποτε βίον ἀναγινώσκων μεγάλου πατρὸς εὗρον ἐν αὐτῷ γεγραμμένον διήγημά τι τοιοῦτον, ὅτιπερ ἐν πόλει καλουμένῃ Τύρῳ δύο παρεγένοντο μονάζοντες διακονίας τινὸς ἕνεκα· τῷ ἑνὶ δὲ τούτων ἔν τινι τόπῳ παρερχομένῳ κατη*[196]*κολούθει μία τῶν πορνῶν Πορφυρία καλουμένη κράζουσα· « Ὦ πάτερ τίμιε, σῶσόν με νῦν, καθώς ποτε τὴν πόρνην ὁ Χριστός. » Ὁ δὲ μηδ' ὅλως τῆς τῶν ἀνθρώπων αἰσχύνης ἢ τοῦ καταγέλωτος φροντίσας, κρατήσας τῆς χειρὸς αὐτῆς πάντων ὁρώντων ἔξεισι διὰ μέσης τῆς πόλεως. Ἐξῆλθεν οὖν ἡ φήμη πανταχοῦ λεγόντων περὶ αὐτοῦ, ὅτιπερ ὁ ἀββᾶς ἔλαβεν ἑαυτῷ εἰς γυναῖκα Πορφυρίαν τὴν πόρνην. Ἥτις διερχομένη μετ' αὐτοῦ τὰς πόλεις καὶ κώμας εὗρεν βρέφος χαμαιριφὲς ἐν ἐκκλησίᾳ κείμενον· ὅπερ ἐπὶ τὸ ἀναθρέψαι συμπαθῶς ἀνελομένη ἐβάσταζεν. Τινὲς δὲ τῶν*[2] *τῆς πόλεως ἐκείνης μετά τινα χρόνον ἐλθόντες, ἔνθα οὗτοι διέτριβον, καὶ τὸ παιδίον ἰδόντες ἀγκαλοφορούμενον ὑπ' αὐτῆς, καταγελῶντες ἔλεγον πρὸς αὐτήν· « Ἀληθῶς οὐκ ἠστόχησας τοῦ σκοποῦ, κυρία Πορφυρία· καὶ γὰρ καλὸν ἀββαδόπουλον ἐγέννησας. » Οἳ καὶ ἀπελθόντες αὖθις εἰς Τύρον πανταχοῦ διεφήμισαν αὐτὴν συλλαβοῦσαν ἐκ τοῦ μοναχοῦ καὶ τεκοῦσαν παιδίον, « ὅπερ ἡμεῖς (φησίν) ἐθεασάμεθα τὸν ἀκριβῆ χαρακτῆρα τῆς ὁμοιότητος τοῦ σπείροντος διασῷζον. » Ὁ μὲν οὖν ἀββᾶς τὸ ἅγιον σχῆμα τῇ Πορφυρίᾳ περιθεὶς εἰς παρθενῶνα δέδωκεν ἡσυχάζειν, Πελαγίαν αὐτὴν προσονομάσας. Ὁπηνίκα δὲ θεόθεν προεγνώκει τὴν ἡμέραν τῆς αὐτοῦ τελευτῆς, παραλαμβάνει ταύτην μεθ' ἑαυτοῦ καὶ πρὸς τὴν Τύρον παραγίνεται, ἐπιφερομένην καὶ τὸ παιδίον, ἑπτά που σχεδὸν τυγχάνον χρόνων· διεδόθη δὲ πανταχόθεν ἡ παρουσία αὐτῶν, λεγόντων πολλῶν ἥκειν τὴν ἀπὸ πορνῶν Πορφυρίαν μετὰ τοῦ μοναχοῦ καὶ ἀνδρὸς αὐτῆς. Ἔτυχεν οὖν ἐν ἀρρωστίᾳ περιπεσεῖν θανατηφόρῳ τὸν μοναχὸν*

[2] *τῷ* V.

ἐκεῖνον · πρὸς ὃν παρεγένοντο πλεῖστοι πρὸς ἐπίσκεψιν τῶν οἰκητόρων τῆς [196ᵛ] πόλεως · ὧν κατενώπιον ἐπεζήτησεν ἐνεχθῆναι θυμιατήριον μεμεστωμένον ἀνθράκων πυρίνων · ἅπερ ἐνεχθέντα παραχρῆμα λαβὼν ἐκένωσεν ἐν τῷ κόλπῳ τοῦ στιχαρίου οὗ ἐφόρει, καὶ εἶπεν πάντων ἀκουόντων · « Εὐλογητὸς κύριος, ὁ πάλαι τὴν βάτον τηρήσας ἄφλεκτον ἐν τῷ καίεσθαι, αὐτὸς καὶ νῦν ὁ κατοικῶν ἐν οὐρανῷ πιστὸς μάρτυς ἐπὶ τοῦ παρόντος ἐστίν · ὥσπερ γὰρ οὐχ ἥψατο τῶν ἐμῶν ἱματίων ἡ καυστικὴ τοῦ πυρὸς ἐνέργεια νῦν, οὕτως οὔτε ἐγὼ γυναικὸς ἔγνων ἁμαρτίαν ἐν ὅλῳ τῷ τῆς ἐμῆς ζωῆς χρόνῳ. » Καὶ ταῦτα πάντες οἱ ἀκούσαντες κατεπλάγησαν, δόξαν ἀναπέμποντες τῷ μόνῳ δεδοξασμένῳ Θεῷ, τῷ φανερῶς δοξάζοντι τοὺς ἐν τῷ κρυπτῷ θεραπεύοντας αὐτόν. Πολλαὶ δὲ πόρναι καλῆς ἀφορμῆς λαβόμεναι ἐκ ταύτης τῆς προφάσεως τῆς κατὰ τὴν ἀμμᾶν Πελαγίαν τήν ποτε Πορφυρίαν, καταλιποῦσαι πάντα κατηκολούθησαν ὀπίσω αὐτῆς, ἀποταξάμεναι καὶ ἡσυχάσασαι πρὸς τῇ κατ' αὐτὴν μονῇ. Ὁ γὰρ ταύτης πνευματικὸς πατὴρ καὶ καθηγητὴς ἅμα τῷ εἰπεῖν καὶ ποιῆσαι τὰ προγεγραμμένα θαυμάσια παραχρῆμα ἀνεπαύσατο, τὴν ψυχὴν εἰς χεῖρας Θεοῦ παραθέμενος. Διά τοι τοῦτο παραινῶν παρεγγυῶμαι πάντας ὑμᾶς, ὦ τέκνα, μὴ προχείρους εἰς τὸ σκώπτειν καὶ κρίνειν εἶναι τὰ ἀλλότρια πταίσματα · πολλάκις γὰρ συμβαίνει τὴν μὲν ἁμαρτίαν τοῦ πορνεύσαντος ἢ ἄλλο τι πλημμελήσαντος προφανῶς γεγενημένην εἰδέναι τινά, τὴν δὲ τούτου μετάνοιαν ἔστιν ὅτε λεληθότως τῷ Θεῷ προσενεχθεῖσαν ἀγνοεῖν · καὶ διὰ τοῦτο μάλιστα μὴ ῥᾳδίως καταγινώσκειν τινὸς πᾶσι λυσιτελέστερον. Δεδιέναι δὲ χρὴ καὶ τὴν δεσποτικὴν πρὸς τούτοις ἀπόφασιν · γέγραπται γὰρ ἐν εὐαγγελίοις ἁγίοις · ἐν ᾧ (φησίν) κρίματι κρίνετε, κριθήσεσθε καὶ ἐν ᾧ μέτρῳ Matth. 7, 2
μετρεῖτε, ἀντιμετρηθήσεται ὑμῖν. »

45. Οὐ μέχρι δὲ τούτου τοῦ ἐλαττώματος μόνου τὴν παραίνεσιν ἐποιεῖτο, ἀλλὰ καὶ τοὺς τῶν θείων συνάξεων καταφρονοῦντας ἀνακόψαι τοῦ τολμήματος βουλόμενος, τοιοῦτό τι παρὰ τὸ σύνηθες δρᾶμα θαυμαστὸν ἐπετηδεύσατο · ἐπειδὴ γὰρ ἔγνω μετὰ τὴν τῶν ἁγίων ἀνάγνωσιν εὐαγγελίων πολλοὺς τῶν ἀφελεστέρων ἐξερχομένους ἀσχολεῖσθαι περὶ λογοσχελίας πραγμάτων κενῶν καὶ ματαίων, ἐν μιᾷ τῶν ἐπισήμων ἡμέρᾳ καταλιπὼν καὶ αὐτὸς τὴν θείαν ἱερουργίαν ἐξῆλθε κατ' αὐτὴν τὴν ὥραν ἔξω τῆς ἐκκλησίας καὶ σὺν τῷ ὄχλῳ ἐκάθισεν. Πάντων οὖν ἐκπληττομένων ἐπὶ τῷ παρὰ δόξαν γεγενημένῳ καὶ διαπορούντων, αὐτὸς ἀπεκρίνατο · « Μηδὲν ἐπὶ τούτῳ ξενίζεσθε, ὦ τέκνα · ὅπου γὰρ τὰ πρόβατα πορεύεται, ἐκεῖ πάντως χρεὼν καὶ τὸν ποιμένα παρεῖναι · δι' ὑμᾶς

γὰρ καὶ τὴν ὑμετέραν ὠφέλειαν τὰς συνάξεις σπουδάζομεν ἐπιτελεῖν · ὑμῶν οὖν ἔξω διατριβόντων, ὁ ἡμέτερος κόπος ἔνδον ἀνόνητος γίνεται. Τοῦτο τοίνυν θέμενος κατὰ νοῦν ἐμαυτὸν ἔπεισα, ὥστε ἐξερχομένοις ὑμῖν συνεξέρχεσθαι καὶ αὖθις εἰσερχομένοις συνεισέρχεσθαι. » Τούτῳ τῷ τρόπῳ πολλοὺς ὁ θεσπέσιος διωρθώσατο καὶ τῆς κακῆς συνηθείας ἀπήλλαξεν. Οὐ τούτους δὲ μόνους τοὺς ἔξω τῆς συνάξεως ἀσχολουμένους εἰς ἀργολογίας ἐσωφρόνιζεν, ἀλλὰ καὶ τοῖς ἔνδον ἀλλήλοις προσομιλοῦσι καὶ μάλιστα τοῖς τοῦ βήματος τὴν προσήκουσαν προσῆγεν διόρθωσιν. Οὐδὲ γὰρ ἠνείχετο τοιοῦτό τι γινόμενον ἐπὶ πολὺ καθορᾶν, ἀλλὰ μετὰ μίαν καὶ δευτέραν νουθεσίαν, εἴποτέ τινα ἀδιόρθωτον ἐθεάσατο, τὸν τοιοῦτον ἔβαλλεν ἔξω, λέγων πρὸς αὐτοὺς τὴν δεσποτικὴν φωνήν,
Matth. 21, 13 ἣν ὁ Χριστὸς πρὸς τοὺς θεοκαπήλους ἔφησεν · « Γέγραπται · ὁ οἶκος τοῦ Θεοῦ οἶκος προσευχῆς ἐπικέκληται · μὴ οὖν ποιεῖτε αὐτὸν οἶκον ἐμπο[197v]ρίου. » Τοὺς μέντοι σπουδαιοτέρους ὄντας περὶ τὰς θείας συνάξεις καὶ μηδέποτε τῆς πρὸς Θεὸν δοξολογίας ἀπολιμπανομένους ἀπεδέχετο καὶ προσεπῄνει καὶ προκοπαῖς βαθμῶν προεβίβαζεν · περὶ ὧν σαφέστερον δηλώσει τὸ νῦν μέλλον ῥηθήσεσθαι.

46. Δύο γάρ ποτε κληρικοὶ τῆς κατ' αὐτὸν[1] ἐκκλησίας σκυτοτομικὴν μεταχειριζόμενοι τέχνην ἔγγιστα κατέμενον ἀλλήλων. Ὧν ὁ μὲν εἷς ἔτυχεν ἔχων γυναῖκα καὶ τέκνα πατέρα τε καὶ μητέρα διετέλει τε σχολάζων ἐν πάσαις ταῖς συνάξεσιν ἀδιαλείπτως καὶ πάντας ἀνυστερήτως τοὺς προσήκοντας αὐτῷ διέτρεφεν ἐκ τοῦ ἐργοχείρου αὐτοῦ. Ὁ δὲ θάτερος μόνος οἰκῶν καθ' ἑαυτόν, καίτοι κατὰ τὴν τέχνην ἐπιστημονικώτερος ὢν περί τε τὸ ἐργόχειρον ἐπιμελῶς ἀσχολούμενος καὶ ἐν αὐταῖς ταῖς ἑορταῖς σχεδὸν διηνεκῶς ἐργαζόμενος, οὐδὲ ἑαυτῷ μόνῳ τὰ πρὸς τὴν χρείαν ἐπαρκεῖν ἠδύνατο. Φθόνῳ τοίνυν φερόμενος ὁ δεύτερος κατὰ τοῦ προτέρου, κατετήκετο τὴν ψυχήν · καὶ μηκέτι φέρων τὰς ἀκίδας τῆς βασκανίας ἀπογυμνοῖ τὸ τῆς κακίας ἄγκιστρον καί φησι πρὸς αὐτόν · « Ὁρκίζω σε κατὰ τοῦ Θεοῦ τοῦ ὑψίστου, ἵνα μοι τὸ ἀληθὲς εἴπῃς · πόθεν αὐτὸς πλουτῶν διατελεῖς ἀνελλιπὴς ἀμελῶς τάχα περὶ τὸ σὸν ἐργόχειρον διακείμενος, ἐγὼ δὲ καίτοι πολλὴν ἐπιμέλειαν περὶ τὴν ἐργασίαν ἐπιδεικνύμενος εἰς ἐσχάτην πενίαν κατήντησα; » Ὁ δὲ βουλόμενος αὐτὸν ἐρεθίσαι πρὸς τὸ ταῖς συνάξεσι συχνάζειν, ὡς ἀμελοῦντα περὶ ταύτας, πρὸς αὐτὸν ἀπεκρίνατο · « Ὄντως,

46. — [1] κατ' αὐτὸν in marg. V.

ἀδελφέ, κἀγὼ τὸ πρότερον ἐστενούμην πενόμενος· ἀφ' οὗ δὲ συχνάζειν ἐπετήδευσα τῇ ἐκκλησίᾳ, χρυσίον ἐρριμμένον εὑρίσκω κατὰ τὴν ὁδὸν προερχόμενος, κἀκεῖθεν ἐξεγένετό μοι πᾶσα ἣν ὁρᾷς εὐπορία· ἀλλ' εἰ βούλει συμπορεύεσθαι θέλησον μετ' ἐμοῦ, ὁσάκις ἂν ἀ[198]πέρχωμαι, ὡς ἂν τὸ εὑρισκόμενον χρυσίον ἐξίσης συμμερισώμεθα, κἀκεῖθεν εὑρήσεις παραμυθίαν οὐ τὴν τυχοῦσαν.» Πείθεται δὴ τοῖς λόγοις τούτου τοῦ καλῶς συμβουλεύσαντος· μεθ' οὗ συχνάζειν καθ' ἑκάστην σύναξιν εἰς τὴν ἐκκλησίαν ἀδιαλείπτως ἀρξάμενος, ᾔσθετο μετ' οὐ πολὺ τῆς παρὰ Θεοῦ γεγενημένης εἰς τὸν οἶκον αὐτοῦ μεγάλης εὐλογίας καὶ ἀντιλήψεως· ὃς ἀνωμολόγει τὴν χάριν καὶ τὴν εὐεργεσίαν οὐκ ἔκρυπτεν. Πρὸς ὃν ἔλεγεν αὖθις ὁ καλὸς ἐκεῖνος σύμβουλος, ἐναργῆ πληροφορίαν παρέχων, μηδέποτε χρυσίον εὑρηκέναι, προφάσει δὲ χρήσασθαι τοιαύτῃ πρὸς πιθανότητα, «ὥστε συντόμως ἑλκύσαι σε πρὸς συγκατάθεσιν τῆς κατὰ Θεὸν πορείας, δι' ἧς κἀγὼ διοδεύσας κατηυθύνθην κατὰ τὴν θείαν ἐπαγγελίαν τὴν κελεύουσαν· «Ζητεῖτε πρῶτον τὴν βασιλείαν τοῦ Θεοῦ καὶ τὴν δικαιοσύνην αὐτοῦ, καὶ ταῦτα πάντα προστεθήσεται ὑμῖν.» (Matth. 6, 33) Περὶ οὗ μαθὼν ὁ θαυμάσιος πάπας, τὴν τούτου θαυμάσας ἀγαθὴν πρόθεσιν καὶ τὴν καλλίστην συμβουλὴν μεγάλως ἀποδεξάμενος, ὡς κατ' ἀξίαν εἰδὼς ἀπονέμειν τὰ γέρα τῇ ἀρετῇ, τῆς τοῦ πρεσβυτέρου χειροτονίας ἠξίωσεν.

47. Ἐπειδὴ δὲ πολλὴν ἔφθημεν εἰπόντες ἐν τοῖς φθάσασι συνδεθῆναι πνευματικῆς διαθέσεως σχέσιν τοῦδε τοῦ παμμάκαρος πάπα πρὸς τὸν πατρίκιον Νικήτα, ἱκανὸν εἰς τὴν ταύτης ἀπόδειξιν καὶ τὸ παρὸν ὑπάρξει προστιθέμενον τοῦ λόγου κεφάλαιον. Ἡνίκα γὰρ κατὰ Θεοῦ συγχώρησιν χάριν ἡμετέρας παιδείας ἔμελλεν ἡ Ἀλεξάνδρεια χερσὶ παραδίδοσθαι Περσῶν ἀσεβῶν, πειθόμενος ὁ πιστὸς ποιμὴν οὗτος τῷ μεγάλῳ καὶ καλῷ ἀρχιποίμενι κελεύοντι· ὅταν διώκωσιν ὑμᾶς ἐκ τῆσδε τῆς πόλεως, φεύγετε εἰς τὴν ἑτέραν, (Matth. 10, 23) ἐκεῖθεν ἀπανίσταται θείᾳ [198v] προνοίᾳ καὶ πρὸς τὴν ἰδίαν πατρίδα, φημὶ δὴ τὴν Κύπρον, μεθίσταται, οὐ τὴν μέλλουσαν ἅλωσιν ἐκφεύγων τοσοῦτον, ὅσον τὸ οἰκεῖον σκῆνος βουλόμενος εἰς ταφὴν τῇ θρεψαμένῃ χαρίσασθαι· καὶ γὰρ ἤδη θεόθεν προεγνώκει τὴν αὐτοῦ πρὸς κύριον ἐκδημίαν ἐγγίζουσαν· ὅθεν εὐλόγου δῆθεν δραξάμενος ἀφορμῆς ὁ προρρηθεὶς λαμπρότατος ἀνὴρ Νικήτας λιπαρεῖ τὸν θεσπέσιον σκυλῆναι μέχρι τῆς βασιλευούσης τῶν πόλεων εὐχῆς μεταδώσοντα καὶ εὐλογίας τοῖς βασιλεύουσι· καὶ δὴ τῇ πολλῇ πίστει τοῦ ἀνδρὸς ὑπείξας, ὑπήκοος πρὸς τὴν αἴτησιν γίνεται· τοῦ Θεοῦ κἀνταῦθα δεῖξαι θελήσαντος καὶ τὴν ἐκείνου πρόθυμον πρόθεσιν καὶ τὴν οἰκείαν πρὸς αὐτὸν τιμήν τε

καὶ εὔνοιαν· ἐν πλοίῳ γὰρ ἀναχθέντες ἀμφότεροι καὶ τὴν διαπόντιον ὁδὸν διανύοντες μέσον τε τοῦ πελάγους γενόμενοι, ἀργαλεωτάτῃ τρικυμίᾳ περιπίπτουσιν· τοῦ τε πλοίου μεγάλως χειμαζομένου καὶ μέλλοντος ὅσον οὔπω τῷ βυθῷ παραπέμπεσθαι, ἔδοξε βλέπειν ὁ μεγαλοπρεπέστατος ἐκεῖνος ἀνὴρ μετὰ τῶν αὐτῷ συνόντων ἀξιωματικῶν κατ' ἐκείνην τὴν νύκτα, καθ' ἣν ἡ ζάλη γεγένητο, τὸν πατριάρχην μετὰ τῶν πενήτων ποτὲ μὲν πανταχοῦ τοῦ πλοίου περιτρέχοντα, ποτὲ δὲ πάλιν τὰς χεῖρας σὺν αὐτοῖς εἰς οὐρανὸν ἐκτείνοντα καὶ τὴν ἐκεῖθεν βοήθειαν ἐφελκόμενον· ὅτε δὲ τὴν καλουμένην νῆσον Ῥόδον κατέλαβον, αὐτὸς ὁ θεόληπτος πάπας, ὡς ἐν ἐκστάσει γενόμενος ἔδοξεν ὁρᾶν φανερῶς ὕπαρ οὐκ ὄναρ φαινόμενον ἄνδρα τινὰ λαμπρὸν καὶ λίαν ἀστράπτοντα, ἐν εὐνούχου σχήματι, σκῆπτρον χρύσεον ἐν χειρὶ κατέχοντα, παραστάντα καὶ λέγοντα πρὸς αὐτόν· « Κέλευσον, πανάγιε, ὁ βασιλεὺς τῶν βασιλευόντων καλεῖ σε· » παραχρῆμα τοίνυν ἀποστείλας μεταστέλλεται τὸν ἐν[199]*δοξότατον Πατρίκιον, ᾧ καὶ τὰ τῆς ὀπτασίας κατὰ μέρος διηγησάμενος ἔφη· « Σὺ μέν, ὦ λαμπρότατε, πρὸς τὸν ἐπὶ γῆς βασιλεύοντα τὴν ἐμὴν ἔσπευσας παραστῆσαι ταπείνωσιν, ἀλλὰ προλαβὼν ὁ ἐπουράνιος πρὸς ἑαυτόν με καλεῖ μεταστελλόμενος. » Περίλυπος οὖν ἐκεῖνος ἐπὶ τῷ λόγῳ λίαν γενόμενος, παρεμποδίζειν μὲν τῷ σκοπῷ τοῦ παμμάκαρος οὐκ ἠβούλ το οὔτε μὴν ἠδύνατο, τῶν δὲ παρ' αὐτοῦ τιμίων εὐχῶν πλουσίως ἀπολαύσας, ἃς καὶ τοῖς βασιλεῦσι κομίσαι πολυτίμητον ὥς τι δώρημα προτραπεὶς πρὸς τὴν Κύπρον ὑποστρέψαι παρεσκευάσατο τὸν θεσπέσιον μετὰ πλείστης τιμῆς.*

48. *Ὃν καὶ καταλαβόντα τὴν οἰκείαν πόλιν Ἀμαθοῦντα καλουμένην προστάξαι τοῖς καθυπηρετοῦσιν αὐτῷ διαθήκην γράφειν ὡς τάχιστα περιέχουσαν οὕτως · « Ἰωάννης, δοῦλος μὲν εὐτελὴς τῶν δούλων τοῦ Θεοῦ, διὰ δὲ τὴν ἐπιτεθεῖσάν μοι τῆς ἱερωσύνης ἀξίαν χάριτι Χριστοῦ ἐλεύθερος, εὐχαριστῶ σοι, κύριε ὁ Θεός μου, ὅτι τῆς ἐμῆς ἐπήκουσας δεήσεως, δεομένου διὰ παντὸς μηδὲν ἕτερον εὑρεθῆναί μοι τελευτῶντι πλὴν τρίτον νομίσματος· διὸ δὴ πληροφορῶ πᾶσιν ὑμῖν ἐνώπιον Θεοῦ τοῦ μέλλοντος κρῖναι πάντας ζῶντας καὶ νεκροὺς ἐπὶ τοῦ φοβεροῦ βήματος τῆς δευτέρας αὐτοῦ παρουσίας, ὡς οὐ κέκτηται τοῦ ταπεινοῦ Ἰωάννου ὁ βίος πλέον τούτου τοῦ ἑνὸς τριμισίου· εὑρόντος γάρ μου καθ' ὅσον καιρὸν προεχειρίσθην κατὰ Θεοῦ συγχώρησιν ἐν τῷ ἐπισκοπείῳ τῆς Ἀλεξανδρέων πόλεως περὶ τὰ ὀγδοήκοντα κεντηνάρια χρυσίου, μετὰ ταῦτα δὲ διὰ προσενέξεως φιλοχρίστων ἀνδρῶν προσοδιά-*

σαντός [1] μου πάμπολλα ἄλλα, ὅσα σχεδὸν ἀριθμὸν καὶ μέτρον ὑπερβαίνουσιν ἀνθρώπινον, συλλογισάμενός τε καθ' ἑαυτὸν καὶ καλῶς ἐπιγνοὺς πάντα ταῦτα τοῦ πάντων δεσπότου τυγχάνοντα δωρήματα, [199v] πᾶσαν σπουδὴν ἐποιησάμην ἀποδοῦναι τὰ τοῦ Θεοῦ τῷ Θεῷ· (Matth. 22, 21) ᾧ δὴ διατίθημι δοθῆναι καὶ τοῦτο τὸ ὑπολειφθέν μοι τρίτον τοῦ νομίσματος.» Ταῦτα τοῦτον τὸν τρόπον εἰπόντος αὐτοῦ καὶ ποιήσαντος καὶ τὴν τιμίαν ψυχὴν εἰς χεῖρας ζῶντος Θεοῦ παραθεμένου, θαυματουργεῖταί τι περὶ τὴν αὐτοῦ κηδείαν τεράστιον, τῶν πώποτε μνημονευομένων θαυμασίων παραδοξότερον. Μέλλοντος γὰρ τοῦ τιμίου σκήνους αὐτοῦ κατὰ τὸν εὐκτήριον οἶκον τοῦ μεγάλου θαυματουργοῦ Τύχωνος κατατίθεσθαι, ἔν τινι σορῷ προκατεχούσῃ δύο σεβασμίων ἐπισκόπων λείψανα, ἣν ἰδεῖν ταῦτα, τέως ἐν ἀψύχων κείμενα νόμῳ, τῶν ἐμψύχων ἴσην τῷ ὁσίῳ τὴν τιμὴν ἀπονείμαντα· τὴν γὰρ αὐτοῦ πρὸς Θεὸν πολλὴν παρρησίαν ὥσπερ αἰδεσθέντες, καθάπερ τινὲς ζῶντες ἀποχωρίσαντες ἑαυτοὺς οἱ σεπτοὶ ποιμένες ἐκεῖνοι, μέσον τὸν ἱερὸν τοῦτον ἀρχιποίμενα προσεδέξαντο, νεύσει Θεοῦ πατρὶ τῷ σεβασμιωτάτῳ τὸ σέβας ἀφοσιούμενοι κἀντεῦθεν πᾶσιν ὑποφαίνοντες τὴν παρὰ Θεοῦ δωρηθεῖσαν αὐτῷ δι' αἰῶνος ἐν οὐρανοῖς δόξαν τε καὶ λαμπρότητα· περ παράδοξον τεράστιον τεθεώρηται παρὰ παντὸς τοῦ συνδεδραμηκότος ὄχλου ἐπὶ τὴν πάντιμον κατάθεσιν τοῦ πανσέπτου λειψάνου αὐτοῦ.

49. Ἕτερον δὲ τοῦ ῥηθέντος παραδοξότερον θαύματος προϊὼν ὁ λόγος δηλώσει σαφέστατα, ὅπερ ἔτι ζῶν ἐν σαρκὶ ποιεῖν πως ἀπήρξατο, μετατεθεὶς δὲ πρὸς κύριον ἐτελείωσεν. Γύναιον γάρ τι τῆς ἐνεγκαμένης τὸν μακάριον πολίχνης, ὡς ἠκηκόει τὴν ἐκείνου ἐκ Ῥόδου ὑποστροφὴν τήν τε πρὸς κύριον ὅσον οὔπω μέλλουσαν διαγγελθεῖσαν ἐκδημίαν αὐτοῦ, μέγα τι καὶ βαρύτατον ἑαυτῆς συγγινώσκουσα ἁμάρτημα [1], μηδὲ εἰς ἀκοὰς ἀνθρώπων ὡς ἔλεγεν ἐλθεῖν δυνάμενον, πίστιν ἀδίστακτον ἀνελομένη, δρόμῳ πολλῷ παραγίνεται καὶ προσ[200]πεσοῦσα τοῖς ποσὶ τοῦ ὁσίου μετὰ δακρύων πολλῶν παρεκάλει διὰ προσευχῆς αὐτοῦ τὸ τοιοῦτον ἁμάρτημα συγχωρηθῆναι, αὐτῇ. Ὁ δὲ πρὸς αὐτὴν ἀποκρίνεται [2]· «Εἰ ὅλως, ὦ γύναι, πιστεύεις τῷ Θεῷ, ὅτι διὰ τῆς ἐμῆς ταπεινώσεως συγχωρήσει σοι τὸ ἔγκλημα, ὃ λέγεις, ἐξομολόγησαί μοι αὐτό.» Ἡ δὲ λέγει· «Οὐ δύναται

48. — 1 προσοδι..σαντος V, *rescisso margine*.
49. — 1 ἁμαρτήματα V.— 2 (ὁ δὲ - ἀποκρίνεται) *in marg. al. manu* V.

δέσποτα, δι' ἀκοῆς ἀνθρώπου ὁπωσδήποτε χωρηθῆναι.» Πρὸς ἣν αὖθις ὁ ὅσιος· «Καὶ ἐὰν ἐρυθριᾷς εἰπεῖν τὸ ἀτόπημα, πορευθεῖσα γράψον αὐτὸ καὶ φέρε πρός με.» Ἡ δὲ πάλιν ἀπεκρίνατο· «Ὄντως, δέσποτα, οὐ δύναμαι τοῦτο ποιῆσαι.» Μείνας οὖν ὁ ὅσιος πρὸς βραχὺ σιωπῶν, πάλιν εἶπε πρὸς αὐτήν· «Οὐ δύνασαι γράψαι τοῦτο καὶ βούλλῃ σφραγίσαι καὶ οὕτως ἐνέγκαι μοι;» Ἡ δέ· «Ναί (φησί) τοῦτο ποιῶ· πλὴν ὁρκίζω σε κατὰ τῆς δυνάμεως Θεοῦ τοῦ ὑψίστου, μὴ θεαθῆναι τὸ τοιοῦτο γραμμάτιον ὑπό τινος ποτέ.» Λόγον οὖν λαβοῦσα περὶ τούτων ἀσφαλῆ, πορευθεῖσα παρευθὺ χειρὶ οἰκείᾳ γράφει τὸ ἀτόπημα καὶ βεβουλλωμένον κομίζει πρὸς τὸν ὅσιον. Ὅπερ ἐκεῖνος λαβών, ἀπέστειλεν αὐτὴν πορευθῆναι πρὸς τὰ ἴδια. Μετὰ γοῦν ἡμέρας πέντε τοῦ λαβεῖν τὸ γραμμάτιον, τὴν πρὸς κύριον ἐκδημίαν ὁ θεσπέσιος ἐποιήσατο, μηδενὶ μηδὲν τὸ παράπαν εἰπεῖν περὶ τούτου φροντίσας ἢ ἐντειλάμενος. Ἡ δὲ γυνὴ κατά τινα τρόπον παρηκολουθηκότα κατὰ σύμβασιν ἢ μᾶλλον κρεῖσσον εἰπεῖν κατά τινα κρείττονα θείαν οἰκονομίαν μὴ παροῦσα τότε κατὰ τὴν ἡμέραν ἐκείνην, τῇ δὲ μετὰ ταύτην, ἐν ᾗ καὶ κατατίθεσθαι τῇ σορῷ ἔμελλεν, παραγενομένη καὶ γνοῦσα τὴν τοῦ ἁγίου μετάστασιν, ὑποπτεύσασά που[3], μήποτε τὸ παρ' αὐτῆς ἐπιδοθὲν αὐτῷ τῆς μεγάλης ἀτοπίας χειρόγραφον ἐν τῷ τοῦ ἐπισκοπείου οἴκῳ καταλέλειπται καὶ μέλλει πᾶσι κατάδηλον γίγνεσθαι, ἔκφρων[4] μὲν καὶ παραπλὴξ μικροῦ δεῖν δέει τοιῷδε περισχεθεῖσα ἐγεγόνει, πίστει δὲ θερμῇ [200v] *πάλιν ἀναρρωσθεῖσα δρόμῳ πολλῷ τὴν σορὸν τοῦ θεσπεσίου καταλαμβάνει· καθ' ἣν παραστᾶσα καθάπερ ζῶντα τὸν ὡς ἀληθῶς καὶ μετὰ θάνατον ἀείζωον ἐπεβοᾶτο τοιαύταις κεχρημένη φωναῖς· «Τί τοῦτο ποιῆσαι προέθου, θεσπέσιε Θεοῦ θεράπων, εἰς αἰσχύνην καὶ ὀνειδισμὸν αἰώνιον τῆς ἐμῆς ἀθλιότητος; σοὶ γὰρ ἐγὼ μόνῳ διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς πολλῆς ἀτοπίας ἀνακαλύψαι τὸ χαλεπὸν ἁμάρτημα οὐκ ἐτόλμησα, ἀλλὰ μυστηριώδει γραφῇ καὶ βούλλῃ τοῦτο κατασφαλισαμένη μόλις ἐπιδοῦναί σοι τεθάρρηκα· καὶ νῦν ἰδοὺ μέλλει λοιπὸν κατάδηλον πᾶσι διαδείκνυσθαι· ἀλλ' εἴθε μηδ' ὅλως τὴν ἀρχὴν ἐντυχεῖν σοι περὶ τούτου διενοήθην, εἰ ἔμελλον[5] τοιούτῳ περιτυχεῖν χαλεπῷ συναντήματι. Ζητοῦσα γὰρ ἡ ἀθλία διὰ σοῦ καὶ τῆς σῆς μεσιτείας τῆς μελλούσης φεύξεσθαι δίκης, κἀκείνης τῆς ἐλπίδος διήμαρτον καὶ τὴν ἐντεῦθεν αἰσχύνην προσέλαβον καὶ νῦν ἀντὶ θεραπείας ὀδύνην ἐκομισάμην καὶ ἀντὶ εὐεργεσίας εὗρον δυστυχίαν*

[3] *πο...* V, *rescisso margine.* — [4] *ἔκφρω* V *item.* — [5] *ἔμελλεν* V.

ἐσχάτην. Ἀλλ' ὅμως οὐδὲ νῦν οὐ μὴ ἀπελπίσω οὐδ' οὐ μὴ ἀποκάμω, οὐδ' οὐ μὴ ἐνδώσω τοῦ τόνου τῆς πρός σέ μου πίστεως, μέχρις ἂν τελείαν πληροφορίαν λάβοιμι τῆς ἐκβάσεως τῶν αἰτηθέντων παρ' ἐμοῦ. Ζῆν γάρ σε καὶ μετὰ θάνατον παρὰ Θεῷ πεπίστευκα· καὶ γὰρ οὐκ ἀπέθανες ὄντως, ἀλλὰ καὶ καθεύδεις, καὶ ἡ πρὸς Θεὸν παρρησία σου ἄγρυπνον ἔχει διὰ παντὸς τὴν τῶν αἰτουμένων ἐπίτευξιν.» Ταύταις ταῖς φωναῖς κεχρημένη καὶ πλείοσιν ἄλλαις παραπλησίαις ποτνιωμένη ἐπὶ τρισί τε νυξὶ καὶ ἡμέραις τοσαύταις τῇ τοῦ ὁσίου σορῷ προσκαρτερούσῃ τῇ γυναικί, ὢ τῶν ἐξαισίων τοῦ Θεοῦ καὶ ξένων τεραστίων, τῇ τελευταίᾳ νυκτὶ ἐξανίσταται τῆς θήκης ὡς [6] ὑπνῶν ὁ θεσπέσιος πατριάρχης ἅμα τῶν [7] συγκειμένων αὐτῷ δύο ἐπισκόπων ἐξέρχε[201]ταί τε καὶ ἐπιφαίνεται καί φησι πρὸς αὐτήν· «Μέχρι πότε καταβοῶσα, γύναι, τοὺς ἐνθάδε θορυβεῖς καὶ οὐκ ἐᾷς ἀνεθῆναι; ἰδοὺ γὰρ κατέβρεξαν τὰς ἡμετέρας στολὰς τὰ σὰ ποταμηδὸν προχεόμενα δάκρυα.» Καὶ ταῦτα εἰπὼν ἐπιδίδωσιν αὐτῇ τὸ ταύτης γραμμάτιον [8] βεβουλλωμένον καί φησιν· «Ἐπιγινώσκεις, ὦ γύναι, τοῦτο; λάβε καὶ λῦσον καὶ βλέπε Θεοῦ ἔργα παράδοξα.» Ἀνανήψασα τοίνυν ἐκ τῆς τοιαύτης καταπλήκτου ὀπτασίας, τοὺς μὲν ἁγίους αὖθις εἰσελθόντας τεθέατο εἰς τὴν οἰκείαν τῆς καταθέσεως θήκην, ἐν ταῖς χερσὶ δὲ ταῖς ἰδίαις τὸ ἴδιον εὗρεν ἑαυτὴν κατέχουσαν γραμμάτιον, τὴν σφραγίδα περιφέρον ἀπαρασάλευτον ὅπερ ἀνειλήσασα παραχρῆμα, τὴν μὲν οἰκείαν εὗρε γραφὴν ἀπαλειφθεῖσαν, ὑπογραφὴν δὲ ξένην ὁρᾷ, περιέχουσαν τάδε· «Διὰ Ἰωάννην τὸν δοῦλόν μου ἐξήλειπταί σου τὸ μέγα ἁμάρτημα.» Τίς λαλήσει τὰς δυναστείας τοῦ κυρίου Psalm. 105, 2
ἢ τίς δυνήσεται κατ' ἀξίαν διηγήσασθαι τὰ παράδοξα τῶν θαυμασίων αὐτοῦ; ὄντως ἀτονεῖ νοῦς ἐννοῆσαι, ἀπορεῖ δὲ γλῶσσα λαλῆσαι καὶ λόγος ἑρμηνεῦσαι τὸ μέγεθος οὐ σθένει τῆς ἀνεκφράστου σοφίας Θεοῦ, δι' ἧς δοξάζει καὶ μεγαλύνει τοὺς δοξάσαντας αὐτόν, δεικνύων ὥσπερ ζῶντας καὶ μετὰ θάνατον· οὐ μόνον γὰρ τοῖς πλησιάζουσιν τῇ πολυτιμήτῳ σορῷ τοῦδε τοῦ θεσπεσίου, ἀλλὰ καὶ τοῖς πόρρω που μακρὰν ἀπέχουσι τὴν μετὰ δόξης πολλῆς μετάστασιν αὐτοῦ λαμπρῶς ἀπεκάλυψεν ὁ κύριος ἐν παραδόξοις ὁράμασι· καὶ γὰρ ἀνήρ τις τῶν ἐγκρατῶν καὶ ἀγγελικῶν τὴν πολιτείαν τοῖς κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρειαν ὁρίοις ἐφησυχάζων, Σαβῖνος τοὔνομα, κατ' αὐτὴν τὴν ὥραν ἔδοξε θεωρεῖν ὡς ἐν ἐκστάσει γενόμενος Ἰωάννην τὸν τῆς ἐλεη[201v]μοσύνης ὑπερθαύμαστον ἄνδρα τοῦτον

[6] ὡς ὁ V. — [7] corr. prius τῷ V. — [8] γραμματίον V et deinceps.

ἐκ τοῦ ἐπισκοπείου αὐτοῦ ἐξελθόντα μετὰ παντὸς τοῦ κλήρου, τὰς ἐκ κηροῦ λαμπάδας χερσὶ κατέχοντας καὶ πρὸς τὸν βασιλέα πορευομένους, ἀνδρός τινος λαμπροτάτου ἐν σχήματι κουβικουλαρίου τοῦτον δῆθεν καλέσαντος μιᾶς τε κόρης ἡλίου δίκην ἀπαστραπτούσης καὶ στέφανον ἐξ ἐλαιοκλάδων πεπλεγμένον ἐπὶ κεφαλὴν φορούσης καὶ ποτὲ μὲν χειροκρατούσης αὐτόν, ποτὲ δὲ προπορευομένης ἔμπροσθεν αὐτοῦ· διὸ δὴ τὴν ἡμέραν ἐπίσημον οὖσαν παρευθὺ σημειωσάμενοι (μνήμη γὰρ ἔτυχεν εἶναι τοῦ μεγάλου μάρτυρος Μηνᾶ) μετά τινων ἡμερῶν παρολκὴν ἐλθόντων τινῶν ἀπὸ Κύπρου, πολυπραγμονήσαντες οἱ τούτου μαθηταὶ περὶ τῆς κοιμήσεως αὐτοῦ, ἔγνωσαν παναληθῆ τὴν τοιαύτην τυγχάνειν ὀπτασίαν, καὶ μάλιστα ἐκ τοῦ κατὰ τὴν χειροκρατοῦσαν αὐτὸν ἱερὰν κόρην διηγήματος, ἥτις ἦν ὡς ἀληθῶς ἡ ἐλεημοσύνη, παρ' ἧς ὑπόσχεσιν εἰλήφει νεώτερος ἔτι τυγχάνων ὁ ἅγιος, εἰσελθούσης πρὸς αὐτὸν καὶ εἰπούσης ὅτιπερ· « Ἐγώ εἰμι ἡ πρώτη τῶν θυγατέρων τοῦ βασιλέως καὶ ἐὰν κτήσῃ με φίλην, ἐγώ σε τούτῳ ποιήσω προσφιλῆ καὶ παραστήσω πλησίον αὐτοῦ. » Ὅπερ νῦν ἀψευδῶς ἐκπληροῦν πληροφοροῦσα φαίνεται. Οὐκ ἐκ μόνου δὲ τούτου τὴν πληροφορίαν εἰληφέναι βεβαίαν νομίζομεν, ἀλλ' οὖν καὶ ἐξ ἄλλων πλειόνων, ὧν τὴν κατ' ἔπος διήγησιν παρήκαμεν, τὸ προσκορὲς τῶν λόγων ἐκκλίνοντες. Ἓν δὲ μόνον ἔτι προσθεὶς ἱκανὸν εἰς ἀπόδειξιν, ἐν τούτῳ καταπαύσω τὸν λόγον.

50. Ἕτερος γάρ τις ἀνὴρ τῶν ἐπ' εὐσεβείᾳ καὶ εὐλαβείᾳ βεβοημένων καὶ κατὰ τὴν Ἀλεξάνδρου διατελούντων εἶδεν ἐν αὐτῇ τῇ νυκτὶ τοὺς πένητας ἅπαντας ὀρφανῶν τε καὶ χηρῶν πλῆθυν ἄπειρον κλάδους ἐλαιῶν κατέχοντας καὶ τοῦ πατριάρχου προπομ[202]πεύοντος εἰς τὴν ἐκκλησίαν ὑπάγοντας[1]· καὶ ταῦτα μὲν πάντα ἀψευδῆ τεκμήρια καὶ ἀναμφίλεκτα τῆς ἐκείνου πρὸς κύριον μεγίστης παρρησίας καὶ οἰκειότητος, τὸ δὲ γεγενημένον περὶ τὴν τιμίαν σορὸν αὐτοῦ τερατούργημα πάντων τῶν ἄλλων ἐναργέστερον καθέστηκε τῆς ἀποδείξεως γνώρισμα· οὐ μετὰ πολλῶν γὰρ ἐτῶν παραδρομὴν τῆς τούτου τοῦ θεσπεσίου πατρὸς ἡμῶν Ἰωάννου μεταστάσεως κατὰ τὴν τῆς λαμπρᾶς παννυχίδος ἑσπέραν τῆς ἱερᾶς μνημοσύνης τοῦ μεγάλου θαυματουργοῦ Τύχωνος τῆς ἐξ ἔθους ὑμνῳδίας ἐπιτελουμένης καὶ τῆς τοῦ λαοῦ πληθύος ἐπὶ τὸ αὐτὸ συνηθροισμένης, ὁ τῶν θαυμασίων Θεὸς δεῖξαι θελήσας, οἵας δόξης ἠξίωσε τὸν τῆς αὐτοῦ φιλανθρωπίας ἐπάξιον μιμητὴν

50. — [1] ὑπάγοντος V.

Ἰωάννην, εὐδόκησεν ἐκ τοῦ τιμίου αὐτοῦ λειψάνου μύρων ἰαματικὴν εὐωδίαν ἀναβλύσαι· ἧς ἅπαντες οἱ τυχόντες μετ' εὐφροσύνης πολλῆς καταπολαύσαντες, δόξαν τῷ τῆς δόξης ἀνέπεμψαν βασιλεῖ· μεθ' ὧν καὶ ἡμεῖς ἀνυμνοῦντες τὴν ὑπερένδοξον καὶ ὑπερθαύμαστον τῆς θεαρχικῆς ἐξουσίας τρισυπόστατον δυναστείαν καὶ δεσποτείαν τὴν εὐχάριστον δοξολογίαν κατὰ χρέος [2] προσάξωμεν τῷ πατρὶ καὶ τῷ υἱῷ καὶ τῷ ἁγίῳ πνεύματι εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰώνων· ἀμήν.

[2] καταχρέως V.

INDEX NOMINUM

S. COLUMBAE HIENSIS
CUM MONGANO HEROE COLLOQUIUM

Cum nuper Dublinii in Collegio Sanctissimae Trinitatis nobiles codices gadelicos cursim evolvere nobis datum est, oblata opportunitate usi sumus inspiciendi recensionem alteram, hactenus e solis catalogis notam, perobscuri illius mirique admodum Colloquii (sic inscribitur) S. Columbae Hiensis cum Mongano heroe. Hoc enim quanti interesset et philologorum et eorum qui priscas vulgi superstitiones, maxime Celtarum, dedita opera colligunt, iam pridem adverterunt qui ediderunt primum [1]. Quippe et vocum aliquot formae pervetustae sunt, et antiquissimum hoc exemplum videtur esse [2] generis illius in hibernica hagiographia pernoti, quod sanctum aliquem inducit cum prisco heroe colloquentem. Ideo fortasse non nihil proderit ex altero codice qui fabulam servavit [3] eam exhibere.

Codices inter se vix non ad verbum concordant ; at in scribendi ratione tanta discrepantia interest ut, si ad paginae calcem (quod solet fieri) lectiones variae reicerentur, tota fere narratiuncula in notulis esset truncatim ingeminanda. Ideo integram bis typis mandamus, primo ex codice H. 2. 17, dein ex H. 3. 18, Kuno Meyer apographo ad exempli fidem, ubi opus erat, castigato.

[1] Kuno Meyer and Alfred Nutt, *The Colloquy of Colum Cille and the Youth at Carn Eolairg*, in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. II (1899), p. 313-20. Editio e codice H. 3. 18 Collegii Sanctissimae Trinitatis Dubliniensis, p. 555-56.

[2] Recentiores hac prosa narratione haud scio an videantur versus ascripti Muru Dungallensi (de quibus vid. infra, p. 77, annot. 4) ; hi enim minus vetustam linguae formam referunt, caelique visionis mentionem faciunt, de qua tacet Colloquium.

[3] Is est eiusdem Collegii codex H. 2. 17. Cf. Plummer, *Miscellanea Hagiographica Hibernica*, p. 208, num. 105.

Codicis H. 2. 17 paginae 172-87, 192 et 193 excisae sunt e libro pernoto eiusdem Collegii Sanctissimae Trinitatis H. 2. 16, saec. XV exarato [1]. Paginae 178 columnam sinistram, quae vacua erat, complevit, fortasse saec. XVI, manus alia, scribendi non adeo perita, atramento magis nigro. Eadem manu eodemque atramento probatio pennae in summa columna: *Dus in fo in ge sa,* partim a glutinatore excisa ; id est latine : « Ut sciatur an bonus sit anser » ; extra iocum, haec exarari ad periculum faciendum novae pennae anserinae. Post voces *Finit. Amen,* eadem manu sed grandiusculis litteris hi versus gadelici leguntur de chronologia narrationum epicarum Hibernorum [2] :

Iar Togail Bruidhne, ná ceil,
*hi cinne mis iar ndibh mbil*adhnaibh (*sic*)
Iar ndith Conair tar ler
*sluaig*edh *na Tan*<*a*> *tugedh* [3].

Subdit librarius : *Misi Fer in Da Ul...* ; id est latine : « Sum ego Fer in Da Ul.... » ; reliqua cognominis parte infelici casu excisa. Tandem in ima columna habetur : *in Dei nomine amen.* Vix non omnes lineae paulo longius protendunt ad extremam paginae oram, quam in reliquo codice solent ; ideo mirum non est, extremis cuiusque versiculi litteris parum pepercisse glutinatorium cultellum. Accedit quod huius folii ora attrita est. Quae utrave de causa exciderant, litteras supplevimus ex altero codice et uncinis <> inclusimus.

Descriptionem huius partis codicis alterius, H. 3. 18, tradit Kuno Meyer, qui saec. XV eam exaratam esse censet [4].

[1] Codex H. 2. 16 est qui vulgo nuncupatur The Yellow Book of Lecan. De hoc fragmento, codici H. 2. 17 inserto, vid. T. K. Abbott et E. J. Gwynn, *Catalogue of the Irish Manuscripts in the Library of Trinity College, Dublin* (Dublin, 1921), pp. 112, 350.

[2] Prosa oratione legitur tractatus brevis de eodem argumento in cod Harl. 5280, fol. 54 (saec. XVI) ; ed. Kuno Meyer, *Revue Celtique*, t. XI (1890), p. 210 ; uter alterius sit fons conicere non audemus.

[3] Corruptum locum eleganter restituit Prof. O. J. Bergin : Iar Togail Bruidne, nâ ceil, | hi cinn mís iar ndib mblíadnaib, | iar ndíth Chonaire tar ler, | sluaiged na Tâna tugad.

[4] Loc. cit., p. 313. De toto codice vid. Abbott et Gwynn, op. c., pp. 140-58, 358-62 ; potius XVI saec. hanc partem ascribit v. d. E. J. Gwynn, ibid., p. 358.

Ceterum nihil nobis occurrit aut advertendum aut addendum, nisi quod narratiuncula de S. Alberto episcopo in Germania [1] non in p. 559 se extendit, sed explicit in ima p. 557 [2].

Nostrum non est pro viribus contendere, uti philologiae celticae ratio atque ordo postulat, priscum textum eruere et restituere quem suo quisque modo codex uterque refert. Ea cura esto grammaticorum, quorum fines invadere nolumus. Satis erit advertere, saec. VIII medium redolere quarumdam vocum formas [3].

In memoriam revocandum est, de huius narratiunculae argumento exstare carmina gadelica duo quae leguntur in codice Oxoniensi Bodleianae bibliothecae Laud Misc. 615, pp. 18 et 21 [4]. Totam praeterea fabulam et stilo mutato et multis omissis adiectisve suae Vitae S. Columbae inseruit Manus O'Donnell, initio saec. XVI [5].

Restat ut gratias agamus amplissimas claro viro O. J. Bergin, cui totum referendum est, si in hoc fragmento emendando vertendoque ulterius, quam Kuno Meyer perrexerat, processum esse videatur.

Paulus GROSJEAN S. I.

[1] Is Albertus quis fuerit frustra anquisivimus. Narratiuncula eadem est quam in duobus aliis codicibus legi advertit PLUMMER, op. c., p. 255, num. 306.

[2] Sequitur tractatus gadelicus de ultimis sacramentis et felici morte (p. 558-59 med.); tum carmen gadelicum *Trefocal trachtait*, de quo MEYER, l. c., p. 314, ABBOT et GWYNN, p. 152.

[3] De aetate sermonis adhibiti hoc loco in H. 3. 18, MEYER, ibid. Littera u aspirationis signo supraposito in H. 2. 17, quam transcripsimus uh, non adeo infrequens est.

[4] Primum carmen edidit K. MEYER, in K. MEYER et A. NUTT, *The Voyage of Bran*, t. I (London, 1895), p. 88-90; et partem alterius, quod ascriptum est Muru Dungallensi (3 strophas ex 22), ibid., p. 87. Cf. K. MEYER, *The Bodleian Laud* 615, in *Ériu*, t. V (1911), p. 9, num. 41 et 33.

[5] Manus O'DONNELL, *Betha Colaim Chille. Life of Columcille*, edd. A. O'KELLEHER et G. SCHOEPPERLE (Urbana, 1918), p. 78-83 (cf. p. 170-71); etiam in *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. IV (1904), p. 304-311 et t. IX (1913), p. 250-53. Gadelicam illam Vitam « succinctius excerptam et in latinum sermonem versam » edidit COLGANUS, *Triadis Thaumaturgae... Acta* (Lovanii, 1647), p. 387-446; sed hanc narratiunculam omittendam censuit, uti legitur p. 446, in ima columna 2.

A. E codice H. 2. 17

IMACCALLAIMM*H* COL*UIM* CILLE *OCUS* AN OCL*AIG*[1]
OC <C>ARRIC hOLAIRC.

(Asb*e*rat alaile bod Mogg<an mac F>ia*chna*.)

Asbert Q*uolum* Q*uildi* fris : « Ca*n* dolot ca, o aglac[2] ? » <ol Quolum> Q*uildi*.

Rospon*dit* inuenios : « Dodech sa, » oul ind ocl<auch[3], « a t>iriuh ingnadh, a tioriuh gnathacha, co fess*ur* u<oit siai> fóat f*or*si*n* meaouha, ag*aus* fout f*or*an genuir fis 7 anuhis. »

Rospon*dit* Colum Cille[4] : « Ces, » oul Col*um* Q*ui*llea. « Co<iuch> rouhio riaomh ind loch sa aetcím ? »

Roespon*dit* nouenios : « Rosf*etur* sa aon ni sein. Ba buidhe, bao scothach, ba glas, ba tilcauch, ba holaich, ba hossrach, ba h*air*gtech, ua cairptech. Rodiult sa in uhasiu[5] <as> ; rehenaus ind basi hée, in[6] uasí ron ; rothrat<hrach>[7] in uasiu q*u* all*taich* ; imrul*ad* in uasiu duinei ; rogab<us> fo tribh seoluibh, siul mbodhe beres, seol n*h*glas[8] badhus, seol derg foco*m*breth... fheule[9]. Roiechtsat mnao dimmh[10], a*cht* naeth it*er* aoth*ar* maoth*ar*[11], cid be<r>acht co lubhuir fri daoine bíuu, co timtach fri ma<rbu>. »

Asbuirt Col*um* Q*ui*lde aitharrach frissind ocliog[12] :« Osain inirsie friun*n* a anouir, cid[13] fothao ni ? »

Frisgaort in ocl*ach* : «Fil fiuru foundmara[14] folt lio<bro>[15]

[1] (an o.) an od *cod.* ; *leg.* an ocl.
[2] *forsan* aglao<ich> *cod.*
[3] *forsan* ogl<auch> *cod.*
[4] (C. C.) inue*n*ios *cod.*
[5] inuhasin *cod., ut videtur ; locus vix legi potest.*
[6] 7n *cod.*
[7] *leg.* rothrac<htach> ?
[8] n *cum puncto supra litteram cod.*
[9] *sic leg. videtur ;* frieule (?) *cod.*
[10] dinimh *vel* dnimh *cod.*
[11] (a. m.) aoth- maoth- *cod.*
[12] oclidg *cod.*
[13] *forsan* cia *cod.*
[14] foundmra *cod.*
[15] *forsan* foltliu<bru> *cod.*

fóo ; fil búu huathm*ar*a olaochtmáora foo, asa uhint ngeine ; fil daomha daumhda ; fil eocha eithdiu ; fil deichcenda ; fil trechen*n*<da> ; an Oruip, in Aisía, i tiriuh ingnath, hi f*er*un-<d> glais, os imil imel co inbir. »

« Lor go sin, » ol Col*um*. Atraigh C*olum* Ci*lle* oca ndesin a m*uintir*e leis fo*r* leith dia acallui*m* 7 dia fi*arfaigid* nao ruon ne*m*da 7 talmann*n*<da>. O ro bad*ar* hisi*n* couhrun le*th*e laoi (naoi ou ointrath co r*aile*) muint*er* C*olum* Ci*lle* oca ndeisi di etirq*ue*<n>. O rogléi in cubr*unn* *con*acad*ar* tailmidhe do celu*r*<erru> ind ogl*ach*. Ni fet*ar* cia luidh nó tul*uidh*.Tan mbao a m*uinter* og guidhi C*olum* Ci*lle* ara faiollsieghe doibh ní du*n* coubrun*n*, asb*er*t Col*um* Qu*i*lle friu, nat caom*h*nac*er* cidh aoe*n*b*er*rir [1] da eb*er*t friu do neoch doraighe fris ; oc*us* asb*er*t, ua móa do les do daoiniuh a n<eam> faisneus doibh. Finit. Amen.

B. E codice H. 3. 18

Imacaldaim Calldaoim Cille 7 ind oclaig oi Cartt hEolarc.

(Asb*er*at alailiu bod e Mogga*n* [2] m*ac* Fichnaoi [3].)

Aisb*er*t Coldam Ci*lle* fris : « Can dolot sa, a óclouig ? » ol C*olum* Ci*lle*.

Respon*dit* iueinis [4] : « Dodechusa, » oul ind oclauch, « a tírib ingnadu, a tirib gnath, cai fes*ur* uoit siai foat f*or*sin m<b>ebai, acaus fout f*or*au ngenir, 7 fot f*or*sa [5] nadnuic [6] fis 7 anufis. »

Respon*dit* C*olum* Ci*lle* : « Cescc, » oul Colum Cidle. « Coiuch reboi riam in*n* [7] loch sae aetcium ? »

Respon*dit* iuenis [8] : « Rof*etur* [9] sae aenísein. Bae bouide,

[1] *leg.* aoenbretir ; *cf. locum in codice* H. 3. 18.
[2] Moggan Meyer.
[3] Fiachnaoi Meyer.
[4] *initio vocis una littera erasa ; ante erasionem* iuueinis, *ut videtur.*
[5] forsa Meyer.
[6] (7-nadnuic) *in marg. add. eadem manu, nullo tamen signo in textu posito quod ostenderet ubi voces essent inserendae.*
[7] inn Meyer.
[8] *initio vocis una littera erasa ; ante erasionem* iuuenis, *ut videtur.*
[9] rofetur Meyer.

bai scothach, ba glas, ba tilchuch, ba holaich, ba hosrach, ba hairgdech, ba carbthech. Rodiultsea [1] in basiu as; re... naus [2], ind basi hée 7 in uuisi [3] ro; rothrathrach [4], in uaisi *cú* alldaich; immorul*ad* in uaisi douiniu; rogabus fuai thrib seoluip, siul mboideai beris, seoul nglaus badus [5], seol derg focombreth... feula. Roiechtsat mnae dimm, *acht* naetfeiutir ath*air* m*athair* [6], cid berat cu tlubrur fri doine biu, co timtach f*r*i marbu. »

Asbert Colldam Cidle aithairrauch f*r*isi*n* [7] noicluigi: « Osain inirsi [8] friun anuir, cid fotha ní? »

Frisgart ind óiclauch: « Fil firu fondmuriu folt liubru fóó; fil buu huathm*uru* [9] alachtmaru fóó, assa [10] bint ngeime; fil damai daumdai; fail [11] euchu eithdiu; fiul déichendua; fiuil [12] tréchendi; ind Oruip, in Aisia, i tirib ingnath, h<i> ferund glaiss, osa [13] ilimel coa [14] inbir. »

« Lour co siun, » oul C*olum* C*ille*. Atraig C*olum* C*ille* oca ndesin a m*uin*tt*ire* [15] leis for leith dia acalldaim 7 do iarfuidi*d* na rún nemdai 7 talmandai. O rubat*ur* hisi*n* [16] cobrun*n* leth laí (noi <o> ointrath co raile) muinnntir C*oluim* Ch*ille* oca ndeicsi di etarchein. O roglei ind cobrunn *con*acat*ur* talmidu [17]

[1] e *add. infra lin.*
[2] *locus duarum litterarum in rasura inter* e *et* n; *leg.* reshnaus; *cf. locum in codice* H. 2. 17.
[3] (in uuisi) *an leg.* inn uisi?
[4] *leg.* rothrachtach *suasit* MEYER; *sed verbi pars esse videtur.*
[5] seul *add. cod. sed del. punctis subpositis, iisdem forma et atramento ac puncta quae adhuc leguntur sub duabus litteris erasis ante vocem* naus.
[6] m*áthair* MEYER.
[7] f*r*isin MEYER.
[8] n *postea add. in marg. ead. manu.*
[9] *an leg.* huathm*aru*? *Cf. locum in codice* H. 2. 17, *et vocem hic proxime sequentem.*
[10] a *altera infra lin.*
[11] fil MEYER.
[12] fiul MEYER.
[13] *spatium duarum litterarum vacuum in cod. Cf. locum in codice* H. 2. 17.
[14] a *infra lin.*
[15] (oca-muinttire) *deletum in cod.; silentio omisit* MEYER.
[16] hisin MEYER.
[17] *ante corr.* tailmidu.

do celur erru ind oclach. Ni *fet*autur cia luid *no* [1] cia taul*uid*. Intain mboei a mueintar oga guidea Coll*uim* Cidlea ara faill-sigh*edh* doeib ní don*n* cobrun*n*, asb*er*t C*olum* C*ille* friu nat caeumnicair cid aeonbr*eth*ir do ep*er*t f*r*iu do neuch diraigh-*edh* fris; oc*us* asb*er*t ba mou ddiles do daeinib a nea*m* [2] aisneis doib. Fi*nit*.

Translatio.

Colloquium Columbae et iuvenis in <loco dicto> Carn Eolairg [3].

(Dicunt quidam eum <iuvenem> fuisse Mongan filium Fiachna-i [4].)

Dixit ei Columba: « Unde venisti, o iuvenis? » inquit Columba.

Respondit iuvenis [5]*:* « Veni, » inquit iuvenis, « e terris ignotis, e terris notis, ut sciam a te ubi mortuae sint, et ubi natae, et ubi sepultae [6] scientia et inscientia. »

Respondit Columba [7]: « Interrogo, » ait Columba, « quid olim fuerit lacus quem videmus. »

Respondit iuvenis: « Id ego novi. Erat flavus, erat floridus, erat viridis (vel cinereo colore), erat collinus, erat potulentus, erat ostreus (?) [8], erat argenteus, erat plaustreus. Depavi [9] illum quando eram dama; natavi in illo quando eram salmo

[1] *nó* Meyer. [2] neam Meyer.

[3] Cart hEolairc, Card Eolairg, Carn Eolairg, seu Carraic Eolairg, ad lacum Foyle in Co. Derry. Adverte lacum nomen duxisse a Febalo, Febalique filium Bran esse qui in Terram Vivorum migrasse narratur.

[4] Interiit Monganus, si Annalibus credendum est, circ. annum 620; cf. Meyer et Nutt, op. c., t. I, p. 136-41. Pernota autem est fabula, Monganum non esse nisi ipsum Finn mac Cumhail, antiquum heroa, redivivum, ibid., t. II, p. 29 sqq. et passim.

[5] Italicis referimus latinas formulas gadelicis vocibus interspersas; quae fortasse indicium essent narratiunculam latine primum esse conscriptam, dein in gadelicum versam, nisi frequens allitterantium vocabulorum congeries, ceterum vix quicquam significantium, gadelicam proderent originem.

[6] (et ubi sepultae) *in marg.* H. 3. 18; *om.* H. 2. 17.

[7] (R. C.) *Respondit inuenios* H. 2. 17.

[8] Cf. lingua gadelica hodienra oisre, « ostreum »?

[9] Legendo *ra giultsa.*

et quando eram vitulus marinus; ......[1] illum quando eram lupus [2]; transmisi illum quando eram homo; traieci illum sub tribus velis, velo flavo, ursino, velo viridi (vel cinereo colore), quod in unda mergit, velo rubeo quod.....[1] carnes [3]. Clamaverunt feminae ad me [4], etsi neque patrem novi neque matrem, etsi loquor ad homines vivos, ut commercium habeam cum <hominibus> mortuis. »

Dixit Columba iterum ad illum iuvenem: « ... insulae .... ad orientem a nobis, quid quod est sub nobis[5]? »

Respondit iuvenis: « Sunt viri canori cum longis capillis sub illis; sunt pecudes terribiles praegnantes [7] sub illis, quorum suavis est mugitus; sunt cervi cervini [8]; sunt equi equini [9]; sunt decacephali [10] (homines?); sunt tricephali; in Europa, in Asia, in terris ignotis, in terra viridi (vel cinereo colore), ex quo sunt multi limites (?) usque ad aestuarium (vel stagnum) [11]. »

[1] Obscura vox, quae verbi forma esse videtur.

[2] *Lit.* canis ferus.

[3] Sic, ut videtur, H. 3. 18; quid sibi velit H. 2. 17 non perspicimus, nisi forte signum illud supra litteram *f* fuerit in exemplo signum aspirationis male descriptum.

[4] A me? Nisi legendum est *di nim*, i. e. de caelo; vel *dínním*, i. e. incuriosae.

[5] *Fotha ní* pro *fo-n-tá-ni*? Sed forsitan vocula *ní* (quam Meyer non vertit) praeponenda est responsioni iuvenis, ut legatur formula perfrequens in respondendo *Ní hansac*, i. e. Non difficile est dictu. Obscura ceterum narratio, hoc loco omnino fit tenebricosa. Plura eaque mira de illis insulis habentur ap. Manus O'DONNELL, l. c.; quae cum insulae uno fere ore ab Hibernis mythographis in occidentali Oceano reponantur, in utroque codice legendum esse *aniar* « ad occidentem », non *anuir* « ad orientem », advertit MEYER, *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. c., p. 316, annot. 8.

[6] Cf. *Taín Bó Cúailnge*, ed. STRACHAN et O'KEEFFE (Dublin, 1912), lin. 2561.

[7] (pecudes-praegnantes); locus corruptus, ut videtur. MEYER, ibid., annot. 9, suadet ut legatur *buu lúthmara lachtmara*, « pecudes pernices (vel agiles), lacte abundantes ».

[8] Vel cervorum (damarum, ceterorumque animalium id genus) greges.

[9] Legendo in utroque codice *eichdiu* pro *eithdiu*

[10] Bicephali H. 3. 18.

[11] Eius *add.* H. 3. 18.

« Satis hoc est, » ait Columba. Tunc Columba pergit in conspectu monachorum suorum seorsum cum illo <iuvene>, ut cum eo fabuletur et eum interroget de arcanis caelestibus et terrenis. Cum colloquerentur per dimidiatum diem (vel ex hora in horam eandem <diei sequentis> [1]) erant monachi Columbae aspicientes eos a longe. Ubi finitum est colloquium, viderunt subito iuvenem nusquam comparere. Nescitur quo ierit aut quo abierit. Quando rogaverunt Columbam monachi eius ut aliquid eos doceret de hoc colloquio, dixit eis Columba, se ne unum quidem verbum eos docere posse de iis quae sibi ille dixerat; dixitque, magis prodesse hominibus ea nescire.

Finit. Amen.

[1] (vel-sequentis) videtur glossa in narrationem ipsam inducta, vel alius recensionis varia lectio a librario sic memorata.

UNE RELATION INÉDITE
DE LA CONVERSION DE S. HUBERT

On sait à travers quelle forêt touffue de textes légendaires s'est propagé jusqu'à nous le souvenir, de tout temps fort vivace, du glorieux patron de l'Ardenne. « In silvam duco, opacam et densam... » Rarement le mot de Bollandus s'est trouvé mieux vérifié. Par bonheur il est, pour nous retrouver dans une littérature aussi drue, des guides autorisés ; et nos lecteurs n'ignorent pas les savants travaux du P. De Smedt[1]*, de MM. Demarteau, Balau, Levison, Van der Essen. Il nous sera permis, au début de ce court article qui lui doit tout, de faire mention plus spécialement du P. Albert Poncelet, et de l'étude qu'il publia, en 1911, dans l'éphémère* Revue Charlemagne, *sur l'opuscule* De Vita et conversatione S. Huberti ante-episcopatum[2]. *Ces pages, qui devaient n'être qu'un prélude au vaste commentaire que méditait alors notre regretté confrère*[3]*, sont peut-être les dernières qu'il lui fut donné d'écrire. Si elles ont sur plusieurs points rencontré une contradiction, d'ailleurs fort courtoise*[4]*, elles témoignent à coup sûr d'une singulière maîtrise du sujet.*

Parmi les matériaux amenés à pied d'œuvre par le P. Pon-

[1] *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 759 suiv. On y trouvera une bibliographie abondante.

[2] Albert Poncelet, *L'opuscule « de vita et conversatione S. Huberti ante episcopatum »*, dans *Revue Charlemagne*, t. I (1911), p. 129-45.

[3] Voir son éloge dans *Anal. Boll.*, t. XXXI (1912), p. 134.

[4] Les éditeurs des *Passiones Vitaeque sanctorum aevi merovingici*, tout en opposant de sérieuses raisons à la thèse nouvelle du bollandiste, qui reportait à quatre cents ans en arrière le *libellus de vita*, ont tenu à rendre un hommage ému à celui dont ils discutaient l'opinion. Cf. *M.G.*, Script. rer. mer., t. VI (1913), p. 429-32 (B. Krusch) et p. 478 (W. Levison).

celet et demeurés sur le chantier, nous avons distingué une brève relation anonyme, qui n'a pas été, croyons-nous, signalée jusqu'à ce jour. Le bollandiste l'avait trouvée, peu avant de mourir, dans un manuscrit du XV[e] siècle appartenant aux Archives de la ville de Nimègue[1]*. Cette pièce, intitulée* Conversio sancti Huberti confessoris *et appelée par le P. Poncelet la « légende brabançonne », en raison de l'origine qu'il crut devoir attribuer au recueil, joua un certain rôle dans l'évolution de la légende fameuse et contient en propre quelques éléments inédits. C'est pourquoi nous nous sommes décidé à lui donner, sans plus de retards, une place dans les* Analecta. *Des notes laissées par notre confrère nous ont, au reste, fort heureusement aidé à mettre ce petit écrit dans le cadre littéraire qui lui convient.*

C'est une version française de la Vie de S. Hubert qui mit sur la trace de la relation brabançonne et en fit découvrir l'intérêt. Voici comment. Dans son Historia S. Huberti principis Aquitani, *imprimée à Luxembourg en 1621, le jésuite Jean Roberti fait mention d'une biographie de son héros, composée en français l'an 1459, et dont les divers chapitres avaient été réunis par les soins d'un certain Hubert le Prévost*[2]*. Un exemplaire somptueusement enluminé avait été offert par ce pieux mécène à l'abbaye de Saint-Hubert en Ardenne, et c'est là que le P. Roberti en put admirer le « noble vélin » et les fraîches miniatures. Si ce plaisir nous est aujourd'hui refusé, du moins la bibliothèque Nationale de Paris a-t-elle gardé une copie, également soignée et à peine plus jeune, de la même œuvre:*

[1] Ce manuscrit — M. l'archiviste Daniëls a bien voulu nous en aviser récemment — porte aujourd'hui la cote C. XIV. A, n° 15. Œuvre de plusieurs mains du XV[e] siècle, c'est un recueil en papier (0,215 m. × 0,145), qui contient de nombreuses Vies de saints belges (Gertrude, Amelberge, Gommaire, Evermar, Monon. Gérard de Brogne, Rombaut, Liévin, Aubert, Trond, Hubert, Ode d'Amay, Aldegonde, Begge, Herlinde et Relinde, Basin, Waudru, Géry, Amand, etc.) et la chronique de Guillaume de Berchen *De nobili principatu Gelrie et eius origine*, qui a été publiée d'après ce manuscrit par L. A. J. W. Sloet van de Beele (Hagae Comitum, 1870). Nous comptons donner bientôt une description détaillée de cet intéressant recueil. Le texte que nous publions ci-après se trouve f. 222-222[v].

[2] P. 115.

c'est le manuscrit 424 (ancien 7025), lequel fit d'abord partie de la riche « librairie » brugeoise du seigneur Louis de la Gruthuyse († 1492) et fut légué avec elle par la suite au roi Louis XII (1498-1515) [1]. *De la compilation de Le Prévost on tira, entre 1510 et 1530, semble-t-il, l'ouvrage, aujourd'hui fort rare, qui fut imprimé sous le titre:* La vie de monseigneur sainct Hubert dardeine [2]. *Il a été réédité depuis par Fétis* [3] *et par le comte de Douhet* [4].

Or voici ce que le prologue nous apprend sur l'origine de la biographie française [5] *et sur les sources d'où elle dérive :...* Par ceste consideration doncques un Hubert le Preuvost en lan mil cccc.lix. ayant en monseigneur sainct Hubert, son especial

[1] Voir L. DELISLE. *Le Cabinet des manuscrits de la bibliothèque impériale*, t. I, p. 140 suiv. ; et [VAN PRAET]. *Recherches sur Louis de Bruges, seigneur de la Gruthuyse*, Paris, 1831. Un troisième exemplaire est aujourd'hui le cod. AA. 270 (olim Th. 276) de la bibl. Royale de La Haye. Cf. JUBINAL, *Lettres à M. le comte de Salvandy sur quelques-uns des manuscrits de la bibliothèque royale de La Haye*, Paris, 1846, pp. 17, 72-77 ; et G. DOUTREPONT, *La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne*, Paris, 1909, p. 220-21. Cette *Légende de saint Hubert d'Ardenne* a été « grossée » par David Aubert, qui a daté son prologue à Philippe le Bon de « l'an de grâce 1463 ». La *Légende*, d'après ce prologue, avait été présentée au prince par « ung sien citoyen... ayant long temps par avant vacquié en plusieurs contrées ainchois qu'il peust au vray avoir trouvée ceste ditte légende au long, comme cy après est déclairée ». Ce citoyen doit être identifié avec Le Prévost. (Bibliographie sur le personnage dans U. Chevalier, I², col. 2188). Enfin, une quatrième copie de la même légende nous est signalée dans le *Catalogue général des manuscrits français* de M. Henri Omont parmi les *Nouvelles acquisitions françaises*, IV (Paris, 1918), p. 87-89. Il s'agit d'un recueil de Vies de saints, en prose et vers français, du XVIe siècle, sous la cote 10721 ; du f. 45v au f. 59v on lit « la Vie de monseigneur saint Hubert d'Ardeine, avec les miracles ».

[2] Parisiis, s. a., 32 ff. Cf. BRUNET, *Manuel du libraire*, 5e éd. t. V, col. 1192. La bibliothèque Royale de Bruxelles en possède un exemplaire.

[3] Éd. FÉTIS, *Légende de saint Hubert*, Bruxelles, 1846, p. 113-82.

[4] Comte de DOUHET. *Dictionnaire des légendes du Christianisme*, Paris, Migne, 1855, col. 604-47.

[5] Nous citons, à moins d'exceptions chaque fois signalées, d'après le ms. 424 de la bibl. Nationale. La collation avec l'imprimé décèle quelques variantes de détail.

parein et intercesseur, tres singuliere devotion, et desirant en ses sainctes œuvres et doctrines par example et amendement de vie prouffiter et obtenir grace envers Nostre Seigneur, a ces iours passez a lhonneur de lui, aussi adfin quil soit par ses merites a lui plus enclin, prins et mis paine et diligence de trouver sa legende. Et apres plusieurs parquisions, il a trouve une partie delle et la moindre ou monastere ouquel son sainct corps gist et repose en Ardenne, une autre partie a Thielemont, une autre a Bruxelles et une autre en ceste ville de Bruges [1]. Il, considerant sa saincte vie et le grans miracles que dieu a le tamps passe demonstre et demonstre amcoires de iour en iour par ses merites, a sa dicte legende ou tout ce que delle, comme dit est, il a peu trouver en langue latine, fait par notables clers, les aucuns estant docteurs en saincte escripture, visiter, rassembler et mettre en deue forme au mieulx et le plus veritablement quil a peu, sans aucune chose varier en la substance. *En dépit de l'allure précieuse du style, ces indications sont assez claires ; encore nous faut-il rechercher quels éléments épars de la légende Hubert le Prévost a procurés aux « notables clers » et fait, comme il le dit plus bas, « translater du latin en françoys ».*

La biographie compte en tout 55 chapitres. On y retrouve sans trop de peine la Vie composée par Jonas d'Orléans (BHL. *3994*) [2]*; elle remplit les ch. 13-19 et 21-46. Le* Liber I miraculorum *occupe les ch. 47-55. Dans ceux qui restent (1-13 et 20) on peut distinguer, outre le texte* BHL. *4000, tiré lui-même presque en entier de la* Vita Lamberti *de Nicolas, chanoine de Liége, de nombreuses variantes et des traits inédits. Sont-ce là les vestiges des récits que Le Prévost rapporta de Tirlemont et de Bruxelles? C'est possible. En tout cas la plupart ont été*

[1] Changé par l'éditeur de Paris en : *la ville de Bruges.*

[2] C'est tantôt une version mot à mot, tantôt une traduction libre, qui tour à tour abrège ou amplifie. Parfois la fidélité au texte latin est trop servile ; par exemple là où Jonas avait reproduit, telle quelle, la phrase de l'anonyme contemporain, sa propre source : *Quant vint environ le point ou aulbe du iour de la sexte ferie n o u s, s e s r e l i g i e u x e t f a m i l i e r s, demourans en tour son lit attendans son glorieux trepas. Estant aussi a v e c n o u s son tres chier et tres noble filz Florbert, le sainct homme se retourna e n v e r s n o u s et dist...*

empruntés à la légende brabançonne que nous éditons ci-après. Cette influence se révèle, incontestable, dès le chapitre Ier, grâce à une contradiction qui touche à la substance même des faits, et que, chose singulière, les « notables clers » n'ont pas cru devoir dissimuler. Il s'agit de la patrie de S. Hubert. Au début de la narration, on appelle le héros ung jeune filz du pays d'Acquitaine, *et ceci est onforme au texte de Nicolas de Liège* [1]. *D'autre part, quelques lignes plus bas, les auteurs déclarent:* Nous lisons ailleurs et ce plus clerement tenons que sainct Hubert fut natif du pays d e r d e n n e et fut de noble lignie et duc. *Or la légende brabançonne commence précisément par ces mots:* Sanctus Hubertus fuit nobilis dux, ortus de provincia A r d e n i e.

Que les auteurs ont bien puisé à cette source, cela nous est démontré à l'évidence par la suite de la phrase:

... incredens tamen et nolens in Deum credere, sed dies sollempnes, quantum fuerunt sanctiores, tanto magis vacavit in venacione et ydolorum ymmolacione.	Il fust longue espasse de son aage incredule non veuillant Dieu cognoistre, mais quant solennelles et plus sainctes estaient les festes ordonnees de faire et celebrer a Nostre Mere saincte Eglise, tant plus fuyait le divin office et s'en allait par les boys et forest chassant, et que pis estait, il sacrifiait aux ydoles [2].

[1] La légende française ne s'écarte de *BHL.* 4000 qu'en un point, qu'il est intéressant de noter ici :

Adhaerebat ei quasi comes individua a m i t a s u a Oda, quae erat Boggis Aquitanorum ducis recens defuncti vidua.	*Et estoit avecque lui Ode s a f e m m e, quil avait un pou par avant espousee demourant, quant il la prinst, vefve de Beggis duc dacquitaine.*

Ce n'est pas là une simple distraction des traducteurs ; le ch. 6 a pour titre : *La vie et conversion de dame Ode, f e m m e e t e s p e u s e de monseigneur sainct Hubert dardenne.* Inc. *Ode l a c o m p a i g n e e t a m i e de monseigneur sainct Hubert..*

[2] Ch. 2, éd. Fétis, p. 121. Curieuse variante dans le ms. de La Haye f. 9v, où David Aubert écrit : *Touttefois il avait long temps vescu en la loy de Mahom.*

Même accord sur le jour de la conversion:

Accidit autem ut quadam die natalis Christi...

Ung jour, feste de la nativité de nostre benoist Sauveur Jesu Christ... [1].

Il faut noter à ce propos que les autres relations placent l'épisode fameux de l'apparition du cerf crucifère un vendredi-saint [2], ou, sans même préciser, un jour de fête chômée. Ces parallèles sont suffisamment convaincants. Voici d'ailleurs encore deux points de détail où nos deux textes s'accordent plus particulièrement:

Tunc beatus Lambertus iniunxit ei penitenciam septennem.

Après que monseigneur sainct Hubert eut accomplie sa penitence, laquelle le bon pere sainct Lambert lui avait enjoincte et en laquelle il demoura perseveramment l'espace de VII ans [3].

Hubert s'étant rendu à Rome, le pape, averti par une voie surnaturelle du martyre de S. Lambert, veut donner un successeur à celui-ci et se met en devoir d'ordonner prêtre le pèlerin venu de Liège. Résistance du converti, qui est laïque et ignorant des sciences sacrées. Là-dessus, le pape lui-même se prend à hésiter, lorsque

angelus Domini detulit de celo stolam albam et breveárium litteris scriptum, quas intuens Hubertus peroptime legit, ac si maximus clericus mundi fuisset.

l'ange de nostre Seigneur... descendant du ciel apporta une moult belle estolle et ung petit brevet escript de lettres... Hubert print le brevet et incontinent qu'il regarda dedens, il commença a lyre et tant ligerement le leut comme se tous les jours de sa vie il n'eust fait que estudier et lyre [4].

[1] Ibid.
[2] *Vita V*, c. 1 (éd. De Smedt, *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 834).
[3] Ch. 8, éd. Fétis, p. 125.
[4] Ch. 12, p. 127.

Ce trait du brevearium litteris scriptum (*rendu assez curieusement en français par* ung petit brevet escript de lettres), *nous ne l'avons pas rencontré ailleurs. Au chap. 20 enfin, où se trouve intercalé un passage pris à Nicolas de Liège dans le texte de Jonas d'Orléans, nous relevons encore une trace de notre légende brabançonne. Il y est question des bourreaux de S. Lambert. A son retour de Rome, Hubert apprend qu'ils* estoient hors de sens, menans furieuse et forcenée vie, a maniere de chiens enragiez ou forcenez [1]. *Le nouvel évêque, alors, les convertit par ses exhortations et les délivre de leur mal. Cette altération des récits plus anciens* [2] *ne s'est pas faite sans emprunts au texte que nous publions ci-dessous. Comme lui, d'ailleurs, la légende de Le Prévost conclut:* Le bon sainct aquist ceste grace par ces merites envers Dieu, que ceux qui de telle maladie ferus et travaillez sont a lui recourus et veuellent requerer devotement, ne s'en sont point retournez sans allegement et tant bon remede de guarison de santé [3].

*Le recueil de Nimègue fait encore mention à deux autres places de l'illustre patron des chasseurs. Au f. 221*v *on lit quelques extraits de Jonas* (BHL. *3394*). *Plus loin, une main du XV*e*-XVI*e *siècle a écrit au bas du feuillet 221*v *la note suivante:* Nota. In magna legenda sancti Huberti habetur quod Bertrandus pater eius fuit et Papita mater eius. Cuius soror Papite fuit sancta Oda virgo Scotorum regis filia [4]. Bertrandus dux Aquitanie fuit. Hic Hubertus Agnetem Lotharii regis Franciae neptem habuit uxorem. *C'est là, vraiment, accumuler beaucoup de fables en peu de mots. A quelle source l'auteur de cette note fait-il allusion en parlant d'une* magna legenda sancti Huberti? *Nous ne pourrions le préciser. Il en va malheureusement de même du texte de la* Conversio [5]. *Tou-*

[1] Ch. 20, éd. Fétis, p. 136.
[2] Cf. *BHL.* 4002, c. 12-13.
[3] Ch. 20, éd. Fétis, p. 137.
[4] Confusion manifeste avec la vierge Ode (Oda Rodensis; cf. *BHL.* 6263 suiv.), citée ici en lieu et place de S[te] Ode d'Amay, veuve.
[5] Il y a lieu de noter quelques ressemblances entre les lignes 5-15 de notre texte et le bref récit de l'apparition du cerf, tel que l'auteur de la légende latine en cinq parties (cf. A. Poncelet, dans *Revue Charlemagne*, art. cit., p. 140-42) l'a interpolé dans le ch. 15 du *liber II miraculorum* (*BHL.* 3997). Il y a là pour le moins une source com-

tefois, il n'y a pas de raison de faire remonter la rédaction de celle-ci plus haut que le XVe siècle, l'épisode du cerf crucifère, qui s'y trouve narrée, n'apparaissant nulle part dans la tradition avant cette époque. Qu'il nous suffise d'avoir fait connaître ce court récit comme un jalon nouveau dans l'évolution de la célèbre légende, au moment où l'Ardenne belge s'apprête à commémorer le XIIe centenaire de la mort de son saint patron.

Maurice Coens S. I.

Conversio [1] sancti Huberti confessoris.

Sanctus Hubertus fuit nobilis dux, ortus de provincia Ardenie, incredens tamen et nolens in Deum credere, sed dies sollempnes, quantum fuerunt sanctiores, tanto magis vacavit in venacione [2] et ydolorum ymmolacione [3].

Accidit autem ut quadam die natalis Christi, quando alii christiani vicini sui irent ad ecclesiam, ut iret venatum ; et venit ei cervus quidam infra cornua sua ferens signum sancte crucis. Quo viso, alloquebatur eum vox quedam, dicens : « Converteris ad fidem chatolicam aut descendes in brevi ad infernum. »

[1] conversionem *cod.* — [2] venacioni *corr.* — [3] immolacioni *corr.*

mune. Quant au moine de Saint-Hubert, Adolphe Happart, auteur des *Vitae VI* et *VII* (*Act. SS.*, t. c., p. 836 suiv.), il a puisé dans la légende française de Le Prévost et non dans la *Conversio*, comme il est aisé de s'en rendre compte dans le passage suivant :

Conversio	Le Prévost, c. 12.	Happart, c. 20.
Quo sic deliberante, angelus Domini detulit de celo stolam albam et brevearium litteris scriptum...	*Mais l'ange de Nostre Seigneur qui ceste consecration avait annoncee, pour esclaircir leurs doubtes, descendant du çiel apporta une moult belle estolle et ung petit brevet escript de lettres...* (éd. Fétis, p. 127).	*Sed haud diu hac cunctatione intercepto, angelus Domini, qui hanc consecrationem implendam nuntiaverat, apparuit, portans stolam pulcherrimam et breve quoddam sancto Huberto...* (éd. De Smedt, p. 842b.

Quod audiens, Hubertus descendit de equo et adoravit signum sancte crucis quod vidit infra cornua cervi et, sancta facta oratione, accessit apud Leodium ad sanctum Lambertum, episcopum [4] loci illius, et procidens [5] ad pedes confitebatur ei omnia peccata sua et singula, et qualiter accidisset [6] ei dum venaretur in silva, promittens beato [7] Lamberto quod vellet stare eius consilio et satisfacere Deo. Tunc beatus Lambertus iniunxit [8] ei penitentiam septennem; qua completa, accederet ad dominum papam pro absolucione peccatorum suorum. Qui gaudens obedivit beato Lamberto episcopo.

Finita ultima illorum septem annorum, accidit quod mertirizaretur [9] sanctus Lambertus, et misit Dominus per angelum baculum sancti Lamberti Rome super altare sancti Petri. Eadem vero nocte annunciavit angelus pape mortem sancti Lamberti et baculum eius Rome allatum et quendam ibidem venisse peregrinum, nomine Hubertum; quem quereret et inventum presbiterum ordinaret. Eadem die, mane autem facto, papam querendo Hubertum invenit eum, revelans ei omnia sibi per angelum ostensa precedenti nocte. Ac, cum papa vellet Hubertum ordinare in presbiterum, recusavit dicens se esse laycum et per consequens inhabilem. Quod audiens papa, eum scilicet totum esse laycum, turbatus in se cogitavit an ordinaret eum an non. Quo sic deliberante, angelus Domini detulit de celo stolam albam et brevearium litteris scriptum; quas intuens Hubertus peroptime legit, ac si maximus clericus mundi fuisset. Quod videns, papa ordinavit eum, dans gloriam Deo; et mox, eo ordinato, remisit eum cum baculo sancti Lamberti usque Leodium ad regendum episcopatum Leodiensem, prout sibi fuit ab angelo imperatum.

Reversus vero sanctus Hubertus in episcopatu Leodiensi intellexit quod interfectores sancti Lamberti essent furiosi effecti. De quo multo dolens et pro eis Dominum orans per merita et oraciones eius Deus eos sanavit, et proinde adhuc contra illam pestem specialem habet apud Deum mundus eum patronum.

[4] qui tunc *add., sed delet.* — [5] procedens *cod.* — [6] accedisset *cod.* — [7] beata *cod.* — [8] in iūnctit *cod.,* — [9] *ita cod.*

LE PLUS ANCIEN CATALOGUE DES RELIQUES D'OVIEDO

Les reliques d'Oviedo étaient célèbres dans toute l'Espagne. Depuis le XIIe siècle on parle avec vénération de l'« arche » merveilleuse, fabriquée à Jérusalem par les disciples des Apôtres, transférée en Afrique quand Chosroës envahit la Palestine, puis à Carthagène quand les Vandales dévastaient l'Afrique, ensuite à Tolède, enfin à Oviedo quand les Maures prirent possession de presque toute l'Espagne.

Le premier auteur ui parle de ces translations de l'arche et des reliques insignes qu'elle contenait est Pélage, évêque d'Oviedo au commencement du XIIe siècle. Vers la même époque le roi Alphonse VI fit graver une longue inscription énumérant les reliques. Enfin, conformément à un vieil usage, on distribuait aux pèlerins une liste des reliques qu'on vénérait à Oviedo et des indulgences qu'on pouvait y gagner [1].

Le manuscrit 99 de Valenciennes contient une curieuse Apocalypse avec figures du IXe siècle. Au folio 1v on a ajouté, au XIe siècle, une liste des reliques, dont voici le texte, que nous croyons inédit. Nous avons ajouté des chiffres pour distinguer les différentes reliques.

Dilectissimi fratres in christo, qui deum in celis atque in terra omnia quecumque uult posse non dubitatis, manifesta uobis relatione et firma ueritate intimamus, que uos audientes hortamur ut fide uera credatis, quod deus mirabili potentia et secreto suo consilio arcam, de lignis imputribilibus a discipulis apostolorum factam, innumeris dei magnaliis plenam, ab urbe iherosolima transtulit in affricam, ab affrica in chartag nem, a chartagine in toletum,

[1] Sur les reliques d'Oviedo voir *España Sagrada*, t. XXXVII, ch. 30 et l'Appendice 15. Le premier catalogue (de Pélage) se trouve à l'Appendix, le deuxième p. 287, le troisième en espagnol p. 291.

a toleto in asturias in ecclesia sancti saluatoris, loco qui dicitur ouetum. Que archa ibidem est aperta in qua inuenerunt plures arcellas aureas, argenteas et eboreas, quas aperire presumentes uiderunt oculis in eis contineri subscripta dei magnalia appositis scriptis queque per se manifestissime declarata. Inuenerunt siquidem ibi

I. [1] cristallinam ampullam cum cruore fuso de latere illius imaginis quam quidam fideles ad similitudinem christi fecerunt, quam perfidi iudei antiqua perfidia obcecati ligno affixerunt et lancea ut ueri uiui christi latus percusserunt, ex qua ad fidem passionis christi astruendam exiuit sanguis et aqua,
[2] de uera cruce domini maximam partem,
[3] de sepulcro domini,
[4] partem spinee corone,
[5] de sindone domini,
[6] de sudario domini,
[7] de tunica domini,
[8] de pannis quibus dominus iacuit in presepio inuolutus,
[9] de pane quo saciavit dominus V milia hominum,
[10] de pane cene domini,
[11] de manna quod pluit dominus filiis israhel,
[12] de terra montis oliueti ubi dominus in celum ascensurus pedes tenuit,
[13] de terra ubi pedes tenuit quando lazarum suscitauit,
[14] de sepulcro ipsius lazari,
[15] de lacte matris domini,
[16] de capillis et uestimentis eius,
[17] pallium quod dedit ipsa regina celi ildefonso toletane sedis archiepiscopo,
[18] de pallio elihe,
[19] manus sancti stephani prothomartiris,
[20] sandale dextrum beati petri apostoli,
[21] frons sancti iohannis babtiste et de capillis eius,
[22] de capillis et de ossibus innocentum et articulis digitorum,
[23] de ossibus trium puerorum ananie azarie et misaelis,
[24] de capillis qum quibus maria magdalene tersit pedes domini,
[25] de lapide cum quo sigillatum est sepulcrum domini,
[26] de oliua quam dominus tenuit in ramis palmarum,
[27] de petra montis synay supra quam moyses ieiunauit,
[28] de uirga cum qua moyses diuisit mare rubrum filiis israhel,

29 partem piscis assi et fauum mellis,
30 multa preterea sanctorum ossa prophetarum,
31 multa etiam aliorum sanctorum martirum confessorum et uirginum diuersa ibi pignora in capsis aureis argenteis et eboreis tenentur recondita quorum numerum sola dei scientia colligit.

II. Extra arcam ipsam habentur corpora sanctorum martirum
1 eulogii
2 et lucrecie
3 et beate eulalie emeritensis
4 et sancti pelagii martiris
5 et sancti uincentii martiris adque abbatis
6 et sancti serani episcopi
7 et sancti iuliani pomerii qui arcam ipsam a toleto ouetum transtulit
8 et corpus regis casti qui ecclesiam sancti saluatoris fundauit,
9 crux ibi monstratur opere angelico fabricata
10 sporte apostolorum petri et andree,
11 lignum cuiusdam trabis deficientis ad edificium ecclesie quod deus mirabiliter augmentauit.
12 In ipsa autem principali ecclesia habetur una de sex idriis in quibus dominus aquam uertit in uinum.

Quisquis autem diuina inspiratione uocatus tam preciosa sanctorum insignia uisitare meruerit auctoritate dei et beatorum apostolorum petri et pauli et a romana ecclesia ipsi ecclesie sancti saluatoris hac auctoritate concessa sciat sibi ab episcopo eiusdem sedis et a ministris eius terciam partem iniuncte sibi penitentie condonari et se in fraternitate ecclesie recipi ita ut uir et femina faciat singulas missas celebrare singulis annis uite sue pro defunctis confratribus ouetensis ecclesie et in obitu suo mittat pro se oblationem obolum aut denarium aut amplius quod uoluerit et tunc sui confratres debita persoluent officia annuente domino. Ualete.

L'écriture de cette pièce, ainsi que celle de tout le manuscrit, est française et non wisigothique[1]. *Cependant ce n'est pas*

[1] L'auteur du catalogue (*Catal. gén. des manuscrits des départements*, t. XXV, p. 229) croit que les peintures sont dues à un artiste d'origine espagnole. Ce jugement n'est-il pas influencé par la présence de la liste des reliques ? Les peintures sont contemporaines de l'écriture du manuscrit. Si celui-ci venait d'Espagne, l'écriture

une relation rédigée par un pèlerin, c'est la copie d'un document émanant des autorités ecclésiastiques d'Oviedo et adressée aux pèlerins: pour le constater il suffit de lire le début et les dernières lignes.

Les reliques sont divisées en deux groupes: d'abord celles qui sont contenues dans l'arche elle-même, ensuite celles qui sont en dehors de l'arche. Les premières sont censées provenir toutes de l'Orient, cependant on y a joint à Tolède le n. 17; les secondes sont espagnoles, exceptés les nos 10 et 12.

Si l'on compare cette liste avec les trois autres plus récentes, dont nous avons parlé, on remarque aisément la parenté.

Pélage ne parle presque pas des reliques qui sont en dehors de l'arche. Son énumération comprend les nos suivants de notre liste: I 1-5, 7-14, II 12 (in ecclesia ipsa principali), *I 15-17, 19-24, 27, 18, 29-31, II 9* (crux ibi monstratur). *On voit que l'ordre est à peu près le même. Il ajoute plusieurs reliques qui manquent dans la liste de Valenciennes. L'inscription d'Alphonse VI mentionne I 2, 7, 10, 5, 6, 1, 12* (ou *13*), *16, 15, 30, 31* (quorum nomina sola Dei scientia colligit). *La notice qu'on donnait au XVIIIe siècle distingue exactement comme notre document les deux groupes de reliques; l'ordre du premier groupe est moins bien conservé que chez Pélage: I 5, 6, 2, 7, 3, 8, 10, 11, 17, 15, 16, 1, 12-14, 18, 21, 24, 22, 23, 25-29, 19, 20, 30, 31; II 9, 12, 1-5, 7, 6, 8.*

Que l'on considère soit les reliques en elles-mêmes, soit leur ordre, soit les termes dans lesquels elles sont décrites, on arrive à la conclusion que les auteurs de ces trois listes postérieures ont connu et copié, en y faisant quelques remaniements et additions, une liste plus ancienne assez semblable à celle de Valenciennes.

A quelle époque remonte cette liste primitive? La mention d'Alphonse II le Chaste nous donne l'année de sa mort (842) comme premier point de départ. Le martyr Pélage est sans doute le Pélage martyrisé à Cordoue en 925, transféré à Léon en 967, à Oviedo en 985. Par conséquent la liste fut vraisemblablement rédigée au commencement du XIe siècle.

D. DONATIEN DE BRUYNE.

serait wisigothique. Quant à la liste d'Oviedo, elle doit être une copie d'un document (wisigothique) rapporté par un pèlerin en France.

LES LETTRES D'INDULGENCE COLLECTIVES

(Voir tome XLIV, p. 342).

CHAPITRE III

Les lettres collectives au XIII[e] siècle

Dès le commencement du XIII[e] siècle on signalait, dans la pratique des concessions d'indulgences, des abus qui menaçaient d'avoir de graves conséquences. Le IV[e] concile de Latran, en 1215, essaya d'y porter remède par un décret, qui jette un singulier jour sur les inconvénients des remises de peine trop faciles et trop multipliées. Tout le chapitre qui s'y rapporte est intéressant à lire. Nous ne citerons que les dispositions qui ont trait directement à notre sujet.

> *Quia per indiscretas et superfluas indulgentias, quas quidam ecclesiarum praelati facere non verentur, et claves ecclesiae contemnuntur et paenitentialis satisfactio enervatur, decernimus ut, cum dedicatur basilica, non extendatur indulgentia ultra annum, sive ab uno solo sive a pluribus episcopis dedicetur ; ac deinde, in anniversario dedicationis tempore, quadraginta dies de iniunctis paenitentiis indulta remissio non excedat. Hunc quoque dierum numerum indulgentiarum litteras praecepimus moderari, quae pro quibuslibet causis aliquoties conceduntur, cum Romanus pontifex, qui plenitudinem obtinet potestatis, hoc in talibus moderamen consuevit observare* [1].

Il est parlé, dans ce texte, de deux catégories d'indulgences : celles qui s'accordent à l'occasion d'une dédicace d'église et celles qui se donnent en toute autre circonstance, *pro quibuslibet causis*. En ce qui concerne la première, il ne laisse rien à désirer sous le rapport de la clarté. Le concile fixe les taux de l'indulgence pour le jour même de la cérémonie à une

[1] Ch. 62. C'est le texte de Mansi, *Conc.*, t. XXII, p. 1049.

année ; pour l'anniversaire, à 40 jours. La phrase qui se rapporte aux occasions moins solennelles est loin d'être aussi claire. On l'interprète généralement en ce sens que le concile ordonne de s'en tenir au chiffre de 40 jours ; et c'est en effet celui que nous rencontrons régulièrement dans les lettres qui font l'objet de cette étude. Il est à remarquer que, dans cette interprétation, le mot *moderari* perd son sens restrictif, et devient synonyme d'*observare, non excedere.*

Cette traduction un peu libre ne rend probablement pas le sens du texte conciliaire. Celui-ci a été repris dans les Décrétales, où il se présente avec une intéressante particularité. Voici comment, en effet, la dernière phrase se lie à la précédente :

> *Quadraginta dies de iniunctis paenitentiis indulta remissio non excedat.* ET INFRA. *Hunc quoque dierum numerum indulgentiarum litteras praecepimus moderari...*

Dans les éditions du *Corpus Iuris*, les mots *et infra* se détachent du texte et sont imprimés en italiques. Cependant, dans les collections de Conciles les deux phrases se succèdent sans interruption. La rubrique *et infra* n'aurait donc pas de raison d'être. Or, Richter et après lui Friedberg, dans leurs éditions critiques du *Corpus Iuris*, font remarquer que d'après les manuscrits du concile les mots *et infra* appartiennent à la phrase, et qu'il faut lire *quadraginta dies... non excedat; et infra hunc quoque numerum indulgentiarum litteras praecepimus moderari... cum Romanus pontifex, qui plenitudinem obtinet potestatis, hoc in talibus moderamen consuevit observare.* Il faut avouer que cet énoncé rend un sens bien plus satisfaisant que le texte reçu. Le concile ne déclare pas seulement que le nombre de 40 jours ne doit pas être dépassé ; il veut qu'il ne soit pas atteint. C'est bien d'une pareille réserve que les pontifes romains ont jusque-là donné l'exemple. Pour la dédicace de Saint-Germain-des-Prés, le 22 avril 1163, Alexandre III donnait une indulgence d'une année, pour l'anniversaire 20 jours [1]. Pour la fête de S. Thomas dans l'église Saint-Sauveur de Venise, Lucius III, en 1182, n'accordait

[1] JAFFÉ-LOEWENFELD, *Regesta pontif. Rom.*, 10852.

que huit jours [1]. Et cette tradition se continua longtemps. Pour une circonstance aussi solennelle que la canonisation de S. Laurent de Dublin, Honorius III, en 1225, n'accorde que 20 jours [2]. Des religieuses du diocèse de Valence, dont le monastère avait été détruit, n'obtenaient pour leurs bienfaiteurs que 5 jours [3].

Il y a si peu d'exemples d'indulgences épiscopales s'inspirant de cette « modération », le chiffre de 40 est si régulièrement celui qui se retrouve dans les lettres, qu'on peut se demander si la leçon des Décrétales n'a pas consacré l'interprétation erronée du texte conciliaire. La question mériterait un examen approfondi. Quoi qu'il en soit, nous voyons les prélats les plus respectueux des lois ecclésiastiques ne pas hésiter à atteindre la limite en deçà de laquelle on recommandait de rester.

Abstraction faite de cette question de tarif, on ne peut nier que les intentions du concile, préoccupé surtout de restreindre la multiplicité des concessions, n'aient été promptement méconnues. Nous ne parlerons qu'en passant, et pour marquer la tendance, des lettres de dédicace. Voici quelques exemples, que l'on essaierait en vain de mettre d'accord avec les ordonnances du concile.

L'église Saint-Cunibert à Cologne fut consacrée en 1247. Dans une lettre du 4 octobre de cette année, trois archevêques, deux évêques et cinq *electi* accordent des indulgences à cette occasion : *ad preces venerabilis fratris Conradi Coloniensis archiepiscopi, qui ecclesiam sancti Cuniberti Coloniensis de novo constructam consecravit, omnibus qui illuc in diebus dedicationum causa devotionis accesserint, de praedicti fratris consensu praeter indulgentiam ipsius archiepiscopi eidem ecclesiae concessam singuli nostrum concedimus indulgentiam unius anni et unam carenam in perpetuum tradita nobis a domino potestate* [4].

[1] P. F. Kehr, *Regesta pontif. Rom.*, Italia pont., t VII, p. 151, n. 23.

[2] Potthast, *Regesta pontif. Rom.*, 7505.

[3] Pressuti, *Regesta Honorii* III, 3564.

[4] J. Kreuser, *Kölner Dombriefe* (Berlin, 1844), p. 378. Cf. P. Clemen, *Die Kunstdenkmäler der Stadt Köln*, t. I, 4, p. 246.

En 1248, la dédicace de la Sainte-Chapelle amena à Paris six archevêques et onze évêques. Ils accordent, par lettre authentique, une indulgence à ceux qui durant l'octave de la fête, visiteront le sanctuaire. Voici en quels termes ils s'expriment : *singuli nostrum... annum unum de iniunctis sibi penitentiis misericorditer relaxamus* [1]. Le cardinal légat Eudes de Tusculum, qui présida la cérémonie, promet par lettre séparée, une indulgence d'une année et quarante jours.

Par lettre datée du 29 juillet 1256, les évêques de Gurk et de Chiemsee transfèrent l'anniversaire de la dédicace de Saint-Pierre de Salzbourg au premier dimanche qui suit la Saint-Michel et accordent une indulgence de 60 jours à ceux qui se rendront à la solennité [2].

En 1266, à Ravenne, l'évêque de Forli a consacré deux autels dans la basilique de Saint-Apollinaire, à la demande de l'évêque du lieu, Philippe. Celui-ci rappelle la cérémonie et accorde une indulgence de trois ans à gagner le jour de l'anniversaire. Il ajoute que le prélat consécrateur de son côté, *de nostra licentia*, a ajouté une année et quarante jours. Quatre autres évêques apposent à la pièce leur signature et leur sceau, comme témoins, sans doute, car il n'est fait mention d'aucune concession d'indulgence de leur part : *Nos Aymericus Pop(iliensis) episcopus, Michael Comaclensis episcopus, Gratia episcopus Saxenas, Floridus Adriensis episcopus subscripsimus et impressione sigilli nostri communimus* [3].

Le 8 septembre 1270, fut consacrée l'église Saint-Magloire de Faenza, appartenant aux Camaldules. Vingt-cinq évêques participèrent à la cérémonie et chacun d'eux accorda une indulgence. L'acte notarié qui en fait foi transcrit le texte de l'archevêque de Ravenne, Philippe, qui se termine ainsi : *unum annum et quadraginta dies de iniuncta eis penitentia in Domino misericorditer relaxamus.* Suit immédiatement : *Eodem modo et iisdem verbis dominus Iacobus Dei gratia episcopus Faventinus auctoritate omnipotentis Dei et*

[1] RIANT, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae*, t. II, p. 135.

[2] *Monumenta historica ducatus Carinthiae* (Klagenfurt, 1898), p. 74, n. 625.

[3] V. FEDERICI, *Regesto di S. Apollinare Nuovo* (Roma, 1907), p. 206, n. 320.

beati Petri apostoli unum annum et XL dies in Domino relaxat. Une formule analogue est employée pour chacun des évêques. On se demande si chacun de ces prélats a consigné sa concession dans une lettre séparée ou s'il a inscrit son adhésion sur la lettre de l'archevêque. Le document n'est pas absolument clair à cet égard. Voici en effet comment le notaire impérial termine : *Et ego Dentacurra quondam Faville Senensis nunc familiaris scriba venerabilis patris domini mei Faventini episcopi imperiali auctoritate notarius indulgentias suprascriptas munitas sigillorum episcoporum vidi et legi, ac eorum sigilla diligenter aspexi et cum diligentia consideravi* [1].

Dans sa lettre du 22 janvier 1280 pour la consécration de l'église des Dominicains de Zara, le patriarche de Grado donne des indulgences en son nom et au nom des prélats invités à l'assister dans cette cérémonie : Laurent, évêque de Zara, Étienne, évêque de Nin (Nonensis) et Martin, évêque de Zengg (Seniensis). Chacun de ces prélats, auxquels le patriarche a prié de se joindre l'évêque de Raab (Arbensis), Grégoire, accorde, pour le jour de la dédicace et les jours suivants jusqu'à la fin du mois, et le premier dimanche des mois suivants jusqu'à la fin de l'année, un an et quarante jours d'indulgence ; pour l'anniversaire le patriarche et l'évêque de Zengg donnent la même indulgence [2].

[1] MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, t. V, app., p. 214.

[2] T. SMIČIKLAS, *Codex diplomaticus regni Croatiae*, t. VI, p. 333, n. 279. BAUER, *Arnsburger Urkundenbuch*, nn. 71, 75, donne d'une façon assez peu claire le regeste de deux lettres collectives qui semblent appartenir à la même catégorie. Le formulaire de ces lettres, qui exigerait un long commentaire, les rattache à une classe spéciale. Voici le texte de la première : *Dei gratia archiepiscopi episcopi, quorum sigilla presenti pagine sunt appensa, Christi fidelibus universis tam presentibus quam futuris salutem in dominorum domino dei filio Iesu Christo. Ad singulorum cupimus noticiam pervenire, quod venerabilis confratris nostri Vironensis episcopi favorabilibus precibus inclinati omnibus, qui cum cordis contricione et humilitate monasterium in Arnesborg Cisterciensis ordinis Moguntine dyocesis, quod in honore gloriose semper virginis Dei genitricis Marie sumptuoso existit opere fabricatum, primo die sue dedicationis* <*et*> *per continuos octo dies, deinde per tres octavas, post hec per primi anni circulum in mensualibus memoriis, demum vero in anniversariis prefate dedicationis, nec non in omnibus festis eiusdem sanctissime vir-*

Le fait que l'indulgence de la dédicace est donnée au nom de plusieurs évêques n'est pas expressément condamné par le décret de Latran. Mais en fixant la limite d'un an qu'il est toujours permis d'atteindre mais non pas de dépasser, le concile rendait inutile une pareille association. Ce qui est ici contraire à la décision conciliaire, c'est la prétention des évêques participants d'accorder chacun de son côté des indulgences qui s'additionnent et dépassent la somme fixée canoniquement.

Passons aux indulgences *pro quibuslibet causis*. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les lettres d'indulgence collectives dont nous entendons nous occuper spécialement. A s'en tenir strictement aux termes du décret, les lettres données au nom de plusieurs évêques ne sont pas expressément proscrites. Celles qui accordent une somme d'indulgences atteignant et surtout dépassant les 40 jours, sont évidemment exclues.

Comment l'abus des lettres collectives a pu s'introduire, on le devine sans peine. Un peu partout on pouvait signaler des sanctuaires ayant reçu des lettres séparées, au nom de divers

ginis Marie, sancte crucis, beatorum Benedicti <et> Bernhardi confessorum et per octavas eorumdem duxerint visitandum, quique eidem loco manum porrexerint adiutricem singuli nostrum annum venialium peccatorum quadraginta dies unamque <carenam>, peccata oblita, vota fracta, si ad ea redierint, offensas patrum et matrum absque iniectione manuum, violaciones dierum celebrium, iuramenta temeraria absque tactu ewangeliorum seu reliquiarum, de omnipotentis Dei misericordia beatorum Petri <et> Pauli apostolorum eius ac ea, quam nobis licet indignis Deus contulit auctoritate confisi, in nomine Domini misericorditer relaxamus. Ut autem omnium bonorum, que per totum prenominatum ordinem Cisterciensem fiunt, participes effici mereamur, plenam fraternitatem omnium bonorum que in nostris fiunt dyocesibus, videlicet missarum, ieiuniorum, vigiliarum, orationum, predicationum, audiendarum confessionum, elemosinarum, quarumcumque pro Christo corporalium exercitationum seu bonorum spiritualium, similiter eisdem benefactoribus in nomine Domini plenarie concedimus <et> largimur. Datum anno Domini Mº. CCº. Lº. VIº. Original au Fürstlich Solmsisches Archiv zu Lich, Kl. Arnsburg. Indulgenzen. Les sceaux étaient au nombre de 17. La direction des Archives a bien voulu nous procurer une copie de cette pièce ainsi que du n. 75.

évêques, à de courts intervalles. C'est ainsi, par exemple, que nous avons deux lettres, de formule identique, données en 1165 et 1170 pour l'église Saint-Pierre de Heytesbury, l'une par S. Thomas de Cantorbéry, l'autre par Nigel, évêque d'Ély [1]. On reconnaissait aux évêques étrangers le droit d'accorder des indulgences en dehors de leurs diocèses, sous réserve de l'approbation de l'ordinaire du lieu [2]. Des concessions comme celles que nous venons de rappeler étaient donc légitimes, et le concile de Latran n'y avait point porté atteinte. On s'est avisé, sans doute, que la nature de ces faveurs ne changeait pas pour être réunies en un seul titre et l'on a apprécié le côté pratique des lettres de dédicace où les prélats consécrateurs se contentaient d'un seul acte dressé en leur nom commun. Comme toujours, cette solution simple ne fut pas appliquée d'un seul coup. On y arriva par étapes et la forme définitive ne fut arrêtée qu'après des tâtonnements.

En 1237, le 1er mai, l'évêque Herman de Wurzbourg demande des aumônes pour la restauration de sa cathédrale. Il accorde certaines indulgences à ceux qui répondront à son appel et ajoute : *Venerabilis etiam pater ac dominus noster archiepiscopus Maguntinus dies quadraginta, et honorabiles*

[1] W. H. R. Jones, *Vetus registrum Sarisberiense*, t. I, pp. 343, 344. Voici le texte de la première de ces lettres : *Thomas, Dei gratia Cantuariensis archiepiscopus, omnibus sancte ecclesie fidelibus salutem et benedictionem. Pauperibus ecclesiis subvenire et eis suas elemosinas impendere, opus bonum est Deoque acceptissimum. Quicumque igitur ecclesiam beati Petri de Hegtredeberie et reliquias, que ibi sunt, devote requisierint, et elemosinas suas ibi Deo optulerint, XL dies de peccatis suis, unde penitentiam acceperint, sibi in nomine Domini condonamus, et hoc in Inventione beate Crucis. Interdicimus autem et anathematizamus omnes, quicumque venientes ad predictam ecclesiam, vel inde redeuntes in pretaxata festivitate aliquo modo disturbare vel impedire presumpserint.*

[2] Réponse d'Alexandre III à l'archevêque de Cantorbéry : *Quod autem consuluisti, utrum remissiones, quae fiunt in dedicationibus ecclesiarum, aut conferentibus ad aedificationem pontium, aliis prosint quam his qui remittentibus subsunt : hoc volumus tuam fraternitatem tenere, quod cum a non suo iudice ligari nullus valeat vel absolvi, remissiones praedictas prodesse illis tantummodo arbitramur quibus ut prosint, proprii iudices specialiter indulserunt.* Cette réponse a été insérée dans les Décrétales *Lib. V, tit.* 38, c. 4.

fratres ac domini episcopi dominus Merseburgensis dies quadraginta, dominus Nuwenburgensis dies quadraginta, dominus Eistetensis dies quadraginta omnibus predicte fabrice benefactoribus vere penitentibus et confessis de iniunctis sibi penitenciis relaxandos misericorditer decreverunt [1]. Dans une lettre postérieure, le chapitre de Wurzbourg rappelle ces libéralités. Seulement la liste s'est allongée des noms des évêques de Worms, d'Halberstadt, de Spire, d'Hildesheim [2]. Nous possédons encore les lettres particulières de plusieurs de ces prélats [3]. Les autres avaient sans doute donné leur adhésion dans la même forme. La lettre de l'évêque de Wurzbourg et celle du chapitre ne font donc qu'enregistrer des lettres séparées.

Une lettre de 1239 pour la cathédrale d'Halberstadt marque un pas de plus. Ce n'est plus un seul évêque qui parle au nom des autres. Les évêques de Wurzbourg, de Strasbourg, d'Eichstädt, de Worms, de Spire, de Paderborn, de Verden, d'Havelberg et de Ratzebourg écrivent collectivement. Citons les dernières lignes de leur lettre : *Et ideo si quis Christi fidelium ad hec caritatis opera liberaliter invitatus, reparationi ecclesie Halberstadensis manum porrexerit adiutricem, de bonis sibi collatis pias elemosinas erogando, si corde contritus fuerit et confessus ore, nos de omnipotentis Dei ac beatorum Petri et Pauli apostolorum eius auctoritate confisi quadraginta dies de iniuncta sibi penitentia ei misericorditer relaxamus* [4].

On est d'abord surpris de ne pas rencontrer dans ce texte la formule : *singuli... relaxamus*. Il n'est guère douteux cependant, que ce soit le sens de la concession. Dans une lettre de ce genre, où il ne s'agissait pas, comme dans les lettres de dédicace, de dresser acte d'une cérémonie, le montant de l'indulgence importait seul, et il se comprend à peine que des évêques se fussent réunis pour accorder la faveur dont un seul d'entre eux pouvait disposer.

Il ne manque à la lettre collective que la forme définitive dont nous avons donné des exemples, et qui ne sera signalée que quelques années plus tard. L'année même où paraît la lettre

[1] *Monumenta Boica*, t. XXXVII, p. 275.
[2] Ibid., p. 279-80. Cf. pp. 278, 285.
[3] Ibid., pp. 273, 274, 277, 279.
[4] RIEDEL, *Codex diplomaticus Brandeburgensis*, I, 2, p. 446, n. 12,

d'Halberstadt, on s'occupe en Espagne, à Calatajud, de construire l'église du Saint-Sépulcre. L'archevêque de Tarazona garantit une indulgence de 30 jours à ceux qui la visiteront et apporteront leurs offrandes à des jours marqués. Trois autres évêques se joignent à lui et écrivent au bas de la lettre :

Ego Petrus Cesaraug. episcopus, Domino operante, similiter XX dies condono.

Et ego B. Barchinone episcopus, Domino adiuvante, X(X) dies condono.

Et ego Guillermus Dei gratia Illerdensis episcopus, auctoritate Spiritus Sancti XX dies condono [1].

L'église d'Upsala avait été détruite par un incendie. L'archevêque Laurent, par lettres du 6 octobre 1257, engage les fidèles à contribuer à la reconstruction de l'édifice, et accorde quarante jours d'indulgence. Il confirme en même temps celles qui pourront être ajoutées par ses suffragants : *Quadraginta dies de iniuncta sibi penitencia misericorditer relaxamus, ratas et gratas habentes et auctoritate qua fungimur confirmantes indulgentias quas venerabiles fratres suffraganei Upsalensis ecclesie in presenti negotio in Helsingaland, Angermannaland et Jamtaland duxerint largiendas.* Immédiatement après la date, est mentionnée la contribution du pape, puis celles des évêques : *Dominus Innocentius papa quartus quatraginta dies. Nos Laurentius Dei gratia Scarensis episcopus quatraginta dies. Nos Col Dei gratia Strengnensis episcopus quatraginta dies. Nos Magnus Dei gratia Arosiensis episcopus quatraginta dies. Nos frater Forcundus Dei gratia Vexsyonensis episcopus quatraginta dies* [2].

Voici une lettre d'une espèce un peu particulière et dont on rencontre plus tard d'autres exemples. Le 9 juin 1267, Thierry, *episcopus Vironensis* (Wierland), accorde au monastère de Meinevelt 40 jours d'indulgence en son nom et au nom de Henri, évêque élu de Trèves, dont il se dit le remplaçant [3].

On serait porté à croire que c'est dans les pays scandinaves

[1] *España Sagrada*, t. XLIX, p. 416, n. 56.
[2] J. G. Liljegren, *Svenskt Diplomatarium*, t. I, p. 386, n. 444.
[3] F. G. von Bunge, *Liv- Esth- und Curländisches Urkundenbuch*, t. VI, 6, p.31.

que l'on voit paraître les premières lettres collectives affectant la forme qui sera bientôt communément employée. Le 26 juin 1270, à Husby Trögd, trois évêques, celui de Strengnäss (Strengenensis), celui de Westarås (Arosiensis) et celui d'Åbo (Abonensis), dans une lettre unique, accordent chacun quarante jours d'indulgence en faveur de la cathédrale d'Upsala [1]. L'année suivante, le 9 septembre, deux lettres analogues accordent la même indulgence au nom de six évêques, pour le même objet [2]. Il faudra quelques années encore avant que l'usage des lettres de cette catégorie se généralise. En dehors de la Scandinavie, on signale vers la même époque comme de timides essais. Ainsi, il manque très peu de chose à une
* *sic* lettre de deux évêques, Iacobus Arbonensis* et Romanus Croensis, datée de Rome, 21 janvier 1276, en faveur des Augustins d'Himmelpforten, diocèse d'Halberstadt[3], pour réaliser le type qui ne tardera pas à devenir classique. Mais c'est dans les vingt dernières années du XIII[e] siècle qu'il conquiert peu à peu la vogue.

Si les avantages de la lettre collective n'ont pas été aussitôt universellement appréciés, c'est que peut-être il y avait des hésitations sur la légitimité du système. Au concile de Lyon, en 1274, de nombreuses indulgences ont été sollicitées; elles sont données par lettres simples. Ainsi, pour l'église de Wetzlar, diocèse de Trèves, il existe deux lettres identiques, les noms des évêques à part, datées de Lyon, *in Concilio generali* [4]. On demande des indulgences pour la reconstruction de l'église des Saints-Jean-Baptiste-et-Laurent de Mersebourg : *que per tempestatem aure videlicet per tonitrua turbinem ventorum ymbrium et grandinum miserabiliter concussa est et confracta* [5]. Sept évêques répondent à l'appel, et ils font libeller la concession en termes presque identiques dans des

[1] Liljengren, *Svenskt Diplomatarium*, t. I, p. 454, n. 545.

[2] Ibid., p. 458-59, nn. 553, 554.

[3] E. Jacobs, *Urkundenbuch der Deutschordens-Commende Langeln*, (Halle, 1882), p. 112, n. 23.

[4] Gudenus, *Codex diplomaticus*, t. V, p. 68, n. 47.

[5] P. Kehr, *Urkundenbuch des Hochstifts Merseburg*, p. 323, n. 390.

lettres séparées qui portent des dates rapprochées : les 8, 9, 11, 13, 15 et 27 mai [1].

Du 9 au 24 mai se succèdent les lettres de dix-huit évêques pour l'église de Ratisbonne *casu fortuito ignis voragine funditus destructa* [2].

C'est encore au concile de Lyon que les dominicains de Ratisbonne ont obtenu, par lettres simples, des indulgences de six évêques [3]. Les dominicains d'Halberstadt reçoivent de chacun des évêques de Camin, de Chiemsee, de Freisingen, d'Augsbourg, d'Havelberg, de Ratisbonne, de Schwerin des lettres d'indulgence, toutes datées de 1282 [4]. Le 16 mars 1287, à Wurzbourg, huit évêques accordent, par lettres séparées, des indulgences à l'église Saint-Candide d'Innichen [5].

En 1290, lorsque les lettres collectives sont décidément entrées dans l'usage, les évêques de Minden, de Lavant, de Meissen donnent, à peu de jours de distance, des lettres de formule identique pour l'église déjà citée de Mersebourg [6].

Nous commençons à l'année 1281 la liste des lettres d'indulgence collectives de la catégorie très reconnaissable représentée par le choix de pèices que nous avons publiées plus haut.

Dans cette série on distinguera au premier regard deux groupes. Le plus nombreux est celui des lettres datées de la résidence papale : Rome, Orvieto, Rieti, Anagni, etc., plus tard Avignon. Comme la période de l'exil des pontifes romains a fourni une moisson particulièrement abondante de lettres collectives, on pourra les désigner — on l'a fait parfois — sans trop d'inconvénient, sous le nom de lettres d'Avignon. On entendra par là les lettres datées de la curie pontificale. Le second groupe est celui des diplômes dressés dans les loca-

[1] Kehr, t. c., p. 323-29, n. 390-98.

[2] Ried, *Codex chronologico-diplomaticus episcopatus Ratisbonensis*, t. I, p. 530-31.

[3] Citées dans la lettre de l'évêque de Ratisbonne, Léon, 25 juin 1275. Ried, t. c., p. 535, n. 565.

[4] G. Schmidt, *Urkundenbuch der Stadt Halberstadt*, t. I, p. 136-38.

[5] Ottenthal-Redlich, *Archiv-Berichte aus Tirol*, t. III, p. 465.

[6] P. Kehr, *Urkundenbuch des Hochstifts Merseburg*, p. 432-34, n. 540, 541, 544.

lités les plus diverses : Tarazona, Valladolid, Faenza, Paris, Mayence, Brême, Prague, Cracovie, Erstfeld, Kallundborg, Calmar etc. Ils sont le plus souvent donnés par des évêques régionaux qu'un hasard ou une réunion pour affaires ecclésiastiques ou politiques a conduits dans la même ville. C'est la première catégorie qui offre le plus d'intérêt, comme nous aurons l'occasion de le montrer.

Le lecteur est prié de remarquer que notre liste n'a nullement la prétention d'être complète ; nous savons qu'elle ne l'est certainement pas, et nous espérons que d'autres nous aideront à combler ses lacunes. Les grands dépôts d'archives n'ont pas été fouillés méthodiquement et il s'en faut que toutes les collections de chartes imprimées aient été dépouillées. Les recueils classiques ont fourni la plus grande partie de notre récolte, à laquelle nous avons ajouté les pièces rencontrées ailleurs au cours de nos lectures. Notre but n'étant point de dresser le compte exact des lettres collectives qui nous sont parvenues, mais de faire connaître un des moyens qui fut longtemps populaire, de satisfaire les fidèles, toujours avides d'indulgences, nous avons arrêté les recherches quand la documentation nous a paru suffisante [1].

Le sommaire de chaque lettre indique l'année, et quand nous les connaissons, le mois et le jour, le lieu d'émission, et pour abréger, nous désignons respectivement par les initiales R et A, Rome et Avignon [2]. Le chiffre romain indique le nombre des prélats associés. Suit le nom de l'église, de l'établissement ou de l'œuvre que l'indulgence entend favoriser. L'existence de certaines lettres ne nous est connue que par

[1] Quelques amis, qui voudront bien trouver ici l'expression de notre vive reconnaissance, nous ont communiqué généreusement le résultat de leurs propres recherches dans les bibliothèques et les archives. Nous tenons à citer en première ligne D. Ursmer Berlière, M. H. Omont et feu E. L. Stückelberg de Bâle. Nous tenons à rappeler ici le souvenir du P. Daniel Rattinger († 1901) qui le premier a éveillé notre attention sur l'intérêt qu'il y aurait à grouper les lettres collectives.

[2] L'astérisque désigne un résumé ou une simple mention. Il n'a pas été ajouté lorsque le sommaire est indiqué comme emprunté à un Regeste.

d'autres pièces qui en font mention [1]. C'est à la date de ces dernières, à défaut d'autre indication chronologique, que nous les enregistrons [2].

[1] Les regestes cités en abrégé sous les noms de LANG et FREYBERG sont les *Regesta sive rerum Boicarum autographa e regiis scriniis;* ceux de KISKY et KNIPPING sont les *Regesten der Erzbischöfe von Köln;* ceux de VIGENER et VOGT, les *Regesten der Erzbischöfe von Mainz;* ceux de CARTELLIERI, les *Regesten zur Geschichte der Bischöfe von Constanz;* ceux de SAUERLAND : *Urkunden und Regesten zur Geschichte der Rheinlande.* L'ouvrage de OTTENTHAL-REDLICH, *Archiv-Berichte aus Tirol,* est cité sous le nom d'Ottenthal.

[2] C'est par erreur que nous avons daté de 1296 la lettre donnée pour le Béguinage d'Hérenthals (plus haut, ch. II, n. IV). Elle est du 2 juillet 1290. Voir le Regeste à cette date.

REGESTE

1281, août 30. Orvieto. XIV, église Saint-Michel de Lunebourg, dioc. Verden. W. VON HODENBERG, *Urkundenbuch des Klosters St. Michaelis zu Lüneburg,* 85, n. 114.

1282, août. Orvieto. X, hôpital Saint-Jean d'Hildesheim. DOEBNER, *Ukb. der Stadt Hildesheim,* I, 185, n. 380.

1282, déc. 19. Orvieto. XII, église du monastère de Melk. A. SCHRAMB, *Chronicon Mellicense* (Viennae, 1702), 33, n. 44 ; 173 n. 90.

1282, déc. 20. Orvieto. XV, église des Dominicains d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt,* I, 143, n. 175.

1283, juil. 14. Orvieto. X, monastère de Kemnade, dioc. Minden. *Westfälisches Ukb.* IV, 819, n. 1754.

1283, août 18. Orvieto. XI, église Sainte-Croix de Niedermünster, dioc. Strasbourg. Archives départementales du Bas-Rhin, G. 3067.

1283, août 24. Orvieto. XII, couvents de Sainte-Marie-Madeleine dans toute l'Allemagne. K. HERQUET, *Ukb. der Reichsstadt Mühlhausen in Thüringen,* 124, n. 309.

1284, janv. 23. Orvieto. XII, léproserie Sainte-Catherine près d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt,* I, 149, n. 184.

1284, janv. 29. Orvieto. XIX, pont de Maestricht. *Publications de la Société archéologique du Limbourg,* II (1865), 182.

1284, févr. 24. Orvieto. XVI, Dominicains d'Olmutz. BOCZEK-CHYTIL, *Cod. diplom. Moraviae,* V, 276.

1284, févr. 24. Orvieto. XV, église des Cisterciens de Velehrad. Ibid. 277.

1284, mars 9. Orvieto. X, monastère d'Altenburg, dioc. Passau. *Fontes rerum austriac.* XXI, 31.

1284, mars 19. Orvieto. XII, monastère de Sainte-Afra à Meissen. E. G. GERSDORF, *Ukb. der Stadt Meissen,* 122, n. 172.

1284, mars 28. Orvieto. XI, église Saint-Magnus à Kölbigk. *Cod. diplom. Anhalt.,* II, 405, n. 568.

1284, mars 30. Orvieto. XV, église Sainte-Marie de Tongres, dioc. Liége. J. PAQUAY, *Cartulaire de la Collégiale N. D. à Tongres,* 229.

1284, avr. 27. Orvieto. IX, monastère de Berge près Magdebourg. H. HOLSTEIN, *Ukb. des Klosters Berge,* 90, n. 131.

1284, mai 11. Orvieto. Lettre de plusieurs évêques. Dans le cartulaire de Saint-Mathias de Trèves, Trèves cod. 1657, fol. 68.

1284, juin 18. Rome. XV, monastère de Berge, H. HOLSTEIN, *Ukb. des Klosters Berge,* 91, n. 132.

1284, juil. 27. Bonn. Sifrid, archevêque de Cologne approuve les indulgences accordées par XII évêques à l'église de Bonn. KNIPPING, *Regesten* , III, 3030.

1284, nov. 6. Pérouse. II, église Saint-Étienne à Osterwieck, dioc. Halberstadt. A. PHILIPP, dans *Thüringisch-Sächsische Zeitschrift*, II (1912), 273.

1284, nov. 20. Pérouse. VII, église de Bodenwerder, dioc. Minden. BARING, *Clavis diplomatica*, 480.

1284. Hildesheim. Siegfried, évêque d'Hildesheim annonce les indulgences accordées par XIII évêques pour les religieuses de Sante-Marie-Madeleine. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 359, n. 694.

1284. Orvieto. XII, abbaye de Neustadt a. M. KRAUS, *Benediktiner Abtei Neustadt a. M.* (Würzburg, 1856), 59.

1285, mars 12. Salzbourg. VII, église Sainte-Walburge d'Eichstätt. LANG, *Regesta*, IV, 271.

1285, mars 24. Pérouse. XII, abbaye de Blaubeuren, dioc. Constance. GERBERT, *Historia Nigrae Silvae*, III, 208.

1285, mars 24. Pérouse. VI, monastère d'Oberried, dioc. Constance. Ibid. 209.

1285, mai 27. R. XII, chapelle de la Sainte-Vierge à Zurich, dioc.Constance. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, V, 266, n. 1927.

1285, mai 28. R. XI, église des Dominicains de Francfort. BOEHMER-LAU, *Cod. diplom. Moenofrancofurtanus*, I, 240.

1285, sept. 22. R. VII, église Saint-Martin d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 155, n. 193.

1285, oct. 25. R. XII, église Saint-Étienne d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 481, n. 1460.

1285, déc. 1. R. XI, monastère de Seine. GOERZ, *Mittelrheinische Regesten*, IV, 1299.

1285, déc. 13. R. XV, monastère de Gerresheim, dioc. Cologne. KNIPPING, *Regesten*, III, 3517.

1285, déc. 25. R. XII, cathédrale de Bâle. *Ukb. der Stadt Basel*, II, 285, n. 502.

1285, déc. 29. R. XII, abbaye d'Amorbach, dioc. Wurzbourg. I. GROPP, *Aetas mille annorum monasterii B. M. V. in Amorbach* (Francofurti, 1736), 246.

1285, déc. 29. R. XII, cathédrale de Wurzbourg. *Monum. Boica*, XLVI, 46.

1285. Salzbourg. VI, couvent de Salem. F. VON WEECH, *Cod. diplom. Salemitanus*, II, 310.

1285. R. XVII, Monastère Saint-Thomas à Leipzig, dioc. Mersebourg. *Codex diplom. Saxoniae Regiae*, I, IX, 20, n. 27.

1285. R. III, chapelle de Sainte-Catherine à Munich. LANG, *Regesta*, IV, 292.

1285. R. Plusieurs évêques, église Saint-Jacques des frères hospitaliers de Sainte-Marie de Jérusalem à Rotenburg. LANG, *Regesta* IV, 293.

1285. R. Plusieurs évêques, église de Hovenschambach. LANG, *Regesta*, IV, 294.

1286, janv. 16. R. XVII, église Saint-Géréon à Cologne. P. JOERRES, *Ukb. des Stiftes St. Gereon*, 180, n. 182.

1286, janv. 21. R. XII, abbaye de Knechtsteden. EHLEN, *Die Praemonstratenser Abtei Knechtsteden*, II, 78.

1286, févr. 13. R. VI, chapelle Saint-Quirin près de Trèves. GOERZ, *Mittelrheinische Regesten*, IV, 1319.

1286, mars 10. R. VIII, pont d'Esslingen, dioc. Constance. A. DIEHL, *Ukb. der Stadt Esslingen*, I, 77.

1286, mars 21. R. XII, cathédrale d'Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 388, n. 749.

1286, mars 21. R. XII, cathédrale d'Hildesheim. Ibid. 389, n. 750.

1286, mars 30. R. XII, cathédrale d'Hildesheim. Ibid. 389, n. 751.

1286, avr. 1. R. XII, autel de la sainte Vierge dans le monastère de Saint-Vit à Gladbach, dioc. Cologne. *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, XI, 234.

1286, avr. 15. Aquilée. Le patriarche Raymond confirme les indulgences accordées par III évêques à l'église des Frères Mineurs de Cividale.* *Archiv für Kunde oesterreichischer Geschichtsquellen*, XXIV, 459, n. 516.

1286, mai. R. X, couvent de Brendhausen à Paderborn et plusieurs autres. *Westfäl. Ukb.* IV, 878, n. 1910.

1286, juin 3. R. XII, hôpital Sainte-Marie à Brunswick. L. HAENSELMANN, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 156, n. 339.

1286, juil. 1. R. XI, église Saint-Séverin à Cologne. KNIPPING, *Regesten*, III, 3762.

1286, sept. 4. Vidimus d'une lettre de XII évêques pour la Province allemande de l'ordre des Frères Prêcheurs. Archives de l'État à Bâle, registre des Dominicains.

1286, oct. 21. R. Plusieurs évêques, église Sainte-Marie d'Onolspach. LANG, *Regesta*, IV, 293.

1286. R. III, chapelle de Sainte-Catherine à Munich. *Monum. Boica*, XIX, 492.

1286. R. XIII, monastère de Saint-Vit à Gladbach, dioc. Cologne. *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, XII, 234.

1286. Brühl. L'archevêque Sifrid de Cologne confirme les indulgences accordées par XII évêques pour le couvent du Paradis de Soest. *Westfäl. Ukb.* VII, 980, n. 2002.

1286. R. XVI, église Saint-Jacques des Ermites de Saint-Augustin, dioc. Bologne. *Analecta Franciscana*, IX, 759, n. 1642.

1286. R. Plusieurs évêques, monastère d'Himmelpforten. LANG, *Regesta*, IV, 325.

1286. R. X, hôpital de Rottweil, dioc. Constance. H. GÜNTHER, *Ukb. der Stadt Rottweil*, I, 650.

1286. Plusieurs évêques, monastère des Ermites de Saint-Augustin à Münnerstadt. BENDEL, *Ukb. der Benediktiner Abtei St. Stephan in Würzburg* (1912), 432.

1287, janv. 18. R. X, église de Frankenberg, dioc. Hildesheim. G. BODE, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 359, n. 346.

1287, janv. 19. R. X, chapelle des Saints-Nicolas-et-Blaise à Lytum, dioc. Augsbourg. LANG, *Regesta*, IV, 327.

1287, janv. 21. R. VIII, hôpital Saint-Albert à Rome « iuxta viam S. Marie maioris ad puteum Ronconem ». *L. RUGGERI, *L'arciconfraternita del Gonfalone* (Rome, 1866), 194.

1287, févr. 16. R. XII, église Sainte-Gudule à Bruxelles. *Annales de l'Académie d'archéologie de Belgique*, XI, 59 ; plus haut, ch. II, n. I.

1287, févr. 28. R. XI, monastère de Göttweig, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, LI, 188, n. 175.

1287, mars 13. Wurzbourg. XII, chapelle de Sainte-Lucie de Weikersheim. *Württembergisches Ukb.*, IX, 124, n. 3614.

1287, mars 13. Wurzbourg. XVI, monastère de Marienburghausen, dioc. Wurzbourg. KNIPPING, *Regesten*, 3119.

1287, mars 13. Wurzbourg. XIII, église des Saints-Syméon-Jude-et-Matthias de Goslar, dioc. Hildesheim. BODE, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 362, n. 350.

1287, mars 14. R. VIII, chapelle des Saints-Pierre-Paul-et-Nicolas à Gerolding, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, LIX, 2, n. 1.

1287, mars 15. Wurzbourg. XXVI, monastère de Sainte-Croix à Eisenberg. *P. KEHR, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, I, 402, n. 492.

1287, mars 15. Wurzbourg. XVIII, cathédrale de Mersebourg. Ibid. I, 403, n. 498.

1287, mars 16. Wurzbourg. Lettre de l'évêque de Constance Rodolphe confirmant les indulgences accordées par XV évêques à l'hôpital de Lucerne. CARTELLIERI, *Regesta*, n. 2658.

1287, mars 16. Wurzbourg. XV, monastère des Saints-Pierre-et-Paul d'Erfurt. HARTZHEIM, *Concilia Germaniae*, III, 735.

1287, mars 17. Wurzbourg. VI, église Sainte-Marie de Grimma. *Cod. diplom. Saxoniae*, II, xv, 11, n. 13.

1287, mars 17. Wurzbourg. XIII, église Saint-Blaise à Braunschweig. * KEHR, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, 404, n. 500.

1287, mars 18. Wurzbourg. XX, couvent Cistercien de Maggenau. CARTELLIERI, *Regesta*, n. 2659.

1287, mars 18. Wurzbourg. XX, cathédrale de Meissen. *Cod. diplom. Saxoniae*, II, IV, 214, n. 275.

1287, mars 18. Wurzbourg. VIII, cathédrale de Meissen. Ibid., 215, n. 276.

1287, mars 19. Wurzbourg. XIII, église Saint-Paul de Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Collegiat Stifter S. Bonifacii und S. Pauli in Halberstadt*, 345, n. 63. Lettre de l'archevêque de Brême apostillée par douze évêques.

1287, mars 20. Wurzbourg. XVII, cathédrale de Sainte-Marie-et-Saint-Willibald, Eichstädt. *Monum. Boica*, XLIX, 249, n. 154.

1287, mars 21. Wurzbourg. VIII, église de Hammelburg, dioc. Wurzbourg. KNIPPING, *Regesten*, III, 3125ª.

1287, mars 21. Wurzbourg. XVI, églises des Ermites de Saint-Augustin à Fribourg et à Berne. *Fontes rerum Bernensium*, III, 421, n. 438.

1287, mars 21. Wurzbourg. X, hôpital de Burgdorf, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 2661.

1287, mars 23. Wurzbourg. XII, monastère de Waldsassen et chapelle de Waldershof. KNIPPING, *Regesten*, III, 3127.

1287, mars 23. Wurzbourg. XIX, église Sainte-Marie-ad-gradus à Mayence. BÖHMER-FICKER, *Acta imperii selecta*, n. 1005.

1287. Wurzbourg. X, monastère de Fulda. HARTZHEIM, *Concilia Germaniae*, III, 736.

1287. Wurzbourg. XIV, monastère de Fulda. Ibid., 736.

1287. Wurzbourg. Plusieurs évêques, monastère de Heiligenthal en Franconie. KNIPPING, *Regesten* III, 3135.

1287. (Wurzbourg.) XXXI, couvent de Marksusra. * KEHR, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, 407, n. 509.

1287. (Wurbourg.) XII, Saint-Martin de Crimmitzschau. Ibid. 406, n. 507.

1287. (Wurzbourg.) V, couvent de Cisterciennes de Sainte-Marie près de Grimma. Ibid. 407, n. 508.

1287. Wurzbourg. Plusieurs évêques, monastère des Joannites de Mergentheim. * *Württembergisches Ukb.*, IX, 211, n. 3750.

1287. Wurzbourg. XIII, église paroissiale de Röttingen, dioc. Wurzbourg. KNIPPING, *Regesten*, 3132.

1287. Wurzbourg. X, monastère de Saint-Étienne de Wurzbourg. BENDEL. *Ukb. der Benediktiner-Abtei St. Stephan* (Berlin, 1912), 339.

1287. Wurzbourg. XIII, église Saint-Paul d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Collegiat-Stifter S. Bonifacii und S. Pauli in Halberstadt*, 345, n. 63.

1287. Wurzbourg. XII, église d'Ilanz, dioc. Coire. M. VON MOHR, *Cod. diplom.*, II, 48.

1287, mai 31. R. XV, cathédrale de Narni. *Acta SS.*, Mai I, 394.

1287, juin 2. Mayence. Lettre de l'archevêque de Cologne Sifrid confirmant les indulgences de plusieurs évêques pour l'église des Saints-Nicolas-et-Catherine d'Hallenberg. *Westfäl. Ukb.* VII. 959, n. 2038.

1287, juin 13. R. XII, hôpital du Saint-Esprit à Francfort. BÖHMER-LAU, *Cod. diplom. Moenofrancofurtanus*, I, 264, n. 547.

1287, juin 13. R. XII, chapelle de Saint-Michel à Francfort. Ibid. I, 264, n. 548.

1287, sept. 13. R. IX, église des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem *ad pedem pontis* à Prague. EMLER, *Reg. diplom. Bohemiae*, II, 1229, n. 2804.

1287, oct. 9. R. V, église du monastère des Saints-Jean-et-Servais à Poehlde, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 662.

1287, oct. 12. R. IV, église paroissiale de Poehlde, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 660.

1287. R. X, abbaye d'Altenburg, dioc. Passau. *Scriptores rerum austriac.*, XXI, 37.

1287. R. XI, église Saint-Pierre à Udine. *FARLATI, *Illyricum Sacrum*, VII, 46, 414.

1287. R. Plusieurs évêques, église de Tegernsee. LANG, *Regesta*, IV, 324.

1287. R. VI, abbaye d'Egmond, dioc. Utrecht. *Bijdragen voor de geschiedenis van het Bisdom van Haarlem*, XXXV, 239.

1287. Soci. Gérard, général des Camaldules, annonce les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'occasion de la translation du corps de la bienheureuse Jeanne de Bagno. MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, V, 173.

1288, janv. 10. R. V, église Saint-Pierre-hors-les-murs à Stendal, dioc. Halberstadt. LUDEWIG, *Reliquiae manuscriptorum*, IX, 500.

1288, mars 23. R. XXII, églises et chapelles de l'Ordre Teutonique dans le diocèse de Mayence. A. WYSS, *Hessisches Ukb.*, I, I, 377.

1288, mars 24. Cividale. Le patriarche Raymond confirme les indulgences accordées par XI évêques à l'église Saint-Pierre-Martyr à Udine. *Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, XXIV, 466, n. 546.

1288, avr. 13. R. XV, église Saint-Pierre de Stendal, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, xv, 35, n. 44.

1288, juil. 18. Rieti. XX, églises des Carmes en Allemagne. * I. MILENDUNCK, *Chronicon universale Ord. Fratrum B. V. M. de Monte Carmelo*, 52.

1288. Rieti. Plusieurs évêques, église Saint-Étienne-hors-les-murs d'Augsbourg. LANG, *Regesta*, IV, 393.

1288. Rieti. Plusieurs évêques, hôpital du Saint-Esprit à Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 2760.

1288. Rieti. Plusieurs évêques, monastère d'Himmelpforten et chapelle de Himmelstadt. LANG, *Regesta*, IV, 395.

1288. Rieti. XII, Franciscains de Cologne. EUBEL, *Geschichte der Kölnischen Minoritenprovinz*, 36.

1288. Rieti. XII, chapelle de Saint-Gangulf sur le Brüel, Einsiedeln. O. RINGHOLZ, *Geschichte des fürstl. Benediktinerstiftes U. L. F. von Einsiedeln*, I, 121.

1288. Rieti. X, église Saint-Martin de Colmar, dioc. Bâle. Original aux archives municipales de Colmar.

1288. Rieti. Plusieurs évêques, monastère de Sainte-Walburge à Eichstädt. LANG, *Regesta*, IV, 393.

1288, juil. 24. R. IX, hôpital de Burg, dioc. Brandebourg, Ibid. I, x, 453, n. 10.

1288, sept. 13. Salzbourg. Plusieurs évêques, autel de Sainte-Catherine de Sewen. LANG, *Regesta*, IV, 384.

1288, déc. 12. R. XII, église de Saint-Magnus à Brunswick. HAENSELMANN, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 163, n. 353.

1288, déc. 23. R. V, église Saint-Pierre de Stendal, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Brandeburg*, I, xv, 38, n. 47.

1288. R. X, église Sainte-Marie de Munich, dioc. Freisingen. *Monum. Boica*, XIX, 493.

1288. R. XII, église Sainte-Croix de Breslau. GRUENHAGEN, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, 2055.

1288. R. Plusieurs évêques, église Sainte-Gertrude de Bamberg. LANG, *Regesta*, IV, 395.

1288. R. Plusieurs évêques, église de l'hôpital Sainte-Catherine de Bamberg. Ibid.

1288. R. Plusieurs évêques, monastère de Marienburghausen. Ibid.

1288. R. IV, chapelle de la Sainte-Vierge à Wyla, dioc. Constance. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, VI, 27, n. 2040.

1288. R. XV, cathédrale Saint-Willibrord d'Eichstädt. *Monum. Boica*, XLIX, 262, n. 165.

1288. R. VII, couvent de Saint-Jean à Zerbst, dioc. Brandebourg. *Cod. diplom. Anhaltinus*, II, 443, n. 628.

1288. R. X, église Saint-Jacques à Waterler, dioc. Halberstadt. E. JACOBS, *Ukb. der Deutschordens-Commende Langeln*, 232, n. 8.

1288. R. XII, église de Xanten. KNIPPING, *Regesten*, III, 3279.

1288. Lettre de l'évêque de Cambrai Guillaume, confirmant les indulgences accordées par plusieurs évêques à la chapelle Saint-Jean à Bruxelles. *Analectes pour l'hist. ecclés de la Belgique*, IV, 42.

1289. R. XIII, janv. 18. chapelle de Saint-Léonard à Inchenhofen. *A. v. STEICHELE, *Das Bisthum Augsburg*, IV, 174.

1289, févr. 21. R. X, maison de Saint-Jean à Sélestat. Archives départementales du Bas-Rhin, H. 1360.

1289, mars 1. R. XV, monastère cistercien de Mechtern, dioc. Cologne. ENNEN, *Quellen zur Gesch. der Stadt Köln*, III, 288.

1289, mars 17, R. XIV, église Saint-Pierre à Wommelghem, dioc. Cambrai. *Bijdragen tot de geschiedenis bijzonderlijk van het aloude Hertogdom Brabant*, 1902, 68.

1289, mars 21. R. XV, monastère cistercien de Mariengarten à Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 1213.

1289, mars 23. R. XXII, églises de l'Ordre Teutonique dans le diocèse de Mayence. A. WYSS, *Hessisches Ukb.*, I, 377.

1289, avr. 13. R. X, monastère bénédictin de Paderborn. *Westfäl. Ukb.*, IV, 932, n. 2014.

1289, avr. 13. R. XII, chapelle de Saint-Cunibert à Bacherach. *Act. SS.*, April., II, 716.

1289, avr. 13. R. V, monastère de Arolsen, dioc. Paderborn. *Westfäl. Ukb.*, IV, 932, n. 2013.

1289, avr. 13. X, église des Frères Mineurs à Paderborn. **Westfäl. Ukb.*, IV, 933 (note à 2014).

1289, avr. 19. R. XX, les églises de l'Ordre des Carmes en Allemagne. VOGT, *Regesten*, I, 50.

1289, avr. 22. R. XII, église Sainte-Croix et chapelle de Sainte-Anne-et-Sainte-Élisabeth d'Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim* III, 427, n. 830.

1289, avr. 22. R. VI, église du couvent de Sainte-Marie-Madeleine à Hildesheim. Ibid. 428, n. 831.

1289, avr. 22. R. VII, monastère de Saint-Michel et chapelle de Saint-Lambert à Hildesheim. DOEBNER, *Ukb. der Stadt Hildesheim*, I, 210, n. 426.

1289, avr. 30. R. XXII, église Saint-Castor à Karden, dioc. Trèves. VOGT, *Regesten*, I, 54.

1289. R. XX, église Saint-Martin-et-Saint-Sévère de Münstermaifeld, dioc. Trèves. VOGT, *Regesten*, I, 60.

1289. R. XVII, couvent de Sainte-Marie à Aldendorf, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 61.

1289. R. XII, église des Dominicains d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 173, n. 219.

1289. R. V, église Saint-Pierre de Stendal, dioc. Halberstadt. LUDEWIG, *Reliquiae manuscriptorum*, IX, 508.

1239. R. XV, église Sainte-Catherine et chapelle Saint-Matthieu des Templiers à Brunswick. HAENSELMANN, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 164, n. 354.

1289. R. XVII, monastère de Sainte-Marie-Madeleine à Francfort. BOEHMER-LAU, *Cod. diplom. Moenofrancofurtanus*, I, 275, n. 569.

1289. R. XIV, Dominicains de Coire. Th. VON MOHR, *Codex diplomaticus*, II, 66.

1289. R. VI, église de Leitmeritz, dioc. Prague. EMLER, *Regesta diplom. Bohemiae*, II, 642, n. 1489.

1289. R. XII, église Saint-Barthélemy à Delft, dioc. Utrecht. *D. VAN BLEYSWIJCK, *Beschrijvinge der stad Delft*, 136.

1289, juin 20. Rieti. XIII, pour le repos de l'âme de Henri von Bolanden enterré à Karden, Ibid., I, 69.

1289, juil. 7. Rieti. XII, autel de la Sainte dans l'église Notre-Dame d'Halberstadt. Ibid. I, 71.

1289, juil. 15. Rieti. XIX, couvent de Saint-Pierre-et-Paul des Augustines de Heiningen, dioc. Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 434, n. 838.

1289. Rieti. IV, monastère de Schuttern, dioc. Strasbourg.* MONE, *Quellensammlung der badischen Landesgeschichte*, III, 101.

1289. Rieti. XIII, monastère des Saints-Morand-et-Christophe à Altkirchen, dioc. Bâle, *Acta SS.*, Iun. I, 343.

1289. Rieti. XVII, église de Pfalzel, dioc. Trèves. VOGT, *Regesten*, I, 70.

1289, déc. 3. R. XVI, « Domus Animae » de Cologne. ENNEN, *Quellen zur Geschichte der Stadt Köln*, III, 299.

1289, déc. 20. R. XV, monastère de Sainte-Marie-du-Capitole à Cologne. KNIPPING, *Regesten*, III, 3320.

1289, déc. 24. R. XV, monastère de Dietkirchen, dioc. Cologne. *Zeitschrift des Bergischen Geschichtsvereins*, XXXV, 124.

1289. R. XXII, monastère de Weingarten et diverses églises des diocèses de Constance et de Trente. G. HESS, *Prodromus monumentorum Guelficorum* (Aug. Vindelic. 1781,) 79.

1289. R. XVIII, couvent des Augustins près de Kreuznach, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 46.

1289. R. III, église Saint-Sauveur des Clarisses de San-Severino, dioc. Camerino. FALOCI-PULIGNANI, *Miscellanea Francescana*, XI, 109.

1289. R. XI, même église. Ibid.

1289. R. XVI, église Saint-André et chapelle de Tous-les-Saints à Wadren, dioc. Trèves. *A. GOERZ, *Mittelrheinische Regesten*, IV, 1653.

1289. R. Plusieurs évêques, église Saint-Sébald à Nurenberg. LANG, *Regesta*, IV, 431,

1289. R. Plusieurs évêques, église de l'hôpital Sainte-Catherine de Bamberg. LANG. *Regesta*, IV, 431.

1289. R. XIV chapelle de Saint-Nicolas de Hildagesburg, dioc. Magdebourg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, v, 50, n. 60.

1289. R, X, église Saints-Pierre-et-André à Paderborn. *Westfäl. Ukb.*, IV, 928, n. 2007.

1289. R. Plusieurs évêques, monastère de Saint-Benoît à Bivern. Lang, *Regesta*, IV, 426.

1289. R. XII, autel de la crypte d'Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 527, n. 1549.

1289. R. XIII, monastère de Segenthal, dioc. Minden. *Westfäl. Ukb.*, VI, 452, n. 1426.

1289. R. XXII, monastère de Weingarten, église paroissiale d'Altdorf et chapelle des saints Georges, Christophe et Fides, dioc. Constance et Trente. G. Hess, *Prodromus monum. Guelficorum*, 79.

1289. R. XX, église Saint-Sauveur des Clarisses de San Severino, dioc. Camerino. Faloci-Pulignani, *Miscellanea Francescana*, XI, 108.

1289. R. XIII, église de Spiringen, dioc. Constance, Bibl. Vaticane. Cod. Ottobons 3170, f. 54.

1289. X, confrérie de Saint-Servais à Beaumont.* *Annales du cercle archéologique de Mons*, XVI, 73.

1289. R. XIII, monastère de Saint-Morand près d'Altkirchen, dioc. Bâle. Original aux Archives du Haut-Rhin.

1290, janv. 1. R. VI, église Sainte-Walburge de Venne, dioc. Osnabrück. M. Bar, *Osnabrücker Ukb.*, 183, n. 280.

1290, janv. 13. R. XII, cathédrale de Meissen. Gersdorf, *Ukb. des Hochstifts Meissen*, I, 227, n. 292.

1290, avr. 2. R. XIII, église de Spiringen, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XLI, 29.

1290, mai 1. R. XI, couvent de Gerbstedt et chapelle de Welihesholze, dioc. Halberstadt. M. Krühne, *Ukb. der Klöster der Grafschaft Mansfeld*, 27, n. 41.

1290, mai 22. Erfurt. II, église des Augustins d'Himmelpforten, dioc. Halberstadt. E. Jacobs, *Ukb. der Deutschordens-Commende Langeln*, 117, n. 31.

1290, mai 28. Orvieto. X, église de Rees. Knipping, *Regesten*, III, 3382.

1290, juin 1. Erfurt. V, église Notre-Dame d'Eimbeck. *Ibid., II, 531, n. 1556.

1290, juin 5. Erfurt. V, cathédrale de Salzbourg. *Mitteilungen für Salzburger Landeskunde*, X, 143.

1290, (juin. Erfurt). III, monastère de Rheinhausen. *Kehr, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, 434. n. 542.

1290. Erfurt. II, couvent des Dominicains d'Halberstadt. G Schmidt, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 187, n. 239.

1290, juin 13. Orvieto, V, hôpital du Saint-Esprit à Salzwedel, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, xxv, 179, n. 21.

1290, juil. 2. Orvieto. VIII, église du béguinage d'Hérenthals. Plus haut, ch. II, n. iv. — A été daté par erreur du 7 juillet 1296. Il faut lire « millesimo ducentesimo nonagesimo, VI idus iulii. »

1290, août 23. Orvieto. VIII, monastère de Heiligenkreuz, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, XI, 264.

1290, sept. 2. Orvieto. II, Klosterneuburg, dioc. Passau. Ibid. X, 37.

1290. Orvieto. VIII, hôpital du Saint-Esprit de Zerbst, dioc. Brandebourg. *Cod. diplom. Anhalt.*, II, 496.

1290. Orvieto. XII, hôpital du Saint-Esprit à Fribourg en Bade. Cartellieri, *Regesta*. 2983.

1290. Orvieto. VIII, église Saint-Cyriaque, dioc. Hildesheim. Rethmeyer, *Antiquitates ecclesiae Brunsvigae*, 205.

1290. Orvieto. IV, monatère de Saint-Gilles à Brunswick. Ibid. 204.

1290. Orvieto. VIII, monastère de Sainte-Croix, dioc. Passau. Pez, *Thesaurus anecdot.*, VI, 2, 171.

1290. Orvieto. VI, église Saint-Martin à Brême. Ehmck-von Bippen, *Bremisches Ukb.*, I, 492, n. 456.

1290. R. IX, église du monastère de Sainte-Madeleine à Hildesheim. Hoogeweg, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 444, n. 858.

1290. Plusieurs évêques, cathédrale de Mersebourg. Kehr, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, 435, n. 545.

1290. X, cathédrale de Bâle. *Ukb. der Stadt Basel*, II, 695.

1291. R. XII, monastère de Camp, dioc. Cologne. Knipping, *Regesten*, III, 3375.

1291. R. X, léproserie d'Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 191, n. 247.

1291. Orvieto. V, monastère de Dobbertin, dioc. Schwerin. *Mecklenb. Ukb.* III, 424, n. 2120.

1291. Orvieto. VIII, abbaye d'Averbode. Plus haut, ch. II, n. II.

1291. Orvieto. IV, église de Truster, dioc. Passau. Catalogue n. 71 de la librairie Ludwig Rosenthal (München), n. 734.

1291. Orvieto. IV, hôpital Sainte-Marie et « domus devotorum » à Bologne. Archivio dell'Ospedale Maggiore, Bologna, + 4.

1291. Orvieto. V, église des Saints-Boniface-et-Maurice, dioc. Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. des Collegiat-Stiftes S. Bonifatii und S. Pauli in Halberstadt*, 671, n. 91.

1292, mars 21. R. VI, église Sainte-Marie de Bechtholsheim. *Archiv für Hessische Geschichte*, XIV, 726.

1292, déc. 6. Eichstädt. II, église Saint-Jean dans le cimetière d'Eichstädt. *Monum. Boica*, XLIX, 291, n. 184.

1292. R. X, église Sainte-Marie de Hohenfurt, dioc. Prague. *Fontes rerum austriacarum*, XXIII, 49, n. 53.

1292. R. VI, église Saint-Nicolas de Rosenberg, dioc. Prague. Ibid. 51, n. 47.

1292. R. X, église Saint-Pierre à Brunswick, dioc. Hildesheim. Haenselmann, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 183, n. 377.

1292. R. X, église paroissiale de Schweidnitz. Grünhagen, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, n. 2214.

1292. Brême. II, église Saint-Nicolas de Brême. P. Hasse, *Schleswig-Holstein-Lauenburgische Regesten und Urkunden*, II, 328, n. 797.

1293, juin 15. Prague. II, monastère de Hohenfurt, dioc. Prague. *Fontes rerum austriacarum*, XXIII, 54, n. 51.

1294, juin 19. Wetzlar. II, église Saint-Étienne à Helmstedt, dioc. Halberstadt. Lichtenstein, *Epistola ex diplom. Helmstadiensibus*, X, n. 9.

1294, oct. 28. Naples. XIII, église du monastère de Camp, dioc. Cologne. *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, XXXVIII, 41.

1294, déc. 13. Naples. XII, église de Werden, dioc. Cologne, H. Kelleter, *Ukb. des Stiftes Kaiserswerth*, 119, n. 89.

1294. III, cathédrale de Culm. C. P. Woelky, *Ukb. des Bisthums Culm*, 94, n. 135.

1294. Aquila. V, église Sainte-Croix à Breslau. Grünhagen, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, 2305.

1295. janv. 13. R. XIII, hôpital des pauvres à Lippstadt. *Westfäl. Ukb.*, VII, 1102, n. 2315.

1295, févr. 13. R. VIII, monastère de Zellerfeld, dioc. Mayence. G. Bode, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 482, n. 483.

1295, févr. 13. R. Plusieurs évêques, couvent de Marienberg, dioc. Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 571, n. 1644.

1295, mars 1. R. XVI, église de Gernrode, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Anhalt.*, II, 553, n. 787.

1295, mars 1. R. Plusieurs évêques, églises des Carmes en Allemagne. I. Milendunck, *Chronicon universale Ordinis fratrum B.V.M. de Monte Carmelo*, 59.

1295, mars 15. R. VI, église du monastère de Sainte-Marie-Madeleine d'Hildesheim. Hoogeweg, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 510, n. 1026.

1295, mars 15. R. VI, église Saint-Michel d'Hildesheim. Hoogeweg, Ibid. III, 510, n. 1027.

1295, mars 15. R. VIII, monastère de Saint-Jean à Poehlde, dioc. Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 661.

1295, mars 15. R. Plusieurs évêques, autel de Saint-Jean-l'Évangéliste à Augsbourg. Lang, *Regesta*, IV, 585.

1295, mars 15. R. Plusieurs évêques, église Saint-Maurice d'Augsbourg. Lang, *Regesta*, IV, 585.

1295, mars 19. R. V, chapelle Saint-Sauveur, dioc. Passau. *Monum. Boica*, XXI, 391.

1295, avr. 1. R. VI, église Saint-Jacques de Lippstadt. *Westfäl. Ukb.*, VII. 1107, n. 2323.

1295, avr. 1. R. X, couvent du Paradis près de Soest, dioc. Cologne. SAUERLAND, *Urkunden*, V, 511, n. 1269.

1295, avr. 1. R. XIV, église Sainte-Marie à Aix-la-Chapelle. C. QUIX, *Geschichte der S. Peter-Pfarrkirche*, 126.

1295, avr. 5. R. XI, église des Ermites de S. Augustin à Munich. *Monum. Boica*, XIX, 409-10.

1295, avr. 6. R. XVIII, monastère de Saint-Sauveur près de Forli. MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, V, app. 302.

1295, avr. 13. R. XIX, cathédrale de Brandebourg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, VIII, 181, n. 119.

1295, mai 1. R. XIV, couvent des Cisterciennes près de Hamm, dioc. Cologne. SAUERLAND, *Urkunden*, V, 511, n. 1270.

1295, mai 4. R. XVIII, monastère des Saints-Fridolin-et-Hilaire à Säckingen, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 2935.

1295, mai 8. R. VIII, couvent de Michaelstein, dioc. Halberstadt. J. G. LEUCKFELD, *Antiquitates Michaelsteinienses* (Wolfenbüttel, 1710), 104.

1295, août 8. Anagni. II, église de Saint-Léonard et chapelle de Saint-Oswald à Bâle. Archives de l'État à Bâle. S. Leonhard, n. 103.

1295, sept. 6. Anagni. XII, hôpital de Notre-Dame « de Vita » à Bologne. Original dans l'Archivio dell'Ospedale Maggiore, Bologna, + 4.

1295, sept. 8. Anagni. IX, église des Servites de Borgo San Sepolcro. A. GIANI, *Annales Ordinis Servorum*, I, 173.

1295. Anagni. XII, monastère de Saint-Benoît de Bleidenstatt, dioc. Mayence. W. SAUER, *Cod. diplom. Nassoicus*, I, 2, 710, n. 1203.

1295, sept 21. Augsbourg. L'évêque d'Augsbourg Wolfrad confirme les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église d'Ottenbeuern. LANG, *Regesta*, IV, 603.

1295. R. VI, église Sainte-Marie de Munich. *Monum. Boica*, XIX, 496.

1295. R. XIX, église de Zderaz près de Prague. EMLER, *Regesta Bohemiae*, II, 731, n. 1704.

1295. R. XII, Klosterneuburg, dioc. Passau. *Fontes rerum austriac.*, X, 50.

1295. R. X, église Saint-Gothard à Hildesheim. DOEBNER, *Ukb. der Stadt Hildesheim*, I, 256, n. 505.

1295. R. XII, léproserie de Terbanck près de Louvain. *Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de Belgique*, VII, 326.

1295. R. VI, monastère de Saint-Jean de Michilvelt, dioc. Bamberg. *Monum. Boica*, XLIX, 336, n. 219.

1295. R. XII, même monastère. *Monum. Boica*, XXV, 116.

1295. R. X, église Saint-Barthélemy hors les murs d'Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 529, n. 1072.

1295. R. V, église Saints-Jacques-et-Nicolas à Perleberg, dioc. Havelberg. *Cod. diplom. Brandeburg*, I, III, 347, n. 17.

1295. R. XXV, monastère de Marienthal de Luxembourg. *Publications de l'Institut royal grand-ducal de Luxembourg*, XXXVIII, 197.

1295. R. XXIII, église Saint-Martin de Glandières, dioc. Metz. MARTENE ET DURAND, *Thesaurus anecdotorum*, I, 1271.

1295. R. VIII, église Saint-Pierre-et-Sainte-Marie à Broda, dioc. Havelberg. *Mecklenburgisches Ukb.*, III, 568, n. 2308.

1295. R. XVII, monastère de Sainte-Anne près de Bologne. MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, V, app. 304.

1295. R. XV, monastère de Bedbur. *SLOET, *Het hoogadelijk vrij wereldlijk Stift te Bedbur*, Oorkonden, XXIII, n. 41.

1295. R. Plusieurs évêques, cathédrale de Chiemsee. LANG, *Regesta*, IV, 608.

1295. R. Plusieurs évêques, église des religieuses de Saint-Ulric à Wurzbourg. LANG, *Regesta*, IV, 609.

1295. R. Plusieurs évêques, église Saint-Maurice à Augsbourg. LANG, *Regesta*, IV, 609.

1295. Plusieurs évêques, béguinage de Gand. *PAPEBROCH, *Annales Antverpienses*, I, 75.

1295. Mühlhausen. III, église des Dominicains de Mühlhausen. K. HERQUET, *Ukb. der Reichsstadt Mühlhausen*, 187, n. 440.

1295. Wissegrad. II, église de Wissegrad. Emler, *Regesta Bohemiae*, II, 726, n. 1690.

1295. R. XIV, église paroissiale de Glatz. Grünhagen, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, 2345.

1295. R. XV, église Saint-Adalbert de Breslau. Ibid. 2346.

1296, janv. R. XV, monastère cistercien d'Altenberg, dioc. Cologne. H. Mosler, *Ukb. der Abtei Altenberg*, I, 332, n. 443.

1296, janv. 13. R. X, église des Saints-Pierre-et-André à Paderborn. *Westfäl. Ukb.*, IV, 1079, n. 2380.

1296, mars 19. R. IX, hôpital du Saint-Esprit à Ulm. Cartellieri, *Regesta*, 3126.

1296, mars 27. R. XII, oratoire de Saint-Martin de Remagen (Apollinarisberg). Knipping, *Regesten*, III, 3657.

1296, avr. 22. R. Plusieurs évêques, église paroissiale de Bromskirchen et chapelle de Lisen, dioc. Mayence. Kuchenbecher, *Analecta Hassiaca*, II, 305.

1296, mai 15. R. XII, chapelle Sainte-Catherine du béguinage de Breda, dioc. Liége. G. C. A. Juten, *Cartularium van het begijnhof te Breda*, 8.

1296. Anagni. XXVII, cathédrale d'Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 577, n. 1658.

1296. Anagni. XVI, cathédrale d'Halberstadt. Ibid. 578, n. 1659.

1296. Anagni. XV, monastère de Saint-Pierre à Vilich. Knipping, *Regesten*, III, 3508.

1296. Anagni. XVII, monastère des Saints-Simon-et-Jude à Goslar, dioc. Hildesheim. G. Bode, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 502, n. 511.

1296. Anagni. XXVII, église Saint-Étienne à Halberstadt. Setzepfandt, dans *Geschichtsblätter für Stadt und Land Magdeburg*, XXXIII, 195.

1296, déc. 18-20. II, chapelle de Saint-Jacques à Soest. *Westfäl. Ukb.*, VII, 1144, n. 2390.

1296. R. XII, monastère cistercien d'Osterode, dioc. Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 599.

1296. R. VIII, hôpital Sainte-Marie à Brunswick, dioc. Halberstadt. Haenselmann, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 199, n. 416.

1296. R. XIII, église Saint-Nicolas d'Oschersleben, dioc. Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 576, n. 1657.

1296. R. XVII, pour le duc Haakon de Norvège. Lange-Unger, *Diplomatarium Norvegicum*, II, 34, n. 38.

1296. R. IX, église des Saints-Jacques-et-Jean à Raabs, dioc. Passau. *Fontes rerum austriac.*, LI, 218, n. 204.

1296. R. XIII, chapelle de la Sainte-Vierge à Freibach, dioc. Constance. *Fontes rerum Bernensium*, III, 661, n. 670.

1296. R. XII, monastère de Mariengarten à Cologne. *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, XXXVIII, 45.

1296. R. XII, hôpital du Saint-Esprit près de Sagan. Grünhagen, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, n. 2393.

1296. R. XVI, église Notre-Dame des chanoines réguliers près de Breslau. Ibid. 2394.

1296. R. XII, église Saint-Wenceslas de Schwerdnitz. Ibid. 2395.

1296. R. VI, chapelle de la Sainte-Vierge à Waterler, dioc. Halberstadt. E. Jacobs, *Ukb. der Deutschordens Commende Langeln*, 236, n. 14.

1296. R. Plusieurs évêques, église Saint-Nicolas à Damme, dioc. Tournai. Kervyn de Lettenhove, *Codex Dunensis*, 125.

1296. R. XV, monastère d'Altenberg. H. Mosler, *Ukb. der Abtei Altenberg*, I, 332, n. 443.

1296. R. XIII, église des Saints-Léger-et-Maurice à Lucerne dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XIX, 291.

1296. R. XIII, église de Gandersheim, dioc. Hildesheim. J. G. Leuckfeld, *Antiquitates Gandersheimenses*, 65.

1296. R. XII, église Sainte-Gudule à Bruxelles. Plus haut, ch. II, n. III.

1296. R. XV, église Sainte-Marie des Irlandais à Vienne. *Fontes rerum austriacarum*, XVIII, 91.

1297. R. XIV, monastère cistercien d'Altenberg, dioc. Cologne. H. Mosler, *Ukb. der Abtei Altenberg*, I, 338, n. 447.

1297, mars 10. Magdebourg. VI, chapelle de la Léproserie Sainte-Catherine près d'Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 213, n. 282.

1297, mars 21. R. X, église Saint-Kilian, dioc. Wurzbourg. *E. Knupfer, *Ukb. der Stadt Heilbronn*, I, 22.

1297, mai 14. Eltville. L'archevêque de Mayence Gerhard II confirme la lettre de XVII évêques donnant des indulgences à l'église Saint-Ignace à Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 479.

1297, juin 4. Prague. XI, monastère de Königssaal, dioc. Prague. Emler, *Regesta Bohemiae*, II, 753, n. 1754.

1297, juil. Orvieto. XIV, monastère de Saint-Dominique de Silos, dioc. Burgos. M. Férotin, *Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, 299.

1297, sept. Orvieto. XVI, même monastère. Ibid. 302.

1297, sept. Orvieto. VI, chapelle de Saint Oswald à Bâle. *Ukb. der Stadt Basel*, III, 205, n. 384.

1297. Orvieto. XIII, couvent des Augustins de Merten, dioc. Cologne. Sauerland, *Urkunden*, V, 512, n. 1272.

1297. Orvieto. XV, église du Saint-Sépulcre de Calatayud. *Lea, *History of Confession and Indulgences*, III, 174.

1297. Orvieto. III, église de Neukloster, dioc. Schwerin. *Mecklenburgisches Ukb.*, IV, 1, n. 2426.

1297. Orvieto. III, abbaye de Munster. *Calmet, *Histoire de l'abbaye de Munster*, 106.

1297, déc. 14. R. XII, église Saint-Sébastien et Saint-Dominique de Silos, dioc. Burgos. Férotin, *Recueil des Chartes de l'abbaye de Silos*, 305.

1297. R. XXII, léproserie d'Oppenheim, dioc. Worms. Franck, *Geschichte von Oppenheim*, 269, n. 49.

1297. R. XX, église Sainte-Marie et hôpital Sainte-Élisabeth à Marbourg, dioc. Mayence. A. Wyss, *Hessisches Ukb.*, I, I, 465.

1297. II, église Saint-André à Hildesheim. Doebner, *Ukb. der Stadt Hildesheim*, I, 264, n. 518.

1297. R. XX, église Saint-André à Hildesheim. Doebner, *Ukb.* III, 661, n. 52.

1297. R. XX, église Saint-Barthélemy à Hildesheim. *Hoogeweg, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 568, n. 1162.

1297. R. XIV, église Sainte-Croix à Hildesheim. Hoogeweg, ibid., 569, n. 1164.

1297. R XX, chapelle du cimetière de Sainte-Marie des Irlandais à Vienne. *Fontes rerum austriac.*, XVIII, 95.

1297. R. XII, église Sainte-Afra à Meissen. Gersdorf, *Ukb. der Stadt Meissen*, 130, n. 185.

1297. R. XIII, chapelle de Saint-Léonard à Coblence, dioc. Trèves. *Sauerland, *Urkunden*, VII, 446, n. 1078.

1297. R. XII, église de Soest, dioc. Cologne. Sauerland, *Urkunden*, VI, 428, n. 1019.

1297. R. XX, couvent des religieuses de Schwytz. *Geschichtsfreund*, XXIX, 291.

1297. R. XII, chapelle de Saint-Georges à Francfort. Böhmer-Lau, *Cod. diplom. Moenofrancofurtanus*, I, 360, n. 722.

1297. R. VIII, abbaye de Saint-Lambert à Altenburg, dioc. Passau. *Scriptores rerum austriac.*, XXI, 84.

1297. R. V, monastère de Melk. Schramb, *Chronicon Mellicense*, 184, n. 106.

1297. Deux lettres de plusieurs évêques pour le monastère des Ermites de Saint-Augustin à Münnerstadt. *Bendel, *Urkundenbuch der Benediktiner-Abtei St. Stephan in Würzburg*, 431, 432.

1298, févr. 20. XIV, chapelle de la Sainte-Vierge à Vienne, dioc. Passau. *Mitteilungen des Instituts für oesterr. Geschichte*, XII, 653.

1298, mars 4. R. XV, paroisse de Saint-Cyriaque à Lunebourg. W. von Hodenberg, *Ukb. des Klosters St. Michaelis zu Lüneburg*, 110, n. 159.

1298, mars 20. R. X, église des Dominicains de Schässburg, dioc. Wizzenburg. Zimmermann-Werner, *Ukb. zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen*, I, 210, n. 281.

1298, mars 24. Magdebourg. VII, église Saints-Pierre-et-Paul, à Zeitz. *Codex diplom. Saxoniae*, II, I, 254, n. 324.

1298, mars 24. Magdebourg. VII, monastère de Himmelgarten près de Nordhausen. *P. Kehr, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, I, 489, n. 600.

1298, mars 25. Magdebourg. VI, couvent des Servites à Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 215, n. 284.

1298, mars 26. R. IV, église paroissiale Sainte-Marie à Unlingen. **Diözesan-Archiv von Schwaben*, XVII, 34.

1298, mars 28. Brême. L'évêque Gilbert confirme les indulgences accordées à l'église Saint-Anschaire par VIII évêques. *Bremisches Ukb.* I, 557, n. 524.

1298, mars 28. R. II, église Saint-Clément de Buben, dioc. Prague. EMLER, *Regesta Bohemiae*, II, 770, n. 1789.

1298, mars. R. XIII, église Saint-Nicolas à Heiligenkreuz, dioc. Passau. *Fontes rerum austriac.*, XI, 287.

1298, mars. R. Plusieurs évêques, église Sainte-Marie de Langenzenn, dioc. Wurzbourg. LANG, *Regesta*, IV, 665.

1298, mai 15. R. XXIV, église Saint-François d'Ascoli. *A. F. MATTHAEIUS, *Sardinia Sacra*, 289.

1298, juin. R. XII, église paroissiale de Bunzlau. GRÜNHAGEN, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, 2510.

1298, nov. 6 R. X, autel de Saint-Étienne dans l'église de Gandersheim, dioc. Hildesheim. LEUCKFELD, *Antiquitates Gandersheimenses*, 51.

1298, déc. 1. II. chapelle de Saint-Martin à Mersebourg. KEHR, *Ukb. des Hochstifts Merseburg*, 482, n. 607.

1298. R. Plusieurs évêques, église Notre-Dame de Razwangen. LANG, *Regesta*, IV, 681.

1298. Rieti. X, abbaye de Westminster. *E. H. PEARCE, *Walter de Wenlock* (London, 1920), 49.

1298. XII, chapelle de Saint-Léonard près de Zurich, dioc. Constance. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, VII, 69, n. 2472.

1299, févr. 1. R. X, chapelle des Hospitaliers de Saint-Jean de-Jérusalem à Schlettstadt. *J. DELAVILLE-LE ROULX, *Cartulaire général de l'Ordre des Hospitaliers*, III, 755, n. 4443.

1299, mars 12. R. X, église du Saint-Sépulcre de Calatayud. *España Sagrada*, L, 453.

1299, mai. Anagni. VI, église des Saints-Félix-et-Régula à Zurich, dioc. Constance. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, VII, 100, n. 2506.

1299, juin 22. Anagni. XII, église de Gernrode, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Anhalt.*, II, 602, n. 867.

1299, juin. Lettre de l'abbé de Mont-Cassin et de X évêques pour l'église Saint-Thomas de Castro Vallis Regiae. GATTULA, *Hist. abbatiae Cassinensis*, I, 798.

1299, août 8. Winterberg. Lettre de Wikbold, archevêque de Cologne, approuvant les indulgences accordées par XII évêques au monastère de Küstelberg. KNIPPING, *Regesten*, III, 3678.

1299, août 25. (Anagni.) Plusieurs évêques, église Sainte-Marie de Munich. *Monum. Boica*, XIX, 497.

1299, sept. 23. Anagni. VIII, monastère de Raitenbuch, dioc. Freisingen. GREINWALD, *Origines Raitenbuchae*, I (1797), 100.

1299. Anagni. XII, monastère de Sainte-Claire à Gand. Plus haut, ch. II, n. v.

1299, oct. 1. Anagni. VIII, monastère de Raitenbuch, dioc. Freisingen. HUND, *Metropolis Salisburgensis*, III, 130.

1299, oct. R. VI, église des Saints-Félix-et-Régula à Zurich, dioc. Constance. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, VII, 116, n. 2522.

1299, nov. 1. XVII, église Saint-André de Venzone, dioc. Aquilée. *Memorie storiche Forogiuliesi*, VIII, 206.

1299, déc. 21. L'évêque de Constance, Henri II, confirme les indulgences accordées par XI évêques à l'hôpital du Saint-Esprit à Biberach. CARTELLIERI, *Regesta*, 3140.

1299, déc. R. Plusieurs évêques, chapelle « in Piscina Tirsenreut ». LANG, *Regesta*, IV, 704.

1299. R. XII, hôpital de Notre-Dame « de Vita » à Bologne. Original dans l'Archivio dell' Ospedale Maggiore, Bologna + 4.

1299. R. Plusieurs évêques, église Saint-Lambert de Seben. LANG, *Regesta*, IV, 704.

1299. R. XII, hôpital du Saint-Esprit à Ribnitz. *Mecklenburgisches Ukb.*, IV, 86, n. 2532.

1299. R. XII, église d'Odilienberg. * DARIS, *Notices sur les églises du diocèse de Liège*, II, 248.

1299. R. XV, église Saint-Barthélemy de Francfort. BÖHMER-LAU, *Cod. diplom. Moenofrancofurtanus*, I, 374, n. 748.

1299. R. X, monastère de Saint-Wenceslas de Lucca, dioc. Olmutz. BOCZEK-CHYTIL, *Cod. diplom. Moraviae*, V, 106.

1300, févr. R. XIV, monastère de Hailsbronn, dioc. Eichstädt. I. H. DE FALCKENSTEIN, *Cod. diplom. antiq. Nordgaviensium*, 108.

1300. R. XI, chapelle de Saint-Georges des lépreux près de Winterthur, dioc. Constance. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, VII, 173, n. 2576.

1300, mars 9. Constance. L'évêque de Constance Henri II confirme les indulgences, accordées par XI évêques à la chapelle des lépreux près de Winterthur. CARTELLIERI, *Regesta*, 3212.

1300, mars 13. R. Plusieurs évêques, église de la Sainte-Vierge « ad pontem » de Trèves. *LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 150, n. 576.

1300, mars 28. R. XIV, église Saint-Paul à Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Collegiat-Stifter S. Bonifacii und Pauli in Halberstadt*, 335, n. 74.

1300, mars. R. XXIII, monastère de Göttweig, fête du B. Altmann de Passau. FUCHS dans *Fontes rerum austriac.*, LI, 227, n. 213.

1300, mars, R. XII, église Saint-Martin près de Klosterneuburg. dioc. Passau. *Fontes rerum austriac.*, X, 62.

1300, mars R. XVIII, église Saint-Denys à Neukerk, dioc. Cologne. J. HABETS, dans *Publications de la Société historique du Limbourg*, XIX, 468.

1300, avr. R. Plusieurs évêques, église Saint-Gombert et église paroissiale Saint-Jean à Onolsbach. LANG, *Regesta*, IV, 715.

1300, août 18. R. VI, église paroissiale de Bergheim, dioc. Bâle. E. HANS, *Ukb. der Pfarrei Bergheim*, 4, n. 6.

1300, sept. 30. Anagni. IV, hôpital du Saint-Esprit à Salzwedel, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, XIV, 45, n. 53.

1300. Anagni. XIII, autel de la Sainte-Vierge dans l'église Saint-Martin de Colmar. dioc. Bâle. Original aux archives municipales de Colmar.

1300, oct. 8. R. VIII, église Saint-Martin à Stolberg. **Zeitschrift des Harzvereins*, XXIII, 302.

1300, oct. 9. R. VIII, église Sainte-Croix à Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, III, 613, n. 1278.

1300, oct. 11. R. XV, église de Stans, dioc. Constance. **Geschichtsfreund*, XLVII, 171.

1300, oct. 13. R. VI, chapelle de Saint-Lazare de Reims. *VARIN, *Archives administratives de la ville de Reims*, II, 6.

1300, oct. 24. R. X, hôpital de Pede-sainte-Anne, dioc. Cambrai. *Analectes pour servir à l'hist. eccl. de Belgique*, XV, 478.

1300, oct. 25. R. IX, cathédrale d'Eichstädt. *Monumenta Boica*, XLIX, 436, n. 282.

1300, oct. R. V, église Notre-Dame à Munich. *Monumenta Boica*, XIX, 502.

1300, nov. 2. VIII, chapelle de Sainte-Cunégonde à Klosterneuburg, dioc. Passau. M. FISCHER, *Merkwürdige Schicksale des Stiftes und der Stadt Klosterneuburg*, II (Wien, 1815), 317.

1300, nov. 5. R. XI, cathédrale de Bâle. *Ukb. der Stadt Basel*, III, 308, n. 564.

1300, nov. 6. R. XI, hôpital Sainte-Marie à Gandersheim, dioc. Hildesheim. LEUCKFELDT, *Antiquitates Gandersheimenses*, 144.

1300, nov. 11. R. X, église des Saints-Pierre-et-Paul à Stans, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, II, 171.

1300, nov. 15. R. X, monastère de Saint-Pierre près de Goslar, dioc. Hildesheim. BODE, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 571, 597.

1300, nov. 16. R. X, église Saint-Léonard à Bâle. *Ukb. der Stadt Basel*, III, 309, n. 565.

1300, nov. 18. R. XI, église Saint-Nicolas de Geboltskirchen, dioc. Passau. *Ukb. des Landes ob der Enns*, VI, 597, n. 29.

1300, nov. 28. XVIII, chapelle de Saint-André de Venzone, dioc. Aquilée. *Archiv für Kunde Oesterreichischer Geschichtsquellen*, XXXI, 153, n. 22.

1300, nov. R. IV, chapelle de Saint-Nicolas à Klein-Basel, dioc. Constance. *Ukb. der Stadt Basel*, III, 311, n. 569.

1300, nov. R. XVI, église d'Useldingen, *Studien und Mitteilungen aus dem Benediktiner Orden*, I, 1 198.

1300, déc. 6. R. XIV, monastère de Saint-Pierre près de Goslar, dioc. Hildesheim. Bode, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 572, n. 598.

1300, déc. R. XII, couvent des religieuses d'Altstadt Colberg, dioc. Camin. O. Heinemann, *Pommersches Ukb.* VI, 405, n. 4060.

1300, déc. R. Plusieurs évêques, église de Reitenbuch. Lang, *Regesta*, IV, 724.

1300. déc. R. III, église de Polling. Amort, *De origine.. indulgentiarum*, I, 232, n. 14. Cf. Lang, *Regesta*, IV, 724.

1300. R. III, deux autels et chapelle de Saint-Nicolas à Polling. Ibid., I, 232, n. 15.

1300. R. VIII, église Sainte-Marie à Bechtolsheim, dioc. Mayence. *Archiv für Hessische Geschichte*, XIV, 726.

1300. R. XIII, monastère de Sponheim, dioc. Mayence. Ioh. Trithemii ... *secundae partis Chronica duo*, 299.

1300. R. III, église Saint-Michel à Hedemünden, dioc. Mayence. *Zeitschrift des hist. Vereins für Niedersachsen*, 1900, 319.

1300. R. XVII, monastère de Hasungen. A. Vogt, *Regesten*, I, 644.

1300. R. VIII, monastère de Saint-Jacques près de Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 668.

1300. R. II, chapelle de Saint-Pantaléon à Jakobsberg près de Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 669.

1300. R. IX, monastère de Saint-Jacques et chapelles de Saint-Pantaléon et de Saint-Nicomède, près de Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 682.

1300. R. VII, église Saint-Maurice à Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 711.

1300. R. IV, église Saint-Martin à Bebelnheim. Archives de l'État à Bâle. Registre Saint-Martin, n. 2.

1300. R. X, monastère de Saint-Adalbert à Egmond. *Bijdragen voor de Geschiedenis van het Bisdom van Haarlem*, XXXV, 240.

1300. R. VIII, église Sainte-Marguerite à Höchst, dioc. Mayence. Sauer, *Cod. diplom. Nassoicus*. I, 3, 41, n. 1298.

1300. R. XVI, chapelle des Saints-Félix-et-Adauctus à Altenberg, dioc. Cologne. *H. Mosler, *Ukb. der Abtei Altenberg*, I, 357, n. 470.

1300. R. XI, monastère de Schillingskapelle à Heimerzheim, dioc. Cologne. *A Tille, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, I, 174, n. 3.

1300. R. XII, église du couvent de Mechtern, dioc. Cologne. Ennen, *Quellen zur Geschichte der Stadt Köln*, III, 477.

1300. R. VII, monastère de Sainte-Gertrude. Knipfing, *Regesten*, III, 3810.

1300. R. XVIII, église Notre-Dame à Gladbach, dioc. Cologne. Ropertz, *Quellen und Beiträge zur Geschichte der Benediktiner-Abtei des hl. Vitus* (Bonn, 1877), 230.

1300. R. VI, église Saint-Nicolas de Büren, dioc. Paderborn. *Westfäl. Ukb.*, IV, 1185, n. 2639.

1300. R. XII, église Saint-Martin à Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 216, n. 286.

1300. R. IX, église Saint-Étienne à Helmstedt. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 606, n. 1714.

1300. R. X, chapelle de Bockel, dioc. Hildesheim. W. von Hodenberg, *Marienroder Ukb.*, 128.

1300. R. VI, monastère de Georgenberg près de Goslar, dioc. Hildesheim. Bode, *Ukb. der Stadt Goslar*, II, 573, n. 599.

1300. R. VIII, église Saint-Étienne d'Aschersleben, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Anhalt.*, II, 620, n. 892.

1300. R. IX, église Sainte-Catherine de Brunswick. Haenselmann, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 228, n. 459.

1300. R. IX, église Saint-Magnus et chapelle de Saint-Nicolas à Brunswick. Ibid., 229, n. 460.

1300. R. VI, église Saint-Autor et Saint-Magnus à Honrode, dioc. Halberstadt. Ibid., 230, n. 461.

1300. R. VI, église Saint-Pierre à Brunswick, dioc. Hildesheim. Ibid. 231, n. 462

1300. R. IV, église Notre-Dame de Frankfurt, dioc. Lebus. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, xxii, 6, n, 7,

1300. R. III, église Saint-Martin à Brême. *Bremisches Ukb.* I,573, n. 542.

1300. R. IX, église Saint-Willehad à Brême. Ibid., 574, n. 543.

1300. R. VI, église de Marienborn, dioc. Mayence. *Archiv für Hessische Geschichte*, XIV, 718 : SIMON, *Geschichte des Hauses Ysenburg und Büdingen*, III, 73.

1300. R. IX, église Saint-Barthélemy à Francfort. BOEHMER-LAU, *Cod. diplom. Moenofrancofurtanus*, I, 387, n. 773.

1300. R. XV, pont de Francfort. Ibid., 388, n. 775.

1300. R. III, église du monastère d'Engelberg. *Geschichtsfreund*, LI, 140.

1300. R. IV, église Notre-Dame à Deitingen, dioc. Constance. *Solothurner Wochenblatt*, 1824, 62.

1300. VII, église Saint-Pierre à Stilfes. *G. SCHMIDT, *Urkunden und Akten-Regesten aus dem Dekanatsarchiv Stilfes*, 44.

1300. R. X, église Saint-Michel à Denzlingen. CARTELLIERI, *Regesta*, 3147.

1300. R. X, église de Tous-les-Saints à Fribourg. CARTELLIERI, *Regesta*, 3148.

1300. R. VI, autel de Saint-Jean dans la cathédrale de Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 3149.

1300. R. X, cathédrale de Bâle. *Ukb. der Stadt Basel*, III, 316, n. 574.

1300. R. X, cathédrale de Bâle. Ibid., 317, n. 575.

1300. R. XIV, église Saint-Léonard et chapelle de Saint-Oswald à Bâle. Ibid., 317, n. 576.

1300. R. X, église Saint-Théodore à Klein-Basel, dioc. Constance. Ibid., 318, n. 577.

1300. R. VII, église Saint-Georges de Schamhaupt, dioc. Ratisbonne. *Monumenta Boica*, XVII, 304.

1300. R.VI, chapelle de « Nierderloyden », dioc. Wurzbourg. GROPP, *Collectio novissima script. et rer. Wirceburgensium*, II, 3.

1300. R. Plusieurs évêques, église Saint-Jacques de Rotenburg. LANG, *Regesta*, 727.

1300. R. Plusieurs évêques, même église. Ibid. 727.

1300. R. XV, église saint-Lambert à Düsseldorf, dioc. Cologne. *Beiträge zur Geschichte des Niederrheins*, V, 130.

1300. R. X, église Sainte-Marie-et-Saint-Kilian à Lambach, dioc. Passau. *Ukb. des Landes ob der Enns*, IV, 358, n. 385.

1300. R. X, église Saint-Nicolas à Rosenberg, dioc. Prague. *Fontes rerum austriac.* XXIII, 58.

1300. R. IV, église Saint-Jean-Baptiste in Insula. EMLER, *Regesta Bohemiae*, II, 1232, n. 2814.

1300. R.VI, église Saint-Pierre à Rayhrad, dioc. Olmutz. BOCZEK-CHYTIL, *Cod. diplom. Moraviae*, V, 119.

1300. R. XIII, couvent de Wesel, dioc. Trèves. Plus haut, ch. II, n. VI.

1300. R. VII, chapelle Sainte-Catherine à Alost, dioc. Cambrai. E. SOENS, *Cartularium en renteboek van het begijnhof te Aalst*, 25.

1300. R. XIX, église Saint-Laurent in Doliolo à San-Severino, dioc. Camerino. O. TURCHI, *De ecclesiae Camerinensis pontificibus*, CII.

1300. R. X, église Notre-Dame « de Bello Videre », dioc. de Riez. S. BARTEL, *Historica et chronologica praesulum sanctae Regiensis ecclesiae nomenclatura* (Aquis Sextiis, 1636). 242.

1300. R. VIII, monastère des religieuses augustines de Saint-Maximin à Cologne. Original à la bibliothèque Nationale de Paris, Fonds latin, 9283.

1300. R. XII, église Saint-Martin de Colmar. Original aux archives municipales de Colmar.

1300. R. XI, église Saint-Nicolas de Freiburg, dioc. Breslau. GRUENHAGEN, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, VII, 2578.

1300. R. XI, église Saint-Gothard à Strehlen, dioc. Breslau. Ibid., 2579.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérisque ont été envoyés à la rédaction.

1. — * SPYRIDON and Sophronios EUSTRATIADES. *Catalogue of the Greek Manuscripts in the Library of the Laura on Mount Athos, with Notices from other Libraries.* Cambridge, Harvard University Press, 1925, in-4°, IV-515 pp. (= *Harvard Theological Studies* XII).

2. — * Sophronios EUSTRATIADES, *Ἁγιορειτικῶν κωδίκων κατάλοιπα.* Paris, H. Champion, 1925, in-4°, [IV]-77 pp. *Ἀνατύπωσις ἐκ τῆς Ἁγιορειτικῆς Βιβλιοθήκης.*

En annonçant ici même (XLIII, 124-26) le catalogue des manuscrits grecs de Vatopédi, publié en 1924 dans les *Harvard Theological Studies* par Mgr Eustratiades et le P. Arcadios, nous avons dit quelle lacune il est appelé à combler et noté quelques légères défectuosités qui le feront juger peut-être moins commode à l'usage. Le présent volume est assuré de rendre les mêmes services, dans une mesure encore beaucoup plus large. Il comprend les manuscrits de la bibliothèque et du catholicon de Lavra (en tout 2046 numéros) : la plu[illegible]ienne et sans doute la plus précieuse collection de toute la Sainte Montagne. En appendice sont catalogués différents fonds non décrits par Lampros : manuscrits du catholicon d'Iviron (N° 2047-2087) ; ceux du catholicon de Pantocrator (Nos 2088-2111) ; manuscrits de Stavronikita (Nos 2112-2114) ; enfin deux manuscrits de la bibliothèque particulière de Mgr Eustratiades (Nos 2115-2116). L'un de ceux-ci contient entre autres les œuvres de Théophane, métropolite de Média. Mgr E. en a extrait 18 lettres et quelques fragments théologiques, qu'il publie avec une introduction (p. 408-435). Ce premier appendice est suivi d'un second, comprenant une liste alphabétique des mélodes ou hymnographes mentionnés dans les manuscrits grecs de Lavra, de Vatopédi, de la bibliothèque Nationale

de Paris, de l'Ambrosienne et du monastère des Vlatées de Salonique. Tous deux ont été reproduits en tirage à part, avec pagination spéciale, sous un titre qui ne fait pas mention de l'ouvrage duquel ils sont détachés ou auquel ils ont été rejoints.

La disposition générale du catalogue de Lavra est plus claire que celle qui avait été suivie dans le catalogue de Vatopédi. On a renoncé aux subdivisions par ordre de matières et au classement alphabétique. Les sous-titres indiquant le contenu des manuscrits ne risquent plus d'abuser le lecteur.

L'inventaire général des manuscrits grecs de l'Athos est donc enfin achevé. Mgr E., à qui était réservé l'honneur de terminer ce grand œuvre, a amplement mérité de voir ratifier par tous les érudits l'*exegi monumentum* qui résonne avec un légitime accent de triomphe dans son avant-propos. Ceux qui désireraient savoir pourquoi ce savant ouvrage de bibliographie est signé en premier lieu *ὑπὸ Σπυρίδωνος Λαυριώτου ἰατροῦ*, liront avec agrément le récit moitié enjoué moitié solennel où Mgr E. raconte comment, arrivé à Lavra avec une plaie envenimée à la main droite, il en prit occasion pour insuffler de nobles ambitions au bon moine qui lui servait d'infirmier. Enjôlé par son patient, le médecin se découvrit une vocation d'érudit,et se trouva à la hauteur d'une tâche utile qui jusque-là avait fait reculer tous les bibliothécaires du couvent. Cette jolie histoire est un épilogue édifiant à la parabole du bon Samaritain.

P. P.

3. — * *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum.* Vol. I by Standish Hayes O'Grady. Vol. II by Robin Flower. London, British Museum, 1926, 2 vol. in-8°, ix-706, xxxvi-634 pp.

4. — * Thomas F. O'Rahilly. *Catalogue of Irish Manuscripts in the Royal Irish Academy.* Fasc. I. Dublin, Royal Irish Academy, 1926, in-8°, 130 pp.

La bibliothèque du British Museum est un peu, comme une sorte de Saint-Jean-de-Latran, mère et maîtresse de toutes les bibliothèques britanniques. Il n'est pas étonnant que sa puissance d'attraction se soit fait sentir même au delà du Canal Saint-Georges, et qu'un nombre considérable de manuscrits irlandais aient fini par s'y trouver rassemblés. De ce fonds important et facilement accessible, le catalogue, décidé en 1886, fut confié d'abord à S. H. O'Grady, l'éditeur et le merveilleux traducteur de *Silva Gadelica*, qui le poussa rapidement jusqu'à la fin du premier volume, imprimé en 1892 et

dès lors, en feuilles et sans page de titre, mis à la disposition des celtisants. Ce premier tome, ancien déjà et bien connu, n'offre d'ailleurs que peu d'intérêt aux hagiographes.

La chose est différente en ce qui concerne le second volume, dû à M. Robin Flower. Pour ne rien dire des allusions ou des fragments hagiographiques dispersés dans les descriptions d'autres pièces dont l'usage méthodique ne deviendra possible qu'après la publication de l'introduction générale et des index qui formeront le troisième et dernier volume, les pages 434-69, 498-504, 529-39 contiennent exclusivement des descriptions de Vies de Saints. Dans cette partie de son œuvre comme dans le reste, M. F. a déployé des prodiges d'érudition. Nous sommes loin du pur et simple catalogue, d'une brièveté et d'une sécheresse fastidieuses. On a sur chaque point une mine de renseignements, de références, de parallèles, une étude critique des sources et de la place respective de l'original ou de la traduction, selon le cas, dans la littérature universelle ; en un mot, à peu de chose près, tout ce qui est ou pourrait être utile à savoir. Espérons que tout ce patient travail ne sera pas perdu et que de nombreux travailleurs prendront à cœur l'édition de textes irlandais avant que ces précieuses informations ne perdent de leur fraîcheur, car il est de leur nature, hélas, de vieillir bien vite.

A l'exception des listes, fort soignées d'ailleurs, mais déjà anciennes, qui sont mises sur les lieux à la disposition du public, le catalogue des manuscrits gaéliques de l'Académie royale d'Irlande était tout entier à faire. Nous sommes heureux de pouvoir tout à la fois annoncer la décision, prise par les autorités académiques, de combler cette lacune, et présenter à nos lecteurs une première livraison qui fasse si bien augurer de l'ouvrage complet. M. O'Rahilly s'efface complètement devant ses manuscrits ; les descriptions se suivent, objectives et impersonnelles, mais d'une précision et d'une richesse telles que, le travail n'eût-il pas été signé, on aurait pu sans peine en découvrir l'auteur. Le présent fascicule offre un choix de manuscrits (une cinquantaine environ) représentant, sauf la médecine, la plupart des branches variées dont il existe des pièces transcrites entre 1600 et 1850. Évidemment, c'est la poésie qui l'emporte pour la quantité, mais l'hagiographie y figure pour une douzaine de numéros. Espérons que les fascicules suivants n'offriront pas moins d'intérêt pour nos études. P. Grosjean.

5. — * Furdoonjee D. J. Paruck. *Sāsānian Coins.* Bombay, The Times Press, 1924, in-4°, xx-536 pp., carte, 32 planches hors texte.

Depuis quelques années avaient commencé de paraître dans le supplément numismatique du *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, sous la signature de Furdoonjee D. J. Paruck, de courtes notes sur les monnaies Sassanides. Si peu que l'on ait touché à ce difficile sujet, on ne pouvait manquer de sentir que ces brèves études étaient tout autre chose que le passe-temps d'un amateur, ou des fantaisies érudites, comme il est toujours possible d'en écrire sur des matières conjecturales, où le contrôle direct est et demeurera longtemps encore impossible. Information étendue, jugement clair, rigueur de méthode, circonspection, rien n'y manquait de tout ce qui peut inspirer confiance, même à des lecteurs qui se souviennent des mauvais pas où ils ont été conduits par des guides brevetés. Visiblement, le numismate Parsi qui tenait la plume était un spécialiste formé à la bonne école et déjà passé maître. Aussi les gens du métier auront-ils vu sans surprise arriver de Bombay un grand ouvrage, destiné non pas à révolutionner une discipline, qui n'a encore construit rien de fort stable, mais à donner enfin une base entièrement ferme à ses tâtonnements.

M. P. aurait déjà rendu un précieux service, s'il s'était borné à réunir et à coordonner les matériaux qui se cachent — c'est bien le mot — dans les multiples et souvent introuvables mémoires de ses prédécesseurs. Cette première partie de sa tâche a été remplie de manière à contenter les plus exigeants, et grâce à lui, on trouvera désormais cataloguées dans un volume clair et maniable les suites monétaires étudiées par Dorn, Bartholomaei, Thomas, Drouin et autres, sans oublier le docte Mordtmann. Mais M. P. ne s'est pas borné à colliger les trouvailles et les observations d'autrui. Chaque fois que la chose a été possible, il a revu soigneusement les descriptions de ses devanciers, soit sur les originaux soit sur d'excellents moulages. Des fac-similés en héliotypie permettront le contrôle aux sceptiques qui n'en croient que leurs propres yeux. Pour la collection Bartholomaei, actuellement au Musée de l'Ermitage à St-Pétersbourg, l'auteur a dû se contenter des 32 planches gravées, qui ont jadis été déchiffrées et commentées par Mordtmann. Malgré l'exactitude qu'on est unanime à leur reconnaître, elles ne suppléeront qu'assez imparfaitement à une reproduction directe ; et l'auteur, sans doute, aura été le premier à regretter d'avoir dû recourir à cette image interposée.

Aux séries monétaires précédemment connues, que l'on joigne les pièces appartenant à la riche collection de l'auteur, et celles qu'il a pu étudier sur place dans les collections ignorées en Europe, et l'on aura une idée de l'abondance des matériaux qui se trouveront désormais à la portée des érudits. La partie descriptive du volume, le catalogue proprement dit, est d'une sobriété exemplaire. Les notices ne comprennent que des indications techniques, libellées en formules de la plus extrême concision. Toute espèce de commentaire en a été bannie ; les interprétations sujettes à controverse ont été rejetées dans les amples prolégomènes qui remplissent plus de la moitié de l'ouvrage. Là aussi du reste, tout en donnant largement les explications générales réclamées par le sujet, l'auteur s'est résolument débarrassé de tout le poids mort qui traîne dans la « littérature » relative à la numismatique Sassanide. Il a même renoncé à réimprimer la commode bibliographie qu'il a publiée en 1921 dans le Journal de la Société Asiatique du Bengale (Nouvelle série, t. XVII, Supplément numismatique, p. 101-116). Elle a été remplacée par une sorte d'aperçu critique (p. 9-17), qui ne contentera pas tout le monde, mais qui, à l'usage, se trouvera sans doute plus utile à la majorité des lecteurs. Ceux que la numismatique intéresse surtout dans ses rapports avec l'histoire et la philologie, auront plaisir et profit à étudier le long chapitre (p. 71-122) consacré à cet aspect spécial du sujet, et aussi le copieux glossaire des noms et des mots déchiffrés sur les légendes des monnaies Sassanides (p. 265-301). Dans ce dernier toutefois, il est permis de regretter que l'auteur se donne un peu trop l'air de bouder les récentes découvertes qui ont en partie renouvelé notre connaissance de l'« iranien moyen ». Ailleurs aussi, de loin en loin, nous avons cru remarquer certains détails qui pourraient donner prise à contestation. Ainsi, p. ex., p. 165, N° 128, un monogramme est transcrit ND d'après Mordtmann ; au N° 129, un autre monogramme est rendu par NDČ, d'après J. de Morgan. Or 1°) ces deux graphies ne se distinguent que par un crochet à peine marqué ; 2°) elles se trouvent sur des monnaies frappées aux mêmes effigies et aux mêmes dates (Kawâdh I, années 15 et 41 ; Khosrau I, an 25) ; 3°) Mordtmann lui-même paraissait hésitant sur sa lecture. Dès lors comment se défendre de conclure que les deux légendes se réduisent à une seule, et que M. P. aurait dû intervenir d'autorité pour départager ses deux prédécesseurs ?

Puisque nous parlons des monogrammes inscrits au revers des monnaies Sassanides, nous nous permettrons d'exprimer le regret

que leur signification n'ait pas été soumise à un nouvel examen. On sait que, dans l'opinion acceptée faute de mieux, ces lettres sont la notation abrégée d'un nom de lieu et forment, en quelque sorte, le chiffre de l'atelier monétaire où la pièce aurait été frappée. M. P. se range sans discussion à cette hypothèse, dont il aura pourtant contribué plus que personne à ébranler la vraisemblance. La liste qu'il a dressée de ces monogrammes (p. 130-95), ne comprend pas moins de 271 numéros, dont quelques-uns, il est vrai, font double emploi. On en compte 98 pour le règne du seul Khosrau I ; 96 pour Kawâdh I ; 120 pour Khosrau II... En battant à fond le dictionnaire géographique de l'Iran, on arrive assez généralement à y découvrir quelque part, en Margiane, en Babylonie, dans le Kirman, au pays Kurde ou ailleurs, une ville, un village ou une bourgade, dont le nom commence par les lettres du monogramme à interpréter. Mais ce qui nous jette en dehors du monde réel, c'est qu'un service comme la frappe des monnaies, avec l'outillage spécial, les moyens de contrôle, la surveillance et la comptabilité qu'il suppose, ait pu fonctionner régulièrement dans un pareil état de dispersion. L'empire Sassanide a dû être le paradis des faux monnayeurs. A mesure que l'on pèsera mieux toutes les données du problème il apparaîtra de plus en plus clairement qu'il faut chercher une autre solution. Et quand on lit, par exemple (p. 177), le monogramme RUM, sur une pièce frappée en l'an 24 de Khosrau I (555-556), à une époque où l'empire byzantin payait tribut à la Perse, on peut se demander si un tel monogramme ne comporte pas une explication très simple. Dans le domaine si brillamment exploré par M. P., le champ reste donc ouvert à la sagacité des chercheurs. Tel qu'il existe, l'ouvrage du savant Parsi n'en mérite pas moins d'être salué comme un monument de haute et solide érudition.

P. P.

6. — * François Lexa. *La magie dans l'Égypte antique, de l'ancien empire jusqu'à l'époque copte.* T. I. Exposé ; T. II. Les textes magiques ; T. III. Atlas. Paris, Geuthner, 1925 ; 3 vol. in-8°, 220, 235 pp., LXXI planches.

Le mot magie a, dans la langue usuelle, une signification très nette, dérivée de la théologie chrétienne. Il en a une seconde, qui est comme la contre-partie de la première, chez les adeptes de l'occultisme. Parmi les égyptologues, il paraîtrait avoir une étrange variété d'acceptions discordantes. M. Lexa commence par faire un grand

massacre des définitions proposées par ses prédécesseurs et collègues. S'il en laisse passer sans les combattre, c'est qu'il les juge déjà exécutées par d'autres ; et l'on a ce spectacle assurément neuf et surprenant de M. Ermann et Sir E. A. Wallis Budge renvoyés dos à dos comme deux écoliers pareillement en faute (p. 13). Ayant ainsi fait place nette, M. L. avance sa définition de la magie : « C'est l'activité tendant à produire l'effet dont la connexion avec cette action n'est pas subjectivement explicable par la loi de causalité » (p. 17). « Subjectivement » veut dire : par rapport au degré d'instruction du magicien ou de son client. On voit au premier regard que cette définition est étrangement extensible. Pourtant l'auteur a trouvé moyen de la rendre encore plus élastique, en la vidant de son élément essentiel. L'homme primitif — c'est M. L. qui l'assure — a vécu de longs siècles avant de posséder la notion de causalité (p. 20). Il voyait seulement que certains phénomènes se succédaient dans le temps, de telle manière que, l'un s'étant produit, le second ne manquait pas de suivre. Il serait peut-être logique d'en conclure qu'à cette époque où l'homme ne connaissait pas la loi de causalité aucun effet ne pouvait être « subjectivement explicable » par la dite loi de causalité. Mais M. L. paraît se méfier du raisonnement déductif ; il se borne à nous apprendre, comme un point de fait, que l'homme primitif, trompé par des observations encore très incomplètes, regardait comme reliés en série invariable des phénomènes qui se succédaient en vertu d'une association fortuite — malheur qui n'a pas cessé de lui arriver depuis qu'il possède le principe de causalité ; mais laissons la parole à M. L. Pour amener un phénomène auquel il trouvait son avantage, l'homme primitif répétait instinctivement un geste, un cri, un acte quelconque après lequel il l'avait déjà vu se produire : il faisait de la magie. Le langage lui même était censé posséder une vertu magique, puisque son effet s'exerce à distance (p. 46). Ceci est peut-être un peu fin pour des cervelles obscures où manquait la notion de causalité ; mais, encore une fois, passons. Cette magie rudimentaire s'adressait-elle à un être supérieur, à une puissance cachée ou supra-sensible ? Nullement : la magie est antérieure aux plus anciennes idées religieuses ; elle n'en est point une aberration, elle les a précédées (p. 13-19 ; cf. p. 123-29), et n'a pas changé de nature après que le sentiment religieux se fut éveillé dans la conscience des hommes. Aujourd'hui encore elle reste, dans le fond, une simple erreur sur l'efficacité des causes naturelles. Selon M. L., le chrétien qui à la Saint-André [la Saint-Blaise ?] se fait appliquer

sur la gorge deux cierges croisés, pour être préservé de la laryngite, se soumet à un rite magique, parce que le contact physique de deux cierges, croisés ou non, ne possède aucune vertu médicinale (p. 17). A ce compte, la plupart des rites ou formules de culte religieux sont de la magie. L'auteur paraît en excepter la prière (p. 50), par une inconséquence sur laquelle il ne s'explique pas. Nous le comprenons, s'il s'agit de la prière ou en général d'un acte rituel, d'une cérémonie destinée à conférer une grâce ou un mérite d'ordre surnaturel ou moral, puisque, dans l'opinion clairement avouée par l'auteur, ils ne produisent exactement rien du tout. Mais les autres, ceux qui visent à conjurer ou à guérir un mal sensible, à obtenir des faveurs temporelles, à promouvoir un intérêt matériel, se ramènent sans échappatoire possible, à la définition du rite magique proposée par M. L. Celle-ci admise, la prière comme telle ne se distingue plus d'une incantation.

Nous voilà avertis. Pour savoir ce qui est aujourd'hui regardé comme magie par la conscience chrétienne, l'auteur n'a pas jugé nécessaire d'ouvrir le catéchisme. A l'égard des anciens Égyptiens, il a manqué à la même précaution. A moins de mettre leur religion sur le rang des cultes fétichistes, il n'y avait pourtant qu'un seul moyen de savoir ce qu'ils tenaient pour magique : c'était de le leur demander à eux-mêmes. Parmi les rites que l'on trouvera décrits chez M. L., un grand nombre paraissent bien être des sortilèges, des charmes ou des maléfices ; mais d'autres ne le sont probablement qu'en vertu d'une définition systématique, qui peut se trouver historiquement fausse ou unilatérale.

Il faut donc prendre le livre de M. L. comme une étude sur un ensemble de pratiques rituelles qu'il était intéressant de réunir et de grouper par catégories. Pour un profane, le catalogue descriptif qu'on en trouvera dans l'ouvrage est instructif et curieux. Aux spécialistes de dire si l'enquête a été poussée assez loin dans tous les sens. Elle n'a du reste pas la prétention d'être complète, et il est juste de ne pas demander à M. L. plus qu'il n'a promis et que les lecteurs auxquels il paraît s'adresser n'attendent de lui.

On sera moins indulgent pour les deux chapitres concernant la magie chez les Coptes. La confusion d'idées que nous avons été forcés de signaler plus haut s'y étale avec une assurance triomphante. A côté de rites proprement magiques que les chrétiens coptes paraissent bien avoir empruntés aux sorciers de l'ancienne Égypte, on voit figurer pêle-mêle des recettes de charlatans et des « miracles »

tirés de la Vie des Pères du désert. Dans ces derniers, faut-il le dire? on trouvera en abondance de la diablerie, du merveilleux légendaire, de la superstition aussi, mais de magie, pas l'apparence. Si l'on veut savoir où l'auteur a recueilli ses informations, il suffit de se reporter aux pièces justificatives, t. II, p. 207. On y lira ce qui suit : « *Les Apophthegmata patrum Aegyptiorum* (Les Sentences des Pères égyptiens) est un titre usité mal à propos pour désigner un manuscrit copte qu'a publié G. ZOEGA dans son *Catalogus codicum copticorum* ... p. 288-356, nº 169. Il s'est conservé 44 feuilles du manuscrit, dont la dernière est la 314e du livre original ; ainsi en tout et pour tout, un fragment très modeste de ce livre qui est de première importance quant à l'histoire de la civilisation aux premiers temps du christianisme... » Le lecteur est prié de croire que nous ne lui dissimulons rien qui permette de donner un sens raisonnable à cette information. Sur ce seul exemple, il jugera lui-même comment le sujet a pu être étudié. **P. P.**

7. — * Eduard HOSP. *Die Heiligen im Canon Missae.* Graz, Verlagsbuchhandlung « Styria », 1926, in-8º, XI-315 pp., illustré.

Les papes et les martyrs nommés dans le Canon de la messe sont chacun l'objet d'une notice où le P. Hosp a réuni les principales données que l'on possède sur leur histoire et leur culte. Le livre s'adresse à un public assez étendu, et l'auteur veut édifier le lecteur tout en l'instruisant. Il y a parfaitement réussi. L'appareil d'érudition est rejeté à la fin du volume, et donne le moyen, à quiconque en sentirait le besoin, de s'éclairer davantage. La bibliographie est excellente, et suffisamment complète. Certaines opinions récentes ne sont pas prises en considération, et le P. H. a eu raison de ne pas discuter celle qui veut remplacer la sainte Félicité africaine par la Félicité romaine. Il examine quelques difficultés relatives au groupe Jean et Paul, sans entrer dans la principale, qui est l'identité des deux saints. Nous ne voulons pas lui en faire un reproche.
H. D.

8. — * *Bibliothek der Kirchenväter. Eine Auswahl patristischer Werke in deutscher Uebersetzung* herausgegeben von O. BARDENHEWER, K. WEYMAN, J. ZELLINGER, Band XXXIII-XLIX. München, Verlag Kösel et F. Pustet, 1917-1925, 17 vol. in-8º.

La vieille maison d'édition, qui vient de célébrer son centenaire et nous envoie son Jubiläums-Almanach, avait entrepris, il y a beau-

coup d'années de cela, sous la direction de Thalhofer une « Bibliothèque des Pères » en allemand, qui jouit d'un légitime succès, et se trouvait depuis longtemps épuisée. Au lieu de la réimprimer pour satisfaire à la demande, il fut décidé qu'on en ferait une refonte, sur un plan plus étendu, et qu'il y serait tenu compte des progrès de la patristique durant les années qui suivirent l'achèvement de la première collection (1888). La direction de la nouvelle entreprise fut confiée à Mgr Bardenhewer, et l'on conviendra qu'elle ne pouvait tomber en meilleures mains. Le choix des textes à traduire comme aussi des collaborateurs fut arrêté, et à partir de 1911 les volumes de la série nouvelle se succédèrent avec rapidité. La guerre menaçait de compromettre la publication, mais ne fit que la retarder un peu et de 1915 à 1926, 28 nouveaux volumes ont vu le jour. Les anciennes traductions n'ont guère été reprises, sinon pour être renouvelées, et les prolégomènes s'inspirent des dernières recherches. Inutile d'insister sur les services que peuvent rendre ces traductions consciencieusement faites en général et souvent par des savants spécialement compétents.

Voici la série des volumes qui n'ont pas été signalés dans les *Analecta.* XXXIII. S. Justin, par Philippe Haeuser, comprenant le Dialogue avec Tryphon et la *Cohortatio ad gentiles* dont l'attribution, on le sait, est contestée. — XXXIV. S. Cyprien, par Julius Baer. C'est un premier volume, avec la Vie par Pontius (les Actes proconsulaires ont pris place dans le volume XIV) et les principaux traités. Des trois livres *Ad Quirinum* et du *Ad Fortunatum* on n'a donné que les parties nécessaires pour apprécier l'allure et le but de ces écrits, qui sont des recueils de témoignages. — XXXV. Les Pères apostoliques, par Franz Zeiller. La *Didachè*, les épîtres de S. Clément, celle de Barnabé, les lettres d'Ignace, celle de Polycarpe aux Philippiens, le Pasteur sont traduits sur la seconde édition de Funk (1901). — XXXVI. Lactance, par Aloys Hartl, ayant en tête le *De mortibus persecutorum*, qui désormais n'est plus contesté. — XXXVII. S. Éphrem. Un premier choix d'homélies et de Carmina traduits du syriaque, par Sébastien Euringer et Adolphe Rücker. Outre les introductions spéciales des traducteurs, une longue introduction générale de Mgr Bardenhewer. — XXXVIII. S. Épiphane, par Joseph Hörmann. L'*Ancoratus*, l' *'Ανακεφαλαίωσις* et un extrait du *Panarion.* — XXXIX, XLII. Cinquième et sixième volume de S. Jean Chrysostome, par Joseph Jatsch. Homélies sur l'Épître aux Romains traduites sur l'édition de Field (Cambridge, 1839). — XL.

S. Hippolyte, par Conrad Preysing, traduction des Philosophoumena. — XLI. S. Cyrille de Jérusalem, les catéchèses, par Philippe Haeuser. — XLIII. S. Pierre Chrysologue, par G. Böhmer, choix de 56 sermons. Cet auteur étant relativement peu étudié, nous croyons rendre service en signalant l'ouvrage de Mgr F. LANZONI, *I sermoni di S. Pier Crisologo*, Faenza 1909, qui semble avoir échappé à M. Böhmer, et un travail récent de M. Cl. JENKINS, *Aspects of the Theology of St. Peter Chrysologus*, dans *Church Quarterly Review*, t. CVIII (1927), p. 223.— XLIV. S. Jean Damascène, *De fide orthodoxa*, par Denys Stiefenhofer, avec une longue et savante introduction où il est question notamment des homélies et panégyriques, sur lesquels toute la lumière n'est pas faite. Voir, par exemple, l'article du P. Van de Vorst, *A propos d'un discours attribué à S. Jean Damascène*, dans la *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXIII, p. 128-32. Au sujet de la Vie arabe du saint publié par le P. Bacha et de la traduction allemande de Graf, voir *Anal. Boll.*, XXX, 78-81. — XLV. Septième volume de S. Jean Chrysostome, par Wenzel Stoderl, qui traduit, sur l'édition d'Oxford, les homélies sur les épîtres aux Philippiens et aux Colossiens. — XLVI, XLVII. S. Basile, par Antoine Stegmann. Le premier volume contient un choix de lettres, le second les homélies sur l'Hexaméron, et des discours choisis. En appendice, le πρὸς τοὺς νέους sur la littérature profane. Quelques additions à la bibliographie de S. Basile ne seraient pas superflues, par exemple L. V. JACKS, *St. Basil and Greek Literature* (Washington, 1922); J. M. CAMPBELL, *The Influence of the Second Sophistic on the Style of the Sermons of St. Basil the Great* (ibid.), et surtout les travaux qui se rapportent à la correspondance de S. Basile avec Libanios. Voir maintenant O. STÄHLIN, *Die altchristliche griechische Literatur*, p. 1412. — XLVIII. Le premier volume d'Origène, comprenant le traité de la Prière et l'Exhortation au martyre, par Paul Koetschau, précédé de très importants prolégomènes tels qu'on pouvait les attendre du savant éditeur d'Origène. — XLIX. Huitième volume de S. Augustin, où Sigisbert Mitterer nous donne la traduction des traités *De doctrina christiana, De catechizandis rudibus, De fide et operibus*, et de l'*Enchiridion*. Une autre version allemande du second traité, par Th. Ficker, a paru à Leipzig en 1922; l'*Enchiridion* a été traduit et commenté en 1923 par M. Paul Simon (*Anal. Boll.*, XLII, 187).

Au moment de mettre sous presse, nous recevons quatre nouveaux volumes de la *Kirchenväter-Bibliothek*. Il en sera parlé dans le prochain Bulletin.

J. SIMON.

9. — * Gerhard RAUSCHEN. *Grundriss der Patrologie.* Die Schriften der Kirchenväter und ihr Lehrgehalt. 8.-9. neubearbeitete Auflage. Freiburg im Br., 1926, in-12°, xx-484 pp. (= *Herders Theologische Grundrisse*).

C'est toujours avec grande reconnaissance qu'est accueillie une nouvelle édition d'un manuel avantageusement connu, lorsqu'il ne s'agit pas d'une simple réimpression sans changement notable. Depuis la refonte que M. J. Wittig avait fait subir, en 1921, au *Grundriss der Patrologie* de Rauschen, il était déjà, incontestablement, le meilleur ouvrage du genre. Dans la nouvelle édition de 1926, il vient d'être encore sensiblement amélioré. Pas de modifications profondes, mais presque tous les chapitres ont été retouchés en maints endroits. Certaines notices ont été composées à neuf. Une place plus large a été faite à l'ancienne poésie chrétienne. Les Pères du désert n'ont plus été exclus. D'autres oublis sont réparés. Dans la section de chapitre réservée à l'hagiographie, les quelques changements apportés ne sont pas des plus importants. Ont été ajoutés les noms de Marc le Diacre, Chrysippe, prêtre de Jérusalem, Jean d'Éphèse ; de même, sous une rubrique spéciale, une liste incomplète de Vies ou de Passions d'auteurs anonymes ; enfin, on ne sait trop pourquoi de préférence à d'autres, la *Vita S. Hilarii Auciacensis.* Les *Vitae Patrum* ont maintenant leur notice. L'avantage de beaucoup le plus appréciable de cette nouvelle édition est la bibliographie. M. W. s'est piqué de la mettre parfaitement à jour, et, dans l'ensemble, il a fort bien réussi. Il eût été difficile, pour un travailleur isolé, de faire mieux. Le manuel a été incorporé dans l'excellente série des *Herders Theologische Grundrisse;* d'où sa nouvelle présentation, visant surtout à la clarté, et son format réduit, des plus pratiques. On a là un instrument de travail indispensable non seulement pour tous les élèves des séminaires théologiques, mais même pour les maîtres et pour quiconque travaille dans le champ de la patrologie. C'est, pour la bibliographie, le complément tout indiqué des ouvrages classiques de Bardenhewer, Schanz et Labriolle, Stählin (voir les *Ergänzungen* de M. F. Drexl dans *Byzantinische Zeitschrift*, t. XXVI, 1926, p. 81-88) et Baumstark. Le choix d'addenda et d'errata qui va suivre n'a d'autre but que de prouver tout l'intérêt que nous portons à ce petit manuel d'une si réelle utilité. Nous citons uniquement des travaux que l'on ne trouvera pas signalés non plus dans les ouvrages auxquels il vient d'être fait allusion. P. 99 : J.-P. WALTZING, *Le crime rituel reproché aux chrétiens du IIe siècle,* dans *Le Musée*

belge, t. XXIX, 1925, p. 209-238 ; J. G. P. BORLEFFS, *De Tertulliano et Minucio Felice*, Groningen, 1925. — P. 107 : La référence à Cortellezzi est à compléter comme suit : t. I, 2 (1923), p.57-79 ; 3, p. 43-106. — P. 161 : N. AKINIAN, *Martyrium des heiligen Cyprian, Bischof von Karthago*, dans *Handes Amsorya*, t. XXXVI (1922), p. 1-17. — P. 169 : G. THÖRNELL, *Patristica*, Upsala, 1923. — P. 186 : A. PRIESSNIG, *Die biographischen Formen der griechischen Heiligenlegenden in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, Münnerstadt i. Ufr. [1924]. — P. 189 : H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, Bruxelles, 1923. — P. 235 : K. DYOBOUNIOTES, *Κρίσις περὶ τῶν συγγραμμάτων Μακαρίου τοῦ Αἰγυπτίου*, dans *Ἐπετηρὶς Ἑταιρείας βυζαντινῶν σπουδῶν*, t. I (1924), p. 86-92. — P. 243 : L. MARIÈS, *Le « De Deo » d'Eznik de Kolb* (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 171). — P. 269 : Chrys. PAPADOPOULOS, *Τὸ Σύμβολον τῆς β' οἰκουμενικῆς Συνόδου*, dans *Ἐπιστημονικὴ ἐπετηρὶς τῆς θεολογικῆς σχολῆς τοῦ Ἀθήνησι Πανεπιστημίου*, t. I (1924), p.1-73.—P. 431 : Ni De Meester ni Eustratiades n'attribuent l'acathiste à Sergius. La note de Jacobi est sans importance. Pour la bibliographie de l'acathiste, voir C. ÉMEREAU, *Hymnographi Byzantini*, dans *Échos d'Orient*, t. XXI (1922), p. 259-63, et pour celle de Romanos, ibid., t. XXVIII (1925), p. 169-172. — P. 454 : M. JUGIE, *La Vie de saint Jean Damascène*, ibid., t. XXVII (1924), p. 137-61. — La nouvelle série du « *Didaskaleion* » (1923) est parfois citée, mais elle n'a pas été dépouillée systématiquement. Il faut s'y reporter pour la biographie de S. Clément et sa lettre aux Corinthiens, la mythologie chez les apologistes grecs du IIe siècle, l'angélologie, la démonologie et la doctrine de la Providence chez Athénagore, la question Minucius-Tertullien, l'auteur du *De mortibus persecutorum*, le *volum* de Sulpice Sévère et de S.Paulin de Nole, la biographie et les écrits de Jovinien. En dépit de toute l'attention de l'auteur et d'amis compétents, nombre de fautes de transcription (dont plusieurs figuraient déjà dans l'édition précédente) ont encore échappé. Par exemple, p. VIII, au lieu de L. Ludwig, lire L. Hertling ; p. 12, lire Doncœur, Mannucci (une 2e éd., revue et corrigée, de la 1e partie de son manuel a paru en 1920) ; p. 160, *Anal. Boll.*, 1921 ; p. 168-69, Gabarrou ; p. 324, Mannix ; p. 358, (Barry) Rhetorical. J. SIMON.

10. — * *Schöninghs Sammlung Kirchengeschichtlicher Quellen und Darstellungen für den Religionsunterricht an höheren Lehranstalten.* Paderborn, F. Schöningh, [1925-1926], 8 fasc. in-8° de 32 pp.

Les auteurs de cette nouvelle collection mettent entre les mains des étudiants des recueils de textes ou de rapides exposés destinés à faciliter l'enseignement de la religion et de l'histoire ecclésiastique. M. L. Mohler s'est chargé de la période des origines du christianisme et des persécutions (fasc. 1, 4) ; M. F. X. Seppelt de l'histoire de S. François et du mouvement franciscain (fasc. 2), M.M. Bierbaum de la législation canonique du moyen âge et des actes des derniers papes (fasc. 6, 7). Les extraits réunis par MM. J. Beckmann (fasc. 3) et R. Stapper (fasc. 5) ont respectivement pour objet les monastères du moyen âge et la messe dans la primitive église. Un précis de l'histoire des Catacombes est dû à Mgr J. P. Kirsch. Les textes ne sont pas transcrits dans la langue originale mais traduits en allemand.

H. D.

11. — * *I Libri della Fede*, nuovissima Collezione diretta da Giovanni Papini, t. I-XXII. Firenze, Libreria editrice Fiorentina, 1922-1926, 22 vol. in-8°.

La rapidité avec laquelle s'est développée la nouvelle collection publiée sous la direction de M. Papini atteste suffisamment le succès de cette entreprise, qui mérite d'attirer l'attention de nos lecteurs. Parmi les livres religieux d'espèce variée qui leur sont offerts, ils trouveront un bon nombre d'écrits sortis de la plume de grands et saints personnages, sans compter ceux qui intéressent directement l'hagiographie. Du nombre de ces derniers est le premier volume de la collection, les *Fioretti*, présenté par le directeur, et arrivé déjà à sa seconde édition, malgré un fort tirage. Un succès analogue attendait le volume II, *S. Filippo Neri. Lettere, Rime e Detti memorabili*, que nous n'avons pas réussi à nous procurer. Il sera sans doute bientôt réimprimé. Nous en souhaitons autant au Jacopone da Todi, de M. Papini (vol. VI), qui n'a pas attendu le texte critique des *Laude* pour en donner une édition accessible à la moyenne des lecteurs. A l'exemple de G. Ferri, il a réimprimé l'édition princeps de 1490. Au lieu d'y ajouter un glossaire, il l'a enrichie, au bas des pages, d'une annotation sommaire mais suffisante pour l'intelligence des passages difficiles.

On s'occupe beaucoup, depuis quelque temps, de la bienheureuse Angèle de Foligno. Concurremment avec l'édition du P. Doncœur (Toulouse, 1926) paraissait, en seconde édition, complétée, *Il libro delle mirabili visioni consolazioni e istruzioni* (t. III), traduit par L. Fallacara sur l'édition de Boccolino (Foligno,

1714), et nullement sur la traduction française d'Ernest Hello, comme on se l'est imaginé, on ne sait pourquoi, et comme on l'a répété dernièrement encore, S. Antoine de Florence a également attiré l'attention récemment, comme l'indiquent plusieurs biographies et une traduction française parue il n'y a pas longtemps. Il est représenté ici (t. V) par un de ses opuscules italiens, l'*Opera a ben vivere* que le saint écrivit à la demande de Dianora dei Tornabuoni, la femme de Thomas Soderini. F. Palermo en avait découvert un manuscrit autographe et l'avait publié en 1858. Le P. L. Ferretti reproduit simplement l'édition princeps. Nous sommes redevables à M. P. Misciatelli d'une édition des lettres, au nombre de 114, de S. Jean Columbini (t. VIII), document capital et non encore exploité, pour l'histoire du saint et de son ordre. Un grand nombre de ces lettres sont adressées à l'abbesse et aux religieuses du monastère de Santa Bonda à Sienne, et la plupart furent écrites à l'époque de l'exil du saint. Elles jettent un nouveau jour sur les premiers temps de l'apostolat des Jésuates, et nous font pénétrer dans l'intimité du célèbre mystique Siennois. On nous demandera sans doute quelle est cette Santa Bonda, patronne du monastère auquel S. Jean Colombini prenait tant d'intérêt. Cette sainte n'a existé que dans le parler siennois, et le monastère avait pour titulaire les saints « Abundio e Abundanzio ». Par le tome VIII la littérature franciscaine se trouve enrichie d'une traduction du *Speculum perfectionis*, due à M. F. Tirinnanzi.

Les visions de Ste Françoise Romaine sont aussi célèbres que mal connues. Je ne sais si les extraits publiés par le P. Scarpini sous le titre de *Fioretti Spirituali* (t. IX) sont de nature à en éclairer beaucoup le véritable caractère. La version courante est appréciée sévèrement : « il compilatore le ha troppo diluite e illanguidite in un miserabile e verboso racconto. » Le P. S. a choisi, pour le traduire en partie, un autre texte de Giovanni Mattiotti, sur lequel on nous donne des renseignements bien inquiétants : « l'intonazione poetica dei colloqui è plasmata su quella del racconto romanesco compilato del medesimo Mattiotti... edito da Mariano Armellini. » Le lecteur aura bien de la peine à distinguer dans tout cela ce qui appartient à la sainte.

M. G. De Luca nous donne la *Vita e regola di San Benedetto in antichi volgarizzamenti* (t. X). La traduction de la Vie de S. Benoît, ou du livre II des Dialogues de S. Grégoire est celle qu'on attribue généralement à Domenico Cavalca († 1342). Quant à la version ano-

nyme de la règle, M. De Luca nous avertit qu'elle est de beaucoup inférieure au point de vue de la langue. Le texte publié en 1855 par E. Lisi a été retouché par endroits pour faciliter la lecture. Le même éditeur publie le texte latin du traité de S. Augustin *De catechizandis rudibus* (t. XII) d'après le Sessorianus 81, et le fait précéder d'une traduction italienne.

Les sermons choisis du B. Jordan da Rivalto ou de Pise, dominicain, que nous devons à M. P. G. Colombi (t. XIII), sont précédés d'une bonne notice, qui se termine par un utile aperçu sur l'histoire des reliques du bienheureux, longtemps perdues, retrouvées en 1923 à Colorno et ramenées à Pise. Les éditions des écrits de Ste Marie Madeleine de Pazzi laissaient certes à désirer. M. M. Vaussard publie une « edizione critica » des *Estasi e lettere scelte* (t. XIV). Je veux bien que le texte soit meilleur que les précédents, surtout celui des cinq lettres revues sur les originaux. Mais sur la tradition de l'ensemble, l'auteur nous donne des indications très insuffisantes ; la première condition d'une édition critique c'est de ne laisser aucune obscurité sur les sources du texte. Le vénérable Barthélemy de Saluzzo (1557-1617) est un personnage important, et le P. F. Sarri, qui donne une petite anthologie de ses œuvres en prose et en vers, précédée d'une bonne introduction, vient de publier sur ce prédicateur, qui était aussi un poète distingué, un volume de plus de 500 pages sous les auspices de l'Université de Florence. Le titre *Il sacro cigno* (t. XVI), est celui d'une œuvre perdue du vénérable Barthélemy.

Le *Specchio di vera penitenza* (t. XVII) du dominicain Jacopo Passavanti (1300-1357) est un carême prêché en 1354 à S. Maria Novella, et ramené ensuite par son auteur à la forme d'un traité ascétique. Melle M. Lenardon l'a collationné sur les principaux manuscrits florentins, dont le meilleur lui paraît le Riccardianus 1335. Le texte est précédé d'une importante introduction.

M. Papini n'a pas hésité à admettre dans sa collection trois gros volumes (XVIII, XIX, XX) comprenant un « volgarizzamento toscano del trecento » de la Légende Dorée, et tout le monde l'approuvera. La langue savoureuse de la version ajoute un charme de plus à ce livre, dont il est peut-être de mode de dire du mal, mais que tout le monde lit avec plaisir. L'éditeur, M. A. Levasti, emprunte le texte au Riccardianus 1254. Il se défend d'avoir voulu faire une édition critique ; il a tenu à reproduire exactement le manuscrit, mais sans les bizarreries de l'orthographe qui auraient dérouté le lecteur. On ne peut que l'en louer.

Le P. L. Ferretti s'est chargé d'un opuscule de Savonarole, *La Semplicità della Vita cristiana* (t. XXII). Il en sera parlé plus loin. Nous n'indiquerons qu'en passant un volume intitulé *La poesia religiosa del popolo italiano* (t. IV) de P. M. Toschi ; des extraits de Donoso Cortes, sous le titre de *I Brani migliori*, choisis par B. Sanvisenti (t. XV) ; la traduction d'un livre célèbre de R. H. Benson, *Paradossi del cristianesimo* (t. XI) par Valeria Bellati, et enfin la traduction du Cathemerinon de Prudence par U. Monti (t. XXI). On le voit, il y en a pour tous les goûts. D'autres volumes sont annoncés, que nous ferons connaître à nos lecteurs. H. D.

12. — * Karl Bihlmeyer. *Kirchengeschichte* auf Grund des Lehrbuches von F. X. v. Funk neubearbeitet. 8. Aufl. 1. Teil : *Das christliche Altertum.* Paderborn, Schöningh, 1926, in-8°, xii-306 pp. (= *Wissenschaftliche Handbibliothek.* 1. Reihe. *Theologische Lehrbücher.* XVI).

Voici une excellente réédition du *Lehrbuch der Kirchengeschichte* de Funk, due, comme les deux dernières, la 6e de 1911 (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 351) et la 7e de 1921, au même travailleur consciencieux et méritant, qui nous a donné récemment une refonte de l'*editio minor* des Pères Apostoliques de Funk (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 156). Des circonstances indépendantes de sa volonté ne lui ont malheureusement pas permis de publier plus que le premier tiers du manuel (première et deuxième période), qui embrasse l'antiquité chrétienne jusqu'au concile in Trullo. C'est un tout complet, terminé par un bon index. Plutôt que de continuer à développer les proportions du *Lehrbuch*, dont le nombre de pages dans la dernière édition était le double environ de celui de la première, M. Bihlmeyer s'est efforcé de le délester de matières accessoires, tout en y ajoutant cependant du neuf en plus d'un point. De-ci de-là, quelques modifications dans le plan général (p. ex. au ch. I de la 1re période et au ch. II de la 2e période) ; le texte même a été fort retouché ; la bibliographie mise parfaitement à jour ; les caractères gothiques remplacés de nouveau, avantageusement, par les caractères latins, comme dans la 6e édition ; la disposition typographique resserrée, mais non pas à l'excès. Ce manuel est bien différent de celui qu'avait présenté Funk et, sans être remanié à fond, c'est à bon droit cependant qu'il porte à présent un nouveau titre et un autre nom d'auteur. C'est sans conteste le meilleur ouvrage du genre, et les catholiques n'ont pas à envier le *Handbuch* de Preuschen-Krüger (cf. *Anal. Boll.*, XLII,

146). Qu'il y ait malgré tout quelques lacunes d'information dans un domaine aussi vaste, c'est bien inévitable, et nul doute que M. B. ne soit sincèrement reconnaissant à ceux qui prendront la peine de les lui signaler. Pour notre part, nous nous bornerons aux quelques remarques suivantes. P. 6 : sous la rubrique *Liturgien* aurait pu être ajouté R. JANIN, *Les Églises orientales et les rites orientaux*, Paris [1922]. Une 2e édition corrigée vient de paraître en 1926. — P. 8 : n'y avait-il pas lieu de signaler parmi les collections des Pères et des écrivains ecclésiastiques la *Patrologia syriaca*, la *Patrologia orientalis* et le *Corpus scriptorum christianorum orientalium*, que M. B. connaît évidemment ? — P. 30 : dans le paragraphe consacré aux récentes discussions sur l'historicité du Christ, allusion aurait pu être faite aux publications françaises postérieures à 1921, notamment au pamphlet inepte de M. P.-L. Couchoud, qui ne serait pas à relever, il est vrai, s'il n'avait provoqué les réponses de M.M. Goguel et du P. L. de Grandmaison (voir maintenant M. GOGUEL, *Recent French Discussions of the Historical Existence of Jesus Christ*, dans *The Harvard Theological Review*, t. XIX, 1926, p. 115-142). — P. 48 : la valeur historique de la Chronique d'Arbèle, que le P. F. Zorell vient de traduire en français (*Orientalia christiana*, t. VIII, 4, 1927) n'est pas indiscutée (voir la référence aux *Anal. Boll.*, p. 153). — P. 64 : à signaler la publication des *libelli* due à M. C. Wessely (cf. *Anal. Boll.*, XLIII,377). — P. 154 : les « Histoires monastiques géorgiennes » n'ont pas trait à la période en question. — P. 185 : la Vie de Ste Hélia (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 179) pourrait être versée au dossier du Priscillianisme. — P. 278 : la référence à l'édition d'Aphraate par Parisot aurait pu être maintenue. — Remarque générale : dans beaucoup de références, le lieu d'édition est omis. — Quelques vétilles pour terminer. Corriger comme suit, p. 9 : (Streit) 1916/24 ; pp. 10, 55 : F. Grossi Gondi ; p. 142 : Guilloux ; p. 164 : Grosjean ; p. 198 : (Fortescue, The Uniate Eastern Churches) London.

J. SIMON.

13. — * Georges DE MANTEYER. *Les origines chrétiennes de la IIe Narbonnaise, des Alpes Maritimes et de la Viennoise.* Gap, Jean et Peyrot, 1924, in-8°, 461 pp., planches.

Plutôt qu'une histoire des origines chrétiennes de son pays, c'est un chapitre de cette histoire que M. de Manteyer a voulu écrire. La partie principale de son ouvrage intitulée : « Les premiers évêques et les martyrs orientaux (364-432) » est tout entière hagiographi-

que, et la seconde ne l'est guère moins, puisqu'elle est destinée à établir, par la statistique des patronages, l'origine romaine des églises paroissiales du diocèse de Gap et des autres diocèses du Sud-Est. Les calendriers de ces diocèses renferment des noms de saints orientaux, cela est certain et dans plus d'un cas la manière dont le culte s'est introduit n'a rien de mystérieux ; mais il faut y regarder de près et disposer de larges moyens d'information. L'auteur, à qui nous devons de bons travaux, a cru pouvoir exécuter celui-ci loin des grandes bibliothèques, dans la pensée qu'un document, comme le Martyrologe hiéronymien suffisait, ou à peu près, à résoudre le problème qu'il s'était posé. Car il est parti de cette idée que les noms d'un bon nombre de fondateurs d'églises du Sud-Est de la Gaule ne sont autre chose que des noms de martyrs étrangers, et il trouve dans le martyrologe les preuves de cette assertion. Exemple : S.Trophime d'Arles est né d'une confusion avec Triphaena et avec Tryphonia, « qui n'avait jamais existé mais dont le culte... représentait Triphon, image irréelle du martyr Alexandrin Sérapion, mort le 12 février 249 ». S. Auspice d'Apt pourrait bien être S. Respice de Rome : et voilà comment nous retrouverions en Gaule le groupe Tryphon et Respicius honoré à Rome. On jugera de la vraisemblance d'une pareille thèse en lisant les *Acta SS.* Nov. t. IV, p. 325. Le livre de M. de M. s'ouvre par une belle dédicace à la mémoire de Mgr Duchesne. Hélas, ce maître éminent lui a manqué au moment où il s'engageait dans l'obscur dédale du vieux martyrologe. Il fallait bien un pareil guide pour ne pas s'y égarer, et éviter les pièges où les plus avisés se laissent prendre trop souvent. A la fin du volume M. de M. a réimprimé un opuscule rarissime intitulé : *Recueil et inventaire des corps saincts et autres reliques qui sont au pays de Provence, la plupart desquels ont esté visitez par le tres-chrestien Roy de France et de Navarre Lovys XIII dit le Juste au mois de novembre de l'année 1622,* Aix, 1636.

H. D.

14. — * Carl Weyman. *Beiträge zur Geschichte der christlich-lateinischen Poesie.* München, Max Huber Verlag, 1926, in-8°, xii-308 pp.

La réputation de M. Weyman est si bien établie qu'il est superflu de rappeler que nul ne connaît comme lui la littérature latine ; il faudrait dire qu'il la connaît par cœur, car il suffit de lui citer un vers ou un bout de phrase pour qu'il trouve immédiatement un texte parallèle dans un auteur que personne ne songerait à consulter en l'occurrence. Sa maîtrise s'est affirmée en quantité d'articles de

revues dont la dispersion faisait le désespoir des philologues. On a demandé à M. W. un nouveau service : c'est de les réunir en volume, et il a consenti à grouper ceux qui ont trait aux anciens poètes chrétiens, ou pour mieux dire, il a fait un choix dans cette catégorie. C'est ainsi qu'il n'a pas réimprimé son étude *Vier Epigramme des hl. Papstes Damasus*, éditée d'ailleurs séparément, ni ses articles sur les *Analecta Hymnica*, qu'il songe à faire paraître en appendice à cette grande collection. Le volume, un peu compact, mais dans lequel de bons index permettent de se retrouver aisément, est d'une grande richesse. Une bonne trentaine d'auteurs divers sont l'objet de remarques toujours curieuses, souvent importantes pour l'établissement du texte. Parmi ceux qui concernent spécialement nos études, indiquons S. Hilaire, S. Ambroise, les inscriptions Damasiennes, Prudence, Paulin de Nole, S. Augustin (l'inscription du martyr Nabor et les *versus in mensa*), Paulin de Périgueux (lecteur de Catulle), Fortunat, Milon de S. Amand (Vie de S. Amand, *BHL.* 333), Metellus de Tegernsee (*Quirinalia* = *BHL.* 7031). Dans le recueil des *Poetae latini medii aevi* IV, 2, 1, quelques pièces hagiographiques ont fourni matière à des observations : la Vie de S. Placidas (Eustache), la *Vita Eligii*, la *Passio Christophori*, la *Passio Iustini*. La version latine des *Acta Pionii* (p. 135), dont le texte laisse à désirer, est confrontée en plus d'un endroit avec Sedulius. P. 222, M. W. montre que les vers bien connus sur S. Grégoire, *Gregorius praesul* etc. ne sont pas aussi difficiles à comprendre qu'on l'a pensé.

Les textes parallèles sont d'une incontestable utilité à deux fins principalement. Ils servent à fixer des leçons douteuses, et fournissent un élément chronologique, lorsque l'emprunt à un auteur connu est dûment constaté. L'application de ce dernier critère est une opération extrêmement délicate, et il faut souvent toute l'expérience d'un spécialiste comme M. W. pour ne pas exagérer la portée de certaines coïncidences. Une expression qui paraît caractéristique peut figurer dans deux auteurs sans qu'il y ait emprunt de l'un à l'autre. Certains tours de pensée et de phrase sont courants à une époque. Qui aurait la patience de relever, dans les journaux d'il y a cinquante ans, les formules qui servaient à raconter les faits divers quotidiens, ferait certainement des constatations intéressantes. Pour l'antiquité nous sommes malheureusement moins bien documentés, et il se pourrait que pour deux exemples qui nous restent, les contemporains auraient été à même d'en citer des douzaines.

Il y a aussi des surprises en sens inverse. Voici deux vers, le pre-

mier de Damase (Ihm, 47), le second de S. Avit (VI, 654), qui expriment des idées fort différentes, mais dont le dernier paraît bien modelé sur l'autre :

Sanguine quod proprio Christi meruere coronas;
Ordine quod proprio sanctas meruere cathedras.

M. W. cite un autre vers de S. Avit (IV, 499) dont la structure seule accuse une réminiscence de Martial (I, 90, 7). On conviendra qu'il n'est pas donné à tout le monde de faire de pareils rapprochements.

H. D.

15. — * Ernestus Diehl. *Inscriptiones latinae christianae veteres.* Vol. II, fasc. 4-6. Berlin, Weidmann, 1926, in-8°, p. 241-488.

Le recueil que nous avons annoncé à plusieurs reprises (*Anal. Boll.*, XLII, 420, XLIII, 383) continue à se publier avec une remarquable régularité. Les inscriptions sont classées, nous l'avons dit, sous diverses rubriques, ce qui offre des avantages, mais n'échappe pas à certains inconvénients, car beaucoup de textes auraient droit à plusieurs mentions. Les tables générales sont le seul remède à ce mal, et nous espérons qu'elles entreront dans tous les détails nécessaires. Parmi les inscriptions groupées dans les nouveaux fascicules, nous signalerons celles qui mentionnent les mots *titulus, memoria, monumentum,* celles qui sont relatives à un *locus bisomus, trisomus, quadrisomus,* celles qui marquent le prix des concessions et, ce qui est plus intéressant au point de vue chrétien, celles qui commencent par la formule païenne *dis manibus sacrum* désormais vidée de son sens religieux et n'ayant gardé qu'une valeur funéraire.

H. D.

16. — * Jean Ebersolt. *La miniature byzantine.* Paris et Bruxelles, Van Oest, 1926, in-fol. xiii-110 pp., lxxii pl.

17. — * Eric G. Millar. *English Illuminated Manuscripts from the Xth to the XIIIth Century.* ibid., 1926, in-fol., xii-146 pp., 100 pl., frontispice.

Les deux volumes dont nous venons de transcrire les titres font partie d'une série d'ouvrages de luxe édités par la maison Van Oest, également remarquables par la beauté de l'impression et l'importance de l'illustration. Le premier contient 72 grandes planches avec 140 miniatures ; les planches du second sont au nombre de 1000. Tous les deux ont leur place marquée dans les grandes bibliothèques, section de l'histoire de l'art.

Les matériaux de l'ouvrage de M. Ebersolt ont été recueillis au cours de plusieurs missions scientifiques, qui lui ont permis de visiter de nombreuses bibliothèques. Outre les principaux dépôts publics d'Europe, il cite un certain nombre de collections particulières. En Orient, il a visité quelques couvents de l'Athos, le Sinaï, Jérusalem, Constantinople, Etchmiadzin. C'est surtout l'incomparable fonds grec de la bibliothèque Nationale de Paris qui lui a fourni sa documentation, et aussi l'illustration du volume. Après Paris, c'est la bibliothèque Vaticane qui est le mieux représentée dans les planches : une douzaine de sujets, dont trois empruntés au ménologe de Basile, ms. grec. 1613. Vienne en a donné 4. Quatre miniatures proviennent du psautier de Khloudov (Moscou). La Laurentienne, la bibliothèque du Sérail à Constantinople, celle de l'École évangélique de Smyrne, celles de Saint-Marc de Venise, du British Museum, de Berlin apportent un contingent plus modeste. Une sélection comme celle qui s'imposait ici, tant pour les scènes figurées que pour les motifs de décoration, est toujours exposée à des critiques, chacun voulant qu'elle réponde à ses idées particulières. Nous aurions, pour notre part, négligé certains manuscrits très connus par des reproductions, tel que le Ménologe de Basile, entièrement fac-similé dans l'édition de P. Franchi de' Cavalieri, pour emprunter quelques pages au Scylitzès de la bibliothèque Nationale de Madrid. M. E. qui reconnaît l'importance de ses miniatures au point de vue historique et archéologique l'apprécie moins comme œuvre d'art. S'il peut être négligé au nom de l'esthétique, l'histoire de l'art ne peut s'en désintéresser.

Les planches ne sont pas l'objet d'un commentaire spécial, et les notices qui précèdent la bibliographie générale ne sont que des notes sur des sujets divers, qui auraient encombré la première partie du volume. Celle-ci se présente comme une histoire de la miniature byzantine. L'auteur la divise en quatre époques, la première allant du Ve au VIIe siècle, la seconde embrassant le VIIIe et le IXe, la troisième comprenant les Xe, XIe, XIIIe siècles ; la quatrième les siècles suivants juqu'au XVe. Chacune de ces parties est divisée de la même manière : on y étudie successivement l'illustration et l'ornement, et l'on essaie de caractériser, pour chaque période, les tendances et les développements de l'art de la miniature.

L'exposé est clair et intéressant ; il est appuyé sur une documentation sérieuse et ne se perd pas en développements oiseux. On ne peut toutefois pas le considérer comme une histoire définitive d'une branche de l'art qui a laissé de si nombreux monuments. Un pareil

travail devrait être précédé d'un inventaire de nos richesses, et le moment ne semble pas venu de le dresser. Pour ne choisir qu'un exemple : l'auteur sait bien qu'il existe des Vies de saints illustrées, et il consacre deux pages (p. 35-36) à la « miniature hagiographique». Mais il y est presque exclusivement question du Ménologe de Basile; les six manuscrits cités en note, et sans aucune description, sont très loin de représenter ce que les byzantins nous ont laissé en cette matière.

Quelques curieux détails sont donnés au début sur les métiers qui apportaient leur concours à la confection des manuscrits. Le plus important est bien celui du calligraphe, ou du chrysographe. M. E. rappelle que deux empereurs, Théodose II (408-450) et Théodose III (716-717), ne dédaignaient pas de s'y exercer. On peut ajouter à ces calligraphes impériaux Léon VI († 912). Le jour où S. Blaise d'Amorium fut reçu au palais, il surprit le monarque à sa distraction favorite : *ὡς σύνηθες ἦν αὐτῷ καλλιγραφῶν ἐκαθέζετο* (*Act.SS.*, Nov. IV, 666).

L'ouvrage de M. Millar offre sur celui de M. Ebersolt plusieurs avantages que ce dernier aurait pu se donner. D'abord il n'embrasse qu'une période relativement restreinte, quatre siècles, (les XIVe et XVe siècles formeront la matière d'un autre ouvrage), et le sujet est parfaitement circonscrit. L'auteur explique fort bien comment il a pu laisser de côté la période qui va du VIIIe au Xe siècle. Elle ne présente pas de caractéristiques anglaises, et ses productions se rattachent plutôt à l'art celtique. De plus, les manuscrits assez rares qui nous restent de cette époque sont très connus. C'est ainsi que le chef-d'œuvre de ce qu'on pourrait appeler l'école hiberno-saxonne, l'évangéliaire de Lindisfarne, a été publié avec tout le soin possible, pour le compte du British Museum, par M. M. lui-même. Délimitée de la sorte, l'histoire de la miniature anglaise se divise tout naturellement en deux sections : du Xe siècle à la conquête Normande; de la conquête jusqu'à l'année 1200.

Avant d'esquisser cette histoire, M. M. a senti le besoin d'inventorier les anciens manuscrits anglais à miniatures dispersés dans un grand nombre de bibliothèques, en Angleterre d'abord, puis un peu partout, en France, en Italie, en Belgique, en Danemark, en Allemagne, en Hollande, et même aux États-Unis. Ils sont au nombre de 16 pour le Xe siècle, de 51 pour le XIe, de 56 pour le XIIe, de 83 pour le XIIIe. Dans ces 206 manuscrits, l'auteur a fait un choix de ceux qui lui ont paru les plus représentatifs des genres, et en a tiré

les sujets de cent belles planches, dont la plupart en contiennent plusieurs. Ces planches sont l'objet d'une description sommaire, mais très suffisante, accompagnée d'une bibliographie.

Sachant exactement de quels matériaux il dispose, M. M. ne se fait pas illusion sur l'étendue de l'information qu'ils fournissent à l'historien, et on admirera la circonspection avec laquelle il procède dans certaines questions que trop souvent on tranche assez légèrement. Il sait bien que les envahisseurs danois du IXe siècle n'ont pas été les seuls à s'acharner sur les manuscrits et les œuvres d'art. Les réformateurs du XVIe siècle n'ont pas grand'chose à leur envier, et l'on ne peut guère calculer les pertes que cette manie de destruction nous a fait subir. Il se pourrait que des écoles entières aient disparu et en tout cas les lacunes certaines de notre documentation nous recommandent la prudence. C'est ainsi qu'il ne suffit pas de savoir qu'un manuscrit provient d'un des grands monastères de l'époque pour conclure qu'il y a été exécuté. Partout M. M. veille à ne point tirer de conclusions dépassant les prémisses, et lorsqu'il donne un résultat pour certain, on peut l'en croire.

Indiquons, parmi ceux dont M. M. s'occupe, quelques manuscrits qui intéressent plus particulièrement l'hagiographie. Le ms. 183 du Collège de Corpus Christi, Cambridge, est un exemplaire de la Vie de S. Cuthbert par Bède, probablement un don du roi Athelstan. Le frontispice (Pl. 3*a*) représente probablement ce roi et S. Cuthbert.

Dans le célèbre *Benedictionale* d'Aethelwold, le chef d'œuvre de l'école de Winchester, nous signalerons (Pl. 6*a*) une représentation de Ste Aetheldreda, pour qui Aethelwold avait une dévotion particulière.

On a affirmé parfois que le saint assis sur son trône, du ms. Cotton, Claud. A. III du British Museum (Pl. 27*b*), était S. Dunstan. M. M. nous dit que c'est S. Grégoire.

Les planches 36*a*, 36*b* reproduisent de curieuses miniatures empruntées à un manuscrit de la Vie et des Miracles de S. Edmond, actuellement dans la bibliothèque de Sir George Holford à Londres.

L'Addit. 39.943 du British Museum, acquisition récente, est une Vie de S. Cuthbert par Bède. M. M. lui emprunte quatre sujets (Pl. 52). Un autre exemplaire (University College, Oxford) lui en fournit un également (Pl. 54*a*). Deux scènes de la Vie de S. Guthlac (Pl. 53) sont tirées du Harley Roll V. 6 (British Museum).

Les dessins de la Vie de S. Alban (Trinity College, Dublin) pourraient bien être de la main du célèbre Matthieu Paris (Pl. 89*a*). Ceux

de la Vie de S. Édouard (Université de Cambridge) et le S. Christophe du ms. Royal 2 A. XXII, British Museum (Pll. 89*b*, 90*b*) sortent de son école. J. SIMON.

18. — * Victor SCHULTZE. *Altchristliche Städte und Landschaften.* II. Kleinasien. Zweite Hälfte. Gütersloh, 1926, in-8°, VIII-466 pp.

Le nouveau volume que vient de publier M. V. Schultze termine l'ouvrage dont nous avons parlé naguère (*Anal. Boll.*, XLIII, 390-92), et dont nous avons fait connaître le plan. La même méthode a été suivie pour les villes de la province d'Asie, pour la Carie, la Lycie, la Pamphylie, l'Isaurie, la Cilicie, la Lycaonie, la Pisidie. La Galatie n'est représentée que par Ancyre, alors que Tavium aurait pu être mentionné (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 375). Chalcédoine aurait dû figurer dans le volume précédent, où sont traitées les villes de Bithynie. Pour des raisons que nous n'avons pas à apprécier le chapitre concernant cette ville est rejeté à la fin du second volume. La rédaction en a été confiée à M. E. Pätzold.

Dans ce volume comme dans le précédent, M. S. a tenu grand compte des textes hagiographiques, qui sont souvent les seuls documents qui nous restent sur le passé chrétien de certaines villes d'Asie Mineure. Nous ne serions peut-être pas toujours d'accord sur la valeur de ces textes. Ainsi, p. 124, M. S. cite la Vie de S. Onésime, dont les synaxaires ont gardé le résumé (*Synax. Eccl. CP.*, p. 820), et qui mentionne, au temps de Dioclétien, à Éphèse, un monastère de 800 hommes ; et il devait y en avoir d'autres, puisqu'on nous dit : *ἔν τινι τῶν κατ' Ἔφεσον μοναστηρίων*. M. S. ne voit pas de raison de contester ce renseignement. J'avoue que j'en vois beaucoup, sans insister même sur le chiffre élevé du personnel de ce monastère. P. 366, les *Acta disputationis Achatii* (*BHL.* 25, voir nos *Passions des martyrs* p. 344-64) seraient simplement copiés sur les Actes d'Acace de Mélitène? Le rapport des deux textes paraît moins simple. Des Actes de S. Christophe, M. S. croit pouvoir garder quelque chose. On ne voit pas très bien quoi, et il est à craindre que M. S. ne pèche ici par excès d'optimisme. P. 261, la Zenonopolis à laquelle se rapporte l'inscription de l'aqueduc de S. Socrate, publiée ici même (*Anal. Boll.*, XXX, 316), est identifiée avec Isnebol. Mais en tournant la page on voit que l'auteur hésite, comme nous, entre les trois villes qui portent le nom de l'empereur Zénon. P. 247, M. S. apporte un nouvel argument pour abaisser jusqu'au VI[e] siècle le pèlerinage d'Éthéria. Basile de Séleucie, dit-il, ne connaît encore aucun monastère voisin du sanctuaire de Sainte-Thècle ;

Éthéria en a vu un grand nombre. Faut-il dire que Basile ne donne nulle part une description systématique et complète du célèbre pèlerinage, et que la mention des religieuses attachées au service de la basilique (ch. 17,19) suppose l'existence d'un ou de plusieurs couvents? Et n'oublions pas que *monasterium*, chez Éthéria, signifie plutôt cellule, ermitage.

En parlant des volumes précédents de M. S., nous avons en même temps signalé la publication du volume *Anatolien*, sous le nom du Dr Mordtmann, et nous avions compris que ce livre devait faire pendant aux travaux de Ramsay, au moins dans l'idée de M. Babinger, l'éditeur du recueil. Celui-ci nous fait savoir que nous n'avons pas saisi sa pensée, qu'il ne s'agissait pas de l'*Anatolien* de Mordtmann, mais d'*Anatolia*, titre d'un livre à faire. Nous prenons acte volontiers de la rectification, et nous sommes les premiers à souhaiter que ce livre se fasse. M. Ramsay lui-même, nous en sommes certains, ne prétend pas avoir tout dit sur l'Asie Mineure, qu'il connaît d'ailleurs mieux que personne au monde. H. D.

19. — * G. Grützmacher. *Die Bedeutung der Selbstbiographie für die Geschichte der christlichen Frömmigkeit.* Halle, Waisenhaus, 1925, in-8°, 18 pp.

Discours rectoral prononcé à l'université de Münster en 1924. Le sujet est bien vaste pour être traité en si peu de pages, où il est question de S. Augustin, de Rathier de Vérone, d'Othlon, d'Abélard, de Ste Hildegarde, d'Henri Suso, de Pétrarque, un peu de Luther et de S. Ignace, et beaucoup de Jean-Jacques Rousseau, dont la place dans l'histoire de la piété chrétienne est plutôt restreinte. Ste Thérèse n'est pas même nommée. H. D.

20. — * Holger Petersen. *Les origines de la légende de saint Eustache.* Extrait des *Neuphilologische Mitteilungen* d'Helsingfors, t. XXVI (1925), p. 65-86.

21. — * Id. *Deux versions de la Vie de saint Eustache en vers français du moyen âge.* Extrait des *Mémoires de la Société néo-philologique* d'Helsingfors, t. VII (1925), p. 53-240.

22. — Id. *Trois versions inédites de la Vie de saint Eustache en vers français*, dans *Romania*, t. XLVIII (1922), p. 365-402 ; LI (1925), p. 363-96 ; LII (1926), p. 37-74.

On ne saurait contester à M. Petersen le mérite de posséder sur la légende de S. Eustache, objet de prédilection de ses études, une

information très étendue. Il faut reconnaître aussi qu'il fait preuve de prudence en discutant certaines opinions trop radicales émises sur l'origine des divers motifs du récit. Ce double éloge, toutefois, perd beaucoup de son prix, quand on constate que l'auteur, en dépit du zèle qui l'anime, a ignoré parmi les études les plus récentes précisément celles qui ont surtout fait progresser la critique de son difficile sujet. Avec M. Monteverdi, qui a consacré un long et précieux compte rendu aux travaux de M. P. (voir *Nuovi Studi medievali*, vol. II parte I), nous devons déplorer que ni la polémique entre MM. Meyer, Bousset, Hilka et Lüdtke dans les *Nachrichten* de Göttingen (1915-1917), ni le travail compréhensif du P. Delehaye (*Bulletins de l'Acad. royale de Belgique*, Classe des lettres, 1919, p. 175-210; cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 359-60) n'aient contribué à éclairer les recherches de M. P.

Nous préférons donc louer ici le travail d'éditeur assumé par le philologue finlandais. Il est considérable. On ne connaît pas moins de onze versions françaises en vers de la *Vie de S. Eustache*, et treize en prose. M. P. a rendu service en les énumérant. Beaucoup sont restées inédites. Pour sa part, M. P. nous en restitue cinq, toutes en vers. Les voici : 1° la version dite de Cheltenham (n° IV de la liste publiée jadis par Paul Meyer dans *Histoire littéraire de la France*, XXXIII, 348-49), en vers octosyllabiques ; 2° la version d'York (Meyer, n° V), en alexandrins anglo-normands, œuvre de Guillaume de Ferrières ; 3° la version de Bruxelles (Meyer, n° VIII), en vers octosyllabiques. Ces trois Vies ont été publiées dans la *Romania*. Les *Mémoires* d'Helsingfors en ont publié deux autres, à savoir 4° une version en quatrains de vers alexandrins (Meyer, n° X); et 5° une version en strophes variées (Meyer, n° XI). Enfin, le n° II a été réservé par M. P. à la collection des *Classiques français du moyen âge*.

M. Coens.

23. — * Franz Poxrucker. *Der hl. Maximilian*. Landshut, 1925, in-8°, 35 pp. Extrait des *Verhandlungen des historischen Vereins für Niederbayern*, LVIII. Band.

Nous sommes très mal renseignés sur S. Maximilien, regardé comme martyr et apôtre du Norique. Les documents les plus anciens qui nous parlent de lui et permettent simplement de constater l'existence de son culte ne nous font pas remonter au delà du VIIIe ou du IXe siècle. Quant à sa légende (*BHL.* 5811), elle n'est que du XIIIe, et cette circonstance suffirait pour nous

mettre en défiance. M. Poxrucker ne le nie pas. Toutefois, il ne croit pas devoir sacrifier la pièce tout entière. Après y avoir distingué trois parties, la vie et le martyre, les miracles accomplis à Passau, les gloires de l'Église de Lorch, il appelle l'attention spécialement sur les derniers paragraphes de la première, qui constituent ce que nous appellerions la *Passio Maximiliani*. Les éléments antiques et les traits individuels qu'il y reconnaît lui donnent à penser que des Actes authentiques de Maximilien ont été mis à profit par le compilateur. Nous ne saurions souscrire à ce jugement. L'antiquité n'a rien fourni au rédacteur anonyme si ce n'est peut-être des réminiscences de Passions qui sont elles-mêmes sans valeur, et nous cherchons en vain ces caractéristiques individuelles qui sont la marque des textes historiques. Pour le reste, la dissertation de M. P. est bien menée et pourra servir de point de départ à de nouvelles recherches.

H. D.

24. — * J. Rendel Harris. *A new Christian Apology*, dans *Bulletin of the John Rylands Library*, t. VII (1923), p. 355-83.

25. — * Id. *The Quest of Quadratus*, ibid., t. VIII, p. 384-97.

26. — * Id. *The Sources of Barlaam and Joasaph*, ibid., t. IX, p. 119-29.

27. — * J. Armitage Robinson. *The Passion of St. Catharine and the Romance of Barlaam and Joasaph*, dans *The Journal of Theological Studies*, t. XXV (1924), p. 246-53.

28. — * E. Klostermann und E. Seeberg. *Die Apologie der heiligen Katharina*, dans *Schriften der Königsberger Gelehrten Gesellschaft*, I, 2, 1924, in-8°, 57 pp.

L'apologie d'Aristide, que l'on croyait perdue, a été retrouvée en syriaque, au Sinaï, par M. R. Harris. Le texte grec a été presque immédiatement reconnu par M. Armitage Robinson dans un écrit où personne n'aurait songé à le chercher. L'auteur du roman de Barlaam et Joasaph, amené à mettre dans la bouche d'un de ses personnages une démonstration de la foi chrétienne, n'a rien trouvé de mieux que de lui faire réciter l'apologie d'Aristide, et c'est à cet expédient littéraire que nous devons la conservation du texte original de ce vénérable document. Préoccupé de l'idée de récupérer une œuvre analogue, également perdue pour nous, l'apologie de Quadratus, M. H. s'est demandé si elle ne nous aurait pas été transmise par quelque hagiographe, amené à user du même procédé. Les Actes de Ste Catherine, avec la grande scène de la dispute, ont

attiré son attention, et il a relevé à cette occasion des passages communs à cette Passion et à l'histoire de Barlaam et Joasaph. Il a cru pouvoir en conclure que les deux ouvrages étaient l'œuvre d'un même auteur ; et comme dans le roman la défense de la foi était empruntée à Aristide, il y aurait quelque probabilité que Quadratus ou quelque autre apologiste du II[e] siècle aurait fourni la matière du discours de Catherine. Cet hagiographe avait donc la spécialité d'opérer sur des textes destinés à se perdre bientôt après. L'idée est singulière, d'autant plus que M. H. au lieu de chercher l'apologie perdue dans les plus anciennes rédactions de la Passion de S[te] Catherine, s'en est tenu à la plus récente : au remaniement de Métaphraste, *BHG.* 32. Tout en reconnaissant l'intérêt des parallélismes et des emprunts signalés par M. H. et les trouvailles ingénieuses que lui suggère son extraordinaire érudition, MM. Robinson, Klostermann et Seeberg s'accordent à dire qu'il n'a pas rencontré ce qu'il cherchait et qu'il n'y a, dans les Actes de S[te] Catherine, rien qui fasse penser à une apologie du II[e] siècle. Les deux savants allemands l'ont établi avec un luxe de preuves qui rendrait superflue toute nouvelle réfutation. On sait que les hagiographes, lorsqu'ils se voient à court de matière, ont volontiers recours à l'emprunt, surtout lorsqu'il s'agit de faire parler les martyrs (voir *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 254-73), et M. Klostermann a opportunément rappelé l'attention sur les Actes de S. Philippe d'Héraclée (*BHL.*6834) et l'étroite affinité des discours du saint avec le *Protrepticus* de Clément d'Alexandrie. M. Seeberg a examiné une à une toutes les citations mises dans la bouche de Catherine. Il n'y a rien trouvé qui accuse la haute antiquité dont M. H. reconnaissait la marque. Quelque compilation du VI[e] ou du VII[e] siècle se rapprochant de Malalas, a fourni à l'hagiographe la matière des discours qu'il prête à la martyre.

Nous n'insisterons donc pas sur le résultat négatif de la recherche de M. H., ni sur certaines de ses combinaisons aventureuses comme il sait les prodiguer chaque fois qu'il est sur le terrain de l'hagiographie. Un fait très intéressant qu'il a mis en lumière, c'est que plusieurs passages du Barlaam et Joasaph sont empruntés littéralement aux Actes de S[te] Catherine, et non pas à leur ancienne rédaction, mais à leur forme métaphrastique. Cette constatation pour le moins inattendue pose des problèmes qui ne seront pas aisés à résoudre. Si le texte *BHG.* 32 a été rédigé dans le laboratoire de Métaphraste, c'est-à-dire vers la fin du X[e] siècle, les idées courantes sur

la composition du roman, faussement attribué à S. Jean Damascène, doivent être abandonnées. Pour ne pas être réduit aussitôt à cette extrémité, M. Seeberg fait remarquer que le ménologe de Métaphraste comprend un certain nombre de textes qui n'ont subi aucune retouche. Les Actes de S[te] Catherine pourraient être du nombre. La proposition générale est vraie. Mais on n'a pas démontré que la Passion qui a été incorporée dans le ménologe du X[e] siècle, et qui est, sans le moindre doute, un remaniement d'un texte plus ancien, rentre dans la catégorie. La preuve ne sera pas aisée à fournir. Il est possible, il est vrai, que les parties communes à Barlaam et à Catherine proviennent d'une rédaction de la *Passio Aecaterinae* intermédiaire entre les anciens textes et la métaphrase. Nous avons signalé, il n'y a pas longtemps, des cas analogues. Ainsi, le texte *BHG.* 294 de la *Passio Carpi, Papyli et Agathonices,* que nous nous proposons de publier bientôt, est beaucoup plus voisin de *BHG.* 295 (Métaphraste) que de *BHG.* 293 (l'ancienne rédaction). Entre la Vie de S. Jean l'Aumônier par Léonce de Neapolis, *BHG.* 886 et la rédaction de Métaphraste *BHG.* 888 se place celle du manuscrit de Venise publiée ici même, p. 19 et suiv. Chacun de ces deux textes intermédiaires n'a été conservé que dans un seul manuscrit. Ne nous prononçons donc pas avant d'avoir revu tous les exemplaires de la Passion de S[te] Catherine.

H. D.

29. — * Hugo Koch. *Cyprianische Untersuchungen.* Bonn, Marcus und Weber, 1926, in-8°, xii-493 pp. (= *Arbeiten zur Kirchengeschichte* herausgegeben von K. Holl und H. Lietzmann).

Depuis quelque temps, M. H. Koch s'est spécialisé dans l'étude de S. Cyprien, et le gros volume qu'il vient de donner au public ne contient pas moins de douze copieuses dissertations ayant pour objet des écrits attribués au grand évêque. Familiarisé autant que personne avec la littérature cyprianique, et préoccupé de reviser les jugements généralement acceptés des critiques, M. K. arrive souvent à des résultats nouveaux, pas toujours définitifs ni incontestables, mais assez sérieusement appuyés pour mériter considération. La première dissertation revendique de façon décidée, comme l'œuvre de Cyprien, le *Quod idola dii non sint,* au sujet duquel la critique s'est montrée si hésitante. Ce serait un des premiers écrits de Cyprien. Dans les recherches suivantes, c'est la question de chronologie qui est étudiée à propos des traités *De lapsis, De (catholicae) ecclesiae unitate, De zelo et livore, De mortalitate, Ad Demetrianum, De opere et elee-*

mosynis, et des recueils *Ad Fortunatum, Ad Quirinum.* Le premier de ces recueils est une collection de textes scripturaires destinés à préparer les fidèles aux combats qu'ils auront à soutenir, et il a souvent dans les manuscrits le sous-titre *De exhortatione martyrii.* On croit généralement qu'il est désigné dans la Vie de Cyprien par Pontius par cette phrase : *Quis martyres tantos exhortatione divini sermonis erigeret.* L'opinion commune le place à l'époque de la persécution de Valérien, vers le milieu de 257. Récemment, M. L. Wohleb a voulu le faire remonter à la persécution de Dèce. Pour M. K., il se rattacherait plutôt à celle de Gallus, et daterait du commencement de 253. Le texte de Pontius ne se rapporterait pas à ce traité mais, comme l'avait pensé von Soden, à l'ensemble des lettres adressées aux martyrs. Cela n'est guère évident. Les mots *exhortatione divini sermonis* font plutôt allusion à des textes de l'Écriture, et on peut parfaitement continuer à interpréter Pontius comme par le passé. Quant aux *Testimonia ad Quirinum,* on a contesté, pour des raisons insuffisantes, l'authenticité du troisième livre. La thèse qui voudrait en placer la rédaction avant les deux premiers n'est pas mieux établie. M. K. le montre avec un grand luxe d'arguments, et il y revient dans un article spécial (*Zeitschrift für Kirchengeschichte,* t. XLV, p. 1-9).

La question de la pénitence, tant discutée par les érudits de toutes les écoles, occupe une assez large place (p. 211-85) dans le livre de M. K. Je crains que son système ne paraisse manquer de logique, et il n'est guère possible de l'accepter dans son ensemble. Mais ceci exigerait un examen approfondi. La dernière partie du volume est réservée à l'étude d'une série d'écrits mis à tort sous le nom de Cyprien : le *De laude martyrii,* qui n'est ni de Novatien ni de Pontius, comme on l'a prétendu (*Anal. Boll.,* XXXIX, 168) ; le *Ad Novatianum,* que quelques-uns s'obstinent à attribuer au pape Sixte II ; le *De Montibus Sina et Sion,* qui ne peut être antérieur à Cyprien, puisqu'on y trouve un emprunt à un de ses traités ; le *De singularitate clericorum,* qui semble être de la fin du IIIe siècle. C'est aussi à la fin du IIIe siècle au plus tôt que M. K., avec d'autres du reste, place la Vie de S. Cyprien attribuée à Pontius. Nous nous proposons de revenir sur ce point. H. D.

30. — * L. Th. Lefort. *S. Pachomii Vita bohairice scripta.* Paris, 1925, in-8°, VI-251 pp. (= *Corpus scriptorum christianorum orientalium,* Scriptores coptici, ser. tertia, tomus VII).

Après avoir, au cours de nombreuses années, poursuivi avec une persévérance exemplaire, ses « travaux d'approche », M. le chanoine Lefort se décide enfin à publier son édition critique des Vies coptes de S. Pakhôme. Le moment n'est, espérons-le, plus éloigné, où les érudits auront en mains toutes les pièces nécessaires pour aborder dans son ensemble le problème des sources littéraires relatives aux origines du cénobitisme pakhômien. Question embrouillée, dont les ramifications et les conséquences s'étendent au loin. M. L., qui aura contribué plus que personne à en préparer la solution définitive, se doit à lui-même de ne plus tarder à mettre en œuvre la masse énorme de matériaux qu'il a recueillie au prix de tant de recherches et d'expéditions laborieuses. Cette fois il ne nous donne encore qu'un document d'importance secondaire et relativement épargné par la transmission manuscrite. La Vie bohaïrique de Pakhôme et de Théodore (*BHO.* 842, 1161) était déjà connue en gros. Amélineau en a donné une édition tumultuaire, selon sa méthode habituelle, mais qui provisoirement a rendu d'estimables services. Au premier regard, il semble que l'on n'aperçoive pas de changements considérables dans la nouvelle édition. Le texte est republié d'après le même manuscrit (Vatican, copt. 69). Il ne s'est guère augmenté que de deux fragments, retrouvés sur deux feuillets provenant de ce même volume (Université de Leipzig, cod. Tischend. 25 ; New York, Musée Métropolitain, ms. H. Evelyn White). Mais en y regardant de plus près, on ne tarde pas à se rendre compte de l'importance du travail critique auquel le document a été soumis. Au moyen d'observations minutieuses, M. L. est parvenu à reconstituer l'aspect primitif et la teneur du manuscrit et par là à mesurer exactement l'importance des lacunes actuelles. La pagination arbitrairement corrigée par Amélineau a été partout rétablie suivant la notation originale. Après le folio 135, où l'édition princeps n'accusait aucune solution de continuité (Amélineau, l. c., p. 13), on est maintenant averti qu'il manque un feuillet (Lefort, p. 10). Autre changement plus grave. Amélineau, trompé sans doute par l'état du codex Vatic. Copt. 69, où l'ordre des cahiers se trouve interverti, a traité la Vie de Théodore comme un texte distinct et indépendant de la Vie de Pakhôme. Chez M. L., les deux narrations sont réunies en une pièce unique, comme elles le sont dans la Vie arabe, *BHO.* 828. Il est vrai que la suture des deux tronçons tombe dans une lacune ; mais aucun signe de séparation ne les divise. On ne méconnaîtra pas la sérieuse importance de ces indications pour l'histoire du document.

Outre cette modification que l'on peut qualifier d'essentielle, le texte a reçu d'innombrables améliorations de détail. Des mots omis par le premier éditeur ont été rétablis ; par ex., p. 7, l. 11, une négation exigée par le sens (cf. Amélineau, p. 10, l. 3 ; aux mêmes endroits comparer deux leçons : ⲫⲁⲟⲩⲙⲟⲛⲁⲭⲟⲥ Amélineau, ⲫⲁⲙⲟⲛⲁⲭⲟⲥ Lefort) ; p. 137, l. 25-26, la phrase redevient intelligible, grâce à une formule dialectique, qu'Amélineau avait laissée tomber (p. 91, l. 9), etc. Dans les transcriptions de noms ou de termes grecs, les graphies barbares qui avaient été reléguées en note et remplacées par des formes prétendues classiques, sont remontées à la place qu'elles n'auraient jamais dû céder. En maint endroit aussi, de malencontreuses restitutions conjecturales ont été amendées à leur tour. Exemple, p. 98, l. 24 : ϩⲁⲛⲁⲣ<ⲅ>ⲟⲥⲛⲉ, (*monachi*) *desidiosi* (ἀργός) *erant illi ;* où Amélineau lisait et traduisait, p. 137, l. 4-5, 17 : ϩⲁⲛⲁⲣ<ⲕⲧ>ⲟⲥ ⲛⲉ, « c'étaient des ours (?) » ; etc.

Un appendice de quelques pages (p. 216-24) comprend quatre hymnes inédites en l'honneur de S. Pakhôme, et un apophtegme du même, extrait du ms. bohaïrique British Mus. Add. 14.740A, et déjà publié par M. W. E. Crum. Ce court fragment, sans caractère original — on le connaissait aussi par les collections gréco-latines d'*Apophthegmata* — méritait pourtant d'être relevé, car il se retrouve dans une Vie grecque encore inédite de S. Pakhôme.

Une innovation de M. L. sera particulièrement appréciée : son volume est pourvu d'excellentes tables : index biblique, index géographique, index des noms de personnes, glossaire grec. Jusqu'à présent les tables du *Corpus scriptorum christianorum orientalium* n'existaient qu'en promesse, nous ne dirons pas « en espérance », car il y a longtemps qu'on n'y comptait plus guère. M. L. a donné un exemple qui mérite d'être chaleureusement applaudi, d'abord pour le beau de la chose et aussi pour lui susciter de nombreux imitateurs.

P. P.

31. — * De Lacy O'Leary. *The Difnar* (*Antiphonarium*) *of the Coptic Church* (first four months). London, Luzac, 1926, in-4°, viii-119 pp.

Le *Difnar* ou antiphonaire de l'église copte n'est pas destiné à changer les horizons de l'ancienne hymnographie ; mais il est peut-être le meilleur témoin qui nous apprenne quels saints étaient effectivement honorés par les Coptes au XIVe-XVe siècle et quelle dif-

férences pouvaient exister dans le rite de leurs fêtes. Par les bribes de légendes qu'il contient, il jette occasionnellement quelques lueurs sur l'évolution des textes hagiographiques. Rien de très lumineux, à coup sûr, mais ce qu'il éclaire devra tout de même être noté. Plusieurs savants, notamment M. Crum et Dom Villecourt, avaient déjà attiré l'attention sur l'importance relative du document ; néanmoins le *Difnar* restait toujours inédit. Il a enfin trouvé un éditeur, en la personne du Rev. De Lacy O'Leary, à qui l'on doit plusieurs autres publications estimables d'hymnographie copte (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 417). Le présent fascicule, auquel il faut souhaiter une prochaine continuation, comprend les quatre premiers mois de l'année copte, du 29 août au 26 décembre selon notre calendrier. Il suit pas à pas, en y respectant toutes les singularités de syntaxe et d'orthographe, le texte rébarbatif du manuscrit Coptic 21-22 de la Rylands Library, daté de l'an 1799. Un second manuscrit a été mis à la disposition de M. O'L. par feu H. G. Evelyn White, qui l'a retrouvé au couvent de Saint-Macaire, dans le désert de Nitrie. Celui-ci pourrait bien être le plus ancien exemplaire survivant du *Difnar;* mais il n'en reste que des lambeaux, qui pour les 9 premiers mois de l'année copte (29 août - 9 mai) contiennent en tout une quarantaine d'hymnes. L'éditeur a reproduit ces débris en appendice, même ceux dont le texte est parallèle à la leçon du manuscrit de Manchester. Au fait, c'était la solution la plus commode pour le lecteur, du moment que l'on ne pouvait songer à constituer un texte, avec deux manuscrits, dont le meilleur est en charpie.

On pourrait philosopher longuement sur les déformations subies par les noms propres. Dans l'exemplaire de la Rylands Library, les hymnes sont précédées d'une rubrique en arabe. Il arrive que le nom des personnages y soit moins déformé que dans le texte. Par exemple, au 26 hatôr (p. 71), là où le copte parle des deux martyrs *Palarianos* et *Thiporinos*, l'arabe nomme à peu près aussi distinctement qu'il le pouvait *Valerianus* et *Tiburtius*. Il y aurait peut-être un point diacritique à changer ou à déplacer ; mais peut-être aussi, en y regardant mieux, verrait-on qu'il n'y a rien du tout à changer. Au 29 tôut (p. 25) à côté de Ste Arebsîma (en copte *Arepsima*) c.-à-d. *Rhipsime*, l'arabe mentionne Ste *Gaiana* (écrit *Gbana*, ce qui paléographiquement est à peine une variante). On notera que le nom est absent du texte copte.

L'édition du *Difnar* est autographiée. Elle comprend 119 gran-

des pages de texte sur deux colonnes, que M. O'L. a copiées de sa main. L'écriture admirablement égale et uniforme montre que la patience du savant éditeur a subi cette épreuve sans défaillance. Quand on songe que d'autres coptisants ont trouvé des ressources pour imprimer luxueusement des documents qui ne valaient pas celui-ci, on se dit que la philologie n'est pas la profession où l'inégalité des conditions humaines a été le moins mal corrigée. P. P.

32. — * C. I. Dyobouniotis. *Κοσμᾶ Βεστίτωρος ἀνέκδοτα ἐγκώμια εἰς Χρυσόστομον.* Extrait de l'*Ἐπετηρὶς τῆς Ἑταιρείας Βυζαντινῶν Σπουδῶν,* t. II, Athènes, 1925, p. 50-83.

33. — * Id. *Κωνσταντίνου Πορφυρογεννήτου λόγος ἀνέκδοτος εἰς τὴν ἀνακομιδὴν τοῦ λειψάνου Ἰωάννου τοῦ Χρυσοστόμου.* — *Νεοφύτου ἐγκλείστου ἀνέκδοτον ἐγκώμιον εἰς Ἰωάννην τὸν Χρυσόστομον.* Extraits de *Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρὶς τῆς Θεολογικῆς Σχολῆς,* Athènes, t. I, 1926.

Deux discours sur la translation de S. Jean Chrysostome, *BHG.* 877 et 878 se rencontrent fréquemment dans les manuscrits. Le second est attribué à Cosmas Vestitor, un écrivain qu'on ne peut dater que par approximation, du VIIe au Xe siècle. Le manuscrit de la bibliothèque Nationale d'Athènes 231 contient, avec ce texte qui est le quatrième de la série, quatre autres discours de cet auteur sur le même sujet. Qu'ils soient tous les cinq sortis de sa plume, cela ne peut faire aucun doute. Dans le quatrième (ou *BHG.* 878) il s'exprime ainsi : *Ἥκω γὰρ ὑμῖν φέρων καὶ τὸν τέταρτον τοῦτον λόγον τῆς μεταθέσεως τοῦ ἁγίου,* et dans le cinquième il fait allusion aux quatre précédents. M. Dyobouniotis publie tout l'ensemble. La tradition du texte a semblé satisfaisante, et aucune retouche qui en vaille la peine n'a dû être mentionnée.

La fête de la translation de S. Jean Chrysostome a également inspiré un morceau d'éloquence à l'empereur Constantin Porphyrogénète. M. D. l'imprime d'après le manuscrit grec 137 de la bibliothèque Nationale de Paris, du XVIe siècle. Nous signalerons un autre exemplaire, qui n'est guère plus ancien, à Vienne (*Catal. Gr. Germ.*, p. 84). M. D. attire l'attention sur un passage du discours où l'orateur invoque le témoignage *τινῶν ἐν σαρκὶ περιόντων ἔτι,* et comme il s'agit de faits qui remontent au Ve siècle, il conclut qu'une source ancienne a été copiée littéralement.

Parmi les œuvres de Néophyte le Reclus figurait, on s'en souvient, peut-être (*Anal. Boll.*, XVI, 291), un panégyrique inédit en l'hon-

neur de S. Jean Chrysostome. On pourra désormais le lire dans l'édition que vient d'en donner M. D., d'après le manuscrit bien connu, grec 1189 de la bibliothèque Nationale de Paris. H. D.

34. — * Hermann Heinrich Roth. *St. Severin in Köln. Ein Kollegiatstift aufgehoben 1802.* Augsburg, Benno Filser, 1925, in-8°, 126 pp., 49 planches, 1 plan (= *Germania sacra.* Abteilung *Rhenania sacra.* Serie A : *Rhenania sacra saecularis,* I. *Die Kollegiatstifte*).

Nous devons nous borner à annoncer brièvement cette élégante et substantielle monographie, dont l'analyse prêterait à de longues discussions. Peut-être trouverons-nous un jour l'occasion d'en reparler. Parmi tous les lieux de culte qui s'échelonnent le long du Rhin, Saint-Séverin de Cologne présente un cas typique. Si Dom Quentin et M. Levison ont à peu près éclairci le problème littéraire de la *Vita Severini,* les archéologues n'ont pas encore dit leur dernier mot sur les lointaines origines de l'édifice qui garde le nom et les reliques du saint évêque (cf. l'article récent de M. G. Frenken : *Die Patrocinien der Kölner Kirchen und ihr Alter,* Cologne, 1925, p. 37). Le sol où s'élève Saint-Séverin, un cimetière qui remonte à l'époque romaine, n'a d'ailleurs pas fini de révéler ses secrets. Depuis que M. Roth a publié son étude, l'importante découverte, en mai 1925, d'une antique chambre funéraire sous le cloître de l'église, a ravivé l'intérêt de la recherche. C'est ce que M. Fritz Fremersdorf a fort bien fait observer dans son mémoire : *Aufdeckung einer Grabkammer aus spätesträmischer Zeit unter dem Kreuzgang der Kirche St. Severin zu Köln,* publié dans le t. 130 (1925) des *Bonner Jahrbücher* (p. 262-83).

En attendant que le vénérable monument soit étudié avec toute l'ampleur désirable dans les *Kunstdenkmäler der Rheinprovinz,* le petit livre de M. R., un des premiers cahiers de la nouvelle collection *Germania sacra,* donnera aux amateurs une très large initiation. Nous regrettons de n'avoir pu lire un précédent ouvrage de M. R., paru à Cologne en 1916 : *Stift, Pfarre und Kirche zum h. Severin in Köln.* M. Coens.

35. — * G. R. Driver et L. Hodgson. *Nestorius. The Bazaar of Heracleides.* Newly translated from the Syriac and edited with an Introduction, Notes and Appendices. Oxford, Clarendon Press, 1925, in-8°, xxxv-425 pp.

Pour le public de langue anglaise, le volume de MM. Driver et

Hodgson répondait à une évidente nécessité. Ailleurs aussi, chez ceux qui avaient pris l'habitude de lire l'apologie de Nestorius dans la méritoire traduction de M. Nau, leur entreprise a dû être accueillie avec intérêt et curiosité. En dépit du savoir et de l'habileté déployés par le premier interprète, un document d'une telle importance et hérissé d'aussi énormes difficultés n'a pas livré du premier coup tous ses secrets, et un nouvel effort pouvait utilement être tenté pour l'éclaircir. MM. D. et H. n'y ont pas épargné leur peine ; mais nous regrettons de devoir ajouter qu'ils ont mis à leur tâche un excès de prudence et de scrupule qui les a paralysés. Pour prendre un terme de comparaison que le nom de M. Driver suggère irrésistiblement, ils ont traité la lettre du texte avec un respect, qui est une vertu louable en exégèse biblique, mais qui, dans le cas présent, confine à la superstition. Au vrai, qu'avaient-ils par devers eux? Un ouvrage de polémique, traduit probablement d'après une copie clandestine, par un interprète médiocre, qui est accusé d'avoir bronché lourdement dès le tout premier mot ; et pour représenter cette version mal garantie, un manuscrit unique, de basse époque et de plus fort mutilé. Refuser de voir que ce texte doit, par la force des choses, être hérissé de fautes et de non-sens, ou si on le voit, s'imposer quand même de présumer que ces logogriphes représentent la leçon authentique, c'est se mettre dans le cas d'avoir à expliquer l'inexplicable. Ce titre d'abord, *The Bazaar of Heracleides*, qui court tout le long du volume, pourquoi l'avoir maintenu, si l'on regarde comme établi (p. XII) que le mot *tegurtâ* est une traduction fautive du mot *πραγματεία*, « traité »? Soit dit par parenthèse, cette correction, qui est due non à Bedjan, mais à M. Nau (*Revue de l'Orient chrétien*, t. XIV, p. 208-209), n'est peut-être pas absolument certaine. *Πραγματεία* dans la langue usuelle signifiait : « affaire, occupation, traité », plus naturellement que « commerce, négoce », et l'on ne voit guère pourquoi ni sous quelle influence le traducteur aurait substitué à l'acception ordinaire du mot une signification impropre et exceptionnelle que le contexte ne suggérait pas. On pourrait avec autant de vraisemblance se demander si l'interprète syrien n'a pas lu *πρακτορεία* pour *τρακτωρία*. Ce mot se rencontre comme terme de procédure, dans les Actes du concile d'Éphèse (par exemple, SCHWARTZ, *Acta conciliorum oecumenicorum*, t. I, vol. IIII, p. 242), et il n'est pas impossible que Nestorius l'ait inscrit en tête de son apologie, pour riposter au titre d'une *tractoria* dirigée contre lui. Quoi qu'il en soit « Bazaar » est certainement fautif, et dès lors il

n'était ni logique ni prudent de le répéter à toutes les pages du livre, sans songer que le lecteur, obsédé de cette métaphore, finira par oublier la note qui la corrige. En dernière analyse, c'est la pensée de Nestorius qui importe et non pas celle de son drogman, et l'on ne passe par la seconde que pour arriver à la première.

Ce même respect excessif de la lettre écrite, MM. D. et H. l'étendent au copiste. En comparant avec le syriaque les quelques passages de l'original grec qui nous ont été conservés, ils relèvent (p. XII-XIV) un certain nombre de contresens, que, sans autre forme de procès, ils mettent à la charge du traducteur, comme si la leçon du manuscrit était couverte par une présomption de droit. Et cependant des « blunders » comme ܡܥ̈ܩܡܢ, *διεστραμμένας*, pour ܡܥܩܡܝܢ (MM. D. et H. écrivent ܡܥ̈ܩܡܢ), *διεστραμμένους*, ܡܶܢ *μέν*, pour ܡܢ, *ἐκ* sont de toute évidence des fautes de copiste, dont le traducteur n'a pas à répondre. (P. XIII, ܫܓ̈ܫܝܢ, dans le contexte, rend fort bien *συγχύσεως γέμοντα* ; la traduction : « turbulent fellows » est une distraction de MM. D. et H. ; et ܫܓ̈ܫܝܢ qu'ils proposent est une bien étrange correction. Ibid., note à la p. 297 : le singulier contre lequel ils protestent est un pluriel.)

Nous avons appuyé un peu sévèrement peut-être sur les réserves qu'on vient de lire, parce qu'il nous semble qu'une question de méthode s'y trouve engagée. Un épigraphiste qui discute une inscription fort dégradée doit unir à la prudence une nécessaire mesure de hardiesse et ne pas prendre pour des traits d'écriture les fentes et les crevasses de la pierre. Pareillement l'interprète qui se trouve en présence d'un texte dénaturé doit prendre sur lui de le critiquer avec discernement, et ne pas vouloir bon gré mal gré trouver un sens à des mots qui n'en ont pas. Cela dit, c'est un devoir de reconnaître que, du point de vue où ils se sont placés, les deux traducteurs ont accompli leur tâche avec un soin exemplaire. Il eût été difficile d'y apporter plus de précautions et surtout plus de probité. MM. D. et H. se sont beaucoup servi de la version de M. Nau, à laquelle ils ont loyalement rendu justice (p. v). Çà et là, ils y ont apporté de discrètes retouches. Parfois aussi peut-être, ils l'ont un peu trop docilement suivie, p. ex., p. 283: « thou didst wish by thyself to these <writings> of mine... » le syriaque ܠܡܕܢ ܕܝܠܝ (lire : ܕܝܠܝ ܟܬܒܐ) ܕܝܠܝ ܟܬܒܐ, veut dire tout simplement *κρίνειν τὰ ἐμαυτοῦ*. Plus souvent, leur respect excessif pour la leçon du texte imprimé les a poussés à rejeter les conjectures à tout le moins fort plausibles de M. Nau (p. ex., p. 34, note 1 ; p. 139, note 3). Mais sur cet excès de timidité, nous

en avons déjà trop dit. MM. D. et H. ne tarderont pas à s'en guérir, quand ils auront fait quelques battues dans les manuscrits. P. P.

36. — * H. SPANNER et S. GUYER. *Ruṣafa Die Wallfahrtsstadt des Heiligen Sergios.* Berlin, D. Reimer (E. Vohsen), 1926, in-4°, 75 pp., 37 planches hors texte, plans, croquis, fac-similés.

Cette importante étude n'est pas encore la monographie définitive qui restait à souhaiter après les descriptions excellemment illustrées qui ont été faites de Roṣâfa et de ses monuments dans le grand ouvrage de MM. E. Herzfeld et Fr. Sarre (*Archaeologische Reise im Euphrat- und Tigris-Gebiet,* t. I-III, 1911-1922; cf. *Anal. Boll.,* XXXII, 84-87). M. H. Spanner, dont les observations ont fourni la matière du présent volume, n'a passé à la ville de S. Serge que 5 ou 6 jours en tout (du 3 au 8 sept. 1918). Ni le temps ni les moyens dont il disposait ne lui ont permis d'entreprendre ne fût-ce qu'un déblaiement partiel. Tout au plus a-t-il pu exécuter çà et là quelques sondages, qui du reste paraissent avoir été singulièrement heureux. Dans ces conditions un archéologue moins sûr de lui-même aurait pu hésiter à refaire un travail provisoire déjà bien fait, ou à courir le risque de mêler à ses descriptions et à ses mesures des inexactitudes destinées à être démenties par les débris qui un jour ou l'autre sortiront du sol. Il faut louer M. Sp. et ses éditeurs de ne pas s'être laissés arrêter par cette crainte. Depuis 1907, date du passage de MM. Sarre et Herzfeld, il semble que la destruction ait fait des progrès inquiétants dans ce qui reste des monuments de Roṣâfa (cf. p. 56). Il n'y avait pas de temps à perdre si l'on voulait sauver de l'oubli des formes architecturales dont bientôt peut-être il ne restera rien. En les fixant sur le papier, avec toute la précision que comportent des plans levés sur un terrain obstrué de décombres, M. Sp. a rendu un service auquel son nom mérite de demeurer attaché. S'appuyant sur ces données nouvelles, M. S. Guyer a repris et mis au point les conclusions de l'étude archéologique sur Roṣâfa, qu'il a publiée dans le grand ouvrage de MM. Sarre et Herzfeld (*Archaeologische Reise,* ch. IV, t. II, p.1-45). Les « kunstgeschichtliche Untersuchungen » qui forment la seconde partie du présent volume sont sans doute entièrement aisées à suivre pour des lecteurs qui connaissent le travail qu'elles reprennent en sous-œuvre. Ceux qui n'ont pas eu le même avantage pourront en plusieurs endroits se trouver arrêtés, faute de certaines explications que l'auteur n'a pas jugé nécessaire de répéter. Nous nous bornerons ici à présenter quelques observa-

tions détachées, en nous excusant si elles soulèvent des questions auxquelles M. G. aurait déjà répondu.

D'après l'expertise de l'auteur, Roṣâfa possédait quatre sinon cinq églises, plus une sixième, située hors les murs et qui est qualifiée d'église funéraire (« Grabkirche »). C'est beaucoup pour une minuscule localité dont la superficie totale ne dépassait guère une vingtaine d'hectares. Aucun des auteurs qui mentionnent la célèbre basilique de Saint-Serge ne semble pourtant avoir vu aux environs un autre sanctuaire de quelque importance. Ce qui est encore plus déconcertant, c'est qu'autour de ces cinq églises, il n'y aurait pas existé d'autres édifices un peu considérables. On sait pourtant que le khalife Hišâm (724-743), qui s'était réfugié à Roṣâfa pendant une épidémie de peste bubonique, en fit dès lors sa résidence d'été (Jâcût, éd. Wüstenfeld, t. II, p. 784). Comment se défendre d'en conclure qu'il s'y était bâti au moins un palais ? Les auteurs arabes vont plus loin et affirment qu'Hišâm éleva de nombreuses constructions à Roṣâfa au point qu'on le regardait comme le fondateur de la ville (textes dans Jâcût, l. c., p. 784-85). Ce témoignage ne laisse pas que d'être un peu compromettant pour certaines des identifications proposées ou admises par M. G. La basilique de Saint-Serge, distinctement reconnaissable à son architecture, et désignée en termes formels par une inscription, n'a pas à craindre de se voir dépossédée de son titre. On n'en peut dire autant de la vaste bâtisse, à peu près complètement écroulée, qui a reçu le nom de basilique B, et qui d'après M. Sp. serait le plus imposant édifice de Roṣâfa (p. 38). Pas plus que M. Sp., M. G. n'est parvenu à y découvrir des lignes susceptibles d'être ramenées à un type connu d'architecture sacrée. Avant qu'on n'ait retrouvé à Roṣâfa le palais du khalife Hišâm, il sera prudent de se dire que cette basilique totalement inconnue, qui aurait dépassé en importance celle de Saint-Serge, pourrait être un monument de l'époque musulmane, dans lequel avait été englobé un sanctuaire chrétien désaffecté. Si pourtant cette bâtisse aux proportions insolites est une église, et que la largeur énorme de celle-ci (40 m.) obligeât d'y voir une basilique à cinq nefs, M. G. a peut-être tort d'écarter a priori cette hypothèse, au risque de rendre tout le problème insoluble, pour le seul motif qu'on n'a pas rencontré en Mésopotamie de basilique à plus de trois nefs (p. 64). Au dire de Moschus l'église de Nisibe avait πέντε πυλεῶνας μεγάλους (*Pratum spirituale*, c. 185 *P. G.*, t. LXXXVII, p. 3060). Le sens naturel de l'anecdote où nous lisons ce détail, est que ces cinq portes ouvraient sur un même vais-

seau, narthex ou exèdre. Il est assez logique d'en conclure que chacune de ces cinq portes donnait accès à une des nefs de l'édifice principal.

Un autre monument qui retient longtemps l'attention de MM. Sp. et G. est une église, dénommée « Martyrion », pour un motif que M. G. aura sans doute expliqué ailleurs. Ce sanctuaire est certainement postérieur à la grande basilique de Roṣâfa. S'il recouvrait un tombeau de martyr, ce tombeau ne peut avoir été celui de S. Serge, comme M.G. paraît enclin à le supposer (cf. p. 57). Faudrait-il songer à S. Bacchus, qu'à partir d'une certaine époque on trouve invariablement associé à S. Serge ? Le « Martyrion » de Roṣâfa paraît avoir été une basilique terminée par un chevet trilobé (*τρίχωρος*), surmonté de trois demi-coupoles (*τρίκογχος*). M. G. disserte longuement sur l'origine de ce type et n'hésite pas à prendre position contre M. Strzygowski et son école qui le font venir d'Arménie (p. 56-60). Puisqu'il a entrepris de revendiquer sur ce terrain les droits de l'hellénisme, nous nous permettons de lui suggérer un exemple dont il pourra sans doute tirer parti. Au milieu de ce même VIe siècle qui vit s'élever les principaux monuments de Roṣâfa, fut construite sur le Mont Admirable près d'Antioche, l'église du monastère de Syméon Stylite le Jeune. Le plan de l'édifice fut modifié en cours d'exécution et adapté au type *τρίκογχος*. Cette innovation, qui eut pour auteur un architecte isaurien du nom de Paul, paraît avoir suscité de vives contestations parmi les moines, et après coup, on jugea nécessaire de la placer sous le couvert d'une révélation céleste (*Vita Sanctae Marthae*, c. 46-51 ; *Acta SS.*, Maii t. V, p. 420-21).

M. G. reconnaît tout le premier que la chronologie des monuments de Roṣâfa ne peut être fixée que dans des limites assez flottantes. Il sera bon de s'en souvenir en le lisant et de ne pas prendre au pied de la lettre quelques affirmations énoncées sous une forme un peu absolue. P. 54, il est dit que la basilique de Saint-Serge, qui remonterait aux années 525-550 (la notation : « Jahr 600 ca », p. 55, est sans aucun doute une faute d'impression), doit certainement être tenue pour la plus ancienne église de Roṣâfa. Cela n'empêche pas que, p. 70, on nous parle d'une autre église, la basilique C, qui pourrait être la plus ancienne de la ville, et où l'on croit reconnaître certains traits de l'architecture du Ve siècle. C'est moins là une contradiction, qu'une fluctuation de jugement très pardonnable dans une matière aussi conjecturale.

Dans ces questions de chronologie, on trouverait peut-être un

point d'appui solide en soumettant à une étude plus attentive les citernes de Roṣâfa, auxquelles M. Sp. (p. 45-47) et M. G. (p. 69), n'ont donné qu'un coup d'œil assez rapide. Ces réservoirs artificiels étaient l'unique et souvent insuffisante provision d'eau sur laquelle la population devait vivre durant les mois d'été. Ils sont donc nécessairement contemporains du développement pris par la petite cité désertique. Notons à ce popos que l'Histoire des rois Ghassanides citée par Jâcût, ne dit pas que No'mân ibn al-Ḥârith construisit la grande citerne de Roṣâfa (Guyer, p. 69), mais qu'il la fit réparer (texte dans Herzfeld, *Archaeologische Reise,* t. I, p. 138). Il est cependant certain que le vaste réservoir décrit par M. Sp. et qui communique par un aqueduc avec un bassin à ciel ouvert situé au delà de l'enceinte, n'existait pas encore en 542. Sinon les Perses qui en cette année assiégèrent Roṣâfa n'auraient pas été forcés par la soif à se retirer après deux jours (Procope, *Bell. Pers.,* II, 20 ; éd. Haury, p. 240). Puisque nous sommes sur ce chapitre, nous nous permettrons de demander si l'on a donné l'attention qui se devait au témoignage d'Aḥmed ben-Iaḥiâ (dans Jâcût, l. c., p. 785), lequel rapporte *de visu* que, sous la basilique de Saint-Serge s'étendait une citerne de même architecture que l'église, et dont les voûtes étaient soutenues par des colonnes de marbre.

L'enceinte de Roṣâfa présentait la forme d'un quadrilatère irrégulier. Au milieu de chacun des côtés s'ouvrait une porte flanquée de tours. On voudrait savoir si peut-être la configuration de ces portes fortifiées ne justifierait pas l'expression employée par Antonin de Plaisance : *in heremo inter Saracenos requiescit sanctus Sergius in civitate Tetrapyrgio* (Geyer, *Itinera Hierosolymitana,* p. 191). Les descriptions et les plans de MM. Sp. et G. laissent cette question sans réponse décisive.

L'ouvrage est accompagné de planches exécutées avec une perfection irréprochable. Tout l'ensemble porte le cachet d'une élégante et riche simplicité, mais sans ce luxe dispendieux et regrettable qui empêchera, par exemple, le *Paikuli* de M. Herzfeld d'arriver aux mains de beaucoup de travailleurs qui devraient s'y instruire. P. P.

37. — * A. Crastre. *Saint Ferréol. Sa vie, son martyre, son culte, ses reliques et son sanctuaire aux environs de Céret.* Céret, L. Roques, 1924, in-8°, 134 pp., illustrations.

Cet opuscule de piété, qui s'ouvre par un hommage en vers au patron du Vallespir, nous apporte, avec tous les parfums du ter-

roir, des notes bien intéressantes sur le culte de S. Ferréol et sur les coutumes locales auxquelles ce culte a donné lieu. Il s'agit du tribun S. Ferréol, le martyr de Vienne, honoré le 18 septembre. Nous aimons moins les précisions qu'on a cru pouvoir fournir sur la vie et la passion de ce héros de la foi. A quoi sert-il de parler des « circonstances extraordinaires qui *durent* accompagner sa naissance, son enfance et les premières années de son adolescence » (p. 50)? Une « neuvaine » et des « goigs » ou cantiques en catalan roussillonnais terminent ce petit livre, qui est orné de plusieurs vues de l'Ermitage de Saint-Ferréol. M. COENS.

38. — * Jean MÉLIA. *Madame Sainte Geneviève, patronne de Paris et avocate de la France auprès de Dieu.* Paris, Perrin, 1926, in-8°, 250 pp.

Que l'auteur de ces pages vibrantes nous pardonne! Si nous nous inclinons devant le généreux dessein qui les lui inspira, il ne nous est pas possible de lui accorder qu'il ait réussi à écrire « de la manière la plus complète et définitive » l'histoire de celle qu'il nomme la « première patriote » de France. Son mérite est ailleurs. Le sujet, au reste, est semé d'écueils, et des historiens mieux préparés que M. Mélia estiment qu'on ne s'y trace pas aisément des chemins assurés.

M. COENS.

39. — * Stephanus HILPISCH O. S. B. *Die Quellen zum Charakterbild des heiligen Benedikt.* Extrait de *Zeitschrift für katholische Theologie,* t. XLIX (1925), p. 358-86.

Nous avons signalé jadis les conclusions assez sévères d'un article de M. Schrörs sur les sources du *Heilige Benedikt* de dom Herwegen; auparavant nous avions formulé ici même des réserves touchant certaines vues que dans l'Introduction de son livre, d'ailleurs très intéressant, l'abbé de Maria-Laach avait exprimées sur l'emploi de la légende en histoire (cf. *Anal. Boll.* XXXIX, 379 et 191)[1].

Au cours de son étude, modérée de ton et d'allure, dom Hilpisch s'attache surtout à montrer dans quelle mesure la *Regula monachorum* porte la marque personnelle de S. Benoît et peut aider à tracer les linéaments de son caractère. C'est une analyse péné-

[1] Une 3e édition du *Heilige Benedikt* vient de paraître. On nous assure que l'Introduction n'y a pas été reproduite.

trante et qui abonde en remarques de détail fort justes. (Signalons à cette occasion un article récent de M. P. Albers : *Cassians Einfluss auf die Regel des hl. Benedikt,* dans les *Studien und Mitteilungen zur Geschichte des Benediktinerordens,* t. XLIII, p. 32-53). Les pages, moins nombreuses, consacrées par dom Hilpisch aux Dialogues de S. Grégoire, laissent subsister, il faut l'avouer, plus d'un point d'interrogation. Comment définir le degré de crédibilité des faits narrés dans ce « florilège de *mirabilia* » ? (Cf. la préface de M. Umberto Moricca à l'édition critique des *Dialogi,* Rome, 1924, p. xxxiv.) Comme conclusion, l'auteur opine que, si l'image que nous pouvons nous faire de S. Benoît en nous servant avec prudence de la Règle et des Dialogues n'est pas pour autant un portrait complet (« vollständig ») et nuancé, elle est du moins suffisamment personnelle et conforme à la vérité (« wahr », « wirklich »). Aussi S. Benoît est-il encore aujourd'hui pour nous plus qu'un « grand nom ». M. Coens.

40. — J. Vendryes. *Betha Grighora,* dans *Revue Celtique,* t. XLII (1925), p. 119-53.

Il semble bien que M. Vendryes se soit donné pour tâche de publier petit à petit les pièces encore inédites contenues dans le manuscrit moyen-irlandais de la bibliothèque Nationale (Fonds celtique, nº 1). Il est heureux que le distingué secrétaire de la *Revue Celtique* ait mis encore une fois au service des études hagiographiques sa connaissance si remarquable de la langue et de la littérature irlandaises, ainsi que des plus récents progrès réalisés dans les disciplines philologiques. Le texte de la Vie de S. Grégoire le Grand, publié ici avec une traduction française, était connu déjà par une recension que Kuno Meyer a éditée d'après le *Yellow Book of Lecan.* Il se lit encore dans deux autres manuscrits (cf. Plummer, *Miscellanea hagiographica hibernica,* Catalogue, nº 320). De ceux-ci, le ms. de Trinity College à Dublin, H. 2. 17 (2), que nous avons eu l'occasion d'examiner, offre une recension modernisée du texte du *Yellow Book;* l'autre manuscrit, Egerton 91, s'accorde avec celui de la bibliothèque Nationale pour introduire dans le texte la fameuse légende de l'origine irlandaise de S. Grégoire le Grand. Car cette Vie est bien irlandaise : rien ou presque rien qui soit simple et directe traduction de sources latines. Grâce à la précieuse introduction et aux notes de M. V., il est désormais aussi facile qu'intéressant de suivre le compilateur dans ses opérations. A force

de patience et d'exégèse conciliante, ce respectable hagiographe réussit à grappeler une quantité d'anecdotes, trouvées peut-être dans les notes explicatives de quelque festiloge irlandais, ou dans une collection comme celle dont un fragment — c'est du moins ce qui nous semble — paraît s'être conservé dans le manuscrit de Trinity College H. 2. 17, fol. 397 et suivants. Sans critique aucune, notre homme alors enfila bout à bout les historiettes éparses, dont quelques-unes n'avaient d'ailleurs que faire dans une Vie de S. Grégoire, et les encadra d'une introduction et d'une péroraison à peu près stéréotypées. M. V. a identifié un certain nombre des sources ainsi mises à profit ; il eût pu ajouter que son § 4 est le n° 322 du Catalogue de M. Plummer, son § 13, le n° 321 (a). Enfin le manuscrit H. 2. 15*a* de Trinity College, p. 68, col. 2, lui aurait fourni un texte meilleur que celui qu'il réimprime (p. 149) de l'anecdote sur un saint homme anonyme, ici incorporée à la Vie de S. Grégoire. On trouvera d'intéressantes additions à cette liste chez H. Flower, *Catalogue of Irish Manuscripts in the British Museum*, t. II, p. 442-43 (cf. *Corrigenda*, p. XXXIII). Il est curieux de constater que le compilateur irlandais parle (§ 7) de « l'oiseau auquel on donne [en latin] le nom de *locusta* », et que de même un manuscrit de Saint-Gall, où l'influence irlandaise fut si remarquable, représente la *cicada* comme un oiseau (cf. J. M. CLARK, *The Abbey of St. Gall*, p. 245, n. 1). Une récente enquête en Corkaguiney, le pays ancestral du grand pontife (s'il en faut croire les généalogistes irlandais), nous permet d'affirmer que tout souvenir du saint semble y avoir disparu ; le prénom de Grégoire y est même pour ainsi dire inconnu, sauf dans une famille du petit hameau de Muireagh, sur la baie de Smerwick, et ce par une tradition qui ne remonte pas au VIIe siècle, loin de là. Il nous reste en terminant, à souhaiter que la *Revue Celtique* demeure, autant que par le passé, hospitalière aux textes hagiographiques.

P. GROSJEAN.

41. — * Maximilian GARBAS. *Des heiligen Maximus Confessor Buch vom geistlichen Leben* (*Liber asceticus*), aus dem Griechischen ins Deutsche übertragen und mit einer Einleitung versehen. Breslau, chez l'auteur, 1925, in-12, 39 pp.

Avant de livrer à l'impression une traduction allemande des œuvres de S. Maxime le Confesseur qu'il tient en portefeuille, M. Garbas a voulu en publier un spécimen, pour juger de l'accueil qu'elle recevrait. Le *Liber asceticus*, qui doit servir à ce coup d'essai, est assez

heureusement choisi pour inspirer à une certaine classe de lecteurs l'envie de lire S. Maxime ; il l'est peut-être moins comme exemple caractéristique des problèmes qui se sont posés au traducteur. Ce qui est parfois obscur chez S. Maxime, ce sont les subtilités où sa dialectique s'entortille. Il n'y en a guère dans le *Liber asceticus*, où la pensée est en général assez simple. Ce qui pouvait présenter une certaine difficulté, c'était de modeler la phrase allemande sur l'original grec sans violenter son génie propre. Il ne nous appartient pas de dire dans quelle mesure M. G. y a réussi. Sa traduction se lit sans effort, et il y a certainement des lecteurs pour qui elle sera plus claire que le texte grec.

Les quelques pages d'introduction sur la vie et les œuvres de S. Maxime résument à grands traits des choses déjà connues.

P. P.

42. — * Paul Schwarz. *Irān im Mittelalter* nach den arabischen Geographen, T. V, p. 613-670. Leipzig, Ed. Pfeiffer, 1925 (= *Quellen und Forschungen zur Kultur- und Religionsgeschichte*, Band I).

C'est la première fois que l'occasion se présente à nous de mentionner dans ce bulletin le grand ouvrage de M. P. Schwarz sur la géographie de l'Iran au moyen âge. Nous devons donc à nos lecteurs quelques détails rétrospectifs sur cette publication, l'une des plus importantes qui aient été entreprises dans le domaine de la géographie orientale depuis l'apparition de la *Bibliotheca Geographorum arabicorum* du regretté De Goeje.

La Perse de l'époque médiévale est demeurée longtemps un monde fermé. On ne la connaissait guère que par des mentions éparses dans la littérature arabe, et de celles-ci un petit nombre seulement était accessible au public occidental. Le reste se cachait dans des manuscrits inexplorés ou en de trop savantes éditions, qui n'étaient guère plus abordables. Jusqu'en ces derniers temps, le recours ordinaire des gens pressés était le *Dictionnaire géographique de la Perse* compilé par C. Barbier de Meynard, principalement d'après le *Mo'ǵam al-Buldân* de Iâqût (Jâcût). Cet estimable ouvrage, paru en 1861, à une époque où la plupart des sources et Iâqût lui-même étaient encore inédits, a rendu pendant plus d'un demi-siècle les services qu'il serait injuste de déprécier. Il faut pourtant convenir que sa longue fortune montre surtout la difficulté qu'il y avait à le remplacer. C'est cette difficulté que M. S. a attaquée de front et qu'il a surmontée. Son livre est une création entièrement neuve. Au lieu

de se borner à extraire du dictionnaire de Iâqût les notices relatives à la Perse et d'y rattacher un choix de citations recueillies un peu au hasard, l'auteur a pris à tâche d'épuiser toutes les sources utilisables et, ce qui était plus important encore, de classer les témoignages dans un ordre permettant d'apprécier la valeur documentaire de la tradition : travail ardu, qu'il a conduit à bonne fin avec une application patiente et un remarquable souci d'exactitude. La matière est divisée en sections correspondant aux provinces iraniennes de l'empire arabe, subdivisées quand il y a lieu en districts ou cantons. Tous les renseignements d'ordre général concernant le territoire, la population, le climat, les produits du sol, les voies de communication etc., sont groupés en paragraphes distingués par des sous-titres. Après la description de l'ensemble d'une région, vient celle des villes ou localités qu'elle comprenait à l'époque arabe. Elles sont enregistrées dans une liste alphabétique, aussi complète qu'il était possible, avec un précis de tous les souvenirs qu'elles ont laissés dans l'histoire et la tradition. Les sources principales sont citées par larges extraits, en traduction allemande. Çà et là on pourra regretter que l'auteur n'ait pas songé à transcrire le terme qui donne la clef d'un passage. Ainsi, par ex., p. 604, il faut deviner le mot *ziâdat*, qui n'aurait pas tenu beaucoup de place, et dont la note 6 donne une traduction française inexacte : « portail d'une église » ; Dozy aura voulu dire « parvis ». Mais ces omissions sont rares, et en somme rien d'essentiel ou de nécessaire n'a été oublié. Quand l'ouvrage de M. S. sera complet et pourvu de bonnes tables, il formera un répertoire aussi précieux que facile à consulter. Mais pour le moment, on éprouve quelque peine à se retrouver dans ce texte continu, sans titre courant et dont les sections ou chapitres ne portent pas même un numéro d'ordre.

Jusqu'à présent, cinq fascicules ont paru contenant, outre les prolégomènes, la description des provinces d'Ardešîr Ḫurre, Dârâbeǧird, Arraǧân, Kirmân, Berdsîr, Narmâsîr, Sîregân, Bamm, Ǧîruft, Ḫûzistân, Ǧibâl. Le fascicule annoncé ci-dessus comprend les districts de Ḥamadân, Kumm et Kâšân, Kereǧ et Burǧ, Ispahan, et la région environnante. Une notable partie de cette étude n'est guère autre chose qu'une poussière de noms, qui doit avoir été singulièrement malaisée à recueillir et à trier.

Sur un point, le plan très net et rigoureux de M. S. est moins large que le programme éclectique de Barbier de Meynard. Ce dernier, quand l'occasion s'en offrait, a mis à contribution les auteurs

persans. M. S., d'après le point de vue annoncé dans le titre de son livre, s'en tient exclusivement aux « géographes arabes ». C'est une limitation qui peut se défendre en principe, et dont l'auteur n'a pas à répondre, puisqu'il en a ainsi décidé souverainement. Il est cependant permis de se demander si elle devait être maintenue avec une rigueur inflexible. A établir une distinction trop absolue dans les moyens d'information, on risque de faire croire sans raison à une diversité dans les choses. S'il y a intérêt à rechercher ce que les Arabes ont vu du monde iranien, c'est avant tout afin de connaître par eux le monde iranien lui-même, et ce n'est pas dénaturer leur témoignage que d'y joindre à propos ce qui peut servir à l'éclairer. Par exemple, p. 591, note 2, il est dit, sans autre explication, que le marzbân d'Ispahan s'appelle « fādusfān ». Séparée de son original, cette forme orthographique n'a par elle-même aucune signification propre. *Fâdhûsfân* est une des altérations mécaniquement imposées par l'alphabet arabe au pehlevi *pâdhôspân* (*pâdhkôspân*), « chef de province » (cf. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden*, p. 151-52, note 2). M. S. le sait parfaitement ; mais il aurait dû considérer que son ouvrage sera employé par des lecteurs ne connaissant ni le pehlevi ni l'arabe, et qu'un jour ou l'autre quelque pédant le citera d'une façon qui pourra n'être que ridicule mais qui pourra aussi engendrer d'inutiles confusions. Autre exemple, portant celui-ci sur la valeur documentaire des textes cités. P. 585-90, M. S. analyse les opinions contradictoires des auteurs arabes sur la fondation de Ǧaij (Ispahan), et discute à ce propos l'origine de la cité juive de Jahûdija qui semble avoir été située à Ǧaij même ou dans sa banlieue. Or ce que les Arabes en racontent pourrait bien n'être qu'un écho altéré de la tradition rapportée dans le livre pehlevi *Šatrôtha-i Erân* ; Ǧaij, fondée par Alexandre le Grand, aurait plus tard reçu une colonie juive, que Yazdgerd fils de Sapor y aurait établie, à la prière de sa femme Šasiândukht, juive de naissance et fille du Rêš-galûtâ (« chef de la captivité »). Ce curieux texte a été commenté avec beaucoup d'érudition par M. Halévy (*Revue des études juives*, t. XIX, pp. 46-47, 50-53). M. S. ne serait pas sorti des limites de son sujet, s'il avait fait ici appel à la philologie iranienne, de même qu'à l'occasion il indique les sièges épiscopaux mentionnés dans les textes syriaques. L'inconséquence, si inconséquence il y a, est légitimée par la loi supérieure qui veut que la recherche historique soit exacte et complète, fallût-il renoncer à n'employer que des témoignages assortis. Il est certain, par exem-

ple, que dans le chapitre sur la géographie arabe du Ḫûzistân les documents syriaques, histoires, chroniques, voire même les textes hagiographiques, auraient fourni tantôt un utile complément d'information, tantôt un moyen de contrôle, qui aurait permis d'éviter au moins quelques menues erreurs. L'occasion de les consulter se présentera encore. En vue des longs services que le livre de M. S. est appelé à rendre, nous espérons que cette source importante ne sera pas dédaignée par respect d'une distinction théorique et en soi peu justifiable. P. P.

43. — * Abbé Bodin et Edmond Guinedot. *Saint Gildéric. Sa vie, son culte à Chauvigny.* Blois, Grande imprimerie, 1925, in-8°, 15 pp.

Quelques pages extraites d'un *Essai historique sur le prieuré de Saint-Gildéric de Chauvigny-du-Perche,* ouvrage en préparation. A l'usage des fidèles de Chauvigny et des alentours. Nous aurons à parler de l'*Essai.* M. Coens.

44. — * J. M. Clark. *The Abbey of St. Gall as a Centre of Literature and Art.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, viii-322 pp., illustré.

45. — * R. Van Doren. *Étude sur l'influence musicale de l'abbaye de Saint-Gall (VIIIe au XIe siècle).* Louvain, Librairie universitaire, 1925, in-8°, 160 pp., planches.

46. — * *Die hl. Wiborada, Jungfrau und Martyrin.* St. Fiden, J. Zehnder, 1926, 2 vol. in-8°, vii-123, 132 pp., illustré.

Ce n'est pas une histoire de l'abbaye de Saint-Gall que M. Clark a voulu écrire. Il s'est proposé de déterminer la part d'influence qu'elle a exercée sur la civilisation européenne. La cellule d'un ermite irlandais a donné naissance au célèbre monastère, et dans le cours des siècles, l'Irlande a contribué à le peupler. Mais ce serait une erreur de regarder Saint-Gall comme une abbaye irlandaise. Telle est la conclusion de l'auteur, qui consacre tout un chapitre à cette question. Ce que nous savons du personnel, l'écriture des chartes et des manuscrits montre que les irlandais formaient une minorité qui ne laissa pas de s'assimiler au milieu. Saint-Gall, où l'on peut d'ailleurs reconnaître d'autres influences étrangères, notamment celle des anglo-saxons, fut toujours une abbaye alémanne. Pour faire comprendre son rôle dans le développement des sciences et des arts, M. C. étudie dans une série de chapitres l'architecture et le plan des constructions, l'école monastique, remontant à S. Othmar,

le véritable fondateur de l'abbaye (720-759), ses maîtres, ses programmes ; les arts du dessin et notamment la miniature, dont l'introduction est due aux irlandais ; la musique ; le théâtre, issu du drame liturgique ; la littérature en général, avec un chapitre sur Saint-Gall dans la littérature ; la bibliothèque, avec une liste des manuscrits irlandais et anglo-saxons qui en font partie. M. C. a une connaissance étendue des sources et des nombreux travaux qui éclairent sur quelque point l'histoire du célèbre monastère. Il s'y réfère constamment et le contrôle est toujours aisé. On avait prétendu que le sacramentaire contenant l'office de Ste Wiborada (n. 338) ne pouvait être antérieur à 1047, l'année de la canonisation de cette sainte. M. C. fait remarquer très justement que le culte de Ste Wiborada est notablement antérieur à sa consécration officielle (voir *BHL.* 8866, n. 36). Les sacramentaires où est marquée la fête de S. Remacle (n.340, 341) ont été rejetés au delà de 1034, dans l'idée que le culte du patron de Stavelot ne peut avoir été apporté que par un moine de cette abbaye, Nortpert, qui devint abbé de Saint-Gall en 1034. Ici M. C. objecte que l'introduction du culte de S. Remacle pourrait aussi bien remonter à l'évêque de Liége Notker (972-1007), ancien moine de Saint-Gall. L'historien de Notker, G. Kurth, dont M. C. n'a pas connu l'ouvrage (*Notger de Liège*, p. 35-38), conteste cette dernière assertion. Il est d'avis que l'évêque a été confondu avec l'un des trois personnages de Saint-Gall qui ont rendu le nom de Notker célèbre dans l'histoire littéraire du moyen âge.

En même temps que le livre de M. C., paraissait la thèse de doctorat de Dom R. Van Doren qui complète très heureusement le chapitre sur la musique. L'auteur, après avoir rappelé les conclusions des dernières recherches sur les origines et la diffusion du chant romain, rassemble et soumet à un sérieux examen les textes sur lesquels on s'appuie généralement pour caractériser le rôle de Saint-Gall dans l'histoire de l'art musical. L'étude des documents ne permet pas de dire « que Saint-Gall ait été un centre musical bien fermé, ayant sa méthode à lui... ; on n'a aucune preuve historique pour établir que des documents venus directement de Rome aient servi de modèle aux nombreuses transcriptions de manuscrits musicaux opérées à Saint-Galliaux X^e et XIe siècles. » L'auteur conclut que la parole reste à la paléographie, qui seule pourra décider si l'école musicale de Saint-Gall eut des caractères propres et en quoi ils consistent. Il a été question, naturellement, de Notker et de son œuvre, et aussi de sa Vie, publiée dans les *Acta Sanctorum*, car ce

moine fameux finit par devenir l'objet d'un culte local. Papebroch reconnut sans peine les erreurs grossières de la *Vita Notkeri* par Ekkehard (*BHL*. 6251). Il les prit pour des interpolations, dont il crut devoir débarrasser le texte. S'il avait pu étudier les manuscrits (il était réduit à se servir de l'édition de Goldast), il aurait laissé pour compte à l'hagiographe les « inepties » qui le choquaient à bon droit.

Le 2 mai 1926 ramenait le millième anniversaire de la mort de Ste Wiborada, tombée victime de la cruauté des Hongrois. Le savant bibliothécaire de Saint-Gall, le D^r^ Ad. Fäh n'a pas voulu laisser passer cette date sans offrir à ses compatriotes un recueil jubilaire pour lequel il s'est assuré de précieuses collaborations. Le premier volume est un récit de la vie et des miracles de Ste Wiborada d'après les biographies connues, publiées dans les *Acta Sanctorum*. Tout le second volume a pour objet le culte de la sainte : la canonisation, les textes liturgiques, les reliques, les œuvres d'art, les souvenirs se rattachant à St. Gergen, où la vierge martyre est spécialement vénérée. Là aussi vécurent en recluses les bienheureuses Bertrade, Kebenina, Rachildis, Kerhilde, Kotelinde et Haberilla, sur lesquelles on voudrait avoir plus de détails. Les nombreuses gravures de ces deux volumes forment une iconographie très complète de Ste Wiborada.

H. D.

47. — * Louis de Lacger. *Histoire de l'abbaye Saint-Salvy d'Albi du VIe au XIIe siècle.* Ligugé, E. Aubin, 1925, in-8°, 96 pp. Extrait de la *Revue Mabillon*, années 1924-1925.

M. le chanoine de Lacger était bien qualifié pour écrire cette étude, que par un excès de modestie il appelle un essai de monographie. Les sept chapitres de son beau travail, complétés par l'édition de quelques précieux textes d'archives, présentent, au double point de vue de l'histoire et de l'archéologie, le tableau d'une évolution particulièrement variée. Nous croyons ne pouvoir mieux en dire les stades successifs qu'en citant l'auteur lui-même : « Saint-Salvy d'Albi serait un type caractérisé de ces vieilles laures mérovingiennes, qui pâtirent de la décadence et des confiscations du VIIIe siècle, et ressuscitèrent au IXe sous la forme de communautés de chanoines, adonnés au ministère paroissial. L'âge féodal les disloqua sans les réduire tout à fait. La réforme des papes Léon IX et Grégoire VII les galvanisa au point de les amener à l'adoption d'une règle religieuse. Cet élan s'amortit très vite, et le groupe canonial se fixa dans les régions moyennes d'un compromis entre

l'institution bénéficiale et la désappropriation monastique » (p. 2). Les pages consacrées à S. Salvy et à son culte (p. 2-13) seront les bienvenues : elles disent, et fort bien, tout ce qu'on en peut dire.

M. COENS.

48. — * Albert BRAND. *Geschichte des Fürstbistums Münster. Ein Heimatführer im Rahmen der westfälisch-deutschen Geschichte.* Münster. i. W., Regensberg, 1925, in-8°, 275 pp., carte.

Ce livre est dédié à la mémoire de H. A. Erhard, dont la *Geschichte Münsters* parut en 1835. La maison qui publia l'ouvrage d'Erhard a demandé à M. Brand de lui en procurer un texte remanié et rajeuni. Accédant à ce désir, M. B. s'est proposé un but de vulgarisation et d'enseignement scolaire. Son histoire, dépourvue de notes et de références, sans index ni titres courants, et dont le texte un peu dense n'est égayé par aucune illustration, nous paraît un manuel bien austère, même pour les maîtres. Quant à la jeunesse, les nombreuses pages consacrées à narrer les troubles religieux du XVIe siècle ne sont guère de nature à l'édifier ! Au début du volume, certains traits prétendent à trop de précision. Ainsi, p. 7, M. B. compte exactement 500 ans entre l'établissement du premier évêque dans une ville germanique et la mort de Charlemagne (814). Pareil calcul, pour être vérifié, suppose qu'Agricius, qui signa au concile d'Arles (314) en qualité d'évêque de Trèves, figure aussi cette même année, comme le premier en date de tous les chefs religieux qui dirigèrent une communauté chrétienne en Germanie. Voilà ce que nieront résolument ceux-là mêmes qui admettent qu'*Agricius* est le premier nom propre historiquement attesté d'un évêque de Trèves. Au reste, quel degré d'éloquence le langage des faits peut-il gagner à ce genre de supputations ? M. COENS.

49. — * *Die Kultur der Abtei Reichenau. Erinnerungsschrift zur zwölfhundertsten Wiederkehr des Gründungsjahres des Insel-Klosters 724-1924.* Herausgegeben von Prof. Dr Konrad BEYERLE. München, Verlag der Münchner Drucke, 1925, 2 vol. in-4°, xx-1244 pp., illustrations, planches et cartes.

Voici un monument digne du grand souvenir qu'il abrite. A bon droit ses architectes peuvent se féliciter de l'avoir édifié. Des éloges tout particuliers iront à M. le professeur Konrad Beyerle, de Munich, pour avoir dirigé avec sa rare compétence une équipe aussi nombreuse de travailleurs. Car il ne s'agit nullement ici d'un de ces panégyri-

ques pompeux, où les thèmes de commande alternent avec les comptes rendus de fêtes jubilaires. Les études groupées dans ces deux magnifiques volumes opèrent, on peut le dire, une véritable résurrection du monastère de Reichenau par la vertu de ses documents les plus authentiques. Sœur jumelle de Saint-Gall, chantée par Walahfrid Strabon, l'« Insula felix » n'a rien perdu de ses attraits pour l'historien ; il reçoit d'elle en abondance, au cours des siècles, les témoignages qui expliquent les états successifs de la civilisation occidentale. Ce sont les legs variés de ce bel héritage chrétien qu'on trouve inventoriés sous des rubriques diverses dans la luxueuse publication que nous annonçons. Ne pouvant songer à rendre compte du détail, nous transcrirons ci-dessous ces rubriques, sans oublier de recueillir en passant quelques « fruits de lecture » utiles à l'hagiographe.

La préface de l'éditeur est, à elle seule, un article documentaire ; à vol d'oiseau, comme ces vues panoramiques, prises en dirigeable, qui ornent à profusion les deux volumes, elle nous fait parcourir toute l'historiographie de l'abbaye, et forme ainsi une sorte de bibliographie sommaire et raisonnée qui introduit fort intelligemment dans le sujet. Celui-ci est abordé par ses origines les plus lointaines. Sous le titre général *Vorgeschichte und Klostergründung*, première grande division de l'ouvrage, M. W. Schmidle étudie d'abord la géologie et la préhistoire de la région du lac de Constance (p. 3-9) ; M. K. Brandi, Dom Gall Jecker et M. Pfeiffer traitent ensuite respectivement de la fondation du monastère (p. 10-18), des origines et de la mission de S. Pirmin (p. 19-36), ainsi que du culte de ce saint, surtout dans le Palatinat, où il érigea Hornbach (p. 37-52). On s'étonne, avec M. Brandi, de la pénurie extrême des documents touchant la naissance et les débuts de la grande abbaye. Ni charte authentique de la fondation, ni inscription, ni annales anciennes qui la relatent, ni biographie contemporaine, ni lettres de S. Pirmin, dont les reliques elles-mêmes reposèrent ailleurs que là où il s'était surtout dévoué à son œuvre. A la place, de faux diplômes du XIIe siècle, une *Vita Pirminii* tardive et originaire de Hornbach, des chroniques farcies de traditions étrangères, quelques rares noms dans les nécrologes. Il faut admirer d'autant plus la sagacité de M. B. à interroger les moindres vestiges, à dégager le vrai du faux, à retrouver des traits authentiques sous le document maquillé, bref à éclairer dans la mesure du possible ce lointain et obscur passé, où la politique paraît bien avoir joué, comme d'habitude, quelque rôle.

Qui était le mystérieux Pirminius? D'où venait-il? Quels furent les caractères de son activité? A toutes ces questions, le P. Jecker s'efforce de répondre, et ses solutions ont le mérite de faire progresser une cause qu'on pouvait croire désespérée. Pour Mabillon, réduit comme tant d'autres, en l'absence d'attestations anciennes, à de simples suppositions, le fondateur de Reichenau était un Franc de naissance, attiré aux frontières de l'Est par des visées apostoliques. Mais dans la biographie du saint publiée plus tard par Mone on lit que les gens du Castellum Meltis (Meaux?) s'étonnèrent fort lorsqu'ils entendirent Pirmin s'exprimer sans trop de peine dans les parlers roman et germanique. Des critiques s'avisèrent alors de reconnaître en lui un Irlandais, un de ces Scots voyageurs à la manière de ceux qui accompagnèrent jadis un Columban, un Gall sur le continent. Nouvelle objection : le moine Pirmin introduisit partout la règle de S. Benoît: Un Scot en eût-il agi de la sorte? Il parut dès lors plus commode de l'appeler anglo-saxon, comme les disciples de Willibrord, de Boniface, qui tous étaient bénédictins. Fort justement M. Schnürer fit remarquer que Boniface, si ardent à garder, en pays de mission, des rapports étroits avec ses compatriotes, ne se préoccupa guère d'être en liaison avec Pirmin, lequel pourtant cultiva durant de longues années un champ peu distant du sien. A peine les deux apôtres se rencontrèrent-ils une fois, sur le tard et comme par aventure, à Hornbach. On fit aussi de S. Pirmin un Danois. C'était la thèse de J. Weicherding, qui le mit au nombre des trente jeunes hommes envoyés par S. Willibrord à l'école de Grégoire d'Utrecht. Hypothèse fragile et aujourd'hui sans crédit. La vraie solution de l'épineux problème semble bien devoir nous venir de l'antique et curieux document conservé dans une des filiales de Reichenau, à Einsiedeln, sous le nom de *Dicta Pirminii*. L'unique manuscrit qui nous a gardé cette manière de « vade-mecum du missionnaire » date de la fin du VIIIe siècle, peut-être des débuts du IXe. Pour des raisons tirées tant du fond que de la forme de cette pièce, Traube le premier orienta la recherche des origines de Pirmin dans une direction nouvelle : l'Espagne. Dom Morin, en étudiant les graphies diverses du nom *Perminus, Perminius, Pirminius, Priminius*, conclut que la forme originale était Primenius. Or ce nom est nettement roman et méridional. C'est à partir de là que le P. Jecker reprend la question. L'analyse serrée des *Dicta* lui a fait découvrir dans ce texte l'influence incontestable de Martin de Braga et de Césaire d'Arles, tandis que son confrère de Silos,

D. Justo Pérez, y relève de son côté les traces non moins sûres d'Isidore de Séville, d'Ildephonse et de Julien de Tolède. Le P. Jecker conclut : « Pirmin fut un Roman ; il faut chercher ses origines soit en Espagne, soit dans les régions de la France méridionale qui furent soumises à la domination des Wisigoths (p. 32). » Suivent encore quelques confirmations, qui ne peuvent nous arrêter ici mais qui ne sont pas sans valeur. Et M. Beyerle, en adoptant plus loin (p. 56) l'opinion de son collaborateur, y ajoute ainsi un nouveau poids. Plus haut (p. 13), M. Brandi en avait signalé l'intérêt. Ce sont là de bons patrons. Les remarques de M. Pfeiffer sur la fondation d'Hornbach, sur le culte et les reliques de S. Pirmin, complètent le dossier réuni jadis par le P. De Smedt (*Acta SS.*, Nov. t. II [et non I], 1894 [et non 1904], p. 1-56).

La deuxième section s'intitule : *Zur Einführung in die Geschichte des Klosters*. La volumineuse étude de M. K. Beyerle (p. 55-212) constitue la maîtresse pièce du volume. Elle s'étend sur la période qui va de « l'acte de naissance » de l'abbaye (diplôme de Charles Martel, donné à Jupille, le 25 avril 724) jusqu'à la réforme tentée par Frédéric de Wartenberg (1427). Dans la galerie des abbés se rencontrent des figures bien attachantes comme celle de Bernon (1008-1048), qui mériterait l'honneur d'une biographie. Mais il faut nous limiter. Les pages qui suivent (p. 213-62) sont signées par M. H. Baier ; elles poursuivent l'histoire de Reichenau jusqu'à la sécularisation (1803). Saluons en passant la personne et les travaux du chroniqueur Gall Oheim.

Dans la troisième partie : *Leben und Verfassung der Reichsabtei*, des spécialistes distingués examinent, chacun sous leur angle, la vie des âmes et des choses à Reichenau. Les PP. Rothenhäusler et Manser étaient bien qualifiés pour parler l'un de la règle bénédictine (p. 265-315), l'autre de la liturgie (p. 136-437). L'éditeur a tenu à collaborer à ces deux dissertations, là surtout où la part documentaire prédominait. C'est dans le champ de la liturgie que les hagiographes trouveront le plus à glaner, tant sur les saints honorés à l'abbaye que sur son riche trésor de reliques et le patronage des lieux de culte érigés par elle. Citons : l'influence de Reichenau sur la diffusion des fêtes de la Toussaint, de S. Joseph (pp. 336, 341) ; les histoires, parfois déconcertantes, qui ont trait à plusieurs de ses reliques insignes, par exemple la *Translatio S. Ianuarii in Augiam* au IXe siècle (*BHL.* 4131), les *Miracula S. Genesii* (ou *Senesii*, *BHL.* 3314), le voyage des prétendus restes de S. Marc, enlevés à

Venise, et gardés à l'abri du nom de S. Valens (*BHL.* 5285), la fameuse *Translatio sanguinis Domini*, récit du Xe siècle (*BHL.* 4152), l'urne de Cana apportée sur les bords du lac de Constance par un moine grec (*Vita Symeonis Achivi, BHL.* 7950) ; l'activité hagiographique de Walahfrid Strabon et d'Hermannus Contractus ; p. 381, l'exemple d'une légende qui eut la vie dure ; etc. Relevons encore, dans le martyrologe du cod. Aug. CXXVIII (cité p. 383), la mention, au 26 septembre, de la dédicace d'un *oratorium ad virgines.* C'est là une des attestations les plus anciennes de la diffusion du culte des martyres de Cologne, car elle suppose la consécration d'une chapelle dès avant la dernière décade du IXe siècle. M.M. Göller, F. et K. Beyerle, O. Roller, A. Schulte, A. Cartellieri traitent ensuite respectivement de Reichenau, monastère romain (p. 438-451), de la propriété foncière (p. 452-512), des fondations de marchés et des origines de la commune de Reichenau (p. 513-39), des monnaies (p. 540-56), de la noblesse (p. 557-605), d'un « gubernator » de l'abbaye, Henri de Klingenberg (p. 606-615). Par là s'achève le premier Halbband.

Le second volume est aussi riche de substance que le premier. La quatrième rubrique : *Wissenschaft und Kunst des Klosters,* ne compte pas moins de quatorze études. Aussi sommes-nous bien obligés de nous borner à une sèche nomenclature. Mgr M. Hartig fait l'historique de l'école abbatiale et en signale les principales illustrations (p. 619-44). Walahfrid prend ici la part qui lui revient, celle du lion. Nul ne pouvait mieux que M. P. Lehmann faire l'inventaire de l'ancienne bibliothèque de Reichenau, aujourd'hui dispersée aux quatre vents (p. 645-56). Avec M. K. Preisendanz nous faisons une intéressante visite au « scriptorium » du monastère (p. 657-83). M. Th. Längin traite de linguistique alémannique (p. 684-702) ; M. K. Künstle, de théologie (p. 703-710) ; M. A. Bergmann, de poésie (p. 711-55) ; M. H. Sierp d'un poème didactique de Walahfrid, son *De cultura hortorum* (p. 756-72). M. J.-R. Dieterich nous parle de l'historiographie à Reichenau (p. 773-801) ; le R^me^ Abbé R. Molitor, de musique (p. 802-820) ; le P. C. Blume, d'hymnologie : les antiennes mariales, spécialement le *Salve Regina* (p. 821-25) ; M. O. Gruber, d'architecture (p. 826-71) ; M. K. Gröber, de la plastique (p. 872-901) ; M. J. Sauer, de la peinture monumentale (p. 902-955) ; M. A. Boeckler, de la miniature (p. 956-98).

Enfin, la cinquième et dernière section : *Ausklang und Gegenwart,*

groupe quatre articles qui regardent les temps modernes. M. G. Pfeilschifter raconte le triste sort au XVIIIe siècle de celle qui fut un jour l'*Augia regalis* (p. 1001-1051). MM. L. Braumann-Honsell, K. Preisendanz et A. Beringer se placent surtout aux points de vue des traditions folkloriques (p. 1052-1076), littéraires (p. 1077-1089), artistiques (p. 1090-1104). Ces diverses contributions couvraient déjà plus de onze cents pages in-4°. M. K. Beyerle a voulu y ajouter encore, outre les tables, une copieuse « annexe » documentaire : *Das Reichenauer Verbrüderungsbuch als Quelle der Klostergeschichte* (p. 1107-1217), avec des listes de *fratres* et d'*amici* vivants ou défunts, et de précieux fac-similés.

Puisse notre rapide et trop sèche analyse n'avoir pas trop défraîchi ce livre somptueux, dont les diverses parties s'harmonisent à merveille et qui rend un si éloquent témoignage au passé.

M. Coens.

50. — * Emmanuel Munding O.S.B. *Abt-Bischof Waldo, Begründer des goldenen Zeitalters der Reichenau.* Beuron, Erzabtei, 1924, in-8°, xxiv-132 pp. (= *Texte und Arbeiten* hrsgb. durch die Erzabtei Beuron, 1. Abt. Heft 10-11).

51. — * Alban Dold O. S. B. und Anton Baumstark. *Das Palimpsestsakramentar im Codex Augiensis CXII. Ein Messbuch ältester Struktur aus dem Alpengebiet.* Mit Anhang : *Zwei altfränkische Gebete aus Codex Aug. CCLIII.* Beuron, Erzabtei, 1925, in-8°, lx-40 pp. (= *Texte und Arbeiten*, 1. Abt. Heft 12).

Ces cahiers se rapportent, l'un par son objet même, l'abbé Waldo († 814), l'autre par l'origine du texte important qu'il publie, à l'abbaye de Reichenau, dont nous avons dit ci-dessus le glorieux héritage. Ils ont été achevés tous deux au cours de l'année où l'on commémora le douze-centième anniversaire de la fondation de S. Pirmin. Enfin, quoique fort différents par la matière qu'ils traitent, on peut dire qu'un même souci de la rigueur scientifique a présidé à l'élaboration de ces deux travaux.

Nous avons eu l'occasion jadis (*Anal. Boll.*, XL, 429) de louer la manière si précise du P. Munding. Depuis lors il a publié une lettre, découverte dans le ms. 6333 de Munich, adressée par Charlemagne au pape Hadrien à propos de Waldo de Reichenau, dont le grand empereur voulait faire un évêque de Pavie. Le personnage, illustre et néanmoins assez mal connu, a tenté l'esprit critique du P. M. De là cette monographie, où l'auteur a réuni et mis en œuvre tout ce qui

peut contribuer à faire revivre, dans la lumière de l'histoire, la figure assurément remarquable de Waldo. Des liens de parenté unissaient-ils celui-ci à la famille carolingienne? Sur plus d'un point, notamment sur les origines de Waldo et sur ses premiers pas dans la carrière, un rôle assez large a dû être laissé à l'hypothèse et aux calculs chronologiques; sans cesser un instant d'être concis, le P. M. montre là beaucoup d'ingéniosité. Parmi les documents qu'il a utilisés on rencontre la *Translatio sanguinis Domini*, œuvre d'un moine de Reichenau au X[e] siècle. Il est intéressant de remarquer que plusieurs traits de ce récit (*BHL.* 4152), si diversément apprécié, ont trouvé une confirmation dans la lettre de Charlemagne au pape Hadrien. On ne peut plus, dès lors, le rejeter en bloc. A tort on a cru pouvoir distinguer, sur la foi de plusieurs chroniqueurs, un Waldo abbé de Saint-Gall, qui serait mort en odeur de sainteté, et un Waldo de Reichenau. En réalité le même personnage de ce nom passa de l'une abbaye à l'autre, en 784, à la suite d'un conflit avec Éginon, évêque de Constance; de plus, si après sa mort, qui arriva à Saint-Denys, Waldo jouit de certains honneurs — l'auteur de la *Translatio sanguinis Domini* parle d'une lampe allumée près du tombeau — jamais il ne fut l'objet d'aucun culte proprement dit. Les nombreuses pages sur l'état de la bibliothèque abbatiale au temps de l'« âge d'or », celui de l'infatigable et savant Reginbert, sont particulièrement utiles; de même les descriptions de manuscrits que nous donnent les *Beilagen* 2 (ms. de Saint-Gall à Bregenz : *Annales monasterii Augiae Divitis*) et 3 (mss. de Carlsruhe 1098-1101 [321-313[b]] : *Collectanea Augiensia*).

Le P. Alban Dold s'est acquitté, avec des soins minutieux, d'une tâche fort difficile : l'édition du fragment d'un sacramentaire contenu dans les feuillets palimpsestes de l'ancien manuscrit CII de Reichenau. Ces textes liturgiques avaient déjà fait l'objet des études de Mone, le prédécesseur de Holder à la direction de la bibliothèque de Carlsruhe, puis, plus récemment, de dom K. Mohlberg (*Revue d'histoire ecclésiastique*, XI, 471-82). Mais, en dépit des meilleurs réactifs, on n'avait pu déchiffrer que des morceaux. La méthode, dite de « fluorescence », employée par le Palimpsest-Institut de Beuron a enfin réalisé la résurrection qu'on désespérait d'opérer. Pour Mone, l'écriture remontait aux premières années du VIII[e] siècle; comme lieu d'origine, il désignait la France. Dom Mohlberg, de son côté, n'hésita pas à rajeunir le texte d'un siècle environ, et il y reconnut un écrit de Reichenau. Sur l'un et l'autre point le P. D,

donne raison à son confrère tout en essayant de mieux préciser l'âge des deux mains qu'on distingue dans le document. Pour l'analyse, les sources et la portée de l'écrit, force nous est de renvoyer le lecteur à l'Introduction et spécialement à l'étude fouillée que l'éditeur a obtenue d'un liturgiste compétent, M. A. Baumstark. Ces pages sont de celles qu'on résume difficilement ; tout au moins risquerait-on d'accentuer encore ce qu'elles ont peut-être de trop systématique. Un mot seulement de la « structure héortologique » du sacramentaire. Elle est assez déroutante et surprend d'abord par l'extrême pénurie des fêtes de saints. La ramener immédiatement à un type connu de sacramentaire romain ou franc n'est pas possible. En certains points elle se rapproche du fragment liturgique de Salzbourg découvert par le P. D. dans le ms. lat. 15815 de Munich et publié par lui en 1922 dans le *Jahrbuch der Liturgiewissenschaft* (t. II, p. 102-107). Tout bien considéré, il semble à M. B. qu'on trouve dans les fragments palimpsestes de Reichenau les échos de quelque liturgie locale ayant gardé des vestiges d'un type fort ancien, et en usage dans une église de la région alpestre. M. COENS.

52. — * Max BUCHNER. *Die « Clausula de unctione Pippini » eine Fälschung aus dem Jahre 880.* Eine quellenkritische Studie zugleich ein Beitrag zur Geschichte der Karolingerzeit. Paderborn, Schöningh, 1926, in-8°, VIII-78 pp. (= *Quellenfälschungen aus dem Gebiete der Geschichte,* herausgegeben von Max BUCHNER, I).

Avec une belle ardeur M. Buchner s'est armé du flambeau de la Vérité, afin, dit-il, de porter des clartés vengeresses partout où « le mensonge et la fraude des hommes » ont falsifié l'histoire (p. VII). Le programme de cette nouvelle croisade, « dont le champ d'action n'a de bornes ni dans l'espace ni dans le temps », vaut certes qu'on y applaudisse. Encore faudra-t-il que M. B. et les compagnons d'armes à qui il fait appel, choisissent bien l'objet de leurs attaques. Dussions-nous étonner M. B., si convaincu de l'entier succès de sa première campagne, nous confesserons sans détour que la *Clausula de unctione Pippini,* en dépit des savants travaux d'investissement menés contre elle, ne nous semble pas encore à la veille de capituler.

Conservé grâce à un copiste du Xe siècle, qui s'est avisé de le transcrire à la suite d'une œuvre de Grégoire de Tours (cod. Bruxell. 7666-71 ; cf. *Acta SS.* Mart. III, XXII, et B. KRUSCH, *MG.,* Scr. rer. merov., I, 464-66), ce bref document relate, comme chacun sait, la consécration royale reçue par Pépin le Bref des mains du pape

Étienne II à Saint-Denys. Son témoignage a été assez universellement accepté par les critiques même les plus sévères. M. B. a eu tort, à notre sens, de traiter cet écrit, d'une nature assez singulière, comme on traite des pièces ressortissant à la diplomatie officielle. Les meilleurs arguments qui porteraient à coup sûr contre un texte de chancellerie, n'entament en rien ces annotations d'un caractère privé (cf. DUCHESNE, *Le Liber Pontificalis,* I, p. 458), dont un moine de Saint-Denys avait chargé, par manière de passe-temps lettré et pour l'intérêt du « lecteur » (*si nosse vis, lector*), un bout de parchemin resté libre. Un faussaire soucieux d'introduire dans la tradition un élément nouveau forgé par lui, ne s'y serait-il pas pris tout autrement? Ne nous laissons pas abuser par le ton un peu solennel qu'affectent ces lignes. Qu'un clerc frotté d'histoire ait accumulé à plaisir les indications chronologiques, tout en y enchâssant, par souci de loyalisme envers la nouvelle race de ses rois, le souvenir d'un événement qui avait dû faire sensation dans le milieu où il écrit, voilà qui ne doit pas étonner comme un fait sans exemple et « propre à éveiller nos soupçons » (p. 9). Quoi qu'en pense M. B., nous ne chercherons pas bien longtemps, si nous voulons y trouver des répliques. Voici comment, au moyen âge, on a cru devoir dater un légendier de Francfort (cod. Bibl. ville, fonds Saint-Barthélemy, n. 5 ; cf. *MG.* Scr. rer. merov.,VII, 588) : *In nomine Domini. Amen. Anno mundi VI*^{m} *V*^{c} *LV, nativitatis Iesu Christi MCCCL sexto, ciclorum paschalis CCCXII°, solaris XXI°, lunaris VIII°, clavium XXXIX°, epactarum XVII°, indictionum X°, concurrencium V°, bisextili, vigilia Nativitatis Iesu Christi, litteris dominicalibus CB, littera tabularum N secundi alphabeti, temporibus sanctissimi in Christo patris ac domini domini Innocencii pape sexti, gloriosissimi principis ac domini domini Karoli quarti imperatoris Romanorum, reverendi in Christo patris ac domini domini Gerlaci primi archiepiscopi Moguntini, venerabilis in Christo patris ac domini domini Raymundi de Caniliaco tytuli sancte Crucis in Ierusalem presbyteri cardinalis, prepositi Frank(ofurdensis), completi sunt libri gestorum sanctorum registri Moguntini ecclesie sancti Bartholomei opidi Frank(ofurdensis) praenominati in scriptura, in volumina quatuor divisi et distincti.* Dans un autre texte, que nous abrégeons, (cod. Cologne, Cathédrale, n. LXXXIII, II, f. 14^{v}), voici comment un scribe du VIIIe siècle a mêlé à ses calculs chronologiques des faits contemporains : *Sunt anni ab initio mundi... Ab Adam... usque ad istum annum XXXI regni Karoli regis. Ipse est annus quando*

hospites (corr. *obsides*) *accepit de Saxonia tertiam partem populi et quando missi venerunt de Grecia ut traderent ei imperium... anni ab incarnatione Domini DCCXCVIII. Cui vero sic non placet, sudet et legat et melius numeret!* (JAFFÉ et WATTENBACH. *Ecclesiae metropolitanae codices manuscripti*, Berolini, 1874, p. 29). Du moment que la *Clausula* n'a pas la portée d'un document officiel, il ne fallait pas non plus en presser chaque mot à la manière d'un terme de droit. Enfin nous nous étonnons de la part d'un auteur aussi érudit que M. B., qu'il n'ait guère tenu compte du ch. 33 de la continuation du pseudo-Frédégaire (*MG.*, Scr. rer.merov.,II,182). M. B., avant de déclarer irrecevable le passage de la *Clausula* où il est question de Bertrade et de la bénédiction qu'elle reçut aux côtés de son époux (p. 33), aurait dû relire à ce propos les lignes que le chroniqueur a consacrées à l'événement de l'année 751 : *Quo tempore una cum consilio et consensu omnium Francorum... praecelsus Pippinus... in sedem regni cum consecratione episcoporum et subiectione principum una cum regina Bertradane, ut antiquitus ordo deposcit, sublimatur in regno.* Pourquoi Bertrade n'aurait-elle pas été aussi à sa place de reine en 754?

Pour des raisons que nous ne pouvons songer à discuter ici, M. B. impute la *Clausula* à Gauzlin, successeur d'Hilduin et ancien chancelier, qui gouvernait Saint-Denys en 880, date présumée de la fraude. M. COENS.

53. — * Helene TILLMANN. *Die päpstlichen Legaten in England bis zur Beendigung der Legation Gualas (1218).* Inaugural-Dissertation. Bonn, 1926, in-8°, XII-162 pp.

Nous signalons volontiers à nos lecteurs cette thèse de doctorat, substantielle autant que solide, et qui comble une vraie lacune. On ne possédait pas jusqu'à ce jour de travail d'ensemble sur les légations pontificales en Angleterre avant le XIIIe siècle. Les patientes recherches de Mlle Tillmann lui ont permis de composer le tableau qu'on souhaitait. C'est à la fois complet, précis et bien aéré, comme un regeste pertinemment mis en pages. On y surprend le contrôle de M. Levison, un maître excellent.

L'auteur n'a pas omis l'étude canonique du problème, souvent négligée par les historiens ou entreprise par les juristes sans base documentaire suffisante. Dans la seconde partie de la dissertation il est traité de la fonction de légat romain, de ses droits et de ses pouvoirs, au triple point de vue législatif, administratif et judiciaire, comme représentant de la suprême autorité spirituelle. M. COENS.

54. — * Aarno Malin. *Der Heiligenkalender Finnlands. Seine Zusammensetzung und Entwicklung.* Helsingfors, 1925, in-8°, xvi-260 pp. (= *Suomen Kirkkohistoriallisen Seuran Toimituksia* XX).

55. — * Id. *Zur Ueberlieferung der lateinischen Olavuslegende.* Helsingfors, 1920, in-8°, 28 pp. Extrait de *Annales Academiae scientiarum Fennicae.* Ser. B. Tom. XI, 7.

56. — Arthur Nordén. *Sankt Olofsyxan. En Studie över kultutövningens lokala kontinuitet* (= *Fornvännen meddelanden från K. Vitterhets historie och Antikvitets Akademien,* t. XX, 1925, p. 1-17).

L'étude approfondie des calendriers liturgiques — tâche austère et qui requiert une main patiente — a donné lieu depuis quelques années à de nombreuses publications. Il faut s'en réjouir. Les historiens de la vie religieuse, les archéologues, les folkloristes et, mieux que personne, les hagiographes savent, en effet, combien il importe de déterminer avec précision les états successifs de ces listes héortologiques, qui ont toute la valeur d'un témoignage officiel. Rappelons à ce propos les utiles travaux publiés par M. Zilliken, sur le calendrier de Cologne, par M. Miesges, sur celui de Trèves, par M. Stapper, sur celui de Münster.

Il était d'autant plus intéressant de posséder une étude du même genre sur le culte des saints en Finlande que l'ancien calendrier du diocèse d'Åbo n'était guère connu jusqu'ici que par la version imprimée qu'on en trouve dans le *Missale Aboense* de 1488. M. Malin, dont l'activité vraiment méritoire ne cesse de fournir des contributions nouvelles à l'hagiographie nordique, vient de traiter avec ampleur le problème qui se posait, en recherchant dans les manuscrits ou fragments de manuscrits liturgiques de son pays l'action des divers facteurs qui au cours du moyen âge ont créé le calendrier finlandais. Cette investigation, conduite avec méthode et avec le souci constant de recourir éventuellement aussi à des documents non-liturgiques, aboutit à des résultats fort précieux ; ils ont été réunis en tableaux synoptiques (p. 154-73), puis commentés dans un chapitre spécial : Caractères et formation du calendrier finlandais. On y distingue deux périodes : celle de la christianisation du pays (« Missionsperiode ») et celle de la liturgie régulièrement établie. Cette dernière a eu pour base, peut-être dès la fin du XIIIe siècle, le rit dominicain. Du couvent des Frères-Prêcheurs fondé à Åbo rayonna, on le sait, une influence considérable sur la vie religieuse du diocèse. M. M. nous montre par le détail les enrichissements successifs (fêtes locales, dédicaces et translations, saints scandinaves, solennités

nouvelles) qui vinrent compléter ou modifier l'aspect de ce « Grundstock ». Pour la période plus ancienne, nous voudrions prévenir un malentendu. Il est à remarquer que le « Register zu den Heiligentagen die in den Quellen des 11.-13. Jahrh. auftreten » (p. 147-52) ne représente nullement un état du calendrier finlandais à l'issue de la période dite des missions. M. M. en avertit d'ailleurs plus loin (p. 175) son lecteur. Cette liste, tout artificielle, composée surtout à l'aide de quelques recueils de provenance germanique (Brême-Cologne) ou française (Langres), importés jadis et employés en Finlande, nous paraît avoir une portée documentaire assez restreinte. Ici encore il nous faut regretter que les antiques trésors de l'Église finlandaise — *ecclesia militans* — aient été si fréquemment dilapidés et pillés au cours des âges.

Nous avons dit déjà (*Anal. Boll.*, XLIV, 159) avec quel soin pieux les archivistes d'Helsingfors en recueillent les épaves dispersées. Il n'est pas trop tard pour signaler le profit que l'étude de la légende du roi S. Olaf a retiré, en 1920, de la découverte d'un fragment de bréviaire du XIII[e] siècle, conservé à la bibliothèque de l'Université d'Helsingfors. M. M., après avoir décrit les parties d'un office de S. Olaf contenues dans ces feuillets, en a extrait et publié un miracle (*inc.* : *Miles quidam de Brittania adveniens...*), qui se trouve aussi dans le cod. 295 de Douai (cf. *Anal. Boll.*, XX, 370) mais n'avait pas encore été édité in extenso jusqu'à ce jour.

Plus récemment M. Nordén a consacré, dans les *Fornvännen* de l'Académie de Stockholm, un article d'un réel intérêt à l'étude folklorique du culte de S. Olaf. Les recherches de M. N. lui font conclure que le culte de ce roi martyr du XI[e] siècle, qu'on représente avec une hache, a succédé en de nombreuses localités d'Ostrogothie au culte rendu dès les anciens âges au dieu Thor, armé du marteau. De curieuses découvertes de dessins rupestres permettraient même d'étendre encore cette étrange ligne de « continuité » religieuse, laquelle réunirait « les débuts de l'âge du bronze à la fin du moyen âge » (p. 17)! M. COENS.

57. — * Louis BRÉHIER. *Histoire anonyme de la première croisade* éditée et traduite. Paris, Champion, 1924, in-8°, XXXVI-258 pp. (= *Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age*, fasc. 4).

58. — * Beatrice A. LEES. *Anonymi Gesta Francorum et aliorum Hierosolymitanorum.* Oxford, Clarendon Press, 1924, in-8°, XXXII-156 pp.

59. — * Ferdinand Chalandon. *Histoire de la première croisade jusqu'à l'élection de Godefroi de Bouillon.* Paris, Picard, 1925, in-8°, 380 pp.

C'est M. L. Bréhier qui s'est chargé de l'édition des *Gesta Francorum* dans l'excellente collection *Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age,* dirigée par M. L. Halphen. M. B. doit .sans doute beaucoup à Hagenmeyer, mais il ne s'est pas contenté de reproduire son texte et de résumer ses prolégomènes et ses annotations sans fin. Dans son introduction sur l'auteur, l'œuvre, les manuscrits, les éditions des *Gesta,* il s'écarte de son devancier sur plus d'un point essentiel, notamment au sujet de la composition de la chronique et de la valeur des différents manuscrits. Hagenmeyer avait nettement rejeté l'hypothèse d'une collaboration de deux auteurs ou d'un remaniement dû soit à l'Anonyme lui-même, soit à un autre chevalier de la suite de Bohémond. La narration telle qu'elle nous est parvenue serait tout entière de la plume de l'Anonyme et n'aurait pas été retouchée par lui. M. B., au contraire, croit que le récit du chevalier a été « enrichi » d'amplifications oratoires par un clerc, à qui est due probablement la rédaction définitive. Voir, à ce sujet, dans *Le Moyen Age,* 2e sér., t. XXVI (1924-1925), p. 285-92, les observations de M. H.-F. Delaborde, qui propose d'étendre encore le rôle de ce collaborateur. Les manuscrits, déjà tous utilisés dans l'édition précédente, ont été classés différemment par M. B. Non plus que Sybel, il n'est guère disposé à donner raison à Hagenmeyer, qui voulait prouver la dépendance de la chronique de Raimond d'Aguilers par rapport aux *Gesta.* Il en est de même des récits de Foucher de Chartres et d'Albert d'Aix. Le texte n'a malheureusement pas été établi avec tout le soin nécessaire. M. W. Holtzmann, qui a pu contrôler la collation des manuscrits de la Vaticane, va jusqu'à déclarer le texte inutilisable (cf. *Historische Zeitschrift,* t.CXXXIII, p.275). En regard du latin figure une traduction française, la toute première. Elle a le mérite de conserver quelque chose de la saveur archaïque du latin. Mais on y relève de singulières inadvertances. En maints endroits des mots ou même des phrases ont été omis ou ont reçu un sens inattendu. Par exemple, p. 52, n'ont pas été traduits les mots suivants transcrits en italiques : fugientes *huc et illuc; lacrimabiliter* respondit ; *unde adhuc in nimio terrore sumus;* p. 108 : *mirabiliter* sonabat ; *omnes vero pariter stridebant in civitate; habitatores illius montane.* D'après M. B., au chapitre 24 (p. 130), *ut iurarent sacramentum* signifierait *jurer par le sacrement,*

c'est-à-dire, ajoute-t-il en note, par l'Eucharistie, comme le prouve la variante *super* introduite par un copiste, pour plus de clarté. Contrairement à ce qu'a pu croire ce scribe du XIIIe-XIVe siècle, dont le manuscrit est un des moins bons, l'expression n'est nullement obscure ou étrange (cf. Du Cange, *Glossarium,* ed. Favre, t. IV, p. 455), et elle doit se traduire simplement, comme au chapitre 6 (p. 30), où elle se lit déjà, par « prêter serment ». D'après le contexte d'ailleurs il semble plutôt que l'engagement ait été pris sur les évangiles et la croix. Dans l'annotation, qui est sobre, se sont glissées aussi quelques erreurs de détail. P. 107, note 1, il n'est pas tout à fait exact de dire que Hagenmeyer a mis en doute la véracité de la réflexion de Firouz (cf. Hagenmeyer, op. c., t. I, p. 303, note 43); p. 127, note 6, l'identité de Lambert le Pauvre avec le comte Lambert de Clermont n'est pas absolument certaine (cf. ibid., t. II, p. 333, note 13) ; p. 211, note 7, le *templum Domini* à Jérusalem n'est pas le Saint-Sépulcre, mais la mosquée d'Omar convertie en église par les croisés. Dans les notes, on trouvera indiqués les principaux ouvrages utiles pour le commentaire du texte. Au sujet des Arméniens, il n'aurait peut-être pas été superflu de signaler la thèse de G. Ter-Grigorian Iskenderian, *Die Kreuzfahrer und ihre Beziehungen zu den armenischen Nachbarfürsten, bis zum Untergange der Grafschaft Edessa, nach armenischen Quellen.* Weida in Th., 1915; au sujet de la prétendue Sainte Lance, F. de Mély, *Exuviae sacrae Constantinopolitanae,* t. III, Paris, 1904, p. 23-163. Le volume se termine par un index développé. Pour l'errata : pp. xxx et xxxvi, au lieu de Gonvile, lire Gonville ; p. 13, au lieu de 1188, 1088 ; p.77, corriger *ἑλληνικῆς,* et p. 106, *ἔχομεν* ; p. 111, au lieu de Barbariok, lire Barkiarok.

Presque en même temps a paru une autre édition des *Gesta,* en Angleterre, à l'usage des universités. Elle est due à Mlle B. A. Lees. Le texte de Bongars a servi de base ; il n'a guère été retouché. Les variantes sont tirées de trois manuscrits représentant les trois classes distinguées par Hagenmeyer, du texte de Tudebode, de celui qui figure dans le *Recueil des historiens des croisades,* et de celui qu'a établi Hagenmeyer. Une nouvelle collation a été faite sur le ms. 162 de Gonville and Caius College. C'est malheureusement un des moins anciens manuscrits des *Gesta* (XIIIe-XIVe s.), et la version qu'il nous a conservée est la plus altérée de toutes. Il faut en convenir, les principes adoptés par Mlle L. sont assez arbitraires. L'introduction n'est pas le fruit d'une étude personnelle : elle ne

fait qu'indiquer rapidement les résultats des recherches antérieures sur la valeur historique et l'auteur des *Gesta*, et résumer brièvement l'histoire de la première croisade. Le texte latin n'est accompagné d'aucune traduction. Les annotations rejetées à la fin (p. 108, Dinand est à changer en Dinant ; p. 122, 1102, en 1104 ; p. 144, Grégorie, en Grégoire) sont suivies d'une bonne bibliographie, d'un tableau chronologique, d'un index onomastique et d'une carte de la Syrie au XIIe siècle. Le format du volume est maniable ; l'impression, soignée. On regrettera que l'auteur n'ait pu mettre à profit le travail de M. B. qu'elle savait annoncé (cf. p. 145).

L'Histoire de la première croisade de F. Chalandon est une œuvre posthume. C'est vers la fin de 1921 que, succombant à un mal contracté à la guerre, l'auteur a été enlevé à la science, en pleine maturité du talent. Il rêvait grand : écrire une histoire complète de l'empire byzantin depuis Justinien, et refaire toute l'histoire des croisades (cf. M. Pernot, *Ferdinand Chalandon. Nécrologie*, dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, t. XXXIX, 1921-1922, p. 333-37). Dans ses papiers ont été retrouvées, outre l'ébauche de plusieurs travaux sur Byzance et un volume inachevé devant faire suite à la monographie de Manuel Comnène, l'esquisse d'une histoire de la première croisade et des notes sur l'organisation des royaumes de Terre Sainte. C'est Mme Chalandon qui s'est fait un pieux devoir de publier les deux derniers écrits. Ces fragments de ce qui devait être une œuvre considérable nous font regretter encore davantage la mort du savant historien. Ils ne contribueront pas autant qu'on aurait pu l'espérer aux progrès de l'histoire des croisades, mais on y trouvera cependant, surtout dans les premiers chapitres du travail principal, quelques opinions personnelles. Ainsi, d'après M. Ch., l'importance du concile de Clermont dans les origines de la croisade a été grandement exagérée. Il ne semble pas qu'avant la croisade, Urbain II ait fait une propagande quelconque pour la guerre sainte. Le concile a été convoqué principalement pour traiter d'affaires purement ecclésiastiques. L'assistance des laïcs et des clercs était bien moindre qu'on n'a voulu le faire croire ; très peu de hauts barons, ou peut-être pas même un seul. Urbain II, dans la séance publique du 27 novembre, ne pouvait prévoir le succès qu'obtiendrait sa parole et qui ne fut d'ailleurs pas immédiat. Il paraît probable, en effet, que le nombre de ceux qui prirent aussitôt la croix à Clermont fut relativement peu considérable. Reste à voir si, dans sa réaction contre les idées courantes, M. Ch. n'a pas été entraîné,

cette fois encore, sans le vouloir, un peu au delà de la limite exacte. Dans *Alexis Comnène* (cf. *Anal. Boll.*, XX, 329-30), il avait rejeté indistinctement tous les torts sur les croisés et exalté sans réserve le basileus. Les mêmes interprétations des faits sont reproduites ici. Mais il y a lieu, à présent, de tenir compte de la critique sérieuse qu'en a faite le regretté R. B. Yewdale dans *Bohemond I, Prince of Antioch* (cf. *Anal. Boll.*, XLIII, 198-99), notamment sur le départ de Tatikios pendant le siège d'Antioche par les croisés (YEWDALE, op. c., p. 59-63), sur les refus d'Alexis de secourir les croisés assiégés à leur tour dans Antioche (p. 70-72), sur le rapprochement de Raimond de Toulouse avec le basileus, à la fin de 1098 (p. 79), sur la position générale de M. Ch. (p. 80-84). D'après lui, Alexis n'a pas lancé un cri de détresse en 1095, au concile de Plaisance. L'opinion contraire est soutenue, entre autres, par M. D. C. Munro : *Did the Emperor Alexius I. ask for Aid at the Council of Piacenza, 1095?* dans *The American Historical Review*, t. XXVII (1922), p. 731-33. A ajouter à la bibliographie : J.-B. CHABOT, *Édesse pendant la première croisade*, dans *Comptes rendus des séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1918, p. 431-42.

La seconde partie, qui ne compte qu'une centaine de pages, est un *Coup d'œil sur l'organisation des royaumes d'outre-mer.* Ce ne sont que des notes déjetées sur les races habitant la Palestine et la Syrie, leurs religions, les débuts du royaume de Jérusalem, son organisation politique, religieuse, militaire, économique : plan d'un travail qui devait avoir sa place entre l'histoire des deux premières croisades. L'absence totale de références diminue encore l'utilité de ces pages, où plus d'une inexactitude saute aux yeux. A propos des recueils des lois de Jérusalem, il importe de signaler maintenant le travail de M. Grandclaude, *Étude critique sur les Livres des Assises de Jérusalem*, Paris, 1923, et l'article de G. Recoura, *Les Assises de Jérusalem, à propos d'un livre récent*, dans *Le Moyen Age*, 2e sér., t. XXVI (1924-1925), p. 151-166. Les fautes d'impression ne sont malheureusement pas rares, surtout dans la bibliographie placée en tête du volume, et dans les notes du bas des pages.

Cette même année, 1924, M. N. Iorga publiait une *Brève histoire des Croisades et de leurs fondations en Terre Sainte*, Paris, Gamber, XIX-135 pp., et M.W. Holtzmann, des *Studien zur Orientpolitik des Reformpapsttums und zur Entstehung des I. Kreuzzuges*, dans *Historische Vierteljahrschrift*, t. XXII, p. 167-99. J. SIMON.

60. — * John Kirtland Wright. *The Geographical Lore of the time of the Crusades.* New York, American Geographical Society, 1925, in-8°, xxi-563 pp., 12 planches, cartes et fac-similés hors texte (= *American Geographical Society.* Research Series, N° 15).

Quand on essaie de mesurer tout ce qu'il y a de lectures, de recherches et d'érudition accumulé dans ce volume, on se prend à regretter le beau livre que M. J. K. Wright aurait écrit s'il s'était résolu à limiter son dessein : si, par exemple, il s'était borné à faire la somme des notions positives dont la géographie occidentale s'est enrichie à l'époque des croisades, ou s'il n'avait considéré qu'une partie bien définie du monde connu aux XIe-XIIIe s., ou encore s'il avait formellement exclu de son plan les sources exotiques, qui ne se sont point mêlées au grand courant de la civilisation médiévale. Mais loin de circonscrire son sujet, l'auteur en a plutôt reculé les limites naturelles. Comme il le fait lui-même remarquer (p. 1-2), « geographical lore » est un terme d'une extension plus large que celle du mot géographie. Ce qu'il y ajoute, ce n'est ni plus ni moins que le domaine indéfini de la croyance populaire et de la divagation prétendue scientifique. Dans le cas présent, il s'agirait donc de rechercher toutes les idées, vraies ou fausses, que durant trois siècles, l'esprit humain s'est faites sur la structure visible et invisible du globe terrestre. A ce fonds inépuisable, toutes les races, toutes les littératures de l'ancien monde ont apporté leur contribution. En s'imposant par surcroît de remonter à l'origine des systèmes cosmogoniques qui ont influé sur les spéculations des géographes à l'époque des croisades, M. W. a rendu complètement impraticable son entreprise, par elle-même démesurée. On a peine à s'expliquer qu'il n'en ait pas aperçu la désespérante immensité. Si l'on veut bien n'attacher à nos paroles aucune signification désobligeante, nous dirons qu'il a envisagé son sujet à travers toute la largeur de l'Atlantique. Nous voulons dire qu'il écrit dans un pays, d'où l'Europe médiévale apparaît comme une de ces terres lointaines, sur lesquelles on se renseigne auprès des rares voyageurs qui les ont visitées. Il lui arrive, par exemple, d'écrire (p. 332) : « Godfrey of Viterbo seems to have known something of Alsace ; » (p. 333) : « Gervase — Gervais de Tilbury — knew something of the Narbonnese ; » etc. Ne dirait-on pas qu'il s'agit de deux hardis explorateurs revenus des extrémités du monde alors connu ? Et en quoi importe-t-il à l'histoire des idées géographiques au XIIe s., que deux cosmographes l'un italien, l'autre anglais, aient vu de leurs yeux le premier l'Alsace et l'autre la Nar-

bonnaise? Le singulier effet de perspective que nous croyons remarquer ici se fait sentir encore en d'autres endroits et dans le plan même de l'ouvrage. Si M. W. avait cherché à être conséquent avec lui-même, son livre aurait grossi sans mesure et le contenu vraiment utile s'y trouverait noyé sous un fatras immense. Du fatras, il y en a déjà un peu trop dans le volume tel qu'il existe. Mais quand on l'écarte ou qu'on l'évite, on trouve partout quantité de notions précises et intéressantes, que l'auteur a eu le mérite de réunir et de coordonner en ordre systématique. Nous tenons à le répéter expressément, après avoir marqué les réserves auxquelles nous nous croyons obligés. Les 150 pages de notes (p. 361-502), et la copieuse bibliographie (p. 503-543) qui terminent l'ouvrage, témoignent d'une érudition étendue et presque entièrement de première main. Parmi les rares spécialistes qui s'intéressent aux sources orientales de la géographie, bien peu s'aviseront d'aller se renseigner dans le répertoire de M. W. Ce qu'ils y trouveraient à leur usage doit être considéré plutôt comme des hors-d'œuvre qui n'obligeaient pas l'auteur à l'impossible effort de chercher à suppléer ce qui manque autour de ces échantillons dépareillés. Abstraction faite de ces superfluités et de quelques autres, il reste tous les éléments d'un ensemble qui, présenté d'un point de vue mieux défini, aurait pu être irréprochable. — P. 334, notons un lapsus qui ne laisse pas d'être un peu inquiétant. M. W. fait dire à Gervais de Tilbury que « The Provençaux are... owing to their poverty largely dependent on charity ». Par exception, le latin original est cité en propres termes : *pro sua paupertate in cibando larga*. Pas de note à l'errata (p. 563). P. P.

61. — * Louis Demaison. *Reims à la fin du XIIe siècle, d'après la Vie de S. Albert évêque de Liège*. Reims, Monce, 1925, in-8°, 55 pp.

Sur les données, remarquablement exactes, du texte bien connu *BHL*. 223, qu'à la suite de Heller et de Wattenbach il attribue à Wéry de Lobbes, M. Demaison a fondé une étude topographique fort détaillée de la ville de Reims sous le règne de Philippe-Auguste. En voici les principales divisions : I. Églises, chapelles, cloître, abbayes ; II. Rues, places ; III. Murs et portes de la ville ; tournoi donné près de Reims ; V. Lieu du meurtre de S. Albert. Ce dernier point a pu être éclairci avec la plus grande précision. L'auteur de la *Vita Alberti*, après avoir désigné dans la campagne rémoise l'endroit où le saint avait été massacré, nous apprend qu'une croix de pierre y fut érigée. Nous trouvons, en effet, celle-ci mentionnée

dans une sentence arbitrale de novembre 1224 sous le nom de *crux episcopi*. Si tout vestige en a aujourd'hui disparu, on peut du moins, en consultant les plans terriers, se renseigner sur sa situation exacte, à droite du chemin de Beine, près du lieu-dit *Beaubaiser*. Sa distance des remparts, évaluée à 150 verges, correspond aux *quingentos ferme passus* du biographe de S. Albert. M. COENS.

62. — * Hans FOERSTER. *Engelbert von Berg der Heilige*. Elberfeld, Martini et Grüttefien, 1925, in-8°, 143 pp. (= *Bergische Forschungen*, I).

63. — * Joseph GREVEN. *Engelbert der Heilige und die Bettelorden*. Extrait de *Bonner Zeitschrift für Theologie und Seelsorge*, t. II (1925), p. 32-48.

Parmi tant d'autres procès anciens faut-il réviser aussi celui de Frédéric d'Isenberg, qui dressa, le 7 novembre 1925, l'embuscade où son parent Engelbert de Berg trouva, tandis qu'il voulait fuir, une mort si cruelle? Cologne doit-elle rayer de ses annales un parricide, au risque de perdre par là-même un martyr? Elle le doit, semble-t-il, si l'attentat du chemin creux de Schwelm ne visait, dans la pensée des conjurés, qu'à s'assurer de la personne du prince féodal trop entreprenant à leur gré, et nullement à se débarrasser du chef religieux du diocèse. Aux yeux du peuple, apitoyé par une si grande infortune, le sang versé par le « martyr » lava les fautes anciennes de l'héritier de Berg. Honoré d'un culte public à Cologne, sous l'archevêque Ferdinand de Bavière (1612-1650), Engelbert a pris rang dans le Martyrologe romain. L'édition « prima post typicam », parue en 1924 (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 387-406), l'annonce dans les termes suivants, que nous citons parce qu'ils modifient quelque peu la mention ancienne : « Apud Swelmensem civitatem, in Germania, passio sancti Engelberti episcopi Coloniensis, qui, cum illuc ex oppido Sosatio ad templum dedicandum pergeret, a sicariis interceptus in via multisque vulneribus caesus, gloriosum pro defensione ecclesiasticae libertatis et Romanae Ecclesiae obedientia martyrium subiit. » Si le dernier membre de phrase atténue en partie celui des éditions précédentes, où on lit « subire non dubitavit », il marque néanmoins encore trop le parallèle, difficile à soutenir, avec le glorieux Thomas de Cantorbéry, évoqué jadis à ce propos par Césaire d'Heisterbach. De plus, n'y a-t-il pas lieu de craindre que l'insertion, dans la notice d'un martyr des libertés religieuses, du but de son voyage : « ad templum dedicandum », ne prête à confusion?

Car, bien entendu, cette consécration d'église était une simple circonstance, qui ne touchait en rien aux causes profondes du conflit si tragiquement dénoué.

Sur le véritable caractère de ce meurtre et sur ses rétroactes, les critiques allemands se sont exprimés, en ces dernières années, dans un sens généralement peu favorable à la version d'un martyre proprement dit. A part une suggestion de W. Ribbeck, en 1903, citons la thèse nettement hostile de M. Wolfgang Kleist, en 1917 (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 218-19), une phrase de M. W. Levison dans la *Geschichte des Rheinlandes* (t. I, Essen, 1922, p. 159), quelques lignes de M. A. Schulte dans son livre *Tausend Jahre deutscher Geschichte und deutscher Kultur am Rhein* (Düsseldorf, 1925, p. 57), l'article de M. Greven que nous annonçons ci-dessus, le compte rendu de M. Berthold Altaner (*Theologische Revue*, XXV, p. 371-73) analysant l'ouvrage de M. H. Foerster. Celui-ci (p. 118) laisse en somme la question ouverte. Serait-ce peut-être là le parti le plus sage, dans l'état actuel de la recherche? Assurément, si depuis les solides travaux de Ficker (1853) le dossier de cette dramatique affaire ne s'est pas sensiblement enrichi, du moins beaucoup de points se sont-ils précisés, grâce surtout à la publication par M. R. Knipping des Regestes du siège épiscopal de Cologne et à l'édition critique par le P. Albert Poncelet, de la *Vita Engelberti* dans le t. III des *Acta Sanctorum* de novembre. D'où précisément l'intérêt d'une monographie comme celle de M. F. et d'articles spéciaux dans le genre de ceux que nous devons à M. G. Mais il nous semble, pour conclure, que la Vie complète, exacte, nuancée de S. Engelbert reste encore à écrire, et que cette tâche exigera de celui qui voudra la mener à bonne fin, beaucoup de mesure, un souci constant de l'équité et une grande sûreté d'information. Il ne pourra en tout cas se dérober à un examen serré des arguments que présentent MM. Kleist et Greven. En attendant nous ne croyons pas qu'il faille changer grand' chose aux brèves mais sages paroles de notre regretté confrère, le P. Albert Poncelet, traitant le difficile problème dans une section (p. 639-43) du commentaire précité des *Acta Sanctorum*. Au demeurant, qu'il y ait eu ou non préméditation du crime sanglant, que Frédéric ait agi ou non comme principal responsable, Engelbert est tombé, dans une phase du conflit où il avait pour lui le bon droit. Sur ce point la *vox populi* ne nous a pas trompés.

M. Coens.

64. — * *Liber de Miraculis sanctae Dei Genitricis Mariae,* published at Vienna in 1731, by Bernard PEZ, O. S. B., reprinted for the first time by Thomas Frederick CRANE, with an Introduction and Notes and a Bibliography of the Writings of T. F. Crane. Ithaca, Cornell University, 1925, in-8°, XXVI-120-42 pp. (= *Cornell University Studies in romance Languages and Literature,* I).

Le long titre que nous venons de transcrire, et où manque seul le nom de l'auteur supposé du *Liber de Miraculis,* Pothon de Prüfening, nous dispense de signaler autrement la portée toute pratique de cette publication : rendre plus accessible aux travailleurs le vieux recueil de Pez, devenu fort rare, tout en y adjoignant, à l'usage des jeunes médiévistes, un appareil moderne de notes et de références. Les travaux de Mussafia, à la mémoire de qui l'ouvrage est dédié, le *Catalogue of Romances* du British Museum par Ward et Herbert, l'*Index* du P. Albert Poncelet, et l'article de Dom Villecourt paru ici même en 1924 (XLII, 23-58), ont été largement mis à profit. La table de concordance (p. 118-19) entre Pez et les principaux recueils imprimés de Miracles de la Vierge sera bien accueillie ; de même, la copieuse bibliographie des travaux de M.Crane (1868-1924), publiée en annexe, et qui représente de beaux états de service. Une remarque : pourquoi l'auteur appelle-t-il Sainte (p. XI) la nonne Agnès Blannbekin ? Si le vieux Pez est presque introuvable aujourd'hui, le décret de l'empereur Charles VI, interdisant le livre à cause de l'aloi douteux de certaines visions, y fut assurément pour beaucoup. Cf. REUSCH, *Der Index der verbotenen Bücher,* II (Bonn, 1885), p. 259.

Le texte du *Liber de Miraculis* a été fidèlement reproduit ; trop fidèlement, dirons-nous, car il n'a pas été tenu compte de la table des *errata typographica* dressée par Pez lui-même à la fin de son édition. Quelques fautes sont particulièrement déroutantes : par exemple, p. 437, *patriarchae administraret,* maintenu par M. Crane (p. 74) pour *parochiae a.;* p. 386 (46) *anglicis agminibus* pour *angelicis a.;* p. 433 (72), *conventa* pour *conventui;* p. 370 (37), *Christo vobis* pour *C. lac v.;* p. 362 (33), *circumdate* pour *circumda te;* p. 404 (55), *quadam die completorio* pour *quadam die, completo regulari Completorio;* etc. Corriger aussi, p. 13, *Projestus* en *Projectus,* qu'on lit d'ailleurs dans Pez (p. 325). M. COENS.

65. — * Arnaldo FORTINI. *Nova Vita di San Francesco d'Assisi offerta dalla città di Assisi al mondo devoto in ricordo del VII cente-*

nario della morte di lui. Milano, « Alpes », 1926, in-8°, 481 pp., frontispice.

66. — * Lina Bossi. *Vita di San Francesco, con una scelta dai Fioretti e alcune liriche ispirate dal santo.* Milano, « Alpes », 1926, in-8°, 191 pp., illustré.

67. — * Luigi Salvatorelli. *Vita di San Francesco d'Assisi.* Bari, Laterza e Figli, 1926, in-8°, 251 pp., portrait.

68. — * Fidentius Van den Borne O. F. M. *De H. Franciscus van Assisi en de Minderbroedersorde. Ter herinnering aan Franciscus' zaligen dood, 1226-1926.* Weert, « Comité Sint Franciscus » [1926], in-8°, iv-247 pp.

69. — * Domenico Bacci O. F. M. *S. Francesco d'Assisi attraverso le leggende pugliesi.* Brindisi, V. Ragione, 1925, in-8°, xvi-296 pp., illustrations.

Ce que nous présente de neuf le beau livre de M. Fortini, ce n'est pas le portrait de S. François d'Assise et le récit de sa vie, empruntés sans grand effort de critique aux sources traditionnelles, c'est l'étude et la peinture du milieu où naquit et se développa la vocation du Poverello, le milieu féodal et communal de l'Assise du début du XIIIe siècle, avec les aspirations opposées des *Maiores* et des *Minores*, leurs rivalités, leurs luttes sanglantes, l'éveil de la vie politique, les progrès de l'activité commerciale, les survivances des vieilles coutumes populaires. Doué d'une imagination puissante et d'un don d'évocation peu ordinaire, M. F. nous met sous les yeux un tableau des plus pittoresques, aux couleurs vives, et composé de mille traits précis. Ce n'est pas une de ces descriptions toutes en généralités, faciles à concevoir à priori. Chaque détail est appuyé sur un document. Chaque personnage, chaque figurant est désigné par son nom. A dépouiller méthodiquement les actes de vente ou de donation, les sentences judiciaires, les listes de bannis, dont un grand nombre sont reproduits en appendice, l'auteur n'a en rien émoussé sa sensibilité. Entre les lignes jaunies des vieux parchemins, sous les formules froides et presque stéréotypées, il sent palpiter le cœur de ceux dont le sort parfois s'y trouve décidé. Un mot lui révèle les émotions, les haines, les espérances, les déceptions. Confronté avec ces documents, plus d'un passage des biographies traditionelles trouve sa véritable explication. Ainsi quand Thomas de Celano (*Leg. II*,n. 7) raconte que ses joyeux compagnons élisaient volontiers François roi de leurs festins, il fait allusion à une coutume si répandue et sujette à tant d'abus que les Statuts communaux

(p. 115) ne dédaignèrent pas de la réglementer. L'étude des documents a amené M. Fortini à cette conclusion sur laquelle il revient à plusieurs reprises : loin d'incarner, comme on l'a prétendu, l'âme italienne de son temps, loin de trouver son origine et son explication dans les aspirations du petit peuple des communes, l'idéal franciscain s'est formé au contraire en réaction contre la fièvre d'expansion commerciale et la soif de richesses, contre l'ambition du pouvoir qui animaient alors le menu peuple d'Assise. La pauvreté et l'humilité franciscaines s'opposent autant aux vices des *Minores* qu'à ceux des *Maiores*.

Il nous suffira de signaler les autres biographies de S. François d'Assise énumérées ci-dessus, toutes œuvres de bonne vulgarisation. Le petit livre de Mme L. Bossi n'affiche aucune prétention critique ; l'illustration n'est pas mauvaise. Celui de M. Salvatorelli rappelle un peu la *Nova Vita* de M. Fortini. Comme M. Fortini, M. S. donne une vue d'ensemble sur la civilisation du XIIIe siècle, mais sans descendre à tant de détails.

Le P. Van den Borne ne se contente pas d'une esquisse de la vie de S. François. En quelques chapitres nets et concis, il définit l'esprit du fondateur et montre ce qu'a réalisé l'ordre des Frères Mineurs dans le domaine de la prédication, dans celui de l'apostolat en pays de missions et dans celui de la science. Le livre, d'un style un peu austère, s'adresse au grand public cultivé. L'auteur a étudié le sujet et sur les points controversés prend position en connaissance de cause.

Toutes les régions qui se glorifient d'avoir reçu la visite de S. François d'Assise ont conservé de son passage mille souvenirs et menus traits. Partiellement véridiques ou totalement légendaires — le P. Bacci se garde d'approfondir la question — les récits qu'il a recueillis en Pouille ont leur charme, leur poésie et leur parfum de piété.

R. L.

70. — * A. G. Little. *Some Recently Discovered Franciscan Documents and their Relations to the Second Life by Celano and the Speculum Perfectionis.* Extrait des *Proceedings of the British Academy* [1926].

71. — * Leonardus Lemmens O. F. M. *Testimonia minora saeculi XIII de S. Francisco Assisiensi.* Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1926, in-8°, 127 pp. (= *Collectanea philosophico-theologica,* III).

72. — * Ferdinand M. Delorme O. F. M. *La « Legenda antiqua S. Francisci », texte du ms. 1046 (M. 69) de Pérouse.* Paris, Éditions de la *France Franciscaine*, 1926, in-8°, xxi-70 pp.

Le texte du manuscrit de Pérouse, analysé naguère et étudié si consciencieusement par le P. Delorme dans l'*Archivum Franciscanum Historicum* (t. XV, 1922, cf. *Anal. Boll.*, XLI, 458), méritait d'être publié in extenso. Nous ne chicanerons pas le P. D. pour avoir laissé de côté les 24 chapitres (1-3, 18, 22-41) qui reproduisent à peu près textuellement II Celano. Plus discutable est l'opportunité de rejeter en appendice les chapitres 4-21, de caractère varié, pour laisser au premier plan la partie vraiment intéressante du recueil, la section CDE, formée d'une seule coulée. Encore eût-il été élémentaire de conserver aux chapitres la numération qu'on leur avait donnée dans l'analyse de 1922. Au lieu de cela, tout est bouleversé. Les numéros 1-97 de la présente édition correspondent aux numéros 42-115 de l'analyse ; les n°s 98-117 aux n°s 4-21 ; et le n° 18 est omis sans que la moindre note ni le moindre point de suspension en avertisse à cet endroit le lecteur. Voilà qui va rendre singulièrement compliqués les renvois à ce texte pourtant si important. Dans l'introduction, le P. D. reproduit en bref la substance de sa précédente étude. Il n'y ajoute guère de considérations nouvelles, mais il accentue ses conclusions. « Un seul écrivain a tenu constamment la plume, dit-il (p. xii). Or, il n'y a pas à chercher beaucoup pour savoir son nom » ; c'est frère Léon. Les passages d'Ange de Clareno et d'Hubertin de Casale apportés en confirmation de cette thèse soulèvent pourtant des objections. Quelle étrange coïncidence, si l'*Intentio Regulae* et les *Verba S. Francisci* n'existaient pas à ce moment comme opuscules indépendants, que toutes les citations de frère Léon faites par Clareno et par Hubertin soient prises précisément et exclusivement aux chapitres de la Légende qui plus tard devaient en être extraits pour être colportés sous ces deux titres.

M. Little pense que le compilateur du manuscrit de Pérouse a travaillé à Assise, en se servant surtout du livre écrit par frère Léon dont parle Hubertin : *qui habetur in armario fratrum de Assizio.* Mais il pourrait bien avoir introduit dans son modèle des récits trouvés dans d'autres sources. Le ms. Little, moins ordonné que le ms. de Pérouse, aurait plutôt été composé sur des *rotuli* et autres pièces séparées. Quant au *Speculum* Lemmens, M. L. y voit une collection d'extraits faits sur une rédaction plus primitive du

Speculum, mais non directement sur le recueil de frère Léon. Les cinq tableaux de concordance dressés par M. L. entre les chapitres de II Celano, du ms. de Pérouse, du ms. Little, du ms. 1/73 de Saint-Isidore et du *Speculum* Sabatier, en prenant successivement pour point de départ chacun de ces textes, rendront de grands services aux chercheurs.

Dans un article de la *Revue d'histoire franciscaine* (t. II, 1925, p. 457-66), M. Burkitt exprime à peu près les mêmes opinions que M. Little. Frère Léon aurait écrit des notes, des *rotuli*, qui circulaient chez les franciscains dès avant 1246. L'*Intentio Regulae* en était un. En réponse à l'invitation du Ministre Général Crescentius, frère Léon rédigea non pas précisément une biographie, mais un recueil de souvenirs, « solennellement écrits » dans le livre conservé à Assise. De ce livre et de diverses notes envoyées par d'autres frères, Celano tira sa seconde Légende. La section D du manuscrit de Pérouse pourrait bien nous avoir conservé ce livre de frère Léon tandis que les sections C et E représenteraient d'autres rouleaux léoniens. Le compilateur du ms. de Saint-Isidore, qui n'a rien qui corresponde à la section D du ms. de Pérouse, n'aura pas connu le recueil de frère Léon, mais seulement des *rotuli*. Conjecture séduisante, mais conjecture.

A côté des sources fondamentales que tout le monde connaît, bien des chroniques, dès le XIII[e] siècle, bien des légendiers, des livres liturgiques, des sermonnaires, des lettres privées ou des actes officiels nous fournissent incidemment quelques renseignements sur le fondateur des Frères Mineurs. Le P. Lemmens a recueilli ces témoignages éparpillés dans diverses publications et en les rééditant ensemble accompagne chaque texte d'un commentaire tantôt bref tantôt plus développé. A l'occasion il discute certains points controversés. S. Dominique a-t-il assisté à un chapitre de l'ordre des Frères Mineurs et en quelle année? Le plus ancien témoignage qui rapporte le fait est un passage, peu remarqué jusqu'ici, de Pierre-Jean Olivi, dans sa *Lectura super Lucam*. Rien dans le passage ne s'oppose à ce qu'il s'agisse de l'année 1218.

Pour mettre d'accord les divers témoignages que l'on possède sur l'origine de l'indulgence de la Portioncule, le P. L. suppose que Honorius III aurait d'abord accordé à S. François une indulgence annuelle à gagner en l'anniversaire de la consécration de l'église, mais que, sur les représentations des cardinaux, il aurait restreint cette faveur au seul jour de la consécration elle-même : *tantum per*

diem naturalem. Promulguée ainsi pour la seule année 1216, cette indulgence serait tout naturellement tombée ensuite dans l'oubli, jusqu'au moment où, peu avant sa mort, comme il en avait reçu l'autorisation, frère Léon aurait révélé qu'une voix céleste avait assuré à S. François que la faveur accordée sur terre était ratifiée au ciel. Pour ingénieuse que soit l'hypothèse, je ne vois pas que la révélation de frère Léon suffise à expliquer qu'à 60 ans d'intervalle on ait commencé à considérer l'indulgence comme annuelle. R. L.

73. — * *Xenia Thomistica a plurimis orbis catholici viris eruditis praeparata quae S. Thomae Aquinati... anno ab eius canonizatione sexcentesimo.... offert Rmus P. Fr. Ludovicus Theissling.... magister generalis O. P.* Edenda curavit P. Sadoc Szabó, O. P. Romae, apud « Angelicum », 1925, 3 vol. in-4°, xiii-568, 611, 626 pp., illustré.

Des savants de toute robe et de tous pays ont contribué à élever à la gloire de S. Thomas d'Aquin l'imposant monument dont le P. Szabó a été l'architecte. Les deux premiers volumes, consacrés exclusivement a des questions de philosophie et de théologie, sont en dehors de notre programme. Le troisième, réservé aux recherches historiques et critiques, contient plusieurs articles qui nous intéressent. Il s'ouvre par un aperçu chronologique de la vie de S. Thomas. Malgré les progrès réalisés en ces dernières années et coordonnés ici par le P. Prümmer, il reste encore bien des points obscurs ou douteux dans cette chronologie. Une étude fouillée du P.Mandonnet (p. 9-40) réussit à éclaircir un des ces points : l'époque et la durée du séjour du saint docteur en Italie, juillet-août 1259 à novembre 1268. Incidemment l'auteur est amené à préciser la date de publication des *Vitae Fratrum* de Gérard de Fracheto : 1259 et non 1260.

Du point de vue hagiographique, signalons encore un récit des derniers jours du saint par le P. Walz (p. 41- 55), et du même auteur une longue et minutieuse histoire de la canonisation (p. 103-172), suivie d'une réédition de la bulle de canonisation d'après l'original de Toulouse (p. 173-88).

Si l'essai du P.Pera (p.459-515) sur le fameux cordon de S.Thomas vénéré jadis à Verceil, aujourd'hui à Chieri, n'aboutit qu'à proposer une conjecture qui, un peu arbitrairement, sauve le plus qu'elle peut de la tradition sans oser la sauver toute entière, il a du moins le mérite d'examiner sérieusement la question et de donner une bonne classification des textes. Guillaume de Tocco et Bernard Gui parlent simplement d'une apparition des anges et du don de chasteté

parfaite que S. Thomas reçut en cette circonstance : *te cingimus... cingulo castitatis.* Pierre Calo, au XIVe siècle, est le premier qui présente clairement la « ceinture de chasteté » comme une ceinture matérielle : *cingulo quod secum detulerant eum cinxerunt.* Quant à la relique conservée à Verceil, le plus ancien document qui la mentionne est un inventaire de 1575. Serafino Razzi, en 1588, l'identifie explicitement avec la ceinture que S. Thomas aurait reçue des anges. Le P.P. fait remarquer que c'était, au XIIIe siècle, la coutume chez les Dominicains et dans d'autres ordres religieux de porter sur la peau une ceinture de corde, symbole de chasteté. Celle que l'on vénère à Verceil pourrait très bien être celle que portait S. Thomas au moment de sa mort, sans pour cela lui avoir été apportée du ciel.

R. L.

74. — * Berthold Altaner. *Die Dominikanermissionen des 13. Jahrhunderts. Forschungen zur Geschichte der kirchlichen Unionen und der Mohammedaner- und Heidenmission des Mittelalters.* Habelschwerdt, Frankes Buchlandlung, 1924, in-8°, xxiii-248 pp. (= *Breslauer Studien zur historischen Theologie,* Bd. III).

75. — * Antonino Balzani O. F. M. *Le Peregrinazioni del B. Odorico da Pordenone.* Napoli, Tip. Portosalvo, 1926, in-12, 79 pp. (= *La Cultura,* n° 72).

76. — * Alceste Saccavino. *Il B. Odorico da Pordenone e il suo prezioso sarcofago.* Udine, « La Panarie », 1926, in-8°, 8 pp., illustrations. Extrait de *La Panarie,* t. III, n° 14.

Grâce surtout aux travaux des PP. Golubovich et Lemmens, l'histoire complète et détaillée des missions franciscaines est en voie d'élaboration. Les missions dominicaines, qui méritent certainement le même honneur, attendent encore leur historien officiel. De sa propre initiative, M. B. Altaner s'est mis à la besogne, en se limitant toutefois au XIIIe siècle. Il lui a fallu, nous n'en doutons pas, un beau courage, car il a dû commencer par découvrir les matériaux, dispersés un peu partout. Que son travail soit incomplet, et même fort incomplet, ce n'est pas trop étonnant, et M. A. est le premier à le reconnaître. La lacune que nous déplorons surtout, c'est que nul compte n'a été tenu des nombreuses pièces d'archives encore inédites. M. A. a mis en œuvre son matériel, d'après un plan clair et précis, avec les qualités qu'on lui connaît (cf. *Anal. Boll.,* XLI, 203-205 ; XLIV, 212-14). Nous avons maintenant une toute première ébauche de l'histoire générale

des missions dominicaines au début de l'Ordre et en même temps de nouvelles contributions à l'historique de l'union des Églises et de l'expansion catholique chez les musulmans et les païens au moyen âge. Les recherches de M. A. ne se sont pas bornées aux missions de l'Asie (Terre Sainte, Syrie, Anatolie, Arménie, Géorgie, pays de la Mer Noire, Tartarie) ; elles se sont étendues à toutes celles d'Afrique (Égypte, Abyssinie, Tunisie, Maroc), et d'Europe (Italie méridionale, Sicile, Espagne, Hongrie, Balkans, Prusse, Lituanie, Livonie, Courlande, Esthonie, Finlande). On le voit, c'est presque tout l'*orbis terrarum* d'alors. Le principal mérite de l'ouvrage est, à nos yeux, de soulever une foule de problèmes historiques et d'offrir de nombreux sujets de monographies : chaque division de chapitre pourrait faire l'objet d'un travail spécial développé. Nous avons remarqué surtout les recherches critiques de l'auteur sur la vie de l'apôtre des Slaves, S. Hyacinthe (Iaccho, Iazecho) O. P. († 1257). Si M. A. s'est arrêté à ce personnage, c'est qu'il est l'unique saint de la Haute-Silésie, et qu'il n'a pas encore de biographie répondant aux exigences scientifiques actuelles, le commentaire de Cuperus dans les *Acta Sanctorum* (Aug. t. III, p. 309-379) ayant vieilli. M. A. s'est attaché d'abord à déterminer la source de l'histoire de S. Hyacinthe ; la source, car il n'y en a qu'une seule : le *De vita et miraculis sancti Iacchonis O. F. P.* (*BHL.* 4052), écrit vers 1352, par le P. Stanislas, un lecteur du couvent de Cracovie. C'est, en dernière analyse, sauf quelques chapitres contenant de maigres détails biographiques, un recueil de miracles posthumes (1257-1352). Il aurait été composé d'après des traditions orales, mais surtout, du moins pour les miracles de 1257-1290, d'après des relations écrites, destinées probablement au procès de canonisation que les Dominicains avaient songé à introduire dès le XIIIe siècle. Un examen très attentif s'impose toutefois. Les plus anciens historiens du saint, Dlugosz, le dominicain Matthias, Leander Alberti, Nicolas Hussovianus, en sont directement et uniquement tributaires. Ils ont le mérite de n'avoir pas trop embelli cette narration. On ne peut ma - heureusement pas en dire autant du dominicain Séverin de Cracovie, qui, dans la seconde moitié du XVIe siècle, travailla à Rome à la canonisation de Hyacinthe. Pour grossir le rôle joué par l'apôtre dans l'extension de l'Ordre des Frères Prêcheurs dans l'Allemagne septentrionale, en Pologne et en Russie, il a donné libre cours à son imagination débordante. Son peu véridique *De vita, miraculis et actis canonizationis sancti Hyacinthi confessoris* (Romae, 1594)

a été repris et encore amplifié par son confrère A. Bzovius, dans son *Thaumaturgus Polonus* (Venetiis, 1606). Ce sont les deux écrits qui ont le plus contribué à fausser l'histoire de S. Hyacinthe. M. A. a cherché aussi à rétablir en partie la chronologie de la vie du saint, déjà fort maltraitée par Stanislas de Cracovie, et notamment à fixer, autant que possible, les dates de son voyage à Rome et de son entrée en religion, de son retour d'Italie, de son séjour à Kiev, Dantzig et Paris, en outre, à identifier son lieu de naissance et à voir si des liens de parenté unissaient S. Hyacinthe avec S. Ceslas d'Odovaž et avec la B^se Bronislava. Que toutes les hypothèses ou les conclusions de M. A. soient définitives, nous n'oserions pas le garantir. Pour la bibliographie de S. Hyacinthe et des deux autres saints, signalons l'opuscule de M. O. Stanovsky, *Austria Sancta. Die Heiligen und Seligen des Königreiches Galizien und Lodomerien und des Herzogtums Krakau von den Anfängen des Christentums bis zum Ausgange des XVI. Jahrhunderts*, Wien, 1914. Ont également trait à l'hagiographie les toutes premières pages du volume réservées à S. Dominique et à ses projets de mission, et celles qui mettent en scène S. Raymond de Peñafort. Pour le chapitre sur les missions mongoles, il est regrettable que M. A. n'ait pu utiliser les précieux documents, que M. P. Pelliot avait déjà commencé à publier, en collaboration avec MM. Borghezio, Massé et Mgr Tisserant, dans la *Revue de l'Orient chrétien* sous le titre *Les Mongols et la Papauté*, t. XXIII, 1922-1923, p. 3-30 et suite. Sur Bernard Gui (Guidonis) et Guillaume Adam (Ada), voir le tome XXXV (1921) de l'*Histoire littéraire de la France*. Espérons que l'excellent travailleur qu'est M. A. continuera lui-même l'œuvre commencée (cf. aussi *Anal. Boll.*, XLIV, 212-214), dont on entrevoit encore mieux maintenant toute l'ampleur et l'importance, et qu'il suscitera sans trop tarder d'heureuses initiatives.

Le Peregrinazioni del B. Odorico da Pordenone du P. A. Balzani, dans la collection *La Cultura* d'Ischia, sont des pages d'un caractère populaire.

Dans la revue *La Panarie* d'Udine, M. Alceste Saccavino a décrit le tombeau monumental d'Odoric, qui a été terminé en 1332, et se trouve actuellement, disloqué, dans l'église des Carmélites de cette ville. On songe à le reconstituer à l'occasion du 6e centenaire de la mort du bienheureux (1931). Puisse cette excellente idée se réaliser! Ces pages illustrées sont un supplément utile à la description faite par H. Cordier dans l'introduction de son *Odoric*,

A remarquer la statuette de S. François d'Assise au coin gauche du bas relief postérieur de l'ancien sarcophage, fort intéressante à raison de sa date, pour l'iconographie du saint.

J. SIMON.

77. — * Henri CORDIER. *Mirabilia descripta. Les Merveilles de l'Asie, par le Père Jourdain Catalani de Sévérac, de l'ordre des Frères Prêcheurs, évêque de Columbum* (*XIVe siècle*). Texte latin, fac-similé, et traduction française, avec introduction et notes. Paris, P. Geuthner, 1925, in-4°, 125 pp., 19 planches en phototypie.

78. — * Angelus MERCATI. *Monumenta Vaticana veterem dioecesim Columbensem* [*Quilon*] *et eiusdem primum episcopum Iordanum Catalani Ord. Praedicatorum respicientia.* Romae, Typis polyglottis Vaticanis, 1923, in-8°, 29 pp.

Malgré la rigueur un peu dédaigneuse avec laquelle l'a traité M. C. V. Langlois (*Histoire littéraire de la France*, t. XXXV, p. 270-277), le petit livre de Jordan Catala, O.P., évêque de Quilon en Travancore, méritait, sinon d'être remis en honneur, au moins d'être rappelé à l'attention. C'est maintenant chose faite, grâce à la publication presque trop belle de feu H. Cordier. Le texte, enfoui dans l'édition défectueuse de Coquebert de Montbret (*Recueil de mémoires et de voyages*, t.IV, p. 37-64), a été republié d'après le manuscrit unique, provenant, comme on le sait, de la bibliothèque de Walckenaer. Le lecteur qui se verrait arrêté par une leçon douteuse ou par une coquille — il y en a — aura toujours la ressource de recourir aux excellents fac-similés où le manuscrit est reproduit in extenso. Une traduction française, plus littérale que fidèle, précède le texte latin, lequel, pour tout dire, fait un peu figure d'accessoire. Elle est accompagnée de copieuses notes, dont une partie est empruntée au commentaire de Sir Henry Yule sur la relation de Jordan. Le reste est un produit de l'érudition variée mais inégalement sûre, où l'éditeur d'Odoric de Pordenone et de Marco Polo n'avait qu'à puiser.

Sur la personnalité historique et l'œuvre littéraire de Jordan de Sévérac, l'introduction n'apprend rien de très neuf. On n'avait du reste que peu d'espoir d'y trouver de l'inédit. Les lettres apostoliques que Mgr Angelo Mercati vient de retrouver aux archives Vaticanes et qu'il a publiées grâce à la munificence de Mgr Benzinger, évêque de Quilon, jettent une lumière instructive sur l'organisation et le fonctionnement de la hiérachie catholique dans l'Inde au XIVe siècle,

mais elles ajoutent fort peu de chose à ce que l'on savait de la carrière épiscopale de Jordan Catala. Cordier trouvait la besogne presque toute faite par le P. Golubovitch (*Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa,* t. III, p. 351-56) et par Langlois (l. c., p. 260-69). On peut regretter qu'il n'ait pas suivi de plus près ces deux guides expérimentés, et que, par exemple, il parle encore (p.22 et suiv.) de la lettre du fr. Barthélemy de Tauris sur le martyre du B. Thomas de Tolentino et de ses compagnons (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, p. 395).

On peut s'étonner aussi qu'en épluchant mot par mot les *Mirabilia descripta* il n'ait pas été frappé de l'inégalité de composition que trahit ce curieux petit livre. A côté de descriptions ou de détails pris sur le vif, où se reconnaît l'observateur qui a vu de ses yeux, il y en d'autres qui ne peuvent être d'un témoin oculaire. Un voyageur qui se trompe, ou qu'on a trompé ou qui veut tromper les autres, ne place jamais ses hâbleries dans une perspective complètement irréelle. Nous avons déjà signalé que le paragraphe de Jordan sur l'Arménie porte des traces de préparation livresque (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 335, note 1), et il faut bien convenir que le commentaire un peu suranné de l'éditeur ne lui rend pas un aspect fort rassurant. Si cette apparence fâcheuse n'est pas justifiée, on aurait pu prendre la peine de la dissiper. Il est prouvé que les lettres de Jordan sur la mort des martyrs franciscains de Thana ont été librement remaniées et démarquées. Pourquoi ses relations de voyage et ses lettres privées n'auraient-elles pas subi un sort semblable? Un lecteur peu scrupuleux, aux mains de qui elles seraient tombées, aurait eu l'idée saugrenue de les refondre en y mettant beaucoup du sien. Ainsi s'expliqueraient le mélange hybride et le désordre qui s'étalent dans l'ouvrage. On voudra bien se rappeler que les *Mirabilia* ont passé inaperçus des contemporains et qu'il n'en existe en tout et pour tout qu'un seul manuscrit. Quant à croire, avec Langlois (l. c., p. 277) qu'ils seraient une sorte de mémoire destiné au pape et aux cardinaux, c'est une hypothèse que l'on ne peut écarter sans examen, mais qui se heurte à de fortes invraisemblances. Depuis un siècle avant Jordan, la chancellerie pontificale recevait de source directe des informations sur les choses d'Asie. Ces dossiers s'ouvrent aujourd'hui, et grâce à la lumière qu'y a projetée la merveilleuse érudition de M. Pelliot et de ses collaborateurs, on sait désormais à quoi devrait ressembler le soi-disant rapport de l'évêque de Quilon. Il s'en faut d'autre chose que de la façon littéraire.

P. P.

79. — * Pietro Gori. *Le feste Fiorentine attraverso i secoli. Le feste per San Giovanni.* Firenze, R. Bemporad, 1926, in-8°, 388 pp., 222 illustrations.

La fête de S. Jean Baptiste, patron de Florence, a toujours été dans cette ville une fête populaire. Tout le monde y prenait part, autrefois, et les cérémonies religieuses étaient suivies de réjouissances, dont le caractère a varié suivant les époques. M. P. Gori, qui n'est pas un érudit de profession, mais qui s'est passionné pour les vieux souvenirs de sa ville natale, a cherché a relever partout, dans les pièces d'archives, dans les chroniques, dans les vieilles peintures et les gravures, les moindres vestiges des anciens usages. Il fait passer devant nous les processions, les cortèges, les chars, nous fait assister aux représentations, aux jeux, aux courses, aux luttes, aux danses, à tous les épisodes pittoresques d'une fête dont la vie moderne a un peu terni l'éclat, et auxquelles il voudrait rendre son antique splendeur. Que l'abondante illustration ne soit pas toujours en relation étroite avec le sujet, c'est une critique que l'on peut adresser à plus d'un livre du même genre, où l'on cherche à reconstituer un milieu en grande partie disparu. H. D.

80. — * Aniceto Chiappini O. F. M. *S. Giovanni di Capestrano e il suo convento in occasione dei restauri MCMXXV.* Aquila, F. Cellamare, 1925, in-8°, 358 pp.

Le détail des travaux de restauration exécutés en ces dernières années (p. 271-304) et même toute l'histoire du couvent de Capistran (p. 223-67) offrent surtout un intérêt local. Ils charmeront également les nombreux bienfaiteurs qui, de la lointaine Amérique, ont contribué à rendre une splendeur nouvelle à l'antique maison. Nous nous sommes plus volontiers arrêté à la biographie de S. Jean de Capistran (p. 1-219). A lire la déclaration de la Préface : « Je me suis servi exclusivement des documents authentiques et immédiats.... sans tenir compte des appréciations et des discussions d'autrui, me frayant ainsi ma route à moi d'une façon indépendante », une certaine inquiétude serait excusable, si l'on ne connaissait les bons travaux préparatoires que le P. Chiappini a publiés dans plusieurs revues et tout récemment encore dans la *Miscellanea Francescana* (*La produzione letteraria di S. Giovanni da Capestrano : Trattati, Lettere, Sermoni*, t. XXIV, 1924). En réalité, la présente biographie est bien le fruit de recherches personnelles et du recours constant aux sources, notamment à la correspondance du saint. Nous n'en regrettons qu'à

plus juste titre que l'auteur n'ait pas consacré au moins quelques pages à formuler une appréciation raisonnée des principales pièces de sa documentation. A part les indications fournies incidemment dans le texte, aucune référence ne met le lecteur en mesure de contrôler l'exactitude des faits racontés ou le bien-fondé des jugements émis. R. L.

81. — * Pasquale VILLARI. *La storia di Girolamo Savonarola e de' suoi tempi.* Nuova edizione con una conferenza di Pasquale Villari su Girolamo Savonarola e con prefazione di Luigi Villari. Firenze, Le Monnier, 1926, 2 vol. in-8°, LXXVI-538-CLXX, 261-CCCLVII pp.

82. — * Joseph SCHNITZER. *Savonarola, ein Kulturbild aus der Zeit der Renaissance.* München, Reinhardt, 1924, 2 vol. in-8°, XII-1167 pp., nombreuses reproductions.

83. — * ID. *Peter Delfin, ein Beitrag zur Geschichte der Kirchenreform Alexanders des VI. und Savonarolas.* München, Reinhardt, 1926, in-8°, VIII-460 pp. (mit 5 Abbildungen und einem Anhange ungedruckter Quellen).

84. — * Alceste GIORGETTI. *Fra' Luca Bettini e la sua difesa del Savonarola.* Extrait de l'*Archivio storico Italiano,* 1922, p. 71 sqq.

85. — * Piero MISCIATELLI. *Savonarola.* Milano, Casa editrice Alpes, 1925, in-8°, 267 pp.

86. — * Giuseppe SCALIA. *Girolamo Savonarola e santa Caterina de' Ricci.* Firenze, Libreria editrice Fiorentina, 1924, in-8°, XXVI-432 pp.

87. — * Mario FERRARA. *Contributo allo studio della poesia Savonaroliana.* Pisa, Officina arti grafiche Folchetto, 1921, in-8°, 95 pp.

88. — * Id. *Antiche Poesie in memoria del Savonarola.* Extrait des *Memorie Domenicane,* 1926, mai-juin [43 pp.].

89. — * ID. *Per la Storia del proverbio nel sec. XVI. Frate Benedetto da Firenze e la sua « Divisio proverbiosa ».* Lucca, Tipografia editrice Lucchese, 1925, in-8°, 19 pp.

90. — * Fra GIROLAMO SAVONAROLA. *Della semplicità della vita cristiana.* Antico volgarizzamento di Girolamo BENIVIENI. Con prefazione del P. Lodovico Ferretti O. P. Firenze, Libreria éditrice Fiorentina, 1925, in-8°, XLIII-143 pp.

La liste des ouvrages que nous venons de transcrire prouve l'intérêt que suscite de nos jours le grand prédicateur florentin. Avant l'apparition de l'importante biographie de M. Schnitzer, l'œuvre de Villari s'imposait. Parue en 1859-61, elle conquit rapide-

ment l'estime du public. Une deuxième et une troisième édition furent bientôt nécessaires (1887, 1910). Luigi Villari, fils du regretté historien, vient d'en donner une quatrième. Mû par un scrupule bien compréhensible, il a préféré laisser intacte l'œuvre paternelle et il a reproduit sans changement les éditions antérieures. Bien que l'histoire de Savonarole ait fait de grands progrès depuis 70 ans, le livre de Villari garde une valeur que le temps ne lui enlèvera pas. Construit de main d'ouvrier, il restera, pour le public italien surtout, une œuvre toujours attachante et par le charme du style et par l'exposé de la vie florentine à la fin du quattrocento que l'auteur a si brillamment décrite. En outre les deux volumineux appendices (CLXX, CCCLI pp.), où sont réunis de nombreux documents, font de ces deux volumes un instrument de travail indispensable. Notons en passant qu'une révision des tables eût été nécessaire : la pagination des préfaces ayant été modifiée, les références sont inexactes sur ce point.

Il fallait une certaine audace pour reprendre par la base, une nouvelle biographie. Les longues et diligentes études de M. Schnitzer justifiaient cette audace. Depuis plus de 30 ans, l'auteur étudie Savonarole, et de nombreux travaux, menés avec beaucoup de méthode, préparaient peu à peu la synthèse définitive. Parmi ces travaux rappelons : les articles parus en 1898 et 1900 dans les *Historisch-politische Blätter*, t. CXXI et CXXV ; *Quellen und Forschungen zur Geschichte Savonarolas ; Savonarola nach den Aufzeichnungen des Florentiners Piero Parenti ; Savonarolas Erzieher und Savonarola als Erzieher ; Savonarola im Streite mit seinem Orden und mit seinem Kloster*. Le premier volume est intitulé : *Das Leben*, le second : *Das Streben*, et c'est dans celui-ci que se trouve la partie la plus neuve. Une comparaison de ce deuxième tome avec l'œuvre de Villari est instructive, tout d'abord quant à l'appréciation des deux anciennes biographies de Savonarole, par Fra Pacifico Burlamacchi et par Pico della Mirandola. Elles ont à plusieurs reprises déjà exercé la sagacité des critiques. Après que Ranke en eut minimisé par trop le témoignage, Villari prouva qu'elles méritaient plus de crédit et tâcha de débrouiller le mystère de leurs origines. La Vie écrite par Burlamacchi soulève de nombreux problèmes et voici la solution proposée par Villari : c'est par erreur que cette Vie est attribuée à Burlamacchi ; le texte original est le texte latin, *Vita latina* (Ms. I, VII, 28 Bibl. Naz. di Firenze) ; les différents *rifacimenti* italiens en dérivent. M. Schnitzer en 1901 (*Il*

Burlamacchi e la sua Vita del Savonarola, dans *Archivio Storico Italiano*, ser. V, t. XXVIII) avait repris la question et était arrivé à des résultats fort différents. De son côté le P. In. Taurisano, dans son livre *I Domenicani in Lucca* (1914), soumettait le problème à un nouvel examen et aboutissait aux mêmes conclusions que M. Sch., les renforçant même par de nouveaux arguments. Dans son dernier travail, M. Sch. maintient les positions qu'il avait défendues en 1901 : Burlamacchi est le véritable auteur ; il composa en italien populaire une Vie aujourd'hui perdue ; il ne nous en reste que des remaniements, dont le texte du codex Moreni (Bibl. prov. Flor. n° 219) est le moins altéré. Le texte édité par Mousi (*Baluzii Miscellanea*, t. I, p. 527 et suiv.) est lui-même un remaniement dû à Bettonio. Ce dernier, écrivain de talent, se chargea de donner à la *Vita* une tournure plus littéraire. Quant à la *Vita latina*, c'est une traduction non du texte original, mais de l'un des remaniements, fort voisin du codex Moreni. En général, ces remaniements ne touchent pas à la biographie proprement dite ; suivant le procédé habituel, celle-ci s'est allongée principalement du récit des miracles opérés par Savonarole. Tout récemment M. Giorgetti dans son article *Fra' Luca Bettini e la sua difesa del Savonarola* (dans *Archivio Storico Italiano*, 1922, p. 33 et suiv.), inclinait à reconnaître dans Luca Bettini l'auteur de la *Vita latina* que le P. Taurisano revendiquait pour Fra Ignazio Monardi. Comme on le voit, le dernier mot n'est pas dit ; et sans doute pourra-t-on arriver à une plus grande certitude par une comparaison plus serrée des textes et surtout par un examen plus minutieux des diverses mains que révèle l'étude des manuscrits.

Si nous passons ensuite à l'étude de l'œuvre et de la personne de Savonarole, des différences profondes séparent le livre de M. Sch. de celui de son devancier. Nous en soulignerons quelques-unes. Villari ne fait qu'effleurer l'histoire des démêlés de Savonarole avec son ordre ; les longs et tenaces efforts du réformateur florentin pour détacher le couvent de Saint-Marc de la congrégation lombarde et en faire une congrégation indépendante, ses projets de réforme, tout cela est fort brièvement traité. M. Sch. au contraire y consacre de nombreuses pages et spécialement les chapitres VII et XIX. Au reste cette lacune de Villari s'explique aisément. Il a vu surtout l'activité politique de Savonarole et a trop laissé dans l'ombre son activité religieuse. Aussi M. Sch. n'hésite pas à dire : « ...war Villaris Werk in der Hauptsach gründlich verfehlt » (II, p. 963). Car Savo-

narole n'est pas avant tout et principalement un semeur d'idées nouvelles et un apôtre de la liberté, mais un réformateur religieux, qui, au travers des régimes politiques, n'entrevoit qu'un moyen de mieux assurer le succès de la rénovation spirituelle du peuple. Notons du reste qu'à la fin de sa vie et même dès 1897, quand il prononça son discours : *Girolamo Savonarola e l'ora presente,* Villari se rapprochait plus de la vérité en insistant davantage sur le côté moral de la réforme de Savonarole ; et serait-il téméraire de croire que la difficulté de remanier son œuvre en ce sens, ait empêché Villari de nous donner une édition refondue et tenue à jour des dernières découvertes ?

Réformateur, Savonarole fut aussi et avec une conviction croissante, prophète. Villari a vu l'importance de ce fait, mais il n'en a peut-être pas saisi exactement la portée ni la nature. Dire que la philosophie platonicienne de Ficin a exercé une influence sur le rôle de prophète que s'attribuait Savonarole, est sans contredit une erreur (Villari, I, p. 332, cf. Schnitzer, II, p. 1099, note 29). De l'avis de M. Sch., l'élément prophétique est essentiel dans l'œuvre du moine : « So erscheint die Prophetie als das Herzstück des Frate » (II, p. 658). Et sa mission de prédicateur et de réformateur, le ton convaincu de son éloquence, l'ascendant qu'il exerça sur les foules s'expliquent avant tout par là. Méditant sans cesse la Bible et plus particulièrement les prophètes de l'Ancien Testament, Savonarole y puise les sujets de sa prédication et se nourrit de leur pensée et de leur style. Et là est la principale source de son prophétisme. Dans cette analyse de l'œuvre de Savonarole, il nous semble que M. Sch. ait attaché trop d'importance à sa prédication en négligeant ses écrits ascétiques. Moins spontanés peut-être, ces petits traités aident pourtant aussi à comprendre la pensée du prieur de Saint-Marc.

Faire de Savonarole un précurseur de Luther, a toujours paru à bon nombre d'historiens et entre autres à Villari un contresens historique. M. Sch. à son tour juge que ce rapprochement est absolument arbitraire et révèle une méconnaissance profonde de l'œuvre et du caractère du Frate. Jamais celui-ci n'eut l'idée d'innover en matière de doctrine ; il resta inébranlable dans sa foi, qu'il garda intégralement et dont le *Triumphus Crucis,* composé peu de mois avant sa mort, est en même temps et l'exposé et la défense. Ranger Thomas Campanella parmi ses disciples, ainsi que l'insinuait Villari, est tout aussi erroné. Savonarole s'avance dans le sillage de la tradition scolastique, surtout de S. Thomas, tandis que Campanella s'en écarte.

Après la mort de Savonarole, sa mémoire continue d'être en butte à la contradiction. Entre autres faits, M. Sch. rappelle comment sous Paul IV, il s'en fallut de peu que toutes les œuvres de Savonarole fussent mises à l'index. A ce sujet il répète d'étranges accusations à l'adresse des Jésuites, en particulier du P. Lainez. Celui-ci aurait mené une violente campagne contre les écrits du célèbre dominicain et employé toute son influence à le faire condamner. Chose toute naturelle, dit M. Sch., un fils de Loyola doit nécessairement être opposé à Savonarole et à son œuvre! Suit un parallèle à effet entre S. Ignace et Savonarole, où l'on a la surprise de revoir chez un historien si grave le *perinde ac cadaver*, le bâton du vieillard et les étranges choses qu'ont fait dire ces deux symboles de l'obéissance aveugle. Mieux eût valu lire l'article du P. Tacchi Venturi : *La Censura delle opere del Savonarola e i preti riformati del bon Gesù* dans la *Civiltà Cattolica*, ser. XVII, 1899, p. 334 et suiv., pour voir quel fut le rôle de Lainez. Sa correspondance nous prouve qu'il ne s'occupa de cette affaire qu'à contre-cœur et de plus qu'il s'abstint durant son généralat de toute parole ou de tout acte qui pût nuire à la mémoire de Savonarole. Mais inutile d'insister, les textes cités par le P. Tacchi Venturi sont parfaitement clairs.

Au cours de ses recherches sur Savonarole, M. Sch. fut amené à s'occuper de Pierre Delfin, général des Camaldules (1444-1525). Contemporain de Savonarole, ayant été en relations épistolaires avec lui, Pierre Delfin était un témoin d'autant plus important qu'il nous a laissé une riche correspondance : environ 4.000 lettres. De son vivant et sous sa direction, une partie de cette correspondance fut imprimée par les soins de Jacques de Brescia chez l'imprimeur Bernardin Benatio de Venise. D'autres lettres sont conservées dans les bibliothèques de Venise et de Florence. La bibliothèque Nationale de Florence possède quatre gros volumes (Ms. Conventi E. 3. 405 [II]), où furent trancrites les lettres du général au fur et à mesure de leur expédition. Elles s'étendent sur une période allant de 1480 à 1517. Ces volumes appartenaient au couvent de Camaldoli. Mabillon, lors de son voyage en Italie, en 1686, transcrivit plusieurs lettres de Delfin; elles furent publiées plus tard, en même temps qu'une préface sur la vie et les œuvres du général des Camaldules, par Martène et Durand (*Veterum Scriptorum amplissima collectio*, t. III). En appendice M. Sch. publie plusieurs lettres et l'ouvrage de Delfin intitulé : *Dialogus in Hieronymum Ferrariensem*.

Vu les relations de P. Delfin, les événements auxquels il fut mêlé,

on pourrait croire que cette volumineuse correspondance recèle un incomparable trésor. Illusion, dit M. Sch. Car si nous faisons abstraction de l'intérêt que ces lettres présentent pour l'histoire de l'ordre des Camaldules, elles en offrent fort peu pour l'histoire générale. « Es könnte auf so viel Papier nicht leicht weniger sein (p. 197). » P. Delfin était un homme prudent et dévoiler sa pensée dans une lettre qui risquait d'être interceptée eût été s'exposer à un trop grand péril. La prudence d'ailleurs semble avoir été une vertu chère au général des Camaldules. Il veut la réforme de l'Église mais sans bataille, et en cela il est bien différent de son contemporain Savonarole, avec lequel il finit par se brouiller et, si nous devons nous en remettre au jugement de M. Sch., aux jours de l'épreuve, le prieur de Saint-Marc trouva en lui un adversaire résolu.

Dans la sévérité parfois assez dure dont il accable le P. Delfin, M. Sch. ne s'est-il pas trop souvenu que le général des Camaldules se montra toujours un fidèle serviteur de la Papauté? Malgré les déclarations d'impartialité, l'historien de Savonarole et celui de Pierre Delfin, laisse un peu trop reparaître l'auteur du livre *Hat Jesus das Papsttum gestift?* Dans un dernier chapitre intitulé : *Zum Leben und Sterben Alexanders VI.*, il s'efforce de prouver qu'Alexandre VI est mort empoisonné. Il paraît constater à regret que la plupart des historiens modernes rejettent ce fait, et ne renonce pas pour sa part à la satisfaction de l'affirmer quand même : « ...kann kein Zweifel obwalten, dass Alexander VI. an dem Gifte zugrunde ging, welches er selbst und Cesare dem Kardinale Hadrian gemischt hatten » (p. 323). Conclusion qui s'appuie avant tout sur les relations laissées par Luca Bettini (1489-1527) et Serafino Razzi (1531-1611), tous deux moines de Saint-Marc. Mais il faut vraiment beaucoup de bonne ou de mauvaise volonté, comme on voudra, pour préférer ces documents aux relations de Burchard et des ambassadeurs qui séjournaient alors à Rome. On ne peut que regretter que M. Sch. ait déparé le solide mérite de ses ouvrages, importants sous tant de rapports, en cédant à son antipathie contre Rome et la hiérarchie romaine, ce qui l'entraîne parfois à ne voir qu'un côté de la question. Esquisse-t-il l'histoire de l'ordre franciscain, dominicain ou des Camaldules, elle prend sous sa plume on ne sait quel air de chronique scandaleuse. Malgré ce travers, la synthèse présentée par M. Sch. est la plus pénétrante et la plus compréhensive qu'on ait essayée jusqu'ici. Il n'a du reste négligé aucun des éléments qui pouvaient en assurer le succès. Son édition est luxueuse et il-

lustrée de nombreuses reproductions très judicieusement choisies. On regrettera toutefois la disposition des notes, trop denses, trop hérissées d'abréviations, et surtout rejetées trop loin du texte qu'elles éclairent (dans l'histoire de Savonarole, à la fin du second volume). M. S. paraît avoir dédaigné de faire de son livre un instrument de travail. Les références sont parfois assez implicites ; et la bibliographie est un peu noyée dans le chapitre, d'ailleurs instructif, où l'auteur passe en revue et apprécie les nombreux auteurs qui ont parlé de Savonarole.

La maison « Alpes » de Milan a demandé au marquis P. Misciatelli pour sa collection une biographie de Savonarole. C'était en assurer le succès. M. Misciatelli, à qui vient d'être confiée la chaire de Sainte Catherine, à l'université de Sienne, est l'auteur de nombreuses publications sur le moyen âge italien, qui ont reçu partout le plus favorable accueil. Sa biographie de Savonarole expose sous une forme brillante le résultat d'une étude personnelle et directe des documents. Elle ne laisse qu'un seul regret, c'est que l'auteur pour se conformer aux règles suivies dans la collection ait dû s'interdire de citer ses sources. M. M. n'a pu mettre à profit le livre de M. Schnitzer paru trop peu de temps avant le sien. C'est en pleine indépendance d'esprit qu'il a porté son jugement sur l'œuvre de Savonarole : jugement empreint d'autant de sympathie que d'équité.

« Savonarola hatte eine Geschichte auch nach seinem Tode », écrivait Ranke. S'il eut des adversaires, il eut aussi beaucoup d'admirateurs et même des dévots. Parmi ceux-ci les plus connus sont S. Philippe de Néri et Ste Catherine de Ricci. M. Scalia dans son livre : *G. Savonarola e santa Caterina de' Ricci* montre comment cette dévotion naquit dans l'âme de la sainte de Prato, et établit un parallèle entre la doctrine ascétique de Savonarole et celle de Ste Catherine. Bien que l'auteur fasse preuve d'une connaissance approfondie des écrits de ses héros, il n'est cependant point parvenu à nous en construire la synthèse, et dans les pages où il décrit leur physionomie propre il ne nous donne trop souvent que des généralités, par exemple au ch. IX, *Sintesi della mistica di Savonarola.* On y cherche en vain un trait saillant et bien caractéristique. Le ch. VII, *Temperamento mistico di santa Caterina de' Ricci e alcune teorie della Psichiatria moderna,* devait être traité avec plus de développement ou bien complètement omis. Dans l'ensemble, M. S. ne réussit pas à concentrer sa pensée ; il se laisse entraîner à des considérations où la littérature empiète sur l'histoire. La bibliographie a des lacunes.

M.S. ignore au sujet de la *Vita* écrite par Burlamacchi l'article de M. Schnitzer, paru en 1901 et les travaux du P. Taurisano. A propos de Calvin, le lecteur est renvoyé à deux brochures de la collection *Science et religion* et à BOLSEC, *Histoire de la vie de Calvin*, 1577 (et non 1571). Ce dernier ouvrage est moins une biographie qu'une satire; écrit par un ennemi de Calvin, il est fort sujet à caution. Il y avait vraiment d'autres travaux à citer. Enfin les fautes d'impression sont par trop nombreuses, surtout dans les titres de livres étrangers.

Dans ses *Nuovi documenti e studi intorno a Fra Girolamo Savonarola*, Alessandro Gherardi avait déjà recueilli de nombreux documents concernant la mémoire de Savonarole. M. Mario Ferrara qui prépare un travail d'ensemble sur *La lirica volgare in Firenze nell' ultimo Quattrocento*, nous fait connaître dans une série de monographies et d'articles quelques résultats de ses recherches. Peu à peu l'auteur défriche son terrain et ne s'avance qu'après en avoir fouillé tous les coins. Ces études, conduites avec beaucoup de méthode, font bien augurer de l'œuvre que M. F. nous donnera sous peu. Le petit volume *Contributo allo studio della poesia Savonaroliana*, contient une analyse du codex VII, 1179 de la bibliothèque Magliabecchi de Florence. On y trouve 26 pièces de vers, composées par les *Piagnoni*, les partisans de Savonarole, au lendemain de sa mort. Ces pièces, inédites, sauf une: *O martir glorioso*, sont anonymes et non datées. On devine à quelles patientes investigations M. F. doit se livrer pour les interpréter, en commenter les allusions ou préciser les circonstances qui les ont vues naître.

L'article *Antiche Poesie in memoria del Savonarola* est consacré au même sujet et donne le texte intégral du codex cité plus haut, dont M. F. n'avait d'abord imprimé que quelques extraits. Citons encore du même auteur *Due sonetti contro il Savonarola*, extrait de l'*Archivio storico Italiano* t. LXXX (1922), p. 135-55; *Nota Savonaroliana, di un sonetto politico di Francesco Cei avversario del Savonarola*, extrait des *Pagine critiche* II, 1, Genova (1921), p. 1-7; *Intorno ad un presunto Carnevale Savonaroliano nel 1495*, extrait des *Memorie Domenicane* (1926); enfin, *Per la storia del proverbio nel sec. XVI, Frate Benedetto da Firenze e la sua « Divisio proverbiosa »*. Sur Frate Benedetto on pourra aussi consulter l'article de Fed. Patetta, *Fra Benedetto da Firenze, compagno ed apologista del Savonarola*, dans *Atti d. R. Accad. di Scienze di Torino*, vol. LX, 1925, p. 361-97.

Parmi les œuvres ascétiques de Savonarole, le *De Simplicitate*

vitae christianae est une des plus connues : elle résume l'enseignement moral du Frate, comme le *Triumphus Crucis* résume son enseignement dogmatique. Le P. L. Ferretti, qui en 1897 avait édité le texte latin et italien du *Triumphus Crucis*, vient de republier dans la Collection *I Libri della Fede*, dirigée par MM. Papini et Batelli, la version italienne du *De Simplicitate* dont l'original est en latin. La traduction en fut faite par un ami de Savonarole, le poète *Girolamo Benivieni* (1453-1542) que l'on a appelé le poète officiel des pieuses solennités organisées par le prieur de Saint-Marc pour réformer les mœurs. Elle fut imprimée pour la première fois en 1496, quelques semaines après l'édition latine. C'est l'édition de 1496 que reproduit le P. F. Remarquons que le catalogue des incunables de Hain décrit sous le numéro 14356 une édition de 1495. Est-ce une erreur ? A l'édition française signalée par l'éditeur ajoutons l'édition de Douai de 1588.

Mentionnons enfin l'article de J. Urban Bergkamp, *Savonarola in the Light of modern Research*, dans la *Catholic historical Review* (t. II, 1925, p. 369-409). On y trouve une appréciation sur les principaux travaux parus depuis la première édition de Villari.

B. DE GAIFFIER.

91. — * *The Letters of Saint Teresa*. A complete Edition translated from the Spanish and annotated by the Benedictines of Stanbrook. London, Baker, 1919-1924, 4 vol. in-8°, XIX-308, VII-325, VII-328, VIII-398 pp.

92. — * *Werken der H. Teresia*. Deel III. *De Weg der Volmaaktheid. Het Kasteel der Ziel*, vertaald door Athanasius v. RIJSWIJCK en Titus BRANDSMA. Deel IV. *Eerste Gedeelte der Brieven*, vertaald door Hubertus DRIESSEN. Bussum, Brand, 1926, 1924, 2 vol. in-8°, XVI-397, XXVIII-313 pp., illustrations.

93. —* Luis URBANO O.P. *Las analogías predilectas de Santa Teresa de Jesús. Estudio crítico*. Segunda edición. Madrid, « La Ciencia Tomista » [1924], in-8°, 136 pp., illustrations.

Les Bénédictines de Stanbrook continuent à faire paraître une nouvelle traduction anglaise, commentée, des œuvres de Ste Thérèse. Après *The Life of St. Teresa, The Book of the Foundations*, les *Minor Works*, *The Way of Perfection*, *The Interior Castle*, voici toute la correspondance de la sainte en quatre beaux volumes. Ils contiennent 469 lettres. Vincent de la Fuente n'en avait groupé que 403 ; le P. Grégoire de Saint-Joseph en avait traduit 452. Des

pièces inédites ont été publiées dans la suite. L'édition de Vincent de la Fuente, dont les Bénédictines de Stanbrook ont dû se servir, exige malheureusement une révision très sérieuse [1].

Le seul inédit qu'apportent ces volumes est le fragment d'une lettre autographe adressée par Ste Thérèse au P. Gratien, au sujet des inquiétudes que lui cause la nouvelle du mauvais état de la santé de celui-ci (Lettre 249, t. III, p. 152-53). Cette relique appartient actuellement aux Carmélites Déchaussées de Chichester. Le texte espagnol est donné en appendice au tome III (p. 328). A la fin du tome IV a été ajoutée la traduction de quelques lettres inédites publiées après 1914 dans le *Boletín de la Real Academia de la Historia* par le regretté P. F. Fita, M. Bernardino de Melgar et M. José de Lamaro, et d'une lettre parue en 1922 dans *El Monte del Carmelo.* Le traducteur n'a malheureusement connu que la moitié à peine des lettres publiées avec d'excellents commentaires, dans le *Boletín* (cf. t. LXVI, 1915, pp. 149-54, 281-89, 437-84, 311-13; t. LXVIII, 1916, pp. 248-57, 592-622). La traduction anglaise est correcte et élégante. Dans l'ensemble, l'annotation est sobre et suffira aux lecteurs à qui elle est destinée.Toutes les notes ne sont pas également sûres. Au sujet des Jésuites, dont il est question dans la correspondance, il y aurait eu lieu de voir le travail de P. A. Zugasti, *Santa Teresa y la Compañía de Jesús*, 2e éd., Madrid,1914, ou mieux les *Monumenta historica Societatis Iesu* et l'*Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España* par le P. Astrain. Sur Alonso de Vinegrilla et le *palomar* de Gotarrendura, voir *Boletín*, t. LXV (1914), pp. 160-62, 582-91; t. LXVI (1915), p. 281-89; t. LXVIII (1915), p. 98-147. Les quelques pages d'introduction sont de S. É. le cardinal Gasquet. La table alphabétique rendra grand service.

Un travail analogue se poursuit en Hollande. Ce sont ici les Carmes qui ont entrepris une nouvelle traduction néerlandaise de tous les écrits de Ste Thérèse. L'édition doit comprendre sept volumes. Ont paru d'abord : *Het Boek van haar Leven* (trad. T. Brandsma; 2e éd., 1918) et *Het Boek der Kloosterstichtingen* (trad. A. van Rijswijck,1919). Après une longue pause a été publié le premier des trois tomes de la correspondance. Il contient 150 lettres, classées dans

[1] Cette révision a sans doute été faite par le P. Silverio dans les volumes VII et suivants des *Obras* (*Anal. Boll.*, XL, 227). Nous parlerons de son édition des Lettres quand elle nous sera parvenue.

l'ordre chronologique ; la dernière est du 12 décembre 1576. La traduction, due au P. H. Driessen, est faite aussi sur le texte espagnol de Vincent de la Fuente et de Grégoire de Saint-Joseph ; elle serre l'original de très près. Aucune pièce inédite, et une omission grave : les lettres publiées pour la première fois dans le *Boletin*, dont il a été question plus haut. Presque toutes avaient cependant leur place marquée dans ce premier volume. Comme pièce la plus ancienne qui nous soit parvenue est encore présentée la lettre du 23 décembre 1561, envoyée par Thérèse, d'Avila, à son frère Laurent de Cepeda, à Lima. On peut relever plus d'une erreur de détail. Ainsi, la lettre 6, datée ici du 15 mai, est, en réalité, du 18 ; la lettre 103 n'est pas du 6 août, mais du 8. Les dates placées en tête des lettres 72, 118, 121, 122 ne sont qu'approximatives. Il n'est pas certain que la lettre 49 ait été envoyée de Salamanque. L'annotation est largement tributaire de celle des traductions précédentes. Elle aurait pu être, croyons-nous, développée davantage. Une référence à l'édition du texte espagnol, pour chaque lettre, n'aurait pas été superflue. Nombre d'allusions intéressantes à des personnages ou à des événements n'ont pas été expliquées, alors qu'elles pouvaient l'être. L'introduction donne un rapide portrait moral de Ste Thérèse d'après sa correspondance et un bref aperçu de l'histoire des lettres et de leurs éditions.

En 1926 a paru, dans le tome III, la traduction du Chemin de la Perfection et du Château intérieur, due aux PP. A. van Rijswijck et T. Brandsma. Pour le premier écrit, le gros problème à résoudre au préalable était le choix du texte. On le sait, le Chemin de la Perfection nous est parvenu dans deux rédactions différentes, représentées respectivement par les autographes de l'Escurial et de Valladolid. De plus, de nouvelles corrections, de la main de Ste Thérèse, selon toute probabilité, nous sont conservées dans la copie du ms. de Valladolid, gardée à Tolède. Les éditeurs ont tous été embarrassés dans le choix à faire. Les premières éditions reproduisent le texte du ms. de Valladolid. Dans celle de Louis de Léon (1588), les textes des différents manuscrits sont fondus ensemble et retouchés librement. La Fuente est le premier, en 1861, à offrir le texte du ms. de l'Escurial ; il y intercale, mais en caractères distincts, certains passages du ms. de Valladolid, et en met d'autres en notes. Mais, en 1881, dans son édition populaire, il revient au mélange des textes. L'édition de Bayona (1883) présente le texte, photolithographié, de l'autographe de l'Escurial, et, en regard, im-

primés, ce même texte et celui de Valladolid, avec des variantes de la copie de Tolède et de deux autres. Dans l'édition de Burgos, de 1916, les trois manuscrits, celui de Valladolid en tête, sont imprimés séparément. Les traducteurs ont été tout aussi embarrassés. Dans la traduction française des Carmélites de Paris (1911), le texte du ms. de Valladolid a été pris pour base ; les passages raturés ont été maintenus et des emprunts aux mss. de l'Escurial et de Tolède ont été intercalés dans le texte, mais signalés comme tels au lecteur. La traduction anglaise (1911, 1919) mêle les textes sans aucune indication. Tout bien considéré, les traducteurs néerlandais, qui ont, eux, l'avantage de s'appuyer sur l'édition critique de Burgos, ont pris pour base la seconde rédaction (l'autographe de Valladolid), en signalant les ratures et en ajoutant comme variantes, les corrections de la copie de Tolède. Ils ont été peut-être moins bien inspirés, en rejetant au tome 7e de la série, réservé aux petits écrits détachés, les passages de la première rédaction supprimés par Ste Thérèse, mais dont plusieurs sont restés célèbres. Nous préférerions les voir au bas des pages ou en appendice dans le présent volume. Le principe adopté pour la division en chapitres est expliqué dans la courte introduction générale aux deux traités. La traduction du second, le Château intérieur, est faite sur le texte de l'édition de Burgos (1917), collationné sur l'autographe censuré de Séville, que reproduit l'édition photolithographique de 1887. Le travail de traduction de ces traités, particulièrement malaisé, est fait avec soin. L'annotation est réduite au minimum. L'image, qui figure en tête de ce volume, est d'une inspiration moderne peu faite pour plaire à tous. P. xvi : La note étrangère qui se lit à la première page du manuscrit du Château est encore attribuée à Louis de Léon. Le P. Silverio (*Obras*, t. IV, 1917, pp. xxiv-xxv, 3) l'a restituée à François de Ribera.

Le P. L. Urbano a réédité, en un petit volume d'une fantaisie élégante, l'essai critique sur les métaphores et les allégories préférées de Ste Thérèse qu'il avait fait paraître d'abord dans *La Ciencia Tomista*. Le sujet, qui ne manque certes pas d'intérêt, aurait demandé à être traité avec plus de méthode et plus longuement.

J. Simon.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

ALLEN (P. S. et H. M.) *Opus Epistolarum Des. Erasmi Roterodami denuo recognitum et auctum.* T. VI 1525-1527. Oxonii, Clarendon Press, 1926, in-8°, xxv-518 pp., frontispice.

ANGOT DES ROTOURS (J.) *La bienheureuse Thérèse de l'Enfant Jésus.* 7e éd. Paris, Lecoffre, 1925, in-8°, 175 pp. (= *Les Saints*).

ASTRAIN (Antonio) S. I. *Historia de la Compañía de Jesús en la Asistencia de España.* T. VII, 1705-1758. Madrid, Razón y Fe, 1925, in-8°, xi-863 pp.

Bartolomea Capitanio (La beata), fondatrice delle Suore di Carità, 2a ed. Venezia, Libreria Emiliana, 1926, in-8°, xxxix-437 pp. illustré.

BARRY (Mary Finbarr). *The Vocabulary of the Moral-ascetical Works of Saint Ambrose.* Brookland, The Catholic Education Press, 1926, in-8°, xiii-287 pp. (= *The Catholic University of America Patristic Studies*, X).

BASSET (René). *Mille et un contes, récits et légendes arabes.* T. III. *Légendes religieuses.* Paris, Maisonneuve, 1926, in-4°, 629 pp.

BENOÎT MARIE DE LA SAINTE CROIX. *Les saints déserts des Carmes déchaussés.* Paris, Art catholique, 1927, in-8°, xii-294 pp., illustrations.

BERNOVILLE (Gaëtan). *Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.* Paris, Grasset, 1926, in-8°, 245. pp.

Biblia sacra iuxta latinam vulgatam versionem ad codicum fidem iussu Pii PP. XI... Librum Genesis... recensuit D. Henricus QUENTIN O. S. B. Romae, Typis polyglottis Vaticanis, 1926, in-4°, xlviii-427 pp.

BLES (Arthur DE). *How to distinguish the Saints in Art by their Costumes, Symbols, and Attributes.* New York, Art Culture Publications, 1925, in-4°, 168 pp., illustré.

BOURGIN (Georges). *Les sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France moderne.* Paris, Letouzey, 1925, in-8°, 143 pp. (= *Bibliothèque d'histoire ecclésiastique de la France*).

BUSCHBELL (Gottfried). *Selbstbezeugungen des Kardinals Bellarmin.* Krumbach, F. Aker, 1924, in-8°, xvi-113 pp. (= *Untersuchungen zur Geschichte und Kultur des XVI. und XVII. Jahrhunderts*, 1. Heft).

CALLET (Charles). *Le mystère du langage. Les sons primitifs et leurs évolutions.* Paris, Maisonneuve, 1926, in-4°, 102 pp.

COCCHIA (Enrico). *Studii critici di filologia classica e moderna,* t. I. Napoli, Rondinella e Loffredo, 1926, in-8°, vii-420 pp.

Confidente (La) de l'Immaculée. Bse Bernadette Soubirous, Sœur Marie-Bernard. Nevers, Saint-Gildard, s. a., in-8°, xxiv-327 pp.

COSTE (P.) *L'esprit des saints. La Bienheureuse Louise de Marillac.* Paris, Mignard, 1924, in-8°, 121 pp., portrait.

CREUSEN (J.) S. I. et VAN EYEN (F.) S. I. *Tabulae Fontium Traditionis christianae ad annum 1926* Ed. 2ª. Louvain, Museum Lessianum, 1926, in-fol. 17 pp., 10 pl., 2 cartes (= *Museum Lessianum.* Section théologique, 14).

CROS (L.-J.-M.) S. I. *Histoire de Notre-Dame de Lourdes d'après les documents et les témoins.* I : *Les apparitions.* Paris, G. Beauchesne, 1925, in-8°, XVIII-528 pp.

CRUMP (C. G.) and JACOB (E. F.) *The Legacy of the Middle Ages.* Oxford, Clarendon Press, 1926, in-8°, XII-549 pp., illustrations.

Des Mystikers Heinrich Seuse O. Pr. deutsche Schriften. Vollständige Ausgabe auf Grund der Handschriften. Eingeleitet, übertragen und erläutert von Nikolaus HELLER. Regensburg, G. J. Manz, 1926, in-8°, LXXIII-478 pp., illustrations.

Deux Fleurs du désert. Bellegarde, Abbaye de Sainte-Marie-du-Désert, 1926, in-8°, 175 pp.

DEVONSHIRE (R. L.) *L'Égypte musulmane et les fondateurs de ses monuments.* Paris, Maisonneuve, 1926, in-4°, 163 pp., illustré.

DE ZAMBIASI (Marino). *Anagnia ossia intorno alla prima chiesa cristiana della Valle di Non.* Trento, « Tridentinum », 1926, in-8°, 46 pp., illustré. Extr. du *Bollettino del Clero,* II-III, 1925-1926.

ID. *L'enimma di S. Romedio.* Trento, A. Scotoni, 1926, in-8°, 35 pp., Extr. de *Studi Trentini,* VII.

DICKINSON (Frederick Walter Augustine). *The Use of the Optative Mood in the Works of St. John Chrysostom.* Brookland, The Catholic Education Press, 1926, in-8°, XVI-183 pp. (= *The Catholic University of America Patristic Studies,* XI.)

DICKMAN (Adolphe-Jacques). *Le rôle du surnaturel dans les chansons de geste.* Paris, Champion, 1926, in-8°, XII-209 pp.

DILL (Samuel). *Roman Society in Gaul in the Merovingian Age.* London, Macmillan, 1926, XIII-566 pp.

DONCOEUR (Paul) S. I. *Le Livre de la Bienheureuse Sœur Angèle de Foligno du Tiers Ordre de S. François. Documents originaux édités et traduits.* Paris, Art Catholique, 1926, in-8°, 366 pp., illustrations.

DUPLUS (H.-M.) *Histoire et pèlerinage de saint Marcoul abbé de Nanteuil.* 3e éd. Gissey, Cure, 1924, in-8°, 110 pp.

DUPONT-FERRIER (Gustave). *Du collège de Clermont au lycée Louis-le-Grand (1553-1920).* T. III. *Mémoires justificatifs, appendices, index général.* Paris, E. de Boccard, 1925, in-4°, 498-144 pp.

EINHARD. *Die Uebertragung und Wunder der Heiligen Marzellinus und Petrus.* Verdeutscht von Karl ESSELBORN. Darmstadt, Selbstverlag des Historischen Vereins für Hessen, 1925, in-8°, 104 pp.

Enciclopedia universal ilustrada Europeo-Americana. T. LII, LIII. Madrid, Espasa-Calpe, 1926, in-8°, 1492,1526 pp., illustrations,

FRANÇOIS DE SALES (S.) *Œuvres*. T. XXII : *Opuscules*. Annecy, Monastère de la Visitation, 1925, in-8°, xxxv-396 pp.

GIACOMETTI (Zaccaria). *Quellen zur Geschichte der Trennung von Staat und Kirche*. Tübingen, Mohr, 1926, in-8°, xxiv-736 pp.

GORLA (Pietro). *Storia breve di S. Margherita da Cortona*. 2ª ed. Milano, Soc. editrice S. Lega Eucaristica, 1926, in-8°, 100 pp., portrait.

GRATRY (Alphons). *Die Quellen*. I. Teil. Neue Uebersetzung... von Emil SCHELLER. Köln, Oratoriums-Verlag, 1925, in-8°, 256 pp. (= *Der katholische Gedanke*, XIV).

GREVEN (J.) *Geschichte der Kirche*. T. I. *Die Kirche in der griechisch-römischen Welt*. Düsseldorf, L. Schwann, 1926, in-8°, VIII-74 pp. (= *Licht und Leben*, IV).

GRISAR (Hartmann) S. I. *Martin Luthers Leben und sein Werk*. Freiburg i. Br., Herder, 1926, in-8°, xxxvi-560 pp., 13 planches.

HESSEL (Alfred) und KREBS (Manfred). *Regesten der Bischöfe von Strassburg*. Bd. II., 4e Lief. *Regesten Konrads von Lichtenberg, 1273-1299*. Innsbruck, Wagner, 1926, in-4°, p. 279-406.

HESTERMANN (Ferdinand). *Sankt Vizelin Apostel der Holsten und Wagrier*. Dülmen i. Westf., A. Laumann, 1926, in-8°, 107 pp., illustrations.

HIJARRUBIA LODARES (Gulielmus). *Oratio ... de poësi sacra latina seu de hymnis liturgicis ecclesiae Valentinae*. Valentiae, Domenech, 1925, in-8°, 134 pp.

HOEPFFNER (Ernest) et ALFARIC (Prosper). *La Chanson de Sainte Foy*. Paris, « Les Belles Lettres », 1926, 2 vol. in-8°, VIII-376 et VI-206 pp. (= *Publications de la Faculté des Lettres de l' Université de Strasbourg*, 32 et 33).

HOLTZMANN (Oskar). *Das Neue Testament nach dem Stuttgarter griechischen Text übersetzt und erklärt*. 2. und 3. Lief. Giessen, A. Töpelmann, 1926, in-8°, p. I-XXXVI, 337-1059.

HOLWERDA (J. H.). *De Kerk te Egmond*. Extr. des *Oudheidkundige mededeelingen uit 's Rijksmuseum van oudheden te Leiden*, N. R., V, 2 (1924), p. 59-68, planches.

JUGIE (Martinus) Ass. *Theologia dogmatica christianorum orientalium*. T. I : *Theologiae dogmaticae Graeco-Russorum origo, historia, fontes*. Parisiis, Letouzey, 1926, in-8°, 727 pp.

KALSBACH (Adolf). *Die altkirchliche Einrichtung der Diakonissen bis zu ihrem Erlöschen*. Freiburg i. B., Herder, 1926, in-4°, 115 pp. (= *Römische Quartalschrift*, 22es Supplementheft).

KARRER (Otto). *Der mystische Strom von Paulus bis Thomas von Aquin*. München, J. Müller, 1926, in-8°, 452 pp. illustrations.

ID. *Die Grosse Glut. Textgeschichte der Mystik im Mittelalter*. Ibid., 1926, in-8°, 532 pp., illustrations.

ID. *Meister Eckehart spricht*. Gesammelte Texte mit Einleitung. Ibid., 1925, in-8°, 159 pp., illustrations.

ID. *Meister Eckehart. Das System seiner religiösen Lehre und Lebensweisheit*. Ibid., 1926, in-8°, 379 pp., illustrations.

Karutz (Richard). *Maria im Fernen Osten. Das Problem der Kuan Yin.* Leipzig, O. W. Barth, 1925, in-8°, 99 pp., illustrations.

Klostermann (Erich). *Das Matthäusevangelium.* 2e Aufl. Tübingen, J. Mohr, 1927, in-4°, viii-235 pp. (= *Handbuch zum Neuen Testament*, 4).

Konrad von Seldenbüren, 1126-1926. Gedenkblätter zur 8. Jahrhundertfeier seines Todes. Engelberg, Stiftsdruckerei, (1926), in-8°, 24 pp.

Lammens (H.). S. I. *L'Islam. Croyances et institutions.* Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1926, in-8°, 288 pp.

Léopold de Chérancé. *Sainte Foy, vierge et martyre d'Agen (303).* Angers, Société française d'imprimerie et de publicité, 1924, in-8°, 32 pp., illustré (= *Collection Jeanne-d'Arc*, 1).

Levison (Wilhelm). *Kirchenrechtliches in den Actus Silvestri.* Extr. de *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte*, 46 (1926), Kanon. Abt. 15, p. 501-511.

Loreta (Giuseppe). *Le chiese di S. Apollinare.* Bologna, 1924, in-8°, 147 pp.

Lys de Marie (Le). Bse Bernadette Soubirous, en religion Sœur Marie-Bernard. Nevers. Sœurs de la Charité, s. a., in-8°, 93 pp., portrait.

Mabellini (Adolfo). *Leggenda di Santa Margherita v. e m. tratta da un codice mutilo del sec. XV della biblioteca Federiciana di Fano.* Fano, Tipografia letteraria, 1925, in-4°, 25 pp.

Marchand (A.) *Les Faits de Lourdes. Nouvelle série de guérisons enregistrées au bureau médical.* Paris, P. Téqui, 1926, xxviii-290 pp., portraits.

Marie-Antoine O. M. Cap. *La bienheureuse Bernadette. Sa mission et sa glorification providentielles.* Toulouse, « Les Voix Franciscaines », 1926, in-8°, xxix-144 pp.

Martindale (Cyril) S. I. *Trois jeunes saints.* Traduit de l'anglais par Charles Grolleau. Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, xvi-191 pp., portrait (= *Ars et Fides*, 5).

Metzler (Iohannes) S. I. *Die Apostolischen Vikariate des Nordens.* Paderborn, Bonifacius-Druckerei, 1919, in-8°, xxiii-337 pp.

Michel (B.) et Moustapha Abdel Razik. *Cheikh Mohammed Abdou. Rissalat al Tawhid. Exposé de la religion musulmane.* Paris, P. Geuthner, 1925, in-8°, lxxxviii, 149 pp.

Milne (C.H.). *A Reconstruction of the Old-latin Text or Texts of the Gospels used by Saint Augustine.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, xxviii-177 pp.

Mirguet (Désiré). *Les prénoms. Essai doctrinal et pratique* (= *Revue de l'administration et du droit administratif de la Belgique*, t. LXIX, 1926, p. 149-74).

Mueller (Karl). *Kirchengeschichte.* I. Bd., 2. Lief. Tübingen, J. Mohr, 1927, in-8°, p. 313-569 (= *Grundriss der theologischen Wissenschaften*, II. Abt.).

Mut (D. W.) *Der selige Joseph Cafasso, Beichtvater und Seelenführer*

des ehrw. Don Bosco. München, Salesianer-Verlag, 1925, in-8°, VIII-258 pp., portrait.

MUT (D. W.) *Der selige Joseph Cafasso.* Ibid., VIII-96 pp., frontispice (= *Lebensbilder hervorragender Persönlichkeiten*, 1).

MUYLDERMANS (J.) *La domination arabe en Arménie. Extrait de l'Histoire universelle de Vardan*, traduit de l'arménien et annoté. Louvain, J.-B. Istas, 1927, in-8°, 176 pp., 2 planches.

OLIGER (Livarius) O. F. M. *Revelationes B. Elisabeth. Disquisitio critica una cum textibus latino et catalaunensi.* Roma, 1926. in-8°, 61 pp. Extr. de *Antonianum*, I.

PASCHINI (Pio). *La beneficenza in Italia e le « Compagnie del Divino Amore » nei primi decenni del Cinquecento.* Roma. Editrice F. I. U. C., 1925, in-8°, 112 pp.

PERROY (Henry). *Deux Martyrs de l'Eucharistie. Le Père Jacques Salès et le Frère Guillaume Saultemouche S. I.* Lyon, E. Vitte, 1926, in-8°, 191 pp., illustrations.

PETRAKAKÈS (Demetrios A.) *Τὸ μοναχικὸν πολίτευμα τοῦ Ἁγίου Ὄρους Ἄθω.* Athènes, B. Liebisch, 1925, in-8°, XVI-216-ζ' pp.

PETRUS IOHANNIS OLIVI O. F. M. *Quaestiones in secundum librum Sententiarum* ed. B. JANSEN S. I. Quaracchi, 1922, 1924, 1926. 3 vol. in-8°, XIV-10*-764, XVI-644 et LV-628 pp., fac-similés (= *Bibliotheca franciscana scholastica medii aevi*, t. IV-VI).

PREMOLI (Orazio M.). *Storia ecclesiastica contemporanea (1900-1925).* Torino, Marietti, 1925, in-8°, XI-496 pp.

PREUSCHEN (Erwin) und BAUER (Walter). *Griechisch-deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur*, 4.-6. Lief., 2e Aufl. Giessen, A. Töpelmann, 1927, in-4°, p. 385-768.

PROMNITZ (Else). *Hedwig die Heilige Gräfin von Andechs-Diessen, Herzogin in Schlesien und Polen.* Breslau, F. Goerlich, 1926, in-8°, 208 pp., 61 planches.

QUENTIN (Henri) O. S. B. *Essais de critique textuelle (Ecdotique).* Paris, Picard, 1926, in-8°, 179 pp.

Rayonnement virginal. Moisson de grâces attribuées à l'intercession de la Bse Bernadette Soubirous. Nevers, Sœurs de la Charité, s. a., in-8°, 216 pp., portrait.

RIMAUD (Jean) S. I. *Thomisme et méthode.* Paris, G. Beauchesne, 1925, in-8°, 276-XXXIV pp. (= *Bibliothèque des Archives de Philosophie*).

ROBINSON (J. Armitage). *Two Glastonbury Legends: King Arthur and St Joseph of Arimathea.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, XI-68 pp., illustrations.

SCHMIDT (Expeditus) O. F. M. *Magnalia Dei.* Ein Aufriss der christlichen Gedankenwelt. München, Kösel und Pustet, 1925, in-8°, 169 pp.

SCHURHAMMER (G.) — VORETZSCH (E. A.). *Die Geschichte Japans 1549-1578 von Luis* FROIS. *Nach der Handschrift der Ajudabibliothek*

in Lissabon. 2.-4. Lief. Leipzig, « Asia Major », 1926, in-4°, p. 101-535.

Schuster (I.) O. S. B. *Liber Sacramentorum.* Notes historiques et liturgiques sur le missel romain. T. I. Bruxelles, Vromant, 1925, in-8°, 253 pp., illustrations.

Select Treatises of S. Bernard of Clairvaux. De diligendo Deo, edited by Watkin W. Williams. *De gradibus humilitatis et superbiae,* edited by Barton R. V. Mills. Cambridge, University Press, 1926, in-8°, xxiii-169 pp. (= *Cambridge Patristic Texts*).

Teetaert (Amédée) O. Cap. *La Confession aux laïques dans l'Église latine depuis le VIII*e *jusqu'au XIV*e *siècle.* Wetteren, J. De Meester, 1926, in-8°, xxviii-508 pp. (= *Dissertations de l' Université catholique de Louvain,* sér. II, t. 17).

Tormo (Elías). *El resumen del Santoral del culto mozárabe.* Madrid, Hernando, 1925, in-8°, Extrait de *Homenaje a Menéndez Pidal,* t. III, p. 531-43.

Ubald d'Alençon. *Sainte Térèse de l'Enfant Jésus comme je la connais.* Barcelona-Sarrià, Convent de PP. Caputxins, 1926, in-8°, 15 pp., portrait. Extr. de *Estudis Franciscans,* t. XXXVII.

Wessels (C.) S. I. *De geschiedenis der R. K. Missie in Amboina vanaf haar stichting door den h. Franciscus Xaverius tot haar vernietiging door de O. I. Compagnie 1546-1605.* Nijmegen, N. V. Dekker, 1926, in-8°, xxviii-204 pp., carte, portraits.

Wilkes (Phil. Karl). *Die Zisterzienserabtei Himmerode im 12. und 13. Jahrhundert.* Münster in W., Aschendorff, 1924, in-8°, xvi-192 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens,* 12).

Zellinger (Iohannes). *Studien zu Severian von Gabala.* Münster, Aschendorff, 1926, in-8°, viii-182 pp. (= *Münsterische Beiträge zur Theologie*).

Zereteli (Gregor) und Krueger (O.) *Papyri russischer und georgischer Sammlungen.* I. *Literarische Texte.* Tiflis, Universitätslithographie, 1925, in-fol., vii-184 pp.

*Panégyriques prononcés au cours du triduum célébré à Nevers les 4, 5, et 6 août 1925 en l'honneur de la B*se *Bernadette Soubirous.* Nevers, Sœurs de la Charité, s. a., in-8°, 161 pp.

Perroy (Henry) S. I. *Les martyrs d'Aubenas.* Lyon, E. Vitte, 1926, in-8°, 31 pp., illustrations.

Promnitz (Else). *Das mittelalterliche Reimofficium der hl. Hedwig, Herzogin in Schlesien und Polen. — Das Reimofficium des hl. Franziskus von Assisi.* Aus dem Lateinischen übertragen. Breslau, Goerlich, 1926, 2 vol. in-8°, 101, 119 pp., illustrations.

Schurhammer (G.) *Historical Research into the Life of Francis Xavier in the Sixteenth Century.* Porto, Imprensa Portuguesa, 1926, in-8°, 32 pp. Extr. de *Revista de Historia,* XII.

Sebastian de Ubrique O. M. Cap. *Vida del Beato Diego José de Cádiz, misionero apostolico Capuchino.* Sevilla, « Divina Pastora », 1926, 2 vol. in-8°, xxiv-668, 544 pp., illustrations.

IL SOGNO PRESAGO DELLA MADRE INCINTA
NELLA LETTERATURA MEDIEVALE E ANTICA

1. Non intendo trattare di quei fatti miracolosi o *segni* straordinari, raccontati nelle letterature di ogni paese, che avrebbero accompagnato il concepimento o la natività di uomini famosi e ne avrebbero presagito la gloria o l'ignominia. Ad esempio Svetonio (*Octavius*, XCIV) narra che Augusto imperatore da fanciullo avrebbe fatto tacere le rane gracidanti presso la casa del nonno. Questo stesso episodio incontrasi nei documenti agiografici dei SS. Erico dell' Armorica, Reolo di Reims, Auden di Rouen, Bennone di Meissen, Giorgio di Suelli, Giacomo della Marca, Francesco d'Assisi e Antonio da Padova [1]. E questa stessa leggenda risale a Perseo e forse più su [2]. La futura dolcezza dello stile di Platone e di Pindaro [3] sarebbe stata adombrata da uno sciame di api postosi su le labbra di quei due mentre erano fanciulli, immersi nel sonno. E lo stesso aneddoto viene ripetuto, nei tempi cristiani, di S. Ambrogio di Milano († 397) (*BHL.* 377), di S. Isidoro di Siviglia († 636) (*BHL.* 4486), di S. Domenico di Gusman († 1221) (*BHL.* 2214), di S. Rita da Cascia († 1447) (*Act. SS.*, Mai V, 226; cito sempre la terza edizione). Mentre Mida di Frigia fanciullo dormiva, le formiche gli avrebbero accumulato in bocca granelli di frumento [4], segno della sua futura avara ricchezza. Eschilo, il padre della tragedia greca, da bambino

[1] Cf. L. de Kerval, *L'évolution et le développement du merveilleux dans les légendes de S. Antoine de Padoue*, Parigi, 1906.

[2] Cf. *Revue de l'histoire des religions*, 1921, num. 4-5, p. 81.

[3] Cf. Smith, *Storia di Grecia* (Firenze, 1887) p. 256 ; Fraccaroli, *Le odi di Pindaro*, Verona, 1894.

[4] Cicerone, *De Divinatione*, I, 36.

avrebbe visto in sogno Bacco, come Pausania riferisce, ordinantegli di comporre tragedie. Una fiamma sarebbe apparsa intorno al capo del re Servio Tullo, mentre infante dormiva [1]. E ciò raccontasi pure del fondatore di Roma e di Ascanio, e di moltissimi santi, cioè degli irlandesi Brigida (*Act. SS.*, Febr. I, 119), Colomba (ivi, Iun. II, 225, num. 84), Cartaco o Mochude, vescovo di Less Mor (*BHL.* 1624), Beraco (*Act. SS.*, Febr. II, 834), Festino abbati (ivi, Ian. II, 694), Ita o Ida (ivi, Ian. II, 345), Declano (ivi, Iul. V, 596), Tigernaco (ivi, Apr. I, 400), Machoemoco (ivi, Mart. II, 277), Cadoco (ivi, Ian. III, 217-8), Congallo (ivi, Mai. II, 579); di S. David di Galles (*BHL.* 2107), di Vilfrido di Iork (*M. G.*, Scr. rer. merov. VI, 194), di Dunstano di Cantorbery (*Act. SS.*, Mai. IV, 359), di Rainero di Osnabrück (ivi, Apr. II, 61), di Lazaro stilita presso Efeso (ivi, Nov. III, 309) e in tempi recenti dei SS. Nicola da Tolentino, Francesco di Paola [2] e Carlo Borromeo. Alla nascita di S. Greallano (sec. V-VI) scoppia un gran tuono udito per tutta l'Irlanda (*Act. SS.*, Nov. IV, 488), come a quella di Maometto gli arabi vedranno una luce inondare tutto il loro paese. E parecchi santi, famosi per la loro austerità, non avrebbero preso latte il venerdì o altri giorni della settimana. La madre gravida del B. Francesco di Fabriano (*Act. SS.*, Apr. III, 39) avrebbe sentito alleggerirsi il peso dell' utero, mentre recavasi in chiesa; farsi più grave quando ne usciva, segno delle assidue veglie del nascituro nel tempio. S. David, vescovo nel paese di Galles (*BHL.* 2107), mentre la sua genitrice incinta stavasene in chiesa, avrebbe impedito ai predicatori di parlare, perchè era per diventare un potente predicatore; e Finbarro, vescovo apostolico (*BHL.* 2983-84), ancora nel seno materno avrebbe rimproverato la sevizia di un re. La madre di S. Stanislao Kóstka gesuita, mentre era in stato interessante, avrebbe visto nel proprio seno circonfuso di raggi luminosi il nome di Gesù, presagio dell' entrata del figlio nella Compagnia [3].

Finisco questa enumerazione, non perchè manchino esempi,

[1] Cf. PAIS, *Storia critica di Roma*, vol. I, par. II, p. 404- 06, nota 2.

[2] Cf. DALBERT, *S. Francesco di Paola*, p. 25.

[3] Cf. *Anal. Boll.*, t. XI, p. 423.

ma per non annoiare il lettore, e perchè di questo tema comunissimo non intendo occuparmi.

2. Nè tratterrò di quell' *annunzio* che sarebbe stato dato del concepimento o della natività di un figlio che diventerà famoso, per mezzo di un nume, di un messagero celeste, di un veggente, maschio o femmina, durante la veglia o il sonno della madre.

Raccogliendo qua e là nel campo dell' agiografia, la nascita di S. Remigio († 532 c.) viene annunciata alla madre da un monaco [1]; quella di S. Filippo di Agirio (sec. VI) da un vecchio (*BHL.* 6819); di S. Bonito di Auvergne (sec. VII), da un pio sacerdote (*BHL.* 1418); di S. Leone IX papa († 1054) da un uomo in veste religiosa (*BHL.* 4818); di S. Tommaso d'Aquino († 1274) da un eremita (*BHL.* 8150, 8153); dei SS. Aido (*Act. SS.*, Nov. IV, 505) e Colmano irlandesi da un profeta; di S. Comgallo (ivi, Mai. III, 581) da un vescovo. La nascita dei SS. Brioco (sec. V-VI) dell' Armorica (*BHL.* 1463), di S. Vigore (sec. VI) di Bayeux (*BHL.* 8608), di S. Fintano (*Act. SS.*, Febr. II, 17) e di S. Coemgeno (ivi, Iun. I, 304) viene preannunciata da un angelo; e quella di S. Simeone Stilita il giuniore († 596), da S. Giovanni Battista (*BHG.* 1690). Durante la gravidanza la madre di S. Norberto di Magdeburgo († 1134) avrebbe udito in sogno (non si dice da chi) che avrebbe partorito un gran figlio (*BHL.* 6249); quella di S. Ivone dell' Armorica († 1303) che avrebbe dato in luce un santo (*BHL.* 4637) e Ortolana madre di S. Chiara d'Assisi († 1253) udì una voce (non si dice come) che avrebbe generato una luce da illuminare *chiaramente* (gioco di parole) tutta la terra (*BHL.* 1815).

Talora il preannuncio viene dato ad ambedue i genitori, ad esempio a quelli di S. Eutimio di Gerusalemme († 479) (*BHG.* 647), di S. Lupo di Sens (sec. VI) (*BHL.* 5082-3), e di S. Nicolò da Tolentino († 1035-6). In Gregorio di Tours (*Liber Vitae Patrum*, VIII, 1) la madre di S. Nicesio († 573) (non è detto donde ricevesse questa notizia) manifesta al marito sè portare nell' utero un vescovo.

Talora la predizione viene fatta ad estranei. Pellegrini o so-

[1] Cf. Venantii Fortunati, *Opera pedestria*, p.64, in *M.G.*, Auct.ant.

litari, improvvisamente comparsi, profetano agli astanti le grandezze del neonato o nascituro, di S. Remigio di Reims († 532 c.) (*BHL.* 7155), di S. Arnolfo di Metz († 640 c.) (*BHL.* 689-92), di S. Francesco d'Assisi († 1226) (*BHL.* 3134) e di non pochi altri. Nella letteratura precristiana la nutrice di Cicerone ode da un fantasma [1] che essa allevava una grande salute della repubblica, cioè il repressore della congiura di Catilina.

3. Neppure faccio oggetto di questo mio studio il tema del *concepimento di donne*, spose o vergini, *prodigiosamente fecondate.*

È notissimo che parecchi personaggi dell' antichità greco-romana, specialmente re, capitani e filosofi, diconsi procreati non per opera d'uomini e per vie naturali, ma per opera di numi, genii o demonii in forma antropomorfica o zoomorfica [2], oppure per l'olezzo di un fiore, o d'altro oggetto. Secondo una tradizione mitologica raccolta da Ovidio [3], Giunone avrebbe concepito Marte odorando un fiore presentatole da Flora.

Nell' Avesta [4] il Salvatore o Riparatore nascerà dalla fanciulla Eredatfredi che, bagnatasi in un mitico lago posto nell' Estremo Oriente, dove sta riposta e custodita la pura semenza di Zarathustra, ne rimarrà fecondata e lo darà alla luce sul finire dei secoli.

Nelle antichità cinesi, uomini illustri, primi antenati dei *clans*, imperatori, sono concepiti e nascono per un influsso straordinario del cielo subito dalle loro madri, ad esempio perchè una rondine lascia cadere un uovo nella bocca della donna, perchè questa pone il piede nell' impronta di un dito gigantesco, perchè odora una pianticella orchide, perchè viene investita dai raggi del sole, della luna, delle stelle ecc. [5]

[1] PLUTARCO, *Cicerone*.

[2] Cf. DIONIGI D'ALICARNASSO, *Antiquitates Romanae*, II, 48; SVETONIO, *Augustus*, 94; PLUTARCO, *Alessandro*, II, 5; DIOGENE LAERZIO, III, 1, 2; PAUSANIA, *Descrizione della Grecia*, IV, 14, 7.

[3] *Fasti*, V, v, 251.

[4] PIZZI, *Zarathustra*, p. 100.

[5] Cf. WIEGER, *Histoire des croyances religieuses... en Chine*, 1917, pp. 20, 87.

Le mitologie antiche favoleggiano pure [1] di cavalle che

ore omnes versae in Zephyrum stant rupibus altis
exceptantque levis auras, et saepe sine ullis
coniugiis vento gravidae (mirabile dictu)
saxa per et scopulos et depressas convallis
diffugiunt.

Quindi il destriero dell' Ariosto [2]

che di fiamme e di vento era concetto.

Con questi e simili racconti i popoli fino da tempi antichissimi espressero la persuasione che la divinità intervenisse in particolar modo nel concepimento, nella natività e nell' allevamento di uomini (e di esseri) straordinari per alcuna virtù.

4. Io parlo esclusivamente di quel sogno della madre, per lo più durante la gravidanza, che simboleggia la futura gloria o infamia del figliolo; sogno del quale essa lì per lì non comprende il significato e ne ha cognizione più tardi, comunemente dopo il risveglio, vuoi per i responsi di un oracolo, o di interpreti autorizzati, o di persone sacre e venerande, vuoi quando i fatti stessi svelano l'occulta significazione del sogno.

Alle volte questo sogno viene concesso non alla madre, bensì al padre, ad esempio a quello di S. Catterina da Bologna [3], oppure a un parente dei genitori o a un estraneo o allo stesso fanciullo, ad esempio a S. Nicolò von der Flüe nella Svizzera [4].

Il sogno presago della genitrice si presenta in varie forme. Nella più comune la madre sogna di dar in luce o un animale (ad esempio un leone, un agnello, un cane, un toro, un lupo) o un vegetale (una vite, un lauro, un giglio, ec.) o un minerale o un oggetto qualunque (il sole, la luna, una stella, una face, un cereo, una campana ec.); animale, vegetale o cosa rappresentante le future qualità virtuose o viziose del nascituro; oppure immagina di procreare un fanciullo vestito con gli abiti o della dignità di cui sarà rivestito, o dell' istituto che fonderà, ovvero operante o paziente alcuna azione, ad esempio celebrante la messa o combattente contro i nemici o cospar-

[1] VIRGILIO, *Georgiche*, III, v. 273 76.
[2] *Orlando*, XV, 41.
[3] Cf. *Act. SS.*, Mart. II, 36.
[4] Cf. *Act. SS.*, Mart. III, 398.

so di sangue o portato in cielo e via dicendo, azioni e fatti rivelatori della futura vita del nascituro.

Macrobio [1] scrive che gli antichi distinguevano cinque specie di sogni, dette da lui *somnium, visio, oraculum, insomnium, visum.* Le prime tre, secondo quello scrittore, importavano qualche cosa di significativo e di profetico.

La prima, per usare le parole di lui, *est figuris tectum et sine interpretatione intelligi non potest*; la terza *cum in somnis parens vel aliqua sancta gravisque persona seu sacerdos vel etiam Deus eventurum aliquid aperte vel non eventurum, faciendum vel devitandum denuntiat*; la seconda *cum id quis videt quod eodem modo quo apparuerat eveniet.* Adunque l'*annuncio del concepimento o della nascita* di un fanciullo dato durante il sonno apparterrebbe alla terza categoria di Macrobio; *e il sogno presago della madre incinta*, di cui trattiamo, apparterrebbe alla prima. Infatti la genitrice vede in sogno un simbolo o un segno figurativo (*est figuris tectum*) vuoi delle qualità vuoi dell' attività del nascituro, sogno che dovrà essere interpretato (*sine interpretatione intelligi non potest*) da qualche personaggio competente o svelato durante il corso degli avvenimenti.

Nella forma meno comune e più semplice del racconto la madre durante il sonno sogna non di sgravarsi di un fanciullo, ma vede puramente in sè o d'intorno a sè qualche portento preludente la sorte del neonato o del nascituro, ad esempio una luce misteriosa che investe lei e la camera nuziale.

Alle volte al marito stesso o ad altra persona è concesso di vedere in sogno o in visione il parto portentoso della donna.

Affine al sogno foriero della madre incinta è quello della donna che, sposa o no, sogna di essere fatta madre per opera di esseri soprannaturali e divini, o per altra maniera miracolosa. Ai fini del mio studio mi è necessario tener conto anche di questo.

I temi fin qui esposti sono tra loro collegati, come avremo occasione di vedere in séguito, ma ben distinti l'uno dall' altro.

5. Enumero i racconti del sogno simbolico della madre cominciando dalla letteratura medievale per risalire all' antica, e prendo le mosse dalla letteratura spagnola.

Un domenicano del secolo XIV narra (*BHL.* 8657-58) che la genitrice di S. Vincenzo Ferrer dei frati predicatori († 1419) mentre era

[1] *Somnium Scipionis*, I, 3, 2.

in stato interessante, avrebbe udito dall' utero voci e suoni come di un cane latrante. Il cardinale Giacomo vescovo di Valenza, suo consanguineo, e altri servi di Dio, richiesti della spiegazione del fatto avrebbero dato in risposta che la donna darebbe al mondo un serventissimo predicatore.

Una visione simile si legge due secoli prima della madre di S. Domenico fondatore dei Predicatori († 1221) nato in Calaorra. Secondo fra Giordano che scrisse (*BHL.* 2210) prima del 3 luglio 1234, il fanciullo sarebbe stato mostrato alla genitrice con la luna o con una stella in fronte, prefigurazione della luce spirituale diffusa da Domenico nel tenebroso mondo. Al contrario, secondo fra Pietro Ferrand (*BHL.* 2216), che scrisse la biografia del santo nel 1238-39, nella nascita di S. Domenico sarebbero state concesse due visioni: l'una alla madre, l'altra alla matrona che lo levò dal sacro fonte. La prima in sogno avrebbe sentito di portare in seno un cagnolino con una face accesa in bocca, il quale, uscito dall'utero, avrebbe abbruciato tutto il mondo; segno profetico della potenza dell'esimio predicatore che infiammerà i freddi cuori di molti, caccerà i lupi ed ecciterà i dormienti a vigilare. La seconda vede il neonato con in fronte una stella illuminante tutta la terra, perchè il bambino sarà luce agl' intelletti ottenebrati di tutto il mondo. La matrona lietissima dell' evento racconta il portento alla madre.

Un S. Emerio abbate visse in Catalogna, a quanto pare, in sulla fine dell' VIII secolo. Solo dopo parecchi secoli un anonimo pensò di scriverne una Vita (*BHL.* 2531), ove si racconta che la madre di lui, *Candida,* una notte, dopo averlo concepito, vide dal suo piede sinistro uscire un virgulto di vite tanto cresciuto da riempire tutta la terra, sotto la qual vite posava una *colomba.* Candida stessa vede una *chiara luce* uscire di lei e portata dagli angeli in cielo.

6. In Italia. — La madre sessagenaria di S. Camillo de' Lellis († 1614) fondatore di un ordine di frati ospitalieri portanti nel loro abito una croce avanti al petto, mentre era in stato di gravidanza, pregusta in sogno il futuro destino del nascituro, poichè immagina di dare alla luce un bambinello munito del segno della croce nel petto e seguìto da una schiera di fanciulli indossanti il medesimo segno.

La madre della B. Cecilia Copoli di Perugia († 1500), essendo sterile, impetra da Dio per mezzo di S. Bernardino da Siena una figliola, e nel tempo della gravidanza più volte vede in sogno il santo

porle nelle braccia una piccola bambina vestita dell'abito di S. Chiara [1].

Perchè il cardinale Giovanni de' Medici, eletto sommo pontefice, scelse il nome di Leone X? Il Pastor [2] riferisce che i contemporanei del papa († 1521) ebbero idee diverse. Il Giovio nelle sue *Vitae illustrium virorum* (l. III della Vita di Leone X) ci fa sapere alcuni avere affermato che Clarice Orsini, non molto prima di dar in luce il futuro papa, sognava di sgravarsi senza gemiti nella chiesa di S. Reparata di un *leone* di gran mole e di meravigliosa mansuetudine. Questo sogno propalato dalle nutrici avrebbe indotto il cardinale Giovanni a prendere il nome di *Leone.*

Una Vita di S. Andrea Corsini, vescovo di Fiesole († 1373), composta nel XV secolo (*BHL.* 445), vuole che la madre, avvicinandosi il tempo del parto, sognasse di generare un lupo, che entrato in chiesa di subito si cambiò in un candido agnello, e non osasse palesare il portento ad alcuno. Dopo quindici anni Andrea diventa disubbidiente, e, rimproverato da lei, riceve notizia del sogno misterioso e rinsavisce.

Ferreto Vicentino nel suo *De Scaligerorum origine in laudem Canis Grandis* [3], composto nel 1328 o nel' 29 canta che la madre del guerriero († luglio 1329), dopo aver dato opera al coniugio, immaginò sognando di mettere al mondo un *cane* che con le forti armi e con i latrati atterriva tutto il mondo. Vedeva pure il figliolo vibrare dardi in mezzo ai nemici e inalzare i gradini di un' altissima *scala* (lo stemma degli Scaligeri era una *scala*).

Un autore contemporaneo della Vita del B. Roberto di Sulmona († 1341) pretende (*BHL.* 7271) che la genitrice pregnante di lui, Bonaventura, in sogno si sentisse di generare un figlio quasi una forma rotonda involgente tutto il mondo (*in modum formae orbicularis*); e si diffonde in una prolissa e sottilissima interpretazione di questa strana fantasia.

In un documento del secolo XIV (*BHL.* 3139) la madre pregnante di S. Francesco da Siena dell' ordine dei Servi di Maria († 1328) sogna di procreare un giglio e vede dalla sua radice sorgerne altri; li coglie e ne forma una corona intorno al capo della B. V. La donna

[1] Cf. *Archivum Franciscanum historicum*, an. 1926, p. 365.
[2] *Storia dei papi*, t. IV, p. 1, pag. 17, nota 5, trad. MERCATI.
[3] *Rer. ital. Script.*, IX, c. 1195 e. c. 1207.

avrebbe manifestato la visione nel 1385 c., cioè quando S. Francesco aveva ventidue anni.

Tutti conoscono il racconto del Boccaccio nella Vita di Dante († 1321). A Donna Bella « gravida, non guari lontana dal tempo di partorire, pare nel suo sogno essere sopra un verde prato, allato a una chiarissima fonte, e quivi si sentiva partorire un figliolo, il quale in brevissimo tempo, notricandosi solo dell' orbache (specie d'*alloro*), le quali dall' albero cadevano, e dell' onde della chiara fonte, le pareva che divenisse un pastore ». Il *lauro* era l'albero d'Apollo.

Nel secolo XIV ancora quattro visioni di tal genere.

La madre della B. Emilia Bicchieri domenicana († 1314) sogna (*Act. SS.*, Mai. VII, 550) di partorire una fanciulla coperta di candidissimo velo, come le suore di quell' ordine, e circondata da una torma di donzelle che se ne ricoprono anch' esse ; quella di S. Aldobrandesca († 1309) del terzo ordine degli Umiliati, una fanciulla circonfusa di luce e circondata da molte persone che le prestano ossequio e riverenza (*Act. SS.*, Apr. III, 472) ; quella del B. Giacomo di Mevania, domenicano († 1301), un fanciullo vestito dell' abito dell' ordine, alla cui predicazione molti si convertono (*BHL.* 4103) ; e quella di S. Alberto, carmelitano di Messina († 1306 c.), presso il mattino, cioè quando, direbbe Dante [1],

> la mente nostra peregrina
> più dalla carne e men da pensier presa
> alle sue vision quasi è divina,

dormendo avrebbe visto in sogno insieme con il marito un cereo molto luminoso (*BHL.* 228). L'anonimo autore della quarta Vita vissuto tra il 1385 e il 1394 riferisce il suo racconto con un dicono (*aiunt*). Bonaventura Camassei, autore della terza nel 1377 c., vuole che la genitrice del B. Giacomo palesasse subito il sogno profetico al marito.

Il B. Torello solitario di Poppi (Casentino) pare sia morto nel 1282 [2]. Una Vita in volgare [3], composta parecchio tempo dopo [4],

[1] *Purgatorio*, IX, 16-18.
[2] Cf. *Act. SS.*, Mart. t. II, p. 493.
[3] Goretti Miniati, *Vita di S. Torello da Poppi* ec., Roma, 1926.
[4] Cf. *Civiltà Cattolica*, an. 1926, q. 1828.

ci fa sapere [1] che la madre di lui « avanti partorisse vedde in visione che usciva dal suo ventre *un toro* ». La Vita latina [2], che sembra anteriore alla volgare, tace di questo particolare.

Un servita irlandese del secolo XVII [3], scrivendo la Vita di S. Filippo Benizzi servita († 1285), pretende sapere che Albaverde, madre del santo, mentre era in stato interessante, vedesse uscire dal suo seno uno splendore chiarissimo che avrebbe riempito di fulgida luce l'universo. Vedremo nel § 10 che questo tema della luce derivante dall' utero della parturiente fu familiare agli scrittori irlandesi del medioevo.

Circa nel 1269 morì la B. Gherardesca da Pisa, oblata camaldolese. L'autore anonimo coevo della Vita di lei (*BHL.* 3421) ci informa che la madre della beata, già unita in matrimonio, avrebbe sognato di partorire una figlia che avrebbe per figliolo S. Giovanni Evangelista vergine. Ciò voleva dire, come l'anonimo ci assicura, che la beata non avrebbe avuto figlioli.

Dante nel canto nono del Paradiso (vv.25-30) allude alla leggenda riferita da Pietro nel commento della Commedia, secondo la quale la madre di Ezzelino da Romano († 1259), vicina a sgravarsi, avrebbe immaginato dormendo di generare una face di foco che abbruciava tutta la Marca di Treviso:

> in quella parte della terra prava
> italica che siede tra Rialto
> e le fontane di Brenta e di Piave
> si leva un colle, e non surge molt' alto,
> là onde scese già una facella
> che fece alla contrada un grande assalto.

S. Cono sarebbe vissuto nella Lucania forse tra l' XI e il XII secolo e possiede una Vita (*BHL.* 1943) non antica. Questa ci fa sapere che i genitori di lui nella notte prima della concezione avrebbero sognato di procreare una grande face. Il patrino interrogatone avrebbe detto: la sposa essere per generare un figlio dal volgo chiamato *Cono*, cioè *colonna* della sua genealogia!

Molto più noto è Arialdo diacono milanese ucciso da cherici

[1] Ivi, I, 1.
[2] Cf. *Act. SS.*, l. c.
[3] *Act. SS.*, Aug. t. IV, p. 662.

incontinenti nel 1066. Andrea, abbate di Vallombrosa, suo discepolo, che ne compose la Vita (*BHL.* 673) nel 1075, scrive che la madre del martire, morta dopo la tragica fine del figliolo [1], gli raccontò che mentre in istato interessante dormiva, vide un lume ammirabile che riempì di splendore tutta la casa, e la mattina dopo lo raccontò a vecchie matrone. Esse presagirono che aveva in seno un infante di sesso maschile, e di eccelso merito futuro.

È venerato nel territorio di Modena il 1º agosto un S. Pellegrino d'incerto tempo e luogo, che passa per un irlandese. La sua Vita (*BHL.* 6630) scritta, a quanto pare, nel secolo XII, o più tardi, c'informa che i suoi parenti in sogno avrebbero visto il fanciullo da loro progenito combattere contro il diavolo e riportarne vittoria.

Il racconto del sogno profetico della madre incinta s'incontra nella Vita di S. Colombano di Bobbio, irlandese, morto in Italia nel secolo VII; documento composto senza dubbio nella penisola in quel tempo. Ma perchè la Vita dell' irlandese S. Colombano fu composta da un irlandese in un ambiente irlandese, credo più opportuno parlare della Vita di quel santo nel § 10.

7. Nella Germania e nelle Gallie il racconto, di cui ci occupiamo, appare prima del mille.

Nella Germania. — « Si dice », riporta la Vita (*BHL.* 8990) di S. Wolfkango vescovo di Ratisbona († 994), scritta da un Othloho nel 1060-62, « che alla madre gravida parve portare nell' utero una *stella.* E bene, perchè il santo fu tra quelli che *quasi stellae in perpetuas aeternitates erudiunt* » (Dan., XII, 3).

Una Vita (*BHL.* 4845) compilata da un Roberto monaco di Fulda intorno all' 837, di una S. Lioba (o altrimenti chiamata Trûtberga) inglese, abbadessa di Bischoffsheim, defunta nel 779 c., ci fa sapere che la madre della futura monaca nel sonno esperimentò di avere in seno una campana e di cavarnela fuori risonante. Una vecchia nutrice interpellata predice che avrebbe consacrato a Dio in perpetua verginità con voto il frutto delle sue viscere.

In Boemia una Vita anonima (*BHL.* 154) scritta nella prima metà del secolo XIV, ci informa che la regale genitrice di S. Agnese dormendo vide tra le sue auree vesti un rozzo mantello di color fosco con cordicelle di stoppa, e udì che il parto userebbe di un tale abito, cioè di quello delle antiche clarisse.

[1] Cf. PELLEGRINI, *I Santi Arialdo ed Erlembaldo* (Milano, 1897), p. 6-7.

8. Nelle Gallie. — Fredegario Scolastico nel lib. II (57ª) delle sue *Cronache*, composto, a quanto sembra, intorno al 642 racconta [1] che i genitori di re Teodorico († 526) furono un Teodoro e una Lidia, servi di una Eugenia. Nella prima notte del coniugio la giovanetta vede in sogno germogliarle un albero dall' ombelico, cosi alto da penetrare le nuvole. Fredegario cita in conferma un testo più antico, vale a dire le *Gesta Teuderici*, oggi perdute, però non anteriori a Gregorio Magno († 604) [2]. Secondo lo scrittore Aimoino [3], l'albero sorto dal seno di Lidia avrebbe avuto più modeste proporzioni; avrebbe raggiunto solo il tetto della casa.

Dodone o Audeno vescovo di Rouen scrisse intorno al 673-75 una Vita (*BHL*. 2474-76) di S. Eligio vescovo di Noyon († 660). Secondo questo scrittore, la madre del futuro presule vede in visione una bell' aquila volare sul suo letto, chiamarla tre volte per nome e farle promessa non so di che; e nel giorno della nascita del fanciullo annuncia, con le stesse parole dell' arcangelo Gabriele a Maria Vergine [4], la santità del neonato.

« Si dice », scrive un autore coevo nella biografia di S. Preietto vescovo di Auvergne e martire († 676), « che la madre pochi giorni prima di partorire vedesse in estasi il figlio uscirgli dal fianco bagnato di un' onda di sangue ». Richiesta dal fratello arcidiacono perchè fosse turbata, narra il sogno, e quegli risponde che il figliolo sarebbe stato grande e avrebbe chiusa la sua vita con il martirio. « Credo », conchiude il biografo, « che la madre ne fosse lieta. »

Nella Gallia settentrionale alla madre incinta di S. Ursmaro, vescovo di Lobbes († 713), si presenta in sogno un vecchio con un fanciullo per mano e le dice di nutrirlo. La donna risponde che la carestia domina nel paese, e il vecchio le porge un candido pane che le cresce nelle mani. Al sogno profetico succede l'annunciazione. Il vecchio le manifesta che darà in luce un fanciullo che sosterrà con la predicazione una gran parte nel regno. Quindi mostra alla dormente una scala che toccava il

[1] *M.G.*, Scr. rer. merov., t. II, pp. 1 e 2.
[2] Vedi op. c., p. 78, n. 1.
[3] Op. c., p. 201.
[4] *Luc.* II, 30-33.

cielo con la vetta, come quella di Giacobbe [1]; per essa il figlio sale ed entra in cielo. Ella provasi di seguirlo, ma non può raggiungerlo (*BHL.* 8416). A Berta madre di Switberto, apostolo della Frisia († 713) nato in Inghilterra, mentre dorme con il marito (*BHL.* 7941) appare una stella di meravigliosa grandezza e più splendente del sole, da cui due raggi procedono, l'uno verso la Germania, l'altro verso le Gallie. La stella cade sul letto di Berta e la circonda di luce e di odore. La donna spaventata si desta, narra il sogno al marito e tutti e due ricorrono al vescovo S. Aidano che predice la natività di un vescovo, lucerna della patria e propagatore della fede. S. Willibrordo († 739), un altro apostolo della Frisia, sarebbe stato onorato di un simigliante prodigio. Nella notte della concezione sua madre contempla in sogno (*BHL.* 8935-36) quasi una nuova luna, che cresce fino alla pienezza, quindi le cade in bocca. La donna l'inghiotte e il suo utero diventa splendido. Atterrita interroga un buon prete che le domanda se avesse avuto quel sogno nella notte che si congiunse con il marito. E a risposta affermativa di lei il sacerdote interpreta che la luna del sogno è il nascituro che caccerà l'errore e illuminerà le tenebre.

Una Vita (*BHL.* 7790) di S. Taurino vescovo di Evreux, scritta da un pseudo-Deodato non prima del IX secolo, assegna arbitrariamente questo presule al secolo I della nostra éra, e pretende che la madre di lui nella notte vedesse a sè vicino un angelo che le toccasse il seno con una verga e poco dopo la verga diventasse un giglio odoroso. Così pure una Vita favolosa di S. Maturino di Larchant (Seine-et-Marne), composta (*BHL.* 5720 ; *Act. SS.*, Nov. I, 250-55), tra il IX e il X secolo, pone arbitrariamente questo santo al tempo di Massimiano Erculeo (286-305) e vuole che il padre suo in visione notturna vedesse il figlio entrare in un ovile e ricevere in consegna copioso gregge di pecore. Forse il santo fu presidente di un monastero.

« Si dice », afferma Bernardo di Guido (*BHL.* 3207 ; *Act. SS.*, Febr. II, 712) nella vita di S. Fulcranno vescovo nella Gallia Narbonese († 1006), scritta nel primo quarto del XIV secolo, « che la madre incinta di notte dormendo in visione

[1] *Gen.* XXVIII, 12.

credette germinare un albero frondoso ricco di pomi sotto la cui ombra molti uomini andavano a riposare. » Un sant' uomo spiega : sarebbe nato un figlio di gran merito, destinato ad alti posti nella chiesa, sotto la cui ombra molti avrebbero trovato riposo e refezione.

Rodolfo Glabro ci informa che la madre di S. Guglielmo, abbate di Digione († 1031), era solita raccontare (*BHL.* 8907) di aver visto di notte il suo fanciullo vestito di una dalmatica e subito un raggio di sole aver illustrato la sua destra mammella, e gli angeli aver portato il frutto delle sue viscere in alto.

Secondo la narrazione di un monaco molismense che scrisse per ordine dell' abbate Adone († 1197) la Vita (*BHL.* 7265) di S. Roberto fondatore di Cistercio († 1110), la madre incinta sente in sogno la B. V. domandarle di sposare con un anello d'oro il figlio che portava in seno. E' notissimo che l'ordine dei Cisterciensi fu devotissimo della Madonna, e spesso la divozione di un cristiano alla B. V. fu adombrata da uno spirituale sposalizio tra l'anima divota e la Madonna.

Simile è il sogno della B. Ida contessa di Boulogne, vedova di Eustacchio e figlia di Goffredo Barbato († 1113). Ancora vergine (*BHL.* 4141) mira il sole discendere nel suo seno ; presagio che di lei nascerebbero i re crociati Eustacchio, Goffredo e Baldoino.

La Vita (*BHL.* 8050) di S. Teodorico di Liegi († 1087), composta da un anonimo coevo, attribuisce alla madre un sogno abbastanza curioso. Le sarebbe parso di trovarsi in chiesa e, vestita di abiti sacerdotali, cantar messa senza errore come se l'avesse sempre celebrata, e alla fine della medesima impartire al popolo la benedizione. La donna atterrita teme una disgrazia e comunica le sue apprensioni al marito che se ne ride, quindi a un vergine annosa e pia che l'assicura di non temere. Il suo fanciullo divenne sacerdote. Più verosimile è la visione riferita dai biografi (*BHL.* 4007-10) di S. Ugo abbate di Cluny († 1109). Un sacerdote celebra la messa per la madre incinta e vede nel calice la figura di un fanciullo, presagio del futuro sacerdozio del nascituro.

L'autore anonimo della Vita (*BHL.* 3271-72) di S. Gaucherio, canonico regolare di Limoges († 1130-40 c.), attesta di aver udito dal padre del santo (*ut audivimus ab ipso genitore*) che una notte la madre del fanciullo mentre era gravida avreb-

be visto in sogno di tenere la veste di un cembalo tanto lunga che pareva protendersi dalla terra al cielo. Tirando la veste con la mano avrebbe udito il cembalo risonare in cielo. La medesima avrebbe sognato di tenere con ambo le mani i due corni della luna. In verità S. Gaucherio, osserva il biografo, con l'esempio della vita e con la predicazione chiamò gli uomini al Creatore. S. Paolo apostolo [1] paragonò il predicatore a un timpano fragoroso o cembalo squillante, ma in malo senso. Il biografo dà l'interpretazione anche del secondo sogno : i due corni del pianeta notturno, dice, sarebbero l'amore di Dio e quello del prossimo.

Guigone priore della Certosa, nella Vita (*BHL.* 4016) di S. Ugone di Grenoble († 1132-37 c.) dedicata a Innocenzo II (1130-43),ci fa sapere che la madre del santo vescovo era solita dire che mentre era pregnante dormendo sognò di dar in luce un bel fanciullino portato da S. Pietro e da altri santi in cielo.

Famoso è il sogno della genitrice di S. Bernardo di Chiaravalle (1090-1153). Goffredo nei suoi *Frammenti* (*BHL.* 1207) scritti nel 1145 e nella Vita compiuta intorno al 1147-48 racconta che la madre del santo, morta nel 1106-1107 c. [2], vide nel sonno il frutto delle sue viscere uscirne in forma di un bianco cane macchiato di rosso, formidabilmente abbaiante. Un religioso consultato risponde che di lei nascerà un guardiano della Casa di Dio che latrerebbe contro i nemici della Chiesa e sarebbe un predicatore eccellente.

« E' fama (*fertur*) », scrive (*BHL.* 7916) un discepolo del B. Stefano abbate di Cistercio († 1159), « che la madre, dopo aver concepito il beato, immaginasse dormendo di partorire un agnello che, fatto adulto, diventava conduttore di un gran gregge di pecore. Un servo di Dio predice che al figliolo sarebbe consegnato molto popolo cristiano da istruire (v. S. Maturino).

9. Passando nelle isole britanniche, trovo che la madre di Athelstano, bastardo di Edward primo re d'Inghilterra († 940), vide uscire dal suo seno la luna e illuminare tutto il paese [3], e la madre di S. Ethelwoldo vescovo († 984) fu favorita durante

[1] I *Cor.* XIII, 1.

[2] Cf. VACANDARD, *Vie de saint Bernard*, t. I[2], p. 8.

[3] Cf. DUINE, *Memento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne* (Rennes, 1918), p. 171-72.

il sonno di due visioni. Da prima vede sulla porta (della camera?) levarsi in alto un vessillo, inchinarsi e circondarla, quindi tornare in cielo. Di poi un' aquila uscire dalla sua bocca, volare fino al cielo e sparire. La donna ricorre a una custode di vergini per averne il significato e ne ha una molto ampia interpretazione. La Vita di S. Ethelwoldo fu composta (*BHL.* 2647) da un abbate Wolstano suo discepolo e alunno, forse dell' XI secolo, e prima da un abbate Alfrico (*BHL.* 2646).

10. La immaginosa agiografia irlandese è ricca di cotali racconti.

La Vita di S. Colombano di Bobbio (*BHL.* 1898), irlandese, scritta dal discepolo Giona irlandese poco dopo il 642, scrive che la genitrice dal santo vide nel sonno uscire dal suo seno un sole rutilante che illuminava di gran luce il mondo. « I periti » interpellati rispondono che ella portava nell' utero un uomo egregio che avrebbe provveduto cose utili e opportune a sè e agli altri.

La madre di S. Ciarano o Kyarjano vescovo di Saigir († 528?) avanti alla concezione (*BHL.* 4657-58) vede cadersi una stella in bocca. Turbata ne chiede ai maghi l'interpretazione ed essi rispondono che darà in luce un figlio che sarà famoso in Irlanda fino al termine del mondo. Quella di S. Brendano o Brandano, abbate di Cluain († 557-583), prima del parto (*BHL.* 1439) mira il proprio seno pieno di oro fino e le mammelle rilucenti. Un vescovo Erco, interrogatone dal marito, palesa : nascerà un personaggio di grande potenza e fulgida santità. Quella di S. Lasriano o Lasreano, abbate di Dam Inis, detto pure *Molaissi* († 564 o 571), sogna di aver partorito sette pomi belli e odorosi, l'ultimo dei quali cresce smisuratamente in mano a lei. Racconta il sogno al marito, il quale prevede che nascerà un uomo molto saggio e tramandante odore di virtù [1].

Alla madre di S. Columcilla o Colomba, apostolo dei Pitti († 597), è dato vedere, mentre era addormentata, tra la concezione e il parto (*BHL.* 1884), un angelo che le porta un bellissimo peplo dipinto di tutti i fiori, lo eleva e lo espande nell' aria, e a lei turbata dichiara non poterlo lasciare ; quindi a

[1] Cf. PLUMMER, *Vitae Sanctorum Hiberniae*, t. II, p. 131.

poco a poco il peplo dilegua attraversando campi, monti e boschi (v. § 9). Intanto la genitrice ode una voce che genererà un florido figliolo che convertirà a Dio molte anime o, secondo la Vita (*BHL.* 1886) di Adamnano († 703), da annoverarsi tra i profeti di Dio. A quella di S. Finano, abbate di Cenn Etingh (sec. VI-VII), è concesso vedere pure nel sonno [1] quasi un pesce color d'oro volante da Oriente che le entra per la bocca nel ventre. Un uomo sapiente consultato dice che concepirà un parto mirabile e il nascituro sarà padre di molti e avrà grazia presso Dio e gli uomini. Reminiscenza di frasi evangeliche [2]. Finalmente a quella di S. Edano o Aidano, vescovo di Ferña, detto Maodhog († 626), pare di vedere [3] nella notte della concezione o, secondo altra versione, prima del coniugio, la luna caderle in bocca. Il genitore sogna del pari vedere una stella cadere in bocca alla sposa. Uomini « astuti » annunciano che nascerà un figlio pieno di Spirito Santo (reminiscenza scritturale, op. cit., I, 15), quindi detto Maodhog, cioè *figlio della stella*.

11. Anche la letteratura medievale dell' Oriente conosce il racconto di cui ci occupiamo.

Forse la storiella di Fredegario su la concezione di re Teodorico, di cui si è detto (§ 8), non fu ideata nelle Gallie, ma nelle province orientali dell' impero, o in Italia. Ad ogni modo la letteratura agiografica greca del VI e VII secolo possiede narrazioni somigliantissime alle su riferite.

Una Vita [4] di un S. Alipio monaco stilita nato in Adrianopoli di Paflagonia e morto di novantanove anni al tempo dell' imperatore Eraclio (610-41), composta, a quanto pare, da un discepolo, ci fa sapere che la madre prima della nascita del bambino lo avrebbe visto in forma di un agnello portante su le corna due ceri.

Secondo la biografia [5] dell' asceta S. Teodoro Siceota, vescovo di Anastasiopoli († 613), scritta verosimilmente da un discepolo, la madre del prelato lo avrebbe concepito di con-

[1] Cf. Plummer, op. c., t. II, p. 87.
[2] *Luc.* I, 16 ; II, 52.
[3] *BHL.* 184-85 ; Plummer, op. c., t. II, pp. 141, 295.
[4] Cf. Delehaye, *Les saints stylites*, pp. lxxxii, e 148-49.
[5] *BHG.* 1748 ; Delehaye, op. c., p. cxxiv.

cubito peccaminoso. La notte in cui fu oppressa, dormendo crede vedere una grande e chiara stella discendere dal cielo nel suo utero. Svegliatasi, narra il sogno a un santo vecchio. Questi le risponde che darebbe la vita a un grand' uomo, perchè « la stella, secondo le buone regole dell' interpretazione dei sogni significa l'autorità o potestà regia » ; ma nel suo caso non a un uomo grande in senso materiale, ma spirituale. Teodosio, vescovo di Anastasiopoli, consultato in proposito, emette il medesimo parere. Non sarà inutile osservare che anche la Sacra Scrittura assomiglia il re a una stella (*Num.* XXIV, 17), alla stella mattutina (*Isa.* XIV, 12 ; *Apoc.* XXII, 16), e S. Greallano in alcuni versi antichi irlandesi (*Act. SS.*, Nov. IV, 489) viene detto *stella regii luminis.*

La madre di S. Eutichio, patriarca di Costantinopoli († 582), al dire di una Vita (*BHG.* 657) scritta da un familiare, « narrava di se stessa » che una notte nel sonno vide sè e il letto circondati da una gran luce. A quella di S. Simeone stilita il giuniore, nato in Antiochia di Siria († 596), stando a una Vita (*BHG.* 1690) scritta bensì al tempo di Basilio imperatore (976-1025) ma parafrasi di un documento coevo [1] parve, prima del concepimento, vedere in sogno S. Giovanni Battista (nella chiesa del quale il fanciullo dopo due anni sarebbe battezzato) consegnargli un globo d'incenso. Il giorno dopo lo getta in un turibolo e ne trae un odore ineffabile che riempie tutta la casa. Dopo qualche tempo il Precursore stesso spiega il sogno. In una Vita [2] di S. Daniele stilita nato in Samosata (Siria) nel 409 e tolto ai vivi nel 493, composta, a quanto sembra, da un discepolo, la genitrice nella quiete notturna merita di vedere in visione due grandi lumi. Il marito ed altri presagiscono che germoglierà da lei un fanciullo più splendente delle stelle.

12. I più antichi documenti cristiani, gli Evangeli e gli Atti degli Apostoli apocrifi, le Passioni o Gesta dei martiri favolose, e gli autori delle *Vitae Patrum*, Palladio, S. Atanasio d'Alessandria, Teodoreto, Cirillo di Scitopoli, tra i greci ; Severo Sulpizio, Girolamo, Paolino, Posidio, Fortunato, Gregorio di Tours tra

[1] Cf. Delehaye, op. c., p. lx.
[2] Cf. Delehaye, op. c., pp. xlii, xlv, 1-2.

i latini, riferiscono bensì preannunciazioni di nascite e di concepimenti di personaggi illustri e segni miracolosi durante questi avvenimenti (vedi il § 1), ma ignorano il sogno simbolico della madre incinta.

Unica eccezione, per quanto io sappia, è la Vita (*BHG*. 583) di S. Efrem Siro († 368), scritta nel IV secolo da S. Gregorio Nisseno. L'autore narra : « È fama che Efrem dicesse di se stesso : dopo la puerizia aver visto nascere presso la sua lingua una vite assai fruttifera che cresceva sì da riempirne tutta la terra, e quanto più gli uccelli venendo ad essa ne mangiavano tanto più la vite abbondava di grappoli. » E una Vita anonima (*BHG*. 584) attribuisce la stessa visione in sogno ai genitori del santo.

13. Tra i latini Donato [1] riferisce che la madre pregnante del poeta Virgilio sognò di germogliare un ramoscello di lauro, che a contatto del terreno attechisce e cresce subito in albero maturo e coperto di fiori e di pomi ; e Lampridio (*Vita Commodi Antonini*) racconta che Faustina, mentre recava in seno Commodo e il fratello, credette in sogno di sgravarsi di due serpenti, tra i quali uno più feroce.

Nel secolo V dell' era volgare il poeta Nonno nelle *Dionisiache* (c. VII) introduce Sémele madre di Bacco a sognare, prima del concepimento, di essere colpita da un fulmine. Atterrita consulta l'oracolo, e ne ha in risposta : diventerà feconda in mezzo ai fulmini per opera del Padre degli Dei e degli uomini.

Secondo la testimonianza di Cicerone (*De divinatione*, I, 20) Filisto, scrittore contemporaneo di Dionigi, narrava che la madre del tiranno di Siracusa pregnante sognò di aver partorito un satirello ; consultò i Galeoti, interpreti dei sogni in Sicilia, e ne ebbe in risposta che il nascituro sarebbe stato famoso nella Grecia con lunga fortuna. E Pontico Eraclide discepolo di Platone (*De divinat.*, I, 23) raccontava che quella di Falaride mirò i simulacri degli dei consacrati nella sua casa, tra i quali Mercurio, da una tazza nella destra mano versare sangue, che, toccata la terra, ribollì e riempì tutta l'abitazione. La crudeltà del fiero figliolo comprovò la realtà del sogno.

[1] Cf. Brummer, *Vitae Vergilianae*, p. 1-2.

Plutarco riferisce (*Pericle*, 3) che pochi giorni prima del parto alla madre di Pericle che dormiva sembrò di partorire un leone. Lo stesso autore (*Alessandro*, 2) narra che Olimpia nella notte prima di congiungersi maritalmente con Filippo di Macedonia credette di essere colpita nel ventre da un fulmine scoppiato dopo il tuono, donde un gran fuoco si accende sparsosi qua e là in fiamme. Un indovino consultato predice che la regina darebbe al mondo un figlio animoso fornito dell'indole del leone. Con questo racconto pare che Plutarco voglia dire che Olimpia prima del coito maritale sarebbe stata fecondata da un fulmine di Giove (Ammone), di cui Alessandro appunto fu detto figliolo. Infatti Plutarco continua dicendo che Filippo, dopo le nozze, in sogno sigillò l'utero della moglie con un anello portante scolpita l'immagine del leone. Con questo secondo sogno Plutarco par voglia significare che Filippo stesso con quella autenticazione solenne riconobbe che l'utero della sposa era stato ripieno non per opera sua, ma del nume.

14. Passiamo nell' Asia. La madre di Apollonio di Tiane (sec. I), ritenuto operatore di arti magiche e divine [1], mentre lo portava in seno, in una visione vede Proteo, a cui domanda chi nascerebbe da lei ; a cui il nume risponde : « Io Proteo dio degli egiziani. »

Ecuba [2] durante la quiete notturna mentre aveva in seno Paride sogna di sgravarsi di una fiaccola ardente. L'oracolo di Apollo consultato da Priamo sul senso del sogno risponde essere necessario toglier di mezzo il nascituro perchè sarebbe stato la ruina di Troia e la peste di Pergamo ; secondo altre versioni, avrebbe abbrucciato tutta l'Asia. Il re per allontanare la disgrazia, aggiungono altri autori, dà ordine a un soldato di esporre il neonato in luogo deserto perchè venisse divorato dalle fiere. Ma Ecuba, fatta consapevole del crudele comando, lo fa allevare segretamente da un pastore sul monte Ida. Oppure, secondo altre fonti, un pastore trovato il meschinello, preso da pietà, lo nutre nella sua abitazione.

[1] Cf. BAUR, *Apollonius von Tyana*, in *Tübinger Zeitschrift für Theologie*, an. 1832.

[2] CICERONE, *De Divinat.*, I, 21.

Erodoto (484-408 a. G. C.) riferisce nelle sue Storie[1] parecchi sogni profetici. Due di questi (I, 107-113) hanno relazione con il sogno della madre. Astiage, avo materno di Ciro (an. 550 a. G. C.), vede in sogno la figlia Mandane emettere tanta urina da riempire la città e da inondare tutta l'Asia ; e uditane la spiegazione dai magi interpreti dei sogni, è atterrito. E dopo che Mandane ebbe sposato Cambise, Astiage ha un' altra visione : vede dal membro genitale della figlia nascere una vite da ricoprirne tutta l'Asia. I magi stessi avendo annunziato che la prole s'impadronirà del suo regno, egli tiene in custodia la figlia per sopprimerne il neonato, e appena venuto alla luce, dà mandato ad Arpago di spegnerlo. Un pastore lo espone in luogo deserto presso il Ponte Eusino ; ma la moglie del pastore suggerisce di alimentarlo e di sostituire alla prole di Mandane un proprio figlio nato morto.

Secondo la leggenda di Zarathustra (sec. V-VI a. G. C.), a giudizio degli eruditi nata parecchio tempo dopo la morte del profeta, la genitrice di lui avrebbe contemplato in sogno le lotte riservate al figlio che di lei doveva nascere.

Nelle antiche letterature dell' Estremo Oriente (sec . VIII a. G. C.?) mogli e madri di uomini illustri, re, imperatori ec. hanno il privilegio, mentre dormono, di vedere una gran luce celeste, spesso il sole o la luna o una stella, alle volte per la bocca, entrare nell' utero a fecondarle, oppure credono di rimanere pregne odorando un fiore. E imperatori della Cina e del Giappone godono del favore di mirare l'astro del giorno o della notte penetrare nella bocca della sposa quindi nel suo seno, oppure darsi in mano a loro per essere consegnato alla principessa. Il giorno dopo gl' indovini interrogati rispondono che si tratta del nascimento del principe ereditario del trono. Evidentemente si tratta di sogni fecondatori come quello di Olimpia narrato da Plutarco (§ 13).

Lontano dalle grandi biblioteche, non ho alcuna pretesa di aver fatto una enumerazione completa, la credo però sufficente per le conclusioni generali che intendo trarre da questo studio.

15. Questi racconti del sogno foriero della madre incinta

[1] I, 34, 209 ; III, 30, 124 ; VI, 107, 118 ; VII, 12-14, 17-19,

provengono da cause di ordine diverso. E prima di ordine naturale. Le donne gravide, come si prendono ogni cura per evitare al nascituro il benchè lieve difetto, così ricorrono ad ogni sorta di espedienti per conoscere e assicurarsi o del sesso, o delle qualità fisiche e morali, o della fortuna di quel piccolo essere a loro tanto caro; prognosticano dalle stagioni, dalle lunazioni, dai giorni del mese, dalle condizioni di loro salute fisica o morale; interrogano indovini e streghe; ricorrono a veglie, a digiuni, a macerazioni, a pratiche superstiziose, a preghiere [1] e scrutano il senso dei sogni che hanno durante la gravidanza.

Le donne incinte, causa lo stato irregolare del loro organismo, come nella veglia sono soggette a giochi di fantasia, così durante il sonno a molti e strani sogni. Anche l'*Ecclesiastico* (XXXIV, 5-6) vi accenna: « divinazioni, prognostici e sogni son cose vane, quali fantastica la mente di una donna in parto ». Ora quando in un paese domini la credenza che i sogni siano in tutto o in parte significativi (e questa persuasione era comunissima presso gli antichi e oggi non è meno diffusa presso il volgo di tutti i paesi) è ovvio che le madri gravide si convincano che i sogni di quel tempo riguardino il nascituro e i suoi futuri destini. In quel tempo esse non pensano che al dolce pondo del loro seno, si struggono del desiderio di conoscerne in antecedenza, come il sesso e le fattezze, così i casi della futura vita; quindi naturalmente si persuadono che tutto ciò che fanno e subiscono, massime i sogni misteriosi della notte, si riferiscano a colui che assorbe tutti i loro pensieri; molto più che durante il tempo della gravidanza, non vivendo che per il frutto delle loro viscere, non pensando che a lui, non parlando che di lui, non fantasticando che intorno a lui, di frequente lo sognano veramente.

Così gli antichi pensarono che i sogni dei principi, dei capi della tribù, dei padri di famiglia si riferissero al regno, al popolo, alla tribù, alla famiglia, ne annunziassero le loro future vicende, e ciò che doveva farsi o evitarsi dal popolo, dalla tribù ec. per conseguire la vittoria, la pace, la prosperità ec.

[1] Cf. Pitrè, *Usi natalizi, nuziali e funebri del popolo siciliano* (Palermo, 1879), p. 6-16.

16. La gravidanza dura ordinariamente nove mesi, e quindi i sogni di quel tempo sono parecchi. Le madri fino dalle antiche età rivolsero la loro attenzione ai sogni della prima notte, giudicata la notte del concepimento, e diedero a quelli una decisiva importanza, una infallibile significazione. Nel secolo VII della nostra éra, come si è detto (§ 8), Fredegario Scolastico narra essere stata credenza comune che i sogni degli sposi nella prima notte del matrimonio debbano avverarsi. Infatti la padrona della schiava Lidia, cioè della futura madre di re Teodorico, secondo Fredegario [1], avrebbe detto alla giovinetta : « Quando t' accosterai al marito riferiscimi il giorno dopo tutto ciò che vedrai sognando in quella notte, perchè si crede vero ciò che gli sposi sognano la prima notte. » Anche i biografi dei SS. Teodoro Siceota (§ 11), di parecchi santi del Irlanda (§ 10) e della Frisia (§ 8), e, più recentemente, l'autore dell' *Elogio* di Can Grande della Scala (§ 6), alludono manifestamente a questa popolare credenza, poichè essi mettono in evidenza, più o meno, che il sogno simbolico della madre incinta sarebbe avvenuto nella prima notte della coabitazione con il marito.

17. Gli antichi conoscevano interpreti autorizzati dei sogni e possedevano un corpo di dottrine, più o meno fantastiche, per l'interpretazione dei medesimi. Cicerone (*De Divinat.*, I, 20) parla di un celebre sacerdote interprete di sogni, coevo di Platone, di nome Antifonte. Pausania (sec. II della nostra età) ci fa sapere (I, 34, 4 ; V, 23, 6) che i delubri del suo tempo erano abitati da molti interpreti di sogni. Lo Scoliaste di Persio ci dice (II, 56) che ciò incontravasi specialmente nei templi dei Dioscuri, a cui ricorrevasi per la guarigione delle infermità. Erodoto (I, 128 ; IV, 172 ; VIII, 134) e Cicerone stesso (*De Divinat.*, I, 41) parlano di magi interpreti dei sogni e di templi o altri luoghi ove davansi i responsi. Gli Assiri e i Caldei conoscevano una copiosa letteratura intorno all' esegesi dei sogni. Il Faraone dell' *Esodo* (XLI, 8) per avere l'interpretazione dei suoi due famosi sogni delle vacche grasse e magre e delle spiche piene e vuote, « mandò a chiamare tutti i magi e i savi dell' Egitto ». Nel libro I dell' Iliade

[1] *Chronicae*, II, 57ª.

Achille, (v. 62-65) quando la pestilenza infuria nel campo Acheo, così parla :

> *'Αλλ' ἄγε δή τινα μάντιν ἐρείομεν ἢ ἱερῆα*
> *ἢ καὶ ὀνειροπόλον — καὶ γάρ τ' ὄναρ ἐκ Διός ἐστιν —*
> *ὅς κ' εἴποι ὅτι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος 'Απόλλων.*

Anche gli antichi Brettoni per conoscere il futuro interrogavano dei maghi [1], come si raccoglie dalle leggende agiografiche irlandesi (§ 10).

Le antiche superstizioni non scomparvero tra i popoli fatti cristiani ; per non dire che in alcuni luoghi, almeno in parte, sopravvivono. Una leggenda medievale (*BHL.* 7478-79) racconta che nel VI secolo due genitori cristiani di Dol in Brettagna, volendo conoscere la futura sorte del neonato si recarono presso un « magister librarius » ; e questi suggerì di fare una verga d'argento uguale in altezza alla madre e di pregare Dio per essere illuminati. Evidentemente quest' uso superstizioso proveniva da costumanze degli antenati pagani.

Il Passavanti nel suo *Trattato dei sogni* (sec. XIV) scriveva, che a suo tempo « alcuni prosuntuosi si mettevano a interpretare ogni sogno dicendo che tutti i sogni hanno alcuna significatione ».

Quindi nulla di più naturale che le donne gravide fino dall' antichità, per avere l'interpretazione dei loro sogni, creduti significativi e veritieri, massime quelli della prima notte, si volgessero agli oracoli, ai sacerdoti, ai maghi e ad altri interpreti officiali, oppure a persone reputate esperte o illuminate dagli dei, ad esempio ai più vecchi della tribù, della famiglia ec. ; e, dopo l'avvenimento del cristianesimo, non cessassero di interpellare indovini e streghe, oppure personaggi venerati per la loro autorità spirituale o santa vita, ad esempio vescovi, sacerdoti, monaci, solitari ecc.

Ciò posto, chi potrebbe affermare che tutti i su esposti racconti e simili siano privi di ogni fondamento storico? Infatti, dato che le donne incinte siano soggette a sogni frequenti e strani ; data la generale credenza del popolo sul significato dei sogni, e che i sogni delle madri gravide, specie

[1] *Historia Brittonum*, in *Chronica Minora*, t. III, *M. G.* Auct. ant. t. XIII, pp. 150, 180, 184.

della prima notte, riguardino il nascituro e siano veritieri, nulla di più ovvio che esse abbiano desiderato di conoscere l'esatta interpretazione di quei sogni presso di coloro che avrebbero potuto fornirla, e avutala, l'abbiano palesata ad altri e ne abbiano conservato memoria.

18. I popoli antichi generalmente furono persuasi che i fatti importanti della storia venissero preannunziati o accompagnati da presagi e segni precursori, in modo particolare il concepimento, la procreazione e l'allevamento di quegli uomini che sogliono condurre gli avvenimenti o distinguersi nel corso dei medesimi (vedi: §§ 1-3). Nulla quindi di più ovvio che durante la vita di quegli illustri personaggi o dopo la loro scomparsa, i curiosi abbiano desiderato conoscere i sogni della loro genitrice durante lo stato interessante, ne abbiano fatto ricerca presso chi poteva informarli, siano riusciti a trovarli e, stiracchiando più o meno gli elementi raccolti, e interpretandoli più o meno liberamente, si siano persuasi che i sogni fossero stati confermati dai fatti.

I bigliettini della ventura portati in giro per le vie da venditori girovaghi e tirati in sorte dagli sfaccendati, ci presentano qualche cosa di simile. Non di rado chi li ha estratti in sorte, dopo averli letti ed esaminati, dichiara di riconoscere che corrispondono più o meno alla sua indole, al suo temperamento e ai casi della sua vita. E spesso pure persone del volgo cadute in qualche disgrazia o favorite dalla fortuna si sentono esclamare: « adesso, sì, capisco ciò che mi avviene; l'altro dì o l'altro anno feci quel tal sogno; sognai quel tal numero o quella tal cosa »; numeri e oggetti che, secondo le dottrine correnti nell' interpretazione dei sogni, significano appunto o la buona o la mala ventura o preludono a questo o a quel fatto.

19. Quantunque le madri degli uomini illustri ordinariamente siano scomparse quando i loro rampolli vengono in rinomanza, tuttavia qualche volta esse vissero fino a vedere i loro figlioli salire a gradi eccelsi e a pubblici onori; e quindi hanno potuto raccontare in tarda età i sogni della loro gravidanza, i sogni che più le colpirono, le rallegrarono o intimorirono. Alcuni dei nostri biografi, ad esempio di S. Eutichio di Costantinopoli (§ 11), di S. Preietto di Auvergne, di S. Gaucherio di Limoges, di S. Guglielmo di Digione, di S. Ugone

di Grenoble (§ 8), di S. Arialdo di Milano, di S. Alberto di Messina, di S. Andrea Corsini (§ 6), invocano apertamente la testimonianza stessa della genitrice e affermano di averne ricevuto notizia da un contemporaneo del fatto. Certo questa testimonianza dev' essere criticamente vagliata come tutte le altre, perchè certi biografi di larga coscienza potrebbero averne usato come di un espediente o artificio rettorico. Ma come potrebbe mettersi da parte l'affermazione dei biografi di S. Preietto e di S. Arialdo, testimoni contemporanei e rispettabili? Convengo che è malagevole allo storico apprezzare esattamente il valore di siffatte testimonianze e, in generale, scrutare con frutto cose tanto intime; ma chi vorrebbe dare una smentita ai racconti di quei due eccellenti biografi? Del resto chi ammette, come si legge nella Sapienza di Sirac (XXIV, 5-6) che « i sogni son cose vane » ma alcune volte « sono mandati dall' Altissimo in una sua visita », non può meravigliarsi se talvolta egli abbia voluto palesare con un' annunciazione superna, o adombrare nei sogni delle madri, o in altro modo manifestare le glorie degli uomini straordinarî che da loro sarebbero nati.

20. Il critico dovrà esaminare, caso per caso, l'attendibilità delle singole narrazioni che gli si presentano. Senza dubbio alcune provengono da testimonianze molto lontane dagli avvenimenti; testimonianze che, causa la lunga trasmissione, sogliono modificarsi e corrompersi. Ad esempio, i *Monumenta ordinis servorum Sanctae Mariae* non parlano del preteso sogno simbolico della madre incinta di S. Filippo Benizzi (§ 6). Il racconto che ce lo riferisce è posteriore di parecchi secoli alla morte del santo. Così pure, come si è detto, la vita latina del B. Torello di Poppi, la più antica, tace della visione della genitrice, riferita in un documento posteriore.

Il Beda (sec. VIII) nella sua *Historia ecclesiastica gentis Anglorum*, mentre parla di alcuni dei detti santi irlandesi, tace dei prodigî che, secondo i sopracitati biografi (§ 10), avrebbero onorato la loro nascita. Il codice più antico contenente le Vite dei principali santi irlandesi appartiene al XIV secolo. Non dico che quelle biografie discendano tutte a quel tempo, ma non sono di molti secoli più antiche. Anche i biografi di S. Emerio di Catalogna (§ 5), di S. Cono di Lucania, di S. Pellegrino di Modena, e della B. Emilia Bicchieri (§ 6)

scrissero parecchi secoli dopo gli avvenimenti. Inoltre le tradizioni raccolte da Fredegario Scolastico (§ 8), per tacere d'altro, contengono notizie contrastanti con documenti antichi e degni di fede. Iordanes [1] fa nascere re Teodorico non da una Lidia, schiava, ma da una Erelieva, concubina di Thiudimer; e l'Anonimo Valesiano [2] da una Everelina gotica cattolica, concubina di Walamir, che avrebbe preso il nome di Eusebia (il nome, come il lettore ricorderà, della pretesa padrona della schiava Lidia, madre del re).

La Vita di S. Efrem siro (§ 12) è pure in contradizione con il racconto più antico di S. Gregorio Nisseno intorno allo stesso argomento. Indizî son questi di racconti popolari correnti di bocca in bocca, dalla trasmissione più o meno alterati, e quindi soggetti a cauzione.

Probabilmente alcune delle narrazioni, di cui ci occupiamo, furono poste in circolazione da anonimi, o dopo la morte di quei personaggi famosi o anche quand' essi tutt' ora vivevano e per le gesta ed opere loro suscitavano ammirazione ed entusiasmo nelle moltitudini, e, sia perchè non prive di qualche bellezza artistica, sia perchè conformi al sentimento delle masse, ebbero corso presto e si diffusero ovunque. Pervenute alle orecchie di scrittori, che imprendevano a narrare la vita di quegli uomini straordinarî e raccoglievano materiali in proposito, furono considerate da loro come tradizioni orali degne di rispetto e veritiere e accolte nei loro scritti. Quindi si spiegherebbe come queste narrazioni anonime, da loro raccolte, spesso non siano uniformi, perchè le invenzioni di autori popolari, pur intorno al medesimo soggetto, non di rado sono divergenti.

Tale parmi sia il caso dei primi biografi di S. Domenico di Gusman. Infatti leggendo (§ 5) il B. Giordano e fra Pietro Ferrand, scrittori contemporanei e certamente ambedue rispettabili, è dato notare come quindici anni dopo la morte del santo le tradizioni orali, a cui i due biografi attinsero, corressero qua e là nelle labbra del volgo molto vaghe e incerte. Infatti il primo di essi ci dice che « la madre del santo nella giovanile età di Domenico vide una stella in fronte al fanciullo

[1] In *M.G.*, Auct. ant., t. V, p. 128.
[2] In *Chronica Minora*, I, 322.

prefigurante il dissipatore delle tenebre spirituali »; e al contrario il secondo narra che la madre di lui « prima della concezione sognò di portare in seno un cagnolino recante nella bocca una facella accesa; il quale uscito dall' utero sembrava incendiare tutto il mondo, simboleggiante il grande predicatore ». E mentre il secondo biografo non tace della visione riferita dal B. Giordano, anzi la riporta quasi con le stesse parole di lui, narra che non alla madre, ma bensì « a una certa matrona che levò S. Domenico dal fonte battesimale, sarebbe stato concesso di vedere in visione il fanciullo con una stella in fronte, segno presago dell' illuminatore delle tenebre del mondo ». Adunque i due biografi attinsero a tradizioni popolari che dopo quindici e più anni si presentavano in diverse maniere, attribuendo una stessa visione ora ad una, ora ad altra donna, ora a un tempo, ora a un altro.

Altri dei citati racconti derivano da autori sospetti, o per mala fede, o perchè dotati di una gran dose di fantasia o di credulità, oppure perchè mossi a scrivere per puri motivi di adulazione o di edificazione dei lettori. Ad esempio la leggenda di Zarathustra e la Vita di Apollonio di Tiane sono molto screditate presso gli eruditi; e Plutarco e Donato passano per autori molto proclivi ad accogliere nei loro scritti tradizioni d'ogni genere.

Parecchie Vite di santi, sopra citate, ad esempio quelle di S. Willibrordo di Alcuino e di S. Ursmaro di Ansano (§ 8), intessute dei soliti luoghi comuni e ricolme di prodigî strepitosissimi, senza alcun dubbio furono inspirate di preferenza da interesse di edificazione.

Gli autori della Vita di S. Teodoro Siceota (§ 11), della B. Gherardesca di Pisa (§ 6) ed altri furono uomini dediti alle vane osservazioni di augurî, di sortilegî, e simili. Il primo parla con serietà delle regole da seguirsi per l'interpretazione dei sogni. E il secondo della salvia, della sabina (sorta di cipresso) e del rosmarino, vale a dire delle piante usate dagli antichi per usi superstiziosi e magici.

Il biografo di S. Switberto poi è sospettissimo (§ 8) perchè scrive sotto il falso nome di Marcellino (*BHL.* 7941).

Finalmente i ricordati agiografi sono nella maggior parte autori anonimi e d'incerta età. Di più alcuni, ad esempio Gregorio Nisseno (§ 12), e i biografi di Geroldo, di Fulcranno, di

Stefano di Cistercio (§ 8), di Wolfkango di Ratisbona (§ 7), di Alberto di Messina (§ 6), ec., sembrano non avere essi medesimi avuta piena fiducia in ciò che narrano. Certo il Giovio non credette alla storiella del sogno profetico della moglie di Lorenzo il Magnifico, da lui riferita come favola di bambinaie. E fra Mariano da Firenze che nel 1518 scrisse i cenni biografici della B. Cecilia Copoli (§ 6) « tendeva », come scrive l'*Archivum Franciscanum historicum* (l. c., p. 365, in nota) « alle forme perfette e miracolose ».

21. I rètori greci [1] enumerano al primo posto tra i luoghi donde gli autori di elogî, di panegirici e di altri simili lavori, avrebbero potuto attingere materia per il loro componimento, *il sogno della madre*. Essi erano dunque persuasi che nella vita degli uomini « di poema degnissimi e d'istoria » il sogno della madre non potesse mancare o, almeno, fosse assai frequente. Ammessa cotesta teoria, gli scrittori pedanti e ligî alle regole, non trovando alcun sogno nella tradizione orale o scritta del personaggio di cui o in prosa o in verso si accingevano a trattare, naturalmente erano tentati e spinti a congetturarlo, a fantasticarlo, perchè il loro lavoro fosse perfetto secondo i tipi proposti. Nè richiedevansi facoltà inventive straordinarie per figurarselo. Era facile ispirarsi o al nome o al soprannome dell' eroe, o al suo stemma, o alle sue doti fisiche e alla sua indole morale, o ai fatti culminanti della sua vita e della sua attività guerresca, scientifica, letteraria ec. Essi erano sicuri che i loro racconti non sarebbero stati smentiti, perchè quando li composero, le madri degli elogiati o altri contemporanei del nascimento erano morti e da un pezzo. Ad esempio, io crederei che il Ferreti nel suo *Elogio di Can Grande* e il Boccaccio nella sua *Vita di Dante*, tra gli Umanisti (§ 6), e Alcuino e altri agiografi del Rinascimento carolingio (§ 8 e 10) nei loro lavori agiografici, abbiano ideato il sogno presago della genitrice unicamente per preoccupazioni letterarie di cotal genere. Il Ferreti si è probabilmente ispirato al nome (Cane) e allo stemma (la Scala) del signore di Verona ; e il Boccaccio alla leggenda di Virgilio narrata da Donato [2]. Donato stesso ha desunto il

[1] SPENGEL, *Rhetores graeci*, t. II, p. 109-12 ; t. III, p. 331-446.
[2] Cf. *Storia letteraria d'Italia* ec. *Le Vite di Dante* ec., pp. 13, 23, 64, 704.

suo fantastico racconto del *virgulto* di lauro del sogno foriero della madre di Virgilio dal nome del poeta e dall' ufficio di lui, cioè *Virga* a *Virgilius* e il *virgulto* dall' *alloro*, albero sacro ad Apollo.

Anche i celebri sogni della letteratura greca e latina, cioè quelli delle madri di Paride, causa prima della decennale guerra di Troia, di Dionigi, di Falaride, e di Commodo, tiranni, e di Apollonio di Tiane, mago proteiforme (§§ 13-14), sembrano suggeriti dall' indole, e dalla storia di quei personaggi. Cicerone [1] così pensava fino dal suo tempo dei sogni relativi a Priamo, a Dionigi e a Falaride.

Parecchi altri biografi, seguaci dei sistemi rettorici prevalenti, credo abbiano desunto il loro sogno simbolico o dal nome dell' eroe (ad esempio di S. Cono, di S. Torello, di S. Chiara, di Leone X ec., § 6) o da particolari caratteri dell' eroe, vale a dire dal suo abito religioso, dal suo ufficio (di abbate o di vescovo cioè di pastore d'anime) o da avvenimenti della sua vita (di predicatore, di vescovo, di sacerdote ec.).

22. In cotale argomento non è agevole distinguere tra invenzioni dirette e plagî più o meno coscienti. Certi temi di favole, di fiabe, di novelle, di leggende ec. che piacciono alle moltitudini, continuano a ronzare dentro i loro cervelli, s'imprimono nella loro memoria, diventano come un patrimonio letterario comune, e gli scrittori, popolari o no, data occasione, ne usano a man salva, facendosi belli, consapevolmente o no, della roba altrui. Ora non credo possa dubitarsi che non pochi dei sopra ricordati racconti non provengano da plagi più o meno consapevoli. Ad esempio la face di Ecuba ha larghe ripercussioni nelle letterature occidentali. Come la moglie di Priamo sogna di partorire *una face ardente che abbrucia tutta l'Asia*, così la genitrice di S. Cono crede di dar in luce *una gran face;* quella di Ezzelino da Romano *una facella che abbrucia la Marca di Treviso* (§ 6), e quella di S. Domenico (§ 5) un cagnolino recante in bocca *una fiaccola accesa che abbrucia tutto il mondo.* Raccontasi pure in documenti agiografici del XII secolo [2] che il futuro papa Gregorio VII

[1] *De Divinat.*, I, 21 ; II, 9, 67.
[2] *Act. SS.*, Mai t. VI, p. 112.

(† 1085) da fanciullo mirò dalla sua bocca uscir *fuoco che incendiava tutto il mondo.* Chi non dirà che questi racconti, ripetuti qua e là di secolo in secolo, in forme pressochè stereotipate, non derivino l'uno dall' altro, mediatamente o immediatamente, intenzionalmente o senza intenzione?

Il racconto stesso del sogno di Ecuba risale a più alte sorgenti. Non solo Priamo, udito il responso dell' oracolo ordina di esporre il neonato in luogo deserto, ed Ecuba, informata del crudele comando, fa educare secretamente il fanciullo da un pastore sul monte Ida; ma Acrisio re di Argo, secondo Esiodo (nella *Teogonia*), temendo su la fede di un oracolo di essere detronizzato da Perseo figlio di Danae, comanda di gettare in mare la figlia con il nipote in una cassa, e questa si impiglia nella rete di un pescatore; ed Astiage, re dei Medi [1], avendo imparato dai magi interpreti dei sogni quello di Mandane, ordina a un pastore di esporre il fanciullo in luogo deserto verso il Ponte Eusino, e la moglie del pastore suggerisce al marito di alimentarlo. Già Esiodo (nella *Teogonia*) narrava che Rea per sottrarre Giove all' ira di Saturno, suo marito, secondo l'oracolo si ritrasse a Creta e fece allevare e nutrire il figlio su la montagna Argea. I sogni pure di Astiage, di cui si è detto (§ 14), hanno qualche somiglianza con quello di Ecuba. Infatti il re medo da prima vede in sogno l'urina di Mandane *inondare tutta l'Asia*; e nella seconda volta nascere dalla figliola una vite che estendevasi e *copriva tutta l'Asia.* Le fonti greche più antiche, cioè Esiodo e Omero, ignorano il sogno di Ecuba.

Anche la *vite* di Mandane ebbe molta fortuna nella letteratura cristiana orientale e occidentale. Il lettore ricorderà la visione di S. Efrem (§ 12) che avrebbe visto nascergli presso la lingua una *vite che riempiva tutta la terra,* vite che in altro documento posteriore è vista dai genitori. La madre di S. Emerio di Catalogna (§ 5), *Candida* di nome, contempla in notturna visione uscirgli dal piede sinistro un virgulto di *vite che cresceva da ricoprirne tutta la terra.* Il biografo aggiunge che sotto la vite una *colomba* venne a posarsi. Il B. Odone, secondo abbate di Cluny, nella Vita di S. Geraldo, conte di

[1] **Erodoto, I, 108-13.**

Aurillac († 909), scritta nel 924-26 [1] raccoglie una voce diffusa a' suoi tempi (*aiunt*) che il padre del conte in sogno avesse mirato uscirgli dal pollice del piede destro *un virgulto che a poco a poco cresceva in un grande albero che stendevasi dapertutto.*

I piedi, per un eufemismo biblico [2] e orientale, [3] potrebbero stare per le parti vergognose del corpo ricordate da Erodoto. Forse in altri racconti consimili la crudezza del linguaggio primitivo è stata ammollita.

E la *vite* di Mandane forse ha un eco nel sogno della schiava Lidia (§ 8), a cui parve vedere uscirle dall' ombelico (eufemismo ?) un *albero* e salire così alto da raggiungere il cielo ; e della madre di S. Fulcranno († 1006) della Gallia Narbonese che immagina di partorire un albero frondoso ricco di pomi sotto la cui ombra molti uomini andavano a riposare.

Del pari il sogno attribuito dal poeta Nonno alla madre di Bacco è identico a quello di Olimpia, genitrice di Alessandro Magno, narrato da Plutarco (§ 13). E forse il poeta (sec. V) deriva da Plutarco (sec. I). Dovendo narrare il trionfo di Bacco nell' India, probabilmente s'inspirò alla spedizione del re macedone in quel paese ; e immaginò che il nascimento del nume fosse avvenuto in modo simile a quello di Alessandro.

Ercole fanciullo, secondo la favola, fu veduto strozzare in cuna i serpenti, e la nutrice di Roscio [4] vide il fanciullo attortigliato da un serpente. Le lotte del primo e del secondo somigliano certamente a quelle che le madri di Zarathustra (§ 14) e di S. Pellegrino di Modena (§ 6) avrebbero contemplato, del profeta combattente contro i suoi nemici e del santo contro i demonî.

Cicerone [5] riferisce che Dinone nei suoi libri su la Persia narrava che mentre Ciro dormiva sognò di vedere il sole a' suoi piedi ; tentò di prenderlo con le mani tre volte, ma indarno. I magi interrogati rispondono che il triplice tentativo del principe significava che avrebbe regnato trent' anni, come

[1] Cf. *Anal. Boll.*, t. XIV, p. 89 ; *BHL.* 3411 ; *Act. SS.*, Oct. t. VI, p. 302.

[2] *Isaia*, VII, 20 ; XXXVI, 12.

[3] Cf. *Revue biblique*, an. 1922, p. 233.

[4] Cicerone, *De Divinat.*, I, 36.

[5] *De Divinat.*, I, 23.

avvenne. Ora la madre di S. Gaucherio (§ 8) sarebbe stata più fortunata del gran conquistatore ; in sogno avrebbe tenuto con le mani la luna per le due corna.

Nel medioevo i predicatori venivano comunemente paragonati ai *cani* (guardiani), secondo una frase d'Isaia (LIV, 10-11) che assomiglia i profeti e le autorità sacre d'Israele negligenti nel loro ufficio a cani mutoli che non sanno latrare. S. Bernardo stesso di Chiaravalle nelle sue opere [1] assomiglia se stesso predicatore a un cane latrante contro i malvagi cristiani e gli eretici. Non è punto inverosimile che il primo biografo del S. Dottore abbia raccolto il racconto su riferito (§ 8) da una diceria corrente ai suoi tempi suggerita a un anonimo autore popolare, entusiasta del celebre predicatore, dalla metafora del *cane*, metafora da S. Bernardo stesso messa in giro e dal volgo bene accolta. E forse altri nei secoli seguenti imitarono questa fantasia a proposito di altri predicatori famosi. Una Vita di S. Giovanni, vescovo di Cuenca in Spagna († 1207), composta circa quattro secoli dopo, pretende che il padre del santo, prima che il figlio uscisse alla luce durante il notturno riposo vedesse la camera invasa da pipistrelli messi in fuga da un *cagnolino latrante*, candido come neve, partorito dalla moglie [2]. Così pure il fondatore del monastero di Cistercio dal più antico biografo assomigliato a un agnello, negli autori posteriori fu rappresentato (§ 8) sotto le forme di *un cagnolino*, precisamente come S. Bernardo, che fu il più celebre monaco di Cistercio. Questo medesimo sogno si legge, come si è visto, nelle biografie di S. Domenico e di S. Vincenzo Ferrer, ambedue predicatori famosi del medioevo (§ 5). Tutto ciò ingenera il sospetto che questi autori posteriori a S. Bernardo, mediatamente o immediatamente, abbiano attinto alla medesima sorgente, cioè alla Vita del S. Dottore.

Il sogno della madre cui sarebbe stato concesso di mirare il nascituro vestito degli abiti del grado che otterrà, o dell' ordine cui darà il nome, appare la prima volta, a quanto sembra, in S. Guglielmo, abbate di Digione († 1031), quindi in S. Agnese di Boemia († 1287), e nel secolo XIV perviene in

[1] Cf. *Act. SS.*, Aug. t. IV, p. 259 in nota.
[2] *Act. SS.*, Ian. t. III, p. 510.

Italia, ove si riscontra più volte, nel B. Giacomo di Mevania, nella B. Emilia Bicchieri e in S. Camillo de Lellis. La grande somiglianza di questi racconti ingenera il dubbio di una reale dipendenza dell' uno dall' altro; dipendenza che credo potrebbe anche scoprirsi sottoponendo queste narrazioni a minuto esame.

È solida opinione di eruditi che il Boccaccio, ideando il sogno di donna Bella, madre dell' Alighieri, abbia avuto presente alla memoria quello della madre di Virgilio, presso Donato che tanto gli somiglia.

Nel *Genesi* (XLI, 32) a proposito dei due celebri sogni di Faraone si legge che « l'essersi il sogno replicato vuol dire che la cosa è decretata da Dio e Dio l'eseguirà tosto ». Anche il sogno del giovinetto Giuseppe (*Gen.*, XXXVII, 5-11) è duplice, in forma analoga e con identico significato. I biografi di S. Simeone (§ 11), di S. Ethelwoldo (§ 9), di S. Ursmaro, di S. Gaucherio (§ 8) e di S. Emerio (§ 5) concedono alle madri dei loro eroi due sogni distinti, ma simili e di una egual significazione. Si sono inspirati a quel concetto del Genesi?

23. Alcuni dei sopra citati sogni hanno per principali elementi *la luce, il sole, la luna* e *le stelle.*

La madre di S. Emerio (§ 8) si immagina di vedere uscire dal suo seno un *chiaro lume.* Quella di S. Filippo Benizzi (§ 6) di contemplare un *immenso splendore* uscire dal suo seno e illuminare l'universo. Le genitrici di S. Eutichio (§ 11) e di S. Aldobrandesca (§ 6) veggono semplicemente la camera nuziale riempirsi di *gran luce;* e nelle biografie di S. Giovanni di Cuenca (§ 21) e di S. Catterina di Bologna questa *luce* misteriosa è veduta dal padre o da altri, vuoi nelle camera della puerpera, vuoi sopra la casa. Ho portato di sopra (§ 1) parecchi esempi e ne potrei aggiungere senza fatica.

Il *sole* discende nell'utero di S. Ida del Brabante (§ 8) ed esce da quello della madre di S. Colombano di Bobbio (§ 10).

La *luna* cade nella bocca della madre di S. Kayrano e di S. Aidano d'Irlanda (§ 11) e di S. Willibrordo della Frigia (§ 8), ed esce dal seno di quella di Athelstano (§ 9). La madre di S. Gaucherio (§ 8) sogna tener con le mani le corna della *luna* e la madre di S. Domenico di Gusman (§ 5) la vede, almeno secondo alcuni codici, in fronte al suo fanciullo.

Una *stella* è veduta dalla madre di S. Switberto (§ 8) cadere sul letto; da quella di S. Wolfkang, nel suo utero (§ 7); discende nel seno della genitrice di S. Teodoro Siceota (§ 11) e nella bocca di quella di S. Kyriano e di S. Aidano irlandesi (§ 10). Nella notte del concepimento di S. Boecio, vescovo irlandese di Mainistir († 520 c.), mentre i parenti (*BHL.* 1388) per paura dei pirati vigilano all'aria aperta in luogo secreto, una *stella* si sarebbe veduta (non si dice da chi) entrare in bocca alla madre. S. Nicolò de Flüe, ancora nel seno della madre [1] mira una *stella* inondare co' suoi raggi lucenti tutta la terra; e la nutrice di S. Domenico di Gusman (§ 5) contempla in fronte al neonato una *stella*.

Uno studio accurato su l'età e su gli autori di tutti questi documenti agiografici, potrebbe condurre a scoprire che essi (nella massima parte irlandesi, inglesi e delle coste della Frisia) derivano l'uno dall'altro. L'autore della Vita di S. Filippo Benizzi, come si è detto, è un irlandese che ha avuto sottocchi la letteratura agiografica esuberante del suo paese. Parmi sicuro che il biografo di S. Willibrordo siasi ispirato a quello di S. Aidano o di altri santi irlandesi.

Il tema della madre che sogna di partorire una gran luce, è, a mio parere, *tema composito*, che deriva dal tema (più antico) del lume soprannaturale che compare nel luogo della concezione e della nascita, vuoi intorno al fanciullo, vuoi alla madre, e si appalesa o ai genitori o ai conoscenti o agli estranei e simboleggia la gloria del nascituro (§ 1), e dal tema del sogno della madre che partorisce un segno simbolico del figlio che nascerà, segno che dovrà essere interpretato (§ 4). Il *segno* simbolico (*luce*), salutante la concezione e la nascita del fanciullo, sarebbe diventato nel sogno foriero della madre il simbolo stesso del parto futuro.

Così nel racconto della madre, incinta o no, che riceve in sogno da un essere celeste (§ 4) l'annuncio del parto futuro, si fondano insieme, a mio avviso, il tema primitivo dell'*annuncio celeste* (§ 3) e l'altro del *sogno foriero* (cf. il § 8).

Così pure mi sembra che i racconti dei sogni delle madri di S. Teodoro Siceota, di Athelstano e di altri santi dell'Ir-

[1] *Act. SS.*, Mart. t. III, p. 398.

landa e della Frisia su riferiti abbiano una strettissima affinità con quelli delle principesse della Cina e del Giappone (§ 14); quantunque questi secondi siano *sogni* non puramente simbolici, ma *fecondatori* (§4). Ossia nei sogni dell'Occidente cristiano, di cui si è detto, le madri sono donne incinte per opera d'uomini, che sognano semplicemente, sia nella notte del concepimento, sia in altro tempo, di ricevere nell'utero il sole, la luna, una stella o altra luce dall'alto, simbolo della gloria del frutto della loro unione, mentre nei racconti dell'Estremo Oriente le donne, spose o nubili, prima dell'unione coi loro mariti, sognano di essere fecondate dai raggi o del sole o della luna o di una stella o di altra luce superna.

Nonostante questa sostanziale differenza dei racconti dell' Estremo Oriente da quelli dell'Occidente, l'intima parentela tra loro esistente credo ci autorizzi a ritenere che le narrazioni dell'Estremo Oriente, propagate attraverso l'Asia e l'Europa, siano pervenute fino all'Estremo Occidente, e colà abbiano incontrato il gradimento degli abitanti delle isole britanniche, avidissimi di racconti miracolosi. Essi ne fecero il più largo uso. E' notissimo che la letteratura agiografica irlandese, la più ricca e la più stravagante, ha saccheggiato tutti i campi del folklore. I monaci brettoni accolsero a braccia aperte la cultura classica e se ne fecero propagatori non solo nelle isole native, ma nel continente, cioè a Luxeuil, a Belfort, a S. Gallo, a Bobbio ec. ove si stabilirono; e i monasteri delle Gallie e della Germania (Fulda, Gorze, Metz ec.) subirono l'influenza degli irlandesi.

Nello stesso Oriente il tema della donna dormiente e fecondata soprannaturalmente, secondo il mio parere, non è primitivo. Le leggende di principesse o donne sognanti di concepire i più celebri uomini e i capi dei clans e gl'imperatori per influsso del sole, della luna e delle stelle o per altri mezzi soprannaturali, ad esempio per l'odore di una pianta, sarebbero derivate dal tema più semplice della donna resa madre per azione del cielo o in altra maniera portentosa. Infatti le memorie più antiche delle dinastie cinesi riferiscono che una principessa concepì all'apparire di un drago volante; un'altra, mangiando uova di rondine, e una terza, mettendo il suo piede sopra un'orma gigantesca (§ 3). Il sogno della madre

sarebbe una giunta posteriore; in appresso si sarebbe detto che la principessa aveva partorito in quel modo miracoloso, sognando. Alla sua volta il tema degli imperatori nati per influsso miracoloso del cielo, avrebbe avuto origine dall'appellativo ad essi dato fin da tempi remoti di *figli del cielo.* Questa frase metaforica, *figli del cielo,* sarebbe stata presa e spiegata in senso proprio, come è avvenuto, e avviene mille volte tra i volghi.

Qualche cosa di simile dovrebb'esser accaduto nel mondo greco-romano. Le leggende di donne che sognano di dare alla luce re, poeti e filosofi per il concubito di un nume o per altra causa straordinaria, ad esempio per lo scoppio di un fulmine (§ 13) o per le emanazioni odorifere di un fiore (§ 3), probabilmente derivarono dalle leggende più semplici di donne fecondate da un dio in forma antropomorfica o in un altro modo miracoloso, ad esempio da un fulmine di Giove, dall'òdore di un fiore ec. (§ 3). Anche in questo caso il sogno fu aggiunto in appresso e suggerito, forse da ragioni o morali o estetiche. Si sarà creduto col sogno di provvedere più convenientemente al decoro della donna. E forse anche nel mondo greco-romano le leggende di donne miracolosamente fecondate nacquero, come nell'Estremo Oriente, per aver preso la elocuzione figurata *figlio di Giove, di Apollo* ec. in senso proprio e naturale.

24. La persuasione che la concezione e la nascita di uomini illustri sia salutata e preconizzata da segni, annunzi e sogni mandati dal cielo, non si è spenta nell'animo dei nostri volghi, e produce anche oggi racconti somigliantissimi agli antichi. Nei tempi di Napoleone I fu detto che il gran Côrso era venuto al mondo in un modo prodigioso. I nostri vecchi ci raccontavano che la madre di Gioacchino Rossini udiva già il celebre maestro nel suo seno cantare e suonare prima che nascesse. E a' nostri giorni le massaie di Romagna assicurarono che Benito Mussolini fanciullo avrebbe detto a sua madre: « mamma, un giorno diventerò padrone d'Italia », e, secondo un'altra versione, « del mondo ».

Francesco LANZONI.

SAINT THOMAS D'ÉMÈSE
ET LA VIE DE SAINTE MARTHE

Dans la Vie de Ste Marthe, mère de S. Syméon Stylite le Jeune, est mentionné à deux reprises un moine nommé Thomas, qui mourut à Daphné près d'Antioche, quelque temps avant la sainte, et dont le tombeau avait été glorifié par des miracles [1]. Janninck n'eut aucune peine à identifier ce personnage avec le Thomas, dont la biographie fait suite à celle de S. Syméon Salos [2] dans l'Histoire ecclésiastique d'Évagrius, et qu'un index du livre IV désigne en ces termes : *λε'. Περὶ Θωμᾶ μοναχοῦ, καὶ αὐτοῦ προσποιητοῦ σαλοῦ* [3]. Évagrius, qui était bien placé pour le savoir, nous apprend que, de son temps, la fête de ce saint homme continuait d'être célébrée solennellement à Antioche.

Ayant désespéré un peu trop vite de retrouver aucune indication précise sur cet anniversaire, Janninck prit le parti de le considérer comme indépendant du calendrier et de joindre, par convention, la Vie de S. Thomas à celle de Ste Marthe, elle-même déplacée de sa vraie date (5 juillet) et rattachée aux Actes de S. Syméon, à cause de la parenté étroite qui existe entre les deux histoires. La notice qu'il a consacrée à S. Thomas « Salus » se borne à citer, avec un très rapide commentaire, les deux passages où le saint est nommé dans la Vie de Ste Marthe, ainsi que le chapitre correspondant de l'histoire ecclésiastique d'Évagrius. Elle se clôt par un aveu qui aurait déjà pu être atténué en ce temps-là : « Plura de illo reperienda, vix spero. » Les pages qui vont suivre voudraient apporter un léger correctif à ces prévisions pessimistes.

1 *Vita S. Marthae*, c. 24, 28 ; *Act. SS.*, Maii t. V, p. 412-14.
2 *De S. Thoma Salo*, ibid., p. 433-34.
3 *The Ecclesiastical History of* Evagrius, ed. J. Bidez et L. Parmentier (London, 1898), p. 184-85.

Le premier témoin à entendre ne serait certainement pas le biographe de S[te] Marthe, même s'il était vrai qu'il a écrit avant Nicéphore Uranus, l'auteur de la seconde Vie de Syméon Stylite, ce qui paraît fort improbable [1]. Le peu qu'il dit de S. Thomas est glissé au passage, dans une allusion qui n'est pas claire et ne cherche pas à l'être. Pour ressaisir la tradition aussi près que possible de sa source, nous donnerons d'abord la parole à Évagrius, narrateur plus voisin des événements et surtout plus sincère.

Thomas, nous dit-il, était un moine de Cœlé-Syrie, qui avait adopté un genre de vie pareil à celui de son compatriote S. Syméon d'Émèse. On l'avait envoyé à Antioche pour y percevoir une redevance annuelle, qui était assignée à son monastère sur les revenus de l'église métropolitaine. Il mit un zèle si pressant ou si maladroit à remplir sa mission, qu'Anastase, l'économe de l'église, lassé de ses importunités, s'oublia jusqu'à le frapper au visage. Comme les témoins de cette scène pénible en manifestaient leur indignation, le saint homme se contenta de dire qu'ils avaient fini tous deux, Anastase de donner et lui-même de recevoir. En effet, Anastase mourut le lendemain. Thomas, qui avait pris le chemin du retour, fut arrêté par la maladie à l'hôpital de Daphné et ne tarda pas à succomber. On l'inhuma dans la sépulture destinée aux étrangers. A quelque temps de là, un second cadavre puis un troisième furent déposés dans le même tombeau ; mais chaque fois, le nouveau venu fut retrouvé gisant loin de sa place et le corps du saint ramené par dessus. On comprit qu'une force surnaturelle s'en mêlait. L'archevêque Éphrem, instruit du prodige, transféra en grande pompe à Antioche la dépouille du thaumaturge et en fit la déposition solennelle *ἐν τῷ Κοιμητηρίῳ*. Une épidémie qui sévissait en ce moment cessa aussitôt ses ravages ; et en mémoire de ce bienfait, l'anniversaire de Thomas — celui de sa mort ou celui de sa translation — n'a plus cessé d'être magnifiquement célébré par les Antiochéniens.

Tel est le récit d'Évagrius. Ni dans le texte, ni dans les

[1] *Vita S. Marthae*, Commentarius praevius, num. 1 ; l. cit., p. 402. Voir ci-après, p. 279 note.

sous-entendus, rien n'y donne à penser que Thomas ait simulé la folie. Le copiste qui a rédigé l'index [1] du livre IV a forcé le sens des mots *τόνδε διαθλεύων τὸν βίον*, qui rattachent l'histoire de Thomas à celle de Syméon. Cette simple formule de transition n'autorise pas à dire que le premier ait imité les extravagances volontaires du second, ni surtout à lui donner le qualificatif de *σαλός*, qui est devenu l'épithète traditionnelle caractérisant cette étrange forme d'ascétisme. Le mot en soi sonnerait encore faux, même s'il exprimait ici une pensée juste. *Σαλός* n'appartient pas à la langue classique. Évagrius paraît l'avoir évité à dessein, comme un terme de jargon : il ne l'emploie jamais, pas même en parlant de S. Syméon d'Émèse, dont *σαλός* est le surnom traditionnel ; et les savants éditeurs de l'Histoire ecclésiastique ne l'ont pas fait entrer dans leur *Index graecitatis* [2]. Appliqué à notre S. Thomas, il serait de plus en désaccord criant avec la fonction donnée au personnage. Si le bon moine avait réussi à se faire passer pour un cerveau dérangé, l'exemple rare et digne de mémoire serait que ses confrères lui aient confié les intérêts temporels de leur monastère.

Vers l'année 603 ou peu après cette date [3], Jean Moschus se trouvait de passage à Antioche. Un prêtre de l'église lui raconta l'histoire de Thomas, avec certaines variantes qui s'écartent en quelques points de la version d'Évagrius et la complètent en plusieurs autres [4]. Thomas, lui fut-il dit, était « apocrisiaire » d'un couvent de la région d'Apamée. Appelé à Antioche par des affaires qui traînèrent en longueur, il trépassa à Daphné, *ἐν τῷ ναῷ τῆς ἁγίας Εὐφημίας*. Moschus ne dit pas s'il fut emporté par la maladie, et en pressant un peu les mots, on pourrait entendre que Thomas mourut de

[1] Un des index, car les *κεφάλαια* du l. IV existent en deux rédactions très différentes, dont la première comprend 41 chapitres et la seconde 29. Dans cette dernière, la biographie de Thomas est englobée avec d'autres sous le num. 26, avec la rubrique : *περὶ βίων διαφόρων μοναχῶν*. BIDEZ et PARMENTIER, op. cit., pp. 149, 152.

[2] BIDEZ et PARMENTIER, op. cit., p. 281.

[3] S. VAILHÉ, *Jean Mosch*, dans *Échos d'Orient*, t. V (1901-1902), p. 112.

[4] *Pratum Spirituale*, c. 88, *P. G.*, t. LXXXVII, p. 2954.

vieillesse. Les clercs de l'endroit l'enterrèrent ἐν τῷ ξενοταφίῳ. Le lendemain la tombe fut rouverte pour recevoir la dépouille mortelle d'une femme, étrangère sans doute, qui était décédée dans l'intervalle. Cela se passait à deux heures. A neuf heures, la terre avait rejeté le cadavre de la femme. Les gens du pays le relèvent et au soir du même jour le redescendent dans la fosse. Le lendemain matin, le corps fut de nouveau trouvé gisant à la surface du sol. On se décida de guerre lasse à l'enterrer ailleurs. Mais quelques jours plus tard, une seconde étrangère devant recevoir la sépulture, on s'avisa derechef de la placer au-dessus de Thomas, n'ayant point encore compris, dit Moschus, que celui-ci ne voulait pas d'un tel voisinage. La seconde intruse fut expulsée comme la première. A la nouvelle de ce double prodige, le patriarche Domninus ordonna à tous les fidèles de la ville d'aller en procession chercher à Daphné le corps du saint homme, qu'il déposa [1] ἐν τῷ Κοιμητηρίῳ, ἔνθα πολλὰ λείψανα ἁγίων μαρτύρων κεῖται ; et par ses soins, un modeste oratoire fut érigé sur le tombeau.

Dans cette seconde forme de l'histoire, on remarque tout d'abord l'absence du trait édifiant pour lequel le moine Thomas a été regardé comme un émule de S. Syméon d'Émèse. Le prêtre d'Antioche qui l'a racontée à Moschus peut avoir jugé préférable de jeter un voile discrét sur le geste brutal d'un ancien dignitaire de son église. Cette première omission l'aura conduit à taire pareillement la réponse prophétique que S. Thomas fit à cet acte de violence. Il est plus difficile de s'expliquer pourquoi il n'a rien dit de l'épidémie qui fut miraculeusement arrêtée par les reliques du saint. Mais peut-être a-t-il estimé que ce second prodige eût fait perdre de vue la moralité toute monacale qui se dégageait du premier.

Sur le fond des choses, il n'y a pas de contradiction proprement dite. Les deux narrateurs, chacun de son point de vue, racontent certainement la même histoire, et leurs récits s'emboîtent sans peine l'un dans l'autre. On notera avec intérêt que Moschus non plus qu'Évagrius ne déclare ni n'insinue que Thomas aurait simulé la folie. L'église Sainte-Euphémie était peut-être la chapelle de l'hôpital de Daphné. La ville

1 Lire ἀπέθηκεν.

d'Apamée, nommément désignée par Moschus, rentre tout naturellement dans la formule d'Évagrius : *ἀνὰ τὴν κοίλην Συρίαν* [1]. Mais pour ne pas nous engager ici dans un essai de conciliation condamné à ne pas aboutir, disons tout de suite que, sur ce point, l'épigraphie paraît avoir départagé nos deux témoins en complétant les dires de l'un et en corrigeant une erreur de l'autre : Thomas aurait vécu aux environs d'Émèse [2].

Ces menues divergences écartées, il n'y a finalement de désaccord positif que sur un détail, qui est, il est vrai, de quelque importance dans la question qui nous occupe : le patriarche d'Antioche sous le pontificat duquel se sont passés les événements serait Éphrem I d'Amid (527-545), suivant Évagrius, Domninus ou Domnus III (545-559), suivant l'auteur du *Pré Spirituel*. A première vue, il semble que ces deux témoignages, contemporains à fort peu près, ne supportent pas d'être mis en balance. Évagrius, s'il n'était pas tout-à-fait ce qu'on appellerait aujourd'hui un esprit critique, en possédait tout au moins certaines qualités d'exactitude et de discernement. C'était un lettré qui savait lire ailleurs que dans les livres ; et sur les choses d'Antioche, où il habitait depuis longtemps, il mérite toujours d'être entendu. Moschus, bavard, crédule, prompt à lier connaissance, courait le monde en pèlerin toujours bénissant et émerveillé, sans autre but que de grossir sa collection de belles histoires. On n'imagine pas une proie plus mal défendue contre les hâbleurs et les colporteurs d'anecdotes apocryphes ou démarquées. Mais précisément parce que le bonhomme enregistre avec une confiance béate tout ce qui a été déposé dans ses oreilles, il se peut fort bien que, sur le détail précis qui est en question, son témoignage mérite la préférence.Le nom de Domninus ne lui disait rien. Ce n'est pas une réminiscence inconsciente qui le lui a suggéré, S'il le répète, c'est parce qu'il l'a effectivement entendu prononcer dans cette histoire, où du reste, chronologie à part

[1] *Civitatem splendidissimam Apamiam, in qua est omnis nobilitas Syrorum.* ANTONINUS PLACENTINUS, ed. P. GEYER, *Itinera Hierosolymitana,* p. 190.

[2] Voir ci-après, p. 288-291.

Domnus ou Éphrem font deux personnages équivalents. Il s'ensuit donc que, sur le nom du patriarche qui a exhumé Thomas, Évagrius représente une tradition qui avait déjà cessé d'être unanime. En dix ans — c'est toute la distance dont il précède Moschus — les souvenirs locaux n'ont pu s'altérer notablement. Or ceux que Moschus a consignés par écrit, il les tenait d'un prêtre de l'église métropolitaine, c'est-à-dire d'un témoin plus attentif que d'autres au rôle que l'autorité ecclésiastique avait joué dans la translation de S. Thomas. En tout cas on ne voit guère pourquoi ni comment un fait intéressant l'histoire des patriarches d'Antioche se serait dénaturé dans la mémoire du clergé tandis qu'il se conservait exactement dans celle du peuple.

Évagrius au contraire, a fort bien pu se tromper sur ce détail, pour lui assez secondaire, soit en se laissant abuser par une combinaison érudite, soit en évoquant mal à propos ses souvenirs d'enfance. On sait en effet qu'en l'année 543 [1], sous l'épiscopat d'Éphrem, Antioche fut visitée par la grande épidémie de peste bubonique, qui ravagea presque tout l'empire d'Orient et le sud de l'Europe, et dont les historiens, notamment Jean d'Éphèse [2] et Procope [3], qui en virent de

[1] Trois ans après la prise d'Antioche par les Perses (ps.-DENYS-DE TELL-MAḤRE, d'après JEAN D'ÉPHÈSE, cf. F. NAU, *Revue de l'Orient chrétien*, t. II, 1897, p. 483), en l'année 855 d'Alexandre, seizième de Justinien (Jean D'ÉPHÈSE, ed. J. P. N. LAND, *Anecdota Syriaca*, t. II, Leyden, 1868, p. 304 ; cf. extrait du même dans MICHEL LE SYRIEN, *Chronique*, ed. J.-B. CHABOT, t. II, p. 235). Toutes ces indications se rapportent à l'année 543. D'après Jean d'Éphèse (dans MICHEL LE SYRIEN, l. c.), la Palestine et la Syrie ne furent atteintes qu'après l'Espagne et l'Italie, où le fléau sévissait en 543 (MARCELLINUS COMES, ed. MOMMSEN, *M.G.*, Auct. Antiq., t. XI, p. 107). L'épidémie faisait rage en Syro-Palestine à l'époque de la moisson, lorsque Jean traversa le pays pour se rendre à Constantinople (LAND, t. c., p. 311). On observera que la route suivie par l'historien était impraticable pendant l'été de 542, les Perses occupant la Commagène.

[2] LAND, op. c., p. 304-325 ; cf. MICHEL LE SYRIEN, ed. CHABOT, p. 305-308 ; trad., ibid., t. II, p. 235-40.

[3] *De bello Persico*, II, 22 ; ed. J. HAURY, t. I, p. 249-59. La Vie de S.Syméon Stylite contient également des épisodes qui paraissent se rapporter à la peste de 543.

près les horreurs, nous ont laissé de si effrayantes descriptions. A cette époque, Évagrius était âgé de cinq à six ans [1]. Il habitait avec ses parents sa ville natale d'Épiphanée (Ḥamâh) sur l'Oronte, où il fréquentait depuis deux années au moins l'école d'un χαμαιδιδάσκαλος [2]. La contagion l'atteignit l'un des premiers. Il n'est pas interdit de se demander si ce grand événement qui émergeait, pour ainsi parler, à la ligne d'horizon de ses souvenirs, n'est pas devenu le repère chronologique auquel il a rapporté, consciemment ou non, l'histoire de Thomas. La translation du saint avait délivré Antioche d'une épidémie. Pourquoi cette épidémie n'aurait-elle pas été la peste de 543, dont Évagrius était un survivant ? Ce rapprochement, auquel les dates n'opposaient aucune impossibilité flagrante, a dû lui paraître d'autant plus naturel qu'il n'avait pu garder de cette effroyable calamité que des impressions, très vives sans doute, mais nécessairement circonscrites et fragmentaires. Le tableau qu'il en a tracé dans son livre [3] repose, quant à la donnée historique, sur des informations empruntées. Fort habilement et non sans une pointe d'artifice, il a su donner à sa narration un faux air d'originalité en y mêlant des observations tirées de son expérience personnelle, mais qui se rapportent à d'autres épidémies dont il fut témoin et victime [4]. Comme document sur la grande calamité de 543, son récit est sans valeur propre. Il contient à tout le moins une erreur de date : le fléau s'abattit sur la Syrie, non pas deux ans [5] mais trois

[1] Il nous apprend lui-même (vi, 24 ; Bidez et Parmentier p.240) qu'il était dans sa cinquante-huitième année, quand il achevait la rédaction de son histoire, en l'an 12 de l'empereur Maurice, (13 août 594-13 août 595), assez peu de temps après la mort de S. Syméon stylite le jeune († 592 ; cf. H. Delehaye, *Les Saints Stylites*, p. lxviii). La grande épidémie de peste avait eu lieu 52 ans auparavant (iv, 29 ; Bidez et Parmentier, pp. 177, 179).

[2] IV, 29 : *καὶ ἐμέ... ἐς χαμαιδιδασκάλου ἔτι φοιτῶντα* (Bidez et Parmentier, p. 178) ; Cf. IV, 26 : *ἐς χαμαιδιδασκάλου φοιτῶντά με* (ibid., p.173) ; cette deuxième mention (première en date), se rapporte à l'époque de l'invasion perse.

[3] IV, 29, Bidez et Parmentier, p. 177-79.

[4] Évagrius assista encore à trois retours de la peste bubonique, où il perdit sa femme, sa fille, son petit-fils et plusieurs personnes de sa proche famille.

[5] Évagrius, l. c., p. 177.

ans[1] après la prise d'Antioche par les Perses[2]. Dans ce qu'Évagrius nous raconte de la mort et de la translation du moine Thomas, la mention du patriarche Éphrem au lieu et place de son successeur Domnus, serait une erreur du même ordre, qui s'expliquerait non moins naturellement par les mêmes causes.

Au prix de cette légère correction, qui n'a vraiment rien de téméraire, la tradition garantie par les deux témoignages concordants d'Évagrius et de Moschus est affranchie d'une limite chronologique qui rendrait difficile d'y raccorder les faits supposés dans la Vie de Ste Marthe et qui seraient advenus peu de temps après la mort de Thomas. Nous disons : supposés, car l'épisode auquel se trouve mêlé le souvenir de S. Thomas porte des traces visibles de développement légendaire ou plutôt d'arrangement artificiel. Il est de toute évidence que les choses n'ont pu se passer comme on les raconte, et qu'elles en recouvrent d'autres, mal dissimulées dans les réticences du narrateur, et dans les sous-entendus contre lesquels il plaide. Qu'on en juge. Nous reproduisons tout d'abord le récit de l'hagiographe.

La mort de Ste Marthe fut annoncée par révélation, exactement un an d'avance, à la sainte elle-même et à son fils. Mais, dit le biographe, Dieu permit que son serviteur ne s'affligeât pas longtemps, et qu'il accueillît l'annonce de ce deuil avec une résignation presque joyeuse[3]. Neuf mois après, la même prédiction lui est répétée en termes plus pressants.

[1] Jean d'Éphèse, dans Denys de Tell-Maḥré ; cf. Nau, *Revue de l'Orient chrétien*, t. c., p. 484. Évagrius paraît avoir suivi Procope, lequel n'indique aucune date, mais place la description de la peste dans une digression intercalée entre la troisième et la quatrième campagne de Khosrau contre l'empire romain, ce qui correspond à l'année 542 (cf. J. B. Bury, *History of the later Roman Empire*, t. II, London, 1923, p. 62, note 1). Cette date pourrait être celle où le fléau fut signalé pour la première fois en Égypte ou plus loin encore vers le sud.

[2] Juin 540. Th. Nöldeke, *Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden aus der arabischen Chronik des Tabari* (Leyden, 1879), p. 165, note 1 ; F. Justi, *Geschichte Irans*, dans Geiger et Kuhn, *Grundriss der iranischen Philologie*, t. II, 3, p. 534.

[3] *Vita S. Marthae*, c. 11, l. c., p. 407.

Une nuit, un disciple de S. Syméon est favorisé d'une vision présageant la fin prochaine de la sainte. Pendant qu'il la raconte à son maître, Marthe elle-même survient, et confirme avec toute la netteté possible que dans trois mois elle sera retournée à Dieu [1]. Ce terme de trois mois n'est pas indiqué à la légère, car il reparaît à trois reprises dans l'espace de quelques lignes. En dépit de cet avertissement formel, dont Syméon se montre cette fois fort ému [2], aucune mesure n'est encore arrêtée, quand un dimanche, 2 juillet [3], Marthe déclare à son fils que l'heure de la séparation est arrivée. A sa mère qui le prie de lui dire où il se propose de lui donner la sépulture, Syméon commence par répondre qu'il a souvent agité cette question avec ses disciples, mais que tout est demeuré à l'état de projet. La sainte alors, sans lui en demander plus long, lui confie que son désir serait d'être inhumée à Daphné dans le tombeau de S. Thomas : *Ἐμοὶ τὸ σῶμα τοῦτο φορτίον ἐστὶ δυσβάστακτον· ἔσομαι οὖν ἠλεημένη καὶ ἐλαφρυνομένη ἐν τῷ εἰσακοῦσαι τὸν Θεὸν τῆς δεήσεώς μου τῷ συνταφῆναί με τοῖς ξένοις ἐν τῷ πανδέκτῳ Δάφνης, ἔνθα κατελογίσθη καὶ κοινωνὸς τῆς ἐκείνων ταφῆς γέγονεν ὁ μακάριος καὶ ἅγιος Θωμᾶς, δοξασθεὶς μετὰ τρίτην ἡμέραν ἐν θαύματι, μὴ καταδεξάμενος συνεῖναι τοῖς κατ' ἐμὲ ἁμαρτωλοῖς, ἀλλ' εἰσαχθεὶς μετὰ πλείστης τιμῆς ἐν τῇ μεγάλῃ τῶν Ἀντιοχέων πόλει. Ἐγὼ οὖν κήδομαι τῆς τοῦ τόπου εὐλογίας διὰ τὴν εὐχὴν ἐκείνου καὶ τῶν ἀδελφῶν μου τῶν ἐκεῖ ῥιπτομένων· ὧν ἀναξία οὖσα ἐκ τῆς ὑγρασίας αὐτῶν πιανθῆναι τὰ ὀστᾶ μου, προσεύχομαι ὅπως τὴν σωτηρίαν καρπώσομαι διὰ τῆς αὐτῶν ἐπισκοπῆς* [4].

A la pensée que sa mère irait dormir loin de lui son dernier sommeil, Syméon se récrie avec douleur. Il combat longuement le souhait dont la sainte semble vouloir le constituer exécuteur ; mais celle-ci, après un instant d'hésitation, rompt l'entretien et s'adressant à Dieu, elle lui demande de disposer toutes choses pour qu'elle ne soit point privée de la récompense réservée à ceux dont les restes auront subi l'humiliation

[1] Ibid., ch. 12-14, l. c., p. 408.
[2] Ch. 15, ibid., p. 408-409.
[3] Cf. ch. 19, 27, ibid., pp. 410, 413.
[4] Ch. 24, ibid., p. 412.

d'être enfouis comme un objet répugnant : *κυβερνῆσαι δὲ κατὰ τὸ θέλημα αὐτοῦ καὶ τὰ τῆς ταφῆς πρὸς τὸ ἐσπουδασμένον αὐτῇ καὶ περιπόθητον, ὥστε μὴ στερηθῆναι αὐτὴν τοῦ μισθοῦ τῶν ἐκρεριμμένων ὡσεὶ νεκρὸς ἐβδελυγμένος* [1].

Ayant achevé cette prière, la sainte prit congé de son fils qu'elle ne devait plus revoir. Le lendemain mardi, un mal foudroyant la surprenait dans l'église d'une localité voisine. Chose étonnante, dit le biographe, qui sans doute ne croyait pas employer un mot si juste, personne ne songea à la ramener au Mont Admirable, qui était tout proche ; et par une attention de Dieu, qui voulait lui accorder la sépulture qu'elle souhaitait, *ἵνα ὁ περὶ τῆς ταφῆς αὐτῆς προαφηγημένος* [2] *σκοπὸς καὶ ἡ ἐπιθυμία πληρωθῇ* [3], elle est, à l'insu de Syméon, transportée le mercredi matin, dans son logis de Daphné, où elle ne tarde pas à expirer. Elle est inhumée le jour même avec des honneurs assez sommaires, dans la sépulture qu'elle avait souhaitée. au lieu dit *Éléphantôn : καὶ κηδεύσαντες αὐτήν, καθὼς ἐνετείλατο ἐν τοῖς ἱματίοις οἷς ἐφόρει καθελθοῦσα ἐκ τοῦ ὄρους τοῦ Θαυμαστοῦ, ἐντυλίξαντες ταῖς σινδόσιν, ἐν αἷς τοὺς βαπτιζομένους παῖδας πολλάκις ἐπιδιδοῦσα δεχθῆναι παρεσκεύαζεν· οὕτω γὰρ ἐνταφιασθῆναι ηὔχετο· προέπεμψαν δὲ αὐτὴν ἐν ψαλμοῖς καὶ ὕμνοις καὶ κατέθεντο αὐτὴν ἐν τῷ τάφῳ τῶν ξένων, εἰς τὸν τόπον τὸν λεγόμενον Ἐλεφαντῶνα, ἔνθα καὶ τὸν ὅσιον μοναχὸν Θωμᾶν πρώην* [ed. *πρώη*] *κατέθεντο, ὡς ἤδη λέλεκται.* La soirée s'achève, le lendemain se passe, et le vendredi seulement, un peu avant la huitième heure, Syméon, que nul n'avait songé à prévenir, apprend par une vision (le texte dit : *ἐν ὁράματι τῆς νυκτός*) que sa mère est entrée dans la gloire céleste. Il appelle ses moines, pour leur faire part de cette nouvelle et l'un d'eux, en homme pratique, propose aussitôt de se mettre à maçonner un tombeau pour la défunte [4]. Avant que le saint n'ait eu le temps de lui répondre, un paysan, mû aussi par une inspiration retardée, vient apporter à Syméon la confirmation positive du décès de

[1] Ch. 25, ibid.,
[2] Ed. *προαφηγημένοι.*
[3] Ch. 27, ibid., p. 413.
[4] Ch. 28-29, ibid., p. 414.

sa mère. Alors seulement celui-ci ordonne à l'un de ses disciples de réunir quelques assistants de bonne volonté et de se rendre avec eux à Daphné pour en rapporter les restes mortels de la sainte.

Au moment où l'équipe se mettait en route, sa mission n'avait déjà plus d'objet. Un habitant de Charandama, nommé Épiphane [1], était descendu à Daphné au matin de ce même troisième jour. Une conversation qu'il saisit au passage lui apprend que Marthe mère de Syméon est décédée depuis l'avant-veille. Il retourne alors vers les gens de son village, qu'il trouve réunis dans l'église *τοῦ Ἰάσονος χωρίου* [2]. Il leur propose de s'assurer une bénédiction insigne en rapportant à l'illustre stylite le corps de sa mère. Tous acceptent d'enthousiasme, et partent avec lui pour le cimetière. Comme ils traversent le bourg, les gens qui les regardent passer devinent leur dessein, mais ne font rien pour l'empêcher. Tout justement le fossoyeur, *λεκτικάριος*, qui avait déposé Ste Marthe dans la tombe se trouve comme à point nommé sur le chemin des Charandamiens. Il s'offre à les accompagner pour les aider à reconnaître le corps de la défunte et les empêcher de prendre à sa place un des nombreux cadavres gisant au même endroit : *μήπως ἀγνοοῦντες, ἕτερον λείψανον ἐκ τοῦ πλήθους τῶν ἐκεῖ κειμένων λάβητε* [éd. *λάβετε*] *ἀντ' ἐκείνης* [3]. Ses services sont acceptés. Dans la

[1] Un Épiphane de Charandama est nommé dans la Vie de S. Syméon Stylite le Jeune. Voir à défaut de l'original grec, la version géorgienne publiée par M.S.C. Kekelidze, *Monumenta Hagiographica Georgica*, Pars prima. *Keimena*, t.I (Tiflis, 1918), c. 97, p. 267 ; cf. métaphrase de Nicéphore Uranus, c. 119, *Act. SS.*, t. c., p. 352. Sur Charandama, voir ci-après, p. 282.

[2] *Vita S. Marthae*, c. 29, l. c., p. 414. Quatre jours avant sa mort, Ste Marthe avait cru voir en songe son fils Syméon dans l'église de Daphné. Des paysans de Charandama, qui étaient réunis dans l'église de Jason, viennent le prendre et l'emportent sur leurs épaules. Marthe les suit et arrive avec eux à l'emplacement de la future *μάνδρα* sur le Mont Admirable. Puis elle s'élève dans le ciel, où elle voit le palais éternel bâti par les mérites de son fils (ch. 17-18, p. 409-410). Cette vision allégorique introduit déjà les personnages qui reparaîtront pour exhumer la sainte. L'auteur se figurait sans doute que leur intervention ainsi préparée en deviendrait plus croyable.

[3] Ste Marthe fut déposée le lendemain (samedi) 8 juillet, dans un

fosse ouverte, il indique le corps qui est bien certainement celui de Ste Marthe, et qui, faut-il le dire? se trouve en parfait état de conservation. On le retire du tombeau. Puis une procession s'organise, et aux rayons du soleil couchant, les précieuses reliques, accompagnées d'une foule nombreuse, s'acheminent vers le Mont Admirable. Dans ce même temps, les envoyés de Syméon se hâtaient vers Daphné par la route où le cortège s'avançait au chant des cantiques, des cierges à la main, dans un nuage d'encens. On se rencontre à mi-chemin, et tous reconnaissent que leur dessein était inspiré de Dieu.

Ce qui vient ensuite n'a pas de rapport direct avec la question présente. On notera seulement que dans la seconde partie du récit comme dans la première le merveilleux est prodigué avec une exubérance maladroite, qui ne dispose pas la critique à beaucoup de respect. Il en faudrait une large mesure pour accepter bénévolement cette histoire où l'on voit la Providence divine régler son pas sur celui de l'imprévoyance ou de la paresse humaine et concerter ses interventions surnaturelles comme des effets de mise en scène [1]. Discuter une à une toutes ces invraisemblances serait parfaitement inutile. Il nous suffira de relever celles où se trouve impliqué le souvenir de S. Thomas.

tombeau creusé à la hâte, près de la colonne du saint, mais non dans le piédestal même de la colonne, comme Janninck l'a conjecturé à tort (*Act. SS.*, t. c., p. 417, note *c* au ch. IV). La base et le dé de ce piédestal, avec la première assise du fût circulaire, existent encore (photographie du P. de Martimprey, publiée par le P. H. LAMMENS, *Promenades dans l'Amanus et dans la région d'Antioche*, Bruxelles, 1907, p. 53). On n'y voit aucune trace d'excavation. Quelques mois plus tard, après la construction de l'église du Mont Admirable, le corps de Ste Marthe, avec le sarcophage qui la contenait, y fut solennellement transféré dans un tombeau, où une place fut réservée à S. Syméon (*Vita Sanctae Marthae*, cc. 46, 51, l. c., pp. 420, 422). Les deux saints y étaient encore vénérés en 1055 (*Vita S. Georgii Hagioritae*, c. 56, *Anal.Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 121).

[1] Le même emploi mécanique du merveilleux se remarque dans les chapitres 52-70 de la Vie de Ste Marthe, où est longuement racontée la translation d'une relique de la vraie Croix au Mont Admirable (*Act. SS.*, t. c., p. 423-30). Les personnages qui doivent se rencontrer sont avertis par des visions ou des inspirations synchroniques et arrivent à point nommé, comme des messagers de tragédie (cf. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. LXXII).

L'hagiographe a beau se mettre en frais d'imagination pour montrer que Ste Marthe a voulu échapper à l'honneur d'être inhumée au Mont Admirable, et que la fosse banale d'où elle a été retirée après deux jours est la sépulture qu'elle-même avait préférée par humilité, pour le repos de son âme. En dépit de toutes ces affirmations, ou plutôt par son insistance maladroite à les répéter, il n'a réussi qu'à donner une impression exactement contraire. Si l'on admet la réalité matérielle des faits avancés dans le récit, il en ressort, avec une netteté fâcheuse, que ce prétendu désir de la sainte est une explication inventée après coup. Au vrai, tout s'est passé comme si ni à Daphné, ni à Charandama, ni au monastère de S. Syméon, personne n'avait connu cette prière. Ce qui est certain, c'est que personne n'en a tenu aucun compte. Ste Marthe a été conduite à Daphné quand elle ressentait déjà les atteintes du mal foudroyant auquel elle a succombé en quelques heures. Si elle n'a pas été transportée au Mont Admirable comme elle paraît l'avoir demandé [1], c'est que le temps a manqué ou qu'autour d'elle on avait complètement perdu la tête. Elle a été inhumée dans le même cimetière que le moine Thomas, parce qu'elle était étrangère ainsi que lui. Il est vrai que le narrateur, comme s'il voulait exclure cette explication, remarque à la cantonade que la sainte habitait Daphné depuis déjà longtemps : *εἰς ὃν ἐκ πολλοῦ χρόνου κατέμεινεν εὐλογημένον αὐτῆς οἶκον* [2]. Mais en ce cas, il faut croire qu'elle comptait bien ne pas y finir ses jours et qu'elle n'y avait pris aucune disposition concernant sa dernière demeure. C'est du reste la seule chose qui ressorte clairement des propos sans conclusion qu'elle échange avec son fils, dans cette visite d'adieu où elle lui parle si longuement de sa sépulture. On accordera enfin que si Ste Marthe avait exprimé le souhait d'avoir part à la bénédiction qui demeurait attachée au tombeau de S. Thomas, ce ne pouvait être avec la pensée que cette bénédiction aurait produit tous ses effets au bout de deux jours. Ceux qu'elle avait commis au soin d'exécuter son désir

[1] ... *Ἄνω μετεωρίσασα ἐπὶ τὸ ὄρος τὸ Θαυμαστόν, ἐπεθύμει γὰρ τὸν τοῦ Θεοῦ δοῦλον πάλιν ἰδεῖν* (c. 27, l. c., p. 413).

[2] *Ἦλθεν ἡμῖν εὐλογία μεγάλη τοῦ ἀπαγαγεῖν αὐτὴν πρὸς τὸν ἅγιον δοῦλον τοῦ Θεοῦ* (ch. 29, ibid., p. 414).

suprême avaient la conscience bien élastique ou la mémoire bien courte.

Les étrangers qui, en l'absence des siens, lui ont rendu les derniers devoirs, ont-ils au moment des funérailles, témoigné par quelque hommage spécial leurvénération pour sa personne ou celle de son fils? Il n'y paraît guère. Envers S. Syméon, la première marque de respect eût été de l'avertir sans retard du deuil qui venait de le frapper. On s'en est dispensé, comme si les deux ou trois heures de marche qui séparent Daphné du Mont Admirable eussent été une excuse suffisante, dans les conditions supposées par le récit. Quant à la sainte elle-même, la seule dérogation qu'on ait faite pour elle au cérémonial ordinaire, c'est que, sur son désir encore, on l'ensevelit tout habillée dans les linges qui lui avaient maintes fois servi à envelopper les enfants qu'elle assistait sur les fonts baptismaux[1]. Tout cela, supposé conforme aux volontés de la défunte, n'en a pas moins un air de précipitation et presque de désarroi, comme si cette pompe funèbre avait été improvisée par des indifférents uniquement soucieux de courir au plus pressé.

A défaut d'autres signes ressemblant de près ou de loin à un acte initial de culte public, croit-on remarquer que les fidèles de Daphné, clercs ou laïcs, aient manifesté la moindre satisfaction de posséder les reliques de Ste Marthe, ou qu'ils aient pris une mesure quelconque pour en assurer la conservation? Aucunement. Ils les ont, dès le surlendemain, laissé enlever, non par des proches de la défunte ou par des mandataires de S. Syméon, mais par des campagnards d'un village voisin, qui n'avaient aucun titre à les revendiquer, et qui en définitive se mêlaient d'un soin qui ne les regardait pas. Euxmêmes, ces pieux violateurs de sépulture, ont assez peu l'air de s'intéresser à la sainte pour elle-même. Ils ne parlent que de satisfaire au désir présumé de S. Syméon et de lui rendre un service dont il leur sera reconnaissant. C'est à peine s'ils semblent connaître le visage de la morte, et la dévotion populaire qui s'allume tout à coup devant le corps fraîchement exhumé forme le contraste le plus inattendu avec l'indifférence qui a précédé. Il serait positivement déraisonnable de soute-

[1] Cf. supr., p. 271.

nir qu'en déposant Ste Marthe dans le tombeau sanctifié par le moine d'Émèse, les gens de Daphné aient eu l'intention de lui faire honneur.

Voit-on du moins, par les faits considérés objectivement, que le tombeau lui-même ait eu le caractère d'un endroit sacré, que des prodiges venaient de signaler à la vénération ou seulement au respect? Le narrateur le prétend par la bouche de Ste Marthe ; mais son récit à lui prouve le contraire. Depuis l'époque encore toute récente (*πρώην*) où il avait abrité pendant trois jours le corps de S. Thomas, le monument funéraire ou la fosse d'Éléphantôn — on ne sait trop quelle qualification lui donner — continuait à servir de sépulture banale. Presque en même temps que Ste Marthe, d'autres défunts y furent jetés pêle-mêle. Dans une de ses apparitions, la sainte montre à deux moines du Mont Admirable ses vêtements souillés par les cadavres dont elle avait dû subir le contact : *τῶν ἱματίων μου μόνον βραχέντων ἐκ τῆς ὑγρασίας τῶν κειμένων νεκρῶν, ἔνθα με κατέθηκαν* [1]. Nul règlement ne protégeait le repos des morts qui dormaient là. Le premier venu pouvait, sans autorisation de personne, se charger de les exhumer ; seulement le secours du fossoyeur était nécessaire pour reconnaître les restes humains accumulés dans ce charnier. Rien de pareil eût-il été possible, si au moment où elle reçut le corps de Ste Marthe, la tombe du moine Thomas avait déjà été regardée comme une terre consacrée par le miracle? Et si elle l'était, quelle inconséquence de faire dire à la sainte que les privilégiés dont elle enviait la sépulture avaient été jetés à la fosse d'ignominie [2].

Toute cette histoire, arrangée comme elle l'est par l'hagiographe, est déjà bien incohérente. Elle devient totalement incompréhensible quand on se rappelle quels étaient dans leur réalité concrète les miracles posthumes qui avaient fait resplendir la sainteté de Thomas et témoigné de la vertu surnaturelle émanant de son tombeau. Ces miracles, nous les connaissons : Thomas n'avait point permis que d'autres défunts fussent inhumés auprès de lui, et il avait rejeté sans miséricorde les voisins qu'on lui avait donnés. Moschus spécifie

[1] Ch. 32, *Act. SS.*, l. c., p. 415.
[2] Voir ci-dessus, p. 271.

en outre que les intrus ainsi repoussés étaient des femmes. Il n'y a nulle apparence que d'autres prodiges se soient opérés sur cette tombe : le thaumaturge venait de la quitter, immédiatement après cette double exécution, le surlendemain de ses funérailles, comme dit en propres termes notre hagiographe lui-même ; et depuis cette exhumation, selon l'hagiographe encore, Éléphantôn continuait d'être comme auparavant le πάνδεκτον des étrangers morts à Daphné. Tel était donc le signe authentique de la bénédiction qui aurait fait souhaiter à S[te] Marthe d'y recevoir aussi la sépulture : deux femmes avaient été coup sur coup rejetées par cette tombe miraculeuse. Il est vrai que le narrateur prend soin de lui faire dire qu'à ce moment S. Thomas était déjà parti pour Antioche, n'ayant pu supporter, même après sa mort, d'être confondu avec des pécheurs comme elle. Mais l'intention trop directe qu'il laisse percer dans cette remarque, et la non moins visible impossibilité qui l'empêche de parler clairement donnent une nouvelle et très forte raison de soupçonner qu'il estompe la vérité. Précaution d'ailleurs inopérante. Si après la translation de S. Thomas une vénération spéciale était demeurée attachée à sa première sépulture, c'est à raison des prodiges macabres qui s'y étaient accomplis. En définitive, ce que S[te] Marthe est dite avoir demandé, c'est d'être déposée dans la tombe inhospitalière d'un saint misogyne qui l'en aurait expulsée s'il l'avait habitée encore.

Tout cela, d'un bout à l'autre, est étrange, et il n'y a pas deux manières plausibles d'y mettre un peu de logique. La mort et les funérailles de S[te] Marthe ont dû être accompagnées de circonstances affligeantes dont le souvenir continuait de peser aux moines de Saint-Siméon pour lesquels écrivait l'hagiographe. Ne pouvant les avouer simplement, le narrateur les a diluées dans une interprétation apologétique, inintelligible et contradictoire. Dès qu'on l'écarte, on voit les faits s'enchaîner dans l'ordre suivant. S[te] Marthe a été soudainement emportée, à l'insu de son fils, par une épidémie de nature pernicieuse. Les serviteurs ou les hôtes qui reçurent son dernier soupir, soit pour ménager leurs peines, soit que la virulence du fléau leur eût ôté le loisir de la réflexion, n'attendirent ni ne demandèrent les instructions de S. Syméon. La vénérable défunte fut descendue en toute hâte dans la fosse commune

où s'accumulaient en rangs pressés, à ce qu'il semble, les étrangers victimes de la contagion. Le surlendemain, la tombe s'était rouverte par un phénomène que le climat, la saison (5-7 juillet) et surtout les circonstances de cette inhumation précipitée peuvent suffire à expliquer naturellement [1]. Alors, par un tardif sentiment de respect ou sous l'empire d'une crainte superstitieuse, les villageois des environs s'avisèrent de transporter le cadavre au Mont Admirable, et l'un d'entre eux prit les devants pour avertir le saint.

Si l'on compare ce résumé conjectural à la narration verbeuse et sinueuse de la Vie de Ste Marthe, on verra qu'il exprime sous une forme plus simple tout ce que l'on peut supposer de réel et de consistant derrière le défilé de figures hiératiques mises en scène par l'hagiographe. Il ne contredit ni n'escamote aucune des données positives qui composent le fond solide du récit et des traditions parallèles. Enfin il rend explicable par des motifs tirés de la nature des choses la fiction transparente sous laquelle l'auteur a cherché tant bien que mal à voiler la réalité des faits. Avec une imagination moins pauvre, il aurait assurément pu donner un tour mieux concerté à ces souvenirs pénibles ; mais raconter pareille histoire sincèrement et sans l'adoucir, les conventions littéraires auxquelles il était asservi [2], ne le lui permettaient pas. Il faut du reste convenir qu'il laisse paraître avec une simplicité assez naïve l'intérêt qui le fait parler. Le but qu'il ne quitte pas de l'œil, c'est d'empêcher que l'on ne dise que l'une des deux mortes que S. Thomas avait expulsées de son tombeau était la propre mère de S. Syméon. Ne voulant rien avancer de trop catégorique, nous dirons seulement qu'il paraît avoir eu des raisons, de fortes raisons de penser que ce bruit, vrai ou mensonger, trouvait créance. Car enfin, selon sa version à lui, ses explications entendues, il restait tout de même le fait inquiétant que Ste Marthe avait été

[1] Un fait de ce genre a semé l'épouvante dans la première garnison de Milianah en Algérie, peu de temps après la conquête française en 1840. Voir le récit du colonel d'Illens dans L. VEUILLOT, *La guerre et l'homme de guerre*, ch. XXIII, (Paris, 1878), p. 333-34.

[2] Sur le caractère de la Vie de Ste Marthe, cf. DELEHAYE, *Les Saints Stylites*, p. LXXI-LXXIII.

inhumée, peu de temps après Thomas, au cours d'une même épidémie dans le *ξενοτάφιον* de Daphné, qui à ce moment était tout autre chose qu'un endroit sacré, et que le surlendemain elle était déjà ressortie de ce tombeau réputé interdit aux femmes. Des imaginations malveillantes ont bâti sur moins que cela de vraisemblables histoires.

Ste Marthe expira un mercredi 5 juillet. Le P. Janninck en a déduit très logiquement [1] qu'elle acheva de vivre en 551, seule année entre 545 et 556 où ce synchronisme du jour de la semaine et du quantième mensuel ait pu se produire [2]. Ce

[1] Commentarius praev. num. 4, loc. c., p. 402.

[2] D'après la chronologie de la Vie de Ste Marthe, ce serait en cette même année 551 que S. Syméon serait monté sur la colonne où il se fixa définitivement. Le calcul est fort simple. Dans les premiers jours d'avril 551, la sainte est surnaturellement avertie de sa fin ; elle meurt en juillet. Six mois plus tard, en décembre (c. 57, loc. c., p. 424-25), le prêtre géorgien Antoine reçoit de Dieu l'ordre de se rendre au Mont Admirable. Il se met en route, par voie de terre, semble-t-il, il arrive au monastère de S. Syméon, s'en retourne à Jérusalem, s'y procure et fait enchâsser une relique de la vraie Croix, descend à Joppé (comme le prophète Jonas), y monte sur un navire en partance, débarque à Séleucie, et arrive au Mont Admirable, *τῇ ἡμέρᾳ καὶ τῇ ὥρᾳ, ἐν ᾗ πρὸ ἐνιαυτοῦ, μέλλοντος τοῦ ἁγίου ἀνέρχεσθαι εἰς τὸν κίονα, λαβοῦσα ἡ μακαρία Μάρθα τὸν τίμιον σταυρὸν προεπορεύετο αὐτῷ, καθὼς προλέλεκται* (ch. 67, l. c., p. 429). L'épisode auquel ces mots se réfèrent est raconté par Nicéphore Uranus, au ch. 117 (ibid., p. 351-52) ; mais la Vie originale de S. Syméon, décrivant la même procession, n'y montre pas Ste Marthe (*Vita Symeonis*, c. 21, Delehaye, op. c., p. 257 ; voir le récit complet dans Kekelidze, *Monumenta*, p. 266-67, ch. 95). Toutes les apparences portent à croire que le biographe de Ste Marthe a brodé sur un thème fourni par Nicéphore. Le raccordement chronologique qu'il a imaginé est d'ailleurs impossible pour au moins deux raisons. D'après Nicéphore, comme d'après la Vie originale (aux endroits qui viennent d'être cités), S. Syméon monta sur sa troisième et dernière colonne aux fêtes de la Pentecôte, qui en 551 tombait le 28 mai. En avril de cette même année, quand la sainte fut avertie de sa fin prochaine, Syméon n'aurait donc pas encore quitté l'aiguille de pierre, sur laquelle il se tint d'abord pendant 0 ans, au commencement de son séjour au Mont Admirable. Or tout le récit du biographe de Ste Marthe suppose manifestement le contraire (cf. ch. 15, p. 408-409). On sait de plus que sur la colonne où il se fixa en dernier lieu, le saint vécut encore 45 ans. Ces 45 ans,

serait donc au plus tôt quelques jours avant le 5 juillet 551, que se placerait la mort de notre S. Thomas, pendant une épidémie locale, qui cessa peu de temps après, et dont S[te] Marthe elle-même fut l'une des dernières victimes.

On se demandera peut-être pourquoi Moschus, dont le récit se trouve ainsi confirmé et précisé, n'a point dit mot de S[te] Marthe, à propos des funèbres miracles où s'est montrée la fidélité posthume du saint homme à ses vertus monastiques. Apparemment parce qu'on ne lui en avait point parlé. Mais c'est là une réponse qui ne répond à rien. La mère de l'illustre Syméon a laissé un souvenir plus profond et plus vivace que celui de S. Thomas lui-même. Puisque la rumeur publique lui attribuait un rôle dans les prodiges accomplis au tombeau du saint moine — restons sur cette réserve prudente — comment donc expliquer qu'on ait pu raconter ces prodiges sans la nommer? Ce silence serait peut-être embarrassant, si l'auteur du *Pré spirituel* paraissait avoir connu S[te] Marthe. Mais voici le fait singulier qui demande à être éclairci quoi qu'il en soit. Moschus venu à Antioche avec l'intention sinon dans le dessein exprès d'y recueillir tout ce qu'on y savait de belles histoires monastiques, paraît n'y avoir rencontré personne qui se souvînt de S[te] Marthe. Il ne la nomme ni à propos de S. Thomas, ni à aucun autre propos : il l'ignore ou se donne volontairement l'air de l'ignorer. Chose plus étrange, le glorieux fils de la sainte n'est pas traité avec beaucoup moins d'indifférence. S. Syméon Stylite le Jeune et son monastère apparaissent en tout trois fois dans les 219 anecdotes du *Pré Spirituel* [1]. De ces trois récits, deux ont été rapportés à Moschus par des moines de Raïthu [2], et, selon toute apparence, à Raïthu même. A Antioche ou dans la Montagne Noire, c'est-à-dire tout près de la source, l'excellent homme paraît n'avoir entendu qu'une historiette, d'ailleurs édifiante, où « l'abbé Syméon du Mont-Admirable » joue le rôle d'un sage

comptés depuis la Pentecôte de 551 conduisent à une date en contradiction avec les textes (cf. DELEHAYE, l. c., p. LXVIII).

[1] Ch. 96, 117 et 118. L'absence d'une table analytique à l'édition complète du texte grec laisse cependant subsister un léger doute sur ce relevé.

[2] Ch. 117 et 118, *P. G.*, t. LXXXVII, p. 2981-82.

conseiller plutôt que celui d'un ascète prodigieux ou d'un thaumaturge [1]. Le foyer lumineux dont l'éclat semble alors rayonner sur l'Antiochène, ce n'est pas la colonne de S. Syméon, c'est le couvent du Scopelos entre Séleucie et Rhôsos. Moschus est plein de discours sur les hommes fameux de ce monastère et sur son fondateur, l'abbé Théodose [2], antérieur à Syméon et aujourd'hui tombé en oubli. Ainsi donc, dix années environ après la mort du glorieux stylite, sa mémoire destinée à grandir constamment aux yeux de la postérité, aurait subi une sorte d'éclipse chez ses compatriotes? Ou bien faudrait-il supposer, tout au contraire, que le prestige et l'influence du Mont Admirable avaient commencé d'offusquer la majesté de la métropole, et qu'à Antioche le bon Moschus était tombé dans un milieu où l'on jugeait habile de leur opposer la célébrité moins envahissante du Scopelos [3]? Cela aussi est possible et peut-être mieux fondé sur l'observation de la nature humaine. En ce cas, le silence des envieux qui auraient feint d'ignorer une renommée dont tout l'Orient était déjà rempli, a difficilement pu n'être pas mêlé d'allusions ou d'insinuations dénigrantes. Il est donc bien permis de se demander si en relatant l'anecdote des deux mortes évincées par S. Thomas, Moschus n'a point tu charitablement un nom propre qui avait été prononcé devant lui.

Avant de quitter pour tout de bon la Vie de Ste Marthe, essayons de voir si le récit permet de préciser en quelque mesure l'endroit où le culte de S. Thomas aurait pris naissance. Après la mort de la sainte, nous y est-il dit, le peuple et le clergé de Daphné emportèrent sa dépouille et la déposèrent *ἐν τῷ τάφῳ τῶν ξένων, εἰς τὸν τόπον τὸν λεγόμενον 'Ελεφαντῶνα, ἔνθα καὶ τὸν ὅσιον μοναχὸν Θωμᾶν πρώην κατέθεντο.*

[1] Ch. 96, sur un vieux moine arabe nommé Julien, à qui Syméon persuada de rentrer en communion avec l'archevêque Macaire de Jérusalem (ibid., p. 953-56).

[2] Voir notamment les chapitres 80-87 (*P.G.*, t. c., p. 2937-45 ; immédiatement avant l'histoire de Thomas), 90 (p. 2948), 95 (p. 2956), 99 (p. 2957).

[3] Pour être complet et ne pas risquer d'être injuste, il faut noter encore que plusieurs moines du Scopelos figurent avec honneur dans la Vie de Ste Marthe (voir ch. 54 et suiv. *Act. SS.*, t. c., p. 423-24).

Le lieu ainsi désigné se trouvait certainement en dehors du bourg et sans doute à quelque distance des maisons. Nous avons vu d'autre part que le nommé Épiphane, qui exhuma la sainte, était un campagnard « descendu » à Daphné, *κατελθὼν ἐν Δάφνῃ*. Son village ou son hameau de Charandama devait donc être situé sur les hauteurs qui dominent au sud-est le plateau de Daphné. Le *'Ιάσονος χωρίον*, dans l'église duquel les fidèles de Charandama étaient réunis, n'en pouvait être fort éloigné. Pour gagner de là le cimetière, Épiphane et ses gens devaient traverser la rue centrale du bourg : *διερχομένων διὰ μέσον αὐτῆς*. Il semble donc bien qu'il faille chercher Éléphantôn en contre-bas de Daphné, du côté de l'Oronte [1]. Mais en quel endroit précis?

A titre de rapprochement curieux et sans grand espoir d'en tirer une conclusion entièrement ferme nous mentionnerons ici une autre indication topographique contenue dans la Vie de Ste Marthe et dans celle de S. Syméon. Après avoir dit le dernier adieu à son fils, Ste Marthe se rend en hâte au lieu dit « de Tibère », situé à trois milles du Mont Admirable, *καταλαβεῖν ἠπείγετο τὸ λεγόμενον Τιβερίνου χωρίον, ἀπὸ σημείων τριῶν*. En cet endroit se trouvait un monastère, que nous essaierons tout à l'heure d'identifier [2]. C'est là que Ste Marthe fut prise du mal soudain, auquel elle succomba le surlendemain. On peut croire que ceux qui transportèrent la mourante à Daphné plutôt qu'au Mont Admirable n'ont pas, à pareil moment, choisi tout exprès le plus long trajet, et que Daphné leur a paru le refuge le moins malaisé à gagner.

Le *Τιβερίνου χωρίον* est certainement le même endroit qui est plusieurs fois nommé dans la Vie de S. Syméon. A l'âge de six ans, le saint est conduit par un ange *κατὰ τὴν Τιβερινὴν χώραν τὴν ὑπὸ τὴν γείτονα Σελεύκειαν τελοῦσαν, ἐν τόπῳ τινὶ ἐν ᾧ ἦν χωρίον λεγόμενον Πίλα* [3].

Un paralytique nommé Vigile, guéri par le saint, descend en

[1] L'aspect des abords de Daphné a été pittoresquement décrit par H. Lammens, *Promenades dans l'Amanus et dans l'Antiochène* p. 46-49.

[2] Voir ci-après, p. 283.

[3] *Vita S. Symeonis*, c. 10, Delehaye, l. c., p. 38-29.

hâte du Mont Admirable, « au bain de Tibère », situé à trois milles de là, puis remonte au monastère. A défaut du texte grec inédit, nous citerons la version géorgienne publiée par M. Kekelidze : გარდამოვიდა მთისა მის-გან სრბით და მოვიდა იგი აბანოჲსა მას რომელსა რქჳან ტიბერიოჲს... და აქუს სიგრძე გზასა მას მთისა-გან აბანოდმდე სამი მილიონი[1]. *Cursu descendit e monte adiitque ad balneas quae Tiberii* [litt. *Tiberius*] *dicuntur... est autem itineris longitudo a monte ad balneas, milia tria*. Le texte de Nicéphore Uranos dit en cet endroit : « environ 22 stades », au lieu de « trois milles » : *ἡ μέντοι κάθοδος ἐκείνη πᾶσα τοῦ ὄρους περίπου δύο καὶ εἴκοσιν οὖσα σταδίους* [2].

Syméon envoie un lépreux (nommé Théodore) se laver aux bains qui sont au village de Tibère : აბანოჲსა მას რომელ არს ტიბერიოჲსს სოფელსა[3] ; d'après Nicéphore Uranus : aux bains de Tiberinon : *παρὰ τὸ Τιβερίνου βαλανεῖον* [4].

Dans tous ces passages, c'est bien la même localité qui paraît désignée. Les « bains de Tibère » étaient apparemment un des nombreux édifices qui furent élevés par l'empereur Tibère dans la ville d'Antioche et sa banlieue [5]. Il ne reste aucun espoir de retrouver sur les cartes actuelles un endroit ainsi appelé. La toponymie de l'Antiochène romaine et byzantine a été depuis lors recouverte et ensevelie par on ne sait combien de couches d'alluvion. Il faut se contenter des indications ressortant des textes anciens. Nous avons déjà noté qu'un monastère s'élevait sur une colline proche du lieu dit de Tibère [6]. Le passage où il est mentionné dans la Vie de Ste Marthe doit être rapporté en propres termes :

Ch. 26. *Ταῦτα εὐξαμένη καταλαβεῖν ἐπείγετο τὸ λεγόμενον Τιβερίνου χωρίον ἀπὸ σημείων τριῶν, τοῦ ἁγίου ἐνδόξου Προδρόμου καὶ Βαπτιστοῦ Ἰωάννου τηνικαῦτα συνάξεως ἐπιτελουμένης. Εὐλόγησε δὲ τὸν δίκαιον καὶ τοὺς ἀδελφοὺς καὶ τὴν μονήν, εἰ-*

[1] Ch. 88, *Keimena*, p. 260.
[2] Ch. 100, *Act. SS.*, t. c., p. 345.
[3] Ch. 190, Kekelidze. op. c., p. 321.
[4] Ch. 216, *Act. SS.*, t. c., p. 389.
[5] Iohannes Malalas, *Chronographia*, l. XII, ed. Dindorf, p. 232-35.
[6] Ci-dessus, p. 282.

ποῦσα ὅτι· Οὐκ οἶδα εἰ ὄψομαι ὑμᾶς λοιπὸν ἐν σαρκί. Καὶ κλίνασα τὴν κεφαλὴν καὶ τὴν εὐχὴν αὐτῆς εἰς ἐφόδιον κομισαμένη, κατήρχετο ἐν τῷ προλεχθέντι Τιβερίνου χωρίῳ· ἦγεν γὰρ αὐτὴν ὁ ἄγων ἐπὶ τὸ προκείμενον. Εἰσελθοῦσα οὖν ἐν τῷ προλεχθέντι σεβασμίῳ οἴκῳ τοῦ ἁγίου ἐνδόξου καὶ Προδρόμου τοῦ βαπτιστοῦ Ἰωάννου, καὶ τὴν εὐχὴν αὐτῆς ἐπιτελέσασα ἐκτενῶς [*ed.* : *εὐχσθέως*], *ὑποστρέψαι ἐπὶ τὴν μονὴν οὐκ ἠδυνήθη · παράχρημα γὰρ ἐμαλακίσθη, μηδαμῶς ἔτι δυνηθεῖσα βαδίσαι* [1].

Il est assez généralement admis que l'édition de la Vie de Ste Marthe n'est pas l'ornement des *Acta Sanctorum*. Janninck lui-même la présente comme un essai de jeunesse [2]. Le manuscrit unique qui a servi à l'établir est le codex Mediceo-Laurentianus IX. 14, du XIe siècle, qui a conservé à l'hagiographie au moins deux pièces rares : la Passion de Ste Sira, publiée dans nos *Acta* au t. I de mai, p. 172-83 (*BHG*. 1637) et la Vie de S. Constantin le juif converti, récemment parue dans le t. IV de novembre, p. 628-56. C'est un volume en parchemin, d'une exécution assez soignée [3] ; mais quant à la Vie de Ste Marthe, il faut souhaiter qu'il n'en soit pas le meilleur exemplaire survivant. En attendant l'édition critique promise par M. P. Van de Ven, nous avons consulté l'antique version géorgienne qui, en tout état de cause, mérite d'être examinée attentivement, ne fût-ce qu'à raison de la place étrange et anormale que les moines ibères de Jérusalem et de l'Antiochène occupent dans la légende de Ste Marthe [4]. Cette traduction, qui a certainement pour auteur un moine ou un ermite géorgien de Saint-Syméon, a été transcrite avant 1045, par Georges le Reclus, le maître de S. Georges l'Hagiorite, dont l'autographe est aujourd'hui le manuscrit 55 de la laure d'Iviron (Mont Athos) [5]. Voici comment le passage cité plus haut s'y trouve rendu :

[1] *Act. SS.*, l. c., p. 412-13.

[2] Il convient aussi d'ajouter que Janninck n'a pu en surveiller lui-même l'impression, étant alors retenu à Rome par ses études théologiques (Commentarius praevius, num. 5, p. 403).

[3] Voir *Act. SS.*, Nov. t. c., p. 627.

[4] Cf. Delehaye, *Les Saints Stylites*, p. lxxii-lxxiii.

[5] Cf. N. Marr, *Agiografičeskie materialy po gruzinskim rukopisjam Ivera*, dans *Zapiski Vostočnavo otdělenia Imp. russk. Arkheologičeskavo Obščestva*, t. XIII (1900), p. 36-47 ; cf. *Anal. Boll.*, t. XXXVI-XXXVII, p. 70-71. Nous citons ce manuscrit d'après

და ვითარცა ილოცა მან ესრეთ ყოველი მიიქცა და მოიკითხა წმიდაჲ სჳმეონ დიდი და ყოველნი ძმანი, და მოუტევა მათ მშჳდობაჲ საუკუნოჲ, და წარვიდა სწრაფითა დიდითა : რაჲთა მივიდეს იგი აგარაკად რომელსა ტიბერინისაჲ ეწოდა : ვითარ სამუტევან ოდენ იყო იგი : მახლობელ მონასტრისაჲ : ხოლო ლოცვისა თჳს შემოვიდა ნეტარი მართა წმიდისა მამისა იოვანეს მონასტერსა : ხოლო ჟამსა მას მივიდა იგი წმიდისა ჟამის წირვისასა : აკურთხა უკუე მართალი და ძმანი და მონასტერი და თქუა · ვითარ ვჰგონებ, არა მიხილოთ მე ამიერითგან ჴორცითა : და მოიდრეკა მან თავი თჳსი : და ლოცვაჲ მათ ყოველთაჲ მოიღო. და წარვიდა ზემოჴსენებულსა მას აგარაკსა ....

[1] *Cod.* ზემოჴსენე ბულსა, *una litt. erasa?*

Postquam autem totam hanc precationem absolvit, (sancta) se convertit, salutavit sanctum Symeonem magnum omnesque fratres, aeternum iis vale dixit et summa cum festinatione profecta est, ut ad agrum adiret, qui dicitur Tiberii— erat autem monasterio vicinus, ad tria circiter stadia. Porro precandi causa ingressa est beata Martha sancti patris Iohannis monasterium. Cum autem (illuc) advenisset hora sancti sacrificii, salutavit iustum, fratres, monasterium, et dixit: « Ut equidem reor, m non iam videbiti in corpore. » Inclinavit caput suum, omnium illorum benedictionem accepit, et ad supra memoratum agrum profecta est[1].

On voit la différence des deux textes. Nous n'attachons aucune importance à la variante : « trois stades », au lieu de « trois milles » : elle n'est évidemment qu'une traduction fautive du mot *σημεῖον*. Mais tandis que le manuscrit de Janninck parle d'une église de Saint-Jean-Baptiste et donne à entendre qu'une fête du Précurseur y était célébrée le 3 juillet, la version géorgienne dit simplement que la sainte arriva à l'heure de la messe au monastère « du père Jean », leçon qui s'encadre à merveille dans le contexte. C'est en

une photographie malheureusement incomplète et par endroits illisible.

[1] Ici notre texte s'interrompt, le photographe ayant sauté deux pages.

effet sur une colline dominant la Τιβερινὴ χώρα que se dressait la colonne du stylite Jean, auprès de qui Syméon fit l'apprentissage de son genre de vie [1]. Ste Marthe, avertie intérieurement de sa fin prochaine, va saluer une dernière fois la tombe du saint homme et ces lieux pour elle si pleins de souvenirs : εὐλόγησε τὸν δίκαιον... καὶ μονήν, comme dit notre texte grec, où le mot τὸν δίκαιον n'a plus aucun sens.

Mais ce n'est pas tout. L'endroit précis de la Τιβερινὴ χώρα où le petit Syméon commença par habiter seul avec les bêtes sauvages s'appelait *Pila* : χωρίον λεγόμενον Πίλα [2]. Nicéphore Uranus, auquel on peut faire crédit sur la topographie des environs d'Antioche, spécifie que ce nom était une appellation indigène [3] : χωρίον Πίλα συνήθει γλώττῃ καλούμενον [4]. Or, *Pilâ* est le syriaque ܦܝܠܐ, « éléphant » ; et le tombeau où Ste Marthe reposa deux jours, se trouvait εἰς τὸν τόπον τὸν λεγόμενον Ἐλεφαντῶνα. *Elephantôn* serait-il l'équivalent littéraire et pédant de *Pilâ ?* Au premier regard, on n'y voit pas d'objection. C'est de *Tiberinum* que la sainte déjà mourante a été conduite à Daphné. Comme nous l'avons déjà fait remarquer, la route à parcourir ne devait être ni bien longue ni bien difficile. Il y avait l'Oronte à franchir ; mais l'Oronte en ce temps-là ne peut avoir été libre de ponts comme il l'est aujourd'hui entre Antioche et la mer [5]. Aucune invraisemblance proprement dite n'empêcherait donc de supposer que les gens de Daphné avaient relégué le cimetière des étrangers dans un endroit plus ou moins désert de la campagne, au delà du fleuve ; que cet endroit était proche de la Τιβερινὴ χώρα, et que le convoi funèbre de Ste Marthe a refait en sens inverse, à peu près le chemin parcouru la veille par la malade.

[1] *Vita S. Symeonis*, c. 11, DELEHAYE, op. c. p. 239.
[2] Voir ci-dessus, p. 282.
[3] Ch. 13, *Act. SS.*, t. c., p. 311.
[4] Ceci exclut l'hypothèse que *Pila* serait un nom latin, comme on pourrait le supposer sans invraisemblance. La fréquence des mots latins dans le grec d'Antioche a été relevée par M. PERDRIZET, *Mélanges épigraphiques*. II. *Inscriptions d'Antioche*, dans *Bulletin de correspondance hellénique*, t. XXIV (1900), p. 289.
[5] En 1903, nous avons entendu un habitant du pays déclarer gravement que si le pont d'Antioche — un pont romain à quatre arches — venait à s'écrouler, personne ne serait plus capable de le rétablir.

La topographie, pour le peu qu'on en connaît, semble se prêter assez naturellement à cette interprétation. Nous rappellerons pour mémoire qu'au moment où S. Syméon résolut de passer au Mont Admirable, il vivait sur la seconde des deux colonnes qu'il se fit bâtir, dans l'ermitage de son maître le stylite Jean, sur la colline dont la *Τιβερινὴ χώρα* bordait le pied. Or d'après Nicéphore Uranus, le Mont Admirable se voyait sur la droite du chemin montant vers cette colonne : *δεξιᾷ τοῦ κίονος ἀνιόντι* [1]. Montant de quel point de la vallée ? Nicéphore n'a pas cru nécessaire de le dire. Un habitant d'Antioche, un fonctionnaire, a-t-il pu supposer un voyageur partant d'ailleurs que de la grande ville ? Ceci permettrait de situer la *Τιβερινὴ χώρα* à peu près en face de Daphné, sur la rive droite de l'Oronte, dans la boucle que décrit le fleuve en tournant vers la mer L'endroit réunit certainement les conditions que fait supposer la présence d'un édifice comme le *βαλανεῖον Τιβερίνου*. Ce serait donc dans ce voisinage que nous serions porté à chercher le lieu dit « Éléphantôn » et le tombeau de S. Thomas.

Pourtant au bout de toutes ces explications plausibles, il reste une difficulté impossible à esquiver. Le premier biographe de Syméon Stylite et Nicéphore Uranus disent tous deux que le Tiberinum confinait à la banlieue de Séleucie [2]. Comme le Mont Admirable, dont elle prolongeait les pentes, elle ressortissait au siège épiscopal de cette ville. Et ce fut en effet l'évêque Denys de Séleucie qui conféra la prêtrise à S. Syméon, sans le concours du patriarche Domnus [3]. Éléphantôn au contraire devait nécessairement être une dépendance de Daphné, faubourg d'Antioche, relevant directement de la

[1] Ch. 69, *Act. SS.*, t. c., p. 333

[2] Voir ci-dessus.

[3] *Vita S. Symeonis*, c. 134, Delehaye, l. c., p. 263. Quand Syméon reçut le diaconat la cérémonie fut célébrée conjointement par l'archevêque (Éphrem) d'Antioche e par l'évêque de Séleucie (*Vita S. Symeonis*, c. 34, ibid., p. 245). Mais c'était évidemment une marque de déférence que le suffragant devait au patriarche, venu pour assister à l'inauguration de la colonne, sur laquelle le saint monta ce jour-là même. Le fait décisif est que Syméon ait pu être ordonné prêtre par le seul évêque de Séleucie.

métropole. En fait, l'exhumation de S. Thomas fut commandée par le patriarche, Domnus ou Éphrem, au profit de sa ville épiscopale. La difficulté n'est peut-être qu'apparente [1], mais en attendant qu'elle soit résolue, elle tient en suspens nos combinaisons topographiques.

A Antioche, nous dit Moschus, S. Thomas fut déposé *ἐν τῷ Κοιμητηρίῳ, ἔνθα πολλὰ λείψανα ἁγίων μαρτύρων κεῖται.* Une fois de plus, l'auteur du *Pré Spirituel* se montre exactement renseigné sur les traditions locales. Le « Cimetière » d'Antioche n'était pas simplement ce que son nom semblerait signifier aujourd'hui, un « champ de repos », servant à la sépulture de tous les fidèles ; c'était un sanctuaire collectif où étaient vénérés les tombeaux de plusieurs martyrs. Les restes de l'évêque S. Ignace y reposaient, comme on le sait par S. Jérôme [2]. Plus tard, il reçut également les corps des SS. Juventin et Maximin : *ἐτέθησαν τὰ λείψανα αὐτῶν ἐν τῷ μαρτυρίῳ τῷ λεγομένῳ Κοιμητηρίῳ,* dit Malalas [3]. Le Cimetière était situé *extra portam Daphniticam* [4]. Une petite chapelle y fut élevée sur la tombe de S. Thomas par les soins du patriarche. C'est apparemment autour de ce modeste édicule que la fête de S. Thomas était célébrée à l'époque d'Évagrius.

Le saint y séjourna-t-il encore longtemps après ? Il est permis d'en douter. Au cours d'une fructueuse expédition épigraphique et archéologique qu'ils entreprirent dans l'Émésène au mois d'août 1902 [5], les PP. Lammens et de Martimprey

[1] « La Piérie Syrienne », dont Séleucie était la capitale, « est impossible à délimiter ; il semble pourtant qu'elle se soit à peu près confondue avec le territoire de Séleucie. » V. Chapot, *Séleucie de Piérie,* dans *Mémoires de la société nationale des Antiquaires de France,* 7e série, t. VI (1907), p. 157, note 2. Cette observation très juste nous laisse incertains sur la question de savoir jusqu'où s'étendait le territoire et partant le diocèse de Séleucie.

[2] *De viris illustribus,* XVI, ed. C. A. Bernoulli (Freiburg. i. B., 1895), p. 18.

[3] Chronographie, l. XIII, Dindorf, p. 327.

[4] S. Jérôme, l. c.

[5] H. Lammens, *Notes épigraphiques et topographiques sur l'Émésène,* Nos 77-79, dans *Le Musée Belge,* t. VI (1920), p. 42-46.

découvrirent à 4 kilomètres environ au N.-O. de Ḥomṣ, l'ancienne Émèse, au village de Krâd ad-Dâsinija, les débris d'un sarcophage, dont le couvercle était profondément enfoncé dans le sol. L'ayant fait dégager à grand' peine, ils remarquèrent que la pierre, taillée en dos d'âne, portait sur les deux versants, sur l'un des pans triangulaires et sur l'un des rebords, des inscriptions, dont une bilingue, grecque et syriaque. Sur l'un des versants, dans un cartouche à oreillettes, on lit distinctement :

† *ΣΩΡΟΣΤ*
ΟΥΑΓΙΟΥ
ΘΩΜΑ

Le reste de l'inscription grecque qui entoure ce cartouche et se continue sur l'autre versant paraît contenir les noms de cinq dignitaires monastiques par qui le monument fut érigé, et peut-être aussi la date de son inauguration.

Sur l'ensemble des indices fournis par la partie lisible de l'inscription grecque, par la position topographique et par l'ancienneté probable du sarcophage, le P. Lammens jugea que le *σορός*, tombeau ou cénotaphe, de Krâd ad-Dâsinija doit être celui de S. Thomas « Salos ». C'est également à cette hypothèse que s'est arrêté le P. S. Ronzevalle après un examen très attentif de l'inscription syriaque [1]. Il faut cependant reconnaître que celle-ci, prise en soi, n'apporte que très peu de lumière à la question. Elle est tracée dans une écriture insolite et en partie indéchiffrable, qui rappelle par la forme des lettres et par l'alignement, l'inscription de Dehhes et la célèbre inscription trilingue de Zebed, actuellement au Musée du Cinquantenaire à Bruxelles. Grâce à des prodiges d'ingéniosité hardie, le P. Ronzevalle est parvenu à y déchiffrer le nom de Thomas et, moins distinctement, celui de la ville de Ḥomṣ, ce dernier dans un contexte grammatical assez déroutant. Tout le reste, peu s'en faut, résiste à l'interprétation. Une chose cependant est certaine : le caractère archaïque de l'inscription. En la comparant à l'inscription de Zebed, qui est datée de l'an 512, et à celle de Dehhes qui remonte

[1] *L'inscription syriaque de Krâd ad-Dâsiniya, dans l'Émésène*, dans *Revue de l'Orient chrétien*, t. VII (1902), p. 386-409.

pareillement aux premières années du VI[e] siècle [1], le P. Ronzevalle croit pouvoir dire qu'elle « ne doit pas être, paléographiquement, de beaucoup antérieure ou postérieure à la première moitié du même siècle. » Notre S. Thomas est décédé en 551. Il s'ensuit de deux choses l'une :

Ou bien il s'est produit cette coïncidence étrange que, vers le même temps, un moine Thomas, d'ailleurs complètement inconnu, était déposé avec les honneurs liturgiques dans un sanctuaire de Cœlé-Syrie, tandis qu'un second moine Thomas, appartenant également à un couvent de Cœlé-Syrie, en relations régulières avec Antioche, était canonisé dans cette ville et renié ou abandonné à l'oubli par ses compatriotes et ses frères en religion ;

Ou bien le S. Thomas vénéré près d'Émèse est identiquement celui dont le culte se célébrait à Antioche, et le monument de Krâd ad-Dâsinija est un cénotaphe, contenant peut-être quelques parcelles de ses reliques, qui lui fut érigé dans sa patrie, par ses frères en religion, au lieu et place de son tombeau qu'ils auraient dû posséder.

Cette seconde hypothèse se recommande de tous les motifs qui rendent la première assez peu vraisemblable. Les lois de la psychologie syrienne et monastique y sont vérifiées à souhait, telles qu'on les connaît par d'authentiques témoignages [2]. Thomas était l'homme de confiance de son couvent. Il était mort à l'étranger, en service commandé et dans l'exercice de ses fonctions. Depuis qu'une vertu miraculeuse émanait de ses reliques, les gens d'Antioche l'avaient annexé à titre posthume, après l'avoir indignement maltraité de son vivant. Et le propre monastère du thaumaturge devait leur céder le prestige de cette mémoire illustre et ce tombeau qui possédait le pouvoir de chasser la peste. Peut-on admettre que, dans la Syrie du VI[e] siècle, des moines avisés, à qui le sort avait fait

Marquis de Vogüé, *Notes d'épigraphie araméenne. II. Inscription syriaque de Dehhes*, dans *Journal Asiatique*, 9[e] série, t. VIII (1896), p. 316-24. Sur l'inscription de Dehhes, voir aussi E. Littmann, *Publications of an American Archaeological Expedition to Syria in 1899-1900*. Part. IV. Semitic Inscriptions (New-York, 1904-1908), p. 23 et suiv.

[2] H. Delehaye, *Sanctus* (Bruxelles, 1927), p. 116-18.

cette injustice, n'aient rien essayé pour y mettre ordre? Ce n'étaient pourtant pas les moyens qui leur manquaient; et les précédents, s'il leur plaisait d'en invoquer, n'auraient pas été longs à trouver. Mettons que, sur le moment, pour éviter d'ouvrir un conflit avec la puissante métropole qui pouvait leur couper les vivres [1], ou pour toute autre raison, ils aient renoncé à faire valoir leurs droits : l'envie de récupérer leur bien leur sera certainement venue au premier retour de la peste.

On peut même se demander si leurs revendications n'ont pas fini par obtenir une satisfaction plus complète, et si au VIIe siècle ou plus tard, après l'époque où Moschus passa par Antioche, les reliques de S. Thomas n'auraient pas été transférées à son monastère, en Cœlé-Syrie. A moins que son auréole n'ait pâli pour un motif inconnu, il faut croire que son culte émigra vers d'autres autels. Le fait est que l'anniversaire de S. Thomas paraît avoir été rayé du martyrologe Antiochénien. Au tome II de son catalogue des manuscrits syriaques de la bibliothèque Vaticane, Assemani a reproduit in-extenso les calendriers de deux anciens lectionnaires melchites. L'un d'eux, Vatic. syr. 21, copié en 1041, au couvent de Saint-Pantéléémon, dans la Montagne Noire, aux portes d'Antioche, annonce au 5 juillet : « la mort de sainte Marthe, mère de Mâr Syméon, thaumaturge de la mer », et au 8, « la translation du corps de sainte Marthe » [2]. De notre Thomas, nulle mention ni aux approches de la fête de Ste Marthe ni ailleurs. Mentions équivalentes et silence identique, aux mêmes jours, dans le second calendrier qui est de l'année 1215 [3].

Le sanctuaire de Krâd ad-Dâsinija fut probablement détruit d'assez bonne heure, dans l'une des innombrables dévastations qui passèrent sur l'Émésène, depuis l'invasion arabe jusqu'à la conquête ottomane. On n'en a pas encore relevé une seule mention ni dans les histoires ni dans les textes ha-

[1] Rappelons que l'église d'Antioche payait une rente au monastère de S. Thomas. Voir ci-dessus, p. 63.

[2] *Bibliotheca Apostolicae Vaticanae catalogus*, t. II, p. 168.

[3] ASSEMANI, l. c., p. 131. Le S. Thomas du 7 (ou 6) juillet est S. Thomas du mont Malée. Cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 801-804.

giographiques, et les traditions qui s'y rattachaient ont disparu avec lui.

Le culte de S. Thomas ne s'est pourtant pas éteint sans laisser un souvenir, dont l'écho s'est tardivement réveillé dans la liturgie occidentale. Au 18 novembre, le martyrologe Romain annonce : *Antiochiae sancti Thomae monachi, quem Antiocheni, ob pestem eius precibus sedatam, solemnitate annua coluerunt.* Cette mention apparaît déjà dans l'édition princeps de 1583. Est-il besoin de répéter qu'elle ne s'y trouve point par possession d'état? Elle n'est certainement pas empruntée à un ancien martyrologe ou calendrier occidental. Elle ne provient pas non plus des synaxaires ou ménologes grecs, tous muets sur S. Thomas. On en chercherait en vain la source dans le recueil artificiel connu sous le nom de « Ménologe de Sirlet [1]». Comment dès lors a-t-elle pénétré dans le martyrologe romain? Tout simplement sur la foi d'un témoignage historique attestant que la fête de S. Thomas était autrefois célébrée dans l'église d'Antioche. Ce témoignage nous n'avons pas à le rechercher ; la référence s'en trouve tout au long dans les annotations de Baronius : « Thomae monach.] De eodem Niceph. hist. lib. 17, c. 24. ubi post multa haec addit : Huius Thomae anniversarium diem magnificentissime agentes Antiocheni celebrant. Plura de eodem in prat. spir. c. 88 ».

Inutile d'aller voir au *Pratum spirituale:* nous en sortons. Quant à Nicéphore, il n'a pas été nommé dans les recherches qui précèdent, parce que son chapitre sur Thomas n'est qu'un pauvre décalque du récit d'Évagrius [2]. Le compilateur a copié son original de bout en bout, en y changeant les mots et çà et là en forçant légèrement le sens, mais sans rien ajouter qui dénote une connaissance personnelle. Dans la dernière phrase pourtant, on croit saisir une nuance, que la traduction de Baronius n'a pas rendue, mais que le texte du martyrologe reproduit avec intention : ἐτήσιον μνήμην παῖδες Ἀντιο-

[1] Dans Canisius-Basnage, *Thesaurus Monumentorum ecclesiasticorum*, t. III, 1. p. 412-520.

[2] Nicephori Callisti Xanthopuli, *Historiae ecclesiasticae*, tomus XVII, c. 23, *P.G.*, t. CXLVII, p. 277.

χέων ἦγον μεγαλοπρεπῶς ἑορτάζοντες. Cet imparfait ἦγον, substitué délibérément au μέχρι ἡμῶν ἄγουσιν d'Évagrius, signifie que la fête de S. Thomas était alors tombée en désuétude : *Antiocheni coluerunt*. Au surplus, Évagrius ayant omis de dire à quel jour se célébrait la solennité, Nicéphore, naturellement, observe le même silence. Le 18 novembre, auquel est actuellement fixée la commémoraison de S. Thomas, doit donc être considéré comme une date conventionnelle, sans appui dans la tradition.

Le calendrier et le ménologe de l'église gréco-russe [1] au 24 avril, font mémoire d'un S. Thomas, insensé volontaire, Θомы юродиваго : moine d'un couvent de Syrie, près d'Antioche, — vivait au IVe siècle ; — mort à Daphné ; — reliques transférées à Antioche [2]. — Avec ses deux grosses inexactitudes, le signalement est irrécusable. Mais prouve-t-il que S. Thomas ait été connu de l'ancienne tradition slave ? Nullement. Les Минея служебныя d'avril, publiés à Moscou en 1833, ne contiennent pas encore la notice de S. Thomas, et les réviseurs qui l'y ont introduite ne l'ont pas prise de quelque vieux livre gréco-russe. Elle vient d'une source caractérisée par deux indices qui laissent peu de place au doute : la date de la fête et le surnom du saint. La date, 24 avril, précède d'un mois, jour pour jour, celle qui a été choisie arbitrairement par Janninck. Le surnom du saint n'est pas une innovation du seul Janninck, puisqu'il se trouvait déjà dans un sommaire du livre IV d'Évagrius ; mais c'est tout de même notre prédécesseur qui, trop confiant dans une édition défectueuse, a pris pour le surnom traditionnel du saint, une épithète dont Thomas a été affublé par un scribe, qu'il n'a jamais portée, que ses biographes ignorent et que son histoire dément. La conjonction de ces deux indices est significative. Les réviseurs qui ont inséré dans les ménées russes la mémoire de S. Thomas « Salos », ont emprunté, en l'avançant d'un mois, la notice des *Acta Sanctorum*.

[1] J. Martinov, *Annus graeco-slavicus*, p. 114.
[2] Al. von Maltzew, *Menologion der Orthodox-Katholischen Kirche des Morgenlandes*, t. II (Berlin, 1901), p. 207.

Il ne sera pas inutile de résumer brièvement, par manière de conclusion, les résultats de cette étude qui a dû s'accrocher à trop de menus détails d'un assez mince intérêt. Nous en prendrons occasion pour suppléer en une fois toutes les formules dubitatives dont il a semblé préférable d'alléger le précédent exposé.

Le moine Thomas, improprement surnommé Salos, car aucun auteur ancien n'a dit qu'il ait simulé la folie, est celui qui est annoncé dans le martyrologe romain au 18 novembre. Il nous est connu par quatre sources d'information assez bien concordantes :

1. Évagrius, qui écrivait à Antioche, en l'année 594-595 ;
2. Jean Moschus, répétant un témoignage qu'il a recueilli dans cette même ville, vers l'an 603 ;
3. La *Vie de S[te] Marthe*, notablement postérieure au *Pré Spirituel*, car il semble que son auteur ait connu la Vie de Syméon Stylite par Nicéphore Uranus ;
4. Enfin, l'inscription bilingue de Krâḍ ad-Dâsinija, près d'Émèse, qui serait notre plus sûr témoin, s'il était absolument certain qu'elle se rapporte au même Syméon dont parlent nos trois auteurs.

D'après ces quatre sources, Thomas était un moine. Il appartenait à un couvent de Cœlé-Syrie (Évagrius, Moschus), situé aux environs d'Émèse (inscription de Krâd ad-Dâsinija), ou d'Apamée, si l'on s'en tient à la lettre du récit de Moschus. Venu à Antioche pour les affaires de son couvent (Év., Mosch.), en qualité d'apocrisiaire (Mosch.), il s'attira dans l'exercice de cette fonction, la mauvaise humeur de Théophile, économe de l'église, de qui il supporta avec patience un accès de brutalité (Év.). Après avoir prédit la mort prochaine de Théophile et la sienne propre (Év.), il fut atteint par une maladie contagieuse (Év. ; cf. Vita S. Marthae) et mourut à Daphné (Év., Mosch., Vit. S. Marth.), soit à l'hôpital (Év.), soit à l'église Sainte-Euphémie (Mosch.), laquelle du reste était peut-être la chapelle de l'hôpital. Il fut inhumé au cimetière des étrangers (Év., Mosch., Vit. S. Marth.), au lieu dit Éléphantôn. (Vit. S. Marth.). L'endroit ainsi dénommé paraît être celui qui s'appelait en syriaque *Pilâ*, et auprès du-

quel était situé l'ermitage du maître de S. Syméon, dans la *Τιβεριvὴ χώρα*, non loin des « bains de Tibère ».

Le lendemain et le surlendemain deux autres défunts qui avaient été déposés dans le même tombeau sont itérativement rejetés par une force mystérieuse (Év., Mosch.). La tradition cléricale d' Antioche spécifiait que les cadavres évincés étaient ceux de deux femmes (Mosch.), ce qui donnait une apparence de signification morale à ce bizarre miracle. A la suite de ces faits, Thomas est exhumé et solennellement transféré à Antioche (Év., Mosch., Vit. S. Marth.), trois jours après ses funérailles (Vit. S. Marth.), et déposé auprès des martyrs vénérés dans le *Κοιμητήριον* (Év., Mosch.). L'épidémie qui l'avait emporté cesse aussitôt ses ravages, et en reconnaissance de ce bienfait, une fête annuelle du saint est instituée et depuis lors continue d'être célébrée à Antioche (Év.). Une petite chapelle fut élevée par le patriarche sur la tombe du thaumaturge (Mosch.).

Thomas mourut peu de temps avant Ste Marthe, soit quelques jours avant le mercredi 5 juillet 551 (Vit. S. Marth.). Les deux décès durent se suivre à très courte distance, puisque celui de Marthe paraît être arrivé avant la fin de l'épidémie, qui suivit de près la translation de S. Thomas. La mort et les miracles posthumes de celui-ci ne se placent donc pas sous le patriarche Éphrem († 545), comme le rapporte Évagrius, par une erreur aisément explicable, mais sous Domnus III, selon la version de Moschus, en ceci encore plus exactement informé. Vers la même époque un monument funéraire était élevé près d' Émèse à un S. Thomas, moine, désigné nommément dans la partie grecque de l'inscription de Krâd ad-Dâsinija. Ce moine Thomas paraît bien être le même qui venait d'être canonisé à Antioche et qui appartenait à un monastère de Cœlé-Syrie (Év.; cf. Mosch.), en relations au moins financières avec la métropole (Év.).

Si l'on réduit à l' essentiel les faits avancés dans le récit des derniers moments et des funérailles de Ste Marthe, il se trouve que la sainte mourut à Daphné, emportée, à l'insu de S. Syméon, peu de jours après S. Thomas, par une maladie foudroyante, qui faisait alors des victimes assez nombreuses. Elle fut enterrée à la hâte au cimetière d'Éléphantôn, dans la tombe de S. Thomas, où l'on continuait, encore à ce moment,

d'entasser sans aucune marque particulière de respect, les cadavres des étrangers. Deux jours après, la sainte était sortie de cette fosse commune, avant toute intervention de son fils, qui n'avait pas même été prévenu de sa mort. Des paysans, qui la connaissaient à peine, avaient pris l'initiative de l'exhumer pour la transporter au Mont Admirable.

L'hagiographe a noyé cette histoire en d'interminables développements, où les contradictions, les invraisemblances et un merveilleux du plus mauvais aloi, sont accumulés à l'effet de montrer que la sainte a voulu — malgré S. Syméon — être enterrée à Éléphantôn, pour s'assurer la bénédiction de S. Thomas : une autre bénédiction sans doute que celle dont parlent Évagrius et Moschus. Par son insistance même et son parti pris, ce maladroit plaidoyer laisse l'impression d'être dirigé contre de mauvaises langues qui disaient ou insinuaient que Ste Marthe était l'une des deux femmes évincées du tombeau de S. Thomas. Une impression, même plausible, est parfois trompeuse, et nous ne donnons pas celle-ci pour une certitude. Elle est cependant produite par un ensemble singulièrement convergent d'indices et de coïncidences qui prêtait tout au moins à des interprétations malveillantes. Et l'étrange silence que l'auteur du *Pré spirituel* garde sur les plus glorieux souvenirs du Mont Admirable ne prouve-t-il pas qu'à Antioche même la mémoire de Ste Marthe a pu n'être pas à l'abri du dénigrement ?

P. P.

HAGIOGRAPHIE ET ARCHÉOLOGIE ROMAINES

(Voir *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 241)

II

LE SANCTUAIRE DES APOTRES SUR LA VOIE APPIENNE

Vers le IIIe mille de la voie Appienne, au lieu dit *ad Catacumbas*, se trouve un cimetière qui a été longtemps confondu avec celui de Calliste. S. Sébastien y avait reçu la sépulture, et la basilique qui s'élève à cet endroit porte son nom. Elle n'a pas toujours été désignée sous ce vocable. Dans les temps anciens, c'était la basilique des Apôtres, et le souvenir des SS. Pierre et Paul continuait à s'y rattacher sans que l'on sût bien exactement à quel titre. On ignorait aussi à quel endroit précis de l'édifice ce souvenir était localisé à l'époque où les tombeaux des martyrs n'étaient pas seuls à attirer les pèlerins en ces lieux vénérés.

A l'ouest de la basilique et en dehors d'elle se trouve un mausolée ou une chapelle, où l'on a accès par plusieurs escaliers, et qui a été désignée longtemps, sur la foi d'un texte mal compris, sous le nom très impropre de Platonia — il fallait dire au moins *platoma*, qui n'est pas une construction mais une plaque. C'est là que, sur certains indices, on a cru devoir chercher d'abord la *memoria apostolorum*. En 1893, Mgr De Waal y pratiqua des fouilles, dans l'espoir de quelque découverte qui consacrerait définitivement les idées alors généralement acceptées [1]. Sur ce point, l'attente fut déçue. Mais l'entreprise eut d'autres résultats appréciables. Une inscription métrique fut mise au jour, qui ne laissait aucun doute sur

[1] A. De Waal, *Die Apostelgruft ad Catacumbas an der Via Appia*, dans *Römische Quartalschrift*, 4es Supplementheft, Rom, 1896.

la destination de la rotonde. Elle avait abrité les reliques de S. Quirinus, évêque de Siscia en Pannonie, martyrisé à Sabaria, et transféré à Rome *in cimiterio catacumbas*.

En 1915, on se décida à porter les recherches sur un autre point de la basilique. Le pavé fut éventré et le sous-sol livra des secrets auxquels on était loin de s'attendre. Les fouilles de la Via Appia passionnèrent le monde de l'érudition et firent couler des flots d'encre. Nous n'en finirions pas s'il fallait dresser une bibliographie complète du sujet. D'ailleurs une liste sans lacunes ne rendrait peut-être pas de bien grands services. Les rapports dressés au fur et à mesure des opérations, une série de travaux prématurés ou périmés dès le lendemain de leur apparition, une foule d'articles qui se répètent sans apporter aucune lumière nouvelle, tout cela doit céder le pas à un petit nombre de mémoires où sont exposées, du point de vue technique, les constatations des archéologues de métier au cours des fouilles, ou bien les conclusions qu'une critique prudente croit pouvoir dès maintenant en déduire. Nous citerons principalement le volume de M. P. Styger, où le bilan des fouilles est exactement dressé [1], la relation de M. G.Mancini, dans les *Notizie degli Scavi* [2], l'étude de M. Lanciani, un maître dont il convient d'entendre l'avis dans toutes les questions de topographie romaine [3], le mémoire de Mgr Duchesne, œuvre posthume, hélas, mais où se retrouvent toutes les qualités de ce vigoureux esprit [4]. Dans son livre sur Saint-Sébastien hors les murs [5], M. H. Chéramy n'a pas prétendu exposer des vues originales. Son travail peut être recommandé à ceux qui veulent prendre une connaissance rapide du sujet sans se perdre dans les dé-

[1] *Il monumento apostolico della via Appia*, dans *Dissertazioni della pontificia Accademia Romana di archeologia*, serie II, t. XIII, p. 3-115.

[2] T. XX (1923), p. 3-79. Le rapport de M.Mancini est suivi d'une note de M. MARUCCHI, p. 80-103.

[3] *La « Memoria apostolorum » al III miglio dell' Appia e gli scavi di San Sebastiano*, dans *Dissertazioni*, t. XIV, p. 57-111.

[4] *La « Memoria apostolorum » de la Via Appia*, dans *Memorie della pontificia Accademia Romana di archeologia*, t. I (1923), p. 1-22.

[5] *Saint-Sébastien hors les Murs*, Paris, Maison de la Bonne Presse (1925), in-8°, 87 pp., illustré.

tails. Il est conçu de manière à intéresser n'importe qui à des recherches dont le grand public a de la peine à saisir l'importance. Un utile complément de ces travaux sera cherché dans les dissertations du P. Grossi Gondi sur le *Refrigerium* [1] et sur diverses reliques de l'église Saint-Sébastien.

Au dernier moment nous recevons la seconde édition du livre de M. H. Lietzmann sur « S. Pierre et S. Paul à Rome. » La première édition, parue en 1915, n'a pu être signalée à nos lecteurs, et il nous sera permis de nous arrêter un peu plus longuement à un ouvrage, où non seulement les récentes découvertes ont été mises à profit, mais qui a eu un légitime retentissement dans les milieux auxquels il est spécialement destiné [2].

La question de la venue des apôtres à Rome est un des plus frappants exemples de l'aveuglement que les besoins de la polémique confessionnelle peuvent produire dans les esprits. Maintenant que les passions sont un peu calmées, on comprend à peine qu'il ait été nécessaire de défendre contre les protestants une tradition aussi bien établie que celle-là. Les plus savants d'entre eux ne la nient plus.

Mais on a vu, même en ces derniers temps, des esprits attardés s'obstiner à défendre une thèse décidément démodée. Des avocats subtils, comme MM. A. Bauer [3] et Erbes [4] auront bien de la peine à résister à l'argumentation de M. Lietzmann. Ce dernier, convaincu de la solidité de la tradition romaine, n'a pas jugé superflu de la soumettre une fois de plus à un exa-

[1] *Il rito funebre del « Refrigerium » al sepolcro apostolico dell Appia*, dans *Dissertazioni*, t. XIV, p. 261-77 ; *Il « Refrigerium » celebrato in onore dei SS. apostoli Pietro e Paolo*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XXIX (1915), p. 221-49. Cf. notre article *Refrigerare, Refrigerium*, dans *Journal des Savants*, Novembre 1926, p. 385-90.

[2] *Petrus und Paulus in Rom*, zweite neubearbeitete Auflage, Berlin und Leipzig, W. de Gruyter, 1927, in-8°, VIII-315 pp., plans (= *Arbeiten zur Kirchengeschichte* herausgegeben von K. Holl und H. Lietzmann, 1).

[3] *Die Legende von dem Martyrium des Petrus und Paulus in Rom*, dans *Wiener Studien*, t. XXXVIII (1916), p. 270-307.

[4] *Die geschichtlichen Verhältnisse der Apostelgräber*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte*, t. XLIII (1924), p. 38-92.

men approfondi. Sa conclusion est appuyée d'un luxe de preuves, que nous jugerions excessif, s'il ne s'agissait d'atteindre des préjugés particulièrement tenaces. Ayant à relever les mentions des apôtres dans les documents romains, M. Lietzmann les examine un à un, les date, et les caractérise de manière à établir la portée de leur témoignage : la *Depositio martyrum*, la *Depositio episcoporum*, les anciennes listes des papes, les sacramentaires, la liste des saints du canon ; après cela il recherche la signification de la fête du 22 février, la *Cathedra Petri*, de celle du 29 juin, de la date orientale en connexion avec la fête de Noël. La dernière partie relève surtout de l'archéologie. Le sanctuaire *ad Catacumbas*, Saint-Pierre et Saint-Paul-hors-les-murs sont l'objet d'une étude approfondie d'où il ressort que la basilique Vaticane et celle de la voie d'Ostie ont été élevées sur l'emplacement de la sépulture primitive des apôtres.

L'importance des fouilles de la voie Appienne n'a pas échappé à M. Lietzmann ; et pour mieux en apprécier les résultats, il s'est adjoint un spécialiste, M. A. von Gerkan, qui avait fait ses preuves en Asie Mineure, et auquel il a demandé un nouveau relevé des ruines récemment mises au jour. Cet habile architecte ne s'est pas contenté de dresser des plans. Sur le terrain historique, ses positions doivent être soigneusement distinguées de celles de M. Lietzmann. En archéologie non plus, il n'est pas toujours d'accord avec ceux qui l'ont précédé, et la succession chronologique des différentes constructions, telle qu'il l'établit, n'est pas exactement celle qu'on avait acceptée jusqu'ici. Très difficiles à exécuter sur place lorsqu'il s'agit de terrains accidentés et souvent remaniés, les reconstructions faites à distance avec les éléments que peuvent fournir les meilleurs plans sont rarement satisfaisantes, et l'on comprendra que nous tenions à laisser aux archéologues romains le soin de contrôler les conclusions de M. von Gerkan et, s'il y a lieu, de se défendre contre lui. Nous étions d'ailleurs décidés à ne donner de l'état des lieux qu'une description sommaire mais suffisante pour l'intelligence du problème historique qui se pose.

Les travaux entrepris dans la basilique de Saint-Sébastien

permettent de reconnaître aisément le plan primitif de l'édifice. Il était à trois nefs, séparées par de larges piliers. Les nefs latérales se prolongeaient derrière l'abside et donnaient à la basilique l'aspect des églises du moyen âge pourvues d'un ambulatoire au chevet. A une époque difficile à préciser, les intervalles des piliers ont été murés et l'église se trouva ainsi réduite à une nef unique, avec trois chapelles dont celle de Saint-Fabien à droite, à gauche celle de Saint-Sébastien.

Le sous-sol a été fouillé assez profondément. On a d'abord rencontré, à moins de m. 0,30 du niveau actuel, le pavé antique, formé de pierres tombales, recouvrant des sépultures creusées dans une couche de terres rapportées. Parmi les épitaphes à date consulaire, la plus ancienne est de 356 ou 357. En creusant davantage, on a vu apparaître d'une part un ensemble important de sépultures païennes, de l'autre des constructions dont le caractère chrétien ne peut laisser aucun doute. Le groupe païen comprend des colombaires remontant au premier siècle de notre ère, des tombeaux, des salles de réunion.

Vers le milieu de la basilique, à deux mètres environ sous le pavé, on dégagea une galerie couverte — la *triclia*, comme il est convenu de l'appeler. Le mur du fond est tourné vers l'entrée de l'église ; elle s'ouvre du côté de l'abside, sur une cour. Le côté droit s'appuie sur les colombaires ; à gauche se voit un escalier qui conduisait à la galerie. Le long des murs courent des bancs de pierre. Une fontaine du côté des colombaires complète l'installation. L'intérieur de la galerie était orné de peintures, dont on aperçoit quelques restes.

Mais ce qui attire davantage l'attention ce sont les inscriptions grecques et latines ou « graffiti » dont les visiteurs ont couvert les murailles, et dans lesquelles les noms des apôtres Pierre et Paul reviennent plus de cent fois. En voici quelques-unes, qui sont caractéristiques :

Petre et Paule in mente nos habeatis
Paule et Petre petite pro nobis omnibus
Petre et Paule subvenite Primo peccatori
Paule Petre in orationibus vestris nos in mente habete
Petre et Paule conservate Vincentium

Ces graffiti seraient de la fin du IIIe ou du commencement du IVe siècle. Du fait que le monogramme du Christ n'y apparaît pas on a conclu qu'ils étaient antérieurs à Constantin. L'argument n'est pas sans réplique et les indices paléographiques ne comportent pas une bien grande précision.

Quelques-unes de ces inscriptions méritent une attention spéciale : celles où l'on relève les mots *refrigerium, refrigerare.* Par exemple :

Petro et Paulo Tomius Coelius refrigerium feci
ad Paulum et Petrum refrigeravi
XIII kal. apriles refrigeravi Parthenius in Deo
et nos in Deo omnes
Dalmatius votum iis promisit refrigerium

Les recherches du P. Grossi Gondi sur le rite du *refrigerium* ne laissent aucun doute sur le sens de ces derniers graffiti. Ils sont un nouveau témoin de l'usage des repas en l'honneur des martyrs, pratique d'origine païenne, que l'Église toléra quelque temps, mais qu'elle fut bientôt obligée d'interdire. On a beaucoup insisté, pour en tirer argument, sur le caractère funéraire de ces « rafraîchissements » pris dans le voisinage d'un tombeau ou d'un sanctuaire de martyrs. Il ne faut pas exagérer. Le culte des martyrs, on le sait,a emprunté ses premières manifestations au culte des morts. Très tôt cependant il se dépouille de tout ce que la piété envers les défunts peut offrir de lugubre, pour y substituer des sentiments d'allégresse. Quoi qu'il en soit, l'attestation d'un culte rendu aux apôtres sur l'emplacement de la basilique *ad Catacumbas* est formelle. Celle-ci a consacré un souvenir se rattachant à leur personne. En quoi consistait-il ? En quel endroit précis était-il localisé ?

La Passion de S. Sébastien en fait mention, mais en termes vagues : *vestigia apostolorum.* L'emplacement est mieux indiqué : *in initio cryptae,* près du tombeau de S. Sébastien. Des textes moins anciens s'expriment plus clairement au sujet de ces « vestiges », mais ne les situent pas avec précision. Dans la notice de Léon III (795-816), le *Liber Pontificalis,* parlant de la basilique de la voie Appienne, note que le pape *inibi super tumbas apostolorum Petri ac Pauli fecit vestes II.* La notice de Nicolas I (858-867) rapporte la même tradition : *via autem*

Appia in cymeterio sancti Christi martyris Sebastiani in Catacumba ubi apostolorum corpora iacuerunt. Au IXe siècle on croyait donc que les corps des apôtres avaient reposé dans la basilique. Il faut examiner la valeur de cette tradition, et les textes plus anciens qui, au jugement de quelques-uns, semblent l'appuyer.

Dans tout ce qui va suivre, ne perdons pas de vue un instant le témoignage de Gaius (vers 200) sur les *τρόπαια* des apôtres au Vatican et sur la voie d'Ostie (Eusèbe, *H. E.*, II, 25, 7). Une fois de plus M. Lietzmann a écarté les subtilités qui voudraient voir dans ces « trophées » autre chose que les tombeaux des apôtres. Ceux-ci donc reposaient, au commencement du IIIe siècle, là où nous les vénérons encore de nos jours.

Pour expliquer qu'ils n'y ont pas reposé toujours, mais qu'à une certaine époque ils ont été déposés au IIIe mille de la voie Appienne, on invoque principalement deux textes : le férial romain du IVe siècle et une inscription Damasienne.

Le premier, représenté par la *Depositio martyrum* et le martyrologe hiéronymien, semble avoir porté (nous n'entrons pas dans les détails de la restitution) à la date du 29 juin la mention suivante :

Natale apostolorum Petri et Pauli Petri in Vaticano Pauli via Ostensi utrumque in Catacumbas Tusco et Basso consulibus (258).

L'inscription a été cent fois reproduite. Mais il faut l'avoir sous les yeux, car tous les systèmes reposent en définitive sur ce texte obscur, que chacun interprète selon ses vues.

Hic habitasse prius sanctos cognoscere debes,
nomina quisque Petri Paulique requiris.
Discipulos Oriens misit, quod sponte fatemur :
sanguinis ob meritum, Christum per astra secuti
aetherios petiere sinus regnaque piorum.
Roma suos potius meruit defendere cives.
Haec Damasus vestras referat nova sidera laudes.

Tout l'intérêt du texte se concentre dans les premiers mots. Dans quel sens faut-il entendre *habitasse ?* Ceux qui admettent un séjour temporaire des corps des apôtres sur la voie Appienne n'ont pas de peine à montrer que le mot s'emploie parfois

dans le sens d'habitation funéraire, et l'on cite un exemple de Damase lui-même : *Inveniet vicina in sede habitare beatos* [1]. Les inscriptions païennes qui mentionnent la *domus aeterna* peuvent être apportées en confirmation.

D'autres s'en tiennent au sens ordinaire et veulent que les apôtres aient habité quelque temps une maison à laquelle s'est attaché leur souvenir, pieusement gardé par les générations chrétiennes. L'inscription [2] tracée sur la paroi d'un des souterrains par un visiteur : DOMVS PETRI semble en être un écho [3].

Je sais bien que tel érudit a pu admettre cette seconde traduction sans exclure la présence, à une époque déterminée, des reliques des apôtres. Lorsqu'on fut amené à les transporter, on aurait songé tout naturellement à la maison qui les avait abrités de leur vivant. L'idée suggérée par Gamurrini [4] n'a guère trouvé de partisans, et en général, on s'abstient de concilier les deux sens du mot *habitasse*. Pourtant, l'opinion de Mgr Wilpert ressemble beaucoup à une tentative de ce genre. A la mort des apôtres, leurs corps furent provisoirement déposés dans la maison de la voie Appienne, et dès que les *memoriae* du Vatican et de la voie d'Ostie furent prêtes, ils y reçurent la sépulture définitive [5]. Si l'auteur montre bien comment on aurait pu procéder en pareille hypothèse, il ne donne pas d'indices suffisants pour conclure qu'il en a été ainsi, et l'on comprend difficilement pourquoi les corps, d'abord réunis au même endroit, auraient été déposés dans des tombeaux si éloignés l'un de l'autre.

La plupart de ceux qui appliquent aux corps saints, et non à la personne des apôtres, l'*habitasse prius sanctos* de Damase,

[1] Ihm, n. 31.

[2] *Nuovo Bullettino*, t. XV (1909), p. 218 ; Wilpert, *Domus Petri*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XXVI (1912), p. 117-22 ; De Waal, *Zu Wilpert's Domus Petri*, ibid., p. 123-32.

[3] M. Marucchi est d'avis que ces mots expriment « una interpretazione troppo alla lettera della frase del carme Damasiano. » *Nuovo Bullettino*, t. c., p. 219.

[4] *Atti del II Congresso internazionale di archeologia cristiana*, Roma, 1900, p. 21-22.

[5] *La tomba di S. Pietro* (Roma, 1922), p. 19.

pensent que primitivement ils ont reposé là où le prêtre Gaius voyait leurs « trophées » ; qu'ils en furent retirés, et transportés sur la voie Appienne où ils séjournèrent quelque temps ; qu'à la fin des persécutions, ils furent rendus respectivement aux tombeaux du Vatican et de la voie d'Ostie, sur lesquels s'élevèrent bientôt de superbes basiliques. C'est Mgr Duchesne qui a donné à cette hypothèse la forme la plus plausible ; elle lui a été suggérée par la date consulaire *Tusco et Basso cons.* 258 du férial. La défense de se réunir dans les cimetières et la crainte d'une profanation des restes des apôtres auraient été les motifs déterminants de la translation.

Avec toute la déférence que nous inspire l'opinion d'un tel maître, nous ne saurions nous rallier au système de Mgr Duchesne. Nous en avons dit les raisons ailleurs [1], et il semble inutile de les répéter [2], d'autant que les nouvelles découvertes n'ont apporté aucun indice qui puisse modifier notre manière de voir. La date de 258 reste pour nous celle de l'institution d'une fête des apôtres, soit aux trois endroits indiqués, soit, comme le préfère M. Pio Franchi [3], *in catacumbas* seulement, pour suppléer aux autres lieux de réunion devenus alors inaccessibles [4].

Et nous ne voyons pas pourquoi la désignation de ce nouveau centre de culte n'aurait pas été motivée par une tradition relative à un séjour des apôtres en ce point de la route. Mgr Duchesne objecte : « On chercherait vainement dans l'histoire de l'Église un autre exemple de vénération attachée à la demeure privée et transitoire soit des apôtres, soit des autres grands personnages ecclésiastiques, martyrs, évêques etc. La piété chrétienne s'oriente toujours sur la demeure funèbre, non sur la demeure ordinaire ; quelquefois on la voit, s'il s'agit d'un martyr, s'attacher aussi au lieu du supplice, mais c'est tout [5] ». C'est peut-être oublier ce texte conciliaire de l'Église

[1] *Les origines du culte des martyrs*, p. 303-308.

[2] M. Lanciani les a reproduites, en s'y ralliant, dans le mémoire cité plus haut.

[3] *Note agiografiche*, fasc. 5°, p. 124.

[4] Jusqu'à preuve du contraire, je m'en tiens aux données de la tradition manuscrite, et je suppose que la date consulaire est à sa place.

[5] *La « Memoria apostolorum »*, p. 7.

d'Afrique : *Omnino nulla memoria martyrum probabiliter acceptetur, nisi ubi corpus aut aliquae reliquiae sunt aut origo alicuius habitationis vel possessionis vel passionis fidelissima origine traditur* [1]. On peut rappeler aussi qu'à Carthage S. Cyprien avait trois basiliques, dont deux situées hors des murs sur son tombeau et au lieu du supplice, une troisième, dans le voisinage du port, à laquelle s'attachait quelque autre souvenir du martyr [2].

L'hypothèse de la translation des apôtres au IIIe mille de la voie Appienne, suivie du retour aux sépultures primitives a semblé trouver une confirmation dans cette annonce du martyrologe hiéronymien au 25 janvier : *Romae translatio Pauli apostoli*. Ce serait la commémoraison de la déposition définitive des reliques de l'apôtre dans la basilique de la voie d'Ostie. Mgr Duchesne en fait état et de même M. Lietzmann. A cette explication Mgr Kirsch a opposé de sérieuses raisons [3]. De cette translation il n'y a aucune trace dans la liturgie romaine, et l'on ne découvre nulle part dans le martyrologe la *translatio Petri apostoli*, le pendant obligé d'une translation de S. Paul.

Ces objections n'ont fait aucune impression sur M. Lietzmann, qui a recours à un moyen ingénieux pour retrouver la trace d'une *translatio Petri*. Le 18 novembre, dit-il, on célèbre la fête de la dédicace des basiliques de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Cette date est, à n'en point douter, celle de la consécration en 390 de la nouvelle basilique de la voie d'Ostie, qui prit la place d'une église de dimensions plus restreintes. Celle-ci avait été consacrée le 25 janvier, jour de la rentrée des reliques de l'apôtre. L'église disparue, la solennité n'avait naturellement plus été célébrée liturgiquement, mais le souvenir en était resté dans le martyrologe. Le choix du 18 novembre pour l'inauguration de la grande basilique s'explique maintenant. C'était le jour où l'on commémorait le retour des reliques de S. Pierre et la dédicace de la basilique du Vatican.

[1] *Codex ecclesiae Africanae*, LXXXIII, Bruns, t. I, p. 176.

[2] Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*, t. II, p. 71-86.

[3] *Die beiden Apostelfeste Petri Stuhlfeier und Pauli Bekehrung im Januar*, dans *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft*, 1925, p. 48-67.

Et il y eut ainsi une double fête des apôtres le 18 novembre, comme il y en avait une le 29 juin [1].

Qui ne voit combien est fragile une solution qui n'est qu'un échafaudage d'hypothèses? Nous préférons n'en adopter aucune et avouer que le problème n'est pas éclairci. Quiconque a la pratique du martyrologe hiéronymien n'en sera pas étonné.

On sait que la fête du 25 janvier est actuellement la *Conversio Pauli*. Il est admis qu'elle est d'origine gallicane. Mgr Kirsch prendrait volontiers le mot *translatio* pour un synonyme de *conversio*, et reconnaîtrait dans le texte du martyrologe une annonce de la fête gallicane. Celle-ci n'était point encore célébrée à Rome ; mais la rubrique *Romae* ne le suppose pas : elle était appelée par le nom de l'apôtre. Malgré le curieux exemple trouvé par Mgr Kirsch dans S.Jérôme : *in vas electionis de persecutore translatus est* [2], nous hésitons à accepter une explication qui force à ce point l'usage courant d'un terme technique.

Les partisans de la translation des apôtres en 258, et notamment M. Lietzmann [3], s'autorisent d'un argument suggéré par De Rossi [4], qui rapportait à des translations de reliques les trois dates consulaires de la *Depositio martyrum*. L'année 304, *Diocletiano VIIII et Maximiano VIII cons.*, au 19 mai, rappellerait la translation des saints Parthénius et Calocerus, au 22 septembre, celle de S[te] Basilla. L'analogie inviterait à expliquer de la même façon le *Tusco et Basso cons.* Dans les trois cas il s'agirait d'un transport, en pleine persécution, *in locum tutiorem*, comme disait Papebroch. Pour le groupe Parthenius et Calocerus, plusieurs fois marqué dans le martyrologe hiéronymien, deux dates principales attirent l'attention et sont presque également attestées comme des jours de fête : le 11 février et le 19 mai. La première serait, d'après De Rossi, l'anniversaire de la translation, la seconde celui de la déposition. Il est déjà étrange que l'année de la translation soit mentionnée non pas au jour où elle eut lieu, mais à une autre date, 19 mai.

[1] Lietzmann, t. c., p. 222-26.
[2] *De viris illustribus*, 5.
[3] *Petrus und Paulus in Rom*, p. 114-23.
[4] *Roma sotterranea*, t. II, p. 214.

De plus, on imagine difficilement — et ceci vaut pour les trois cas — qu'on ait établi une fête pour commémorer un souvenir aussi fâcheux que celui d'un sauvetage clandestin. Les fêtes de translation, sur lesquelles nous sommes dûment renseignés, rappellent des jours où les reliques des saints étaient portées en triomphe et non point ceux où l'on se voit contraint de les cacher. Et puis, au moment où sévissait la persécution, on avait assez à faire de trouver un abri pour les nouveaux martyrs, et ce n'est pas une exigence déraisonnable de n'admettre, que sur bonnes preuves, le fait d'une translation dans des moments si troublés, dans un milieu où l'on ne se décidait à déplacer un cadavre que sous le coup d'une impérieuse nécessité, là surtout où la profanation des sépultures n'était guère à redouter. Aucune preuve n'a été apportée dans le cas des SS. Parthénius et Calocerus, et le problème de la double fête ne doit pas se résoudre par une hypothèse qui n'a pour elle aucune vraisemblance.

Nous en dirons autant de Ste Basilla (régulièrement il faudrait écrire *Bassilla*), bien que l'année 304 paraisse, à première vue, être difficilement acceptable comme date du martyre. Basilla est en effet l'éponyme du cimetière de la Via Salaria Vetus, appelé parfois [1], mais plus tard, cimetière de S. Hermès. L'usage antique oblige à conclure que Basilla était propriétaire du terrain et avait fondé le cimetière. Or, cette nécropole existait en 234, comme le démontre une épitaphe datée [2]. L'objection n'est pas restée sans réponse. Le P. Savio distinguait deux Basilla, l'une du IIe ou du IIIe siècle, la fondatrice, l'autre, la martyre, de 304. La solution n'est pas absurde, mais ne s'impose pas, et il faut avouer que les dédoublements ont trop l'air d'être inventés pour les besoins de la cause. Nous nous arrêterions plus volontiers aux observations de M. P. Franchi de' Cavalieri : « Il se peut que les éponymes des cimetières ne soient pas nécessairement les premiers fondateurs ; que pour certains cimetières plus anciens, le nom qui nous est parvenu soit celui d'un personnage qui l'a considérablement agrandi, y a fait exécuter d'importants travaux, ou était pro-

[1] De Rossi, *Inscriptiones christ. U. R.*, t. I, p. 10.
[2] *Nuovo Bullettino*, t. XVIII, p. 22.

priétaire du terrain au moment de la persécution. C'est ainsi que le nom de l'ancien fondateur a pu tomber dans l'oubli. C'est peut-être le cas de Basilla, et son nom serait resté attaché au cimetière d'autant plus aisément qu'elle y serait descendue elle-même avec l'auréole du martyre [1]. » Le savant critique ajoute qu'il y a quelque raison de croire que le cimetière de Cyriaque, dont les origines remontent certainement au delà de la persécution de Valérien, a reçu son nom de celle qui possédait le terrain à l'époque de la dernière persécution.

De Rossi a reconnu que la région du cimetière où ont reposé les saints Parthénius et Calocerus est de cette même époque. Du moment que nous ne sommes plus préoccupés de trouver celle d'une prétendue translation de leurs reliques, ni une confirmation de la chronologie de leurs Actes, qui doit être traitée comme inexistante, nous pouvons admettre sans difficulté que la date *Diocletiano VIIII et Maximiano VIII* est celle de leur déposition, et l'on ne voit pas pourquoi il n'en serait pas de même pour Basilla.

La recherche des *vestigia apostolorum* dans la basilique de la voie Appienne a été l'occasion de quelques travaux spéciaux qu'il nous suffira d'indiquer. L'année 1918 ramenait le septième centenaire de la consécration, par le pape Honorius III, de l'autel de la crypte de S. Sébastien. C'est le sujet d'un travail du P. Grossi Gondi, important pour l'histoire des reliques du saint [2]. Nous devons au même auteur des recherches très intéressantes sur les reliques du pape S. Fabien [3]. Il résulte de la *Depositio martyrum* que ce pape a été enterré dans le cimetière de Calliste, et De Rossi y a trouvé sa pierre tombale. Au cours du moyen âge, plusieurs églises prétendirent avoir reçu son saint corps, et parmi elles la basilique de Saint-Sébastien. Celle-ci renonça en partie à ses prétentions et ne revendiqua plus qu'une partie des reliques parmi lesquelles il est vrai, la tête du pape-martyr. On fut bien embarrassé,

[1] *Note agiografiche*, fasc. 5, p. 125.

[2] *La tomba e l'altare di S. Sebastiano nella basilica dell' Appia*, Roma, 1918, in-8°, 23 pp. Extrait de la *Civiltà Cattolica*.

[3] *S. Fabiano papa e martire, la sua tomba e le sue spoglie attraverso i secoli*. Roma, 1916, 2ª ed. con aggiunte, in-8°, 67 pp.

lorsque au cours des fouilles de 1915, apparut, dans un sarcophage, une momie presque entière, avec une tablette de marbre portant ces mots :

S. FAVIANUS IC REQUIESCIT

De l'étude consciencieuse des monuments et notamment des inscriptions de la basilique de Sainte-Praxède et de Saint-Martin-des-Monts, il ressort que, ni ces deux églises, ni Saint-Pierre, ni l'abbaye de Fulda, ni Saint-Sébastien ne peuvent faire valoir leurs titres à la possession de ces vénérables reliques, irrémédiablement perdues. C'est là une conséquence presque inévitable des translations, et il est triste de constater que la même méthode appliquée à l'histoire de la dépouille mortelle de la plupart des martyrs de l'antiquité conduirait à des résultats analogues.

III

DE QUELQUES PUBLICATIONS RÉCENTES

Au cours de l'impression des pages qui précèdent, nous avons reçu un certain nombre de volumes qui peuvent intéresser à divers titres les historiens de la Rome chrétienne.

Il faut signaler en tout premier lieu le grand ouvrage, impatiemment attendu, de M. Chr. Huelsen sur les églises de Rome au moyen âge [1]. C'est un « propylée » monumental à la série de monographies brillamment inaugurée par celle de Sainte-Agathe-des-Goths, dont il a été parlé plus haut. Est-il bien nécessaire de louer un ouvrage qui se recommande du nom d'un spécialiste aussi qualifié que l'illustre auteur de la *Forma Vrbis Romae*, qui est entre toutes les mains ? Relever les innombrables églises qui ont surgi au cours du moyen âge du sol de la capitale, essayer de déterminer l'époque de leur fondation et leur position exacte, c'est une entreprise qui exige un

[1] *Le Chiese di Roma nel medio evo. Cataloghi ed Appunti.* Firenze, L. S. Olschki, 1927, in-8°, CXIII-640 pp., plans.

rare ensemble de connaissances et devant laquelle beaucoup d'hommes très savants ont reculé. Il y aurait quelque ingratitude à dire du mal des *Chiese di Roma* de Mariano Armellini, ouvrage qui n'a pas été sans rendre des services. Mais nous savons trop dans quelles circonstances il a été composé et à quel public il était destiné pour le ranger parmi les instruments de la recherche scientifique. L'instrument qui nous manquait vient de nous être donné et on ne peut assez remercier M. Huelsen d'y avoir consacré ses efforts. L'exécution matérielle est de tout point remarquable et contribuera beaucoup à faciliter la consultation d'un répertoire où se trouve condensée une infinité de détails minutieux. Le livre est dédié au Souverain Pontife, dont la généreuse intervention a permis de donner à la publication tout le développement désirable.

La division adoptée par M. Huelsen s'imposait : les catalogues des églises d'abord, puis les notices sur chacune d'elles, celles-ci disposées par ordre alphabétique des vocables. Dans les prolégomènes il est traité des sources manuscrites des catalogues ; des auteurs qui se sont essayés à faire l'histoire des églises de Rome ; de la chronologie des églises ; de leurs vocables tant liturgiques que populaires ; des matériaux qui ont servi à la composition des deux plans qui accompagnent le volume.

Les catalogues les plus importants sont au nombre de quatre : celui de l'anonyme de Salzbourg, celui d'Einsiedeln, la liste fournie par le *Liber Pontificalis* dans la biographie de Léon III, et celle de Cencius Camerarius (1192), plus tard le pape Honorius III, dans le *Liber Censuum*. Ce sont aussi les catalogues les plus anciens. Celui de Paris (vers 1230), celui de Turin (vers 1320), celui de Nicolas Signorili (vers 1425), occupent un rang à peine moins notable dans la série, qui se complète au moyen d'extraits de documents de toute sorte : *Libri anniversariorum*, Actes de conciles, rôles de taxes, *Libri indulgentiarum*, nomenclatures d'églises filiales etc. M. Huelsen est allé chercher partout où l'on pouvait en trouver des listes et des bouts de listes, et l'on n'a qu'à parcourir la première partie de l'ouvrage pour se persuader, qu'avant lui, il était pratiquement impossible de s'orienter dans cette abondance de matériaux incroyablement dispersés.

M. Huelsen y a puisé pour dresser sa liste à lui, qui est com-

mentée dans le seconde partie de l'ouvrage. Elle s'arrête au pontificat de Martin V (1417-1431), et ne comprend, sauf quelques exceptions justifiées, que les églises situées à l'intérieur de l'enceinte d'Aurélien.

Deux appendices complètent le corps de l'ouvrage. Le premier est consacré aux églises « apocryphes », vocables mal compris ou mal transcrits, ou encore inventés par des faussaires, comme Alfonso Ceccarelli. Leurs fantaisies ont réussi à tromper des auteurs de bonne foi comme Martinelli qui, à plusieurs reprises, cite sérieusement le prétendu Castallus Metallinus, que l'on a voulu faire passer pour un chroniqueur du XIIe siècle. Dans un second appendice, M. Huelsen passe rapidement en revue quelques églises mentionnées dans les catalogues du XVe et du XVIe siècle, mais non comprises dans les limites chronologiques qu'il s'est fixées.

Les notices, au nombre de cinq à six cents, consacrées aux églises étudiées par M. Huelsen, résument, avec une exemplaire concision, tout ce que l'on sait sur leur origine, leur situation, leur nom, leur histoire. Une bibliographie choisie permet de trouver aisément les développements nécessaires. L'identification des patrons, lorsqu'elle n'est pas toute simple, comme c'est le cas le plus fréquent, est faite dans l'introduction. C'est la partie qui avant tout attire l'attention des hagiographes, et le savant auteur nous permettra sans doute de lui soumettre quelques observations qui nous ont été suggérées surtout par la lecture de son chapitre sur les noms des églises.

S. Abacuc. C'est la première des églises « apocryphes ». Et il est en effet fort improbable qu'il y ait eu à Rome un sanctuaire sous le vocable du prophète de ce nom. L'auteur de la recension des *Mirabilia* qui cite cette église a dû faire une confusion, peut-être avec S. Abbacyrus, comme le pense M. Huelsen. Mais S. Abachus, *al.* Abachum ou Ambacum, un martyr romain qui fait partie du groupe bien connu Marius, Martha [1], est-il nécessairement exclu ?

S. Aegidius. Plutôt qu'un évêque d'Arles, inconnu d'ailleurs, ce doit être S. Gilles, honoré le 1er septembre, et dont le

[1] *BHL.* 5543.

sanctuaire en Languedoc était un lieu de pèlerinage célèbre dans tout l'Occident.

S. Andreas in Aurisario, cité dans la *Passio S. Restituti* [1]. Il y aurait lieu de rechercher les actes pontificaux cités par Aringhi, et situant cette église dans le voisinage de Sainte-Marie-Majeure. On peut difficilement s'empêcher de rapprocher le nom de celui de *S. Andreas de Aquarizariis.*

S. Antonius. Il y a quelque incertitude sur la date où ce vocable apparaît pour la première fois. Voir pp. LXXXIX, XCII.

S. Celsus. Plutôt qu'un martyr d'Antioche, ne serait-ce pas S. Celsus de Milan?

S. Cirycus et Iulitta (pp. LXXXVIII, XCI). Ces saints n'appartiennent pas à Siscia, mais à Tarse de Cilicie.

S. Donatus. Entre les nombreux saints de ce nom on ne peut guère hésiter à se prononcer pour S. Donat d'Arezzo, honoré le 7 août, et dont la Passion fait partie du Légendier Romain.

S. Eristus. Eristus, Hedistus, Aristus, Orestes sont des équivalents. L'église est mentionnée dans l'itinéraire de Salzbourg sous le nom d'Aristus [2].

S. Felix in Pincis. Le titulaire de cette église n'est pas un martyr de Rome, mais S. Félix de Nole, honoré sur le Pincio. M. Huelsen a raison de dire que l'homélie XIII sur les Évangiles de S. Grégoire n'a pas été prononcée dans cette basilique, mais dans celle de la Voie de Porto, donc le 31 juillet. L'évangile du jour suffit à le montrer, et le titre de *confessor* donné à S. Félix dans l'en-tête des éditions actuelles ne doit pas nous égarer.

S. Geminianus. Il n'y a pas de saint romain de ce nom et il s'agit sans doute du patron de Modène [3].

S. Isidorus. C'est à n'en point douter le martyr de Chio [4], dont le culte était fort répandu, et non pas S. Isidore de Péluse, un saint peu populaire.

[1] *BHL.* 7179.
[2] Voir *Anal. Boll.*, t. XLII, p. 315-19.
[3] *BHL.* 3296.
[4] *Origines du culte des martyrs*, pp. 261, 275, 457.

S. Iohannes Calybita. Le patron de l'église de l'île du Tibre peut difficilement passer pour un saint romain. Son culte vient de Constantinople [1].

S. Lucia. Les églises de Ste Lucie sont dédiées à la martyre de Syracuse, à qui l'on a essayé de faire une légende romaine.

S. Marina. Il est difficile de classer Ste Marine parmi les saintes d'Italie (p. XCI). Marine est une personnalité un peu vague, un pendant de Ste Pélagie. Les deux noms se traduisent réciproquement.

S. Nicolaus. C'est une distraction bien naturelle qui a fait de l'évêque de Myre un évêque de Bari (p. XCI).

S. Patermuthius. Les origines de cette église mériteraient d'être éclaircies. Un des martyrs de Palestine du livre d'Eusèbe (c. XIII) portait le nom de Patermuthius. Sa fête tombait le 19 septembre. Les grecs commémoraient le 17 décembre ou le 9 juillet le groupe *Πατερμούθιος, Κόπρης, Ἀλέξανδρος·* [2]. Il n'est pas interdit de penser que l'identification avec ce dernier groupe s'est faite plus tard sous l'influence d'une légende [3].

S. Prisca. A propos de cette célèbre basilique, il peut être intéressant de relever une expression topographique dans les déplorables Actes de Ste Prisca : *Levaverunt beatissimum et sanctissimum corpus B. Priscae virginis et martyris et deduxerunt ipsam ad urbem Romam cum hymnis et canticis spiritualibus iuxta Arcum Romanum in ecclesia sanctorum martyrum Aquilae et Priscae* [4].

S. Severinus. Ce saint est évidemment le célèbre apôtre du Norique, honoré spécialement dans l'Italie méridionale (8 janvier).

S. Zenon. Il y a bien sur la voie d'Ostie un saint de ce nom, faisant partie d'un groupe de martyrs. On ne voit pas ce qui recommandait spécialement ce martyr obscur à la dévotion des Romains. C'est probablement S. Zénon de Vérone dont le culte a été importé à Rome.

[1] *BHG.* 868, 869.
[2] *Synax. eccl. CP.*, pp. 60, 320, 808.
[3] *BHL.* 6471.
[4] *Act. SS.*, Ian. t. II, p. 187.

Pendant que s'imprimait l'ouvrage de M. Huelsen, on a vu paraître plusieurs travaux spéciaux sur diverses églises de Rome. Nous avons signalé le plus important de tous, sur Sainte-Agathe-des-Goths. D'autres nous sont parvenus. Ainsi les recherches de MM. G. Biassiotti et Ph. B. Whitehead sur l'église des Saints-Cosme-et-Damien du Forum. Après avoir étudié la genèse du monument, les auteurs publient et commentent le texte d'une précieuse notice de Panvinio, rédigée à une époque où la fameuse église conservait encore à peu près sa disposition et son aspect primitifs [1].

Dans une dissertation sur l'*Arcus Stillans* et le *Balneum Pelagi*, M. G. Marchetti-Longhi s'occupe spécialement de l'église de Saint-Laurent *iuxta Arcum Stillantem*, et cherche à identifier les diverses églises de Saint-Laurent *in Schola Graeca* [2].

L'antique édifice voisin du Ponte Rotto et connu sous le nom de temple de la *Fortuna virilis* est un de ceux qui furent convertis en églises. Tout d'abord il avait été consacré à la Sainte-Vierge, et M. Huelsen l'identifie avec l'église S. Maria de Gradellis citée dans le catalogue de Cencius Camerarius. Le vocable de Sainte-Marie-Égyptienne, qu'elle conserva jusqu'à nos jours, apparaît pour la première fois dans le catalogue de 1492. En 1566 elle fut donnée aux Arméniens. On s'est décidé récemment à isoler et à restaurer l'élégant édifice. M. A. Muñoz, qui a dirigé l'entreprise, esquisse l'histoire du monument et signale les découvertes qui ont été faites à l'occasion des travaux [3].

Nous devons au même archéologue la restauration de la curieuse église de Saint-Georges in Velabro [4]. Elle était pri-

[1] *La chiesa dei SS. Cosma e Damiano al Foro Romano e gli edifici preesistenti*, dans *Rendiconti della pontificia Accademia romana di archeologia*, t. III (1925), p. 83-122. Voir aussi WHITEHEAD, *The Church of SS. Cosma e Damiano*, dans *American Journal of Archaeology*, t. XXXI (1927), p. 1-18.

[2] « *Arcus stillans* » *e* « *Balneum Pelagi* ». *Note di topografia medioevale di Roma*, dans *Rendiconti*, t. c., p. 143-90.

[3] *Il restauro del tempio della* « *Fortuna virile* ». Roma, 1925, in-8°, 43 pp., illustré.

[4] *Il restauro della basilica di S. Giorgio al Velabro in Roma*. Roma, 1926, in-8°, 46 pp., illustrations.

mitivement dédiée à S. Sébastien et à S. Georges. Nous la voyons maintenant dans l'état où elle était au commencement du XIVe siècle, après les travaux entrepris sur l'ordre du cardinal Stefaneschi. Mais elle remonte au VIIIe, peut-être même au VIIe siècle, et M. Muñoz regarde comme probable que déjà au Ve-VIe siècle s'élevait au même endroit une église, probablement plus petite.

Le 9 novembre 1924, la basilique du Latran, *cunctarum mater caput ecclesiarum*, célébrait le XVIe centenaire de sa consécration. A cette occasion on a publié un recueil de travaux destiné à conserver le souvenir des fêtes [1]. Ce recueil, abondamment illustré, se présente sous la forme de ce que les Italiens appellent un « numero unico », et contient une vingtaine de dissertations relatives à l'histoire de la basilique, suivies d'une chronique des fêtes du centenaire. Parmi les collaborateurs on distingue particulièrement Mgr Pio Paschini, qui retrace rapidement l'histoire de l'édifice ; M.Marucchi,qui très ingénieusement, à propos des diverses résidences des papes, trouve le moyen de rompre une lance en faveur des idées qui lui sont chères ; Mgr Wilpert, dont la contribution est intitulée : « Il trionfo della croce nei mosaici Lateranensi » ; M.Lanciani, qui s'occupe de la porte de bronze de la basilique. Nous ne pouvons tout citer. N'oublions pas, toutefois, un des articles les plus originaux du recueil, celui de Mgr Casimiri, sur l'antique Schola Cantorum et sa suppression en 1370.

Le trésor du Latran a fait l'objet d'une série d'importants articles publiés dans la revue *Dedalo* par M. Carlo Cecchelli, qui vient de les réunir en volume [2]. Celui-ci est divisé en cinq chapitres, dont les deux premiers sont réservés aux objets d'orfèvrerie, à l'argenterie, aux émaux ; le quatrième aux ivoires, aux bois peints et sculptés, aux objets de verre ; le cinquième aux étoffes. La célèbre image du Sauveur, l'« achéropite »,offre un sujet d'étude complexe qui remplit tout le chapitre III : la peinture primitive, ses revêtements successifs,

[1] *Nel XVI centenario della dedicazione della Arcibasilica Lateranense del SS. Salvatore.* Roma, Francesco Ferrari, in-fol., 99 pp., illustré.

[2] *Il tesoro del Laterano.* Milano-Roma, Casa editrice d'Arte Bestetti e Tuminelli, 1927, in-4°, 130 pp., illustré.

l'écrin qui la renferme, l'histoire de la vénération dont elle a été l'objet au moyen âge, tout cela fait mieux connaître une icone entourée de nos jours encore d'un respect qui ne laisse pas d'étonner, je voudrais pouvoir dire : d'édifier, les étrangers qui visitent Rome. L'examen de ces objets si divers a suggéré à M. Cecchelli des rapprochements utiles avec d'autres œuvres d'art analogues. En bien des points il complète et corrige au besoin les travaux du P. Grisar et de M. Lauer sur le *Sancta Sanctorum*. L'illustration de son livre est souvent supérieure à celle de ses devanciers, et rien qu'à ce titre l'ouvrage est indispensable aux archéologues.

Une pièce intéressante du trésor du *Sancta Sanctorum*, la boîte à reliques, dont le couvercle est orné de peintures représentant la Nativité, le Baptême du Christ, le Crucifiement, le Tombeau, l'Ascension, a été très diversement datée par les archéologues. Le P. Grisar propose le IXe ou le Xe siècle ; MM. Lauer et Diehl le Xe ; M. Cecchelli irait jusqu'au XIe, première moitié. Un nouvel examen des peintures a ramené M. C. R. Morey à l'opinion de MM. Wulff et Dalton qui les ferait remonter jusqu'au VIe siècle [1].

Outre les dissertations déjà signalées dans les publications de l'Académie d'archéologie, il convient de ne pas passer sous silence une communication de Mgr G. Mercati sur le « cadavere intatto » dont la découverte, en 1485, fit tant de bruit [2]. Le savant bibliothécaire de la Vaticane publie et commente, avec son érudition coutumière, une relation contemporaine de l'événement due à la plume de l'humaniste Paolo Pompilio [3]. Voici un travail de l'infatigable Mgr Kirsch sur l'origine et le caractère primitif des stations liturgiques de Rome [4]. L'usage d'Oxyrhynque, connu par le calendrier de 535-536 est rappelé à propos. N'y avait-il pas lieu de rappeler aussi celui de Cons-

[1] *The painted Pannel from the Sancta Sanctorum*, dans *Festschrift zum sechzigsten Geburtstag von Paul Clemen* (Bonn, 1926), p. 151-67.

[2] Voir Huelsen, dans *Mitteilungen des Instituts für Oesterreichische Geschichtsforschung*, t. IV (1883), p. 433-49. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIII, p. 227.

[3] *Paolo Pompilio e la scoperta del cadavere intatto sull' Appia nel 1485*, dans *Rendiconti*, t. III, p. 25-43.

[4] *Origine e carattere delle Stazioni di Roma*, dans *Rendiconti*, t. c., p. 123-41.

tantinople et la formule des Synaxaires : *τελεῖται δὲ ἡ αὐτοῦ σύναξις ἐν τῇ ἐκκλησίᾳ...* ? Ajoutons encore un article d'un autre connaisseur des choses de Rome, M. P. Styger, sur l'origine de cette partie du cimetière de Calliste souvent désignée sous le nom de cryptes de Lucine, et regardée comme la plus ancienne de l'hypogée [1]. L'auteur, sans s'écarter précisément de la voie tracée par De Rossi (il n'est pas d'accord avec lui sur le caractère chrétien de certaines inscriptions), s'attache à préciser davantage les résultats des recherches du grand archéologue, et ses déductions méritent d'être discutées.

Il sera permis de quitter un instant le sol romain et de nous transporter en Afrique avec Dom Morin, qui a eu l'heureuse pensée de présenter à l'Académie deux sermons inédits de S. Augustin, l'un sur la Massa Candida, l'autre sur S. Quadratus [2]. Il les a trouvés dans le manuscrit C. 210 inf. de la bibliothèque Ambrosienne. Ce manuscrit a été décrit par l'un de nous, dans les *Analecta*, non pas comme le dit D. Morin : « il y a quatre ans à peine ; » mais il y a maintenant trente-cinq ans [3]. Nous insistons sur ce détail parce qu'il explique comment notre collaborateur a pu omettre dans sa description deux pièces si importantes. A une époque où la *Bibliotheca hagiographica latina* n'était pas publiée, l'identification des morceaux hagiographiques ne se faisait point aussi simplement qu'aujourd'hui, et pour éviter de donner à nos catalogues une étendue démesurée, nous suivions assez rigoureusement la règle de ne relever dans les manuscrits latins que les Vies, les Passions, les Miracles et les Translations, à l'exclusion des sermons. Ce système offre quelques inconvénients, la découverte de Dom Morin le prouve une fois de plus. Enfin grâce à cet heureux chercheur, l'omission est réparée, et nous l'en remercions bien vivement.

Possidius n'indique pas le nombre des sermons de S. Augustin *per natalem martyrum Massae Candidae*. On en connaissait

[1] *L'origine delle Cripte di Lucina sull' Appia*, dans *Rendiconti*, t. c., p. 269-87.

[2] *La Massa Candida et le martyr S. Quadratus d'après deux sermons inédits de S. Augustin*, dans *Rendiconti*, t. c., p. 289-312.

[3] *Anal. Boll.*, t. XI, p. 278.

un, le sermon 306 de l'édition bénédictine. Un autre, le sermon 330, publié sous le titre de *In natali martyrum*, doit, comme l'indique D. Morin, d'après un manuscrit du mont Cassin, être intitulé ainsi : *Sermo habitus Carthagine in basilica martyris Cypriani, die XV kalendas septembr. in natale Massae Candidae.* Un troisième, celui que D. Morin vient de publier, commence par ces mots : *Diem sollemnem beatorum martyrum atque multorum, hoc est Massae Candidae, celebramus.* C'est d'ailleurs tout ce que S. Augustin nous y apprend sur ce groupe fameux.

Que l'évêque d'Hippone avait célébré S. Quadratus, nous le savions également par Possidius. Comme nous l'avons dit ailleurs [1], des deux sermons XVIII et XXIV du recueil du P. Michel Denis [2] le premier fixe la date de l'anniversaire du saint au 21 août, le second fait mention de sa basilique à Hippo Diarhytus (Bizerte). Ce dernier n'a pas été prononcé le jour de la fête du saint, mais le 25 septembre. C'est à Carthage, *ad mensam Cypriani*, sanctuaire bien connu, qu'a été prêché, le jour de la fête du martyr, le sermon du manuscrit Ambrosien. Le martyrologe hiéronymien au 21 (B au 20) août qualifie Quadratus d'évêque. Le nouveau texte confirme cette indication et permettrait même de désigner son siège.

> *Hoc dicens et docens iste Quadratus — erat enim episcopus — cuius sollempnitatem hodie celebramus, cum tota plebe sua, clericis et laicis, confessus est Christum. Praemisit gregem, quem pascebat : post quadriduum Quadratus secutus est. Massa enim Candida, cuius ante quadriduum sollempnitas celebrata est, plebs erat Dei, gubernationi huius credita. Quam magnum parietem signinarium regebat iste Quadratus !*

Le mot *signinarium* est une conjecture ingénieuse de D. Morin. Il y rattache des aperçus non moins ingénieux, que l'on pourra lire, et sur lesquels il a fait lui-même les réserves voulues. Ce que S. Augustin dit expressément, c'est que les martyrs de la *Massa Candida* étaient les ouailles de l'évêque Quadratus — il était donc vraisemblablement évêque d'Utique —

[1] *Origines du culte des martyrs*, p. 451-52.
[2] *P. L.*, t. XLVI, pp. 881, 921.

et qu'il mourut quatre jour après eux. Il serait superflu de souligner l'importance de ce résultat.

Nous sommes ramenés aux catacombes par M. E. Josi, qui continue la description détaillée du cimetière de Pamphile commencée dans le premier volume de la *Rivista di archeogia cristiana* [1]. Description très soignée, appuyée de gravures fort réussies et d'un bon nombre d'inscriptions inédites, souvent accompagnées d'un fac-similé. Sur l'une d'elles (p.16) M. Josi relève la formule DIGNA CVM DIGNIS, qu'il rapproche d'une série d'expressions analogues : *digna cum sanctis, digna inter sanctos, dignis digna*,etc. L'épitaphe *Εὐτύχης τὸ πνεῦμά σου καλῶς ἀν*(α)*ψύξῃ* (et non pas : *ἀνάψυξεις*, p. 42), est l'équivalent de : *spiritus tuus in bono refrigeret* [2] et d'autres semblables. Un affranchi attaché au vestiaire de l'empereur Adrien est qualifié de *a veste cubicularia* (*cubuclaria*, p. 46), charge à ajouter à celles que l'on connaissait déjà : *a veste forensi, a veste castrensi* etc.

Dans une des galeries intactes (n. 45) du cimetière de Pamphile, l'auteur a remarqué que, sur 119 tombes, il n'y avait que 36 tombes d'adultes, les 83 autres étant des sépultures d'enfants. Dans une région du cimetière de Calliste, M. St. De Rossi n'avait compté que 114 loculi d'enfants sur un total de 703, et Armellini avait trouvé dans les deux premières régions du cimetière de Sainte-Agnès les proportions suivantes : 334 enfants sur 906, et 143 sur 639. A quoi attribuer le pourcentage extraordinaire des tombes d'enfants dans notre cimetière ? On songe d'abord à quelque épidémie. Mais les épitaphes — très peu nombreuses, il est vrai — n'y font aucune allusion. Alors que rien n'est plus commun que les épitaphes où les parents se lamentent de la rigueur du sort qui leur enlève leurs enfants en bas âge, ces tombes muettes font songer à l'une des œuvres de miséricorde les plus chères aux chrétiens de tous les temps : la recherche des enfants abandonnés, auxquels ils procuraient au moins le bienfait du baptême. On voudrait

[1] *Il cimitero di Panfilo*, II, III, IV, estratto dalla *Rivista di archeologia cristiana*, in-8°, 132 pp.

[2] De Rossi, *Bullettino*, 1894, p. 145.

avoir le moyen de faire sortir du domaine de l'hypothèse pure l'explication intéressante suggérée par M. Josi.

Nous avons mentionné plus haut la crypte du cimetière de Pamphile que l'on croit être le sanctuaire d'un martyr, et où l'on a trouvé un autel. Mgr Kirsch a consacré une étude approfondie à cet autel, qui ne serait pas antérieur au VI[e] siècle [1].

Il est sans doute trop tard, maintenant que l'ouvrage est entre toutes les mains, de parler du second fascicule de la nouvelle série de la *Roma sotterranea*, qui a été publié en 1914, mais ne nous est parvenu que tout récemment [2]. On sait qu'après la mort de De Rossi son œuvre devait être continuée, et qu'un volume serait consacré à chaque cimetière. M. Marucchi fut chargé de décrire celui de Domitille. Il a divisé l'ouvrage en plusieurs livres, dont le second, que nous avons sous les yeux, a pour titre *Il centro storico del sepolcro dei martiri*. Ces martyrs sont S[te] Pétronille et les saints Nérée et Achillée. Tout ce qui se rapporte à la région du cimetière où ils furent ensevelis, à la légende, aux textes épigraphiques, à la basilique, au voisinage des tombes sacrées, qualifié de *retro sanctos*, est exposé avec cette abondance qui est dans la manière de l'auteur, et splendidement illustré.

M. Marucchi très justement considère les Actes des SS. Nérée et Achillée comme un roman historique, où tout n'est pas invention pure. Il accorde quelque attention à la chronologie du récit, ne pouvant se faire à l'idée que l'hagiographe ait mis en scène des personnes qui ont vécu à des époques très distantes. C'est ainsi, dit-il, qu'actuellement un romancier ne s'aviserait pas de confondre un personnage du temps des guerres de religion avec un autre de la révolution française.

C'est avoir bonne opinion des anonymes à qui nous devons les légendes de la catégorie de nos Actes. Parmi les choses qu'ils ignorent, ou si l'on aime mieux, qu'ils dédaignent, la chronologie vient en tout premier lieu, et leur public n'en savait ou ne

[1] *Der Altar in der Märtyrercrypta der Pamphilus-Katakombe*, dans *Römische Quartalschrift*, t. XXXIV (1926), p. 1-12.

[2] *Roma sotterranea cristiana. Nuova serie*, tomo I, *Monumenti del cimitero di Domitilla* descritti da O. MARUCCHI, fasc. II, p. 101-206, testo e tavole.

s'en inquiétait pas davantage. M. Marucchi a donc eu mille fois raison de ne point se contenter des affirmations de l'hagiographe et de chercher dans les données archéologiques des indices sur l'époque où les martyrs ont été déposés dans le cimetière de la voie Ardéatine. L'étude des monuments, conclut-il, s'oppose à ce que le martyre de Nérée et d'Achillée se place dans une des dernières persécutions. On en retire au contraire une confirmation de la date traditionnelle fournie par la légende, qui les fait mourir sous Domitien ou sous Trajan [1]. Je ne sais si les éléments de la démonstration comportent cette précision, ni même s'ils nous obligent à renoncer à l'époque relativement tardive où tant d'indices nous invitent à placer les deux martyrs. Il ne serait pas superflu de reprendre la discussion sur place.

Bien qu'elles ne s'adressent directement ni aux archéologues ni aux hagiographes, les récentes recherches de M. Erich Caspar sur la plus ancienne liste épiscopale de Rome et sur l'histoire du primat méritent la plus sérieuse attention de quiconque s'intéresse aux origines de la Rome chrétienne [2]. Les théologiens surtout auront profit à les lire, et ce n'est pas sans regret que nous sommes obligés de remettre à plus tard une analyse détaillée de ces travaux consciencieux, dont on ne donnerait qu'une idée incomplète en louant leurs tendances conservatrices. Ce n'est là un défaut que lorsqu'elles tiennent lieu de tout autre mérite, de l'esprit critique avant tout ; et ce reproche on ne l'adressera pas à M. Caspar.

H. D.

[1] *Roma sotterranea*, t. c., p. 157.

[2] *Die älteste römische Bischofsliste*, dans *Schriften der Königsberger gelehrten Gesellschaft*, 2es Jahr (1926), Heft 4, in-8°, 258 pp., tableaux ; *Primatus Petri, eine philologisch-historische Untersuchung über die Ursprünge der Primatslehre*, Weimar, H. Böhlaus, 1927, in-8°, 79 pp. On trouvera un résumé du premier de ces travaux dans *Papsttum und Kaisertum*, p. 1-22. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 414.

LES LETTRES D'INDULGENCE COLLECTIVES

(Voir tome XLIV, p. 342; XLV, p. 92).

CHAPITRE IV

Les lettres collectives du XIVe siècle

On a vu avec quelle rapidité, le branle une fois donné, s'est développée la pratique des indulgences collectives. Elle atteint son apogée en 1300, l'année du jubilé. Le pèlerins profitent de leur séjour à Rome pour solliciter les évêques présents à la curie d'ouvrir en faveur des établissements religieux de leur contrée le trésor des indulgences, et ils réussissent à intéresser à leur requête un groupe plus ou moins nombreux, proportionné sans doute aux influences dont ils disposent. Après l'année sainte, le mouvement se ralentit sensiblement. On semble plus occupé à obtenir dans les curies épiscopales l'enregistrement des titres apportés de Rome qu'à s'en procurer de nouveaux. Pendant une quinzaine d'années les lettres collectives se font plus rares. Mais bientôt les prélats réunis autour du pape à Avignon deviennent, comme par le passé, l'objet de sollicitations pressantes auxquelles, d'ailleurs, ils semblent céder volontiers.

Pourtant on commence à s'apercevoir de plus en plus des inconvénients de l'excessive facilité avec laquelle les évêques se prêtent à des rémissions de pénitences, et en diverses circonstances on les rappelle à l'observation de la règle établie par le concile de Latran. En 1245, déjà, le pape Clément IV, durant le concile de Lyon, avait recommandé à l'archevêque de Reims de ne pas dépasser la limite prescrite [1]. La décision qui se terminait par cet avis avait été insérée par Boniface VIII

[1] Mansi, *Concilia*, t. XXIII, p. 671.

parmi les décrétales, et lui-même avait stipulé que les actes non conformes au statut du concile seraient frappés de nullité [1]. Au cours du XIVe siècle, divers conciles provinciaux s'occupent de mettre un terme aux abus. Le concile de Mayence de 1310, revenant d'ailleurs sur un des statuts du concile tenu dans la même ville en 1261 [2], s'en tient à peu près au texte du décret de 1215 [3]. Dans un concile réuni à Forli [4], l'archevêque de Ravenne, Boniface, avait accordé une année d'indulgence pour certaines œuvres de miséricorde. En 1317 le concile de Ravenne ramène cette concession au taux désormais normal de 40 jours [5]. Les constitutions du concile d'Aquilée de 1339 portent un jugement sévère sur les prélats trop prodigues d'indulgences : *nonnulli ecclesiarum praelati in concedendis indulgentiis non tam liberales quam prodigi, thesaurum dominicum, suae dispensationi commissum, non tam distribuunt quam effundunt.* Il ne leur est pas seulement reproché d'excéder la mesure fixée par les canons, mais d'accorder des indulgences en dehors de leurs églises, et à distance : *non solum in sue iurisdictionis ecclesiis sed etiam in alienis,non solum presentes sed absentes attentant.* En conséquence, il est défendu à tous les prélats, qu'ils soient patriarches ou archevêques, d'accorder des indulgences en dehors de leur diocèse, *nisi presens in aliena ecclesia fuerit et dioecesani episcopi seu metropolitani consensus accedat* [5].

Les prélats qui avaient assisté à la consécration de l'église Notre-Dame d'Écouis, dans le diocèse de Rouen, avaient accordé des indulgences dont le montant dépassait la règle. L'archevêque Jean conçut probablement des doutes sur la légitimité de la concession et s'adressa au pape. Clément VI, en 1348, la ratifia *ex certa scientia*, et suppléa ainsi au défaut dont l'acte était entaché [6].

Peu d'années auparavant,le concile réuni à Prague en 1346, s'était occupé également de la question. Les évêques qui

[1] *Sexti Decret.*, l. V, tit. X, 1, 3.
[2] Mansi, *Concilia*, t. XXIII, p. 1103.
[3] Mansi, t. XXV, p. 346.
[4] Mansi, t. X, p. 619.
[5] Mansi, t. c., p. 1119.
[6] *Gallia christiana*, t. XI, instr. p. 39.

veulent, pour de bonnes raisons, accorder des indulgences à leurs diocésains, se contenteront, en dehors de la Dédicace, de donner quarante jours : *nec remittentium indulgentias subditi participant alieni, nisi hoc, ut ipsi uti possent, eis proprii iudices specialiter duxerint indulgendum.* Le concile défend de publier les indulgences qui ne seraient pas approuvées par lettres patentes de l'Ordinaire : *nam frequenter in diversis ecclesiis sive locis multorum annorum et carenarum indulgentiae sub nominibus summorum pontificum et etiam episcoporum ignotorum conceduntur; quae propter* [1] *nimium excessum de falsitate vehementer sunt suspectae* [2].

C'est encore au statut d'Innocent III que revient le concile de Padoue de 1350. Les abus y sont vigoureusement dénoncés : *Nonnulli per importunitatem, ne quid deterius exprimamus, a quibusdam prelatis extorquent, quod simul vel divisim ipsorum pluribus sigillis* [3] *indulgentiarum litteris appensis, procurent per quemlibet quadraginta dies de indulgentia Christi fidelibus sicut ipsorum litterae continent, concedi, quae concessio nullius penitus est momenti ; hoc fieri de cetero prohibemus, et indulgentias sic concessas, licet sint nullae, tamen ad maiorem clarificationem, tenore presentium revocamus* [4].

Tous les textes que nous venons de citer ne condamnent pas expressément les lettres collectives. Les statuts du concile d'Aquilée et du concile de Prague semblent cependant les viser assez clairement, et le concile de Padoue les réprouve de la manière la plus formelle. Il s'en tient à l'interprétation naturelle du décret d'Innocent III. Elle semble être devenue peu à peu l'interprétation commune, car bientôt après l'usage des lettres épiscopales datées de la curie disparaît. Dans notre liste la série d'Avignon-Rome se termine brusquement à 1364, pour ne reprendre qu'une fois en passant, en 1371, et une dernière fois en 1400. Les événements bien connus de l'époque expliquent le fait dans une certaine mesure. Nous ne voulons pas assurer qu'entre 1364 et 1400 ne doivent pas se placer un certain nombre de lettres dont nous n'avons pas

[1] Le texte de Mansi porte *quapropter.*
[2] MANSI, t. XXVI, p. 103.
[3] Dans MANSI : *sigilli.*
[4] MANSI, t. XXVI, p. 228.

trouvé la trace. Mais visiblement nous assistons à la fin du régime des concessions tel qu'il a été inauguré un siècle plus tôt. Vers le début du XVe siècle nous le verrons remplacé par un autre. Au lieu des évêques résidant à la Curie, ce sont les cardinaux qui donnent les indulgences à la mode d'Avignon. Il est probable que ce changement ne se produisit pas sans une intervention officielle ; mais l'acte qui interrompit la tradition séculaire nous est inconnu.

Les lettres épiscopales collectives n'ont pas pour cela entièrement disparu. On en rencontre encore, datées de divers lieux, sauf de la résidence du pape. On remarquera le nombre relativement considérable de lettres d'indulgence données en faveur des églises des pays scandinaves par les évêques régionaux. Ils ont été des premiers à inaugurer, au XIIIe siècle, le système d'association pour la distribution des indulgences ; jusqu'au commencement du XVIe siècle, lorsque le monopole des lettres collectives a depuis longtemps passé aux cardinaux, ils restent fidèles à la tradition. Cette persistance pourrait trouver son explication dans le fait que les églises scandinaves semblent être restées plus longtemps que les autres sous le régime de la pénitence tarifée [1], appelant des adoucissements qu'il n'était pas toujours loisible de chercher à Rome.

[1] Voir les pièces publiées par J. GUMMERUS, *Beiträge zur Geschichte des Buss- und Beichtwesens in der Schwedischen Kirche des Mittelalters*, t. I (Upsala), p. IV-LXIV.

REGESTE

1301, avr. 22. Constance. L'évêque de Constance Henri II confirme les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église Notre-Dame d'Alpnach. CARTELLIERI, *Regesta*, 3215°. Cf. 1302, avr. 22.

1301, sept. 1. Le même confirme les indulgences accordées par XIX évêques à l'église Saint-Ursus à Soleure. CARTELLIERI, *Regesta*, 3231.

1301. Le même confirme les indulgences accordées par XI évêques à la chapelle des lépreux à Feld près de Winterthur. CARTELLIERI, *Regesta*, 3212.

1301, oct. 21. Le même confirme les indulgences accordées par X évêques à l'église Saint-Théodore à Bâle. CARTELLIERI, *Regesta*, 3242.

1301, déc. 18. Vienne. L'évêque de Passau Wernher approuve les indulgences accordées par plusieurs évêques à la chapelle de la Sainte-Vierge, à Vienne. UHLIRZ, *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien*, I, 9, n. 34.

1301. Brunswick. L'évêque d'Halberstadt Herman confirme les indulgences accordées par X évêques à la chapelle Saint-Nicolas à Melverode. * G. SCHMIDT, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, II, 602, n. 1707.

1301. Lettre de Jean évêque de Breslau ratifiant une lettre de plusieurs évêques, pour l'église Saint-Pierre de Breslau. GRÜNHAGEN, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, 2637.

1302, mars 20. R. X, église Saint-Séverin de Hadershofen, dioc. Passau. *Ukb. des Landes ob der Enns*, IV, 409.

1302, avr. 22. Kastell. L'évêque de Constance Henri II confirme les indulgences accordées par IV évêques à l'église d'Alpnach. CARTELLIERI, *Regesta*, 3265. Cf. 1301, avr. 22.

1302, mai 23. Olmütz. L'évêque Thierry confirme les indulgences accordées par XII évêques au monastère de Sainte-Claire et à Znoyma. BOCZEK-CHYTIL, *Cod. diplom. Moraviae*, V, 135.

1303, mars 8. Prague, L'évêque Jean confirme les indulgences accordées par X évêques au couvent de Saar à Prague. BOCZEK-CHYTIL, *Cod. diplom. Moraviae*, V, 150.

1304, juin 23. Halle. V, autel de Saint-André dans l'église Sainte-Gertrude de Halle, dioc. Magdebourg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, VIII, 197, n. 141.

1304, nov. 2. R. V, église Saint-Martin de Venlo, dioc. Liége. *De Maasgouw*, XX, 49.

1304. R. V, monastère Notre-Dame de Füssenich, Ordre de Prémontré. *SAUERLAND, *Urkunden*, VII, 448, n. 1082.

1307, févr. 1. Aquilée. VIII, monastère de Sainte-Claire d'Udine. *Archiv für Kunde oesterreichischer Geschichtsquellen*, XXXI, 190, n. 161.

1307, août 14. Trani. XIII, maître-autel de l'église Saint-Paul de Cervario, dioc. Montecassino. GATTULA, *Hist. abbatiae Cassinensis*, I, 537.

1308, mai 1. Pressburg. IV, chapelle de la Sainte-Vierge à Vienne, dioc. Passau. *UHRLIRZ, *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien*, I, 12, n. 47.

1309, mai 22. Salem. L'évêque d'Eichstätt, Philippe, communique les indulgences accordées à sa cathédrale, sous ses prédécesseurs, par LVI évêques. F. VON WEECH, *Cod. diplom. Salemitanus*, III, 150, n. 1119.

1309, juil. 2. Isernia. VII, autel de S. Nicolas dans l'église Saint-Paul de Cervario. GATTULA, *Hist. abbatiae Cassinensis*, I, 538.

1309, sept. 2. Spire. X, chapelle Sainte-Élisabeth dans la cathédrale d'Eichstätt. VOGT, *Regesten*, I, 1286.

1310, juin 13. Prague. L'évêque de Prague Jean confirme les indulgences accordées par II évêques à l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem. EMLER, *Regesta diplom. Bohemiae*, II, 1215, n. 2779.

1310. Mayence. VI, Léproserie Sainte-Catherine près d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 253, n. 327.

1311, avr. 6. R. II, église de St-Pölten, dioc. Passau. DUELLIUS, *Excerptorum genealogicorum libri* II, 186.

1311, juil. 5. A. XI, église collégiale d'Essen. K. H. SCHAEFER, *Urkunden und Akten des Essener Münsterarchivs*, 6.

1312, mars 5. Vienne. X, église Sainte-Catherine à Colmar. TROUILLAT, *Monuments de l'histoire de l'ancien évêché de Bâle*. V, 685.

1312, mars 22. R. III, église Saint-Jean-Baptiste et Saint-Jean-l'Évangéliste à Unsar, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, LI, 263, n. 261.

1312, mai 18. A. XI, église du monastère d'Ilsenburg, dioc. Halberstadt. E. JACOBS, *Ukb. des Klosters Ilsenburg*, 177, n. 201.

1312, nov. A. XI, chapelle de Saint-Pierre à Stromberge, dioc. Cologne F. SCHMITZ, *Ukb. der Abtei Heisterbach*, 300, n. 224.

1313, mars. Carpentras. IV, hôpital de Notre-Dame, in villa S. Petri, sur la Lys, dioc. Tournai. DIERICX, *Mémoires sur la ville de Gand*, II, 361.

1313, mai 14. A. XV, confrérie de la Sainte-Vierge des plébans de Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 778.

1313, juil. 19. A. XII, couvent des cisterciennes près de Hamm, dioc. Cologne. *SAUERLAND, *Urkunden*, V, 515, n. 1281.

1313. A. XI, chapelle Notre-Dame à Esslingen, dioc. Constance. *A. DIEHL, *Ukb. der Stadt Esslingen*, I, 192.

1313. A. XII, hôpital de Klosterneuburg, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, X, 142, n. 156.

1313. A. XV, église Sainte-Barbe des Croisiers, à Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 958.

1313. A. XIX, église Saint-Martin de Colmar, dioc. Bâle. Original aux archives municipales de Colmar.

1313, sept. Carpentras. XVIII, confrérie de Sainte-Agathe, dioc. Cologne. *Sauerland, *Urkunden*, V, 516, n. 1282.

1313, nov. Carpentras. VI, église Saint-Maxence de Ylst, dioc. Utrecht. Van Mieris, *Groot Charterboek der graven van Holland*, II, 136.

1313. Carpentras. XVIII, chapelle du nouvel hôpital d'Anvers. Plus haut, n. VII.

1313. XIV, chapelle de Saint-Jacques à Ennetmoos, dioc. Constance. Cartellieri, *Regesta*, 3637.

1314, janv. 22. Constance. L'évêque Gerhard confirme les indulgences accordées par d'autres évêques au couvent de Salem. * Von Weech, *Cod. diplom. Salemitanus*, III, 151, n. 1119 c.

1314, mars. Carpentras. X, église de l'hôpital du Saint-Esprit à Rufach, dioc. Bâle. Th. Walter, *Urkunden und Regesten der Stadt Rufach*, I, 93, n. 199.

1314, mars. Carpentras. Plusieurs évêques, église Saint-Nicolas de Füssenich. *Sauerland, *Urkunden*, VII, 449, n. 1084.

1314, avr. 19. Carpentras. V, église des Saints-Pierre-et-Pétronille à Bergen, dioc. Constance. J. Rest, *Abhandlungen... H. Finke gewidmet*, 160, pl.

1314, mai 28. Carpentras. XI, confrérie des Vingt-quatre prêtres à Aix-la-Chapelle. Quix, *Historische Beschreibung der Münsterkirche in Aachen*, 164.

1314, mai 28, Carpentras. XII, monastère d'Echternach. *Publications de l'Institut grand-ducal de Luxembourg*, LII, 419.

1314, mai. Carpentras. XII, église Saint-Georges de Hagenau. * C. A. Hanauer, *Cartulaire de l'église de S. George de Hagenau*, 41.

1314, sept. Carpentras. XVIII, confrérie de Sainte-Agathe à Cologne. Kisky, *Regesten*, IV, 975.

1314, nov. 24. Gottstatt. II, église des Prémontrés de Gottstatt. *Fontes rerum Bernensium*, IV, 613, n. 593.

1314. XX, chapelle de Dirlau, dioc. Cologne. Kisky, *Regesten*, IV, 898.

1315, sept. 4. Liège. II, chapelle de Sainte-Agathe à Kuyebrakel. C. R. Hermans, *Annales canonicorum regularium S. Augustini Ord. S. Crucis*, II, 104.

1315, sept. 20. Weingarten. II, monastère de Weingarten et chapelle de la Sainte-Vierge, dioc. Constance. Kisky, *Regesten*, IV, 937.

1316, mars 28. Hildesheim. III, en faveur de ceux qui participeront à la procession des reliques de la Sainte Vierge à Hildesheim. *Hoogeweg, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, IV, 169, n. 314.

1316, oct. 31. Camin. III, église Sainte-Marie à Colberg, dioc. Camin. O. Heinemann, *Pommersches Ukb.*, V, 273, n. 3027.

1316, déc. A. XV, église Sainte-Marie in Campagna et église Sainte-Victoire, dioc. Plaisance. P. M. Campi, *Dell' historia ecclesiastica di Piacenza*, III, 275.

1316, déc. A. XII, monastère de Saint-Maximin à Cologne. * Sauerland, *Urkunden*, I, 215, n. 443.

1316, déc. A. XIV, église Sainte-Walburge à Meschede. Kisky, *Regesten*, IV, 1131.

1316. VII, église Sainte-Marie-Madeleine à Hanau, dioc. Mayence. H. Reimer, *Hessisches Ukb.*, II, 163, n. 167

1317, janv. 13, A. VIII, hôpital Saint-Julien, à Anvers. Diercxsens, *Antverpia Christo nascens et crescens*, II, 46.

1317, janv. 22. A. XII, monastère de Sainte-Marie-des-Irlandais à Vienne. *Fontes rerum austriacarum*, XVIII, 153, n. 131.

1317, janv. 22. A. XII, autel de Tous les Saints dans l'église Sainte-Marie-des-Irlandais à Vienne. Ibid. 154, n. 132.

1317, janv. 28. A. XII, cloître du monastère de Sainte-Marie-des-Irlandais à Vienne. Ibid. 155, n. 133.

1317, janv. A. XII, église Saint-Thomas à Strasbourg. Schneegans, *L'église Saint-Thomas à Strasbourg*, 308, n. 9.

1317, févr. A. XII, église Saint-Jean-Baptiste à Skaarup, dioc. Odensée. Pontoppidan, II, 118.

1317, févr. A. XIII, monastère de Saint-Maurice à Mayence. Vogt, *Regesten*, I, 2110.

1317, mars 25. A. XVII, église saint-Jean-l'Évangéliste à Faenza. * I. Cerboni, *Discorso delle lodi e vita di santa Umilta* (Faenza, 1624), 21. Cf. *Act. SS.* Mai, V, 204.

1317, avr. 7. A. Plusieurs évêques, église Saint-Ignace de Mayence. * Vogt, *Regesten*, I, 1919

1317, avr. 15. A. XII, hôpital Sainte-Agnès à Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 1195.

1317, avr. 15. A. XII, église de Dietkirchen, dioc. Cologne. * SAUERLAND, *Urkunden*, V, 516, n. 1283.

1317, mai. A. V, cathédrale d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, III, 150, n. 1981.

1317, mai. A. XII, église Sainte-Claire à Gand. Plus haut, n. VIII.

1317, mai. A. XII, hôpital de Rebecq, dioc. Cambrai. Plus haut, n. IX.

1317, juin. A. XII, chapelle Saint-Michel, chapelle Sainte-Catherine à Ueberlingen, chapelle de la Sainte Vierge à Birnau. SCHEUER, *Geschichte des Heilig-Geistspitals in Ueberlingen*, 7.

1317, juin. A. XII, monastère de Curwalden. Th. VON MOHR, *Codex diplom.*, II, 250.

1317, juil. A. XII, église Sainte-Verena à Zurzach. CARTELLIERI, *Regesta*, 3751.

1317, juil. A. XXV, paroisse de Niedeggen, dioc. Cologne. ASCHENBROICH, *Beiträge zur Geschichte des Herzogtums Jülich*, I, 182, n. 2.

1317, oct. 21. A. II, église paroissiale Saint-Maurice à Krantheim, dioc. Mayence. *Zeitschrift des Vereins für Thüringische Geschichte*, III, 217.

1317, déc. 25. A. XIII, chapelle Saint-Léonard de Zurich. ESCHER-SCHWEIZER. *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, IX, 377, n. 3536.

1317. A. XII, monastère des Augustines de Sainte-Agathe à Cologne. * SAUERLAND, *Urbunden*, V, 517, n. 1284.

1317. A. X, monastère de Mondsee, dioc. Passau. *Ukb. des Landes ob der Enns*, V, 627.

1317. A. XII, église des Saints-Fabien-et-Sébastien à Sevenum, dioc. Liége. *De Maasgouw*, XIX, 35.

1318, févr. 8. A. XV, chapelle de la Sainte-Vierge à Francfort, dioc. Mayence. BÖHMER-LAU, *Frankfurter Ukb.* II, 87. n. 92.

1318, avr. 2. A. V, église des Carmes à Kassel, dioc. Mayence. J. SCHULTZE, *Klöster, Stifter und Hospitäler der Stadt Kassel*, 239, n. 613

1318, avr. 26. Godesberg. L'archevêque de Cologne Henri II confirme une lettre de XXVIII évêques pour l'église de Bonn. KISKY, *Regesten*, IV, 1041.

1318, avr. A. XI, couvent de Salem. F. VON WEECH. *Cod. diplom. Salemitanus*, III, 151.

1318, mai. A. XII, église Sainte-Marie de Marburg, dioc. Mayence. A. WYSS, *Hessisches Ukb.*, I. II, 251.

1318, juin. Uri. II, église de Silenen. *Geschichtsfreund*, XLI, 55.

1318, oct. 10. A. X, église Saint-Maurice à Hildesheim. DOEBNER, *Ukb. der Stadt Hildesheim*, III, 672, Nacht. 73.

1318, oct. 16. A. Plusieurs évêques, monastère de Jacobsberg près de Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 2069.

1318, nov. A. X, monastère de Sainte-Marie-Madeleine de Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, IV, 238, n. 452.

1318, nov. A. X, église Saint-Maurice de Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, 240, n. 453.

1318. Erstfeld. II, église d'Erstfeld. *Geschichtsfreund*, XIX, 268, n. 19.

1318. A. Plusieurs évêques, église de Steinen, dioc. Constance. Original à Steinen.

1319, févr. 3. Dargun. L'évêque de Camin Conrad confirme les indulgences accordées par X évêques au monastère de Dargun. *Mecklenburgisches Ukb.*, VI, 418, n. 4050.

1319, févr. 9. A. XIV, église Zur Alten Kapelle et église Saint-Cassien à Ratisbonne. J. SCHMIDT, *Die Urkunden-Regesten des Kollegiatstiftes U. L. Frau zur Alten Kapelle*, I, 25, n. 103.

1319, mars. A. X, église Saint-Michel à Brunswick, dioc. Hildesheim. HAENSELMANN, *Ukb. der Stadt Braunschweig*, II, 488, n. 853.

1319, mai. A. XVI, église Saint-Hippolyte à Gerresheim, dioc. Cologne. I. H. KESSEL, *Der selige Gerrich*, 192.

1319, juin, 18. Zagreb. II, église Notre-Dame près de Zagreb. T. SMIČIKLAS, *Codex diplomaticus regni Croatiae*, VIII (Zagrabiae, 1910), 531, n. 432.

1319, juil. A. XII, église de Hagnau. *Freiburger Diözesanarchiv*, IX, 369.

1319, juil. A. II, église Sainte-Marie de Gustrow, dioc. Camin. *Mecklenburgisches Ukb.*, VI, 447, n. 4085.

1319, juil. A. XII, chapelle de Saint-Pierre à Stromberge, dioc. Cologne. F. SCHMITZ, *Ukb. der Abtei Heisterbach*, 323, n. 246.

1319, août. A. XIII, hôpital de Pordenone. *Fontes rerum austriacarum*, XXIV. 34.

1319, sept. A. XIII, église Sainte-Croix à Dresde, dioc. Meissen, et pont sur l'Elbe. C. C. SCHRAMM, *Historischer Schauplatz in welchem die merkwürdigsten Brücken beschrieben werden*, Urk. 4.

1319, oct. A. VII, église Saint-Cassien à Ratisbonne. * J. SCHMIDT, *Die Urkunden-Regesten des Kollegiatstiftes U. L. Frau zur Alten Kapelle*, 25, n. 105.

1319, nov. A. XIV, monastère cistercien de Notre-Dame à Bürvenich, dioc. Cologne. Original à la Bibliothèque Nationale de Paris, Fonds latin, n° 9270.

1319, déc. 5. A. IX, église Sainte-Marie de Glaris, dioc. Constance. J. J. BLUMER, *Urkundensammlung zur Gesch. des Kantons Glarus*, I, 148, n. 43.

1319. A. VI, église de Klosters, dioc. Coire. *A. NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Chur, 29.

1319, A. XII, hôpital Saint-Julien à Liége. *Chronique archéologique du pays de Liége*, I, 39.

1320, janv. A. XXIII, église Sainte-Marie ad Gradus, à Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 2038.

1320, mars 12. A. XVIII, monastère des Dominicains du Paradis, près de Soest, dioc. Cologne. * SAUERLAND, *Urkunden*, V, 518, n. 1290.

1320, avr. A. XX, église abbatiale de Martinsberg. SÖRÖS, *A Pannonhalmi Foâpatsag törtènete*, II, 362.

1320, juin 2. A. XII, Beromünster, dioc. Constance. Th. VON LIEBENAU, *Ukb. des Stiftes Beromünster*, II, 38.

1320, juin 15. A. XV, église collégiale de Sainte-Marie-Saint-Martin et Sainte-Elisabeth à Lich, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 2560.

1320, juin. A. XVII, église Notre-Dame de la Chartreuse du Val-de-Sainte-Aldegonde, dioc. Thérouanne. * J. DE PAS, *Cartulaire de la Chartreuse du Val-de-Sainte-Aldegonde*, 19, n. 64.

1320, juil. 10. A. XIV, église Saint-Martin à Bologne. *Bullarium Carmelitanum*, I, 60.

1320, juil. A. XXIV, église Notre-Dame à Dortmund. FAHNE, *Dortmund*, II, 2, Ukb. II, 63, n. 359.

1320, nov. 29. A. XII, chapelles de Saint-Nicolas et de Sainte-Marguerite à Mersebourg. KEHR, *Ukb. des Hochstiftes Merseburg*, I, 586, n. 731.

1320, déc. 17. A. XIII, église paroissiale de Bergheim, dioc. Bâle. E. HANS, *Ukb. der Pfarrei Bergheim*, 19, 9.

1320, A. IX, monastère de Saint-Pantaléon à Cologne. * SAUERLAND, *Urkunden*, I, 270, n. 571.

1320. VIII, église de Gojau. * PANGERL, dans *Fontes rerum austriacarum*, XXXVII, 603, n. 5.

1321, janv. 6. A. III, église paroissiale des Saints-Barthélemy-et-André à Pfin. CARTELLIERI, *Regesta*, 3863.

1321, févr. 4. A. XII, hôpital du Saint-Esprit à Lindau. CARTELLIERI, *Regesta*, 3866.

1321, mars 10. Cologne. L'archevêque de Cologne Henri confirme les indulgences accordées par VIII évêques au monastère de Saint-Pantaléon à Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 1226.

1321, mars 17. A. XII, couvent de Niedermünster, dioc. Cologne. Original aux Archives départementales du Bas-Rhin, G. 3067.

1321, avr. 10. A. V, monastère de Hasungen. VOGT, *Regesten*, I, 2348.

1321, mai 21. A. VI, chapelle de Sainte-Marie-et-Saint-Nicolas de Hunenstein. *Fürstenbergisches Ukb.*, V. 358.

1321, juin 3. A. IV, église Saint-Jacques à Steinbach, dioc. Strasbourg. * *Freiburger Diözesan-Archiv*, XLI, 123.

1321, juin. A. XII, monastère cistercien de Heisterbach, dioc. Cologne. F. SCHMITZ, *Ukb. der Abtei Heisterbach*, 336, n. 255.

1321, sept. 18. A. Plusieurs évêques, église Saint-Pierre à Remagen. *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, Beiheft XII, 111.

1321, oct. 1. A. XIV, pour Birger Perssons et autres personnes. E. HILDEBRANDT, *Svenskt Diplomatarium*, III, 527, n. 2318.

1321, nov. 11. A. XII, église Saint-Martin d'Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 309, n. 401.

1321, nov. 30. A. IX, chapelle de l'hôpital Saint-Jacques à Trèves. *Trierisches Archiv*, Ergänzungsheft XIV, 2, n. 7.

1321, déc. 10. A. VI, église Saint-Jacques à Perleberg, dioc. Havelberg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, I, 133, n. 22.

1321, déc. 28. Valladolid. XXX, église des religieuses du Saint-Sépulcre à Calatayud, dioc. Tarazona. *Boletin de la Real Academia de la Historia*, LII, 43.

1321. Valladolid. XXVIII, couvent de Saint-Marc à Calatayud, dioc. Tarazona. * H. C. Lea, *A History of auricular Confession*, III, 173.

1321. A. XII, monastère de Sainte-Marie d'Heisterbach. *Sauerland, *Urkunden*, IV, 317, n. 838.

1321. A. XIII, monastère de Höningen. *Remling, *Urkundliche Geschichte der ehemaligen Abteien und Klöster in Rheinbayern*, II, 57.

1321. A. XII, monastère d'Abbenrode et église de Kalmgerrode, dioc. Halberstadt. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, III, 215, n. 2076.

1322, janv. 2. A. X, église Notre-Dame de Rupelmonde, dioc. Tournai. De Potter-Broeckaert, *Geschiedenis der Gemeenten der provincie Oost-Vlaanderen*, III, III, 179.

1322, avr. 7. A. XII, église Notre-Dame à Rees, dioc. Cologne. Kisky, *Regesten*, IV, 1360.

1322, avr. 8. A. XII, monastère de Notre-Dame et de Saint-Jean-Baptiste à Bedbur, dioc. Cologne. * Sloet, *Het hoogadelijk... stift te Bedbur*, 38, n. 62.

1322, avr. 19. A. XVI, chapelle Saint-Maurice à Lee, près de Sinzig, dioc. Cologne. Kisky, *Regesten*, IV, 1319.

1322, mai 5. A. XII, église paroissiale Saint-Lambert de Kirchdaun près de Landskron, dioc. Cologne. Kisky, *Regesten*, IV, 1318.

1322, Valladolid, mai 28. XXIX, monastère de Saint-Marc à Calatayud, dioc. Tarazona. *España Sagrada*, XLIX, 456.

1322, juil. 21. A. X, église paroissiale de Hanau, dioc. Mayence. H. Reimer, *Hessisches Ukb.* II, II, 218, n. 238.

1322, juil. 22. A. XIV, couvent des Dominicains du Paradis près de Soest, dioc. Cologne. * Sauerland, *Urkunden*, V, 520, n. 1294.

1323, mars 11. R. II, église Notre-Dame à Podolin. G. Fejér, *Cod. diplom. Hungariae*, VIII, V, 173, n. 103.

1323, avr. 14. A. XII, autel de Sainte-Catherine dans la cathédrale de Palerme. Amatus, *De principe templo Panormitano libri XIII* (Panormi, 1728), 128.

1323, mai 11, A. XVI, collégiale Saint-Martin de Picquigny. J. Estienne, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIV, 428.

1323, mai. A. XVI, église des Saints-Laurent-et-Georges à Dattenfeld.* A. Tille, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archive der Rheinprovinz*, I, 300.

1323, sept. 12. Soest. L'archevêque de Cologne Henri confirme les indulgences accordées par IV évêques, au monastère de Sainte-Walburge près de Soest.*Sauerland, *Urkunden*, IV, 318, n. 840.

1323, sept. 20. A. VIII, église Notre-Dame à Altendorf près de Frankenstein. Vogt, *Regesten*, I, 2595.

1323, oct. 26. A. XII, monastère de Broda, dioc. Havelberg. *Mecklenburgisches Ukb.*, VII, 154, n. 4485.

1323, nov. 3. A. IV, chapelle de Saint-Henri à Beggenried. *Geschichtsfreund*, XLVI, 144.

1323, nov. 10. A. chapelle Saint-Jean-Baptiste dans l'hôpital de Mettlach. Lager, *Mettlach*, 315.

1323, nov. 23. A. XII, église des Clarisses de Cologne. Original à la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds Latin, 9280.

1323, nov. A. XIII, église Sainte-Marie de Rufach, dioc. Bâle, Walter. *Beiträge zur Geschichte der Stadt Rufach*, I, 11, n. 16.

1323, déc. 20. A. XVII, monastère de Saint-Maurice à Cologne. Kisky, *Regesten*, IV, 1589.

1324, mars. A. XII, chapelle de Saint-Antoine avec les autels à Widen, dioc. Bâle. Original aux Archives du Haut-Rhin.

1324, avr. 7. A. VII, autel de Saint-Nicolas dans la crypte de l'église de Gandersheim, dioc. Hildesheim. Leuckfeld, *Antiquitates Gandersheimenses*, 48.

1324, avr. A. XII, autel de Saint-Jacques et de Sainte-Agnès dans l'église Saint-Ignace de Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 2529.

1324, mai 8. A. XII, église collégiale de Sainte-Marie à Lich, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 2561.

1324, mai. A. XII, monastère de Glindfeld et église Saint-Pierre de Medebach. *SAUERLAND, *Urkunden*, V, 520, n. 1295.

1324, juin 6. A. XII, église de Bernkastel. *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, Beiheft XII, 242.

1324, oct. A. XIII, église d'Echternach. *Publications de l'Institut grand-ducal*, LII, 419.

1324, nov. 24. A. XIV, religieuses cisterciennes de Bürvenich. SAUERLAND, *Urkunden*, I, 335, n. 706.

1324, nov. 30. Constance. L'évêque de Constance Rodolphe confirme les indulgences accordées par XIII évêques à l'église de Schapbach. *Fürstenbergisches Ukb.*, V, 358.

1324, déc. 5. A. XI, église Saint-Rupert à Bingen. * *Analecta Bollandiana*, II, 129.

1324. A. Plusieurs évêques, église Saint-Laurent de Trèves. * *Trierisches Archiv*, Ergänzungsheft XI, 1, n. 2.

1325, avr. 2. A. XII, chapelle de Frauenkirchen, dioc. Trèves. H. SAUERBORN, *Geschichte der Pfälzgräfin Genovefa*, 109.

1325, avr. 3. R. II, église Saint-Christophe de Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 2639.

1325, mai 13. A. XIII, église paroissiale de Calcar, dioc. Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 1745.

1325, mai 20. A. VI, chapelle de Saint-Jean-Baptiste à Fällanden, dioc. Mayence. ESCHER-SCHWEIZER, *Ukb. der Stadt und Landschaft Zürich*, X, 338, n. 3978.

1325, mai 31. A. XV, église paroissiale Notre-Dame à Gershausen, dioc. Mayence. VOGT, *Regesten*, I, 2949.

1325, juin 4. Cologne. L'archevêque de Cologne Henri II confirme les indulgences accordées par plusieurs évêques. KISKY, *Regesten*, IV, 1545.

1325, juin 29. A. XIV, abbaye d'Amorbach, dioc. Wurzbourg. GROPP, *Aetas mille annorum monasterii B. M. V. in Amorbach*, 247.

1325, juil. 1. A. XII, monastère de Eibingen. VOGT, *Regesten*, I, 2711.

1325, juil. 5. A. XII, couvent des Bénédictines de Verchen, dioc. Camin. HEINEMANN, *Pommersches Ukb.*, VI, 278, n. 3859.

1335, oct. 10. A. XV, cathédrale Notre-Dame et chapelle de Sainte-Marie et de Sainte-Anne à Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, IV, 467, n. 850.

1325, nov. 20. A. XIII, église paroissiale Saint-Pierre à Cologne. KISKY, *Regesten*, IV, 1646.

1325, nov. 24. A. XII, église Saint-Martin à Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 321, n. 416.

1325, déc. 17. A. XIII, église Saint-Jean à Essen. K. H. SCHAEFER, *Urkunden und Akten des Essener Münsterarchivs*, 9.

1325, déc. 20. A. XIII, église Saint-Cyriaque à Andelfingen. *Freibürger Diözesanarchiv*, IX, 370.

1325. A. XII, chapelle de Notre-Dame à Ulm, dioc. Constance. Copie à la bibliothèque des Bollandistes, Bruxelles.

1326, mars 17. R. III, pour Klosterneuburg, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, X, 218, n. 221.

1326, avr. 1, A. XII, église Saint-Morand d'Altkirchen, dioc. Bâle. *Acta SS.*, Iun. I, 343.

1326, avr. 9. L'évêque de Liège, Adolphe, approuve les indulgences accordées par plusieurs évêques à la chapelle de la Sainte-Vierge du béguinage d'Aerschot. *Hageland*, VI, 33.

1326, avr. 25. A. XII, église de Rheydt, dioc. Cologne. NORRENBERG, *Geschichte der Pfarreien des Dekanates M. Gladbach*, 276.

1326, mai 13. R. III, église de St-Pölten, dioc. Passau. DUELLIUS, *Excerpta genealogico-historica*, 238.

1326, juin 2. Constance. L'évêque de Constance Rodolphe III confirme les indulgences accordées par XII évêques au couvent de Rathausen, près de Lucerne. CARTELLIERI, *Regesta*, 4084.

1326, juil. 11. Constance. Le même confirme les indulgences accordées par VIII évêques aux églises de Bürglen et Schattdorf, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XX, 86.

1326, sept. 15. A. XII, pour Klosterneuburg, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, X, 223, n. 226.

1326, nov. 12. A. XVI, monastère de Saint-Martin à Cologne. KESSEL, *Antiquitates monasterii S. Martini Maioris Colon.*, 286, n. 15.

1326, nov. 17. Fritzlar. L'archevêque Matthias de Mayence confirme les indulgences accordées par plusieurs évêques au monastère de Netze. VOGT, *Regesten*, I, 2757.

1326, déc. 22. XII, église paroissiale Saint-Pierre à Dietkirchen. KISKY, *Regesten*, IV, 1664.

1326. R. II, église de Hal, dioc. Passau. *Ukb. des Landes ob der Enns*, V, 633.

1326. A. Plusieurs évêques, église paroissiale de Klotten. * J. KRUDEWIG, *Uebersicht über den Inhalt der kleineren Archiven der Rheinprovinz*, III, 128.

1327, févr. 12. A. XI, monastère d'Eibingen. VOGT, *Regesten*, I, 2897.

1327, mars 25. R. III, église paroissiale de Schweidnitz. GRÜNHAGEN, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, 4629.

1327, avr. 10. A. X, monastère de Heiligenkreuz, dioc. Passau. PEZ, *Thesaurus anecdotorum*, VI, 3, 15.

1327, avr. 30. A. XV, hôpital de Bethléem à Bruges. *La Flandre*, 1881, 238.

1327, juil. 1. A. XI, chapelle de Sainte-Croix à Halle, dioc. Magdebourg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, VIII, 232, n. 195.

1327, juil. 23. A. XII, monastère des Servites près d'Erfurt, dioc. Mayence. *Monumenta Ordinis Servorum B. Mariae*, III, 141.

1327, sept. 30. A. XII, autel de Saint-Josse dans la chapelle de la Sainte-Vierge dans la maison d'Otto et d'Haimo. **Mittheilungen des Instituts für oesterreichische Geschichtsforschung*, XI, 451.

1328, mars 25. A. XII, hôpital du Saint-Esprit à Aix-la-Chapelle. QUIX, *Geschichte der Stadt Aachen*, 81.

1328, avr. 10. A. X, monastère de Heiligenkreuz, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, XVI, 211.

1328, mai 12. A. X, chapelle de Saint-Pancrace à Vienne. *Ibid.*, XVIII, 181.

1328, mai 25, A. X, église Sainte-Catherine à Heusden, dioc. Utrecht. *VAN HEUSSEN, *Historia episcopatus Ultraiectini*, I, 252.

1328, juin 7. A. X, église Saint-Léonard de Léau, dioc. Liége. Plus haut, n. X.

1328, A. XI, chapelle de Saint-Jean-Baptiste de Kerensen, dioc. Liège. Collectanea Bollandiana, 5 nov. Bibl. Royale de Bruxelles, ms. 8933-34.

1329, mai 1. A. XIV, couvent de Sainte-Claire à Luxembourg, dioc. Trèves. H. KEUSSEN, dans *Publications de la Société historique du Grand-Duché de Luxembourg*, LXI, 403.

1329, août 24. A. XIV, église de Ailingen, dioc. Constance. *Diözesan-Archiv von Schwaben*, III, 5.

1329, août 28. A. XIV, couvent de Diessenhoven, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 4194.

1329, août 29. A. XIV, couvent de Kirchberg, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 4195.

1329, août 31. A. XII, couvent de Offenhausen, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 4196.

1329, sept. 6. A. XII, Königsveld, dioc. Constance. GERBERT, *Crypta Saublasiana*, 125, n. 11.

1329, sept. 14. A. X, chapelle de Gheel, dioc. Cambrai, P. D. KUYL, *Gheel*, Bijlagen, 25.

1329, oct. 6. A. XIV, hôpital Notre-Dame à Grammont. G. DE VOS, *O. L. V. hospitaal van Geeraardsbergen* (1903), 159.

1329, oct. 24. A. Plusieurs évêques, monastère de Benninghausen près de Soest. **Archivalische Zeitschrift*, V, 144.

1330, janv. 15. A. XV, église Saint-Sauveur à Venise. FLAMINIUS CORNELIUS, *Ecclesiae Venetae*, XIV, 150.

1330, mars 13. A. XX, église Saint-François des Frères Mineurs à Recanati. MATTHAEIUS, *Sardinia Sacra*, 295.

1330, mars 15. A. XII, chapelle de Sainte-Dymphne de Gheel. P. D. KUYL, *Gheel*, Bijlagen, 26.

1330, avr. 5. A. VII, monastère des Franciscaines de Witichen, dioc. Constance. *Fürstenbergisches Ukb.*, V, 376.

1330, avr. 6. A. Plusieurs évêques, chapelle du château d'Ambras. * W. Erben, dans *Archiv für Urkundenforschung*, VIII, 160.

1330, avr. 10. A. XV, monastère de Gladbach et chapelle des Saints-Étienne-et-Benoît, Ropertz, *Quellen und Beiträge zur Geschichte der Benediktiner-Abtei des hl. Vitus*, 251.

1330, avr. 20. A. XVIII, église Sainte-Gudule à Bruxelles. Plus haut, n. XI.

1330, mai 27. Eichstätt, Berthold de Hägelen, procureur de l'église d'Eichstätt, confirme les indulgences accordées par plusieurs évêques, à Rome, au monastère de Hahusen. M. de Freyberg, *Regesta*, VI, 333.

1330, juil. 15. Grado. VIII, église Saint-Jean près de Valvasone, dioc. Concordia. Cornelius Flaminius, *Supplem. ad eccl. Venetas*, 150.

1330, sept. 1. A. XI, église Notre-Dame à Dinant, dioc. Liège. Plus haut, n. XII.

1330, sept. A. IX, église Saint-Kilian de Heilbronn, dioc. Wurzbourg. * E. Knupfer, *Ukb. der Stadt Heilbronn*, I, 56, n. 124.

1331, janv. 25. A. XIV, autel de Saint-Willibrord à Echternach. *Sauerland, *Urkunden*, V, 521, n. 1297.

1331, janv. 27. A. X, chapelle des Saints-Nicolas-et-Catherine à Bertrich, dioc. Trèves. * J. Krudeweg, *Uebersicht über den Inhalt kleineren Archive der Rheinprovinz*, III, 2.

1331, mars 28. A. XII, chapelle de la Sainte Vierge à Burgstall, dioc. Trèves. Catalogue 454 de la librairie Hiersemann, n. 377.

1331, avr. 25. A. XIV, chapelle de Saint-Michel annexée à l'église Saint-Georges de Hagenau, dioc. Strasbourg. Hanauer, *Cartulaire de l'église Saint-Georges*, 54.

1331, avr. 30. A. V, église Saint-Jacques à Neumarkt, dioc. Passau. *Ukb. des Landes ob der Enns*, VI, 16.

1331, sept. 15. A. XIII, église Notre-Dame de Cembra. * L. de Thalloczy, *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, I, 224, n. 753.

1332, févr. 11. A. XII, église du monastère d'Arendsee, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, xxii, 37, n. 63.

1332, mars 25. Constance. L'évêque de Constance Rodolphe confirme les indulgences accordées par XII évêques au monastère am Oetenbach à Zurich. Cartellieri, *Regesta*, 4294, 4295.

1332, avr. 30, A. XIV, monastère de Heiligkreuztal, dioc. Constance. A. Hauber, *Ukb. des Klosters Heiligkreuztal*, I, 175.

1332, juin 22. R. II, église du couvent des Frères Mineurs de Zerbst, dioc. Brandebourg, *Cod. diplom. Anhalt.*, III, 432, n. 605.

1332, juil. 24. Lund. L'archevêque Charles rappelle une lettre de XIV évêques en faveur de sa cathédrale. Hildebrand, *Svenskt Diplomatarium*, IV, 277.

1332, juil. 24. Lund. Le même archevêque rappelle une lettre de VIII évêques en faveur de sa cathédrale. Ibid. 277.

1332, juil. 29. A. XII, hôpital de Saint-Thierry à Wurzbourg. *Monum. Boica*, XXXIX, 478.

1332, sept. 1. A. XII, église des Saints-Félix-et-Régula à Zurich. Cartellieri, *Regesta*, 4307.

1332, sept. 21. A. XII, église Saint-Georges à Küssnacht. * Nüscheler, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 387.

1332, nov. 7. A. XIII, hôpital de Bethléem à Bruges. *La Flandre*, 1881, 242.

1332, nov. 16. A. XV, prieuré du Bois Saint-Martin, dioc. Cambrai. Plus haut, n. XIII.

1332, déc. 17. A. XII, église paroissiale Sainte-Marie de Lorch, dioc. Augsbourg. * G. Mehring, *Stift Lorch*, 19.

1333, avr. 6. A. XII, collégiale Sainte-Marie in Palatiolo, dioc. Trèves. * Sauerland, *Urkunden*, V, 522, n. 1299.

1333, avr. 23. A. XV, béguinage de Diest. Plus haut, n. XIV.

1333, mai 1. A. XVII, monastère de Schildesche près de Bielefeld. **Monatsschrift für Rheinisch-Westfälische Geschichtsforschung*, II, 68.

1333, mai 20. A. VI, chapelle Saint-Nicolas de Rottweil, dioc. Constance. *H. Günther, *Ukb. der Stadt Rottweil*, I, 69, n. 151.

1333, mai 20. A. XII, monastère de Saint-Gall. Wartmann, *Ukb. der Abtei Sanct-*

Gallen, III, 491. Cf. * NÜSCHELER. *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, I, 99, 102, 107, 119, 146.

1333, juin 3. A. Plusieurs évêques, église Saint-Denys de Borbeck, dioc. Cologne. *SAUERLAND, *Urkunden*, II, 465, n. 2173.

1333, juin 10. A. XVI, église Sainte-Marie près du pont à Trèves. *Pastor bonus*, XVI, 569.

1333, août 20. A. XIV, chapelle de Vogtsburg, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 4333.

1333, août 20. A. XIV, église Saint-Martin d'Endingen. * *Freibürger Diözesan-Archiv*, IX, 374.

1333, oct. 20. A. Plusieurs évêques, église de Klingenzell, dioc. Constance. *NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, I, 54.

1333, déc. 20. A. XII, église Saint-Nicolas de Freiberg, dioc. Meissen. ERMISCH, *Ukb. der Stadt Freiberg*, 61, n. 79.

1334, mars 28. A. XVIII, Marktkirche à Paderborn. * J. LINNEBORN, *Inventar des Archivs des bischöflichen Generalvikariats zu Paderborn* (Münster i. W., 1920), 49, n. 110.

1334, mai 1. A. XVIII, diverses églises et hôpital de Spello. MATTHAEIUS, *Sardinia Sacra*, 298.

1334, mai 10. A. XVIII, monastère de Sainte-Claire d'Assise. *Archivum Franciscanum historicum*, V, 677.

1334, juin 23. A. Plusieurs évêques, chapelle du château de Stein près d'Oberdrauburg. HANN, dans *Karinthia*, 1894, 65.

1334, juin 30. A. XIV, église de Jezer, dioc. Magdebourg. *Cod. dipl. Anhalt.*, III, 456, n. 643.

1334, oct. 22. A. XIII, église Sainte-Marie de Ratibor. WUTTKE, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, 5388.

1334, nov. 10. A, XVI, église Saint-Martin à Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Stadt Halberstadt*, I, 337, n. 440.

1334, nov. 12. A. XII, église de la Sainte-Vierge et des Saints-Pierre-et-André à Binsdorf. CARTELLIERI, *Regesta*, 4463.

1334. Castello. X, couvent de Saint-Matthieu de Majorbio. FLAMINIUS CORNELIUS, *Ecclesiae Torcellanae*, I, 340.

1335, janv. 11. A. XV, église de l'abbaye de Burtscheid. QUIX, *Geschichte der ehem. Reichsabtei Burtscheid*, 343.

1335, janv. 16. A. Plusieurs évêques, monastère de Bödeken, près de Paderborn. *Archivalische Zeitschrift*, V, 145.

1335, févr. 24, A. XVIII, église d'Eisenach. STENGEL, *Nova Alamannica*, 198.

1335, mars 11. A. XVIII, église Saint-Michel à Rheinsheim. CARTELLIERI, *Regesta*, 4469.

1335, mars 16. A. XIII, église Saint-Matthias des Camaldules, près de Forli. MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, V, app. 512.

1335, mars 22. A. XII, chapelle de Saint-Pancrace à Vienne. *Fontes rerum austriacarum*, XVIII, 203, n. 179.

1335, avr. 6. A. XV, église Saint-Nicolas à Aken, dioc. Magdebourg. *Cod. diplom. Anhalt.*, III, 466, n. 657.

1335, avr. 8. A. XV, maison des Pauvres Filles dite Rundeel à Zutphen, dioc. Utrecht. KIST, *Archief voor Kerkelijke Geschiedenis*, III, 450.

1335, mai 20. R. III, église Saint-Pierre « in colonia prope Berlin », dioc. Brandebourg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, Supplem. 228, n. 12.

1335, mai 21. A. XVI, abbaye d'Amorbach, dioc. Wurzbourg. GROPP, *Aetas mille annorum monast. B. M. V. in Amorbach*, 248.

1335, mai 27. A. Plusieurs évêques, église Saint-Laurent de Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 1, n. 3.

1335, mai 27. A. XVI, confrérie de prêtres dans la cathédrale de Trèves. * SAUERLAND, *Urkunden*, VII, 452, n. 1092.

1335, juin 3. A. XIX, monastère de Saint-Michel à Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, IV, 749, n. 1382.

1335, juin 20. A. Plusieurs évêques, église Saint-Gangolf à Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 51, n. 196.

1335, juil. 7. A. VIII, église Sainte-Marie à Davos. Th. von Mohr, *Cod. diplom.*, II, 318.

1335, juil. 8. A. VI, église de Klosters, dioc. Coire. * Nüscheler, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisthum Chur, 29.

1335, août 16. Cambrai. Lettre de l'évêque Guido approuvant les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église Notre-Dame de Hal. Archives du Royaume de Belgique. N.-D. de Hal, n. 1.

1335, sept. 30. A. X, chapelle des Saints-Hilaire-Fridolin-et-Nicolas à Säckingen. Cartellieri, *Regesta*, 4482.

1335, oct. 2. A. XI, confrérie de Notre-Dame dans l'église de Bois-le-Duc. G. R. Hermans, *Geschiedkundig mengelwerk over de provincie Noord-Brabant*, II, 53.

1335, oct. 22. A. X, hôpital du Saint-Esprit à Berne, dioc. Lausanne. *Fontes rerum Bernensium*, VI, 220, n. 233.

1335, oct. 30. Halberstadt. III, chapelle du Saint-Sacrement à Schwanebeck. G. Schmidt, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, III, 37.

1335. A. XVI, confrérie des prêtres de la cathédrale de Trèves. * Sauerland, *Urkunden*, VII, 452, n. 1092.

1335. A. Plusieurs évêques, Notre-Dame-la-Grande à Valenciennes. * *La dévote et solennelle procession... de Valenciennes* (Valenciennes, 1614), 20.

1336, mars. A. XIV, église de Minewilr, dioc. Strasbourg. J. Rest, *Abhandlungen... H. Finke gewidmet* (1925), 167.

1336, avr. 8. A. XV, maison dite Rundeel à Zutphen, dioc. Utrecht. Kist en Royaards, *Archief voor Kerkelijke Geschiedenis*, III, 450.

1336, mai 6. A. XV, monastères de Zelle et de Mondsee. *Chronicon Lunaelacense*, 175.

1336, juin 14. A. XV, mêmes monastères. Ibid. 174.

1336, août 19. A. IX, chapelle de Saint-Michel à Utznach. *Geschichtsfreund*, XXXIV, 219.

1336, sept. 15. A. XIII, couvent des Augustines de Ahnaberg à Kassel, dioc. Mayence. J. Schultze, *Klöster, Stifter und Hospitäler der Stadt Kassel*, 60, 151.

1336, déc. 14. A. XIII, abbaye de Saint-Ghislain. Reiffenberg, *Monuments de l'histoire des provinces de Namur*, etc. VIII, 504.

1336. Plusieurs évêques, église de Münchweiler. * J. Rest, dans *Abhandlungen, H. Finke gewidmet*, 161 (pl.)

1337, févr. 26. A. XVI, église Notre-Dame-Saint-Nicolas-Saint-Jacques à Prenzlau, dioc. Camin. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, xxi, 153.

1337, mars 15. A. XII, église Saint-André de Hüttlingen. Cartellieri, *Regesta*, 4519.

1337, mars 28. A. XII, église de Schötz, dioc. Constance. K. Lütolf, *Gotteshäuser der Schweiz*, Dek. Willisau, 248.

1337, avr. 3. A. XI, église Sainte-Marie-et-Saint-Vit à Buoch. Cartellieri, *Regesta*, 4520.

1337, mai 12. A. Plusieurs évêques, chapelle de Saint-Michel de Rottweil, dioc. Constance. Cartellieri, *Regesta*, Nachträge, 155.

1337, mai 15. A. XIII, chapelle de Saint-Paul dans le monastère des Irlandais à Vienne. *Fontes rerum austriacarum*, XVIII, 210, n. 186.

1337, mai 17. A. XIII, église Sainte-Marie à Ehingen, dioc. Constance. Cartellieri, *Regesta*, Nachträge, 158.

1337, mai 18. A. VI, église de la Sainte-Vierge, de Saint-Georges, de Sainte-Marie-Madeleine à Krumbach. Cartellieri, *Regesta*, 6547.

1337, mai 18. A. XIV, chapelle de Sainte-Élisabeth de Hanau, dioc. Mayence. H. Reimer, *Hessisches Ukb.*, II, t. II, 455, n. 482.

1337, mai 20. A. XIII, chapelle de Saint-André dans le monastère des Irlandais de Vienne. *Fontes rerum austriacarum*, XVIII, 212, n. 187.

1337, juil. 6. A. XV, église Notre-Dame à Lellenfeld. Buchner, *Archivinventar der Diöceze Eichstätt*, 544.

1337, août 3. A. XII, autel de Sainte-Marguerite dans le monastère de Göttweig, dioc. Passau. Fuchs dans *Fontes rerum austriacarum*, LI, 373, n. 397.

1337, oct. 26. A. Plusieurs évêques, église Sainte-Croix de Hanovre. *Ukb. des hist. Vereins für Niedersachsen*, V, 203.

1337, oct. 27. A. XII, église paroissiale Sainte-Marie à Neuheim. CARTELLIERI, *Regesta*, 4535.

1337, déc. 12. A. XII, monastère de Dobbertin, dioc. Schwerin. *Mecklenburgisches Ukb.*, IX, 87, n. 5833.

1337. R. III, monastère de Hohenwart, dioc. Augsbourg. *Monum. Boica*, XVII, 114.

1338, févr. 5. XII, église Saint-Agrève au Puy-en-Velay. P. F. FOURNIER, dans *Bibliothèque de l'École des Chartes*, LXXXIV, 124.

1338, mars 11. A. IX, église Saint-Léonard à Bâle. Archives de l'État à Bâle, St-Leonh., 372.

1338, avr. 8. A. XII, église de Hal, dioc. Cambrai. Plus haut, n. XV.

1338, avr. 27. Constance. Lettre du vicaire in spiritualibus de l'évêque confirmant les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église de Dornstetten, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, Nachträge, 154.

1338, mai 3. A. XIV, église paroissiale Saint-Georges à Betmaringen et celle de Saint-Gall à Mauchen. CARTELLIERI, *Regesta*, 4549 a.

1338, mai 4. A. XII, église de Sarmenstorf. CARTELLIERI, *Regesta*, Nachträge, 152.

1338, mai 13. A. XII, église de la Sainte-Vierge et de Saint-Wenceslas à Schweidnitz, dioc. Breslau. WUTKE, *Regesten zur Schlesischen Geschichte*, 6092.

1338, août 2. IX, église Saint-André de Venzone, dioc. Aquilée. **Memorie storiche Forogiuliesi*, VIII, 206.

1338, sept. 16. A. Plusieurs évêques, église Saint-Jean de Merarda. * FARLATI, *Illyricum sacrum*, VII, 253.

1338, nov. 28. A. VIII, hôpital du Saint-Esprit, de Saint-Nicolas et de Sainte-Catherine, à Pfullendorf, dioc. Constance. *Freiburger Diözesan-Archiv*, III, 57.

1338. A. XII, confrérie des prêtres érigée dans l'église Saint-Cassius à Bonn. * *Annalen des historischen Vereins für den Niederrhein*, XLI, 147.

1339, févr. 3. R. IX, église des Saints-Philippe-et-Jacques à Gronenbach, dioc. Augsbourg. C. KHAMM, *Hierarchia augustana*, II, 124.

1339, avr. 14, A. X, couvent des Carmes de Rottenburg. CARTELLIERI, *Regesta*, Nachträge, 160.

1339, avr. 30. A. X, abbaye de Saint-Georges dans la Forêt-Noire et église Saint-Laurent. CARTELLIERI, *Regesta*, Nachträge, 168.

1339, mai 4. A. Plusieurs évêques, chapelle Saint-Josse près de Rottenburg. CARTELLIERI, *Regesta*, Nachträge, 159.

1339, mai 7. A. IX, église Saint-Ambroise à Erstfeld, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, III, 250, n. 28.

1339, mai 7. A. IX, église paroissiale et chapelle de Notre-Dame et de Saint-Albin à Silenen, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XLI, 82.

1339, oct. 21. A. IX, église de Unlingen. * *Diözesan-Archiv für Schwaben*, XVII, 35.

1339, nov. 2. A. X, église Saint-Pierre à Beek, dioc. Utrecht. *Archief voor de geschiedenis van het Aartsbisdom Utrecht*, XII, 221.

1339, nov. 26. A. X, monastère d'Egmond, dioc. Utrecht. *Bijdragen voor de geschiedenis van het Bisdom van Haarlem*, XXXV, 243.

1339, déc. 1. A. IX, abbaye de Saint-Blaise. GERBERT, *Historia Silvae Nigrae*, III, 269, n. 211.

1340, févr. 15. A. IV, monastère de Weingarten. CARTELLIERI, *Regesta*, 4585.

1340, avr. 6. A. X, chapelle des Onze-mille Vierges près de Radolfzell. CARTELLIERI, *Regesta*, 4592 a.

1340, avr. 8. A. XII, monastère de Saint-Michel de Murano, dioc. Torcello. MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, V, app. 552.

1340, juin 23. A. X, monastère des Guillelmites à Fribourg en Bade. CARTELLIERI, *Regesta*, 4597.

1340, juil. 10. A. X, église de Sainte-Verena à Zurzach. CARTELLIERI, *Regesta*, 4598.

1340, oct. 10. A. X, église collégiale Sainte-Marie à Lorch, dioc. Augsbourg. G. MEHRING, *Stift Lorch*, 20.

1340, oct. 20. A. IX, chapelle du cimetière de Heilbronn, dioc. Wurzbourg. * KNUPFLER, *Ukb. der Stadt Heilbronn*, I, 70.

1341, janv. 9. A. Plusieurs évêques, cathédrale de Minden. * *Archivalische Zeitschrift* V, 145.

1341, janv. 18. A. IX, monastère de Sainte-Christine et hôpital de Saint-Parisius à Trévise. [MITTARELLI], *Memorie della vita di San Parisio*, XXVII.

1341, avr. 8. A. IX, église paroissiale de Muri. CARTELLIERI, *Regesta*, 4612.

1341, avr. 20, A. IX, église Saint-Théodore à Klein-Basel, dioc. Constance. Archives de l'État à Bâle. Reg. de Saint-Théodore, n. 7.

1341, juin 1. A. XI, chapelle Sainte-Marie de Göschenen, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XLI, 89.

1341, juin 8. A. IX, image de la Sainte-Vierge peinte sur l'église Saint-Ange de Recanati, dioc. Macerata. *J. A. VOGEL, *De ecclesiis Recanatensi et Lauretana*, I (Recineti, 1859), 121.

1341, juin 15. A. IX, église de Hayingen, dioc. Constance. *Fürstenbergisches Ukb.*, V, 359.

1341, juil. 20. A. VIII, église Saint-Nicolas, Saint-Martin, Sainte-Catherine à Berlin. *Cod. diplom. Brandeburg.*, Suppl. 231, n. 16.

1341, sept. 20. A. Plusieurs évêques, église de Westbevern, près de Münster. * *Archivalische Zeitschrift*, V, 146.

1341, A. IX, église de Bechtolsheim, dioc. Mayence. * *Archiv für Hessische Geschichte*, XIV, 726.

1341, A. Plusieurs évêques, abbaye de Herford. * *Archivalische Zeitschrift*, V, 146.

1341. A. XI, église des Rois Mages à Illgan, dioc. Constance. * *Geschichtsfreund*, XLV, 335.

1341. X, monastère de Traunkirchen. * G. E. FRIESS, dans *Archiv für österreichische Geschichte*, LXXXII, 252.

1342, janv. 2. A. XIII, église de Fröndenberg, dioc. Cologne. * SAUERLAND, *Urkunden*, V, 523, n. 1302.

1342, mars 22. A. X, église de Maeseyck, dioc. Liège. *L'Ancien pays de Looz*, 1899, 13.

1342, mars 28. A. Plusieurs évêques, hôpital de Rottweil, dioc. Constance. * H. GÜNTHER, *Ukb. der Stadt Rottweil*, I, 650.

1342, avr. 9. A. X, église Saint-Michel à Löffingen, dioc. Constance. *Fürstenbergisches Ukb.*, V, 360.

1342, juil. 1. A. XII, église Saint-Laurent de Mattsee, dioc. Passau. * ERBEN, dans *Fontes rerum austriacarum*, XLIX, 139, n. 62.

1342, juil. 1. A. XI, confrérie de Notre-Dame dans l'église Sainte-Madeleine à Tournai. *Bulletin de la Société historique et littéraire de Tournai*, XX, 289.

1342, juil. 11. A. XII, église de Cuik, dioc. Liége. HERMANS, *Annales canon. regul. S. Augustini Ord. S. Crucis*, II, 115.

1342, août 4. A. Plusieurs évêques, église paroissiale de Deutschnofen. * W. ERBEN, dans *Archiv für Urkundenforschung*, VIII, 185.

1342, août 12. A. XII, chapelle de Ter Spelt près de Merchten, dioc. Cambrai. Plus haut, n. XVI.

1342, août 12. A. Plusieurs évêques, chapelle Sainte-Agathe à Deutschnofen. * W. ERBEN, dans *Archiv für Urkundenforschung*, VIII, 184.

1342, août 14. A. Plusieurs évêques, église Saint-Pierre-Sainte-Marguerite à Deutschnofen. * Ibid.

1342, sept. 6. A. XII, église de Hennickendorf, dioc. Brandebourg. W. HOPPE, *Kloster Zinna*, 210.

1342, nov. 25. XII, monastère de Saint-Jean-l'Évangéliste à Mickelfeld, dioc. Bamberg. *Monum. Boica*, XXV, 136, n. 36.

1342, déc. 24. A. XII, église du monastère de Frauenbreitungen, dioc. Mayence. BECHSTEIN-BRÜCKNER, *Hennebergisches Ukb.*, II, 60, n. 91.

1342. A. X, église de Bräunlingen, dioc. Constance. *Fürstenbergisches Ukb.*, V, 359

1342. A. XV, chapelle de Notre-Dame et confrérie à Hasselt, dioc. Liège. Original aux archives de l'église Saint-Quentin à Hasselt.

1342. A. Plusieurs évêques, monastère de Fröndenberg en Westphalie. NORDHOFF, *Kunst- und Geschichtsdenkmäler der Provinz Westfalen*, I, 142.

1343, janv. 26. A. XII, monastère de Netze. VIGENER, *Regesten*, II, 215.

1343, févr. 15. A. XII, église paroissiale Saint-Martin à Ebersheimmünster, dioc. Strasbourg. Archives départementales du Bas-Rhin. H. 172.

1343, mars 6. A. XII, église Saint-Sauveur à Anagni. J. H. VIDAL, dans *Mélanges Léonce Couture* (Toulouse, 1902), 158.

1343, avr. 5. A. XII, église paroissiale d'Uzmimigen (Utzwingen ?), dioc. Augsbourg. *Monumenta Boica*, XXXIII, 2, 97.

1343, avr. 30. A. XII, église Saint-Jean de Mühlhausen, dioc. Mayence. K. HERQUET, *Ukb. der Reichsstadt Mühlhausen*, 474, n. 955.

1343, mai 6. A. Plusieurs évêques, église paroissiale de Herlatzhofen, dioc. Constance. *WATTENBACH, dans *Mitteilungen aus dem germanischen Nationalmuseum*, I, 3.

1343, mai 16. A. XII, monastère de Reichenau, dioc. Constance. BRANDI, *Quellen und Forschungen zur Geschichte des Klosters Reichenau*, II, 162, n. 6.

1343, juin 6. A. X, église Saint-Léonard à Bâle. Archives de l'État à Bâle. St. Leonh. 378.

1343, juin 23. A. XII, hôpital du Saint-Esprit à Ehingen, dioc. Constance. *Diözesan-Archiv von Schwaben*, III, 89.

1343, oct. 24. A. XXI, pont sur la Moselle, près de Coblence. *Hist. Trevirensis diplom*, II, 155.

1343, nov. 24. A. XII, chapelle de Notre-Dame à Wurzbourg. *Monum. Boica*, XL, 533.

1344, mars 28. A. Église de Helpfau et églises filiales. *Archiv für die Geschichte der Diözese Linz*, IV, 451.

1344, mars 30. Plusieurs évêques, église Saint-Gangolf de Trèves. * LAGER, *Regesten der in den Pfarrkirchen der Stadt Trier aufbewahrten Urkunden*, 58, n. 216.

1344, mars. R. IX, église Sainte-Marie de Wallethausen, dioc. Augsbourg. AMORT, *De origine, progressu... indulgentiarum*, 227.

1344, mai 12. A. XVII, monastère in Orreo de Trèves, * SAUERLAND, *Urkunden*, IV, 151, 398.

1344, sept. 1. A. XII, hôpital du Saint-Esprit de Salzwedel, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, xxv, 210, n. 68.

1344, nov. 18. XII, église paroissiale des Saints-Corneille-et-Cyprien, et église de la Sainte-Vierge à Mengen. CARTELLIERI, *Regesta*, Nachträge, 195.

1344, nov. 20. A. Plusieurs évêques, monastère de Schildesche, près de Bielefeld. * *Archivalische Zeitschrift*, V, 147.

1344, déc. 5. A. XII, monastère des religieuses cisterciennes de Mariengarten, à Cologne. Original à la bibliothèque Nationale de Paris, fonds latin, 9272.

1345, mars, 6. A. Plusieurs évêques, hôpital de Rottweil, dioc. Constance. * GÜNTHER, *Ukb. der Stadt Rottweil*, I, 650.

1345, juin 2. A. X, église paroissiale Sainte-Marie, Sainte-Catherine et Saint-Victor à Tuggen, dioc. Constance. CASUTT, *Tuggen*, 93.

1345, déc. 5. A. XV, église paroissiale de Unlingen. CARTELLIERI, *Regesta*, 6431.

1346, févr. 20. A. XV, hôpital de Fribourg en Bade. CARTELLIERI, *Regesta*, 4771.

1346, févr. 20. A. XII, église Saint-Nicolas à Oschersleben, dioc. Halberstadt. R. SETZEPFANDT, dans *Geschichtsblätter für Stadt und Land Magdeburg*, XXXIII, 118.

1346, avr. 1. R. VIII, hôpital et monastère de Raitenbuch, dioc. Freisingen. HUND, *Metropolis Salisburgensis*, III, 132.

1346, juin 2. A. XII, église paroissiale de Oberndorf, dioc. Mayence. VIGENER, *Regesten*, II, 521.

1346, juil. 17. A. Plusieurs évêques, église de Smedestede près d'Erfurt, dioc. Mayence. * HEYDENREICH, dans *Mühlhauser Geschichtsblätter*, I, 25.

1346. Plusieurs évêques, hôpital de Hagenau. * J. REST, dans *Abhandlungen H. Finke gewidmet*, 161, pl.

1346. Venise. II, confrérie de Notre-Dame de Miséricorde à Venise. FLAMINIUS CORNELIUS, *Ecclesiae Venetae*, XII, 185.

1346. XVI, église du couvent de Falcon à Anvers. *PAPEBROCH, *Annales Antverpienses*, I, 136.

1347, mars. A. XII, confrérie érigée dans l'église du Corpus Christi à Casimiria, près de Cracovie. F. PIEKOSINSKI, *Kodex Diplom. Malopolski*, 265.

1347, août 28. A. Plusieurs évêques, église Saint-Étienne de Helmstedt. * G. SCHMIDT, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, III, 499, n. 2402.

1347, août 31. A. XVIII, autel de la Sainte-Vierge dans la crypte de Melk. SCHRAMB, *Chronicon Mellicense*, 242.

1347, nov. 3. A. XV, église Notre-Dame de Zagreb. SMIČIKLAS, *Codex diplomaticus regni Croatiae*, XI, 417, n. 316.

1347. nov. 4. A. XII, église Sainte-Marie de Bolicho. F. GASPAROLO, *Memorie storiche di Sezze Alessandrino*, II, 45.

1347, A. Plusieurs évêques, monastère de Saint-Ludger à Helmstedt. * G. SCHMIDT, *Ukb. des Hochstifts Halberstadt*, IV, 20, 2635.

1348, juin 28. A. XII, église Sainte-Catherine à Borgo San Sepolcro. MITTARELLI, *Annales Camaldulenses*, V, 578.

1348 (ou 1349). A. XVI, chapelle Saint-Jacques à Klausenburg. ZIMMERMANN-WERNER, *Ukb. zur Gesch. der Deutschen in Siebenbürgen*, II, n. 630.

1349, nov. 29. A. XVII, couvent de Sainte-Walburge, dioc. Strasbourg. Archives départementales du Bas-Rhin. G. 6529.

1349. A. Plusieurs évêques, chapelle de Saint-Nicolas à Bedburdyk. *Geschichte der Pfarreien der Erzdiözese Köln*, XXII, 24.

1350, janv. 25. A. XII, église de Rickenbach près de Wil, dioc. Constance. WARTMANN, *Ukb. der Abtei Sanct Gallen*, III, 594, n. 1469.

1350, mars 25. A. XII, église Saint-Gall à Ebringen, dioc. Constance. Ibid. 594, n. 1469 *sic*.

1350, mars A. IX, église Saint-Lambert à Beersse, dioc. Cambrai. *Bijdragen tot de geschiedenis van het hertogdom Brabant*, VII, 555.

1350, avr. 20. A. XIV, église Sainte-Marie à Pettenhoven. BUCHNER, *Archivinventar der Diöcese Eichstätt*, 296.

1350, juin 13. A. XII, hôpital de Snoien, dioc. Camin. *Mecklenburgisches Ukb.*, X, 395, n. 7084.

1350, juil. 3. A. XV, église Saint-Laurent à Saint-Gall. CARTELLIERI, *Regesta*, 4979.

1350, déc. 3. R. V, monastère de Heiligenkreuz, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, XVI, 211, n. 205.

1351, avr. 12. A. XII, église des béguines de Léau, dioc. Liége. *Bijdragen tot de Geschiedenis van het hertogdom Brabant*, VI, 242.

1351, juin 28. A. XIV, chapelle de Koppenstein, dioc. Mayence. VIGENER, *Regesten*, II, 2498.

1351, juin 30. A. XIV, monastère de Saint-Gilles à Brunswick. RETHMEYER, *Antiquitates ecclesiasticae Brunsvigae*, Beil. 210.

1351, juil. 6. XII, abbaye d'Herckenrode, dioc. Liége. * E. VAN HEURCK, *Les drapelets de pèlerinage*, 184.

1351, juil. 25. A. XII, Frauenbreitungen, dioc. Mayence. BECHSTEIN-BRÜCKNER, *Hennebergisches Ukb.*, II, 98, n. 162.

1351, sept. 6. A. XII, église de Nuscze près d'Erfurt. C. BEYER, *Ukb. der Stadt Erfurt*, II, 298, n. 366.

1351, oct. 24. A. XXI, monastère de Sainte-Claire près d'Esslingen, dioc. Constance. A. DIEKH, *Ukb. der Stadt Esslingen*, I, 479.

1352, nov. 21. A. XII, monastère de Saint-Gothard à Hildesheim. HOOGEWEG, *Ukb. des Hochstifts Hildesheim*, V, 270, n. 484.

1352. XVIII, église du couvent de Falcon à Anvers. * D. PAPEBROCH, *Annales Antverpienses*, I, 136.

1353, févr. 14. A. XIV, église Notre-Dame de Consolation, près de Vilvorde. E. TERWECOREN, *Notre-Dame de Consolation à Vilvorde*, 112.

1353, févr. 27. A. XV, église de Haindingen, dioc. Constance. *Fürstenbergisches Ukb.*, V, 360.

1353, mai 8. A. XI, Klosterneuburg, dioc. Passau. *Fontes rerum austriacarum*, X, 344.

1353, mai 22. A. XII, chapelle de Sainte-Élisabeth et chapelle de Saint-Alexis du béguinage de Gand, dioc. Tournai. J. BÉTHUNE, *Cartulaire du béguinage de Sainte-Élisabeth à Gand*, 88, n. 128.

1353, déc. 12. A. XII, chapelle fondée en l'honneur de Notre-Dame, de Saint-Jean-Baptiste, de Saint-Maurice et de Saint-George à Hirzhoren, dioc. Worms. M. DE FREYBERG, *Regesta*, VIII, 284.

1354, mars 3. A. Plusieurs évêques, chapelle de la Sainte-Vierge à Niklashausen, dioc. Mayence. *Archiv des hist. Vereins von Unterfranken*, XIV, 50.

1354, mars 30. A. XV, couvent des Clarisses près Bruxelles, dioc. Cambrai. Plus haut, n. XVII.

1354, juil. 7. A. XV, église de Beecke, dioc. Utrecht. * SAUERLAND, *Urkunden*, IV, 68, n. 164.

1354, déc. 12. A. Plusieurs évêques, église Saint-Thomas de Vicenza. * FARLATI, *Illyricum Sacrum*, VII, 400.

1354. A. XII, église du monastère de Melk. SCHRAMB, *Chronicon Mellicense*, 243.

1355, mars 25. IV, église Sainte-Marie et de Tous-les-Saints à Hornslet, dioc. Aarhuus. A. HEISE, *Diplomatarium Vibergense* (Kjobenhaun, 1879), 16.

1355, avr. 27. A. XII, église Saint-Barthélémy à Petschow. *Mecklenburgisches Ukb.*, XIII, 617, n. 8078.

1355, juin 19. A. XII, chapelle de Saint-Pierre à Burg, dioc. Brandebourg. *Geschichtsblätter für Stadt und Land Magdeburg*, III, 86.

1355, août 14. A. XVI, église Saint-Martin et chapelles de l'hôpital à Stolberg. *Zeitschrift des Hartzvereins*, XXIII, 302.

1355, oct. 17. A. XVII, église Notre-Dame à Ulm. F. PRESSEL, *Ulmisches Ukb.*, II, 1, 427, n. 458.

1356, sept. 15. A. XV, chapelle de la Sainte-Vierge d'Ulrichsbrunnen à Ueberlingen, dioc. Constance. * *Mitteilungen der Badischen historischen Kommission*, 1907, 168.

1356, oct. 10. A. XIX, église Saint-André de Venzone, dioc. d'Aquilée. *Memorie storiche Forogiuliesi*, VIII, 207.

1356, déc. 27. A. XVI, église paroissiale d'Almansdorf. CARTELLIERI, *Regesta*, 5254.

1356. A. XVIII, église paroissiale Sainte-Marie de Marburg, dioc. Mayence. A. WYSS, *Hessisches Ukb.*, I, III, 297, n. 1327.

1357, janv. 15. A. XVI, chapelle du Saint-Esprit et de la Sainte-Vierge, de l'hôpital d'Aub, dioc. Wurzbourg. *Archiv des hist. Vereins von Unterfranken und Aschaffenburg*, XXI, 41.

1357, févr. 10. A. XIII, église Saint-Jean de Mühlhausen, dioc. Mayence. VIGENER, *Regesten*, II, 1643.

1357, mars 15. A. XII, église de Hüttlingen, dioc. Constance. * NÜSCHELER, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, I, 55.

1357, mars 23. A. XI, chapelle des Saints-Étienne-et-Maurice à Schötz. CARTELLIERI, *Regesta*, 5261.

1357, mars 25. Kallundborg. VI, église Saint-Laurent de Unlöse. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 204.

1357, avr. 29. A. XV, église Saint-Georges à Wendelstein, dioc. Eichstätt. *Beiträge zur Bayerischen Kirchengeschichte*, XXV, 4.

1357, mai 5. A. XIX, église Saint-Florian à Coblence. SAUERLAND, *Urkunden*, IV, 151, n. 398.

1357, juin 29. A. XII, église du monastère de Laach. Ibid., 156, n. 415.

1357, sept. 11. A. XX, église du monastère du Saint-Esprit à Salzwedel, église Sainte-Catherine à Neustadt, église Sainte-Marie-Madeleine à Henninghe, dioc. Verden. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, XXV, 228, n. 88.

1357, nov. 20. A. XVI, église de Wächtersbach, dioc. Mayence. REIMER, *Hessisches Ukb.*, II, III, 276, n. 242.

1357. A. XII, chapelle de Saint-Antoine à Niedergarzen, dioc. Cologne. *Annalen des hist. Vereins für den Niederrhein*, XIII, 287.

1357. A. XVIII, église Saint-Ulric à Ratisbonne. * *Verhandlungen des hist. Vereins von Oberpfalz und Regensburg*, XII, 191.

1358, mai 20. A. XII, monastère de Sponhein, dioc. Mayence. I. TRITHEMII... : sec. partis *Chronica insignia duo*, 326.

1358, août 31. A. XVIII, monastère de la Sainte-Vierge à Pfaffenschwabenheim, dioc. Mayence. WÜRDTWEIN, *Monasticon Palatinum*, V, 154.

1358, sept. 1. A. XVIII, église paroissiale de Notre-Dame à Lich. VIGENER, *Regesten*, II, 1093.

1358, sept. 16. A. XVI, église des Saints-Martin-Eobaldus et de Sainte-Ursule à Mühlhausen, dioc. Mayence. HEYDENREICH, dans *Mühlhäuser Geschichtsblätter*, I, facsimilé.

1358, oct. 6. A. XIV, cimetière de l'église de Werben, dioc. Halberstadt. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, VI, 34, n. 51.

1358, oct. 8. A. X, chapelle de Saint-Nicolas à Kerns, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, LIII, 182.

1358, nov. 6. A. Plusieurs évêques, chapelle de l'hôpital Saint-Jacques de Trêves.

* LAGER, *Regesten der Urkunden des ehemaligen St.Jakobshospital in Trier*, 9, n. 25.

1359, mars 20. A. XVI, couvent de Broda, dioc. Havelberg. *Mecklenburgisches Ukb.*, XIV, 410, n. 8575.

1359, mars 24. A. XX, église Saint-Paul à Halberstadt. G. SCHMIDT, *Ukb. der Collegiat-Stifter S. Bonifacii und S. Pauli in Halberstadt*, 399, n. 123.

1359, juil. 14. A. XII, église Saint-Maurice à Ehingen. CARTELLIERI, *Regesta*, 5503.

1359, nov. 13. A. XIII, église des Saints-Maurice-et-Martin à Altdorf, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, IX, 67.

1359. A. Plusieurs évêques, chapelle du Saint-Esprit à Gurk. *Acta SS.*, Iun. V, 523.

1360, févr. 13. A. XV, église Saint-Anschaire à Brême. EHMCK-VON BIPPEN, *Bremisches Ukb.*, III, 128, n. 148.

1360, mars 12. A. XVIII, monastère de Dobbertin, dioc. Schwerin. *Mecklenburgisches Ukb.*, XIV, 576, n. 8730.

1360, mars 30. R. III, quatre églises de la Sainte-Vierge à Vérone. G. B. BIANCOLINI, *Notizie storiche delle chiese di Verona*, III, 203.

1360, avr. 23. A. Plusieurs évêques, église de Knittelfeld. * W. ERBEN, dans *Archiv für Urkundenforschung*, VIII, 186.

1360, mai 23. Kallundborg. VI, église Saint-André à Snöde, dioc. Odensée. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 207.

1360, juin 20. A. XV, église Sainte-Marie de Groningen. P.J. BLOK, *Oorkondenboek van Groningen en Drente*, I, 348, n. 486.

1360, août 25. A. XV, pont de Diez sur la Lahn, dioc. Trèves. * ARNOLDI, *Miscellaneen aus der Diplomatik und Geschichte*, 37.

1360, oct. 25. A. XX, chapelle de Saint-Florin à Tinzen, dioc. Coire. C. VON MOHR, *Cod. diplom.*, III, 143.

1360, déc. 11. A. XX, église paroissiale de Saint-Nicolas à Hochheim près d'Erfurt. *Sammlung zu einer Beschreibung des Kirchen- und Schulenstaats von Gotha*, 3, III, 82.

1361, avr. 4. A. XVIII, église Sainte-Marie de Ganterswil, dioc. Constance. WARTMANN, *Ukb. der Abtei Sanct-Gallen*, IV, 6, n. 1561.

1361, mai 9. A. XXVI, chapelle de Marienthal, dioc. Mayence. VIGENER, *Regesten*, II, 1403.

1361, mai 10. A. V, église de Pfin, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 5654.

1361, mai 18. A. XVI, église de Steinen, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 5660.

1361, mai 20. A, autel de la Sainte Croix dans l'église Saint-Vit à Herrieden. BUCHNER, *Archivinventar der Diözese Eichstätt*, 429.

1361, mai 22. A. XXIV, couvent de Sainte-Catherine à Francfort. SENCKENBERG, *Selecta*, 124, n. 11.

1361, juin 12. A. XXVIII, église Saint-Martin à Baar, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XXIV, 202.

1361, juin. 15. A. XII, église Saint-Gilles à Grein. *Ukb. des Landes ob der Enns*, VIII, 24.

1361, oct. A. Plusieurs évêques, église de Steinen, dioc. Constance. Original à Steinen.

1361, nov. 14. Vienne, IV, chapelle de la Sainte-Vierge dans le Rathaus de Vienne, dioc. Passau. * UHLIRZ, *Quellen zur Geschichte der Stadt Wien*, I, 142, n. 592.

1362, avr. 9. Naples. XVI, hôpital Saint-Antoine. GATTULA, *Historia abbatiae Cassinensis*, I, 562.

1362, mai 23. A. XXXI, monastère de Beuron. *Mitteilungen des Vereins für Geschichte und Altertumskunde in Hohenzollern*, XX, 80.

1362, août 28. Kallundborg. VI, église Saint-André de Torne, dioc. Odensée. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 210.

1362, sept. 20. A. XXII, église de l'hôpital de Stein am Rhein, dioc. Constance. Archives communales de Stein am Rhein.

1362, sept. 22. A. XX, monastère des Augustines de Sainte-Walburge de Seest, dioc. Cologne. *SAUERLAND, *Urkunden*, V, 534, n. 1307.

1362, nov. 14. A. XI, église Saint-Laurent à Winterthur, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 5757.

1362, nov. 28. A. XII, église Saint-Laurent de Frauenfeld, dioc. Constance. CARTELLIERI, *Regesta*, 5759.

1362, déc. 3. A. XX, chapelle de Saint-Jean à Mörs, dioc. Cologne. *SAUERLAND, *Urkunden*, V, 19, n. 55.

1362, déc. 10. A. XII, église Saint-Michel de Lütisburg, dioc. Constance. WARTMANN, *Ukb. der Abtei Sanct-Gallen*, IV, 8.

1362, déc. 10. A. XV, chapelles de Saint-Tutilo et de Sainte-Catherine à Saint-Gall. WARTMANN, *ibid.*, 8.

1362, déc. 20. A. XXI, hôpital de Stein am Rhein. CARTELLIERI, *Regesta*, 5771.

1362. A. XXIII. église de Casaccia dans le Val di Blenio, dioc. Milan. A. SALA, *Documenti per la storia della diocesi di Milano*, 101.

1362. A. Plusieurs évêques, monastère de Saint-Alban à Bâle. Archives de l'État à Bâle, St. Alban, 119.

1363, janv. 23. A. XX, chapelle de Saint-Nicolas du monastère d'Andlau, dioc. Strasbourg. Archives départementales du Bas-Rhin, H. 2293, 2 a.

1363, janv. 28. A. XII, chapelle de Marie la Misérable à Woluwe-Saint-Lambert, dioc. Cambrai. *Acta SS.*, Iun. III, 650.

1363, févr. 18. Bâle. II, pour les deux monastères d'Engelberg, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, LIII, 198.

1363, févr. 18. Bâle. Lettre des deux mêmes évêques pour le couvent de femmes d'Engelberg, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, LIII, 200.

1363, mars 27. A. XIII, confrérie établie dans l'église Sainte-Gudule à Bruxelles. Plus haut, n. XVIII.

1363, avr. 6. A. XVIII, église conventuelle du monastère d'Herckenrode, dioc. Liège. *Hist. du Très-Saint Sacrement de miracle conservé ci-devant à Herckenrode*, 33.

1363, sept. 6. A. XIX, église paroissiale et chapelle de Saint-Michel à Mittelbuchen, dioc. Mayence. H. REIMER, *Hessisches Ukb.*, III, 483, n. 437.

1363, sept. 6. A. XII, léproserie de Reval. F. G. VON BUNGE. *Liv- Esth- und Curländisches Ukb.*, II, 710, n. 997.

1363. A. XI, chapelle de Sainte-Catherine de Einsingen, dioc. Constance. F. PRESSEL, *Ulmisches Ukb.*, II, 576.

1364, mai 25. A. XII, chapelle de Saint-Gilles, de Saint-Josse et de Sainte-Geneviève à Esslingen. CARTELLIERI, *Regesta*, 5849.

1364, déc. 25. A. XII, église des Saints-Jacques-et-Denys de Gadebusch, dioc. Ratzebourg. *Mecklenburgisches Ukb.*, XV, 450, n. 9313.

1365, mai 13. Apt. XVII, église Notre-Dame « Sanionis », dioc. Apt. MANSI, *Concilia*, XXVI, 457.

1365, août 19. Heyno doyen de Reval certifie avoir vu deux lettres données par plusieurs évêques à la chapelle de l'hospice du Saint-Esprit à Reval. F. G. VON BUNGE, *Liv- Esth- und Curländisches Urkundenbuch*, II, 731, n. 1018.

1368, juin 3. Lavaur. XIII, cathédrale de Lavaur. MANSI, *Concilia*, XXVI, 546.

1370. L'archevêque de Mayence Gerlach confirme les indulgences accordées par XIV évêques à l'hôpital de Hanau. VIGENER, *Regesten*, II, 2670.

1371, févr. 3. A. XIV, église Saint-Léonard à Bâle. Archives de l'État à Bâle, St. Leonhard, n. 547.

1372, janv. 5. Odensée. VII, hôpital Saint-Georges, près de Svenburg. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 220.

1374. Toulouse. XI, Dominicains de Toulouse. PERCIN, *Monumenta conventus Tolosani O. F. Praedicatorum*, 225.

1374. Nyeburg. Les évêques danois réunis accordent des indulgences aux églises de Elwestadt, Saiingen et Eckres. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 221.

1379. Plusieurs évêques, chapelle des Saints-Étienne-et-Thomas à Romney (Kent). *Fourth Report of the Royal Commission on hist. manuscripts*, I, 464.

1384. IV, église Saint-Nicolas à Wilsnack, dioc. Havelberg. *Cod. diplom. Brandeburg.*, I, II, 140, n. 2.

1386, juil. 20. Nyborg. VI, église Notre-Dame « Capella regia » à Oslo. LANGE-UNGAR, *Diplomatarium Norvegicum*, IV, 398, n. 530.

1386. Nyborg. Plusieurs évêques, diverses églises du Danemark. PONTOPPIDAN, *Annales*, II, 228.

1387. oct. Le cardinal-légat Philippe d'Alençon confirme une lettre de IV évêques pour la chapelle d'Ingenbohl, dioc. Constance. *Geschichtsfreund*, XLV, 331.

1390, avr. 8. Constance. L'évêque de Constance Burchard confirme les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église paroissiale de Meersburg. RIEDER, *Regesta epp. Constant.*, 7250.

1394, août 10. Helsingborg. X, église Saint-Laurent à Overndrup, dioc. Odensée. Pontoppidan, *Annales*, II, 243.

1395, mai 1. Snöde. Le vicaire « in spiritualibus » ratifie les indulgences accordées par plusieurs évêques à l'église de Snöde. Pontoppidan, *Annales*, II, 249.

1395, mai 5. Oslo. II, église de l'hôpital de Hofvin, dioc. Oslo. Lange-Ungar, *Diplomatarium Norveg.*, III, 387, n. 522.

1396, juin 30. Wordinborg. VII, église Saint-Laurent d'Overndrup, dioc. Odensée. Ibid. 250.

1397, juin 23. Calmar. XIII, église Sainte-Marie à Aarhusen. Ibid. 251.

1397, XIII, chapelle de Sainte-Catherine à Hinterwäggital, dioc. Constance. *Nüscheler, *Die Gotteshäuser der Schweiz*, Bisth. Constanz, 513.

1397. Plusieurs évêques, église de Steinen, dioc. Constance, original à Steinen.

1398, sept. 1. Copenhagen. II, église de Sainte-Claire de Roskild. Unger-Huitfeldt-Kaas, *Diplomatarium Norveg.*, XV, 33, n. 37.

1400. R. VII, autel de la Sainte-Trinité dans l'église Sainte-Catherine à Uff dem Sattel. Rieder, *Regesta epp. Constant.*, 7675.

(à suivre)

NOTES SUR LA LÉGENDE DE S. HUBERT

Dans la préface d'un livre récent, destiné à rappeler au peuple de France le souvenir de son vieux patron national, S. Martin, M. Paul Monceaux se montre soucieux d'expliquer l'oubli où est tombée l'histoire autrefois si populaire du grand évêque de Tours. « C'est que de nos jours on lit de moins en moins le latin [1] », remarque-t-il non sans mélancolie. Sulpice Sévère, en effet, qui fit les délices de tant de lettrés chrétiens, est aujourd'hui bien délaissé. Lit-on encore la Vie de S. Hubert, le patron des Ardennes belges, qui est lui aussi un héros national? Certes, la confiance à l'égard de son patronage n'est pas près de tarir, dans le cœur des fidèles, en Belgique et même au delà des frontières ; si la découverte de Pasteur a diminué le recours aux vertus curatives de la « sainte Étole », l'éclat des fêtes célébrées cette année même, à Saint-Hubert, à Liége, à Tervueren, pour commémorer le XIIe centenaire de la mort du saint (30 mai 727) [2], démontre éloquemment que le patron des chasseurs est toujours, en Wallonie et en Flandre, un saint populaire. Les foules n'ont pas dû réapprendre la légende du cerf miraculeux, que les générations passées se racontèrent avec une verve et une abondance inépuisables [3].

Nous n'oserions assurer qu'on la lit encore, comme autrefois, en latin. Avant de présenter à nos lecteurs quelques publications qui nous ont été adressées récemment et qui ont pour objet la vie et le culte de S. Hubert [4], il nous a paru

[1] Paul Monceaux. *Saint Martin.* Récits de Sulpice Sévère mis en français (Paris, 1926), p. 8.

[2] Sa Sainteté Pie XI a daigné y envoyer comme légat le cardinal Sincero.

[3] Voir ci-dessus, p. 84 suiv., notre article : *Une relation inédite de la Conversion de S. Hubert.*

[4] Nous n'avons pas à rendre compte ici des innombrables articles

intéressant de rappeler ici deux rédactions latines, l'une en prose, l'autre en vers, de la célèbre légende : elles ont passé presque entièrement inaperçues des historiens et méritent, en cette année jubilaire, qu'on leur accorde un moment d'attention. La première est une *Vita sancti Huperti* éditée peu avant la grande guerre par M. P. Lehmann et le P. N. Bühler O.S.B., en annexe à leur description du *Passionale decimum* de Blaubeuren [1]. La seconde est la *Vita divi Hupperti in centum versus* conservée dans une impression colonaise de 1516, dont un exemplaire, le seul qui subsiste, semble-t-il, fait aujourd'hui partie du Musée bollandien [2].

Par l'entremise de leur zélé confrère le P. Jean Gamans, les hagiographes d'Anvers reçurent jadis bon nombre de copies tirées d'un recueil dénommé par eux le « Blaburensis », lequel est à maintes reprises cité dans les *Acta Sanctorum* [3]. Or, faute de le retrouver, ne s'est-on pas avisé plus tard de prétendre qu'au XVIIe siècle, les Jésuites avaient dérobé ce légendier ! M. Paul Lehmann a fait bonne justice de cette calomnie, qui avait trouvé de l'écho ; il identifia d'une manière irréfutable le fameux « Blaburensis » avec le *Passionale Sanctorum decimum* qui porte aujourd'hui dans la Landesbibliothek de Fulda la cote Aa 96. Ce gros recueil manuscrit de 13 + 296 feuillets en parchemin est, en majeure partie, l'œuvre de Bartholomaeus Krafft († 1496), moine de l'abbaye bénédictine de Blaubeuren dans le Wurtemberg. En 1648, le passionnaire émigra à Weingarten, où il demeura jusqu'en 1803. Depuis cette date il est à Fulda. M. Lehmann, qui se le fit envoyer

que les solennités tant profanes que liturgiques du XIIe centenaire ont suscités dans la presse. Que dans une aussi abondante littérature il se rencontre quelques tirades inconsidérées à l'adresse des critiques qui ont le mieux mérité de S.Hubert, voilà qui ne doit pas nous étonner. On peut regretter que ceux qui en agissent ainsi croient servir par là je ne sais quelle poésie plus haute que la vérité.

[1] Dans *Historisches Jahrbuch*, t. XXXIV (1913), p. 504-508. Cf. *Anal. Boll.*, t. XXXIII, p. 365 ; *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VII, pp. 533, 589, 849.

[2] Voir *Act. SS.*, Nov. t. I, p. 923, où il faut corriger *Gandensem* en *Gaudensem*.

[3] M. Lehmann en donne de nombreux exemples, p. 492.

à Munich, en confia la description technique à son élève le P. Nonnosus Bühler et tint à définir lui-même l'intérêt du recueil au double point de vue de l'histoire des bibliothèques et de la lecture monastique.

Nous ne nous occuperons aujourd'hui que des deux premiers feuillets de ce légendier. Ils contiennent une *Vita S. Huperti Leodiensis episcopi cuius festum crastino animarum celebratur*, dont le premier chapitre (*De ortu eius et significatione nominis sui*) commence ainsi : *Fuit quidam illustrissimus dux, nobilis genere sed nobilior fide...* Le VIe et dernier chapitre se termine par les mots : *Obiit autem vir sanctus Hupertus episcopus et confessor anno Domini septingentesimo XLII* (sic) *et vivit cum Christo in aeternum, cui laus* etc. A juste titre, le P. Bühler a cru devoir transcrire la pièce, qui n'avait pas encore été signalée dans la *Bibliotheca hagiographica latina* et qui diffère notablement des autres Vies de S. Hubert publiées par le P. De Smedt.

Dépourvue de toute valeur documentaire, cette *Vita Huperti* de Blaubeuren mérite néanmoins quelques lignes d'analyse ; elle présente en effet un cas typique de légende parvenue à la limite extrême, si l'on peut dire, de son évolution. A force de peindre « sur fond d'or » et de rendre édifiants les moindres traits, réels ou supposés, de l'existence du saint, le narrateur inconnu a non seulement éliminé à peu près tous les épisodes historiques de la *Vita* primitive, mais il a réussi à travestir et à styliser, suivant les convenances d'une piété de plus en plus exigeante, plusieurs motifs d'origine légendaire. Hubert, pour lui, n'est nullement né en Ardenne de parents païens [1] ;

[1] Un moine de l'abbaye de Saint-Hubert, de qui le manuscrit 616 de la bibliothèque des Bollandistes conserve une biographie française de S. Hubert, préparée, semble-t-il, pour une édition éventuelle vers 1700 (cf. *Acta SS.*, t. c., p.924), s'insurge, lui aussi, à la pensée que le patron des Ardennes ait passé pour idolâtre. « Quelle apparance, dit-il, que ce noble nourrisson de tant de ses parens et alliez plus recommandables par leurs excellentes vertus et pieté enuers un seul vray Dieu que par leur noble extraction, auroit esté seul esleué dans l'aueuglement du Paganisme, duquel on peut mesme douter s'il auoit jamais entendu parler au milieu d'un Roiaume tout chrétien, si ce n'estoit parmy les grandes forests d'Ardenne, et autres

héritier du duché d'Aquitaine, il fut le fils parfait d'un père modèle :

> Fuit quidam illustrissimus dux, nobilis genere sed nobilior fide, cum uxore sua. Ipsi namque honestam et immaculatam duxerunt vitam. Erat enim pius et misericors... (c. 1).

Une révélation divine fit donner à l'enfant lors du baptême, qui est mentionné ici expressément, le nom prédestiné d'Hubert :

> Cum autem filium non haberet et multum abundaret, tandem ut alter Abraham a Deo filium obtinuit. Tunc ex divina revelacione in sacro fonte baptismatis sibi nomen novum imposuit et vocari Hupertum postulavit. Quid aliud sonat nomen hoc nisi humilis partus... (c. 1).

Hupertus, *humilis partus !* A coup sûr, voilà une étymologie qui ne convient guère aux graphies anciennes du nom, au *Chugoberctus* [1] (*Hugbertus, Hucbertus*) des chartes mérovingiennes. Enfant, adolescent, homme fait, le futur évêque de Liége dirige toutes ses actions selon les principes de la plus stricte droiture. Le voici chevalier accompli. Qu'a-t-il besoin, direz-vous, de conversion, voire de remontrances célestes ? Le lecteur va être édifié :

> Contigit autem quod, cum semel casu in venacione fuit in die Parazaphen (*sic*) in silva quadam seu nemore, tunc ex divina disposicione quidam cervus sibi obvians, habens super cornua sua sanctae crucis figuram et in ea Christum pendentem, qui ad eum se inclinans ait : « O Huberte, quid me persequeris et interficere me intendis, cum tamen me heri in tuum suscepisti hospitem, scilicet in sanctae eucharistiae sacramento, et in praesencia me expellere intendis ! » Quo viso beatus Hupertus statim de equo eius descendens et flexis genibus veniam et misericordiam petens dicendo : « Parce mihi, Domine, et miserere mei »... (c. 2).

Qui reconnaîtrait encore le païen se moquant des fêtes chômées et choisissant le jour le plus solennel pour lancer sa

lieux moins habités. Laissons donc cette sotte opinion de l'Idolatrie de S[t] Hubert auant sa conuersion a ceux qui n'ont encor mis le nez dans l'Histoire de la France... » (p. 11-12).

[1] Cf. *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VI, p. 471.

meute à la poursuite du gibier [1], dans ce doux jeune homme se risquant une fois par hasard (*semel casu*) à la chasse et y rencontrant (*obvians*) le cerf fatidique, qui lui parle, non de damnation éternelle, mais d'une pieuse communion faite la veille, jour du Jeudi-Saint !

Toutefois l'appel de Dieu a retenti ; le saint se sent destiné à une vie plus parfaite. Il rentre chez lui :

> Sciens enim a Deo se vocatum esse, statim domum spiritu exultans rediit repenteque statum suum mutavit et quottidie se disposuit, sciens scriptum : « Ne tardes converti ad Dominum ».

Voilà sa conversion. D'idoles, de baptême, de Florbert, de Floribane elle-même, pas un mot. Mais le converti passe de longues années au désert ; les textes sacrés s'appliquent à lui en foule, et les hommes ont le temps de l'oublier : *per longam eius absentiam memoria eius ablata ab hominibus erat.* Des méchants, alors, tuent dans son église, à l'autel, l'évêque S. Lambert, qui florissait à Liége (la *Vita*, notons-le, l'appelle *Lampertus, episcopus Leodiensis*). Peu de larmes sur son tombeau. La Providence, eût-on dit, n'attendait que ce décès pour récompenser les mérites d'Hubert et faire briller son nom parmi les hommes : *Volens igitur Deus pater famulum suum Hupertum remunerare...* Bref, nous le retrouverons pèlerinant à Rome. Suit alors (c. 4-5) le récit de son élévation improvisée à l'épiscopat, grâce à une vision du pape Serge. Hubert s'y dérobe bien un peu, mais pour des motifs autrement profonds que sa condition laïque et son ignorance, qu'allèguent les autres textes. Il se souvient d'Aristote :

> Ipse vero sanctus Hupertus de hoc turbatus fuit et indignum se aestimavit, sciens quod in hoc saeculo periculosum est vivere.. et secundum Aristotelem in honoribus finis ponendus non est... Haec et alia in Spiritu novit (c. 4).

Il s'avoue donc vaincu. Mais le Malin a plus d'un tour dans son sac. Hubert ayant successivement reçu tous les ordres mineurs, le sous-diaconat, le diaconat, voici que le pape demande à ses ministres l'étole sacerdotale. On a beau chercher, on n'en trouve pas :

[1] Ci-dessus, p. 91.

Tunc inimicus humani generis, qui opus bonum impedire semper paratus est, omnes stolas cum consensu malorum hominum deportavit et abscondit... (c. 5).

Serge, en cette extrémité, pria le Seigneur d'intervenir, et aussitôt un ange du ciel apporta une étole.

Quae stola adhuc cum aliis servatur reliquiis in rei memoriam.

Dans un dernier chapitre, on nous détaille les vertus de l'évêque, lequel, conformément à la doctrine de l'Apôtre, était irréprochable. Malgré cela, le démon réussit à ameuter les Liégeois contre leur nouveau pasteur. Ils veulent le chasser :

Unde factum est quod cottidie occasiones quaesierunt contra eum et perverse cogitabant, quomodo eum de officio deponerent et de patria expellerent. Unde dicitur : propter eorum inobedientiam, rebellionem et maliciam facti fuerunt rabidi, ululantes sicut canes et mugientes sicut boves (c. 6).

Hubert réfléchit et prie. Une voix du ciel se fait alors entendre à nouveau ; elle prélude à toutes les guérisons que le patron de l'Ardenne opérera désormais avec tant d'éclat :

« Huperte, surge ! Oracio enim tua exaudita est coram Deo ; et vade, benedic panem et vinum et da eis comedere et bibere omnibus animalibus rationabilibus et irrationabilibus, et sanabuntur. » Unde omnes inde convaluerunt... et usque in hodiernum diem liberantur qui puro eum invocant corde (c. 6).

En deux mots, on relate ensuite la mort du saint, qui est placée en 742, et par là s'achève l'édifiant récit.

Comme on a pu s'en rendre compte par les passages cités, la rédaction de ce morceau a été faite entièrement sur nouveaux frais. Il ne s'y rencontre que peu d'expressions prises aux versions antérieures de la *Vita*. Nous croyons pourtant que l'auteur a eu sous les yeux un exemplaire de la *Vita V*[a] ou du moins quelque autre texte qui est à la base de celle-ci (*BHL*. 4002). Il applique en effet au père de S. Hubert les épithètes laudatives que la *Vita V* réservait au héros lui-même :

Vita V[a]	*Vita Huperti*
Sicut autem nobilis genere, ita nobilior moribus et virtutibus. Erat namque pius, humilis et misericors... (c. 2).	Fuit quidam illustrissimus dux, nobilis genere sed nobilior fide... Erat enim pius et misericors semper... (c. 1).

De l'origine de notre texte, nous ne saurions dire davantage. Sans doute n'est-il guère plus ancien que le recueil de Bartholomaeus Krafft et a-t-il été composé pour la lecture des moines, soit à Blaubeuren, soit en quelque autre monastère d'Allemagne où S. Hubert comptait parmi les patrons les plus honorés. En tout cas, il ne paraît pas avoir eu de diffusion, moins encore d'influence sur l'évolution littéraire ou artistique de la légende, et on se résignera sans peine, croyons-nous, à en ignorer l'auteur.

Nous connaissons par contre, du moins par son nom et par quelques-unes de ses œuvres, l'auteur d'une *Vita divi Hupperti in centum versus*, imprimée en novembre 1516, à Cologne, chez Henri Quentell. C'est le dominicain Jacobus Magdalius Gaudensis, né à Gouda [1] dans la seconde moitié du XVe siècle et mort vers 1520. Il entra dans l'Ordre des Prêcheurs soit à Haarlem, soit à Cologne, et vécut surtout dans cette dernière ville, où il publia divers travaux d'exégèse et de poésie. Dès 1490, il signe, quoique timidement, une *Legenda compendiosa et metrica magni doctoris Alberti*, imprimée à la fin du livre de Rodolphe de Nimègue *Legenda litteralis Alberti Magni* (Cologne, Koelhoff, 11 septembre 1490) [2]. Plus tard, chez Quentell, parurent une *Sticho logia* (1506), un *Aerarium aureum poetarum* (1508), une *Passio magistralis D. N. I. C. ex diversis sanctorum ecclesiae doctorum sententiis postillata* (1508), un *Correctorium Bibliae* (1508), des *Epigrammata varia* (1512), etc. La Vie de S. Hubert parut en annexe d'un opuscule en vers latins rimés intitulé *Tractatus rhithmicus, piam vite secularis et spiritualis concertationem complectens, ex diuersis sacre pagine passibus (interiectis interdum salibus) quam doctissime anno Domini M. cc. lx. vel circiter editus.* Nous n'avons pas à étudier ici ce morceau, mais le libellé de

[1] On a voulu voir en Magdalius un Gantois ; la thèse n'est pas soutenable. Cf. A. J. J. HOOGLAND, *De Dominicanen te Haarlem*, dans *Bijdragen voor de geschiedenis van het bisdom van Haarlem*, t. XV (1888), p. 118 suiv., et MOLHUYSEN-BLOK, *Nieuw nederlandsch biografisch Woordenboek*, t. II (1912), col. 863.

[2] E. VOULLIÉME. *Der Buchdruck Kölns bis zum Ende des fünfzehnten Jahrhunderts* (Bonn, 1903), p. 459, n° 1056 ; HAIN * 11915.

son titre et une lecture même rapide suffisent à nous fixer sur son origine prétendue. Ce *Tractatus*, dédié par Magdalius à Jean de Lunen, abbé de Brauweiler, remplit neuf feuillets sur douze et s'achève au verso du feuillet marqué *biiij.* Suit alors la *Vita divi Hupperti ;* puis, au recto du dernier feuillet, un poème de 26 vers qui a pour titre : *Quod diva Salomona, mater septem fratrum Maccabeorum, typus dici debeat christifere virginis Marie. Ad dominum Helian Martias de Luna. Magdalius Gaudensis cecinit.* Le colophon porte : *Colonie ex edibus Quentelianis. Anno M.CCCC. xvj. in Nouembri.*

Voici le titre et le commencement du poème de Magdalius sur S. Hubert :

DIVI HUPPERTI VITA, AD CENTUM VERSUS PER FRATREM MAGDALIUM IACOBUM GAUDENSEM REDACTA

Grex ubi spirituum gelida cecidisset ab arcto
    Factus avernei victima grata lacus,
Iuppiter intuitus synedras tot in arce vacantes
    Tartareos superis et tot abesse deos,
Labitur astriferi partem oppleturus Olympi
    Quam pessum vacuam casus ad ima dedit ;
. . . .

On se rend compte du genre. S. Hubert, une sorte de héros de mythologie chrétienne, est loué en des vers où Virgile et Ovide retrouveraient souvent leur bien. En fait, seule la conversion du saint a été décrite ici. Le poète montre d'abord comment la divinité s'y prend pour distinguer ses élus parmi les hommes et repeupler le ciel déserté par les anges.

Pauper ad ascensum, Plutone cadente, vocatur.
    . . . .
Petrus inescato piscem falsurus in hamo,
    Paulus eques gelida praecipitatus humo,
Suffixurus apros sylvis Huppertus opacis.

Puis on voit Hubert se revêtant, un beau matin, de son costume de chasseur :

Membra soporifero postquam renovata grabato
    Diplois obduxit murice tincta rubro,
Tempora lentus obit pacatae ramus olivae ;
    Quo vibret ambitur fortiter ense latus ;
Et surae teretes crocea clauduntur aluta ;
    Nec quod pungat equum, si male currat, abest ;
Arcus habet scapulas nervo sinuatus equino

Unde procul poterat missa sagitta iaci ;
Ut cadat annosus surgens in cornua cervus
Spicula sumuntur cote novata manu.

Le voici en chasse ; le cerf n'est pas loin :

Ast ubi fallácis lustrantur devia sylvae
Noctivagae occurrit bestia grata deae,
Et dum tela parat actutum animalis ab ipso
Audiit ista palam vertice verba dari :
« Quid magis apta lupis mihi spicula tendis inermi
Inque paras piladen arma cruenta tuum ?
. . . .

Le discours est farci de réminiscences classiques. Retenons seulement le conseil salutaire :

Lambertumque pium, quem bene noris, adi.
Hic tibi sufficiet verae documenta salutis,
E quibus in caelum vita parabit iter.

Mais Hubert, lui aussi, a des lettres ; sa réponse est fort longue. Voici quelques vers :

Haec ubi dicta dedit Christi pendentis imago
Inter vivacis cornua longa ferae,
Statim cessit equo laxis Huppertus habenis
Coepit et haec flexo poplite verba queri :
« Hactenus ipse tui vitam proh nescius egi,
Et tenuit cassis bruta ferina meus.
. . . .
Nunc quia cornigero lacerum te vertice specto,
Et tua non paucis membra forata locis,
Desipuisse pudet, fumosos totque decembres
Non bene prendendis invigilasse feris.
O mihi praeteritos si quis concederet annos !
. . . .
Cedant arma togae ! ...

Notons que le poète tient à ce moment son héros pour païen. Lorsque le nouveau converti a fini de parler. Hubert se rend auprès de l'évêque de Maastricht pour recevoir le baptême :

Desiit ipse typus postquam inter verba precesque
Sponte salutiferum visor adivit iter,
Nempe ubi Lamberto baptisma ferente subivit,
Factus eremites vix toleranda tulit.

Les derniers vers du poème — il ne fallait pas dépasser la

centaine promise — poursuivent plus rapidement le récit de la vie :

Lustra perhorrendae tria plusquam solus eremi
Incoluit nudo sub Iove pene locos
Lamberto meruit dignus successor haberi.
. . . .
Sedem namque dedit Tongrensem Sergius illi.

Cette Vie métrique de Magdalius dépend, elle aussi, de la *Vita V^a^*, comme le prouvent divers indices, par exemple le baptême conféré par S. Lambert, les quinze années passées dans la pénitence, et les vers :

Ferrea constrinxit corpus lorica tenellum
Quam filo obduxit penula texta rudi.

Ils répondent assez fidèlement au passage suivant de la *Vita V^a^* : *nihilque sibi retinuit praeter loricam, quam ipse super carnem suam nudam induit, et griseum tabardum, quem desuper portavit* (c. 5). Cette *Vita V^a^* avait d'ailleurs été imprimée à Cologne dès 1483 ; même elle avait paru en édition séparée chez Quentell [1] peu après 1500.

Ces deux récits latins, nous l'avons dit, n'ont pas attiré le regard de la critique ; aussi bien ne le méritent-ils guère, et le biographe moderne de S. Hubert dispose de textes autrement

[1] COPINGER, II, n° 3180 ; cf. *BHL.* 4002. Le détail de la *lorica* se retrouve dans une Vie flamande de S. Hubert que contient le ms. 4302-4305 (f. 107v-118) de la Bibliothèque royale de Bruxelles daté de 1469 (VAN DEN GHEYN, *Catalogue...*, t. V, p. 366-67) : *enen ijseren hemde, dat was een panser.* Nous croyons utile de donner ici l'incipit et le desinit de cette Vie : inc. *Sunte Hubrecht wart geboren van edelen alderen... Hi was in der stat van Turonen* (= Tongres ; cf. f. 110 : *bisscop van Turon of van Ludick) een hertoge ende was een heyden.* Des. *Soe welke menschen gebeten werden van enen rasenden honde of van enen anderen rasenden diere, soeken sy hulpe aen sinte Hubrecht, sy werden gesont sonder enige medicijne. Alle die onsynnige menschen die tot sijnre kerken comen, werden te hant gesont. Oec een yegelike cranc onsynnige beest, als een peert of coe of verken, wort sy tot sinte Hubrechs kerke gebracht, sy wort gesont.*

dignes d'intérêt. Ceux-ci ont été maintes fois signalés, publiés, commentés, depuis un demi-siècle ; a-t-on su les mettre à profit en cette année jubilaire? Parmi les publications récentes nous citerons en première ligne l'ouvrage de M. le chanoine J. Coenen : *Saint Hubert, le fondateur de Liége* [1]. Cette Vie a été composée pour le grand public, « à l'occasion des fêtes du XIIe centenaire », comme l'annonce le sous-titre. Le style, en effet, est populaire, à l'excès parfois, mais on ne peut contester qu'un réel effort ait été tenté ici pour coordonner et vulgariser le témoignage, trop souvent négligé, des plus anciens documents. Le livre s'ouvre assez curieusement par « La pêche de Nivelle-sur-Meuse » (ch. I), c'est-à-dire par l'épisode [2], si pittoresque et si vrai, que l'auteur de la *Vita I^{a}* a narré en son paragraphe 9. Par cette entrée en matière « ex abrupto » et par le ch. II, intitulé : « Le Nageur » (entendez par là le premier biographe du saint), on voit du moins que M. C. se dégage délibérément de l'exposition légendaire qui était devenue habituelle. Loin de nous, certes, comme on a voulu quelquefois le faire croire, de dédaigner le folklore et ses savoureuses leçons de choses. Encore faut-il se garder de confondre les perspectives : l'histoire vraie d'un saint, son culte, sa survie dans les traditions populaires et dans la littérature. Que de fois les biographes qui écrivent pour le peuple, alors même qu'ils ont su faire les distinctions nécessaires, hésitent, nous ne dirons pas à sacrifier — ce que personne n'est en droit de souhaiter — mais à traiter à la place qui convient, au chapitre de la renommée posthume, les poétiques récits qui se sont greffés sur la Vie primitive. Ces auteurs affectent d'ailleurs de se mettre en règle avec la critique en insérant de-ci de-là dans leur narration des « on dit », des « si on se rapporte à une ancienne tradi-

[1] Liége, Printing C^{o} S. A., 1927, in-8°, 142 pp. — M. Fr. Baix vient de commencer dans la *Terre Wallonne* (t. XVI, p. 106-122, à suivre) la publication d'un *Saint Hubert*. L'auteur a puisé aux meilleures sources d'information et ces deux premiers chapitres paraissent excellents. Nous aurons à en reparler, comme aussi d'un ouvrage de M. O. Petitjean, *Saint Hubert, apôtre de l'Ardenne* (Namur, éditions « Vers l'Avenir », 1927), que nous n'avons pas eu sous les yeux.

[2] *Acta SS.*, t. c., p. 801.

tion, » et autres formules ambiguës. Au fond, ce n'est pas le pieux évêque, l'héroïque apôtre, le zélé consécrateur d'églises, en un mot le saint de Liége, c'est avant tout le beau chevalier d'Aquitaine, l'époux de Floribane, le chasseur converti, le pèlerin de Rome, bref le héros de légende qu'ils exaltent et par le texte et par l'image.

Tout en admettant — ce qui est juste — que le remaniement de la *Vita Ia* par Jonas d'Orléans, à l'occasion de la translation du corps à Andage, fut d'ordre purement littéraire, M. C. écrit avec raison : « Cet événement allait devenir fatal à la première biographie de notre saint et à son histoire véritable... Par le fait même de ce remaniement, la première Vie de S. Hubert tomba dans l'oubli et disparut bientôt. C'était une grande perte pour les critiques qui s'efforcent d'étudier l'histoire sur des documents de première main et qui, pour juger des faits du passé, aiment à recevoir les impressions de témoins oculaires » (p. 13-14). Après ces lignes, M. C. a le droit de déclarer que, si l'œuvre retrouvée « est pour nous d'un prix inestimable », elle met néanmoins « notre curiosité à la torture » (p. 20). S'aidant volontiers des travaux du P. De Smedt, de MM. Demarteau, Kurth, Balau, Hanquet [1], l'auteur a tenté, à son tour, de combler les lacunes de notre information.

L'année 705 lui a semblé la date la plus probable du martyre de S. Lambert [2] et de l'avènement de son successeur, dont l'épiscopat aurait ainsi duré 22 ans. Le premier biographe a été au service de S. Hubert pendant les treize derniers mois [3] qui précèdent le 30 mai 727. Hubert, étant donné son

[1] L'édition de la *Vita Hucberti* par M. W. Levison dans *M.G.*, Scr. rer. merov., t. VI (1913), p. 471 suiv. n'a pas été mise à profit.

[2] Pour situer avec précision le martyre de S. Lambert, M. C. a choisi deux points de repère : « Le prédécesseur de saint Hubert avait été martyrisé à Liége, dans une maison située entre l'hypocauste romain, découvert en 1906, et l'aubette aux journaux de la place Saint-Lambert » (p. 50). Un kiosque à journaux nous semble un édicule bien peu stable pour être admis à figurer dans un système archéologique.

[3] Le P. De Smedt avait écrit prudemment : « Crediderim illum non multo amplius quindecim menses cum sancto familiariter esse versatum » (*Acta SS.*, t. c., p. 760).

nom et la présence de celui-ci dans diverses chartes [1], paraît à M. C. avoir été « un enfant du pays » [2] ; ses parents étaient de riche condition ; lui-même a été marié. Il a été consacré évêque, non pas sous le pape Sergius et par un motif extraordinaire, mais « élu comme un autre », spécialement à cause de ses grandes vertus et de sa charité. La collaboration de S. Bérégise est une « hypothèse possible, même vraisemblable », mais ne nous est attestée que par une conjecture de l'auteur de la *Vita Beregisi* en 937. M.C. a eu à cœur d'interpréter avec un soin particulier la *Vita Lamberti* et le ch. 2 de la première Vie de S. Hubert, «qui est comme l'acte de naissance de la ville de Liége » (p. 52). Le problème souvent discuté du transfert de l'évêché en cette localité, alors bien humble, n'est aux yeux de M. C. qu'« une question de noms » : « S. Hubert fixa sa principale résidence à Liége mais conserva le vieux titre d'évêque de Tongres » (p. 62). Et il recherche les divers motifs qui déterminèrent le choix de Liége. Un chapitre assez neuf traite de « S. Hubert et la liturgie ». C'est bien à Tervueren que mourut le saint ; un rapport du docteur Ferdinand Bidlot, sollicité par M. C. et se basant sur la *Vita*, conclut à une mort causée par la pneumonie [3]. Enfin, on maintient avec le P. De

[1] L'auteur écrit, p. 44 : « En 608 un Hudobertus, prêtre, signe l'acte de fondation de l'abbaye d'Echternach, et celui-ci pourrait bien être notre saint. » Il faut corriger 608 en 698 ; M. C. admet donc, sans discussion, l'authenticité de ce diplôme, niée par Pertz (qui le range parmi les *spuria* dans *M.G.*, Diplom. imp. I, p. 173-74, et imprime *Audobertus presbyter*), mais admise par Sickel. Cf. *Act. SS.*, Nov. t. III, p. 428. Hauck conserve à ce sujet quelques doutes (*Kirchengeschichte Deutschlands*, t. I, p. 301). Dans ses *Fränkische Studien*, publiées en 1915, comme 132e fascicule des *Historische Studien* de Ebering, M. Anton Halbedel n'hésitait pas (p. 19-22) à identifier le *Chugoberclhus* mentionné en qualité de sénéchal dans une charte de Clovis III (28 février 693, *M. G.*, l. c., p. 58), le *Hocioberclhus comis palacii* qui intervient dans un acte de Childebert III (14 mars 697, ibid., p. 63), et notre S. Hubert. Il inclinait même à voir en celui-ci un fils d'Hugobertus, père de Plectrude (cf. ibid., p. 93) et d'Irmina.

[2] Si l'auteur entend par là les environs de Liége, cette conclusion nous paraît bien un peu trop précise et elle dépasse les prémisses.

[3] Nous extrayons de ce rapport les lignes suivantes : « Voilà donc une maladie qui se caractérise par une fièvre intense et continue,

Smedt les conclusions de M. Hallet sur les sépultures successives et la conservation actuelle du corps de S. Hubert. Cachées en 1568, retrouvées par hasard en 1616, puis cachées de nouveau par les moines, les reliques doivent toujours reposer à Saint-Hubert.

L'ouvrage de M. C. appelle, nous n'en disconvenons pas, quelques réserves et, pour la forme de l'exposé surtout, des corrections nombreuses [1]. Tel quel, néanmoins, il mérite nos sincères éloges.

A ouvrir le *Manuel du pèlerin et du visiteur au sanctuaire de Saint-Hubert-en-Ardenne* [2], et à lire les premières pages, consacrées à la Vie de S. Hubert, on sera tenté d'adresser à l'auteur anonyme de ce petit livre le reproche articulé plus haut contre certains biographes : nous nous y trouvons en pleine équivoque. Sur la foi de quel document sérieux raconter que S. Hubert a été élevé à la cour de Thierry, roi de Neustrie ? Pourquoi écrire que, réfugié chez Pépin de Herstal, à Jupille, le saint « prit une part active aux grandes chasses qui se donnaient alors dans la giboyeuse forêt d'Ardenne », etc. ? Heureusement, dans les pages qui suivent, nous trouvons avec la Vie contemporaine un terrain plus solide. Le *Manuel*, au demeurant, est rempli de renseignements utiles sur l'histoire de l'ancienne abbaye, sur la décoration de la basilique, sur le culte liturgique de S. Hubert. Il est illustré avec agrément, d'un format commode. Le pèlerin le serrera volontiers dans son petit bagage, où il voisinera, au retour, avec les « béatilles », médailles, bagues, cornets, clefs, ayant touché la « sainte Étole ».

Sur le culte populaire de S. Hubert en Belgique [3], nous avons

à début brusque, accompagnée de perte d'appétit, de soif intense, de délire, d'affaiblissement progressif et qui, le sixième jour, se termine par la mort » (p. 130).

[1] Au point de vue typographique, corriger, p. 43, *mita* en *amita*; p. 88 et ailleurs, *Regialot* en *Réjalot*.

[2] Gembloux, Duculot, 1926, in-8°, 144 pp., gravures hors texte.

[3] Au moment de mettre sous presse, nous recevons un fascicule de la revue *Leodium* (XX, 1927, nos 3-4), qui contient (p. 32-36) un utile article de M. Jean PAQUAY : *Le culte de Saint Hubert dans*

signalé jadis la brochure de folkloriste anversois M. Émile H. Van Heurck [1]. D'Anvers encore nous est arrivé ces jours-ci un livre copieux, orné de nombreuses gravures, et qui a pour titre : *Saint Hubert, patron des chasseurs*. Son auteur est M. Louis Huyghebaert [2]. « Historiographe très averti des races canines belges, nous dit M. Albert Houtart dans la *Préface* du livre, M. L. H. ne pouvait rester indifférent à l'approche d'un tel jubilé [le XIIe centenaire de la mort du saint]... Il a réalisé ce tour de force de réunir et d'éditer en quelques semaines les notes qu'on va lire. N'étant point de ceux qui parcourent les sentiers battus, il a trouvé le moyen de nous offrir des documents inédits, puisés surtout aux sources belges et empreintes de la savoureuse originalité des mœurs de nos pères. » Dans ces lignes nous pouvons puiser à la fois les louanges et les critiques qu'il convient d'adresser à l'œuvre de M. H. Documentation remarquable et en partie inédite, enrichie par les notes autorisées d'un spécialiste que son sujet a conquis d'emblée ; publication de circonstance aussi, hâtivement composée, surabondante et incomplète, et où le travail de la lime a fait trop souvent défaut. La gratitude envers l'auteur l'emportera néanmoins, à l'issue d'une lecture si pleine de détails pittoresques et de réjouissantes surprises.

Une des sections les plus intéressantes de l'ouvrage est celle où M. H. étudie, parmi les « interprétations artistiques des légendes » (p. 15 suiv.) les gravures de Jean et de Jérôme Wierix, de Peter Van der Borcht (collection du Musée Plantin, à Anvers), de Jean Valdor (Musée de Liége), etc. [3]. L'au-

l'ancien diocèse de Liége. Voici la conclusion : « Les données que nous fournit le culte correspondent aux détails de la biographie contemporaine et concordent parfaitement. » Il s'agit ici principalement des églises et autels dédiés à S. Hubert dans les régions où s'exerça surtout son apostolat.

[1] *Saint Hubert et son culte en Belgique*. Verviers, 1925. Cf. *Anal. Boll.*, t. XLIV, p. 190.

[2] Anvers, « Veritas », 1927, in-8°, 160 pp., nombreuses gravures.

[3] Rappelons à cette occasion le petit livre consacré par M. Henry Martin à l'iconographie de Saint Hubert dans la collection « L'Art et les Saints » (Paris, Laurens). M. H. le cite à plusieurs reprises et paraît d'accord avec M. Martin pour reconnaître S. Eustache, et non S. Hubert, dans une *Conversion* d'Albert Dürer (en 1504 ; fac-similé,

teur a ici des remarques fort justes pour aider au classement des estampes. Citons : « Là où les chiens sont très sobrement ou négligemment traités, vous pouvez être certain de vous trouver en présence d'images pieuses, composées uniquement pour être distribuées ou vendues aux membres des si nombreuses confréries (en flamand : broederschappen) de saint Hubert » (p. 20). Elles paraissent avoir précédé les « images d'offrande », que les corporations ou « gildes » faisaient imprimer à l'intention de leurs membres, lors des messes anniversaires de *Requiem* ; la mise en scène profane de la chasse y est plus largement développée, et au lieu d'une prière, on y lit souvent une inscription en vers. Voici le distique qu'on rencontre au bas d'une gravure de Jérôme Wierix (p. 24) :

Hubertus latos lustrans venatibus agros
Et praedae nectens retia, praeda fuit.

C'est un jeu de mots que des chasseurs pouvaient facilement saisir. Signalons en passant une curieuse estampe de la fin du XV[e] siècle, provenant de la région rhénane, et cataloguée aujourd'hui sous le n° 2662 de la *Kupferstichsammlung* de Vienne. « C'est l'unique gravure, ànotre connaissance, écrit M. H., sur laquelle saint Hubert est représenté à la chasse accompagné d'une dame. La tradition voulant que saint Hubert était marié au moment de sa conversion, la présence d'une compagne est parfaitement justifiée. Les deux types de chiens, limier et lévrier, sont de nouveau représentés dans l'ordre de préférence en rapport avec les règles et usages de la Vénerie » (p. 27).

Une autre partie du livre dont la documentation est fort originale, traite des *Gildes et Confréries de saint Hubert* (p. 50 suiv.). Parmi elles M. H. a fait un choix et il étudie successivement l'origine et l'histoire des sociétés de ce genre établies à Anvers (la « Sint Huybrechtsgilde », de 1518 à 1821, et celle de l'église Saint-Jacques), à Malines (la « Noble Confrérie de Saint-Hubert », de 1702 à 1781), à Louvain (dès 1484), à Gand (en la chapelle du Vleeschhuis, de 1448 à 1828), à Esneux, en Campine (les « Mussengilden » ou Chasseurs de

p. 19, chez M. H.). Il en va de même pour le tableau de Pisanello qui inspira Dürer (vers 1430 ; fac similé, p. 19, chez M. Martin.)

moineaux, de Schilde, Saint-Antoine et autres localités). Il n'entre pas dans le cadre de cet article de suivre l'auteur sur le terrain des joutes gastronomiques où les joyeux « confrères », nobles, bourgeois et roturiers, se signalèrent plus à l'attention d'un Jordaens ou d'un Breughel qu'à celle de leur céleste patron. Les livres de comptes et les procès-verbaux interrogés par M. H. nous édifient sur ce point. On observe aussi que les confréries copiaient à leur façon les usages adoptés par des associations de plus haut parage, tel que l'« Ordre noble de Saint-Hubert de Lorraine et de Barrois », quitte à changer les titres de Grand-Veneur, de Chancelier, d'Aumônier en ceux de doyen, de secrétaire, de chapelain, et la croix solennellement conférée aux membres, en une modeste médaille.

Sur l'*Ordre de Saint-Hubert et ses grands Aumôniers belges au XVIIIe siècle*, M. Adolphe Delvaux de Fenffe [1] vient de publier à Liège quelques pages luxueusement illustrées. Il s'agit ici de l'Ordre fondé en 1444 par Gérard, duc de Juliers, après sa victoire sur Arnould, duc de Gueldre. Le siège fut d'abord établi en la collégiale de Saint-Jean à Nideggen-sur-la-Ruhr, puis transféré à Juliers. M. D. de F. éclaircit avec bonheur quelques points demeurés obscurs de l'histoire de cette noble association. Deux autres brochures du même auteur ont pour objet, l'une *Les Abbés de Saint-Hubert du XIVe au XVIIIe siècle* [2], l'autre *Dominique-Nicolas Spirlet, dernier abbé de Saint-Hubert* [3]. Nous croyons rendre service à M. D. de F. en lui signalant, comme une mine précieuse de renseignements sur Dom Spirlet, un *Registre aux lettres* (du 27 décembre 1778 au 11 décembre 1779) et la correspondance qui lui fut adressée par le comte de Nény (de 1763 à 1773), conservés respectivement dans les manuscrits nº 96 et nº 852 du « Museum Bollandianum » [4]. Spirlet, qui essaya par tous les moyens

[1] Liége, École professionnelle Saint-Jean Berchmans, [1927], in-4º, 19 pp., illustrations.

[2] Liége, Georges Thone, [1927], in-8º, 62 pp., nombreuses illustrations. Le sous-titre porte : *Notes biographiques et généalogiques*.

[3] Liége, École professionnelle Saint-Jean Berchmans, [1927], in-4º, 39 pp., illustrations.

[4] Dans son chapitre sur les *Limiers de Saint-Hubert*, race de chiens courants aux oreilles démesurément longues, M. Huyghebaert

de restaurer les finances obérées de son abbaye — il fondit même des canons — fut fort décrié ; à l'excès, peut-être, encore qu'il n'ait que des rapports fort lointains, il faut l'avouer, avec l'hagiographie. Magdalius de Gouda, s'il avait vécu, lui eût prêté les traits de Mercure, ou ceux de Vulcain.

Maurice Coens S. I.

(o. c., p. 127 suiv.) se demande si les abbés de Saint-Hubert avaient contracté, comme on l'a prétendu, l'obligation d'offrir annuellement plusieurs couples de ces chiens à la cour de France. La volumineuse correspondance de dom Spirlet, conservée aux Archives de l'État à Arlon, lui a permis de conclure qu'il s'agissait en l'occurrence d'un don gracieux de l'abbaye. Plusieurs passages du *Registre aux lettres* cité ci-dessus traitent de la même affaire ; nous les signalons à M. H. (Mus. Boll., ms. 96, p. 272, 273, 279). Mais quelques lignes du comte de Nény à Dom Spirlet, favorable, comme on sait, à la politique de l'Autriche éclairent encore mieux ce petit problème. Les voici :

« Brusselles, le 20 août 1770.

Monsieur,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 16 de ce mois. J'ignorois que le Roi de France envoiât une offrande de 300 livres à S. Hubert en échange du présent de chiens et d'oiseaux qu'il reçoit de votre part. Du reste, il est tout simple, comme vous l'observez, Monsieur, que le présent cesse, si l'on cesse de vous envoier l'offrande, et c'est ce qu'il conviendra de faire insinuer dans le tems aux officiers de la Venerie de la Cour de France...» (ms. 852).

Du texte de cette missive, il faut rapprocher ce que nous apprend, vers 1700, l'auteur anonyme de la Vie française de S. Hubert contenue dans le ms. 616 du Musée bollandien, et citée plus haut : «Le lecteur sçaura, s'il lui plait, que le Monastere de St Hubert a de coutume de reconnoitre le Roy chacun an de deux couples de chiens courrans et d'une couple d'oyseaux pour la chasse, a cause de la protection en laquelle lui et ses predecesseurs ont de tout temps eu ledit Monastere et toutes ses dependances, soit en France ou aillieurs ; et reciproquement le Roy fait paier une offrande de cent escus a ladite Abbaïe » (p. 107). — Voir sur Nicolas Spirlet la notice de M. J. Vannérus dans la *Biographie Nationale* (t. XXIII, col. 433-53) et un article récent de M. Bourguignon : *La Correspondance de dom Nicolas Spirlet aux Archives de l'État à Arlon*, dans *Archives et Bibliothèques de Belgique*, t. IV, p. 81-92.

BULLETIN

DES PUBLICATIONS HAGIOGRAPHIQUES

Les ouvrages marqués d'un astérique ont été envoyés à la rédaction.

94. — * Fredericus Georgius Holweck. *Calendarium Liturgicum Festorum Dei et Dei Matris Mariae.* Philadelphia, The Dolphin Press, 1925, in-8°, x-478 pp.

Ce vaste répertoire du regretté Mgr F. G. Holweck, l'auteur du *Biographical Dictionary of the Saints* (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 380), est moins une seconde édition de ses *Fasti Mariani*, parus en 1892 (cf. ibid., XII, 288), qu'une œuvre nouvelle ; le premier essai est complètement remanié, au prix de patientes recherches. Le plan primitif a été sensiblement élargi ; la liste des fêtes liturgiques de la Vierge, célébrées dans l'Église catholique et dans les Églises hérétiques ou schismatiques, est presque doublée ; les *festa Dei*, les fêtes des parents de la Vierge et de S. Joseph ont été ajoutées ; toutes les notices revues et corrigées. Ce calendrier est de beaucoup le plus complet que nous ayons et il rendra des services fort appréciables. C'est en vue de le perfectionner encore que nous nous permettrons quelques remarques. La liste des fêtes de la Vierge dans l'Église grecque pourra maintenant, sans peine, être considérablement augmentée grâce à la *Bibliographie des acolouthies grecques* (Bruxelles, 1926) de Mgr L. Petit. Le typicon de Jérusalem (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 349-50 ; XLII, 137-40), de même que des revues comme *Bessarione*, les *Échos d'Orient* et l'*Oriens christianus* seront aussi dépouillées avec profit. Sur la véritable origine de la dévotion à Notre-Dame des Sept-Douleurs et l'histoire de la confrérie de ce nom, voir *Anal. Boll.*, XII, 333-52 ; XLII, 220, et pour la bibliographie de Notre-Dame de la Merci, ibid., XXXIX, 208-214. Le dernier volume du P. P.-V. Charland sur le culte de Ste Anne, paru en 1921 (cf. ibid.,

XLI, 167), ne peut être omis. La longueur de certaines notices devra être mise en rapport avec l'importance du sujet.

J. SIMON.

95. — * J.-B. THIBAUT. *Ordre des offices de la Semaine Sainte à Jérusalem du IVe au Xe siècle.* Études de liturgie et de topographie palestiniennes. Paris, Bonne Presse, 1926, in-8°, 128 pp.

Le titre de ce nouveau travail du P. J.-B. Thibaut en indique exactement le sujet. Les sources utilisées sont la *Peregrinatio Aetheriae*, le lectionnaire arménien du *Rituale Armenorum* de Conybeare, le canonarion de Jérusalem, dont la version géorgienne a été publiée par C. Kekelidze, et le typicon de l'Église de Jérusalem édité par A. Papadopoulos-Kerameus dans le tome II de ses *'Ανάλεκτα τῆς Ἱεροσολυμιτικῆς σταχυολογίας*. L'étude, faite directement sur ces quatre documents, est, sans nul doute, intéressante et instructive, surtout dans les remarques qui ont trait à la musique liturgique où l'on reconnaît la compétence spéciale de l'auteur. Peut-être aurait-il pu souligner davantage les influences étrangères qu'ont subies les offices d'un centre aussi cosmopolite que la Ville Sainte, et définir plus clairement ce qu'il faut entendre par « liturgie » de Jérusalem, terme qui risque d'être équivoque pour plus d'un lecteur. Ce qu'on regrettera certainement, c'est qu'il n'ait pas été mieux informé sur la littérature de son sujet. Passe encore qu'il ne soit pas au courant des discussions sur la date de la *Peregrinatio Aetheriae;* l'important est qu'il l'ait placée à la fin du IVe siècle. Mais il n'aurait pas dû ignorer les nombreux travaux, fort utiles, auxquels ont déjà donné lieu, et au double point de vue qui l'intéresse, le canonarion de Jérusalem sur lequel l'attention a été attirée ici même pour la première fois (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 349-50 ; XLII, 137-40), et le typicon de Jérusalem. Comme il serait trop long de les énumérer, qu'il nous soit permis de renvoyer, pour cette bibliographie indispensable, à la *Theologische Revue*, t. XXIII (1924), p. 290-94.

J. SIMON.

96. — * *Jahrbuch für Liturgiewissenschaft* in Verbindung mit Prof. A. BAUMSTARK und Prof. A. L. MAYER herausgegeben von Dr. Odo CASEL. Fünfter Band (1925). Münster i. W., Aschendorff, 1926, in-8°, 380 pp. ; sechster Band (1926). Ibid., 1927, in-8°, 443 pp.

Les deux nouveaux volumes du *Jahrbuch für Liturgiewissen-*

schaft (*Anal. Boll.*, XLIV, 152) nous apportent, avec une série de travaux originaux, une bibliographie très abondante (890 et 626 numéros), qui rend d'autant plus de services que la surproduction en matière liturgique s'accentue davantage. Grâce à Dom O. Casel et aux collaborateurs qu'il a réussi à grouper autour de lui, on peut s'épargner beaucoup de lectures inutiles et aller droit aux articles et aux livres qui accusent un progrès dans la recherche. Parmi les dissertations placées en tête des deux volumes, on s'arrêtera volontiers à celles de Dom Casel sur la consécration monacale en Orient et en Occident, de Mgr J. P. Kirsch sur deux fêtes des apôtres Pierre et Paul, de M. Th. Klauser sur les principes à suivre dans l'édition des vieux sacramentaires, de Dom G. Gassner sur les réformes liturgiques de S. Grégoire le Grand. Dom Morin décrit quelques manuscrits liturgiques de la bibliothèque du chapitre de Zagreb (Agram), parmi lesquels un missel (MR 116) du XIe siècle, en écriture bénéventine, pour une église d'Italie, qui honorait d'un culte particulier les saintes Sabina et Seraphia, et qui possédait les corps de trois martyrs difficiles à identifier : *martyrum tuorum Calistrati pontificis, Pastoris atque Amabilis sacratissima corpora.*

Deux articles se rapportent directement aux études hagiographiques. Ils sont dus l'un et l'autre à la plume infatigable de M. A. Baumstark. Le premier, qui a pour titre : *Der antiochenische Festkalender des frühen sechsten Jahrhunderts*, remet en question les vues exposées en 1899 par le même auteur sur le propre des saints de l'église d'Antioche au commencement du VIe siècle. Dans le troisième chapitre de son mémoire sur l'année ecclésiastique d'Antioche entre 512 et 518, c'est-à-dire pendant l'épiscopat de Sévère (*Römische Quartalschrift*, t. XIII, p. 305-323), M. B. s'était attaché à reconstituer le calendrier local d'Antioche, à l'aide du recueil des homélies de Sévère, combiné avec les monuments de l'ancienne liturgie melchite. Il lui paraît aujourd'hui que ce procédé se fondait sur une supposition fausse. Les lectionnaires antiochéniens du XIe-XIIIe siècle (Vatican. syr. 19, 20 et 21) qu'il avait pris pour terme de comparaison ne représentent que l'usage devenu commun à toute l'église byzantine. Il voudra bien se rappeler qu'on lui avait prédit ici même, il y a plus de 25 ans, qu'il serait conduit à cette conclusion en comparant ces calendriers au synaxaire de Constantinople (cf. *Anal. Boll.*, XX, 213-14). Elle n'est donc pas tout à fait aussi neuve qu'on pourrait le croire à l'accent de décision avec lequel elle est formulée (p. 124).

Pour remplacer les lectionnaires melchites ainsi mis hors de cause, M.B. estime qu'il faut s'adresser à la littérature syriaque monophysite. « Les traditions liturgiques du christianisme primitif à Antioche ont survécu non dans le culte melchite mais dans le culte jacobite. » Cette affirmation serait peut-être plus aisée à défendre en ce qui concerne le cycle liturgique proprement dit et la discipline sacramentaire que dans son application au martyrologe. Comme témoins de l'ancienne tradition jacobite, M. B. s'en rapporte principalement aux calendriers publiés par M. l'abbé Nau, et avant tout à deux calendriers de Qennešre, dont l'un pourrait avoir été écrit par le célèbre Jacques d'Édesse, en 675 (*Patrologia Orientalis*, t. X, p. 31-35). Étant bien entendu que nous ne prétendons pas avoir montré la route à M. B., on nous permettra de remarquer que sur l'importance de ces calendriers et sur certains détails de leur structure (p. ex., S. Démétrianus, évêque, au 10 novembre), l'auteur se rencontre avec des idées que nous avons plus d'une fois énoncées (cf. *Anal. Boll.*, XLII, pp. 77-82, 288-314 ; *Acta SS.*, Nov. t. IV, p. 385). Il nous semble toutefois que M. B. aurait pu insister davantage sur la difficulté de discerner à coup sûr les éléments qui proviennent du calendrier antiochénien représenté par celui de Qennešre. Il est de toute évidence que le martyrologe du fameux monastère a subi de nombreux et profonds remaniements. Rien ne nous garantit que sous la forme la plus ancienne où il apparaît il ne porte pas déjà la trace de cette instabilité. La collection des hymnes mises sous le nom de Sévère d'Antioche demande aussi à être étudiée de près, et M. B. n'a pas manqué à ce soin. Je ne sais pourtant si les pièces auxquelles sa critique a fait grâce méritent toutes d'être retenues. Telle, par exemple, l'hymne en l'honneur des Martyrs Ḥimyarites (N° 154 de l' « *Octoechos* »). Qu'on l'ait mise — abusivement — sous le nom de Sévère (Baumstark, p. 128-29), cela prouve tout ce qu'on voudra, sauf que leur fête ait eu sa place dans le calendrier d'Antioche au début du VI[e] siècle : S. Aréthas (Ḥârith) et ses compagnons sont morts en 523.

La meilleure source d'information de M. B. demeure la collection des *Homiliae cathedrales* de Sévère d'Antioche. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas connu l'étude consacrée par Vassily Bolotov à la chronologie de ce précieux recueil (*Slědy drevnikh měcjatseslovov poměstnykh tserkvej*, dans *Khristianskoe Čtenie*, 1893, p. 177-210). Le très regretté érudit russe croyait être parvenu à déterminer l'année exacte et partant le quantième mensuel et le jour de la se-

maine où avaient été prononcés la plupart des panégyriques compris dans le recueil de Sévère. Nous n'avons malheureusement pas le détail de ses preuves. Mais Bolotov excellait dans ce genre de recherches, et il n'avait pas coutume de rien avancer à la légère. Quand il assigne une date précise à une homélie, on lui doit au moins la justice de discuter son affirmation. De la discuter, ou de l'admettre. Ainsi, par exemple, les tâtonnements de M. B. (p. 128) sur la date où Sévère aurait prononcé son « Homilie 73 auf einen Martyr Barlaha » sont à peu près sans objet. Bolotov a clairement montré (l. c., p. 188), que la fête de S. Barlaam, martyr à Antioche, se célébrait au 31 mai, au moins depuis le temps de S. Jean Chrysostome (voir du reste, *Anal. Boll.*, XXII, 136-38).

Un second article de M. B. a pour objet le typicon du manuscrit de Patmos 266, publié par Dmitrievskij. Nous aurons l'occasion d'y revenir dans un prochain numéro. P. P.

97. — * W. W. Graf Baudissin. *Kyrios als Gottesname im Judentum und seine Stelle in der Religionsgeschichte*, herausgegeben von O. Eissfeldt. Erste bis dritte Lieferung. Giessen, A. Töpelmann, 1926-1927, in-8°, 480 pp.

Il y aurait quelque témérité à porter un jugement d'ensemble sur un grand ouvrage, dont l'allure est aussi scientifique que la matière en est neuve, et dont à peine trois fascicules sur douze ont paru. Nous attendrions volontiers, pour le faire connaître, qu'il soit complet. Malgré la rapidité relative avec laquelle se succèdent les fascicules, il en résulterait un retard qui ne ferait pas l'affaire de l'éditeur, et nous pouvons dès maintenant indiquer sommairement l'objet du livre et le plan suivi par l'auteur. L'ouvrage aura trois parties : 1°) L'emploi du mot *κύριος* comme nom divin dans les Septante. 2°) La provenance du mot comme nom divin. 3°) Le mot *κύριος* dans les Septante et le développement du concept de la Divinité dans les religions sémitiques. La première partie est divisée en deux sections : *Κύριος* dans les Septante à la place de *Jhwh* et d'autres noms divins du texte massorétique à l'exclusion de Adon, Adonim, Adonai ; *Κύριος* dans les Septante à la place de Adon, Adonim, Adonai dans la Massore. Le troisième fascicule s'arrête à la fin de la première section, qui nous apporte un dépouillement complet et raisonné, livre par livre, de la version des Septante, sous les deux rubriques : *Θεός* avec et sans article ; *Κύριος* avec et sans article.

Bien que M. Baudissin ne soit plus là pour surveiller l'impression de ce grand travail, nous sommes certains, grâce à M. Eissfeldt, d'être mis en possession d'un ouvrage digne de la réputation de son auteur, et qui apportera à tout le moins aux spécialistes, exégètes et historiens, des matériaux admirablement classés. Il est juste de louer l'éditeur d'avoir particulièrement soigné la disposition d'un répertoire qu'une typographie trop compacte aurait rendu difficile à consulter. On ne nous demandera pas de dire quelles conclusions cette publication permet, dès maintenant, de formuler. Alors même qu'elle serait terminée, il serait prudent de s'adresser à des juges plus compétents que nous. Tout au plus pourrons-nous essayer de dire, lorsque nous aurons sous les yeux toute la documentation réunie par M. B., pourquoi le mot *κύριος* n'est pas devenu un des titres donnés aux saints, alors que *dominus, domnus* a été longtemps l'équivalent de *sanctus*. H. D.

98. — * J. Muyldermans. *Le costume liturgique arménien. Étude historique.* Louvain, Istas, 1926, in-8°, ii-72 pp., ix pl. Extrait de la revue *Le Muséon*, t. XXXIX, fasc. 2-4.

En 1924, le P. V. Hatzouni, le docte conservateur des manuscrits des Méchitharistes de Venise a publié une *Histoire de l'ancien costume arménien* (cf. *Handes amsoyra*, XXXIX, 1925, p. 411-416), dont la première partie, plus développée, traite du costume civil des différentes classes, depuis les temps les plus reculés, et la seconde, du costume ecclésiastique : notions générales, habit ecclésiastique, vêtement liturgique, habit monacal. L'ouvrage, écrit en arménien, abondamment illustré et édité avec goût, est le fruit de longues et patientes recherches et constitue une première contribution, des plus utiles, à l'étude de cet intéressant sujet. Mais ce livre n'était, inévitablement, connu que d'un public très restreint. Aussi M. l'abbé J. Muyldermans a-t-il été on ne peut mieux inspiré en mettant à la portée de tous, dans *Le Muséon*, les richesses d'une partie, du moins, de l'ouvrage, celle qui est réservée au costume liturgique. Le travail de M. M. est loin de n'être qu'une bonne traduction. Un plan nouveau a été adopté : après des notions générales sur les origines du vêtement liturgique, ses modifications successives, ses apologistes et ses adversaires, son symbolisme, etc., vient l'étude détaillée de chacune des pièces, à travers les siècles, mais prise séparément, ce qui permet de mieux en faire res-

sortir l'évolution. Il y a eu avantage aussi à multiplier les rapprochements avec les vêtements liturgiques grecs et latins et à attirer plus l'attention sur les différents problèmes des influences subies. Grâce à l'obligeance bien connue du P. H., qui a mis ses clichés à la disposition de M. M., toutes les illustrations correspondantes de l'ouvrage arménien ont pu être reproduites ici. Ces pages, avec l'index des termes liturgiques arméniens, la bibliographie et les illustrations qui les accompagnent, sont le complément tout indiqué du grand ouvrage du P. J. Braun, *Die liturgische Gewandung im Occident und Orient* (cf. *Anal. Boll.*, XXVIII, 115-17) et présentent une très réelle utilité non seulement pour l'histoire de l'art arménien, mais aussi pour la philologie arménienne. Nous croyons bon de rappeler (cf. *Anal. Boll.*, XXX, 5-26, 375-76) que la date et l'auteur du haïsmavourkh dit de « Têr Israël » soulève des questions bien plus complexes qu'on ne le croit généralement et que ne le dit encore M. N. Adontz, dans la *Revue de l'Orient chrétien*, N. S., t. IV, (1924), p. 211-18. La planche I peut être rapprochée aussi (p. 41) de la planche 19b de E. Gratzl, *Drei armenische Miniaturen-Handschriften* (cf. *Oriens christianus*, N. S., t. V, 1915, p. 346). Quelques fautes d'impression restent à corriger de-ci de-là. J. Simon.

99. — * Elías Tormo. *El resumen del santoral del culto mozárabe.* Madrid, Hernando, 1925, in-8°. Extrait de *Homenaje a Menéndez Pidal*, t. III, p. 531-43.

100. — * Gulielmus Hijarrubia Lodares. *Oratio ... in pontificia universitate Valentina* [*habita*]... *de poesi sacra latina seu de hymnis liturgicis ecclesiae Valentinae.* Valentiae, Domenech, 1925, in-8°, 134 pp.

M. Tormo, vice-recteur de l'université de Madrid, prépare un catalogue « complet » des saints qui ont joui d'un culte dans l'Église espagnole des dix ou onze premiers siècles. Dans l'article que nous annonçons, il donne une « fiche spécimen » de ce catalogue et décrit la méthode qu'il suit dans son travail. Il ne se contente pas d'indiquer pour chaque saint les références aux livres liturgiques du rite mozarabe ; il signale aussi les inscriptions (d'après Hübner), les documents publiés dans l'*España Sagrada* et dans le *Viaje literario* de Villanueva, les églises principales dédiées au saint dont il s'agit, les villages qui portent son nom, enfin quelques données

d'iconographie et d'art chrétien. L'article de M. T. se termine par une liste provisoire où il a groupé systématiquement les saints dont il aura à s'occuper. Souhaitons-lui de poursuivre, avec toute la rigueur scientifique désirable, cette utile entreprise.

Les hymnes liturgiques ne nous apprennent généralement pas grand'chose sur la vie des saints. Mais elles nous apportent un témoignage, parfois précieux, sur l'histoire et le développement de leur culte. C'est à ce titre que nous intéresse le discours académique de M. Hijarrubia Lodares. Ce travail comprend trois parties principales : 1) les hymnes propres du bréviaire actuel de Valence ; 2) hymnes retrouvées dans quelques anciens bréviaires manuscrits des archives de la cathédrale ; 3) hymnes composées par J. B. Agnesius († 1553) et autres poètes de Valence, et qui n'ont jamais été introduites dans l'office canonique. Dans la première partie, relevons les hymnes de S. Vincent Ferrier, de S. Thomas de Villeneuve et du B. Jean de Ribera, archevêque de Valence († 1611). Dans la deuxième on remarquera les hymnes de S. Louis de Toulouse et de S. Louis Bertrand, et surtout les strophes en l'honneur de l'« Ange gardien de la cité et du royaume de Valence », curieux pastiche des hymnes de l'office de la Fête-Dieu. On saura gré à M. H. L. d'avoir publié ces textes avec de courtes notices historiques et métriques. FR. HALKIN.

101. — * Arthur DE BLES. *How to Distinguish the Saints in Art by their Costumes, Symbols and Attributes.* New York Art Culture Publications, 1925, in-4°, 168 pp., nombreuses illustrations.

La curiosité d'esprit du major de Bles se porte vers des objets d'étude bien divers ; tour à tour elle le conduisit à publier des livres sur les trois styles du gothique, sur la porcelaine chinoise, sur la musique, sur la marine britannique, sur les grandes offensives des Alliés et les causes de la défaite allemande. Voici un ouvrage sur la manière de reconnaître les saints dans l'art. Cette fois encore, comme un sous-titre nous l'indique, l'auteur a désiré avant tout être utile ; aussi ses compatriotes lui sauront-ils gré, au cours de leurs pérégrinations artistiques sur le vieux continent, de leur avoir fourni ce « practical Guide for picture lovers ». Plus de 400 clichés ou dessins voisinent dans ce volume. Ils serviront d'aide-mémoire au lecteur ; quelques-uns pourtant n'évoquent que fort imparfaitement les originaux.

Le principal mérite de M. de B. se trouve dans l'effort laborieux qu'il s'est imposé pour mettre de l'ordre dans le vaste pêle-mêle de sa collection ; d'où ses nombreuses et abondantes classifications d'attributs, d'emblèmes, de patronages, d'épisodes hagiographiques qui figurent dans les chefs-d'œuvres les plus connus de l'art chrétien. Les appendices du livre ne comptent pas moins de sept tables, dont un index général. On s'étonnera de ne rencontrer dans la liste des ouvrages consultés ni le recueil classique du P. Cahier ni la *Christliche Ikonographie* de Detzel, qui a été si heureusement renouvelée depuis par M. Karl Künstle. Une des pages les plus intéressantes du volume est, à notre avis, celle qui ouvre le ch. I[er] (p. 7) ; l'auteur y a traduit en anglais le long contrat passé le 14 avril 1453 entre Jean de Montagnac et le peintre Enguerrand Charonton. C'est d'après les dispositions fort précises de cette pièce que l'artiste a composé pour l'autel de la Chartreuse de Villeneuve-lès-Avignon son « Triomphe de la Vierge », où sont réunis tant de saints personnages. Voilà, certes, un document. Les dessins, plus ou moins schématiques, grâce auxquels M. de B. évoque certains détails de tableaux célèbres, sont-ils toujours assez fidèles, ou du moins rapportés par lui aux véritables auteurs? Nous doutons fort que le « Saint Hubert » de la p. 24 (planche V, n° 7), avec large mitre ornée, crosse, évangile et cerf crucifère, puisse être attribué à Meister Wilhelm de Cologne et daté de 1380 Il doit y avoir erreur. A la page suivante, à propos du même saint, il est à remarquer que dans la gravure bien connue de Dürer où depuis longtemps on veut reconnaître S. Hubert, c'est S. Eustache que le maître allemand, suivant son propre témoignage, a entendu représenter. La planche, d'ailleurs, procède de la « Vision de S. Eustache » par Pisanello. M. Coens.

102. — * *Mittelalterliche Handschriften. Festgabe zum 60. Geburtstage von Hermann Degering*. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1926, in-4°, vii-326 pp., 18 planches.

C'est un fort beau recueil de travaux que des collègues et amis viennent d'offrir à M. Degering, conservateur des manuscrits de Berlin. Comme de juste, ils ont choisi des sujets se rapportant à sa spécialité, et dans les deux douzaines d'articles, accompagnés de belles planches, dont le volume se compose, beaucoup d'érudits trouveront à glaner. Notre attention s'est portée spécialement

sur les travaux suivants. M. G. Abb fait connaître une bibliothèque qui avait son importance, et a disparu, on ne sait trop comment, à la suppression des couvents : celle du monastère de Lehnin en Brandebourg. La miniature à Cologne, au XIIe et au commencement du XIIIe siècle, est l'objet des recherches de M. A. Boeckler, qui prend pour point de départ un manuscrit bien connu, l'évangéliaire de Saint-Pantaléon, conservé aux archives de la ville de Cologne. Le manuscrit 347 de la bibliothèque de l'Université de Münster est un missel d'Utrecht du XVe siècle. M. A. Bömer, qui décrit soigneusement cet exemplaire de luxe, orné de miniatures et d'encadrements, dont deux planches reproduisent des spécimens n'a pu se servir du calendrier, aujourd'hui disparu, pour déterminer, la provenance. Le corps du missel lui a fourni, outre la fête du 11 novembre, celle de la translation de S. Martin, la mention de S. Lebuin, de S. Lambert, de S. Remi, de S. Bavon. Le style des ornements est celui des Chartreux d'Utrecht. M. E. Caspar, que ses remarquables travaux sur la liste épiscopale de Rome (plus haut p. 322) ont conduit à une étude approfondie de la chronique d'Eusèbe, examine celle-ci au point de vue de la paléographie et des rapports qui ont dû exister entre les originaux grecs et les manuscrits latins. Les *Versus magistri Michaelis Cornubiensis contra magistrum Henricum Abrincensem* sont publiés par M. Hilka d'après cinq manuscrits. Henri d'Avranches est un hagiographe dont nous aurons encore à nous occuper.

La bibliothèque de Berlin possède un exemplaire sur vélin de l'Anthologie grecque publiée par Jean Lascaris et imprimée à Florence en 1494. Il est précédé d'une miniature, encadrant une inscription, avec cette signature : *Ἐπέγραψεν, ὁ ἐξ Οὐρβίνου Ματθαῖος Βαττίφερρος ἰατρὸς ὃς καὶ ἐκόσμησεν* M. J. Husung a remarqué qu'au dernier feuillet le mot *impressum* a été gratté et remplacé par *scriptum*. Il conclut que Matteo Battiferri a voulu faire passer ce volume pour un manuscrit, et lui-même pour le calligraphe. Mais dans ce cas n'aurait-il pas écrit simplement : *ἔγραψεν ?* C'est encore à la bibliothèque de Berlin qu'appartient l'évangéliaire de Stavelot, *Liber Sancti Remacli in Stabulaus*, du IXe siècle, décrit par M. J. Kirchner. M. W. Köhler s'occupe d'un groupe de manuscrits de l'école de Tours du temps d'Alcuin. Un nouvel examen du fameux rouleau de Josué de la bibliothèque Vaticane amène M. H. Lietzmann à le dater du Xe siècle.

Sous le titre de *Kalendarium Munkalivense*, M. I. Collijn nous

donne une importante contribution à l'hagiographie scandinave. Le psautier du monastère brigittin de Munkaliv près de Bergen, actuellement à la bibliothèque du chapitre métropolitain de Prague, est précédé d'un calendrier, le plus ancien de son espèce (avant 1455). M. C. publie le texte de ce calendrier et le commente avec son érudition ordinaire. Les principaux degrés de solennité des fêtes sont le *totum duplex*, le plus souvent écrit en bleu, le *duplex* en rouge, parfois en noir, le *semiduplex*. Les fêtes de l'Ordre sont :

Mai 28. Translatio b. Birgitte, tot. dupl.
Iul. 23. Natale b. Birgitte, tot. dupl.
Oct. 7. Canonizatio b. Birgitte, tot. dupl.
Oct. 14. Octava S. Birgitte, simplex.

Comme on suivait dans l'Ordre la règle de S. Augustin, le 28 août était aussi un *totum duplex*. De même le 16 octobre : *Festum dedicationis monasterii Watztenensis*. Ce qu'on pourrait appeler le Propre scandinave est représenté par les fêtes suivantes :

Ian. 19. Henrici ep. et m. dupl.
Febr. 4. Ansgarii ep. dupl.
Febr. 15. Sighfridi ep. tot. dupl.
Mai 18. Erici, reg. et m. tot. dupl.
Iun. 12. Eschilli ep. et m. simpl. dupl. (sic).
Iun. 25. David abb. mem(oria).
Iul. 10. Kanuti regis et m. dupl.
Iul. 28. Botwidi m. dupl.
Iul. 29. Festum S. Olavi reg. et m. tot. dupl.
Iul. 31. Helene m. dupl.
Oct. 6. (Translatio) Eschilli ep. et m.

La comparaison avec d'autres calendriers scandinaves rend plus précieuse encore l'étude de M. Collijn. H. D.

103. — * Ellen Joergensen. *Catalogus codicum latinorum medii aevi bibliothecae regiae Hafniensis.* Fasciculus II, Hafniae, in aedibus Gyldendalianis, 1926, in-8°, p. 241-536, 7 planches.

Ce volume poursuit et achève le dépouillement des manuscrits latins de Copenhague, entrepris d'après les instructions de celui-là même qui, de 1905 à 1924, dirigea et enrichit notablement ce beau fonds, M. H. O. Lange. L'éloge du fasc. I a été fait ici même (XLIII, 126-27) ; le fasc. II contient, outre la préface, qui consiste en une

rapide esquisse historique, la description des manuscrits classés sous les rubriques suivantes : Libri liturgici (suite) ; Codices iuridici ; Codices philologici (belle collection, où nous relevons, en passant, le Ny kgl. S. 223[b], du X[e] siècle, originaire du monastère de Saint-Jacques à Liège, et qui contient un *Commentarius super carmen paschale Sedulii*, f. 1-94[v]) ; Codices philosophici ; Codices geographici et historici (parmi lesquels le précieux Gl. kgl. S. 2158, saec. IX-X, contenant l'*Historia Langobardorum* de Paul Diacre, ainsi que les Ny kgl. S. 1878 et 252[b], respectivement du VII[e] et du IX[e] siècle, reproduisant des fragments de l'*Historia Francorum* de Grégoire de Tours) ; Codices mathematici, astronomici, medici. Enfin huit bonnes tables et quelques fac-similés d'écussons.

Peu ou point d'hagiographie dans cette partie du catalogue. A retenir cependant, p. 269, le Gl. kgl. S. 205 ; p. 347, le Gl. kgl. S. 1634 ; p. 354, le Ny kgl. S. 135[c] ; p. 413, le Ny kgl. S. 1892 (*Fragmentum actorum processus S. Ingridis Skeningensis,* dont M[me] E. Joergensen a traité récemment dans le *Bok- och Bibliotekshistoriska Studier tillägnade Isak Collijn*, 1925, p. 71) ; surtout p. 395, le Thott 520, du XII[e] siècle, contenant la *Vita Lietberti* (*BHL.* 4929), et qui a toute une histoire (voir désormais l'introduction de M. Hofmeister à sa nouvelle édition de ce texte dans *M.G.*, Script., t. XXX, pars II, fasc. I, 1926, p. 840). M. COENS.

104. — * Hermann Julius HERMANN. *Die romanischen Handschriften des Abendlandes, mit Ausnahme der deutschen Handschriften*. Leipzig, K. W. Hiersemann, 1927, in-fol., VIII-166 pp., illustré (= *Beschreibendes Verzeichnis der illuminierten Handschriften in Oesterreich*, N. F. III. Bd.).

A deux reprises (XLII, 413 ; XLIV, 420) les *Analecta* ont loué la belle œuvre si diligemment poursuivie par M. Hermann et que la maison Hiersemann édite avec des soins parfaits. Dans ce tome III l'auteur a décrit, suivant les méthodes que nous avons définies déjà, 90 manuscrits à enluminures de l'époque romane conservés à la bibliothèque Nationale de Vienne, et originaires de France (n[os] 1-32), d'Angleterre (n[os] 33-47), d'Italie (n[os] 49-89) ; deux autres y ont été joints : ils pourraient provenir, l'un (n[o] 48) d'Islande, le second (n[o] 90) d'Espagne. Le volume, on le voit, est sensiblement moins chargé que les précédents. Une des

raisons qu'en donne M. H., dans sa préface, est le traité de Saint-Germain ; celui-ci avait en effet stipulé que l'Autriche céderait à l'Italie un certain nombre de manuscrits ornés des XIe-XIIe siècles. Les recueils qui, en vertu de cette clause, ont quitté l'ancienne bibliothèque Impériale, se trouvent aujourd'hui à Naples et à Trente ; ils ne rentrent donc pas dans le plan de l'ouvrage.

Si les manuscrits analysés sont moins nombreux, les difficultés techniques auxquelles l'auteur s'est heurté dans son travail étaient cette fois bien plus grandes, du fait que les recueils appartiennent pour la plupart à des centres littéraires moins systématiquement étudiés jusqu'à ce jour. Aussi ne doit-on pas s'étonner si la désignation d'origine de telle ou telle pièce est purement conjecturale (par ex. nos 27, 37, 40, 43), ou s'accompagne de prudentes réserves (nos 9, 36, 48, 80, 90). Il paraît bien ardu, en certains cas, de décider si une copie a été exécutée par une main anglaise ou si elle provient d'un scriptorium du nord de la France soumis aux influences d'outre-Manche. Des renseignements d'ordre hagiographique ont parfois orienté la recherche du lieu d'origine. C'est le cas pour le ms. no 55 (cod. Rec. 126), un passionnaire où les saints du nord de l'Italie occupent une place privilégiée, et que M. H., pour cette raison et d'autres, concordantes, attribue à un monastère lombard. Corrigeons en passant une inexactitude qui s'est glissée dans l'énoncé des motifs : p. 74, l'auteur cite « Quiricius et Jovita » comme patrons de Brescia ; or c'est du groupe Cirycus et Julitta qu'il s'agit, fol. 41 du recueil : *Incipit passio beatissimi martyris Quirici et matris eius Iolite.* Les patrons de Brescia s'appellent SS. Faustin et Jovite ; leurs noms se rencontrent aussi dans le manuscrit, mais au fol. 194v.

Outre ce passionnaire, qui date du XIIe siècle (première moitié), signalons encore le no 12 (Hist. Eccl. 113), ms. français du XIIe siècle, contenant des textes hagiographiques sur S. Martin de Tours, S. Remi, S. Adrien, S. Antoine, S. Maur, S. Gilles, S. Cyriaque ; le no 52 (13999), ms. italien composé de fragments enlevés à un passionnaire du XIe siècle (seconde moitié ; on n'y relève que des noms appartenant au martyrologe romain) ; le no 54 (Rec. 64), ms. originaire du sud de l'Italie comprenant entre autres documents les Dialogues de S. Grégoire et une partie de la Vie de ce pape par Jean Diacre (main du XIIIe siècle commençant) ; le no 60 (Rec. 3092), ms. italien du XIIe siècle, contenant, lui aussi, les quatre livres des Dialogues grégoriens ; le no 68 (Nov. 689), ms.

italien du XII[e] siécle, où on lit les *Vitae patrum sanctorum monachorum* et une Vie de S. Brendan ; le n° 75 (1106, Theol. 554, ou plutôt 534 ?) qui est un bréviaire du XII[e] siècle, peut-être du Mont Cassin. Dans le n° 66 (1137, Rec. 3245), du XII[e] siècle, un calendrier orné de curieuses miniatures symboliques mérite un examen spécial ; on en trouvera ici le fac-similé (fig. 95 à 100).

En terminant, mêlons à nos éloges un regret intéressé : c'est que M. H., s'attachant surtout à l'aspect artistique de son sujet, n'ait pas cru devoir identifier les textes des diverses Vies et Passions contenues dans les recueils décrits. M. COENS.

105. — * L. CHEIKHO S. I. *Catalogue raisonné des manuscrits de la Bibliothèque Orientale de l'Université Saint-Joseph.* Beyrouth, Imprimerie catholique, 1913-1926, in-8°. Extrait des *Mélanges de l'Université Saint-Joseph*, t. VI-VIII, X-XI.

106. — * ID. *Kitâb al-maḫṭûṭât al-ʿarabiyat li-katabat an-naṣrâniyat. Catalogue des manuscrits des auteurs arabes chrétiens depuis l'Islam.* Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1924, in-8°, II-286 pp. (En arabe). Extrait de la revue *Al-Machriq*, avec appendice et deux tables.

Le catalogue des manuscrits arabes de la bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph à Beyrouth, commencé en 1913 par le P. L. Cheïkho, est enfin achevé, après la longue interruption causée par la grande guerre et ses suites. Il comprend la description de 661 manuscrits, tant chrétiens que musulmans. Ce seul chiffre est un éloquent témoignage du service rendu à l'érudition par les fondateurs de la bibliothèque orientale et en tout premier lieu par le P. Ch. lui-même, à qui revient la plus large part dans cette création. Six cent soixante et un manuscrits sauvés de l'oubli ou de la destruction, groupés, inventoriés et rendus accessibles, tel est le tour de force réalisé en un peu plus de quarante ans par ces infatigables chercheurs, qui ont suppléé à la modicité de leurs ressources par un zèle industrieux, armé de persévérance et, quand il le fallait, de résolution et d'intrépidité. Cette histoire n'est pas racontée dans le *Catalogue*, mais ceux qu'elle intérese pourront en lire un chapitre écrit en janvier 1896 par le P. Ch. au retour d'une laborieuse et dangereuse expédition de Beyrouth au golfe Persique (*Une excursion en Mésopotamie*, dans *Études*, t. LXIX, pp.328-48, 680-89).

Évidemment la collection rassemblée au prix de tant d'efforts

ne contient pas que des pièces rares. L'histoire ecclésiastique et l'hagiographie en particulier ne doivent pas s'en promettre de découvertes sensationnelles. Les manuscrits de quelque valeur qui étaient encore inédits lors de leur entrée à la bibliothèque orientale ne le sont pas restés longtemps. Pour faire le compte de ce qu'ils ont apporté de nouveau à la littérature arabe chrétienne, il faudrait détailler la longue liste des anciens textes publiés par le P. Ch. et ses collaborateurs, soit en éditions séparées soit dans la collection des *Mélanges de la Faculté Orientale* et dans les 25 volumes de la revue arabe *al-Machriq*. Au total, avec tout ce qu'il contient de compilations tardives, de traductions sans valeur et de fatras, le fonds arabe chrétien de la bibliothèque orientale de l'Université Saint-Joseph donne une idée assez exacte en bien comme en mal de la culture dont il est le produit. En développant la table onomastique de son catalogue et en y insérant, selon les besoins du sujet, certains compléments tirés d'ailleurs, le P. Ch. s'est trouvé avoir dressé un répertoire alphabétique des sources manuscrites de la littérature arabe chrétienne depuis ses origines jusqu'à nos jours. Ce répertoire, publié dans la revue *al-Machriq* au cours des années 1922-1924, et réuni ensuite en volume, ne comprend pas moins de 793 notices, auxquelles fera suite une série déjà commençée d'articles concernant les ouvrages anonymes. Il ne prétend aucunement à être complet, et d'autre part, comme toutes les bibliographies, il a par endroits l'air d'une nécropole, où très peu de visiteurs seront jamais forcés de descendre. Cela ne l'empêchera pas de rendre de très appréciables services et d'être souvent secourable aux chercheurs que les autres histoires des littératures de l'Orient chrétien laisseront dans l'embarras.

Les descriptions des deux catalogues sont succinctes mais d'une précision très suffisante. Çà et là pourtant un supplément d'information aurait été reçu avec reconnaissance. Ainsi, par exemple, on aimerait à connaître le texte qui permet d'affirmer que Gérasime, abbé de Saint-Syméon, auteur du traité théologique conservé dans le ms. 548[8], vivait au XIII[e] siècle (*Catalogue raisonné*, p. 331 ; cf. *Kitâb al-maḫṭûṭât*, N° 286, p. 81). Le *Kitâb al- Bandaqtos*, dont le manuscrit 539 contient la première partie, est bien certainement le *Pandecte* du moine Nicon de la Montagne Noire (cf. S. Ev. Assemani, *Codices Arabici bibliothecae Vaticanae*, N° 76, II, dans Mai, *Scriptorum veterum nova collectio*, t. IV, p. 160-61).

P. P.

107. — * *Mélanges de l'Université Saint-Joseph.* Beyrouth (Grand-Liban), t. XI (1926), in-8°, 397 pp., planches hors texte.

Sous l'impulsion du service des antiquités organisé par le Haut Commissariat de la République française en Syrie, les études d'archéologie ont pris au Liban et en Syro-Phénicie un essor qui ne semble pas sur le point de se ralentir. Les doctes *Mélanges* de l'Université Saint-Joseph ont payé un large tribut à cet intérêt d'actualité. Nous le constatons sans nulle intention de regret ou de reproche, mais uniquement à l'effet d'expliquer pourquoi nous passons sans nous arrêter à côté de ce beau volume, dont les aînés renfermaient tant de précieuses contributions à l'histoire et à l'hagiographie de l'Orient chrétien. Les antiquités phéniciennes et les monuments figurés de l'époque classique appartiennent à un domaine qui nous est interdit. Nous en respecterons les limites et nous laisserons même à des connaisseurs mieux préparés le soin de voir si, par exemple, les représentations de dieux cavaliers étudiées par le P. Mouterde (p. 307-322) n'auraient pas quelques ressemblances de facture avec certains types iconographiques de saints militaires. Le catalogue des manuscrits de la bibliothèque Orientale, dont le P. Cheïkho publie la dernière partie (p. 191-306), est analysé à part dans le présent bulletin (voir ci-dessus, p. 376-77). Dans le mémoire du P. Lammens sur *Les sanctuaires préislamites dans l'Arabie occidentale* (p. 37-175), nous pourrions relever l'allusion faite (p. 68) aux sources arabes d'où S. Jean Damascène a tiré son exposé de la doctrine islamique, au ch. 101 de son *Περὶ αἱρέσεων* (*P. G.*, t. XCIV, p. 764-73). Il y aurait là matière à des considérations du plus haut intérêt sur les contacts de la théologie grecque et des religions orientales. Mais pour les développer ici il faudrait épiloguer un peu longuement sur un détail que l'éminent auteur a jeté en passant et qui ne tient pas au fond de sa remarquable étude. Nous espérons qu'une autre fois, les savants orientalistes de l'Université Saint-Joseph nous donneront occasion de faire ici une place plus large à leurs travaux. Une partie de ce vœu sera réalisée, quand commencera de paraître le recueil des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie,* qui est déjà ou sera bientôt en cours d'impression, et dont le P. R. Mouterde, qui l'a préparé en collaboration avec le P. L. Jalabert, nous donne (p. 177-82) un très alléchant programme. P. P.

108. — * Karl Müller. *Kirchengeschichte.* I. Band. Zweite, völlig neubearbeitete Auflage. Zweite Lieferung. Tübingen, Mohr, 1927, in-8°, p. 313-569 (= *Grundriss der Theologischen Wissenschaften*).

109. — * J. Greven. *Geschichte der Kirche. Erstes Zeitalter: Die Kirche in der griechisch-römischen Welt.* Düsseldorf, Schwann, [1926], in-8°, viii-75 pp. (= *Licht und Leben*, Bd. IV).

En 1924 a paru le premier fascicule de la nouvelle édition, entièrement remaniée, du précis d'histoire ecclésiastique de M. Karl Müller, avantageusement connu depuis de longues années dans les milieux protestants, et il a été dit, ici même (XLIII, 133), ce qu'il fallait penser de cette refonte. Le second fascicule du tome 1, qui vient de suivre, cette année, embrasse tout le IVe siècle.

Le petit manuel d'histoire ancienne de l'Église composé par M. J. Greven pour le *Lehrbuch für den katholischen Religionsunterricht an höheren Schulen*, intitulé *Licht und Leben*, témoigne d'un réel souci d'exactitude et d'une longue expérience acquise directement par l'enseignement. J. Simon.

110. — * *Festgabe für Adolph Jülicher zum 70. Geburtstag, 26. Januar 1927.* Tübingen, Mohr, 1927, in-8°, viii-281 pp., portrait, fac-similé.

Les neuf premières des contributions qui composent cette *Festgabe* se rapportent à l'exégèse néo-testamentaire. Seules les cinq dernières relèvent de l'histoire ecclésiastique : (p. 159-189) K. Holl, *Un fragment d'une lettre inédite d'Épiphane* (au sujet de la fameuse question pascale) ; (p. 190-202) K. Müller, *Les canons 2 et 6 de Constantinople 381 et 382* (relatifs à la juridiction épiscopale) ; (p. 203-212) Ed. Schwartz, *L'impératrice Pulchérie au concile de Chalcédoine ;* (p. 213-28) H. Lietzmann, *Un papyrus liturgique du musée de Berlin* (Pap. 13 918 et Pap. graec. 2 de Heidelberg, contenant des prières liturgiques de la dernière partie de la messe) ; (p. 229-81) H. von Soden, *Le texte latin des épîtres de S. Paul dans Marcion et Tertullien* (contribution à l'histoire de la traduction latine de la bible). L'étude de M. Schwartz présente de l'intérêt pour l'hagiographie. L'auteur y souligne le rôle joué par Pulchérie, après le brigandage d'Éphèse et la mort de Théodose II, dans le triomphe de l'orthodoxie à Chalcédoine, et il s'arrête à un point d'histoire controversé. L'impératrice a-t-elle assisté en personne à la fameuse 6e séance, le 25 octobre 451, où Marcien vint promul-

guer, en grande pompe, les définitions conciliaires ? La tradition directe — Actes grecs et leur traduction latine, Liberatus et Évagrius — ne signale pas sa présence. La tradition indirecte au contraire — le dossier latin conservé, sous la forme la plus ancienne (qui semble avoir été utilisée pour les *Gesta de nomine Acaci*), dans le nº XXV des *Quesneliana*, et, sous une forme remaniée et amplifiée, dans le *cod. Vatic. lat. 1322* et le *cod. lat. 30* de la bibliothèque capitulaire de Novare, et, sous une autre encore, dans les *codd. Vindob. lat. 411, 2147* — cite, par son nom, Pulchérie parmi ceux qui présidaient l'assemblée. Baluze et Tillemont croyaient qu'il fallait s'en tenir à la tradition directe ; les Ballerini s'étaient prononnoncés pour l'autre. D'après eux, le nom de l'impératrice aurait figuré dans les Actes grecs primitifs. M. S. soumet à un nouvel examen attentif, d'après des textes critiques, les arguments pour et contre, et il se range résolument à l'avis des Ballerini. Il lui reste à expliquer comment le nom a disparu de la tradition directe et n'est pas mentionné non plus dans le regeste rédigé très peu de temps après le concile, probablement par Julien de Cos, sur la demande de S. Léon. Le nom de Pulchérie aurait été effacé, par ordre, dans tous les documents officiels, au VIe siècle. Ce serait peut-être l'empereur Justinien, « der das auf sein Betreiben von seinem Vorgänger Justin nach der fast vierzigjährigen Herrschaft des Henotikon von neuem sanktionierte Konzil mit diesem Makel nicht behaftet wissen wollte, vielleicht auch ein persönliches Interesse daran hatte, seiner eigenen Gemahlin diesen Präzedenzfall zu entziehen ». Si la mesure a eu plein succès, c'est que de ce temps-là déjà se vérifiait l'adage : *acta conciliorum non leguntur*. Nous n'oserions pas dire si pareille hypothèse paraîtra pleinement satisfaisante à tous les critiques, et si le point d'histoire en question sera regardé comme acquis définitivement. A propos du grand nombre d'évêques mandés à Chalcédoine, M. S. attire l'attention, pour la première fois, croyons-nous, sur un passage de l'écrit de Timothée Ælure contre Chalcédoine, qui nous est parvenu en traduction syriaque (cf. *Patrologia orientalis*, t. XIII, p. 205). D'autres sources orientales ont été utilisées, pour l'histoire de ce concile, par M. F. Haase, dans son *Altchristliche Kirchengeschichte nach orientalischen Quellen* (cf. *Anal. Boll.*, XLIV, 142-144), p. 299-315. J. SIMON.

111. — * *Bibliothek der Kirchenväter.* Eine Auswahl patristischer Werke in deutscher Uebersetzung herausgegeben von O. BAR-

DENHEWER, K. WEYMAN, J. ZELLINGER. Band L-LIII. München, Kösel-Pustet, 1926-1927, 4 vol. in-8°.

Depuis notre dernier bulletin (cf. *Anal. Boll.*, XLV,130-34), de nouveaux volumes de la *Bibliothek der Kirchenväter* nous sont parvenus. Le tome L contient la première traduction allemande de la *Φιλόθεος ἱστορία* de Théodoret par Mgr K. Gutberlet, revue par M. J. Zellinger. A défaut d'une édition critique moderne, attendue avec impatience, il a fallu se contenter encore du texte de Sirmond, repris par Schulze-Noesselt et reproduit par Migne, si ce n'est pour le chapitre 26, la Vie de S. Syméon Stylite, publiée avec soin par M. H. Lietzmann (*BHG*.1678-1681). On regrettera que la traduction ne soit pas annotée. L'introduction générale est de M. André Seider. Elle est développée à souhait et présente entre autres un long chapitre, fort intéressant, sur la christologie de Théodoret. L'introduction spéciale à l'*Historia monastica* est signée par dom Chrysostome Baur. Afin d'aider à juger de la valeur historique de ces biographies, il n'aurait peut-être pas été superflu de renvoyer, pour la Vie de S. Syméon, à H. DELEHAYE, *Les saints stylites*, p. I-XXXIV ; pour celle de S. Jacques de Nisibe, à *Anal.Boll.*, XXXVIII, 291-312 (voir le tome LI de la *Bibliothek*, p. 164), où l'information de Théodoret est prise en défaut sur plus d'un point important.

C'est aussi à M. A. Seider que nous devons, dans le tome suivant, la traduction annotée, avec introduction particulière, de l'*Ἐκκλησιαστικὴ ἱστορία* du même historien. Le travail, singulièrement facilité par l'excellente édition critique de M. L. Parmentier (cf. *Anal. Boll.*, XXXI, 336-41), est fait avec soin. Dans l'annotation toutefois il aurait pu être tenu compte davantage d'études plus récentes, notamment sur Paul de Samosate, Théodore de Mopsueste et le schisme mélétien. Sur le crédit que mérite le chapitre 41, réservé à la persécution d'Isdegerde en Perse, voir *Anal. Boll.*, XXVIII, 399-415.

Dans les tomes LII et LIII, M. P. Koetschau, qui nous avait déjà donné un premier volume de la traduction d'Origène, nous offre maintenant le *Κατὰ Κέλσου*. On sait que le texte établi jadis par lui dans le *Corpus* grec de Berlin (cf. *Anal.Boll.*, XVIII,186) a été vivement attaqué, surtout par P. Wendland, qui prétendait que la tradition manuscrite indirecte, celle de la *Philokalia* de Basile et de Grégoire de Nazianze, aurait dû être préférée à la tradition directe, dont le manuscrit le plus ancien, le *Vatic. gr. 386* avait servi de

base à l'édition critique de M. K. Le problème a été ensuite très attentivement étudié par F. A. Winter, qui, dans le choix des leçons, a cru devoir s'écarter souvent du savant éditeur (cf. O. BARDENHEWER, *Geschichte der altkirchlichen Literatur*, t. II, 1914, p. 165). Dans sa courte introduction, M. K. se borne à dire que la question ne lui paraît pas encore définitivement tranchée. Mais avec une probité qui ne mérite que des éloges, il a revu attentivement le texte grec et l'a retouché en plus d'un endroit, qu'il signale, en adoptant certaines corrections proposées par Wendland ou Winter. Comme il le fait remarquer lui-même, on trouvera dans cette traduction, pour laquelle il s'est aidé surtout de celle de J. Röhm, ses *addenda et corrigenda* au texte du *Corpus*. C'est dire tout l'intérêt spécial de ces deux volumes. J. SIMON.

112. — * Johannes ZELLINGER. *Studien zu Severian von Gabala*. Münster i. W., Aschendorff, 1926, in-8°, VIII-182 pp. (= *Münsterische Beiträge zur Theologie*, Heft 8).

Sévérien de Gabala sort peu à peu de l'oubli où il était relégué depuis que son héritage littéraire avait été, en très grande partie, dispersé, confisqué sous d'autres noms et mêlé de *spuria*. L'honneur en revient surtout à M. J. Zellinger. Il y a dix ans, il nous a donné un premier travail important : *Die Genesishomilien des Bischofs Severian von Gabala* (Münster, 1916), dans lequel il a cherché à établir par la critique interne les droits de Sévérien à un ensemble bien déterminé d'homélies. A présent, il nous communique l'inventaire de tout ce qu'il a pu rassembler de l'œuvre de Sévérien et il complète son jugement sur l'orateur et le théologien. Les homélies sont groupées comme suit : 14 homélies grecques, dont plusieurs n'avaient encore jamais été attribuées à Sévérien, et dont le n° 1 est édité ici pour la première fois ; 7 des homélies arméniennes publiées jadis, avec traduction latine, par J.-B. Aucher, outre des références à d'autres *orationes* arméniennes ; une homélie éthiopienne, éditée par A. Dillmann dans sa *Chrestomathia aethiopica*, et que M. S. Euringer a traduite en allemand ; des homélies ou fragments d'homélies syriaques, arabes et coptes, dont M. Z. se contente de citer les titres, sans se prononcer sur leur attribution, sauf pour les deux seuls fragments coptes d'une homélie sur S. Michel (*BHO*. 761), traduits par M. W. Hengstenberg, et qu'il dénie à Sévérien ; des extraits grecs et latins provenant surtout de chaînes et de florilèges, que M. Z. ne fait que signaler pour mé-

moire, sans trancher la question d'authenticité ; enfin, éditées sous la rubrique *Incerta*, deux homélies grecques, dont la première : *In dedicationem pretiosae et vivificae crucis*, n'avait pas encore été publiée, et dont la seconde était connue dans une autre recension. L'hagiographie est intéressée, au moins indirectement, par différentes homélies, outre celle que nous venons de citer notamment par l'homélie grecque : *In pretiosam et vivificam crucem* (*BHG*. 421).

M. Z. ne prétend nullement avoir fait œuvre définitive, comme le prouve d'ailleurs le titre qu'il a choisi pour son travail ; il sait trop bien que la littérature patristique à dépouiller est immense et que les critères internes, dont il faut si souvent se contenter, sont des plus délicats à manier. Mais sa nouvelle contribution à l'étude de l'œuvre et de la personnalité de Sévérien, fruit d'un long et patient labeur, est la plus précieuse que nous ayons à l'heure actuelle, et c'est après de bons travaux d'approche analogues que l'on pourra songer un jour à un *corpus* des homélies de Sévérien, qui promet d'être assez volumineux. Les *catenae*, qui attirent de plus en plus l'attention, et les *spuria* des Pères des IVe et Ve siècles, trop négligés jusqu'à présent, réservent sans doute encore plus d'une surprise. Ainsi, le P. Ch. Martin nous signale que le texte grec de l'homélie éthiopienne figure bel et bien dans les *spuria* de S. Jean Chrysostome (Migne, *Patrologia graeca*, t. LX, col. 767-72). Nombre de catalogues de manuscrits grecs, et non des moins importants, doivent encore être ouverts ou dépouillés plus attentivement. La littérature orientale a été à peine abordée. Pour ce qui est du copte, par exemple, M. Z. ne connaît que les deux fragments minuscules de l'*Oratio in Michaelem*, auxquels il a été fait allusion plus haut, et les titres de trois homélies bohaïriques de la Vaticane. Or, rien que dans la collection Pierpont Morgan sont conservées, sous le nom de Sévérien, quatre homélies sahidiques, dont trois inédites sur S. Michel, dans un manuscrit du IXe siècle (cf. H. Hyvernat, *A Check List of Coptic Manuscripts in the Pierpont Morgan Library*, 1919, pp. 9, 18). Quant à l'homélie bohaïrique du ms. Vat. copt. 68, elle a été publiée par M. H. De Vis, dans ses *Homélies coptes de la Vaticane* (Hauniae, 1922), p. 198-204, et l'on peut constater que c'est une paraphrase du *De Paenitentia* qui se trouve aussi dans les *spuria* de Chrysostome (Migne, ibid., t. c., p. 765-68). Deux courts fragments de la même homélie, peut-être du même manuscrit, viennent d'être publiés depuis par H. G. Evelyn White dans *The Monasteries of the Wadi 'n*

Natrûn, Part I (cf. infra, p. 392), p. 178-80. Dans les catalogues de manuscrits orientaux non dépouillés par M. Z., on pourra découvrir sans peine quantité de textes attribués à Sévérien. Il y en a, par exemple, dans les manuscrits arméniens de l'Université de Leyde (cf. *Nouvelles archives des missions scientifiques et littéraires*, t. XXII, 1924, pp. 356, 358), dans ceux de la bibliothèque de M. S. Mirzayantz, à Marseille (cf. *Revue des études arméniennes*, t. II, 1922, pp. 245, 249), dans la collection éthiopienne Antoine d'Abbadie, à Paris, dans les manuscrits géorgiens de Tiflis et du Sinaï. Mais il reste évidemment à juger de l'attribution de ces textes.

J. SIMON.

113. — * Giuseppe RICCIOTTI. *Sant' Efrem Siro. Biografia, Scritti, Teologia*. Torino, Marietti, 1925, in-8°, XII-240 pp.

Il est à craindre que cet essai de monographie ne contente pleinement aucune des deux catégories de lecteurs auxquelles il est adressé. Pour le grand public, il est trop détaillé. Pour les historiens et les théologiens, d'autre part, il n'ajoute rien aux pages consacrées à Éphrem par M. Baumstark dans son histoire de la littérature syriaque et par Mgr Bardenhewer dans le quatrième tome de son ouvrage classique. M. Ricciotti n'a du reste connu que trop tard ces notices qui lui auraient épargné beaucoup de recherches. Aucune solution aux multiples problèmes que posent la vie, les écrits, les idées d'Éphrem. L'auteur est même bien loin, semble-t-il, d'en soupçonner toute la complexité et l'étendue ; rien que son appréciation des sources de la biographie d'Éphrem, notamment de la Vie syriaque (*BHO*. 269-270), le prouve suffisamment. Rappelons, en passant, que pour rétablir la rédaction primitive de cette *Vita*, on ne pourra négliger la Vie de S. Jacques de Nisibe (*BHO*. 405-410), qui offre tant de parallélismes (cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 285-373), ni les quelques fragments de la version arménienne publiés par le P. N. Akinian dans *Materialien zum Studium des armenischen Martyrologiums* (Wien, 1914), p. 53-54 (cf. *Revue des études arméniennes*, t. I, 1921, p. 388-90). Quant à songer à une esquisse de la théologie d'Éphrem, n'est-ce pas vraiment prématuré, tant que l'on n'est pas fixé — et nous en sommes très loin encore — sur l'œuvre même d'Éphrem?

J. SIMON.

114. — * *S. Agostino. La Vita tratta dalle opere genuine del santo.* Firenze, Libreria Editrice Fiorentina, [1926], in-8°, XII-517 pp., illustrations (= *Biblioteca agostiniana*, 1).

115. — * S. Agostino. *Le più belle pagine*, a cura e con prefazione di Giuseppe Faraoni. La Santa, Istituto Editoriale Italiano, [1926], in-12, 295 pp. (= *Biblioteca dei Santi*, 13).

116. — * S. Aureli Augustini Hipponiensis episcopi *De Catechizandis Rudibus* liber unus, translated with an Introduction and Commentary by Joseph Patrick Christopher. Washington, Catholic University of America, 1926, in-8°, XXI-367 pp. (= *The Catholic University of America Patristic Studies*, vol. VIII.)

117. — * Mary Raphael Arts O. S. B. *The Syntax of the Confessions of Saint Augustine.* Ibid., 1927, in-8°, XV-135 pp. (Même collection, vol. XIV.)

En prévision du quinzième centenaire de la mort de S. Augustin (430-1930), le R. P. Bellandi, provincial des Augustins de Toscane, a eu l'heureuse idée de fonder un *Bollettino storico agostiniano*, périodique bimensuel, qui va entrer dans sa quatrième année d'existence, et de créer une *Biblioteca agostiniana*, dont le quatrième volume a déjà paru. Le premier numéro de cette collection est une Vie de S. Augustin, composée d'extraits de ses œuvres. C'est, en petit, la *Vita S. Augustini ex eius potissimum scriptis concinnata*, publiée par les Bénédictins de Saint-Maur en 1700. L'auteur, un religieux anonyme, lassé des biographies où la description de l'Afrique et du milieu africain tiennent la plus grande place, a voulu mettre en relief l'âme et les vertus du saint, telles qu'elles se révèlent à nous dans ses écrits : c'est l'objet de la troisième partie, intitulée *Il Santo*, la plus considérable et sans doute la mieux réussie. Dans les deux premières, qui racontent brièvement la vie de S. Augustin avant et après sa conversion, nous ne serons pas seuls à déplorer cette tendance apologétique qui porte à atténuer les égarements des saints durant leur jeunesse : comme si la gloire des apôtres Pierre et Paul exigeait qu'on jetât un voile sur le reniement de l'un et sur la rage persécutrice de l'autre !

Mgr G. Faraoni, admirateur compétent du grand évêque d'Hippone, s'est vu confier le soin de publier dans la *Biblioteca dei Santi* « les plus belles pages » de S. Augustin. Son choix s'est arrêté sur quelques chapitres des Confessions, de la Cité de Dieu, du Commentaire au Discours sur la montagne, et sur quelques extraits des Lettres et des Homélies. Non content de revoir et de corriger la tra-

duction qu'il emprunte habituellement à E. Bindi ou A. N. Bianchi, il a voulu en deux endroits donner un spécimen de la manière dont il conçoit « l'expression italienne moins étrangère à l'âme et à la forme de l'original ». Les connaisseurs apprécieront, mieux que nous ne pourrions le faire, ce *saggio* d'un Toscan qui possède à fond sa langue. Le volume se termine par un texte inédit du trecento : c'est la traduction de l'opuscule *De disciplina christiana* par Fra Domenico da Scarperia.

Ce n'est pas une édition critique du *De catechizandis rudibus* que présente M. Christopher. Il reproduit avec de très rares corrections le texte de l'édition bénédictine. La traduction anglaise, dont M. A. Souter a fait le plus grand éloge (cf. *The Journal of Theological Studies*, t. XXVIII, 1927, p. 445), est mise en regard du texte latin. Le commentaire ne se distingue ni par la concision ni par la profondeur ; il contient surtout des remarques philologiques et des références aux passages parallèles de l'Écriture, des Pères, ou d'autres ouvrages de S. Augustin. L'introduction, fort courte, ne vise pas à l'originalité ; ainsi le ch. VI, où il est question des sources de l'opuscule, n'ajoute rien aux conclusions de M. Paul Drews. La bibliographie est encombrée d'une foule de livres, utiles sans doute, mais qui n'ont aucun rapport direct avec le *De catechizandis rudibus*; il suffisait bien de les signaler, à l'occasion, dans le commentaire. Par contre la dernière édition et traduction italienne est omise (S. Agostino, *La prima istruzione cristiana*. Trad. del Sac. G. De Luca, seguita dal testo latino. Firenze, 1923 ; = *I libri della Fede*, nº 12. Voir ci-dessus, p. 139.)

La dissertation de Sœur Arts forme le t. XIV des *Patristic Studies* de l'Université catholique de Washington. C'est déjà le sixième tome de cette collection qui est consacré à l'étude de la langue et des œuvres de S. Augustin. Les conclusions, clairement exposées à la fin du travail, confirment celles de Sœur Colbert (cf. *Anal. Boll.* XLIII, 161) : le latin des Confessions, comme celui de la Cité de Dieu, diffère assez peu du latin de Tacite et de ses contemporains ; en somme S. Augustin est le plus classique des écrivains de son époque.

Fr. Halkin.

118. — * Theodor Schmit. *Die Koimesis-Kirche von Nikaia. Das Bauwerk und die Mosaiken*. Berlin-Leipzig, W. de Gruyter, 1927, in-4º, 56 pp., 35 planches.

L'Institut archéologique russe de Constantinople, sous la direc-

tion de M. Th. Uspenskij, avait décidé de consacrer une grande publication à la célèbre église de la *Κοίμησις* à Nicée, et en avait chargé M. Th. Schmit, à qui nous devons une monographie importante de la Kachrie-Djami de Constantinople. La guerre éclata, et le fruit du travail entrepris : planches, photographies, esquisses, le manuscrit même de l'auteur, furent détruits, à l'exception de quelques épreuves, au moyen desquelles M. S. reconstitua, comme il le put, une partie de son ouvrage. Les planches, au nombre de 35, qui accompagnent le présent volume sont pour l'archéologie un vrai trésor. Non seulement elles remplacent avantageusement les reproductions peu réussies de la monographie, excellente du reste, de M. O. Wulff (*Die Koimesiskirche in Nicäa*, Strasbourg, 1903) ; elles tiendront lieu désormais, des originaux. Car l'église de la *Κοίμησις* n'est plus qu'un amas de ruines. Les Turcs, après l'avoir pillée, l'ont détruite (*Byzantinische Zeitschrift*, XXV, 267-69), sans respecter même les belles mosaïques qui occupaient dans l'histoire de l'art une place si importante. L'étude même des décombres, qui pourrait donner quelque lumière sur la date toujours controversée de la fondation de l'église, est interdite. Il faut savoir gré à M. S. de ne s'être pas laissé décourager par de si cruels mécomptes, et de donner au public ce que le malheur des temps lui a laissé.

La construction est sommairement étudiée. M. Wulff faisait remonter au VIIIe ou au IXe siècle la fondation de l'église. Pour M. S. elle est plus ancienne encore, au plus tard du commencement du VIIe siècle. Le nom du fondateur inscrit dans des monogrammes, et notamment dans cette série : *Θεοτόκε βοήθει τῷ σῷ δούλῳ Ὑακίνθῳ μοναχῷ πρεσβυτέρῳ ἡγουμένῳ*, ne fournit malheureusement aucune date précise. Ce moine n'est pas un inconnu. Le biographe de S. Constantin, juif converti (IXe siècle), parle en ces termes du monastère dit d'Hyacinthe et de son fondateur : *Οὗτος δ' ὁ τόπος ἱερὸν τῆς Θεομήτορος οὐ τῶν ἀσήμων παρά τινα πόλιν ἐπίσημον (Νίκαια δὲ αὕτη τῆς Βιθυνίας), ὅπερ Ὑάκινθός τις εὐσεβὴς ἀνὴρ ἐδείματο μὲν θερμῷ τῷ πόθῳ, ἑαυτὸν δὲ σὺν τῇ περιουσίᾳ καθιερώσας ψυχῶν ἀπετέλεσε φροντιστήριον* etc. (*Act. SS.*, Nov. IV, 637-38). L'importance de ce texte a été récemment mise en lumière par M. H. Grégoire (*Mélanges d'histoire offerts à Henri Pirenne*, 171-174), qui a raison d'y trouver une confirmation des conjectures chronologiques de M. Wulff. On pourrait hésiter entre la période 787 à 815, qui va du concile de Nicée à la seconde offensive iconoclaste, et

les premières années qui suivirent la restauration de l'orthodoxie. M. Grégoire fait remarquer que la seconde solution permettrait d'identifier le Naucratios de l'inscription : *στηλοῖ Ναυκράτιος τὰς θείας εἰκόνας* avec le disciple bien connu de Théodore Studite. Ce serait là, évidemment, un résultat intéressant. Il nous est difficile de suivre M. S. dans ses considérations sur l'âge des mosaïques ; l'argument tiré de la succession des styles ne paraît guère susceptible d'une grande précision. Laissons aux historiens de l'art la tâche de le discuter. Les excellents matériaux réunis par l'auteur en donnent le moyen. Il ne sera pas inutile de noter ici que la tradition plaçait dans l'église de la *Κοίμησις* le tombeau du martyr de Nicée Néophyte (*BHG*. 1326). Muraviev (vers 1851) en désignait l'emplacement, et le sarcophage qui se trouvait en cet endroit (Wulff, pp. 30, 182) était fort ancien. Il a sans doute péri avec les autres sur lesquels les destructeurs se sont acharnés. H. D.

119. — * A. H. Krappe. *Santa Lucia*. Aquila, Vecchioni, 1926, in-8°, 13 pp., illustré. Extrait de *Nuovi studi medievali*, t. II.

La légende de Ste Lucie a de nombreux points de contact avec celle de Ste Agathe, disons même, si l'on veut, qu'elle n'en est qu'une réplique. Or, Ste Agathe n'est autre chose que la *Bona Dea*, *'Αγαθὴ θεά*, christianisée. Donc, Ste Lucie elle-même n'est que la *Bona Dea*, celle que l'on décore parfois de *Lucifera*, d'*Oclata*, celle qui rend la vue, comme Ste Lucie. C'est toute l'argumentation de M. Krappe.

Elle ne pèche pas par excès de rigueur. D'abord, M. K. suppose que l'identité de Ste Agathe avec la bonne Déesse a été démontrée dans « l'excellent livre », comme il l'appelle, de M. K. Eisler, *Weltenmantel*. De cette indigeste compilation, nous avons gardé, pour notre part, un souvenir assez pénible, et les pages où l'auteur s'occupe de Ste Agathe, nous ont paru particulièrement absurdes, comme nous l'avons dit en son temps (*Anal. Boll.*, XXX, 470-74). Mais alors même que Ste Agathe serait une divinité païenne, il ne s'ensuit pas que Ste Lucie, pour avoir une légende semblable, disons même, identique, se confondrait avec elle. Faut-il répéter, une fois de plus, que les récits des hagiographes, à moins d'être historiques, ne permettent nullement d'atteindre la personnalité du saint? (Voir les *Légendes hagiographiques*, ch. VII). Et quant à la patronne de Syracuse, l'antiquité de son culte est assez établie pour la protéger contre toute tentative de « paganisation », si l'on nous per-

met le terme (*Les Origines du culte des martyrs*, p. 354). Il est bon de rappeler aussi que la dévotion qui s'inspire de son nom et la fait invoquer pour la guérison des yeux malades est de celles que l'on ne voit surgir que dans des temps relativement modernes, alors que personne ne savait plus rien d'une *Bona Dea* quelconque.

H. D.

120. — * Giuseppe GEROLA. *La leggenda di S. Romedio anacoreta trentino.* Venezia, C. Ferrari, 1926, in-8°, 44 pp. Extrait des *Atti del R. Istituto Veneto di scienze, lettere ed arti*, t. LXXXV.

121. — * Marino ZAMBIASI. *Anagnia, ossia intorno alla prima chiesa cristiana della valle di Non.* Trento, « Tridentum », 1926, in-8°, 46 pp., illustrations. Extrait du *Bollettino del Clero*, II, III.

122. — * ID. *L'enimma di S. Romedio.* Trento, A. Scotoni, 1926, in-8°, 35 pp. Extrait des *Studi Trentini*, VII.

La légende de S. Romédius (*BHL.* 7142-45) peut se résumer en quelques traits : riche propriétaire de Thaur en Bavière, Romédius fait, avec deux compagnons, Abraham et David, un pèlerinage à Rome ; au retour il cède tous ses biens à S. Vigile évêque de Trente († vers 405) ; il devient ermite et meurt près de Tavón en Anaunie (Trentin) ; sur son tombeau et sur celui de ses compagnons les fidèles élèvent une église. — Que faut-il retenir de ce récit ? L'énigmatique anachorète a-t-il même jamais existé ? Telle est la question que pose résolument M. Gerola, déjà connu des hagiographes par une étude sur *S. Cassiano e il vescovado di Sabiona* (dans *Atti del R. Istituto Veneto*, t. LXXXIII, 1923). Procédant avec méthode, l'auteur recherche d'abord les traces les plus anciennes du culte de S. Romédius. Il n'en découvre pas une seule avant le XI[e] siècle. Dans le calendrier du diocèse de Trente qui termine le missel de l'évêque Udalric (1022-1055), le nom de Romédius ne se rencontre pas : signe manifeste que son culte n'était pas encore admis dans la ville épiscopale. Mais dès la fin du même siècle nous voyons se multiplier les allusions à ses reliques, puis à ses deux compagnons, appelés comme lui *confessores*, enfin aux deux fêtes du 15 janvier et du 1[er] octobre. Comment expliquer cette soudaine manifestation du culte d'un saint jusque-là ignoré ? M. G. propose l'hypothèse, très plausible, de l'invention de trois corps, considérés comme dignes de vénération. Le nom de Remedius, déformé bientôt en Romédius, qu'on donna à l'un des trois « confesseurs », était peut-être déjà celui du patron de l'endroit : S. Remy de Reims (en latin *Remigius*

ou *Remedius*) était connu aux confins de l'Italie et de la Germanie, et dès avant le XIIe siècle la chapelle voisine de Tavón a pu lui être dédiée. En tout cas les deux fêtes de notre S. Romédius coïncident précisément avec celles de S. Remy (*natalis* le 15 janvier, translation le 1er octobre). Coïncidence fort suspecte et dont il ne paraît guère possible de rendre compte, si l'on ne veut admettre avec M. G. l'identité des deux saints homonymes. Le dédoublement a peut-être été facilité par l'interprétation fautive d'un calendrier où se serait trouvé, à peu près comme dans le martyrologe du codex 11 des Archives capitulaires de Trente, le texte : *Rhemis S. Remedii confessoris. Apud Anagniam S. Secundinae...* (15 janvier). Il suffit de déplacer la ponctuation pour lire : *S. Remedii conf. apud Anagniam* et découvrir l'éloge du nouveau saint d'Anaunie.

Quant à la légende que nous avons résumée, elle ne date que du XIIIe siècle. Son auteur, Fra Bartolomeo da Trento, semble l'avoir composée de toutes pièces. Il aura déduit de la fausse étymologie du nom de Romédius l'histoire du pèlerinage du saint à Rome. Puis, dans un dessein politique, il aura fait de lui un riche Bavarois et imaginé la donation à St Vigile, qui justifiait les prétentions des évêques de Trente sur une partie de la vallée de l'Inn [1].

Plusieurs de ces conclusions de M. G. ne sont pas neuves. Dès le XVIIIe siècle Chastelain, Sollerius et Tartarotti contestaient l'existence d'un S. Romédius distinct de S. Remy. Dans la suite on essaya bien de sauver la légende traditionnelle (voir p. ex. *Acta SS.*, Oct. I, p. 52-55), mais sans apporter de solides arguments. Dorénavant grâce au travail consciencieux de M. G., personne sans doute ne tentera plus ce sauvetage désespéré.

Nous avions écrit la phrase qu'on vient de lire quand nous reçûmes les deux études de M. Zambiasi ; elles nous donnent un démenti. Car c'est encore le sauvetage de la légende qu'a entrepris M. le curé de Vadene, bien qu'il s'y prenne d'une manière tout à fait inattendue. Constatant d'une part l'oubli presque complet où sont tombés les trois illustres martyrs Sisinnius, Martyrius et Alexandre dans le village de Sanzeno, témoin de leur dernier combat, et d'autre part le culte populaire dont les trois confesseurs Romédius, Abraham et David sont l'objet non loin de là au sanctuaire de San

[1] Sur Barthélemy de Trente et sur les manuscrits de son *Epilogus*, voir *Anal. Boll.*, XXIX, 14-19.

Romedio, il s'est persuadé que les deux groupes de saints n'en forment en réalité qu'un seul : les trois ermites ne seraient autres que les fameux martyrs, vénérés sous d'autres noms. Les multiples arguments proposés par l'auteur se réduisent en somme à deux. 1) L'ermitage de San Romedio occupe précisément l'endroit où, d'après la lettre de S. Vigile à S. Jean Chrysostome (*BHL.* 7795), S. Sisinnius construisit la première église de la vallée de Non. 2) Il suffit d'appliquer à S. Sisinnius la légende de S. Romédius pour la rendre intelligible et vraisemblable dans ses points essentiels et jusque dans plusieurs détails. Ainsi, par exemple, S. Sisinnius était contemporain de S. Vigile ; il mena la vie érémitique) ; il était peut-être né dans le Taurus (d'où les mots *nobilis de Tauro* dans les Actes de S. Romédius) ; enfin, il laissa son héritage à l'Église de Trente (c'est du moins ce que, par une exégèse fort subtile, M. Z. parvient à faire dire à S. Vigile dans le prologue de sa lettre à S. Jean Chrysostome).

Les archéologues qui connaissent les vallées du Trentin sont mieux que nous à même de juger de la valeur du premier argument. Quant au second, il nous paraît plus ingénieux que solide. Les indices positifs du dédoublement sont encore à trouver. Souhaitons à M. Z. d'en découvrir, sans faire violence aux textes. Alors, mais alors seulement, il pourra décorer du nom de « thèse moralement certaine » une solution qui reste au nombre des hypothèses.

FR. HALKIN.

123. — * Demetrius A. PETRAKAKIS. *Τὸ μοναχικὸν πολίτευμα τοῦ ἁγίου ὄρους Ἄθω*. Leipzig, Bernh. Liebisch, 1925, in-8°, XVI-211 pp.

La république monacale de l'Athos a déjà fourni matière à de nombreuses publications. Sans parler des récits de voyage où elle est décrite du point de vue pittoresque, avec une exactitude très inégale, il existe des monographies érudites, des collections de documents relatifs à l'histoire des monastères Athonites, et même d'honnêtes études, où ces documents sont mis en œuvre. Néanmoins, à côté de ces essais, qui ont au moins l'inconvénient d'être malaisés à réunir, il y avait place pour un aperçu systématique où serait exposée l'organisation juridique des couvents de la Sainte Montagne. M. D. A. Petrakakis s'est chargé de l'écrire. Il s'est acquitté de de sa tâche en canoniste plutôt qu'en historien. Sans doute, il n'a pas manqué de remonter aux origines des institutions qu'il décri-

vait et d'indiquer les évolutions qu'elles ont subies au cours des âges. Ainsi, le Typicon de S. Athanase est comparé à celui du monastère de Stoudios, et les parallélismes verbaux des deux documents sont notés avec soin (p. 7-11). Les changements apportés à la règle primitive, les compléments qu'elle a reçus, les innovations qui l'ont plus ou moins profondément modifiée, sont notés dans l'ordre où ils se sont produits ; mais en général l'exposé, d' allure fort didactique, s'attache à montrer les institutions plutôt dans leurs lignes idéales que dans leur réalité concrète. On passe ainsi en revue les sources ascético-religieuses, civiles et ecclésiastiques, de la législation monacale ; l'organisation canonique du pouvoir central de la congrégation Athonite, celle de chaque monastère, le statut personnel du moine, les droits et obligations qu'il comporte ; l'obéissance monastique, lois, usages et coutumes ; les obligations spéciales des cénobites et des solitaires indépendants (*ἰδιόρρυθμοι*), enfin la condition respective des monastères principaux et de leurs filiales : *σκῆται, καλύβαι, κελλία, καθίσματα, μετόχια* ; l'origine et le fonctionnement pratique de cette subordination juridiquement différenciée, ses éléments constitutifs et les prestations qu'elle entraîne. A mesure que se déroule cette synthèse d'une remarquable ordonnance, on croit voir apparaître un édifice assez différent de celui qu'on s'imagine en lisant les histoires monastiques de l'Athos : preuve que celles-ci demandent à être bien comprises. Mais ce serait une autre erreur de croire que le système savamment décrit par M. P. ne contient aucune part de fiction théorique, et que tous les détails dont il se compose se sont trouvés simultanément réalisés à un moment quelconque de l'histoire.

Aujourd'hui du reste il appartient au passé. L'ancienne législation de la Sainte Montagne a été abrogée et remplacée par une constitution nouvelle, qui a été promulguée le 24 mai 1924. On trouvera cet important document, en appendice (p. 164-98), avec d'autres pièces se rapportant à l'époque contemporaine. **P. P.**

124. — * *The Monasteries of the Wadi 'n Natrûn.* Part I. *New Coptic Texts from the Monastery of Saint Macarius,* edited with an Introduction on the Library at the Monastery of Saint Macarius by Hugh G. Evelyn White, with an Appendix on a Copto-Arabic MS. by G. P. G. Sobhy. New York, 1926, in-4°, LVIII-299 pp., 27 planches hors texte (= *The Metropolitan Museum of Art. Egyptian Expedition,* vol. II).

125. — * *The Monastery of Epiphanius at Thebes.* Part I. *The Archaeological Material* by H. E. Winlock. *The Literary Material* by W. E. Crum. Part II. *Coptic Ostraca and Papyri*, edited with Translations and Commentaries by W. E. Crum. *Greek Ostraca and Papyri*, edited with Translations and Commentaries by H. G. Evelyn White. Ibid., 1926, 2 vol. in-4°, xxvi-276, xvi-375 pp., facsimilés, 35 et 17 planches hors texte (Même collection, vol. III et IV).

Au cours de l'exploration archéologique exécutée en 1920-1921 au couvent de Saint-Macaire dans le désert de Nitrie par l' « expédition égyptienne » du Musée Métropolitain de New York, feu H. G. Evelyn White eut, à deux reprises, l'occasion de pénétrer dans un réduit où se trouvaient accumulés pêle-mêle tous les vieux papiers du monastère. Ayant affronté la tâche rebutante de remuer ce détritus, il put en extraire un certain nombre de feuillets de parchemin ou de papier relativement mieux conservés. Ces débris, qu'on lui permit d'emporter pour les classer et les remettre en état utile, sont aujourd'hui au Musée Copte du Vieux-Caire. Ils ont fourni en majeure partie la matière du premier des trois volumes que devait comprendre la monographie d'E. W. sur le couvent de Saint-Macaire. Par le compte rendu sommaire que l'auteur avait donné de ses fouilles dans le *Bulletin of the Metropolitan Museum of Art* (Novembre, 1921, p. 60-62), on avait appris en gros ce que représentaient les fragments retrouvés au prix de tant d'efforts : outre les textes bibliques et liturgiques, qu'on était certain d'y rencontrer, ils contenaient principalement, à l'état de charpie ou de poussière, des homélies, des apocryphes de l'ancien et du nouveau Testament, et un certain nombre de textes hagiographiques. E. W. s'est imposé la peine de trier tous ces débris, de les remettre en ordre, de les déchiffrer, et, chaque fois que l'opération était possible, de les recoller à d'autres fragments provenant du même fonds, auxquels il avait réussi à les identifier. Le résultat de cet immense effort a été consigné dans une édition monumentale, dont la magnificence a quelque chose de déconcertant. Car il faut bien dire que, sauf la nouveauté de nous montrer pour la première fois les Actes apocryphes des Apôtres en dialecte bohaïrique, les textes coptes exhumés des oubliettes de Saint-Macaire n'apportent, à l'hagiographie tout au moins, qu'une contribution utile et méritoire sans doute, mais qui ne changera pas la face de la terre ; et les bons moines qui avaient jeté au rebut cette littérature ne se sont point, par ce méfait, ravalés fort en dessous de leur ancienne réputation. Parmi les

pièces dont l'intérêt dépasse celui d'une simple traduction, nous noterons : n° XVIII (p. 94-101), un fragment relativement long de la Passion de S. Thomas de Šentalet (27 payni = 21 juin), martyr de Tammah, qui n'était connu que par une notice du synaxaire d'Alexandrie ; n° XIX (p. 102-103), quelques lignes qui semblent appartenir à une Passion des SS. Ginousi et Astratole, dont jusqu'à présent, il n'y a pas d'autre attestation ; n° XX (p. 104-109), le début et quelques bribes d'une Passion de S. Krağôn (25 epêp = 19 juillet), inconnue d'ailleurs ; (p. 111-13), trois courts fragments d'une Passion d'un S. Amoun, qui pourrait être celui que l'on trouve commémoré au 27 athor (= 23 novembre) ; n° XXI (p. 113-18), environ quatre feuillets de la Passion des SS. Paêsi et Thècle d'Abousir (8 khoiak = 4 décembre) ; n° XXIII, C (p. 127-31), titre, exorde et un court passage de la Vision du patriarche Benjamin concernant la dédicace de l'église Saint-Macaire ; E.W. conjecture, non sans raison, que ce récit attribué au prêtre Agathos (ou Agathon) pourrait être la source de celui qu'on retrouve, légèrement abrégé, dans l'histoire des Patriarches d'Alexandrie de Sévère d'Ašmûnaïn et dans le synaxaire au 8 tôbi (= 3 janvier) ; n° XXIII, D (p. 131-34), titre et fragment fort mutilé d'une Translation de S. Macaire à Scété (19 mesôré = 12 août) ; la partie retrouvée du récit raconte seulement comme quoi les reliques de S. Macaire furent volées par les gens de *Pğiğber*, puis après la dévastation de cette localité par les Arabes, transportées à *Elmi ;* n° XXVII (p. 143) un feuillet d'une Translation de S. Éphrem à Scété ; n° XXIX (p. 157-62), cinq feuillets de la Vie d'abba Piğimi, résumée dans le synaxaire au 11 khoiak (= 7 décembre). L'éditeur fait remarquer que Piğimi est mentionné dans les *Apophtegmes* grecs sous le nom de *Βιτίμιος*. Ce *Βιτίμιος* pourrait être rapproché de *Pitimons*, qui se lit dans un abrégé du martyrologe hiéronymien au 8 mars, comme nom d'un martyr d'Antinoé (cf. *Anal. Boll.*, XL, 69).

Les deux feuillets de parchemin qui d'après le rapport préliminaire auraient appartenu à une Vie copte de Pierre l'Ibère, évêque de Maïouma (*Bulletin*, l. c., p. 61-62), se trouvent en réalité contenir un fragment de la biographie de Timothée Ælure (cf. n° XXXI, p. 164-66). Ainsi est supprimé le problème qui nous avait d'abord intrigué (cf. *Anal. Boll.*, l. c., p. 244). Il est surprenant qu'E. W. n'ait pas songé à rapprocher ce fragment de celui qui a été publié par le très regretté O. von Lemm dans ses *Koptische Fragmente zur Patriarchengeschichte Alexandriens* (*Mémoires de l'Acad. Imp. de*

St.-Pétersbourg, t. XXXVI, 11, p. 5-9). On aurait aimé à voir rappeler ici les observations si clairvoyantes que von Lemm avait faites à ce propos sur les sources d'après lesquelles Sévère d'Ašmûnaïn a rédigé son *Liber Pontificalis* de l'église d'Alexandrie.

Des 28 grandes pages que comprend l'Introduction, les plus intéressantes sont celles qui se rapportent directement à la découverte des nouveaux fragments. Elles sont précédées d'un aperçu historique sur la bibliothèque du couvent de Saint-Macaire, ses dispersions successives, son rôle dans la vie du monastère et sa place dans l'ensemble de la littérature copte. Le côté faible, ou, pour être plus juste, la malchance de ces recherches est d'avoir dû toucher à des questions générales, qu'en ce moment même M. W. E. Crum reprenait de plus haut et avec un savoir autrement sûr. E. W., venu sur le tard aux études coptes, ne s'était pas encore défait d'un certain penchant à les considérer comme une province indépendante et autonome des antiquités ecclésiastiques. Il y a des traces de cette inexpérience dans les prolégomènes et dans le commentaire de son édition. P. xxviii, le Jean « Kama » mentionné dans le synaxaire abyssin n'est pas le moine de Nitrie qui mourut en 859, mais le sixième supérieur du monastère de Dabra Libanos en Éthiopie. Ce Jean Kama vivait au XIVe siècle, et la combinaison chronologique que l'auteur appuie sur son nom manque de fondement. — P. xxxiv, l'original copte de la chronique de Jean de Nikiu est postulé en termes trop absolus et sans tenir compte des observations de M. R. H. Charles. — P. 143, il est extrêmement improbable que les reliques de S. Éphrem aient jamais été transférées en Égypte, avant ou durant les invasions Mongoles, et le texte copte qui le prétend ne constitue pas même l'apparence d'une preuve. — P. 122, note 8, le lecteur est renvoyé au synaxaire alexandrin pour savoir qui était Ste Arepsima (Hripsime). La supposition que cette martyre nationale de l'Arménie aurait pu être transportée au monastère arménien de Scété est du domaine de la fantaisie. Mais à quoi bon relever ces traces d'imperfection, puisque, malheureusement, l'auteur ne les effacera plus? L'ouvrage était en cours d'impression, lorsque pendant l'été de 1924, E.W. disparut dans une catastrophe, à laquelle son éditeur posthume ne fait ni ne pouvait faire qu'une allusion voilée. Il laisse en manuscrit une *Histoire des monastères de Nitrie et de Scété*, et une *Étude sur l'architecture et l'archéologie des monastères coptes de Wadi 'n Natrûn*. Elles paraîtront dans les

publications du Musée Métropolitain de New York, par les soins des mêmes collaborateurs, qui ont assuré l'achèvement du présent volume.

Le « monastère d'Épiphane » n'est pas comme le couvent de Saint-Macaire un centre connu dans l'histoire ecclésiastique d'Égypte. C'est proprement une agglomération d'ermitages, en partie souterrains, qui ont envahi de leurs constructions parasites les ruines d'une ancienne nécropole située à l'ouest de l'ancienne Thèbes. L'existence même de ce minable établissement était généralement ignorée, et le nom sous lequel il sera désormais connu lui a été donné par les savants qui l'ont exploré. Les fouilles qui l'ont tiré de l'oubli remontent aux années 1912 et 1914. Par la nature même de leur objet, elles offrent une certaine analogie avec celles que vers la même époque M. R. Campbell Thompson exécutait à Wâdi Sarga pour le Byzantine Research Fund et dont MM. W. E. Crum et H. I. Bell ont si excellemment mis les résultats en lumière (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 158-60). Mais cette fois la matière s'est trouvée plus engageante, au moins par son abondance. Les excavations ont fait apparaître de grossiers édifices, des habitations, des cimetières, des ateliers, contenant encore des poteries, des ustensiles de ménage, des outils, des nattes et autres objets de sparterie. Une ample moisson d'ostraca, de papyrus, de graffiti et d'inscriptions représente dans ces fouilles heureuses la part de la « littérature ». M. H.E.Winlock, chargé de l'étude archéologique, s'en est acquitté avec un soin exemplaire : le tombeau d'un pharaon ou les ruines d'un temple égyptien n'auraient pu être honorés d'une description plus méticuleuse. Les textes grecs, en nombre assez restreint, ont été publiés et traduits par Evelyn White (t. II, 299-325, 329-30). Ceux de langue copte, plus considérables par la masse et aussi par l'intérêt, revenaient de droit à M. W. E. Crum, à qui était confiée pareillement la tâche de dresser le bilan historique des fouilles. Les chapitres qu'il a consacrés au « literary material » (t. I, p. 98-256) forment une admirable monographie, où le monastère d'Épiphane, son organisation, sa discipline, son observance, sa vie domestique, matérielle et intellectuelle, son rôle social, sont évoqués à l'aide des documents que les ruines ont rendus à la lumière. Qu'il entre un peu d'artifice dans cette reconstitution, nous n'y contredirons pas. Malgré la prodigieuse sagacité de l'interprète qui les fait parler, ces débris de textes et de monuments ne se laisseraient pas assembler en un tableau aussi complet et vivant, si le canevas de ce tableau n'était fourni par des

sources mieux conservées. Mais comme illustration de l'histoire et de l'hagiographie monastiques, tout ce la est d'un puissant intérêt. D'excellents fac-similés complètent cette leçon de choses. On y voit dans leur réalité authentique les objets dont le nom revient à chaque page des *Vitae Patrum:* l'habillement des moines et des solitaires, le pauvre mobilier de leurs cellules, les produits de leur industrie, les nattes qu'ils fabriquaient. Les planches xxv et xxxv, 2 auxquelles M. Winlock fait allusion (p. 93-94) devaient même nous montrer les roseaux au moyen desquels écrivaient les copistes du monastère d'Épiphane. Elles semblent avoir fait place à d'autres, évoquant des occupations plus pratiques ou moins décriées.

Le reclus Épiphane, dont la cellule ou le tombeau a été le centre moral ou le noyau du monastère, semble avoir eu de son vivant une réputation de sainteté qui lui a survécu. Il était en relations avec S. Pesenthius, évêque de Keft († 631-632), dont il existe une Vie arabe, encore inédite, et sur lequel M. C. est parvenu à rassembler une assez longue série de témoignages (p. 223-31; cf. *Anal. Boll.*, XXXVIII, 414-15). La notoriété d'Épiphane doit avoir été plus restreinte. L'hagiographie ne s'est pas occupée de lui. Dans son monastère, où l'on écrivait tant, il ne s'est trouvé personne pour lui composer une légende. Grâce à l'érudition de M. C., cette omission se trouve avantageusement réparée.

A propos du monastère de Saint-Phœbammon qui est mentionné dans plusieurs de ses documents, M. C. rappelle (p. 111, note 3) un passage de la Vie arabe de S. Pesenthius, sur lequel il a déjà attiré l'attention (*Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft*, t. XLVIII, 1914, p. 180). Il y est dit que le saint reçut l'habit monastique des mains d'Élie, supérieur du couvent de Phœbammon *Dağûğ*. Cette épithète ou ce surnom « mystérieux » intrigue le savant auteur. L'énigme n'est peut-être pas désespérante. Remarquons tout d'abord que la leçon « Phœbammon », en arabe *Abfâm* ou *Bifâm* est très douteuse. 1) Dans le premier des trois passages où le nom se lit, *Abfâm* est récrit sur le nom *Maqâr*, Macaire; dans le second, le texte porte *Maqâr*, sans correction. 2) Dans les trois passages le nom est précédé du titre *abû*, « père », qui convient à S. Macaire et non au martyr Phœbammon. 3) La topographie donne une indication concordante. Le couvent où S. Pesenthius se réfugia d'abord, auprès de l'abbé Élie, était situé sur la montagne de Djême (Crum, *Zeitschrift der D. Morg. Ges.*, l. c.)Or, il y avait à Djême un couvent de Saint-Macaire, tandis que celui de Saint-Phœbam-

mon paraît avoir été situé à Daïr el-Baḥri (Crum, *Monastery of Epiphanius*, t. I, pp. 109, 111). Tout semble donc indiquer que dans la Vie de Pesenthius, il faut rétablir *Maqâr* là où le copiste a écrit ou récrit *Abfâm* ou *Bifâm*. Mais en quoi la leçon *Dağûğ* en devient-elle moins obscure ? Voici. Il est raconté dans la Vie de S. Macaire que le saint, pour échapper aux importuns, avait creusé au fond de sa cellule un souterrain (σύριγγα ὑπόγειον), long d'un demi-stade, par lequel il s'enfuyait quand on venait troubler sa solitude (cf. *Synax. Eccl. CP.*, p. 401). Il n'est pas impossible que pour certains admirateurs de ce trait original, S. Macaire soit devenu Macaire « du souterrain », en syriaque : ܕܐܓܘܓܐ : l'arabe *dağûğ* serait une transcription phonétique de ce surnom. A ceux que scandaliserait l'hypothèse d'un nom syriaque en Haute-Égypte, nous répondrons par cette glose d'Antonin de Plaisance : *Exinde venimus per heremum ad speluncam Pauli, hoc est syriace* cuba, *qui fons usque hactenus rigat. Exinde iterum per heremum venimus ad catarractas Nili.* La seconde recension d'Antonin dit en termes encore plus formels : *ad speluncam beati Pauli heremitae, quae vocatur* syracumba (éd. Geyer, pp. 188, 216). P. P.

126. — * Paul Schwarz. *Iran in Mittelalter nach den arabischen Geographen*, T. VII, p. 829-876. Leipzig, Pfeiffer, 1926, in-8° (= *Quellen und Forschungen zur Kultur- und Religionsgeschichte*, Band III).

Il n'y a pas lieu, croyons-nous, de reproduire à propos de ce nouveau fascicule du grand ouvrage de M. P. Schwarz, la première livraison du tome VII, consacrée à la suite de la description du Ǧibâl, l'appréciation élogieuse et les quelques réserves qui ont été faites récemment ici-même (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 169-72). Quand on connaît l'érudition étendue de l'auteur, on peut être assuré d'avance que toutes les parties de son travail seront d'égale valeur. Ce n'est pas sans une réelle impatience, qui ne cesse de croître avec la richesse et l'importance de cet ouvrage, que nous attendons son achèvement, et, nous osons l'espérer, des tables détaillées, qui rendront les plus grands services. J. **Simon.**

127. — * Samuel Dill. *Roman Society in Gaul in the Merovingian Age*. London, Macmillan, 1926, in-8°, xiii-566 pp.

128. —* O. M. Dalton. *The History of the Franks by Gregory of*

Tours. Oxford, Clarendon Press, 1927, 2 vol. in-8°, XII-447, IV-660 pp.

La gloire de l'historien des Francs n'est pas près de pâlir. Pendant qu'en Allemagne les *Monumenta Germaniae* préparent une nouvelle édition de ses œuvres, et qu'on annonce en France celle de M. Levillain qui sera accompagnée d'une traduction française, l'Angleterre nous envoie, avec deux études sur la société mérovingienne, une traduction intégrale de l'*Historia Francorum.* Sir Samuel Dill, à qui nous devons d'importants travaux sur la société romaine de Néron à Marc Aurèle et durant le dernier siècle de l'empire d'Occident, avait préparé un ouvrage analogue sur la période des invasions. Lorsque la mort le surprit, le travail était presque entièrement terminé. Il n'était pourtant pas préparé pour l'impression, et le rappel des sources au bas des pages, qui faisait de ses précédents ouvrages des instruments si commodes, n'était que partiellement indiqué sur le manuscrit de l'auteur. M. C. B. Armstrong, qui s'est chargé de l'impression du livre, s'est assuré la collaboration de M. L. C. Purser en vue de combler cette lacune, et c'est ainsi qu'en tournant quelques pages, nous pouvons contrôler l'exposé de M. Dill, au moyen des notes concises et bien choisies qui terminent le volume.

La société mérovingienne est étudiée d'abord au point de vue historique. C'est la matière du livre I, divisée comme suit : événements qui se sont passés en Gaule depuis la chute de l'empire d'Occident jusqu'à l'avènement de Clovis ; société franque et burgonde d'après les codes ; conquêtes de Clovis ; la royauté franque et la cour ; les fils de Clovis. Le livre II considère la Gaule sous l'aspect social. Il y est parlé de l'aristocratie, du peuple, de la moralité, de Grégoire de Tours et de son cercle en Auvergne. L'action ecclésiastique est décrite dans le livre III sous les rubriques suivantes : les moines, les saints et les miracles, la vie de l'Église, les évêques. L'auteur s'est abstenu systématiquement de toute discussion. Avec le remarquable talent d'exposition qu'on lui connaît il a réussi à tracer un tableau complet à la fois et fort clair de la société mérovingienne selon l'idée qu'il s'en est faite, et qui ne s'inspire pas d'un optimisme exagéré. M. D. a tenu compte de la place considérable que prenait le culte des saints dans la vie religieuse d'alors, et le chapitre où il est surtout question d'hagiographie, de reliques et de miracles est en rapport avec l'importance du sujet. Certes, la part est faite à l'état d'esprit qui régnait à cette époque, et M. D. n'est pas insensible à l'idéal que, malgré leurs insuffisances, les Vies de

saints parviennent à exprimer. Qu'il soit porté à juger avec une sévérité peut-être excessive bien des manifestations du culte, on ne s'en étonnera pas. Le lecteur instruit saura mettre aux jugements trop absolus les atténuations nécessaires.

Grégoire de Tours est naturellement la source principale du tableau tracé par M. Dill, mais il ne s'y est pas tenu exclusivement, et les textes juridiques, pour ne citer que ceux-là, ont été également exploités. On en dira autant de M. Dalton, dont le premier volume, qui sert d'introduction au texte de Grégoire de Tours, nous renseigne abondamment sur l'écrivain et son livre, et donne un aperçu du temps et de la société mérovingienne dans un autre ordre que chez Dill, dont l'ouvrage a paru presque en même temps. Le culte des saints occupe moins de place, et est apprécié sans trop de ménagements. « Entre certaines superstitions du paganisme et le culte exagéré des reliques, tel qu'il est pratiqué au VI[e] siècle, il est difficile de distinguer une différence essentielle. La ligne de démarcation n'est pas aisée à tracer, et l'on comprend que l'insensible transition ait adouci la pente de la conversion à plus d'une âme simple. Cette pensée doit s'être présentée à l'esprit des grands hommes d'Église, qui encouragèrent ce genre de dévotion. » Et M. Dalton cite les noms d'Ambroise et d'Augustin, chez les Latins, de Basile et de Chrysostome, chez les Grecs. Ceci appelle quelques réserves. Si le culte des saints et de leurs reliques a été encouragé par ces grands évêques, c'est parce qu'ils le jugeaient fondé en raison, et nullement par une sorte de condescendance pour la faiblesse des nouveaux convertis. Il en est autrement de certaines pratiques extérieures, tout accidentelles, qui furent tolérées quelque temps, comme n'impliquant aucune croyance suspecte, mais furent supprimées dès que l'on en constata les inconvénients : tels les banquets célébrés dans le voisinage des tombeaux des martyrs. L'auteur complète sa pensée en appelant S. Martin, l'Hercule de la Gaule. Décidément, cela sonne faux. Mais hâtons-nous de dire que les assimilations de ce genre sont rares dans ce savant ouvrage, qui forme, avec les notes ajoutées au texte, un commentaire de l'*Historia Francorum* très utile à consulter. L'auteur a une immense lecture et n'ignore aucun des travaux importants se rapportant à la matière. Comme il est lui-même spécialiste dans les questions d'archéologie, il n'oublie pas, comme on le fait trop souvent, de nous parler des églises, des constructions monastiques, de leur ameuble-

ment, des maisons et des villes. Les sciences et les arts sont l'objet d'un chapitre, comme aussi les « plaisirs et amusements ».

La traduction de l'Histoire des Francs, qui remplit le second volume, est faite sur l'édition publiée par MM. Omont et Collon dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire.* Pour des raisons que justifie le titre de la collection, les auteurs ont reproduit les six premiers livres d'après le manuscrit de Corbie (Bibl. Nationale, lat. 17655), complété par l'édition des *Monumenta Germaniae;* les quatre derniers livres sont empruntés au manuscrit de Bruxelles 9403. J'avoue ne pas saisir le motif qui a déterminé M. D. à préférer l'édition de Paris à la seule édition critique que nous ayons, et dont il n'a pas d'ailleurs négligé de se servir. Quoiqu'on en pense, nous pouvons envier aux Anglais l'avantage de lire Grégoire de Tours dans une édition magnifique, digne en tout point de la Clarendon Press. C'est à eux à nous dire ce qu'il faut penser de la traduction, au point de vue de la langue. A propos d'une phrase du livre V, 5, sur les miracles de S. Martin, dont le sens est d'ailleurs exactement rendu par le traducteur, le commentaire (II. 536) ajoute cette remarque : « The reference is to Gregory's Life of S. Martin in four books, entitled *De Virtutibus Sancti Martini episcopi* ». Cette manière de s'exprimer pourrait prêter à une équivoque, de même que cette indication de la table des matières « Life of St. Martin by Gregory ». M. D. n'a certainement pas compris le mot « virtutes » dans le sens de « vertus ». Mais un lecteur inexpérimenté pourrait s'y tromper. H. D.

129. — * C. G. Crump and E. F. Jacob. *The Legacy of the Middle Ages.* Oxford, Clarendon Press, 1926, in-8°, xii-549 pp., illustré.

Dresser le bilan de ce que nous ont légué successivement la Grèce, Rome, le Moyen Age, telle est la pensée qui a inspiré les auteurs d'une série de trois volumes, dont le dernier vient de nous parvenir. La matière a été partagée entre plusieurs spécialistes, dont la plupart sont avantageusement connus. L'introduction générale est de M. Crump. Voici la série des chapitres : I. La vie chrétienne par M. F. M. Powicke. II. L'art : l'architecture par M. U. R. Lethaby ; la sculpture par M. P. Vitry ; arts décoratifs et industriels par M. M. Aubert. III. Littérature : quelques aspects de la littérature du moyen âge par M. Cl. Jenkins ; littérature vulgaire par M. C. Foligno ; calligraphie par M. E. A. Lowe. IV. Philosophie par M. C. R. S. Harris. V. Éducation par M. J. W. Adamson. VI. Droit : droit

coutumier par Sir Paul Vinogradoff ; droit canon par M. G. Le Bras ; droit romain par M. E. Meynial. VII. La condition de la femme par Mlle E. Power. VIII. L'activité économique des villes par M. N. S. B. Gras. IX. Pouvoir royal et administration par M. C. Johnson, X. Idées politiques par M. E. F. Jacob. C'est un vaste programme, et l'on peut se demander si tous les collaborateurs se sont suffisamment sentis à l'aise pour l'exécuter dans le nombre de pages dont chacun disposait. Le système de répartition a le désavantage de ne pas assez tenir compte des proportions. Un autre inconvénient, lorsqu'il s'agit d'une époque aussi discutée que le moyen âge, c'est que l'unité de vues est bien difficile à réaliser, et au lieu d'un livre on aboutit à un recueil de dissertations. Plusieurs de celles qu'on nous donne ici sont excellentes ; d'autres appellent des réserves, et on s'étonnerait que nous nous déclarions d'accord sur tous les points avec l'auteur du premier chapitre. Le plan de l'ouvrage ne comportait pas de bibliographie. En revanche, l'illustration est abondante. L'architecture, la sculpture, les arts décoratifs et la paléographie sont représentés par de beaux spécimens. H. D.

130. — * Henrik Cornell. *Biblia pauperum*. Stockholm, Thule-Tryck, 1925, in-4°, xvi-372 pp., 80 phototypies.

Une substantielle étude intitulée *The Iconography of the Nativity of Christ*, et publiée par M. Cornell dans l' *Universitets Arsskrift* d'Uppsala en 1924, avait, par ses conclusions originales et la richesse de sa documentation, fait bien augurer de la vaste enquête que l'auteur avait entreprise depuis plusieurs années sur la *Biblia pauperum*. Cet espoir n'a pas été déçu : une véritable somme, fruit d'un labeur probe et persévérant, où aucun problème essentiel n'a été esquivé, et garnie, comme on pouvait le souhaiter en pareille matière, d'une illustration aussi somptueuse qu'abondante, voilà ce que nous aurons désormais l'avantage de consulter sur un objet qui intéresse au plus haut point la culture spirituelle et l'orientation artistique du moyen âge occidental.

M. C., assurément, n'est pas le premier qui s'occupe de la Bible illustrée ; on connaît les travaux de Heider, Schreiber, von der Gabelentz, Perdrizet, Heitz sur la typologie religieuse dans les arts graphiques, sans oublier les recherches connexes d'un Cahier, d'un Mâle, d'un Bréhier. Le grand mérite du savant de Stockholm est d'avoir réuni une documentation aussi complète que possible sur un sujet nettement délimité, et, grâce à elle, d'avoir su coordonner

et faire aboutir dans une étude d'ensemble les efforts dispersés de ses devanciers, auxquels il a joint les siens propres.

Le recueil cité communément aujourd'hui sous le titre conventionnel de « Bible des pauvres », consiste, on le sait, en un cycle d'images représentant des scènes de l'Enfance, de la Passion et de la Gloire du Christ-Rédempteur ; chaque scène est accompagnée de deux motifs parallèles empruntés à l'ancien Testament ; un hexamètre léonin sert de *titulus* aux figures ; quatre versets prophétiques sur banderoles introduisent chacun des mystères de l'Évangile, tandis que deux leçons assez courtes éclairent l'interprétation symbolique des sujets représentés. Un tel ensemble, né dans les dernières années du XIIIe siècle et qui connut plus tard, grâce aux éditions xylographiques, une si large diffusion, était avant tout fait pour parler aux yeux ; comme dans les verrières et les portails des cathédrales, le peuple fidèle y trouvait une vivante prédication.

M. C. étudie d'abord la *Biblia pauperum*—il en existe une recension latine et une allemande — dans ses éléments essentiels ; c'est ainsi qu'il reproduit la série complète des *tituli*, avec les variantes qui aident à reconnaître la parenté des divers textes du recueil. Il décrit ensuite et groupe les 68 manuscrits qu'il a personnellement examinés. Dans une troisième partie, son enquête porte sur les origines tant lointaines qu'immédiates de la *Biblia*, puis sur les remaniements et les développements que le type primitif a subis au cours des temps, sans négliger son influence sur des compilations similaires telles que le *Speculum humanae salvationis*. Enfin l'auteur définit la portée iconographique du recueil et l'intérêt de ses principaux motifs, spécialement au point de vue de l'histoire de la miniature gothique. En appendice, il a reproduit en entier le récit allemand de la *Biblia pauperum*, d'après le ms. n° 3 du Landesarchiv de Graz. Plusieurs tables excellentes complètent ce magnifique ouvrage, dont l'exécution typographique fait grand honneur à la Thule-Tryck de Stockholm. La rédaction allemande est due aux soins de Mme Cornell.

Glorifiant jadis en de fort belles pages l'œuvre de Suger, M. Mâle écrivait : « En 684, Benoît Biscop, abbé de Weremouth, en Angleterre, rapporta de Rome des tableaux symboliques pour en orner son monastère. Ils exprimaient avec beaucoup de méthode, dit Bède le Vénérable, la concordance des deux Testaments... C'est la dernière mention d'une œuvre symbolique ; le silence se fait ensuite et dure trois siècles et demi. Pourtant les ivoires, les manus-

crits enluminés abondent... Le symbolisme ressuscite soudain à Saint-Denis au temps de Suger. L'harmonie des deux Testaments fut le motif principal de l'ornementation intérieure de l'église ; elle éclatait aux vitraux, aux revêtements de l'autel, au pilier de la croix. Cette grande croix devait être un véritable monument de science théologique... C'est la richesse symbolique d'une *Bible des pauvres*, dont nous avons ici le plus ancien exemple. D'où venait cette science sinon de Suger...? Qu'un tel homme ait remis en honneur le symbolisme dans l'art, et que de Saint-Denis le symbolisme ait rayonné sur toute l'Europe, c'est ce dont on ne doit pas songer à s'étonner. » (*L'art religieux du XIIe siècle en France*, Paris, 1922, p. 159-60). Et ailleurs (*L'art religieux de la fin du Moyen âge*, Paris, 1908, p. 245), tout en accordant que les plus anciens manuscrits de la *Biblia pauperum* se rencontrent en Allemagne et en Autriche, M. Mâle ne se résout pas à croire « qu'elle y ait été imaginée ». M. C., après avoir fait d'une main fort sûre l'historique de la typologie dans l'art chrétien et passé en revue les divers cycles symboliques proprement dits (p. 122 suiv.), en arrive, lui aussi, à traiter de l'origine de la *Bible des pauvres*. A son tour il rend hommage (pp. 127 suiv., 149) aux initiatives géniales d'un Suger, d'un Godefroid de Claire et apprécie à sa juste valeur la répercussion immense que les conceptions de Saint-Denis trouvèrent dans l'Europe occidentale. Il établit néanmoins qu'avant Suger ou indépendamment de lui, des cycles typologiques se créèrent, quoique moins rigoureusement organisés : p. 124, les *tituli* de Ekkehard IV pour Aribo de Mayence (†1031) ; p. 125, le *Wyscherader Codex* de Prague, exécuté probablement en 1068 ; les autels portatifs d'Eilbert de Cologne, vers 1130 ; etc. M. C. décrit ensuite des monuments bavarois du XIIe siècle où les harmonies de l'ancien et du nouveau Testament sont particulièrement intéressantes à observer : p. 136 suiv., le cycle décoratif, peintures et tapis, du monastère des SS. Ulrich et Afra à Augsbourg (deuxième quart du XIIe siècle sous l'abbé Udalskalk) ; les fresques murales de Saint-Emmeram de Ratisbonne (entre les années 1166 et 1184) ; le manuscrit à miniatures de Prüfening (Munich, Clm. 14159), composé vers la même époque. L'influence française, suivant l'auteur, se fait surtout sentir après l'année 1181, où fut exécuté par Nicolas, le fameux autel, aux émails symboliques, de Verdun, qui passa dans la suite à Klosterneuburg en Autriche. L'origine bavaroise de la *Biblia pauperum* ne fait pas de doute pour M. C., encore qu'il découvre dans la stricte organisa-

tion de sa typologie l'influence lointaine des traditions qui étaient en honneur à Saint-Denis. Un monastère bénédictin de la région de Ratisbonne, Augsbourg, Tegernsee ou Salzbourg, lui paraît avoir été le berceau de la grande œuvre symbolique. Pour date de naissance il lui assigne le dernier quart du XIIIe siècle. En même temps que l'ouvrage de M. C. paraissait dans les *Monuments et Mémoires* de la Fondation Eugène Piot (t. XXVIII, 1925-1926, p. 95-111) un article de M. André Blum : *Un manuscrit inédit du XIIIe siècle de la « Bible des pauvres »*. Il s'agit là d'un fragment de manuscrit, six feuillets en tout, de la seconde moitié du XIIIe siècle, et d'origine française, conservé aujourd'hui dans la collection Edmond de Rotschild. M. B. en donne la photographie dans les planches VI à VIII du volume. M. C. qui ne semble pas avoir connu ces feuillets, ne manquera pas de discuter les suggestions que M. B. exprime à leur propos ; elles ne vont pas toutes dans le sens de ses propres conclusions. M. Coens.

131. — * G. R. Owst. *Preaching in Medieval England. An Introduction to Sermon Manuscripts of the Period c. 1350-1450.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, xviii-381 pp, illustrations.

Il fallait quelque audace, on dirait de la témérité, si le succès n'attestait le talent exceptionnel de l'auteur — pour entreprendre du premier coup une synthèse sur la prédication en Angleterre au moyen âge. Le sujet était à peu près entièrement inexploré. L'énorme documentation qu'il suppose est presque tout entière manuscrite, et l'on sait que les sermons qui nous sont parvenus ne sont généralement pas calligraphiés. La matière est si neuve que l'on s'étonne, en commençant la lecture, de voir l'auteur nous mener *in medias res* sans nous dire d'abord comment il s'y est pris pour l'étudier, et quels sont les manuscrits qui lui ont fourni son brillant exposé. On l'apprend chemin faisant, et non sans s'attendre à trouver cette lacune comblée dans quelque appendice. Les simples chiffres de la table ne suppléent pas à l'analyse sommaire dont le lecteur instruit ne saurait se passer.

Le tableau très vivant que nous retrace M. Owst comprend trois parties. Les prédicateurs : évêques et prêtres séculiers (je traduis par là le mot *curates*) ; moines et religieux ; « astres errants ». On comprend ce que l'auteur entend par cette dernière catégorie : ce sont principalement les prêcheurs de pardons ou d'indulgences, qui se sont acquis la fâcheuse réputation que l'on sait. Après les prédi-

cateurs, M. O. fait connaître les théâtres principaux de leurs exercices oratoires. Ils parlent le plus souvent à l'église, « inter missarum solemnia », mais aussi en plein air, soit au pied de la croix qui se dresse au bord de la route ou dans le cimetière, soit encore à l'occasion d'une procession, celle des rogations par exemple. Pour terminer, l'auteur étudie le discours en lui-même, la littérature des sermons en général et les divers types qui constituent le genre; les manuels et les traités où les orateurs vont chercher les sujets de leurs homélies ou les exemples qui viennent à propos appuyer la doctrine; enfin la composition du sermon, la théorie et la pratique de l'éloquence de la chaire. En passant l'auteur cite une foule de traits de mœurs, et donne de curieux extraits de sermons inédits. Cela se lit avec plaisir, et l'on voit un monde nouveau s'ouvrir devant soi. Des questions se posent, auxquelles l'auteur n'a pas eu le loisir de répondre. Il a esquissé le type de l'orateur, mais n'a guère pu s'arrêter à faire connaître quelques orateurs en renom. Quelques statistiques sur les jours ou les périodes où le flot d'éloquence coulait plus abondamment auraient été bonnes à signaler.

Mais tous ces points et d'autres, qui n'ont pas été touchés davantage, supposeraient des travaux préparatoires qui n'existent pas. L'ouvrage de M. O. les fera naître, on peut en être sûr, et quand ils existeront, il pourra faire un nouveau livre plus complet et plus intéressant encore que celui qu'il vient de nous donner. H. D.

132. — * P. Amédée TEETAERT, O. Cap. *La confession aux laïques dans l'Église latine depuis le VIIIe jusqu'au XIVe siècle.* Wetteren, J. De Meester et Fils, 1926, in-8°, XXVIII-508 pp.

Thietmar de Mersebourg raconte que le duc de Souabe Ernest, mortellement blessé à la chasse, et n'ayant à sa portée aucun prêtre, fit approcher ses compagnons, confessa devant eux tous ses péchés et se recommanda à leurs prières; puis il mourut. Ceci se se passait vers l'année 1014. Orderic Vital raconte un fait analogue de Richer de l'Aigle, qui, avant de mourir (vers 1085), se confessa à ses compagnons d'armes. Les chansons de geste du XIIe et du XIIIe siècle rapportent d'autres exemples. Ce sont les plus connus. Si l'on pouvait assurer que les théologiens s'occupent principalement des questions actuelles et des cas pratiques, qu'ils ne sont nullement portés à se copier les uns les autres, il faudrait dire que l'usage de la confession faite aux laïques, dont il leur arrive souvent de parler, a été fort répandue au moyen âge. C'est surtout de la

doctrine que s'occupe le P. Teetaert dans sa thèse de doctorat, et sa vaste érudition lui a permis de grouper un nombre considérable de textes peu étudiés dont l'ensemble éclaire singulièrement l'histoire des idées sur le sacrement de pénitence. La première partie, intitulée : La confession aux laïques durant la période carolingienne, n'est guère et ne pouvait être qu'une esquisse. Les autres parties ont pour objet : II. La confession aux laïques durant la période préscolastique, XIe siècle ; III. La confession aux laïques chez les premiers scolastiques depuis S. Anselme jusqu'au IVe concile de Latran ; IV. La confession aux laïques chez les scolastiques depuis le concile de Latran jusqu'à S. Thomas d'Aquin ; V. La confession aux laïques depuis S. Thomas jusqu'au B. Duns Scot. Chacune d'elles est uniformément divisée en trois chapitres : 1) Évolution de la discipline pénitentielle ; 2) Examen de la doctrine touchant la confession aux laïques ; 3) Exposé systématique de la doctrine des théologiens et des canonistes touchant la confession aux laïques. On devine que ce savant ouvrage ne se distingue pas par une savante disposition des parties qui permette de suivre sans effort le développement de la pensée et fasse éviter les redites. Familiarisé avec la lecture des vieux scolastiques, le P. T. leur a emprunté cette méthode d'apparente rigueur. Il est à souhaiter qu'il trouve le temps de reprendre le sujet et de ramener les questions à leurs justes proportions. Il pourrait prendre pour modèle les admirables articles que Mgr Boudinhon a trouvé moyen d'extraire des trois indigestes volumes de Lea sur la confession. H. D.

133. — *Monumenta Germaniae historica. S c r i p t o r u m* tomi XXX partis II fasciculus I. Lipsiae, Hiersemann, 1926, in-fol., p. 727-957.

Notre bulletin ne peut laisser passer inaperçue cette publication, d'un intérêt considérable pour les études hagiographiques. Après de longs retards elle vient compléter, sous la signature de feu H. Bresslau (†1926), la grande série in-folio des *Scriptores* que Pertz inaugura il y a cent ans (1826). Le fascicule qui paraît aujourd'hui est le premier de la seconde partie du t. XXX. La première partie de ce tome, préparé par O. Holder-Egger, parut en 1896 sous le titre : *Supplementa tomorum XVI-XXV* ; la deuxième partie comprendra trois fascicules : les deux premiers ont pour objet les *Supplementa aevi Karolini, Saxonici, Salici,* le troisième contiendra une préface à la 2e partie et les tables générales du t. XXX.

Le second fascicule de suppléments, qui est sous presse, a été réservé aux sources italiennes ; celui-ci regarde l'Allemagne et la France. Ne pouvant analyser ni même passer en revue les nombreux extraits d'Annales, les *Notae,* les *Series regum* etc., édités dans ce volume par MM. Bresslau, Baethgen, Holder-Egger, Hofmeister, Dieterich, nous croyons expédient de nous borner, au risque de paraître incomplet, à un rapide inventaire hagiographique de la riche collection de textes qui nous est offerte. Pour être brèves, les *Dedicationes ecclesiarum Germaniae et Galliae* (en tout une trentaine de listes, p. 768-88), n'en constituent pas moins des témoignages fort précieux concernant le culte des saints et l'histoire de leurs reliques. Celle du monastère d'Echternach (p. 770-74) par exemple, communiquée par M. N. van Werveke, attire particulièrement l'attention. Une remarque en passant : la mention *cum indulgentiis solitis* (p. 783), terminant une *dedicatio Cryptae ecclesiae in monte S. Apollinaris,* tirée des « Farragines » de Gelenius serait intéressante à noter, si elle était dûment attestée pour l'année 1117 ; mais l'acte contemporain de Frédéric I, archevêque de Cologne, qui relate cette dédicace, ne porte pas la mention susdite (Lacomblet, *Urkundenbuch... des Niederrheins,* I, nº 284, p.186).

Le premier document biographique que nous rencontrons dans le volume (p. 789-95) a pour nous un prix spécial ; c'est la *Vita Lebuini antiqua* (*BHL.* 4810b), éditée avec soin par M. A. Hofmeister d'après six manuscrits [1]. S. Lébuin (Liafwin) de Deventer étant honoré le 12 novembre, l'étude critique des sources de sa Vie trouvera place dans le prochain volume des *Acta.* Nous avons exposé ici même (t. XXXIV-XXXV, p. 306 et suiv.) les principales conclusions de M. H., d'après son important mémoire : *Ueber die älteste Vita Lebuini...,* paru dans les *Geschichtliche Studien Albert Hauck dargebracht* (Leipzig, 1916, p. 100 et suiv.). Elles sont reproduites en latin sous une forme extrêmement succincte. D'autres textes édités par M. H. sont la *Vita Philippi presbyteri Cellensis* (*BHL.* 6830), l'*Inventio corporis* (*BHL.* 6831) et le *Miraculum* (ou *Vita*) *Adalberti ab. Hornbacensis* (*BHL.*6833). Dans ces documents (p. 796-

[1] Celui qui est mis en tête par M. H. est le cod. Groningensis Bibl. Univ. 23, dont la première partie a été attribuée par M. H. à un scribe du nom de Ian, à cause de la mention (fol. 97v) : ... *liber explicit iste in festo Luce. I a n pro scriptore rogate.* Ne faut-il pas lire simplement *iam p. s. rogate ?*

805) il s'agit de Philippe, prêtre d'origine anglaise, qui devint solitaire à Zell dans le Palatinat sous Pépin le Bref ; ses actions n'eurent guère de retentissement dans l'histoire politique, mais sa biographie, écrite sous Charlemagne, ou peu de temps après, contient de nombreux renseignements d'intérêt local, pour une époque par ailleurs assez mal connue. M. H. croit pouvoir placer en 973 l'invention des reliques. A M. H. aussi est due l'édition (p. 823-37) de la *Translationis et Inventionis sancti Dionysii Ratisponensis historia antiquior* (*BHL.* 2194). Ce récit fut composé à la fin de 1049, l'année même de l'invention des restes prétendus de S. Denys, par un moine de Saint-Emmeram, en qui on s'accorde généralement à reconnaître Othlo. Enfin, la contribution la plus étendue de M. H. à ce volume est la réédition (p. 838-68) de la *Vita Lietberti episcopi Cameracensis auctore Rodulpho monacho S. Sepulchri.* M. H., grâce à divers indices, établit que l'auteur a rédigé cette Vie (*BHL.* 4929) dans sa vieillesse, certainement avant 1133, car à cette date le texte est déjà mis à profit par d'autres, et sans doute peu d'années après 1094, lorsque Urbain II confirma la disjonction des sièges de Cambrai et d'Arras (cf. *Vita*, c. 59). L'édition du texte est basée sur trois manuscrits, indépendants les uns des autres : Douai, 851, Cambrai, 862 que suivit d'Achery, et Copenhague Thott 4°, 520. Ce dernier recueil n'est autre que celui de la reine Christine de Suède (n° 1419), lequel avait aussi appartenu à la bibliothèque des Petau, et dont se servit Henschenius (*Acta SS.*, Iun. IV, 585). Le ms. de Paris, Baluze 276, en est une copie moderne.

M. F. Baethgen a préparé (p. 806-813) la *Translatio S. Liborii* à Paderborn, par le prêtre Idon (*BHL.* 4911b), découverte et publiée ici même (XXII, 146-72) par le P. Poncelet. Elle a été revue sur le manuscrit d'Avranches (n° 167) par M. Levison. A part quelques corrections, qui ont passé de l'appareil dans le texte, nous ne voyons pas de variantes à signaler. La numérotation des chapitres a été maintenue ; une modification pourtant a été faite à la soudure des ch. 10-11. M. B. a aussi reproduit, d'après l'appendice IV de notre catalogue hagiographique de Douai (*Anal. Boll.*, XX, 429-31), un miracle de S. Nicolas (*BHL.* 6176a) sous le titre : *Fundatio ecclesiae S. Nicolai Leodiensis* (p. 821-22). Deux documents ont été publiés par les soins de M. I. R. Dieterich. C'est d'abord, p. 893-908 : *Hecelini monachi Translatio et Miracula sancti Clementis ;* ensuite p. 909-938 : *Sigebotonis Vita Paulinae.* Les récits d'Hécelin sur Clément de Metz (*BHL.* 1862-63) se lisent avec agrément ; ils ont été compo-

sés avec beaucoup d'application vers la fin du XI[e] siècle et on y découvre l'influence littéraire de Sigebert de Gembloux, qui vint enseigner, comme on sait, à l'abbaye Saint-Vincent de Metz. M. D. avait depuis longtemps achevé son travail, lorsque parut, en 1896, la première édition de l'œuvre d'Hécelin due à M. Sauerland. M. D. en a tenu compte ainsi que des remarques et corrections proposées par M. C. Weyman dans l'*Historisches Jahrbuch* (t. XVIII, p. 358 et suiv.), La longue Vie de S[te] Pauline († 1107) fondatrice du monastère de Paulinzelle, en Thuringe, a été retrouvée jadis dans le manuscrit Q 49 de Weimar, originaire d'Erfurt, par M. Mitzschke, et publiée par lui en 1889. M. D. a traité longuement de cette pièce (*BHL.* 6551), qui soulève des problèmes critiques assez délicats, dans un article du *Neues Archiv* (t. XVIII, p. 449 et suiv.). Le moine Sigeboto lui paraît avoir écrit vers le milieu du XII[e] siècle.

Ceux qui savent quels retards entraîne parfois le mode de publication de certains travaux de longue haleine, ne seront pas trop surpris de rencontrer parmi les noms des collaborateurs du présent fascicule, celui de feu Holder-Egger. Publiant autrefois dans le tome XV des *Scriptores* des extraits du *Sermo de adventu SS. Wandregisili, Ansberti et Wulfranni* (*BHL.* 8810), H.-E. avait soupçonné (p. 624) l'existence d'un récit plus ancien de cette translation des saints de Fontenelle au Mont-Blandin. L'examen du manuscrit n° 1 du Havre, provenant de Fontenelle, lui démontra plus tard qu'il ne s'était pas trompé. Il contient en effet, quoique incomplète et retouchée au XV[e] siècle par un religieux de Fontenelle, la relation d'un moine blandinien qui est à la base du texte précité. Ces fragments : *Translationis SS. Wandregisili et Ansberti quae supersunt*, paraissent donc ici (p. 814-20), quarante années environ après l'heureuse conjecture de feu H.-E., et sous son nom. Le cas vaut d'être souligné.

Nous terminons cet inventaire sommaire par la part qui revient à H. Bresslau, dont le décès suivit de bien peu la publication du volume (cf. l'éloge qui lui a été consacré par M. Kehr dans le *Neues Archiv*, t. XLVII, p. 251-66). Ici encore nous nous bornons aux textes hagiographiques. La pièce capitale est à coup sûr la Vie de S. Bennon II, évêque d'Osnabruck (†1088) par Norbert, abbé d'Hurg (†1117), publiée sous sa forme originale. A l'occasion de la première édition de ce texte dans la collection « in usum scholarum » (Hanovre, 1902) et de l'article du *Neues Archiv* (t. XXVIII, p. 77-135) qui en déterminait la valeur, le P. Poncelet a jadis commenté (*Anal. Boll.*, XXII, 501) la belle découverte de H. B., retrouvant

parmi les « Farragines » de Gelenius, une copie du texte authentique de la précieuse biographie (*BHL.* 1167). On sait — et nous ne reviendrons pas sur cette triste histoire — que la Vie publiée autrefois par Roger Wilmans dans le tome XII des *Scriptores* n'est qu'une version déformée et interpolée par Maur Rost, lointain successeur de Norbert, qui gouverna Hurg à partir de 1666 ; l'historien Philippi, le premier, soupçonna des fraudes, il n'y a pas trente ans. Voici donc réparée dans la collection des *Scriptores*, grâce à la trouvaille de H. B., l'erreur bien involontaire de Wilmans. La présente édition a profité, dans quelques-unes de ses notes, de l'excellente traduction allemande et des remarques de M Tangl (*Das Leben des Bischofs Benno II. von Osnabrück*, Leipzig, 1911, vol. 91 de la série *Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit*). Enfin, le texte hagiographique qui clôt le fascicule (p. 947-53) est également édité par H. B. ; c'est la *Vita Lamberti praepositi monasterii Novi Operis prope Hallam Saxonicam.* L'éditeur a donné jadis une introduction à ce texte (*BHL.* 4676) dans le *Neues Archiv* (t. XLI, p. 579-94), et nous avons rendu compte de cet article ici même (XXXIX, 203-204). M. Coens.

134. — * Alfred Overmann. *Urkundenbuch der Erfurter Stifter und Klöster.* Teil I (706-1330). Magdeburg, Selbstverlag der Historischen Kommission, 1926, in-8°, xxi-1031 pp.

135. — * A. W. Goodman. *Chartulary of Winchester Cathedral* edited in English. Winchester, Warren and Son, 1927, in-8°, lxviii-284 pp., fac-similés.

136. — * A. Hessel und M. Krebs. *Regesten der Bischöfe von Strassburg.* Band II, Lieferung III-IV. Innsbruck, Wagner, 1925-1926, in-4°, p. 177-406.

137. — * K. Rieder. *Regesta episcoporum Constantiensium.* Dritter Band, Schlusslieferung : Orts- Personen- und Sachregister Ibid., 1926, in-4°, p. 361-424.

Le recueil des chartes des églises et monastères d'Erfurt est publié sous les auspices de la Commission historique de la province de Saxe et de l'Anhalt, et continue cette belle série de cartulaires des *Geschichtsquellen der Provinz Sachsen.* Le cartulaire de la ville d'Erfurt de C. Berger (1889-1897) ne comprenait que les diplômes se rapportant à l'histoire politique de cette ville, aux hôpitaux et aux paroisses. Ceux des autres établissements n'y ont été admis que lorsqu'ils ont quelque rapport avec l'administration municipale ou que

des bourgeois d'Erfurt y sont nommés. De là d'énormes lacunes que M. Overmann a entrepris de combler. Le premier volume ne contient pas moins de 1500 numéros, publiés d'après une excellente méthode et avec le souci de ne point répéter inutilement ce que l'on trouve ailleurs. Lorsque l'original est conservé en bon état, les copies ont été négligées. Là où l'original manque, les variantes des copies n'ont été relevées que pour les noms propres ou lorsqu'elles affectent le sens. La bibliographie des précédents recueils de Regestes n'a pas été reprise dans son ensemble. Les documents rédigés d'après un formulaire fixe ont pu être abrégés, et l'auteur a pris pour règle de n'en extraire que ce qui a quelque importance, et avant tout les noms de personnes. Le système s'imposait. Pourquoi l'auteur n'a-t-il pas été fidèle à son programme pour une catégorie de lettres, dont il a été question ici plusieurs fois déjà? (*Anal. Boll.*, XLIV, 342-79 ; plus haut, pp. 96-123, 323-44). Il cite plusieurs lettres d'indulgence collectives, mais supprime ce qui en fait le véritable intérêt, la liste des évêques et les premiers mots de la formule (*Quoniam ut ait apostolus*, *Pia mater ecclesia*, etc.). Ainsi, n° 579 : dix évêques accordent des indulgences pour la chapelle de Saint-Georges à Erfurt en 1288 (Rome) ; n° 617 : quinze évêques, en 1289 (Rieti), *pro animabus domini Tagoperti quondam regis Francorum, fundatoris monasterii Montis Sancti Petri in Erphordia... dominorum Ruthardi, Henrici, Siffridi et Siffridi ac Wernheri episcoporum Maguntinorum, comitis Erwini de Glichen et aliorum advocatorum dicti monasterii* etc. ; n. 624 : neuf évêques, en 1289, pour le même monastère ; n. 636 : deux évêques, le 20 juin 1290 (Erfurt), pour la chapelle de Saint-Oswald à Linderbach ; n. 1325 : douze évêques, le 23 juillet 1327 (Avignon), pour l'église des Servites d'Erfurt (plus haut, p. 333). Le n. 715 mérite une mention spéciale. C'est une lettre d'indulgence de soixante évêques pour le monastère de Saint-Pierre. Le chiffre des évêques participants est tout à fait extraordinaire. Il atteint en moyenne la douzaine ; parfois c'est une vingtaine ; la trentaine est rarement dépassée. Le savant archiviste d'Erfurt devrait se décider à publier la pièce. Le n. 1101 nous intéresse à un autre titre. C'est un document du 11 octobre 1319, relatif à une donation de reliques par l'abbaye de Fulda : *de reliquiis beati Bonifacii, nostre ecclesie patroni, videlicet unam petiam coste corporis ipsius sancti Bonifacii, cuius petie quantitas ad longitudinem dimidii digiti se extendit, et de reliquiis aliorum nostrorum patronorum videlicet sanctorum Processi et Martiriani* (lisez : *Mar-*

tiniani), sancti Martini pape et martiris, sancti Steffani et de capite sancti Sebastiani. Les pièces que nous venons de citer sont loin d'être les plus importantes du recueil, on le devine assez, et ceux qui sont du métier savent ce qu'ils pourront y trouver. D'excellentes tables faciliteront beaucoup les recherches.

L'auteur du Cartulaire de la cathédrale de Winchester croit devoir justifier, en se référant au dictionnaire de Murray, le nom donné au registre dont il s'occupe. C'est en effet, tout comme les deux manuscrits du British Museum Add. 15350, 29436, provenant également de Winchester, un cartulaire dans le sens strict du mot, un recueil de chartes transcrites dans un registre. Le titre de l'ouvrage de M. Goodman donnerait l'idée d'une traduction anglaise d'un Chartularium Wintoniense. Ce n'est pas cela. Au lieu du texte, M. G. nous donne un regeste. Les pièces, au nombre de six cents environ, y compris celles de l'index des cahiers perdus, sont résumées en anglais. Les noms propres ont été soigneusement relevés et se trouvent dans la table. Dans l'introduction, l'auteur décrit le manuscrit et fait valoir l'importance des documents pour l'histoire générale d'Angleterre et pour celle du diocèse de Winchester, de la ville et de la cathédrale. On aurait pu souhaiter qu'il indiquât, avec plus de précision, les rapports qui existent entre son manuscrit et les deux cartulaires du British Museum.

Des Regestes des évêques de Strasbourg, dressés avec le soin que l'on sait (*Anal. Boll.*, XLIII, 306), nous recevons deux nouveaux fascicules comprenant les années 1260 à 1299. Plus de 900 pièces, se rapportant aux évêques Walther (1260-1262), Henri de Geroldseck (1263-1273), Conrad de Lichtenberg (1273-1299), y sont analysées avec une bibliographie qui a parfois la valeur d'un commentaire. L'évêque Conrad assista au concile de Wurzbourg de 1287, et accorda soit seul (n. 2194) soit en compagnie d'autres évêques (nn. 2191-93, 2195-99) des indulgences à divers établissements ecclésiastiques.

Le troisième volume des Regestes des évêques de Constance n'attendait plus que les tables pour être complet (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 444). Ces tables, comprenant les noms de lieux et de personnes, viennent de paraître. Il s'y ajoute une table des matières, très utile, que les auteurs de Regestes se dispensent le plus souvent de rédiger. On annonce que la préparation du tome IV est très avancée. C'est là une nouvelle qui sera bien accueillie de tous ceux qui ont manié le précieux recueil. H. D.

138. —* Hermann Aubin, Theodor Frings, Josef Müller. *Kulturströmungen und Kulturprovinzen in den Rheinlanden. Geschichte, Sprache, Volkskunde.* Bonn, L. Röhrscheid, 1926, in-8°, xii-232 pp., nombreuses cartes, plans.

139. — * Adolf Bach. *Die Siedlungsnamen des Taunusgebiets in ihrer Bedeutung für die Besiedlungsgeschichte.* Bonn, L. Röhrscheid, 1927, in-8°, xvi-250 pp., cartes (= *Rheinische Siedlungsgeschichte*, herausgegeben von F. Steinbach, Band I).

L'*Institut für geschichtliche Landeskunde der Rheinlande*, fondé à Bonn, et dont l'activité est remarquable, a confié à la maison Röhrscheid l'édition de ces deux ouvrages, qui par leur méthode et leurs recherches souvent fort spéciales échappent en majeure partie à notre compétence, mais dont les résultats doivent être accueillis avec gratitude par l'historien. Rien n'a été omis, d'ailleurs, pour lui rendre tangible par une profusion de cartes, de schémas, de tableaux d'ensemble fort originaux les conclusions qui dérivent d'enquêtes diverses faites dans le domaine de l'histoire, de la linguistique, de la toponymie, du folk-lore.

Comme l'excellent et très pratique *Geschichtlicher Handatlas der Rheinprovinz*, publié l'année dernière par le même Institut sous la signature de MM. Aubin et Niessen, le premier recueil d'études que nous signalons ci-dessus met particulièrement en lumière les réactions mutuelles, au cours des âges, du facteur historique et des facteurs naturels le long du Rhin. La civilisation qui en résulta, aux différentes époques, est analysée ainsi d'une manière technique, grâce à l'apport des disciplines respectives, par des spécialistes soucieux d'exactitude plus que d'effets littéraires. Les pages rédigées par M. Aubin intéressent, on le conçoit, plus particulièrement nos études, surtout les sections où il expose le rôle des facteurs historiques (races et territoires, Église et provinces ecclésiastiques, dynastes temporels et spirituels, etc.). La section *Volkskunde*, de M. Müller, nous fournit également des précisions et d'utiles remarques, par exemple sur les feux de la Saint-Martin et de la Saint-Jean, sur la fête des Trois-Rois, etc.

Nous ne sommes pas qualifiés pour dire si la nouvelle méthode statistique inaugurée par M. Bach dans l'étude de la toponymie du Taunus rencontrera d'emblée l'approbation unanime des techniciens ; mais il est sûr qu'avant même d'enregistrer les résultats qui leur sont ici fournis, linguistes, géographes et historiens profiteront largement d'une documentation si riche et si précise ainsi que des

échanges de vue auxquels l'ouvrage de M. B. ne peut manquer de donner l'occasion. En une matière hérissée de difficultés, l'effort vers le progrès est ici évident, grâce surtout au parti qui a été tiré de la morphologie des noms de lieux. Voici, au reste, les trois sections principales du volume : I. *Die Besiedelung des Taunusgebiets nach dem Zeugnis der Altertumskunde und der Geschichte;* II. *Uebersicht über die Siedlungsnamen;* III. *Die Siedlungsnamen als Zeugnisse für die Siedlungstätigkeit einzelner Perioden.* Nous n'avons relevé que quatre noms de lieux formés par un nom de saint : *Sente Peterseck* (p. 86), *St. Bartholomae* (p. 68), *St. Georgenklause* (p. 69), *St. Goarshausen* (p. 84). M. Coens.

140. — * *Schriften des Vereins für Schleswig-holsteinische Kirchengeschichte,* VIII. Band, 2. Heft : *Ansgarheft.* Kiel, Selbstverlag des Vereins, 1926, in-8°, p. 113-303.

141. — * Adam von Bremen. *Hamburgische Kirchengeschichte.* Nach der Ausgabe der *Scriptores rerum Germanicarum* in dritter Auflage unter Mitarbeit von Bernhard Schmeidler neubearbeitet von Sigfrid Steinberg. Leipzig, Dyksche Buchhandlung, 1926, in-8°, xxxvii-272 pp. (= *Die Geschichtschreiber der deutschen Vorzeit,* 44).

142. — * Ferdinand Hestermann. *Sankt Vizelin, Apostel der Holsten und Wagrier.* Dülmen i. Westf., A. Laumann, 1926, in-8°, 107 pp., illustrations.

C'est en 826 que S. Anschaire (à la manière anglo-saxonne nous disons Oscar) quitta, pour devenir l'Apôtre du Nord, son couvent des bords du Wéser, comme compagnon du roi de Danemark Harald qui venait de recevoir le baptême à Mayence. Pour fêter le 1100e anniversaire de cette date mémorable, la société d'histoire ecclésiastique de Kiel a publié un « Ansgarheft » rempli d'enseignements utiles. A le parcourir, le critique éprouve tout d'abord une joie de qualité bien rare : celle de voir à l'honneur, aux côtés de son héros, l'hagiographe qui l'a célébré. Rimbert reçoit ici comme son maître, un juste tribut d'hommages, et des historiens compétents s'appliquent à louer son œuvre, sans laquelle, il faut l'avouer, le saint évêque de Hambourg ne serait plus aujourd'hui pour nous qu'un grand nom glorieux. *Zur Würdigung von Rimberts «Vita Anskarii »,* tel est le titre, fort adéquat, de l'article de M. Levison (p. 163-85). Le savant professeur de Bonn s'y montre, comme toujours, soucieux de reconnaître la vraie valeur des documents dont aucune suspicion légitime ne vient ébranler le témoignage. Il s'est complu manifes-

tement à analyser, à contrôler, à décrire celui-ci et à mettre en évidence sa portée historique et psychologique : en dépit de quelques ombres et malgré les fâcheuses lacunes du biographe, un portrait s'en dégage, précis et vivant à souhait. La manière de travailler de Rimbert, ses dons de styliste et de narrateur, ses réminiscences littéraires ne sont pas moins mis en lumière. Parmi les biographes des missionnaires de la Germanie aux VIIIe-IXe siècles, M.L. distingue deux groupes : celui de Wessex, chez qui se fait sentir l'influence maniérée d'Aldhelm (Vies anciennes des SS. Boniface, Willibald et Wynnebald), et celui du Northumberland, plus près de la façon sobre et claire de Bède (Vies de S. Willibrord par Alcuin, de S. Liudger par Altfrid, de S. Willehad). C'est à ce dernier groupe qu'on rattachera Rimbert et la *Vita Anskarii*. Les emprunts, conscients ou inconscients, de l'hagiographe sont également énumérés ; même il en est un dont l'intérêt dépasse celui d'une simple remarque littéraire. Les passages disposés en colonnes parallèles par M. L. démontrent en effet que Rimbert a mis à profit la courte et assez insignifiante *Vita SS. Sixti et Sinicii*. La date de composition de cette légende (*BHL.* 7815) des saints rémois, dont Anschaire, comme le rapporte Adam de Brême, avait reçu des reliques et dont le culte s'était rapidement propagé sur les bords de l'Elbe et dans tout le nord de l'Allemagne, doit donc être ramenée à une antiquité plus haute qu'on ne l'avait cru jusqu'ici. Le même « Ansgarheft » contient encore, de M. Richard Haupt, une étude approfondie sur l'œuvre de Rimbert, avec traduction allemande, commentaire et tableau chronologique (p. 186-261). Du même auteur : *Ansgar und die Kunst namentlich die Baukunst* (p. 113-22). Rappelons à cette occasion les *Nachrichten über Wizelin*, Neue Folge, de M. Haupt (Preetz, 1916), et signalons son récent et si utile *Beitrag aus der Nordmark zur Patrozinienforschung*, qui vient de nous être envoyé. Les autres contributions sont signées de M. W. Lüdtke (*Die Verehrung des hl. Anschar*, p. 123-62), de MM. Rolfs et Ficker (*Ein Ablass für Welna vom Jahre 1432*, p. 262-70), de M. Jensen (*Memorienregister und Missale zu Heiligenstedten*, p. 271-95), et enfin de M. Scheel (*Rede zur Ansgarfeier im Dom zu Schleswig*, p. 296-301).

Sur l'historien et l'ethnographe Adam de Brême, un des hommes les plus savants de son temps, M. Schmeidler nous présente des remarques et des hypothèses nouvelles, intéressantes certes mais assez difficiles à suivre et à contrôler, dans l'avant-propos de la traduction allemande des *Gesta Hammaburgensis ecclesiae pontificum*,

qui paraît en troisième édition par les soins de M. S. Steinberg. Ainsi, c'est bien de Bamberg qu'Adam serait venu à Brême vers 1066, comme M. Schm. l'avait déjà conjecturé lorsqu'en 1917 il réédita les *Gesta*. M. St., dans la seconde partie de l'introduction, nous renseigne sobrement sur l'œuvre historique et géographique d'Adam, sur sa tradition manuscrite et sur ses sources. La version allemande a été refondue d'après la nouvelle édition de M. Schm. Une table onomastique et une carte complètent cet ouvrage, qui nous a fait reprendre en mains le livre important publié jadis par M. Schm. sous le titre : *Hamburg-Bremen und Nordost-Europa vom 9.-11. Jahrhundert* (Leipzig, 1918).

M. F. Hestermann a voulu écrire sur S. Vicelin (†1154), apôtre du Holstein, un opuscule destiné avant tout au peuple chrétien ; en effet, pas une citation, pas une note, pas une référence ne vient souligner le récit des faits, lequel se lit avec agrément. D'autre part, l'auteur promet (p. 5) que chaque opinion neuve qu'il énonce dans cette biographie, sera quelque jour étayée par lui d'arguments strictement scientifiques. Nous l'en croyons volontiers, mais on regrettera qu'il n'ait pas suivi un ordre inverse de publication ; peut-être aurait-il ainsi répondu à l'avance aux questions que les critiques ne manqueront pas de lui adresser, par exemple sur des points de chronologie où il s'écarte notablement du système adopté par Hauck et par le dernier éditeur de la *Chronica Slavorum* de Helmold, M. Schmeidler. Pour notre part, nous demanderions à l'auteur quelques précisions sur la date et les circonstances de l'ordination sacerdotale de Vicelin. Nul doute que, suivant Helmold (c. 46), le saint la reçut des mains de Norbert, archevêque de Magdebourg, donc après le mois de juillet 1126. Attendons la dissertation promise par M. H. M. Coens.

143. — * C. G. N. De Vooys. *Middelnederlandse Legenden en Exempelen. Bijdrage tot de kennis van de prozalitteratuur en het volksgeloof der middeleeuwen*. Herziene en vermeerderde uitgave. Groningen, J. B. Wolters, 1926, in-8°, xii-374 pp.

En 1900 M. De Vooys publia chez Nijhoff une dissertation doctorale fort remarquée ; on a loué ici même (XIX, 346), « la grande érudition et la netteté d'appréciation » dont l'auteur faisait preuve dès son coup d'essai. A la demande des éditeurs le livre a été refondu et il paraît sous un nouveau vêtement, par les soins de la maison Wolters, qui a consenti à imprimer un texte « en orthographe sim-

plifiée ». Il y a un quart de siècle, M.D.V. pouvait se plaindre — et il le fit longuement dans l'introduction de sa thèse — que la prose édifiante du moyen âge était traitée en Cendrillon par les critiques littéraires néerlandais. Ces doléances, alors pleinement justifiées, ne sont heureusement plus permises aujourd'hui, et sans doute l'auteur, qui a pu alléger d'autant son avant-propos, y est-il pour quelque chose. En tout cas son livre, qu'il n'a cessé d'annoter et d'enrichir depuis 1900, est un monument de science bien assimilée, clairement ordonnée et présentée.

Dans le Ier chapitre, l'examen porte sur les principaux recueils qui furent, après la tradition orale, des sources inépuisables d'*exempla* : le « Vaderboec », les Dialogues du pape Grégoire, l'*Exordium magnum ordinis Cisterciencis*, le *Dialogus* et les *Libri miraculorum* de Césaire d'Heisterbach, le « Biënboec », le *Speculum historiale* de Vincent de Beauvais, la Légende dorée, et autres. Il va de soi que les travaux de M. Van der Vet sur Thomas de Cantimpré, de M. Frenken sur Jacques de Vitry, la *Bibliotheca hagiographica latina*, etc. ont été judicieusement mis à profit dans cette édition. Le chapitre II étudie l'origine, le développement et la diffusion de la littérature des exemples ; l'auteur y reste, comme d'ailleurs dans tout son livre, au contact immédiat des textes, et en cite parfois, à l'appui de ses dires, de longs fragments inédits. Au cours des chapitres qui suivent et qui forment une contribution des plus intéressantes à l'étude du sentiment religieux au moyen âge, M. D. V. traite successivement de la Vierge (ch. III), de Jésus (ch. IV), du démon (ch. V), des Juifs (ch. VI), de l'Eucharistie (ch. VII), de la Pénitence (ch. VIII), des quatre fins dernières (ch. IX), comme thèmes des récits. Trois chapitres sont ensuite consacrés au genre allégorique (ch. X), à l'influence de la contemplation (ch. XI), aux visées moralisantes (ch. XII). Pour conclure, une brève esquisse sur la littérature des *exempla* après le moyen âge. M. COENS.

144. — * G. KENTENICH. *Die Genovefalegende. Ihre Entstehung und ihr ältester datierter Text.* Trier, J. Lintz, [1926], in-8°, VIII-52 pp., illustrations.

La pathétique histoire de Geneviève de Brabant, l'épouse fidèle du paladin Sigfrid persécutée par le méchant Golo, a fait couler déjà bien des larmes. Elle a exercé aussi la sagacité des folkloristes, soucieux d'éclaircir le mystère des origines de la célèbre légende et d'établir, si possible, quelles attaches de temps, de lieux et de per-

sonnes la relient à la réalité. On sait en effet que le poétique récit des malheurs de Geneviève se présente comme un « miracle de la Vierge » et doit expliquer la fondation, par un comte palatin, de la très antique chapelle de Frauenkirchen dans le Maiengau. M. Kentenich, le docte bibliothécaire de la ville de Trèves, qui connaît mieux que personne les antiquités et les traditions du pays qui s'étend autour de Münstermaifeld et d'Ochtendung, entre Rhin et Moselle, a été tenté par le sujet. Même après les travaux de Seuffert et de Brüll, on peut dire qu'il l'a renouvelé, et nous lui devons, outre une pénétrante analyse du thème légendaire, la première édition du récit latin rédigé en 1472 par le Carme Mathias Emyich, qui était un enfant de la région : *Incipit memorabile gestum de prodigiosa instauratione capellae in Frauwenkirchen in honorem gloriosissimae Dei genitricis virginis Mariae.* Ce texte (*BHL.* 5394) avait été signalé jadis par Sauerborn dans sa *Geschichte der Pfalzgräfin Genovefa* (Ratisbonne, 1856, p. VIII). On ne le trouve aujourd'hui que dans le manuscrit 1353 (num. loci 132) de Trèves (voir la description dans KENTENICH, *Beschreibendes Verzeichnis der Handschriften der Stadtbibliothek zu Trier*, VIII, 1914, p. 26, suiv.). A part son intérêt littéraire, il est assez important pour fournir la base à des recherches curieuses sur la donnée primitive de la légende, qui semble bien avoir été brodée sur la trame du vieux roman « de la reine (ou la fille du roi) de France et du maréchal infidèle ». On peut remarquer à ce propos qu'Emyich dit de son héroïne : *ex regio sanguine Franciae duxit originem, Brabantiae ducis filia.* Le *Galelo* félon des récits importés de France est devenu ici *Golo.* Retenons de plus, au point de vue de l'hagiographie, que le culte de S[te] Geneviève, patronne de Paris, paraît avoir été introduit dans le pays, à Andernach, dès le début du VII[e] siècle (p. 16).

Il nous faut en terminant, exprimer un léger regret : ni les paragraphes, ni les lignes du texte édité n'ont reçu de numérotation, ce qui rendra les citations fort incommodes. P. 35, à l'avant-dernière ligne, on amendera *sine Cerere et Libero friget ventus* en *sine C. et L. friget* *V e n u s.*

M. COENS.

145. — * F. BRITTAIN. *Saint Radegund Patroness of Jesus College Cambridge.* Cambridge, Bowes and Bowes, 1925, in-8°, VII-88 pp., illustré.

146. —* ID. *The Lyfe of Saynt Radegunde* edited from the copy

in Jesus College Library. Cambridge, University Press, 1926, in-8°, xxiii-55 pp., illustré.

L'auteur de ces deux élégants petits volumes rappelle que le collège de Cambridge, auquel il appartient, était primitivement le « collège de la Bienheureuse Vierge Marie, de Saint Jean l'Évangéliste et de la glorieuse vierge Ste Radegonde ». Le premier volume contient une esquisse de l'histoire de cette sainte et de son culte d'après les sources connues, avec une liste des différentes fêtes de la sainte, une messe propre, des litanies et une bonne bibliographie. Le second est une reproduction très exacte de la Vie de Ste Radegonde en vers anglais publiée par Richard Pynson, probablement entre 1508 et 1527. On n'en connaît que deux exemplaires, dont l'un est allé en Amérique, on ne sait où. Les ressemblances frappantes du poème avec la Vie de Ste Werburge du moine bénédictin Henry Bradshaw de Chester, permettent de l'attribuer au même auteur, qui doit l'avoir écrit aux environs de l'année 1500. Les mots difficiles sont expliqués en note et un astérisque indique ceux qui manquent au *New English Dictionary.* L'introduction de M. B. donne d'utiles renseignements sur le culte de Ste Radegonde en Angleterre. La mention de la sainte dans le martyrologe de Ricemarch (*Anal. Boll.*, XXXII, 399) n'est pas une preuve de culte pour le pays de Galles. Cet article n'est pas, en effet, une addition Galloise. Il a néanmoins son importance. Malgré le silence du manuscrit E, contre B, W, on peut affirmer que le nom de Radegonde n'est pas propre à la seconde édition du martyrologe. Le manuscrit de Dublin tout comme celui de Reichenau, qui concorde avec lui sur ce point, représente la première. H. D.

147. — * Adolphe Jacques Dickman. *Le rôle du surnaturel dans les chansons de geste.* Paris, Champion, 1926, in-8°, xii-209 pp.

L'auteur de cette thèse, présentée le 27 mai 1925 à l'université d'Iowa, a lu, la plume à la main, 56 chansons de geste, afin de relever les passages où il est question du surnaturel et de dégager ensuite quelques conclusions générales sur le rôle du surnaturel dans cette littérature. Voici comment il a mis en œuvre le résultat de ses lectures. Après avoir défini ce qu'il entend par surnaturel et l'avoir distingué du merveilleux — que d'ailleurs il n'exclut pas de son enquête — l'auteur résume les 56 chansons de geste. Il passe ensuite en revue tous les faits qui intéressent l'objet de son étude et les répartit en deux catégories : éléments d'ordre

surnaturel, éléments merveilleux. La dernière partie du livre contient un répertoire où M. D. a groupé quelques passages des chansons de geste, se rapportant à un même fait merveilleux ou surnaturel.

M. D. a plutôt réuni des matériaux qu'élaboré une synthèse, et son livre devrait être remis sur le métier. On regrette que l'auteur n'ait pas tiré un meilleur parti des faits qu'il a rassemblés et qu'il n'ait pas poussé plus loin son travail de dépouillement. Pourquoi s'inspirant, par exemple, du recueil d'E. Langlois, *Table des noms propres de toute nature compris dans les Chansons de geste imprimées*, n'a-t-il pas donné un répertoire complet et méthodique de tous les passages relatifs à tel ou tel phénomène surnaturel ou merveilleux? C'est à peine s'il a effleuré des questions aussi importantes que celle-ci, signalée jadis par M. Bédier : pourquoi, dans les chansons de geste, le surnaturel chrétien a-t-il si vite fait place au merveilleux de féérie, et pourquoi l'épique a-t-il évolué si vite vers le romanesque?

Il y aurait aussi plusieurs critiques de détail à formuler, spécialement par rapport à la propriété des termes. Ce qui surprend surtout, c'est de constater qu'un auteur qui étudie ex professo le rôle du surnaturel soit si peu au courant des choses religieuses. Qu'on en juge plutôt : « La communion est un rite solennel... C'était évidemment une habitude que l'on avait à certaines époques et plus spécialement à Pâques » (p. 148). Cet « *évidemment* » est savoureux. Et l'auteur trouve bon d'éclairer ses lecteurs par cette note : « Cette coutume (de la communion) n'a point disparu, non plusque la coutume de communion avant la mort, parmi les catholiques fervents et même ceux qui le sont moins. » B. DE GAIFFIER.

148.—*Antoine THOMAS. *La Chanson de Sainte Foi d'Agen*. Poème provençal du XIe siècle, édité d'après le manuscrit de Leide, avec fac-similé, traduction, notes et glossaire. Paris, Champion, 1925, in-12, XXXVIII-88 pp. (=*Les classiques français du moyen âge*, 45).

149. — * Ernest HOEPFFNER et Prosper ALFARIC. *La Chanson de sainte Foy*. Paris, Les Belles Lettres, 1926, 2 vol. in-8°, VIII-376 et VI-206 pp. (= *Publications de la Faculté des Lettres de l' Université de Strasbourg*, 32 et 33).

150. — * LÉOPOLD DE CHÉRANCÉ. *Sainte Foy, vierge et martyre d'Agen* (*303*). Angers, Société française d'imprimerie et de publicité, 1924, in-8°, 32 pp., illustré (= *Collection Jeanne-d'Arc*, 1).

Dans le monde des romanistes, ce fut un événement lorsqu'en 1901, M. Leite de Vasconcellos découvrit à Leide le texte provençal de la Chanson de Ste Foi, texte que Claude Fauchet (1530-1601) avait eu entre les mains et dont il avait publié deux strophes (II et III) dans son *Recueil de l'origine de la langue et poésie française*, paru en 1581. A la suite d'une indication erronée dans le sommaire du manuscrit, le texte tomba dans l'oubli. Un des propriétaires du manuscrit, trompé par une note transcrite au bas d'un folio, écrivit sur le dos de la reliure : *De monstris et belluis* et *Les obres del Auzias March*, titres qui furent ensuite reproduits dans le catalogue de la bibliothèque de Leide. M. Leite de Vasconcellos, en dépouillant les manuscrits portugais et espagnols, conservés à Leide, s'aperçut de l'erreur et put annoncer qu'il avait retrouvé le précieux document, qu'il édita lui-même dans *Romania* (1902), p. 177-200. Cette édition eut, comme on le devine, un grand retentissement et les revues de philologie romane consacrèrent plusieurs études à ce vénérable témoin de la langue d'oc. Tout récemment M. A. Thomas, à la requête de M. Leite de Vasconcellos, se chargea d'en donner une édition définitive dans la collection des *Classiques français du moyen âge*. Il le fit avec le soin et l'exactitude d'un philologue consommé. Au moment où son livre allait sortir des presses, M. Thomas apprit que MM. Hoepffner et Alfaric étaient sur le point de republier la chanson de Ste Foi et que leur travail était déjà fort avancé. En effet, quelques mois ne s'étaient pas écoulés, que paraissaient, dans la collection de la faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, deux gros volumes, consacrés tout entiers à la chanson provençale. Toutefois, il ne faudrait pas croire qu'ils fassent double emploi avec l'œuvre de M. Thomas, qui ne pouvait, vu le caractère de la collection des *Classiques français du moyen âge*, donner à son travail les développements que MM. Hoepffner et Alfaric jugèrent utile de donner au leur. Ces derniers ont voulu faire « une étude exhaustive » (p. VI). M. Hoepffner, dans le premier volume, étudie la Chanson au point de vue philologique : Ie partie : Étude paléographique ; IIe partie : Étude linguistique ; IIIe partie : Étude littéraire. Vient ensuite l'édition critique du texte provençal avec un commentaire et un glossaire. M. Alfaric, après une longue introduction, où sont traitées les questions relatives à la patrie, la date, les sources, l'auteur et la destination de la Chanson, publie la traduction française du texte provençal, accompagnée d'un commentaire historique fort abondant. Deux résultats importants semblent acquis :

la Chanson de S[te] Foi date du deuxième tiers du XI[e] siècle ; elle a vu le jour dans la région qui correspond aux départements actuels de l'Aude et des Basses-Pyrenées. « En définitive, écrit M. Thomas, c'est dans l'Aude, région de Narbonne, que je place la patrie de l'auteur de *la Chanson de sainte Foi.* Mais je le fais, bien entendu, sous toutes réserves » (p. XXXVIII). M. Hoepffner, s'appuyant comme M. Thomas sur des phénomènes linguistiques, arrive à la même localisation (p. 208). M. Alfaric croit pouvoir préciser et propose l'abbaye de Saint-Michel de Cuxa. Voici son argument principal. Dans la Chanson de S[te] Foi apparaissent les noms de quelques saints. Or, dans un catalogue de reliques, rédigé en 1040 à Saint-Michel de Cuxa, les noms de ces saints se retrouvent. Cet argument est faible, car les catalogues de reliques qui nous ont été conservés prouvent que les mêmes noms de saints apparaissent dans les monastères d'une même région. D'ailleurs M. A. évite d'être trop catégorique et après avoir proposé Saint-Michel de Cuxa comme lieu de composition, il ajoute : « Cette hypothèse est loin de s'imposer. Mais elle offre une certaine probablité qui vaut la peine d'être notée » (t. II, p. 16). Bref, jusqu'à preuve du contraire, arrêtons-nous à ces conclusions : la Chanson est du deuxième tiers du XI[e] siècle et a été composée dans la région de Narbonne.

Au cours du récit, l'auteur du poème se réfère à des sources qui n'ont pas encore été toutes identifiées. M. A. a repris l'examen de la question et a pu relever de nouveaux parallèles avec les textes latins de la Passion. La seconde partie de la Chanson raconte la mort de Dioclétien et de Maximien. Jusqu'ici on admettait que le Bréviaire d'Eutrope avait servi de modèle à notre poète. M. A. pense qu'il s'est inspiré du *De mortibus persecutorum* de Lactance. Aucun emprunt direct n'est manifeste, et après avoir vérifié les parallélismes, cités par M. A., nous ne sommes pas convaincu. Il nous paraît beaucoup plus vraisemblable que l'auteur du poème a traduit un texte hagiographique dans lequel la narration fort enchevêtrée du *De mortibus persecutorum* était réduite à quelques épisodes simples. Rien d'étonnant non plus que la Chanson de S[te] Foi se termine par le récit de la mort des persécuteurs et que ces persécuteurs soient Dioclétien et Maximien. Nombreuses sont les Passions qui racontent la fin tragique des persécuteurs (voir H. Delehaye, *Les Passions des martyrs et les genres littéraires*, p. 301 et suiv.) ; et des persécutions, celle qui eut lieu sous les empereurs Dioclétien et Maximien, laissa un souvenir durable dans la littérature hagiographique.

Pour le détail des commentaires soit historique soit philologique, les remarques de MM. Hoepffner et Alfaric concordent en général avec celles de M. Thomas. M. Hoepffner a rassemblé, dans l'appendice du premier volume, les différences d'ordre philologique ou paléographique que la confrontation du texte établi par M. Thomas avec le sien lui a révélées. Notons-en une plus importante. Au vers 459, M. Th. lit : *Peior forun q'Aicinonaus*, donnant ainsi à *Aicinonaus* la valeur d'un nom propre ; M. Hoepffner : *Peior forun q'aici non aus* «ils furent pires que vous n'entendez ici». Dans le commentaire historique de M. Alfaric nous signalerons les points suivants : vers 401 : *Autor vos en trag saint Daunis*. M. Th. croit qu'il s'agit de l'épisode de la légende de saint Denis évêque de Paris, où l'on voit le martyr décapité porter sa tête dans ses mains (p. 61). M. Alfaric, avec raison, nous semble-t-il, retient l'opinion de G. Paris et y reconnaît une allusion à un passage du traité sur la Hiérarchie céleste du pseudo-Denis (t. II, p. 141). Les explications que M. Alfaric apporte pour les vers énigmatiques :

> Cest desfeirun Castel Emaus
> E czo qe fez saintz Nicolaus (vv. 460-461)

sont intéressantes mais ne résolvent pas la difficulté.

M. A., à la fin du second volume, republie deux Passions latines (*BHL*. 2930 et 2938). Il se contente de reproduire le texte des *Acta Sanctorum;* toutefois pour le premier document, il a collationné le manuscrit de Sélestat et annoté les variantes. Notons que *manuscriptum Grimbergense* doit se traduire par manuscrit de Grimberghen (près Bruxelles), et non Grimbert. Quant au document unique, d'après lequel est édité le second texte, il ne se trouve pas dans la bibliothèque des Bollandistes, mais à la bibliothèque Royale de Bruxelles, dans la série intitulée *Collectanea Bollandiana*, voir Van den Gheyn, t. V, p. 493, n° 3492 (8915-16). Ce manuscrit est une copie faite au XVII[e] siècle, non d'après un manuscrit de Brême comme l'affirme le P. Van Hecke, mais d'après un manuscrit de Braisne-sur-Vesle, au diocèse de Soissons. *Ex 4 codice Branensi;* lit-on en tête du feuillet 41. Cette copie est due à Nicolas Belfort, chanoine de Saint-Jean des Vignes à Soissons, qui a fait d'autres transcriptions de manuscrits provenant de l'abbaye de Braisne. M. Alfaric a essayé de corriger sur quelques points le texte du P. Van Hecke. Parmi ces corrections, le manuscrit de Bruxelles donne raison à M. Alfaric pour le vers 44 : c'est bien *refert* qu'il faut lire et non *refil;*

de même vers 212 : *dilacerat* et non *dilaniat*. Ailleurs, ni la correction de M. Alfaric ni le texte du P. Van Hecke ne sont conformes au manuscrit. Au vers 157 : *Imitando* et non *mutando, servando* ; vers 272 : *pie* et non *ipsi, in prece*. Et d'autres variantes seraient encore à relever.

Mais, au lieu de rééditer ces textes, nous croyons que M. Alfaric eût fait œuvre plus utile en plaçant en regard du texte provençal le passage latin correspondant, permettant ainsi au lecteur de vérifier immédiatement l'emprunt. Le plan adopté par M. A. ne nous paraît pas non plus heureux ; les mêmes remarques sont répétées jusqu'à trois fois: dans l'introduction, dans le commentaire historique et parfois dans le commentaire philologique de M. Hoepffner.

Avant de publier ce long mémoire sur S[te] Foi, M. A. en avait déjà tiré le sujet de deux articles : *La Chanson de sainte Foy et les Croisades ; La Chanson de Roland et la Chanson de sainte Foy*, dans les *Procès-verbaux des séances de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron* (1924, pp. 192-204, 214-217). Nous n'avons pu les lire, mais sans doute sont-ils reproduits en substance dans l'introduction. Nous regrettons aussi de n'avoir pas eu sous la main les articles que M. l'abbé A. Fabre publie sur S[te] Foi dans la *Revue historique du Rouergue*. Quant à la brochure du P. Léopold de Chérancé, signalée plus haut, c'est un petit livret destiné à faire connaître aux fidèles la Vie de la sainte. B. DE GAIFFIER.

151. — * A. J. MACDONALD. *Lanfranc. A Study of his Life, Work and Writing*. Oxford, University Press, 1926, in-8°, VIII-307 pp.

Bien que Lanfranc ait été honoré comme bienheureux et figure à ce titre dans les *Acta SS.* (Mai, VI, 832), ce n'est pas une Vie de saint que M. Macdonald a entendu écrire, mais une biographie de cet homme célèbre, tour à tour juriste, théologien, controversiste, moine, abbé, archevêque de Cantorbéry. C'est un sujet fort vaste, et l'auteur qui a voulu faire connaître au public — aucune monographie ne lui avait été consacrée jusqu'ici — le grand évêque qui fut l'ami et le conseiller de Guillaume le Conquérant, a réussi à faire tenir dans un nombre de pages relativement restreint le résultat d'une étude très sérieuse des nombreux documents qui éclairent la vie de son héros. Après un court chapitre sur la période italienne de son existence, il le suit à Avranches, au Bec, à Caen et assiste en passant à la dispute avec Béranger. Le traité de Lanfranc *De Corpore et Sanguine Domini* aurait été rédigé durant les années

1059-1062. Le texte que nous lisons dans ses œuvres et qui suppose le concile Romain de 1079, serait une édition remaniée. Béranger, dans son *De sacra Coena,* ne réplique pas à celle-ci mais à la première. La carrière épiscopale de Lanfranc occupe naturellement la place principale. M. M. traite à part l'épisode des revendications de primauté contre York, le mouvement de réforme par les conciles, l'organisation diocésaine, le renouveau de la vie monastique, et un chapitre entier nous en montre les résultats à Christ Church de Cantorbéry. Lanfranc ne cessa jamais ses relations avec son ancienne abbaye du Bec, et nous le voyons en rapports suivis avec son disciple Anselme, qui devait devenir son successeur. Son influence s'étendait bien au delà des limites de sa juridiction. En Irlande, en Écosse, en Normandie, son prestige est incontesté. Comme de juste, la collaboration de l'archevêque avec le conquérant, et l'appui que trouva en lui le pape Grégoire VII pour établir ses réformes sont mis en évidence par le biographe.

Certaines questions spécialement réservées aux érudits sont discutées dans les appendices, notamment celle que M. H. Boehmer a soulevée, il y a quelques années (voir *Anal.Boll.*, XXIII, 371-72), à propos des privilèges pontificaux produits par Lanfranc au concile de Winchester, en 1072, pour établir la suprématie de Cantorbéry sur York. Des neuf lettres dont il s'agit, cinq sont forgées de toutes pièces, trois falsifiées en partie, une seule est authentique. D'après M. Boehmer, Lanfranc serait l'auteur des faux. Tel n'est pas l'avis de M. M., qui en endosse la responsabilité à Eadmer. C'est là une conclusion qui mérite d'être enregistrée. Dans un autre appendice, M. M. s'occupe de certains ouvrages attribués à Lanfranc sans raison suffisante.

H. D.

152. — * J. H. Holwerda. *De kerk te Egmond.* Extrait de *Oudheidkundige Mededeelingen uit 's Rijksmuseum van Oudheden te Leiden*. Nieuwe reeks, t. V², 1924, p. 59-67, 2 planches.

On ne résiste pas au témoignage obscur mais palpable que révèle parfois un intelligent et décisif coup de pioche. Aux historiens qui, comme M. Gosses, niaient catégoriquement l'existence, à Egmond, d'une antique église, attestée dans une charte de l'année 922 (donation de Charles le Simple à Thierry, qui devint comte de Hollande : *dari Cuidam fideli nostro nomine Theodorico..., ecclesiam videlicet Ekmunde*) et par le biographe de S. Adalbert (*supra quod construentes ecclesiam*), M. Holwerda, en creusant la terre, a opposé

l'argument sans réplique, à savoir les assises de pierre qui supportèrent l'édifice. Sur cette heureuse découverte, faite près de l'« Albertusputje », à un kilomètre environ de l'abbaye d'Egmond, le distingué directeur du musée archéologique de Leide s'était déjà expliqué dans les *Mededeelingen* qu'il publie : *Egmond* (N.R., t. I, 1920, p. LXVII-LXXVI) et *De Franken in Nederland* (t.V[1],1924, p.xxx et suiv.). Il en résultait que, sur le lieu même de la première sépulture de S. Adalbert, une église a été élevée dès le VIIIe siècle. Dans l'article que nous annonçons, M. H. donne sur ces fouilles d'Egmond un rapport plus complet et, pour réduire les résistances de M. Gosses, des preuves vraiment péremptoires.

M. COENS.

153. — * Vincenzo Eduardo GASDÌA. *Sant' Alessandro « della Croce », ossia la parrochia dei Tasso in Bergamo.* Bergamo, A. Savoldi, 1924, in-4°, XII-169 pp., nombreuses illustrations.

Monographie très abondante d'une grande paroisse, par un auteur qui a tenu à ne rien omettre de ce qui peut intéresser ses concitoyens. Les archives locales ont été largement mises à profit ; les œuvres d'art sont décrites et souvent reproduites par la photographie. Dans l'appendice intitulé «Documenti e curiosità» nous ne nous arrêterons pas au règlement de la sonnerie des cloches, mais plutôt aux « Notizie delle reliquie e del culto di santa Maria romana martire ». Les reliques ont été extraites en 1610 du cimetière de Calliste, avec d'autres « ex quibusdam sepulturis in eo existentibus clausis et apertis cum nomine cuiuslibet ac signo martyrii, videlicet palmarum in eisdem sepulturis impressis. » On voit à quelle catégorie de martyrs appartenait cette sainte Marie romaine. A remarquer, p. 50-51, le sarcophage qui serait celui de S. Narnus, le problématique évêque de Bergame (*Acta SS.*, Aug. t.VI, p. 8). Il est vide et ne porte aucune inscription. P. 77, est reproduit un tableau intéressant, représentant une scène que les peintres ont rarement traitée : la communion miraculeuse de S. Stanislas Kostka.

H. D.

154. — * M. HARTIG. *Das Benediktiner-Reichsstift Sankt Ulrich und Afra in Augsburg (1012-1802).* Augsburg, Benno Filser, 1923, in-8°, 128 pp., illustrations (= *Germania sacra.* Série B : *Germania sacra regularis.* I. *Die Abteien und Canonien.* A. *Die Benediktiner-Klöster*).

Beaucoup de choses en peu de pages sur un des lieux de culte les plus vénérables de la Bavière.

Pergis ad Augustam quo Virdo et Licca fluentant;
Illic ossa sacrae venerabere martyris Afrae

chantait déjà au VIe siècle le poète Fortunat (*Vita S. Martini*, IV, 642-43). Et c'est là aussi, qu'en 973, le corps de l'évêque S. Ulrich trouva la sépulture.

Au lecteur d'animer par le sens esthétique et par la piété ces pages fort denses, mais bien sèches, où le point de vue documentaire prévaut. Il est juste de dire que l'auteur a dû suivre des consignes sévères dictées par le plan et le format de la nouvelle collection (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 159). La première partie de l'ouvrage contient une esquisse historique du monument, la deuxième, l'étude architectonique, une troisième, des listes bio-bibliographiques, l'épigraphie funéraire et des illustrations. Celles-ci sont nombreuses et fort soignées. Bref, un excellent guide, mais qu'il faut savoir quitter, une fois au courant, avant d'entrer dans le sanctuaire.

M. COENS.

155. — * Carl WILKES. *Die Zisterzienserabtei Himmerode im 12. und 13. Jahrhundert.* Münster i. W., Aschendorff, 1924, in-8°, XVI-192 pp. (= *Beiträge zur Geschichte des alten Mönchtums und des Benediktinerordens*, 12).

L'étude de M. Wilkes sur Himmerode (dans l'Eifel, au diocèse de Trèves) avait été entreprise jadis comme thèse de doctorat à l'Université de Bonn, sous la direction éclairée de M. Levison. Le travail se poursuivait lorsque, en mai 1920, les Cisterciens réformés rentrèrent, pour la restaurer, dans l'antique abbaye longtemps déserte. La première partie de la dissertation de M. W. parut à part (Bonn, Rhenania-Druckerei, 1922) ; peu de mois après, le 15 octobre de la même année, Himmerode ressuscitait officiellement. Un bref du pape Pie XI (16 novembre 1923) consacra la nouvelle fondation.

Complétée aujourd'hui, la thèse de M.W., d'un intérêt si actuel, a pris après divers retards la forme d'un livre, celui où chacun pourra lire l'histoire scientifiquement documentée des origines du monastère rhénan. Si les bâtiments en ruines de l'ancien Himmerode ont, pendant un siècle, servi de carrière, ouverte à tout venant, ses riches archives par contre avaient été heureusement

transférées presque en bloc, lors de la sécularisation de 1802, à Coblence, où elles se trouvent encore aujourd'hui. En majeure partie elles ont été soit publiées soit du moins dépouillées dans les répertoires bien connus de Beyer, de Goerz, de Lager. C'est ainsi que M. W. a pu tirer parti de quelque 900 actes ou regestes, sans parler des sources littéraires. Parmi celles-ci nous relèverons surtout la *Vita Davidis monachi* (*BHL.* 2106), publiée en 1641 par Heesius dans son *Manipulus rerum memorabilium claustri Hemmenrodensis.* Ce moine David, Florentin d'origine, fut un des premiers religieux envoyés à Himmerode par S. Bernard ; il mourut à l'abbaye le 11 décembre 1179, et fut d'abord inhumé dans la salle capitulaire, *ubi tantum abbates solent sepeliri.* L'élévation de ses reliques eut lieu le 15 avril 1204. Le problème de l'origine de la *Vita Davidis* n'est pas encore élucidé. Selon M. Levison (*Neues Archiv,* XXIX, 259-60), d'accord sur ce point avec P. Scheffer-Boichorst contre Lamprecht, la Vie a servi de source à Césaire d'Heisterbach dans son *Dialogus miraculorum.* Le critique des *Monumenta Germaniae* la date des débuts du XIIIe siècle (Scr. rer. merov., t. VII, pp. 112 et 147) et signale des emprunts littéraires faits par l'auteur à Egbert, biographe de S. Willibrord (*BHL.* 8939b), et à la Vie de S. Gengulphe (*BHL.* 3328). Tout en laissant la question ouverte, M. W. propose un nouvel argument (p. 4-5) pour infirmer l'opinion de Lamprecht et insinue en passant que Césaire et l'auteur de la *Vita Davidis* ont pu aussi puiser à une source commune. Mais c'est là une suggestion qu'on ne peut accueillir sans preuves. L'un et l'autre texte ont, au reste, une réelle valeur documentaire pour l'histoire ancienne d'Himmerode. La *Vita Caroli ab. Villariensis* (*BHL.* 1619) fournit aussi des données intéressantes. Ce moine fit son noviciat et sa profession à Himmerode, émigra ensuite à l'abbaye filiale d'Heisterbach, d'où il fut appelé à régir Villers-en-Brabant (cf. É. de Moreau, *L'abbaye de Villers,* Bruxelles, 1909, p. 40-50) ; il revint à Himmerode en 1209, après avoir librement abdiqué sa charge, et mourut avant 1215.

Comme les excellentes monographies de H. Pauen sur Heisterbach et de G. Kühn sur Grand-Saint-Martin de Cologne, parues dans la même collection (n°s 4 et 5), l'ouvrage de M. W. sur Himmerode nous renseigne d'une manière particulièrement complète et précise sur le développement économique du monastère, sur les organismes chargés de l'administrer et sur l'exploitation de ses terres en divers districts. On peut dire que, pour la période étu-

diée, l'auteur a vraiment épuisé la matière et qu'on peut s'en rapporter à lui. M. COENS.

156. — * Léon VAN DER ESSEN. *Notre-Dame de Saint-Pierre* (*Louvain*), « *Siège de la Sagesse* » (*1129-1927*). Louvain, J. Peeters, 1927, in-8°, 140 pp., illustrations.

L'Université de Louvain vient de célébrer avec une pompe grandiose le V[e] centenaire de sa naissance. Au cours des solennités jubilaires le Cardinal Van Roey, successeur du Cardinal Mercier sur le siège métropolitain de Malines, a couronné au nom du pape Pie XI la statue miraculeuse de Notre-Dame de Saint-Pierre, invoquée sous le nom de « Sedes Sapientiae ». Cet événement nous a fait reprendre en main le petit ouvrage, aujourd'hui bien rare, que Bernard Heymbach, « in universitate Lovaniensi historiarum professor publicus et ordinarius », publia en 1665 à Louvain, chez Cyprien Coenesteen, sous le titre : *Diva Lovaniensis, seu mira beneficia a Dei parente Lovanii ad aram sibi sacram in aede D. Petri mortalibus impetrata, libri tres.* Mais cet opuscule est surtout un recueil de miracles ; les données historiques sur les origines et le développement de la dévotion y sont rares et dérivent uniquement de la *Brabantia Mariana tripartita*, publiée par Wichmans une trentaine d'années auparavant. La plaquette consacrée en 1757 par le pléban de Saint-Pierre, Van der Buecken, à la madone de son église, est déjà plus riche en renseignements, mais ne faisait qu'aviver notre désir d'en savoir davantage. Or, voici que le docte et dévoué professeur d'histoire à l'université, M. Léon Van der Essen, reprenant la tâche de son lointain prédécesseur Heymbach, nous offre aujourd'hui une monographie construite avec méthode sur une base d'archives entièrement neuve, et dont la lecture est pleine à la fois de saveur et de piété.

Attachantes surtout par l'authenticité de l'infime détail puisé dans les archives capitulaires de Saint-Pierre, dans les comptes communaux de Louvain, dans les « registres aux résolutions du magistrat » et ailleurs, ces pages, où revit le passé, sont de celles qu'on ne résume pas ; il faudrait tout transcrire. La statue actuelle de la « Sedes Sapientiae » date du XV[e] siècle ; on la trouve mentionnée dans les comptes de la ville en 1442 comme une œuvre récente (*van nuws gemaect*) remplaçant l'antique Vierge romane du XII[e] siècle (*doude beelt*). Elle fut sculptée par Nicolas De Bruyn et polychromée par le peintre Roelof van Velp, très probablement à l'occasion des tra-

vaux de reconstruction et d'embellissement de l'église, où la statuette primitive allait paraître désormais trop petite. Aujourd'hui encore, même après la restauration un peu radicale que le sculpteur Goyers lui fit subir en 1842, l'image a conservé l'allure hiératique, à peine adoucie, d'une Vierge romane. Il paraît certain que De Bruyn, en 1442, s'inspira du modèle existant. Celui-ci proviendrait de l'abbaye de Parc et aurait été donné au chapitre de Saint-Pierre par les Prémontrés, dans le courant du XIIe siècle, en 1129, comme M. V. croit pouvoir le suggérer. Les témoignages de vénération des peuples et de leurs princes envers la « statue miraculeuse » remplissent le livre de détails pittoresques et touchants. On se demande comment des écrivains ont pu confondre parfois la célèbre « Sedes Sapientiae » avec une autre madone de Saint-Pierre : Notre-Dame de Consolation ou Notre-Dame sous la Tour (*Sancta Maria sub Turri, Parva Domina, B. Maria boni successi*). Cette statuette gothique, qui avait été restaurée il y a vingt ans à peine et débarrassée de son ample vertugadin espagnol, a péri, hélas, dans l'incendie de 1914. M. V. nous parle ensuite du *Register-boeck der mirakelen*, de la confrérie de Notre-Dame, de sa messe et de son office, de son rôle dans l'histoire militaire et civile de Louvain, de son titre de patronne de l'université.

Un détail, en terminant, que nous ne pouvons négliger : le gros cabochon qui sert de fermoir au manteau de la « Sedes Sapientiae » constitue un reliquaire des Onze mille vierges de Cologne avec l'inscription : *van den - ellef du - sentech - mech - den*. Des documents du XVe et du XVIe siècle signalent au reste, un autel de Ste Ursule ou des Onze mille vierges, sous le jubé, près de la porte du chœur, à la place même qu'occupa longtemps la glorieuse image de Marie, avant d'être placée dans le transept nord de l'édifice.

M. Coens.

157. — * *Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, herausgegeben vom Wissenschaftlichen Institut der Elsass-Lothringer im Reich an der Universität Frankfurt a.M. Tomes V et VI. Berlin, W. de Gruyter, 1926, 1927, 2 vol. in-4°, 263 et 303 pp., illustrations.

158. — * *Archiv für elsässische Kirchengeschichte*. Im Auftrage der Gesellschaft für elsässische Kirchengeschichte herausgegeben von Joseph Brauner, Diözesan-Archivar zu Strassburg. Erster Jahrgang, Bonn, L. Röhrscheid, 1926, in-4°, xi-448 pp., illustrations.

Nous n'avons pas à définir, dans le cadre du présent *Bulletin*,

l'orientation générale des articles réunis par les éditeurs de l'*Elsass-Lothringisches Jahrbuch*, dont voici déjà les Ve et VIe volumes. On remarquera sans peine que l'histoire ancienne n'est pas à l'avant-plan de leurs préoccupations. Le premier travail du t. V, pourtant, par son titre : *Der Entwicklungsgang der Kirche am Rhein* (p. 1-16), et par le nom de son auteur, M. Hans von Schubert, touche à nos études. Mais il s'agit ici d'un discours de circonstance, un « Festvortrag », non d'une dissertation critique, et la virtuosité de l'auteur y brille pour le moins autant que la science de l'historien. Le mémoire le plus utile et le plus originalement documenté est celui de M. Aloys Schulte, dans le t.VI : *Aus dem Leben des Strassburger Domkapitels, 1150-1332* (p. 1-46). C'est une contribution nouvelle au sujet traité par l'auteur dans son beau livre *Der Adel und die deutsche Kirche im Mittelalter* (Stuttgart, 1910 ; une seconde édition a paru en 1922). Citons encore, dans le t. V : *Das Elsass als politisch-deutsches Binnenland* (p. 17-32) par M. Albert Brackmann ; *Geschichtschreibung im Staufischen Elsass* (p. 33-50) par M. Justus Hashagen ; *Zur Baugeschichte des Metzer Domes* (p. 69-80) par M. Fritz Grimme. Dans le t. VI : *Beiträge zur elsässischen Siedlungsgeschichte und Ortsnamenkunde* (p. 76-115) par M. F. Langenbeck ; *Der Anteil des rechtsrheinischen Deutschland am Kultur- und Geistesleben Elsass-Lothringens* (p. 116-35) par M. Paul Wentzcke ; *Der Theoderich-Bau des Metzer Domes und sein Umbau im 13. Jahrhundert* (p. 148-76) par M. J. E. Weis ; *Zur Baugeschichte der Leutkirche St. Niklaus in Strassburg* (p. 177-93) par M. Rudolf Schwarz. Et n'oublions pas de signaler la *Bibliographie* d'Alsace-Lorraine pour les années 1924 (t. V, p. 210-37) et 1925 (t. VI, p. 241-65), méthodiquement classée par M. Wilhelm Poewe.

Le 20 avril 1926 il s'est fondé à Strasbourg une Société pour l'étude de l'histoire ecclésiastique d'Alsace ; elle publie, sous la direction de l'archiviste diocésain, M. l'abbé Brauner, un *Archiv* annuel. Le premier tome, très compact et bien illustré, a paru chez L. Röhrscheid à Bonn, en juillet dernier. Il contient des *Abhandlungen* (p. 1-393), des *Kleine Beiträge* (p. 394-414), des notices nécrologiques, des comptes rendus d'ouvrages et un répertoire systématique des travaux récents sur l'Église d'Alsace. Parmi les articles dont l'objet nous intéresse davantage, nous citerons : *Die wirtschaftliche und territoriale Entwicklung der ehemaligen Cisterzienser-Abtei Neuburg im Hl. Forst bis zum 15. Jahrhundert*, par Lu-

cien Pfleger (p. 1-48) ; du même : une brève notice *Zum Odilienkult in Süd- und West-Deutschland* (p. 394-95), et sur *Jakob Wimpfeling und das Strassburger Brevier von 1511* (p. 396-97), où nous relevons quelques lignes sur S. Amand de Strasbourg. L'éditeur du recueil y publie un travail sur *Der Dritte Orden des hl. Franziskus im Elsass im 18. Jahrhundert* (p. 277-94), ainsi que des notices sur *Die St. Dionysiuskapelle bei Wolxheim* (p. 397-400) et *Die St. Amanduskapellen in Sulzbad* (p. 407-409). Il y a, en outre, des articles de Nicolas Paulus, de Joseph Gass, de René Friedel, de Médard Barth, d'Aloys Kieffer, etc., et une longue étude, abondamment illustrée, de Franz Stœhr sur un des plus curieux monuments de la cathédrale de Strasbourg : *Der Engelspfeiler und sein Meister* (p. 327-93). M. COENS.

159. — * Nestore PELICELLI. *Vita di San Bernardo degli Uberti, abate generale di Vallombrosa, cardinale di Santa Chiesa e vescovo di Parma.* Parma, M. Fresching, 1923, in-8°, IV-163 pp., illustrations.

En écrivant cette Vie de S. Bernard de Parme, M. l'abbé Pelicelli s'est assigné comme but de satisfaire à la fois les érudits et les dévots du saint. Les deux prétentions ne sont pas inconciliables assurément ; mais c'est une œuvre délicate de les réaliser ensemble parfaitement l'une et l'autre. Le livre de M. P. se présente comme un exposé suivi de la vie du saint, sans grand appareil critique. Mais c'est un récit bien sec, qui prend à certains moments les allures d'annales, voire de regeste mis en phrases. Je crains que les dévots de S. Bernard ne soient déçus de n'y pas sentir palpiter l'âme de l'apôtre, de l'ami de Dieu. Les érudits sont mieux servis. Outre les données fournies par les deux *Vitae* anciennes, qui malheureusement ne sont pas soumises à un nouvel examen critique, l'auteur a réuni pas mal de documents d'archives, permettant de suivre les diverses manifestations de l'activité du légat pontifical et de l'évêque. Mais la partie la plus riche en détails est la partie consacrée au culte rendu de temps immémorial au bienheureux patron de la ville de Parme : elle remplit presque la moitié du livre. R. L.

160. —* A. J. LUDDY O. Cist. *Life and Teaching of St. Bernard.* Dublin, Gill and Son, 1927, in-8°, XVI-778 pp., illustrations.

161. — * *Select Treatises of S. Bernard of Clairvaux. De diligendo Deo,* edited by Watkin W. WILLIAMS. *De gradibus humilitatis*

et superbiae, edited by Barton R. V. Mills. Cambridge, University Press, 1926, in-8°, xxiii-169 pp. (= *Cambridge Patristic Texts*).

162. — * Jaime Pons S. I. *Obras completas del Doctor melifluo San Bernardo abad de Claraval. Traducidas del latin con notas aclaratorias y precedidas de la vida del santo*, t. I, II. Barcelona, R. Casulleras, 1925, 2 vol. in-8°, cxi-528, 768 pp., frontispice.

163. — * Robert Linhardt. *Die Mystik des hl. Bernhard von Clairvaux.* München, Verlag « Natur und Kultur », 1923, in-8°, vii-247 pp.

La Vie de S. Bernard par le P. Luddy s'adresse au grand public. S. Bernard nous y est présenté tel que nous l'ont fait connaître les meilleurs auteurs qui se sont occupés de lui. Le P. L. se plaît notamment à rendre hommage au mérite de Vacandard : « the most scientific of his biographers ». Quand il s'écarte de ce guide excellent, il le note, mais malheureusement il ne donne pas les raisons qui, de loin en loin, lui font préférer l'opinion, par exemple, de Manrique. Le récit suit S. Bernard pas à pas, sans se presser, mais sans s'égarer jamais en des digressions ni s'attarder à des considérations superflues. Il raconte simplement ses travaux, ses succès, ses joies et ses peines. Une particulière attention est donnée à l'œuvre littéraire du saint. Chacun de ses ouvrages est analysé. Tout un chapitre est consacré au traité *De diligendo Deo*; un autre au *De gratia et libero arbitrio*, non pour les commenter ou les apprécier mais uniquement pour les résumer. Les longues et fréquentes citations des ouvrages ou des lettres du saint sont même parfois un peu fastidieuses.

Pour établir le texte du *De diligendo Deo* et du *De gradibus humilitatis*, les savants éditeurs des *Cambridge Patristic Texts* ont mis à contribution une bonne vingtaine de manuscrits. Plusieurs éditions anciennes ont également été collationnées. De l'étude minutieuse des diverses leçons — elles sont soigneusement notées dans l'apparat critique — il résulte que le texte publié jadis par Mabillon et demeuré depuis le *textus receptus* avait besoin d'être amendé en maint endroit. Chacun des deux traités est précédé d'une brève et substantielle introduction. L'annotation, sobre, vise surtout à faire saisir avec précision la pensée de S. Bernard.

Le croirait-on ? il n'existait pas encore en Espagne de traduction des œuvres complètes de S. Bernard. C'est donc un bon service que le P. Pons rend à la piété de ses compatriotes en mettant à la portée de tous les écrits du grand docteur. Les deux volumes qui

viennent de paraître contiennent les sermons *de tempore, de sanctis,* et *de diversis,* plus les sentences, les paraboles, l'office de S. Victor et la formule de la confession, en somme le *tomus tertius* de l'édition de Mabillon. La traduction serre de près le texte. Mais la présentation est un peu austère. Les sermons se succèdent sans qu'aucun sommaire vienne soulager l'attention. Il faut recourir à la table des matières pour trouver une brève analyse des discours. Aucune note non plus n'éclaire les passages obscurs ni ne précise les circonstances dans lesquelles chaque sermon a été prononcé. En tête du premier volume l'éditeur a placé une biographie du saint assez développée (p. v-CIII).

L'âme de S. Bernard est avant tout une âme de mystique. Cela perce à travers la plupart de ses écrits, quoique nulle part il n'ait laissé un exposé systématique de ses vues sur les voies supérieures de contemplation et d'union à Dieu. C'est à retrouver sous leurs expressions multiples et occasionnelles les conceptions mystiques du saint Docteur, à les coordonner, à en montrer la profonde cohérence et à y discerner les aspects originaux que M. Linhardt a consacré son étude. S'il reste fidèle à la méthode traditionnelle des ascensions vers Dieu par l'échelle des créatures (Gottesmystik), S. Bernard a été l'initiateur d'une voie nouvelle où la contemplation des mystères de l'humanité du Christ sert de point de départ pour mener l'âme à l'union avec le Verbe (Christusmystik). Nous n'avons pas qualité pour apprécier jusqu'à quel point l'exposé si méthodique, si bien enchaîné, si ferme de M. L. rend exactement la pensée de S. Bernard et rien que sa pensée. Fruit d'une lecture et d'une méditation assidues des œuvres du saint docteur, résultat d'un effort aussi pénétrant que consciencieux, il mérite en tout cas qu'on lui rende hommage. R. L.

164. — * W. H. Hutton. *Thomas Becket, Archbishop of Canterbury.* Cambridge, University Press, 1926, in-8°, XI-315 pp.

165. — * Sidney Dark. *S. Thomas of Canterbury.* London, Macmillan and Co., 1927, in-8°, XI-218 pp.

166. — * B. Colgrave. *The Life of Bishop Wilfrid by Eddius Stephanus.* Text, Translation and Notes. Cambridge, University Press, 1927, in-8°, XIX-192 pp.

Une première édition de l'ouvrage de M. H. a paru il y a 16 ans dans une série intitulée *Makers of National History.* L'auteur l'a soigneusement revu et augmenté, et son éditeur a su donner au livre une

toilette distinguée qui est un nouvel attrait. Le bas des pages n'est pas encombré de notes, mais on sait que le savant doyen de Winchester est familiarisé avec les sources, qu'il les a soumises à une critique sévère, et qu'avant d'écrire il a visité les lieux où se sont passées les principales scènes de la vie du grand archevêque. Il est d'avis qu'elle offre matière à plusieurs volumes. D'autres partageront ce sentiment, mais n'en seront que plus reconnaissants à M. H. de n'avoir pas donné à son ouvrage des proportions qui découragent la masse des lecteurs.

Les idées de l'auteur des *English Saints* sur les questions hagiographiques sont connues et nous n'avons pas à les discuter ici. Quant au portrait qu'il fait de son héros, on ne manquera pas d'en souligner la justesse. S'il admire en lui de grandes vertus, il ne dissimule pas ses défauts de caractère ; « mais, ajoute-t-il, le concept de la sainteté qui impliquerait l'impeccabilité est étranger à l'idée chrétienne ; encore moins peut-on accorder avec l'histoire du christianisme qu'un homme reconnu comme martyr doit avoir toujours mené une vie sainte ».

On a découvert en 1888 dans la cathédrale de Cantorbéry des ossements qui ont été l'occasion d'assez vives controverses. Les uns y ont reconnu les reliques de S. Thomas, qui auraient été cachées à temps pour échapper aux ordres de destruction de Henri VIII. D'après d'autres ce sacrilège aurait été réellement accompli. Parmi les écrits qui soutiennent le pour ou le contre, nous avons reçu en 1920 celui du chanoine A. J. Mason (*Anal. Boll.*, XXXVIII, 239), le plus complet de tous, mais que les difficultés du moment (nous reprenions alors après une interruption de cinq ans la publication des *Analecta*) ne nous ont pas laissé le loisir de discuter. M. Mason se prononçait pour l'identité des reliques ; M. H. se sépare de lui sur ce point.

M. S. Dark, le directeur du *Church Times*, a entrepris la publication d'une série de monographies intitulée *Great English Churchmen*, où ont paru déjà un Cranmer, un Wesley, un Thomas Arnold, un Laud. Il a choisi à chacun d'eux le biographe que sa sympathie pour le héros semblait désigner d'avance, et il n'a pas hésité à se charger lui-même de la Vie du grand archevêque de Cantorbéry. Le plan de la collection exclut les discussions savantes et l'appareil d'érudition. L'auteur aurait pu sans peine charger le bas de chaque page de notes abondantes, indiquant les sources où il a puisé, les auteurs qu'il a consultés, et parmi ceux-ci en premier

lieu, M. Hutton. Ce n'est pas seulement le politique, l'administrateur et l'évêque qui sont étudiés dans ces pages concises, mais aussi le martyr et le saint. Le livre est clair, bien écrit et d'une lecture attachante. La scène dramatique du meurtre est particulièrement bien présentée. L'auteur termine par l'oraison de S. Thomas dans la liturgie catholique.

M. B. Colgrave a voulu rendre accessible au public anglais la Vie de S. Wilfrid († 709) attribuée à Eddius Stephanus (*BHL.* 8889), qui est, avec les Vies de S. Cuthbert (*BHL.* 2019, 2020), la plus ancienne biographie écrite en Angleterre. Les savants trouveront, dans un format commode à manier, le texte latin nouvellement collationné sur les deux manuscrits existants, British Museum Vespas. D. VI et bibliothèque Bodléienne, Fell. III ; le lecteur ordinaire s'attachera à la traduction, suivie de bonnes notes historiques. L'introduction ne se perd pas dans les longueurs, et s'en tient à l'essentiel. Sur l'autorité du biographe, on pourra s'en rapporter à l'important article de M. R. L. Poole, *St Wilfrid and the See of Ripon*, dans *English Historical Review*, t. XXXIV, p. 1-24, auquel l'auteur renvoie, et que nous aurions signalé à nos lecteurs s'il n'avait paru à un moment (1919) où les *Analecta* s'efforçaient péniblement de sortir de leur long sommeil. H. D.

167. — * Benoît Marie de la Sainte-Croix (B. Zimmerman). *Les saints déserts des Carmes déchaussés*. Paris, Art catholique, 1927, in-8°, xii-294 pp., illustrations.

163. — * P. R. McCaffrey O. Carm. *The White Friars. An Outline Carmelite History with Special Reference to the English-Speaking Provinces*. Dublin, Gill and Son, 1926, in-8°, xx-507 pp., illustrations.

On appelle « saints déserts », chez les Carmes Déchaussés, un couvent — il y en avait au maximum un par province— où les religieux qui en avaient la dévotion pouvaient aller, ordinairement pour un an, se retremper dans la solitude et la vie purement contemplative. Tout y était ménagé pour favoriser le recueillement : séparation complète du monde extérieur, silence absolu, austérités, oraison ininterrompue. L'institution des « saints déserts » est due au P. Thomas de Jésus (fin du XVIe siècle). Le P. Zimmerman rappelle les divers essais antérieurs et les raisons de leur échec ; puis il raconte l'histoire des 22 déserts que compta l'ordre aux XVIIe et XVIIIe siècles. Un seul subsiste aujourd'hui, celui de Rigada

près de Santander. Quelque incomplètes qu'elles soient, le P. Z. a eu grandement raison de publier ces notes, recueillies en bonne partie dans des chroniques inédites. Puisse un travail si bien commencé être poussé plus loin, à l'aide notamment des sources que l'auteur signale, mais qu'il n'a pu atteindre.

Le P. McCaffrey, dans la seconde partie du moins de son livre, apporte et coordonne une quantité respectable de faits, de dates, de noms propres, de renseignements peu connus ou même entièrement inédits, qui jettent de la lumière sur l'histoire, à peine étudiée jusqu'ici, de l'ordre du Mont Carmel en Angleterre, en Irlande et en Écosse. Malheureusement, il prend son bien n'importe où il le trouve. Il a mis à profit des sources d'archives d'un réel intérêt; mais il accepte avec une égale confiance et sans songer à le soumettre à aucun contrôle, le témoignage de compilations postérieures, utiles en leur temps, mais aujourd'hui dépassées. La première partie du livre surtout laisse le lecteur sous une fâcheuse impression. Avec une sereine assurance, l'auteur y raconte comme de l'histoire incontestable sinon incontestée, l'origine première des Carmes due au prophète Élie, le scapulaire remis à S. Simon Stock par la sainte Vierge en personne, le privilège sabbatin accordé par une soi-disant bulle de Jean XXII. Il aurait suffi cependant de se rapporter aux travaux du P. Zimmerman pour se convaincre que ces positions traditionnelles sont abandonnées aujourd'hui et pour éviter bien d'autres erreurs encore. Ainsi la B[se] Jeanne de Toulouse mourut non en 1286 mais plus probablement à la fin du XIV[e] siècle, sinon au début du XV[e]; elle ne fut pas tertiaire carmélitaine, mais simple recluse. Le B. Louis Morbioli est revendiqué lui aussi, sans indices sérieux, comme une des gloires du Tiers Ordre carmélitain (cf. *Act. SS.*, Nov. t. IV, p. 291). Que dire de S. Denis pape, de S. Cyrille d'Alexandrie, énumérés parmi les saints ayant appartenu à l'ordre du Carmel? R. L.

169. — * Maria Baciocchi de Peon. *La vergine Oringa (Santa Cristiana). Storia del secolo XIII.* Firenze, Casa editrice tip. arcivescovile, 1926, in-8°, 116 pp.

170. — * Agnes Ernst. *Zwei Freundinnen Gottes. Sankt Juliane von Lüttich, die Reklusin Eva und die Einsetzung des Festes Gottes.* Freiburg i. Br., Herder, 1926, in-8°, 110 pp.

En un style charmant et tout débordant de poésie, M[me] Baciocchi de Peón raconte la naïve légende de S[te] Oringa ou Cristiana. Elle

n'a pas trop abusé du privilège que s'arrogent volontiers les poètes de suppléer par l'imagination à la trop grande sobriété des documents.

Même fraîcheur de sentiments, même vivacité d'imagination, même naïveté voulue, dans le court récit de Mme Ernst. Ces deux petits livres relèvent de la littérature plutôt que de l'histoire.

R. L.

171. — * Alexandre MASSERON. *Assise.* Paris, H. Laurens, 1926, in-4°, 172 pp., 115 illustrations (= *Les Villes d'Art célèbres*).

Assise, « le berceau de l'art italien », avec les magnificences de la triple basilique du Sacro Convento, avec la poésie répandue sur ses moindres monuments, et le souvenir partout présent du « plus grand poète de tous les temps : un poète...non pas même ; ce serait dire trop peu ; mais l'incarnation de la poésie » (p. 22) — avait certes sa place marquée parmi les Villes d'art célèbres. A travers ses ruelles grimpantes, M. Masseron est un cicerone enthousiaste, comprenant et goûtant profondément l'idéal franciscain ; en même temps un guide averti des derniers résultats de la recherche scientifique. A vrai dire il ne professe pas pour les historiens et les érudits une vénération, une foi illimitées. Il a étudié leurs savants mémoires, il sait ce que chacun a avancé sur la date de telle fresque, sur l'auteur de telle peinture. Mais s'il rapporte avec une irréprochable loyauté leurs opinions — souvent divergentes— ce n'est pas sans esquisser un malicieux sourire. « A ne point trop se fatiguer sur de tels problèmes, et à user, voire peut-être abuser, des points d'interrogation, on ne perd rien de la joie d'Assise, ni de la beauté des basiliques ; et il faut avouer que le résultat final n'est pas sensiblement changé » (p. 43).

R. L.

172. — * Else PROMNITZ. *Hedwig die Heilige, Gräfin von Andechs-Diessen, Herzogin in Schlesien und Polen.* Breslau, F. Goerlich, 1926, in-8°, 208 pp., 61 planches.

173. — * ID. *Das mittelalterliche Reimofficium der hl. Hedwig, Herzogin in Schlesien und Polen.* Aus dem Lateinischen übertragen. Ibid., 1926, in-8°, 101 pp., illustrations.

174. — * ID. *Das Reimofficium des hl. Franziskus von Assisi.* Aus dem Lateinischen übertragen. Ibid., 1926, 119 pp., illustrations.

Mme Promnitz se rend parfaitement compte que dans l'état actuel de la documentation il n'est pas aisé de composer une biogra-

phie de Ste Hedwige de Pologne qui réponde aux exigences de la critique. Néanmoins à l'aide de la *Vita S. Hedwigis*, telle qu'elle a été publiée une première fois par Stenzel et peu après (Mme P. ne semble pas en avoir connaissance) par les bollandistes (*Acta SS.* Oct. VIII), à l'aide de biographies modernes de la sainte, notamment celle de Görlich et celle de Knoblich, à l'aide de plusieurs monographies relatives à l'histoire de Silésie, elle a réussi à présenter de la sainte princesse un portrait attrayant, sympathique, et parfaitement inséré dans son cadre historique. Car en même temps et nullement à côté de l'histoire de Ste Hedwige, c'est la peinture de l'état social, religieux, politique de la Silésie de cette époque qui nous est mise sous les yeux. En appendice l'auteur a fait reproduire les 61 miniatures qui illustrent, dans le codex de Schlackenwerth (1352), la traduction allemande de la *Vita S. Hedwigis*.

Les offices rimés, en honneur depuis la fin du XIIe siècle, ont été supprimés lors de la réforme du bréviaire par S. Pie V (1568). Quelques-uns pourtant ont échappé à la condamnation générale. Ainsi le propre du diocèse de Breslau, grâce à sa haute antiquité, ne fut pas atteint par la nouvelle législation. L'office rimé de Ste Hedwige y demeura en usage jusqu'au XVIIe siècle. Mme P. en donne une édition élégante, avec traduction allemande en regard, et illustrée de gravures sur bois reproduites de l'édition princeps (1504) de la *Vita*.

Un autre office rimé dont le texte nous a été conservé est celui de S. François d'Assise, composé par Julien de Spire, et encore en usage aujourd'hui chez les Frères Mineurs. Mme P. l'édite dans la même forme et avec le même goût que l'office de Ste Hedwige.

R.L.

175. — * Antonio Talamonti O. F. M. *Il beato Sante. Memorie storiche sul convento e sulla vita del Beato.* Pesaro, G. Federici, 1923, in-8°, 88 pp., illustré.

176. — * Giuseppe Rigoli. *Beato Giovanni Parenti da Carmignano.* Cenni storici. Prato, Arti grafiche Nutini, 1924, in-8°, 35 pp., portrait.

La vie du B. Sanctes de Montefabbri, frère lai du couvent de Santa Maria di Scotaneto, près de Pesaro, n'offre aucun événement saillant. Le P. Talamonti la raconte à l'intention des âmes pieuses. A défaut de documents contemporains, qui n'existent plus, il a suivi les biographies les plus anciennes, postérieures malheureuse-

ment de plusieurs siècles à la mort du bienheureux : celle de Fr. Verdeselli (1628), inédite, conservée uniquement parmi les pièces du procès de béatification, celle de Giunti (1709) et celle de Pagliaccini le postulateur de la cause. La reconnaissance du culte fut accordée en 1770.

L'opuscule de M. Rigoli est une simple esquisse puisée aux différentes chroniques de l'ordre franciscain. Elle n'ajoute rien à la notice publiée en 1900 par le P. Ciro da Pesaro (*Anal. Boll.*, XX, 231) et dont M. Rigoli pense à tort qu'elle est restée à l'état de projet. R. L.

177. — * Agostino Gioia O. F. M. *Il beato Arcangelo Placenza da Calatafimi, Vicario Provinciale dei Frati Minori in Sicilia.* Palermo, Scuola tip. « Boccone del Povero », 1926, in-8°, 123 pp., illustré.

178. — * Id. *La minoritica provincia di Val Mazara sotto il titolo dell' Immacolata Concezione.* Ibid., 1925, in-8°, 391 pp., illustré.

179. — * Dominicus Maria Sparacio Min. Conv. *Siciliensis provinciae Ordinis Minorum Conventualium conspectus historicus addita notitia neo-provinciae Melitensis eiusdem Ordinis.* Romae, Typis polyglottis Vaticanis, 1925, in-8°, 111 pp.

Le B. Archange Placenza, d'abord ermite, puis frère mineur en Sicile, n'est guère connu en dehors de son pays d'origine. Les chroniques de l'ordre franciscain s'accordent pourtant à faire l'éloge de sa sainteté, mais en termes désespérément généraux. Les détails les plus précis sur sa vie se rencontrent dans deux pièces de vers composées en son honneur par le poète Bagolino, près d'un siècle après sa mort. Dans ces conditions, recueillir tous les témoignages, si laconiques soient-ils, en tirer tous les renseignements qu'ils pouvaient livrer, était faire œuvre à la fois pieuse et utile. Le P. Gioia a été beaucoup aidé dans ce travail par une biographie du bienheureux, aujourd'hui très rare, publiée à Palerme en 1804 par l'abbé Pierre Longo. Le P. G. la déclare « opera critica e di molta erudizione storica ». Les actes du procès canonique, qui aboutit en 1836 à la reconnaissance du culte, ont été également mis à profit.

Le même auteur nous donne une histoire de la province de Val Mazara, en Sicile. Aperçu de l'histoire générale de la province, brève notice sur chacun des 21 couvents, puis une galerie des

hommes illustres par leur sainteté, leur science ou les emplois qu'ils remplirent.

Ce que le P. Gioia fait pour la province des frères Mineurs, le P. Sparacio le fait pour la province Sicilienne des Conventuels. Le plan adopté est le même. Les deux provinces comptent parmi leurs membres des bienheureux honorés d'un culte public.

R. L.

180. — * G. Lorini. *Vita di S. Margherita da Cortona.* 2a ed. Cortona, G. Francini, 1925, in-8°, iii-391 pp., illustrations.

181. — * Pietro Gorla. *Storia breve di S. Margherita da Cortona.* 2a ed. Milano, Casa editrice S. Lega Eucaristica, 1926, in-8°, 101 pp., portrait.

Parue en 1897, la Vie de Ste Marguerite de Cortone par le chanoine Lorini fut vite épuisée. La nouvelle édition, due à la piété de Mme Loreti-Lorini, nièce de l'auteur, reproduit, semble-t-il, exactement le texte original et rencontrera, nous n'en doutons pas, le même accueil auprès des admirateurs de la sainte.

Le récit de M. l'abbé Gorla s'adresse à la même catégorie de lecteurs. Sous des dehors plus coquets, en un style plus orné, il raconte la même vie sans entrer en autant de détails. R. L.

182. — * Alessandro Selem. *Tommaso arcidiacono e la storia medioevale di Spalato,* dans *La Rivista Dalmatica,* Zara, E. de Schönfeld, t. VIII (1926), p. 10-54.

L'archidiacre Thomas de Spalato composa au XIIIe siècle l'*Historia Salonitanorum pontificum atque Spalatensium,* dont l'édition critique fut publiée par Rački dans les *Monumenta spectantia historiam Slavorum meridionalium,* t. XXVI (1894). L'article que nous annonçons a pour but de faire reconnaître dans cette importante chronique « un document incontestable de la débordante vitalité de l'élément latin » à Spalato. Nous ne pouvons suivre M. Selem dans cette dissertation qui intéresse la politique autant que l'histoire. Bornons-nous à relever quelques points qui concernent nos études. Sur les origines chrétiennes de Salone, que l'archidiacre raconte en s'inspirant de la Passion de S. Domnius (*BHL.* 2268), il y avait lieu de citer, à côté de Farlati et de Zeiller, deux articles parus ici même : *Saints d'Istrie et de Dalmatie* (*Anal. Boll.,* XVIII, 369-411) et *L'hagiographie de Salone d'après les dernières découvertes archéologiques* (ibid., XXIII,5-18). La Vie de S. Jean Or-

sini, évêque de Traù (*BHL.* 4441), dont M. S. parle p. 14-15, a été mise en italien par G. F. Loredano ; la bibliothèque bollandienne possède une édition de cet opuscule qui n'a pas été signalée par G. Valentinelli dans sa *Bibliografia della Dalmazia e del Montenegro* (Zagabria, 1855) ; elle est datée de *Venetia*, M.DC.LI, *Appresso li Guerigli*, et compte 94 pages in-12. Dans une note, p. 47, M. S. nous apprend que l'éloge de l'évêque martyr S. Raynier (*BHL.*, p. 1031), qui se lisait au bréviaire de Spalato à la date du 4 août, a été modifié en 1906 ; on aurait aimé savoir en quoi le nouveau texte diffère de l'ancien. Enfin il n'est pas inutile de rappeler avec M. S. (p. 17-18) que Thomas de Spalato entre en quelque sorte dans l'hagiographie, comme témoin oculaire du séjour de S. François d'Assise à Bologne en 1222 (cf. *M. G.*, Script. XXIX, 580).

Depuis le mois d'avril 1926 paraît à Rome la revue mensuelle *Archivio storico per la Dalmazia*. Fondée par le sénateur Ant. Cippico, elle est dirigée par M. Arn. Bacotich. Nous y trouvons la brève chronique de Mica Madius de Barbazanis de Spalato, reproduite d'après l'édition annotée, aujourd'hui à peu près introuvable, de V. Brunelli (dans *Programma del Ginnasio superiore*, Zara, 1878). Cette chronique, intitulée *Historia de gestis romanorum imperatorum et summorum pontificum*, s'étend sur les années 1290-1330 et concerne surtout la Dalmatie. L'hagiographe y notera le chap. 8, consacré à S. Henri de Bolgiano (*BHL.* 3807-3809) et le chap. 27 qui relate la mort de S. Augustin de Traù, O. P., jadis évêque de Zagreb (*BHL.* 802-803). Dans le fasc. 18 de l'*Archivio* (Sept. 1927), M. Bacotich vient de commencer la publication d'un important manuscrit hagiographique inédit, intitulé *Traslazione di San Giovanni vescovo di Traù, fatta li 4 maggio l'anno 1681*. Le texte est précédé d'une brève étude sur la vie et les œuvres de l'auteur, Paolo Andreis († 1686). FR. HALKIN.

183. — * Martin GRABMANN. *Mittelalterliches Geistesleben.* Abhandlungen zur Geschichte der Scholastik und Mystik. München, Max Hueber, 1926, in-8°, XI-585 pp.

184. — * G. THÉRY. *Contribution à l'histoire du procès d'Eckart.* Première phase (1325-1326). Ligugé, Aubin, 1926, in-8°, 152 pp. Extrait de *La Vie Spirituelle.*

185. — * ID. *Édition critique des pièces relatives au procès d'Eckart, contenues dans le manuscrit 33b de la bibliothèque de Soest,*

Extrait des *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, t. I, 1926, p. 129-269.

186. — * Otto Karrer und Herma Piesch. *Meister Eckeharts Rechtfertigungsschrift vom Jahre 1326.* Einleitungen, Ueberzetzung und Anmerkungen. Erfurt, Kurt Stenger, 1927, in-8°, 172 pp.

187. — * Otto Karrer. *Meister Eckehart. Das System seiner religiösen Lehre und Lebensweisheit.* Textbuch aus den gedruckten und ungedruckten Quellen. München, J. Müller, 1926, in-8°, 390 pp., nombreuses illustrations.

188. — * Id. *Der mystische Strom.* Von Paulus bis Thomas von Aquin.— *Die Grosse Glut.* Textgeschichte der Mystik im Mittelalter. —*Gott in uns.* Die Mystik der Neuzeit. München, Ars Sacra, J. Müller, 1926, 3 vol., in-8°, 452, 532, 396 pp., nombreuses illustrations.

189. — * Nikolaus Heller. *Des Mystikers Heinrich Seuse O. Pr. Deutsche Schriften.* Vollständige Ausgabe auf Grund der Handschriften. Eingeleitet, übertragen und erläutert. Regensburg, Manz, 1926, in-8°, LXXIII-478 pp., nombreuses illustrations.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la philosophie scolastique sauront gré à Mgr Grabmann d'avoir pris la peine de réunir en un volume plusieurs articles disséminés dans diverses revues. Toutes ces études ont été mises à jour par l'auteur. Deux autres paraissent pour la première fois : I. *Forschungsziele und Forschungswege auf dem Gebiet der mittelalterlichen Scholastik und Mystik*, et XII. *Eine mittelhochdeutsche Uebersetzung der Summa theologiae des heiligen Thomas von Aquin.* Le premier de ces articles, tout rempli d'indications précises, est en même temps un véritable tableau d'ensemble des études sur la scolastique et la mystique médiévales. L'auteur, dont tout le monde reconnaît la compétence, touche plusieurs points de méthode. Il voudrait voir procéder à un inventaire méthodique de tous les manuscrits scolastiques et publier des catalogues où seraient décrits sommairement les manuscrits contenant les sommes philosophiques et théologiques du moyen âge. Notons que ce plan est identique à celui que les Bollandistes ont suivi pour les textes hagiographiques et qu'il a déjà été adopté depuis pour les textes astrologiques et plus récemment pour les manuscrits contenant les traités d'alchimie [1].

(1) Dans le *Catalogue des manuscrits alchimiques grecs*, publié sous la direction de MM. J. Bidez, F. Cumont, J. L. Heiberg et O.

A côté de ces articles d'un caractère presque uniquement technique, nous trouvons des travaux moins austères, tel par exemple : *Die deutsche Frauenmystik des Mittelalters. Ein Ueberblick,* où l'auteur étudie brièvement les principales mystiques allemandes et après les avoir replacées dans leur milieu, tâche de dégager leurs caractères respectifs.

Ne pouvant tout citer nous signalerons deux articles dont l'objet intéresse plus directement les études hagiographiques. XVI. *Der Benediktinermystiker Johannes von Kastl, der Verfasser des Büchleins De adhaerendo Deo.* Albert le Grand passait pour être l'auteur de ce traité ; Mgr Grabmann éleva de sérieux doutes sur cette attribution et en donna les raisons dans la *Theologische Quartalschrift* (1920), p. 186-235. D'après lui l'auteur serait le bénédictin Jean de Kastl. Dans la réédition de cette étude, Mgr G. expose la même thèse avec plus de détails. Mais le dernier mot sur l'histoire et les origines de ce traité n'est pas dit. Sans doute D. Huyben qui, sur le conseil de Mgr G. a entrepris l'édition des œuvres de Jean de Kastl, fera-t-il la lumière sur ce point. Le P. Raitz von Frentz a tâché, lui aussi, de préciser la part que Jean de Kastl aurait eue dans la rédaction de cet opuscule ascétique (*Scholastik,* t. II, fasc. 1, p. 79-92).

Le second article sur lequel nous voulions attirer l'attention s'intitule: *Die mittelalterlichen lateinischen Uebersetzungen der Schriften des Pseudo-Dionysius Areopagita.* Nous sommes désormais beaucoup mieux renseignés sur la manière dont les écrits du Pseudo-Denis firent leur entrée dans le monde occidental. Mgr Gr. après avoir rappelé les beaux travaux du P. Théry sur l'activité littéraire d'Hilduin, passe en revue d'autres traductions des œuvres du Pseudo-Denis: celle de Jean Scot Érigène, celle de Jean Sarrazin, l'*Extractio* de Thomas Gallo de Verceil, la traduction de Robert Grosseteste et celle d'Ambroise Traversari. Par erreur, l'auteur écrit qu'une des études du P. Théry : *Le texte intégral de la traduction du Pseudo-Denis par Hilduin,* a paru dans la *Revue des Sciences philosophiques et théologiques.* Lire : *Revue d'histoire ecclésiastique* (1925), pp. 33-50, 197-214. Notons pour terminer, que toutes ces études sont basées sur un examen des manuscrits et que

Lagercrantz, trois volumes ont déjà paru : I. Les *Parisini,* décrits par Henri Lebègue. II. Les manuscrits italiens, décrits par C. O. Zuretti. III. Les manuscrits des Iles Britanniques, décrits par Dorothea Waley Singer.

Mgr G. a eu l'heureuse idée de dresser la liste complète des manuscrits cités au cours du volume.

La publication du procès d'Eckart par le P. Daniels, en 1923, a vivement piqué la curiosité de ceux qui s'occupent de l'histoire religieuse du moyen âge, et les travaux relatifs au grand mystique allemand se succèdent avec rapidité. C'est vers 1880 que Louis Keller découvrit le texte du procès-verbal de Cologne dans le manuscrit 33b de Soest. Puis le document sembla rentrer dans le mystère. Quelques érudits le signalèrent, d'autres l'étudièrent dans des photographies et près d'un demi siècle s'écoula avant que parût l'édition préparée par Daniels. Celle-ci n'était pas de tout point satisfaisante. Les erreurs de lecture étaient assez nombreuses. En outre, et ceci est plus grave, Daniels ne s'était pas rendu compte exactement de la disposition du texte qu'il éditait. En effet reproduire le manuscrit en suivant l'ordre numérique des feuillets trahissait une réelle inintelligence de la vraie teneur du document. Aussi le P. Théry, après une nouvelle étude du codex de Soest, a-t-il pu parfaire sur plusieurs points le travail de son devancier et rendre au texte sa véritable physionomie. Il est parvenu à identifier les différentes parties du procès et à assigner à chacune la place qui lui revient.

Voici schématiquement le résultat auquel est arrivé le P. Théry et l'ordre dans lequel doit se lire le manuscrit de Soest :

I. —Procès-verbal officiel de la séance judiciaire du 26 septembre 1326.

1. — Suscription du procès-verbal. Fol. 1^{r-1}, l. 1-6.
2. — Première liste officielle de 49 articles. Fol. 4^{r-2}, l. 42-fol. 7^{r-2}, l. 29.
3. — Procès-verbal de la réponse de maître Eckhart. Fol. 1^{r-1}, l. 6-fol. 4^{r-2}, l. 41.
4. — Colophon. Fol. 13^{v-2}, l. 20-fol. 14^{r-1}, l. 38.

II. — Relation d'une seconde accusation, contenant 59 propositions incriminées, avec la défense de maître Eckhart. Fol. 7^{r-2}, l. 30-fol. 13^{v-2}, l. 19.

La longue et minutieuse enquête qui a permis au P. Théry d'établir ces conclusions a d'abord été publiée dans *La Vie spirituelle* sous forme d'articles, qui ont été réunis ensuite en volume. Dans les *Archives d'histoire doctrinale et littéraire du moyen âge*, l'auteur reproduit les éléments principaux de l'argumentation et donne l'édition critique du manuscrit de Soest. Cette édition paraît définitive.

Pendant que le P. Théry se livrait à ce travail de patience, M. Karrer préparait une traduction allemande du procès-verbal de Cologne et de son côté rétablissait l'ordre des différentes parties dont se compose le manuscrit. Toutefois son travail est moins complet que celui du P. Théry. C'est à ce dernier qu'il faudra désormais recourir. La publication du procès de maître Eckart remet à l'ordre du jour plusieurs questions. Eckart a-t-il été condamné en pleine connaissance de cause ? Quelle est sa véritable physionomie et quelle place lui revient dans l'histoire de la pensée médiévale ? La confrontation des derniers travaux sur le grand mystique révèle des divergences sensibles et très notables sur certains points.

Parmi ces travaux, citons, outre les articles du P. Théry, déjà mentionnés, la brochure de F. Weinhandl, *Meister Eckehart im Quellpunkt seiner Lehre*, l'intéressante dissertation de Mlle Herma Piesch, *Einleitung zum inneren Charakter der Rechtfertigungsschrift*, publiée dans le même volume que la traduction du procès de Cologne par M. Karrer, et surtout l'importante introduction que M. Karrer a placée en tête de sa grande anthologie de maître Eckart, introduction qui a été spécialement remarquée. La nouveauté des thèses qui y sont soutenues, la richesse de l'information, la maîtrise enfin avec laquelle la discussion est menée donnent à cette synthèse un intérêt considérable. Mais toute cette construction n'est-elle pas trop hâtive ? Si l'on songe à la prudence avec laquelle le P. Théry s'avance sur le même terrain, on trouvera peut-être que M. K. eût dû s'inspirer de la même réserve, réserve d'autant plus souhaitable que nous ne possédons pas encore d'édition critique des œuvres complètes de maître Eckart et que l'ère des découvertes ne semble pas être close. Tout récemment le P. Longpré publiait dans la *Revue Néo-scolastique* (février 1927) deux « questions » latines de maître Eckart d'après le ms. d'Avignon, n° 1071. De son côté, Mgr Grabmann, dans une lecture faite le 4 décembre 1926 à l'Académie de Munich (*Sitzungsberichte der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, 1926, *Schlussheft*, p. 11) attirait l'attention sur le même manuscrit d'Avignon et sur le manuscrit latin 1086 de la bibliotèque Vaticane. Il est donc prématuré de prendre position et nous préférons attendre le travail d'ensemble annoncé par le P. Théry.

Dans l'entretemps M. Karrer, dont l'activité semble inlassable, composait une anthologie de la mystique catholique. Les morceaux ont été heureusement choisis et les brèves et substantielles

introductions qui précèdent les extraits de chaque écrivain, sont de vrais modèles du genre. Le lecteur qui voudra suivre M. K. dans ce pèlerinage à travers la littérature ascétique, se trouvera en compagnie d'un guide averti, qui a lu intelligemment les auteurs dont il parle et sait en quelques mots communiquer son impression. Au sujet du choix des auteurs, on éprouve quelque étonnement de voir Verlaine côtoyer Newman. Et sans doute Verlaine tout le premier eût été surpris de se trouver en si noble société.

Décidément la mode est aux mystiques : la librairie Manz de Ratisbonne vient de publier une nouvelle édition des œuvres du B. Suso dont nous possédions cependant plusieurs éditions récentes. Celle du P. Denifle, la première qui fût satisfaisante, était restée incomplète. Le grand érudit avait malheureusement diminué la valeur de son travail en rajeunissant la langue. En 1907 K. Bihlmeyer reprenait l'œuvre de son devancier, passait en revue tous les manuscrits connus et établissait le texte suivant les règles d'une critique sûre et minutieuse (*Anal. Boll.*, XXXI, 381). W. Lehmann, en 1911, vulgarisait le travail de K. Bihlmeyer en traduisant en allemand moderne les œuvres de Suso. Nous sommes quelque peu embarrassés pour caractériser la nouvelle édition due à M. Heller. Bihlmeyer avait choisi comme base de son édition le manuscrit (A) = Berlin, Ms. germ. quarto 840 ; M. Heller reproduit le codex (S) = Cod. ascet. 15 de la bibliothèque Nationale de Stuttgart, qui avec (K) = ms. 710 de la bibliothèque de l'abbaye d'Einsiedeln est le témoin le plus proche de (A). Outre le cod. (S) M.H. s'est servi de trois autres manuscrits et des éditions de 1482 et de 1512. Mais il est impossible d'apprécier le résultat de cette collation car aucune variante n'est indiquée. Dans la préface, M. H. analyse l'œuvre de Suso, et en général, il suit les opinions de K. Rieder et surtout de H. Lichtenberger. D'accord avec ce dernier, il estime que la première partie de l'*Exemplaire*, la *Vita*, n'est pas de Suso lui-même mais qu'elle est la « création d'un hagiographe enthousiaste qui décrivit la figure du maître, selon les traits qu'il s'était formés dans sa propre imagination » (p. XXXVIII). Plus loin, revenant sur le même sujet, l'auteur ajoute : « Un admirateur ou une religieuse qui avait suivi le direction de Suso, a rassemblé après la mort du maître, tout ce qu'il a pu trouver ; avec ce matériel il a composé un mémoire, qu'il a attribué à Suso lui-même... » (p. XLII). C'est la thèse que Lichtenberger développait en 1910-11, dans ses conférences à l'Université de Paris. Jusqu'ici on n'a rien opposé aux preuves

apportées par cet érudit, et tout récemment dans son livre: *Histoire ou Légende. Jean Tauler et le Meisters-Buoch*, A. Chiquot montrait que le *Meisters-Buoch* est un roman pieux et lui comparait d'autres œuvres analogues, parmi lesquelles la prétendue autobiographie de Suso.

M. Heller a abondamment annoté le texte, mettant surtout à contribution les travaux de Denifle. La bibliographie n'est pas entièrement satisfaisante. Au sujet de maître Eckart (p. 25) l'auteur renvoie le lecteur à GÖDEKE, *Grundriss zur Geschichte der deutschen Dichtung*, Dresden, 1884. Bien des travaux ont paru depuis, et spécialement le livre de Xavier de Hornstein, *Les grands Mystiques Allemands du XIVe siècle, Eckart, Tauler, Suso. État présent des problèmes*. Lucerne, 1922.

Au total, le travail de M. H. apporte peu d'éléments nouveaux; son principal mérite est de mettre entre les mains de tous une édition complète, munie d'une introduction solide et de notes judicieuses. Service appréciable, car l'édition de Denifle est introuvable, celle de Bihlmeyer s'adresse aux spécialistes; quant à la traduction de W. Lehmann elle est précédée d'une introduction assez tendancieuse. B. DE GAIFFIER.

190. — * Tommaso ALFONSI O. P. *La B. Imelda Lambertini domenicana*. Firenze, Carpigiani, 1924, in-8°, 22 pp. Extrait de *Memorie Domenicane*, t. XL, 1923.

La tentative d'un Père Augustin, qu'il ne nomme pas, de revendiquer pour son ordre la B^se^ Imelda Lambertini, morte en 1333, au couvent de Sainte-Marie-Madeleine de Valdipietra, près de Bologne, a eu l'heureux résultat de provoquer le P. Alfonsi O. P. à étudier de plus près la question soulevée autrefois par Torelli. Dans une première réponse, il ne fait guère que reprendre les arguments déjà invoqués par Melloni (*Atti o Memorie degli uomini illustri in santità nati o morti in Bologna*, Classe II, t. II, Bologna, 1779, p. 72 sqq.). Mais bientôt ses recherches l'ont mis sur la voie de nouveaux indices. Il les expose dans plusieurs articles des *Memorie Domenicane* (t. XLIII, 1926, pp. 17-22, 137-39, 443-50). Il a notamment retrouvé au *Museo Civico* de Bologne quatre ou cinq livres de chœur provenant du couvent de Valdipietra et datant du XIIIe siècle. Or ils sont conformes à la liturgie dominicaine. La maison où Imelda se consacra au Seigneur appartenait donc bien, dès avant son arrivée, à l'ordre de S. Dominique. R. L.

191. — * Lodovico Ferretti O. P. *Vita di S. Caterina da Siena, Terziaria Domenicana.* Roma, F. Ferrari [1925], in-8°, 256 pp., illustrations.

Le P. Ferretti, qui a entrepris une édition populaire des lettres de Ste Catherine de Sienne (*Anal. Boll.*, XLI, 464), a voulu mettre aussi entre les mains des fidèles une bonne biographie de l'auteur de ces lettres. Son dessein n'est aucunement d'écrire du neuf sur Ste Catherine, ni de scruter savamment la psychologie de la grande mystique ou de déterminer la portée de son action politique ou religieuse. Un récit tout simple, un exposé sans aucune recherche de l'effet, mais écrit de tout son cœur ; une piété saine sans fadaise ni affectation ni ennuyeuses exhortations. Comme de juste, l'auteur a abondamment exploité la correspondance qu'il édite ; non qu'il en reproduise de longs extraits, mais par de brèves citations il met le lecteur en contact continuel avec l'âme de la sainte.

R. L.

192. — * A. Masseron. *Saint Antonin (1389-1459).* Paris, Gabalda, 1926, in-8°, 199 pp. (= *Les Saints*).

Depuis l'imposante biographie de S. Antonin de Florence publiée, il y a quelques années, par M. l'abbé R. Morçay (*Anal. Boll.*, XXXIII, 471), aucun document nouveau n'est venu modifier ou enrichir nos connaissances. Dans ces conditions, refaire pour la collection *Les Saints* une Vie de S. Antonin était une entreprise fort ingrate. Cela revenait, en somme, à condenser en 200 pages in-12 ce que M. Morçay avait excellemment raconté en 500 pages grand in-8°. Ce qui devait arriver est arrivé, le récit de M. Masseron, malgré d'incontestables mérites de clarté, de précision, de probité scientifique, est forcément un peu sec, d'autant que les anciens biographes sont fort sobres en traits pittoresques. R. L.

193. — * Geraldine E. Hodgson. *The Sanity of Mysticism.* A Study of Richard Rolle. London, Faith Press, 1926, in-8°, vii-277 pp.

Miss G. E. Hodgson nous fait l'honneur de dire (p. vii) que l'occasion de ce nouveau volume fut le désir exprimé ici même (XLIII, 207) à propos d'un précédent ouvrage, *The Minor Works of Richard Rolle*, qu'elle consacrât à une biographie de l'ermite de Hampole les connaissances acquises par ses études sur les mystiques anglais du moyen âge. La tâche était difficile, à cause du peu de traces qu'a laissé la vie errante du pieux personnage dans

le Yorkshire du XIVe siècle. Pour en faire un juste volume, l'auteur s'est attardé longuement à reconstituer, très en détail, le milieu fort curieux où se mouvait son héros, à étudier les sources (principalement anglaises) qu'il a probablement mises à profit, enfin et subsidiairement à mettre en valeur le robuste bon sens de son mysticisme : d'où le titre. Le tout, d'ailleurs, sans excès d'imagination et sans essayer du roman hagiographique. Un précieux appendice présente le texte, légèrement modernisé, de quelques fragments de Richard Rolle, et d'autres, fort heureusement choisis, représentant la littérature religieuse en anglais de son époque.

P. GROSJEAN.

194. —* Gabriele OBLETTER. *Santi, beati e morti in fama di santità delle diocesi di Chieti e Vasto.* Teramo, « La Fiorita », 1924, in-8°, 247 pp., illustré.

195. — * Antonio BALDUCCI. *Regesto delle pergamene della curia arcivescovile di Chieti.* Vol. I, 1006-1400. Casalbordino, N. De Arcangelis, 1926, in-8°, xv-127 pp.

Les diocèses unis de Chieti et Vasto dans les Abruzzes se glorifient d'avoir donné le jour à S. Justin évêque (*BHL.* 4588-89), à S. Camille de Lellis, à S. François Caracciolo, aux BB. Ange de Furci (*BHL.* 461), et Laurent de Villamagna, franciscain († 1535), aux SS. martyrs Légontien et Domitien (*Act.SS.*, Febr. I, 658), enfin au B. Robert de Salle, disciple de S. Pierre Célestin (*BHL.* 7271). Le même territoire a vu mourir les SS. Cetheus ou Pèlerin (*BHL.* 1730-31), Valentin et Damien (*BHL.* 8467-68), Aldemarius (*BHL.* 251-252), Francus (*BHL.* 3143), Nicolas le Grec, ermite calabrais (*Act. SS.*, Aug. II, 475), Renaud, compagnon du précédent, fêté le 29 août, Étienne de Carovilli, abbé de Vallebona, surnommé Stefano del Lupo († 19 juillet 1191), fêté le 19 juillet et le 26 décembre, et une série considérable de « bienheureux » de l'Ordre des Frères Mineurs. La tradition met au nombre des évêques de Chieti une dizaine de saints dont la fête est célébrée chaque année : Flavien (24 novembre), Syrus (16 mai), Samson (27 juillet), Zénon (6 août), Pamphile (7 sept.), Léon (13 mars), Séverin (21 avril), Germain (29 oct.), Vincent (6 juin), Urbain (23 nov.) et Éleuthère (21 mai). Parmi les reliques insignes dont les diocèses de Chieti et Vasto se considèrent comme les heureux possesseurs, notons les corps de S. Mercure (25 nov.), de S. Bonus m. (1er août), du B. Albert confesseur (cf. UGHELLI, *Italia sacra*, t. VI², col. 744-45) et du B. Félix,

moine du Mont Cassin (*Act. SS.*, Mart. III, 441), sans parler des « corps saints » apportés des catacombes romaines au cours des trois ou quatre derniers siècles.

Sur tous ces personnages hagiographiques, et sur beaucoup d'autres qui n'ont jamais reçu les honneurs du culte public, M. le chanoine Obletter donne une notice généralement sobre et de nature à édifier le lecteur. Il a pris le soin fort louable d'indiquer les ouvrages imprimés ou manuscrits où il a puisé ses renseignements. Ces ouvrages sont de valeur fort inégale. Nous ne pouvons songer à discuter ici les différentes notices. Qu'il nous suffise d'avoir signalé au public ce méritoire essai de ménologe diocésain.

Naguère encore les archives de la curie archiépiscopale de Chieti étaient pratiquement inutilisables, vu le désordre qui y régnait. Elles contiennent pourtant un nombre très considérable de précieux documents : 1330 diplômes, dont 251 antérieurs au XVe siècle. C'est donc un service appréciable que M. Balducci a rendu aux chercheurs, en disposant toutes ces pièces suivant l'ordre chronologique et en en publiant un regeste clair et précis. Les historiens des Abruzzes et spécialement ceux du diocèse de Chieti et des monastères qui s'y trouvaient, lui sauront gré d'avoir inventorié des trésors longtemps enfouis dans la poussière. Les hagiographes relèveront dans ce Ier volume, outre une douzaine d'actes (de 1312 à 1328) où le B. Robert de Salle intervient, le plus souvent comme donataire, plusieurs renseignements, intéressants par leur antiquité, sur le culte de différents saints peu connus. Ainsi, dans les pièces numérotées 6, 9 et 13, qui datent respectivement de 1059, 1095 et 1115, et que M. B. publie en appendice, il est question d'une « plebs SS. Legontiani et Domitiani » à Aterno ; S. Légontien était aussi le patron d'une église des Frères Mineurs à Lanciano, mentionnée dans les n°s 25 (1252) et 31 (1256). Dans le n° 2 (1012), également publié en appendice, le comte Trasmundo nomme une église *que edificata est in honore beati Ioanni Baptiste et beati Firmani confessoris* († 992 ; cf. *Anal. Boll.*, XVIII, 22-33) *et beatorum martirum Eustasii, Agapiti, Theopisti et Theopistene* (Eustache et compagnons, *BHL.* 2760-2771). Dans la bulle de 1115, déjà citée (n° 13), on rencontre le nom de S. Leucius (*BHL.* 4894-4898), comme patron d'une église à Atessa. Les n°s 175 et 250 sont deux lettres d'indulgence accordées en 1343 et 1400 à ceux qui prieront près du tombeau de S. Nicolas le Grec (cf. *Act. SS.*, Aug. II, 475) dans l'église des Franciscains de Guardiagrele. A noter que, dans la première de ces let-

tres, le nom de Nicolas n'est précédé d'aucune épithète qui indique un saint ou un bienheureux et est suivi de deux mots raturés ; il s'agit pourtant, selon toute vraisemblance, du même personnage que dans la seconde lettre. Enfin, dans le n° 56 (1275), on signale une *contrada S. Comizio;* il faut sans doute identifier ce S. Comitius avec l'énigmatique martyr de Catane (*BHL.* 1905b).

Fr. Halkin.

196. — *Antonio Marchetti O. S. B. *Cronotassi dei parroci della città e borghi di Faenza, con introduzione storica sulla città.* Bologna, L. Cappelli, 1927, in-8°, x-339 pp.

Dom A. Marchetti, aujourd'hui moine vallombrosien à Florence, a été pendant de longues années curé d'une paroisse de Faenza. Il était donc bien placé pour faire dans les archives ecclésiastiques les recherches nécessaires et reconstituer la liste des curés des trente-cinq paroisses, depuis les premiers connus (XIIe siècle) jusqu'aux plus récents. Dans la préface, M. A. Sorbelli juge que l'ouvrage, sérieusement préparé, répond pleinement à sa destination : nous nous rangeons volontiers à cet avis autorisé, pour nous arrêter de préférence à quelques « excursus » hagiographiques disséminés dans l'introduction, les notes et les appendices. A propos de Ste Humilité, la plus illustre des femmes de Faenza (*BHL.* 4045), relevons deux indications bibliographiques : Mauro Ercolani O. S. B., *Vita di S. Umiltà, fondatrice delle monache vallombrosane a Faenza e a Firenze* (Pescia, 1910, in-8°, 240 pp., illustrations) ; Carlo Pacini, *Una strada di Firenze ed una gloria Vallombrosana*, dans *Il Faggio Vallombrosano*, t. VI et VII (Florence, 1919-1920). Après avoir rappelé les mérites des saints promoteurs de la réforme de l'Église au XIe siècle, dom M. rompt une lance en faveur de S. Jean Gualbert, accusé de zèle intempestif par Valgimigli et Capecelatro. Parmi les fêtes populaires de Faenza, sur lesquelles l'auteur donne quelques détails pittoresques, signalons celles de S. Sévère, évêque de Ravenne, patron des cordiers (1er février), de S. Alô (Éloi), patron des forgerons (28 juin), de S. Nevolonus, patron des cordonniers (27 juillet), de S. Homobonus, patron des tailleurs (lundi après le 3e dimanche de septembre) et de S. Marin, patron des maçons (25 octobre). Enfin parmi les saints titulaires des paroisses existantes ou supprimées, il y a lieu de citer, outre le patriarche Abraham, les SS. Antonin martyr, Émilien (voir *BHL.* 104b), Hilarus, abbé de Galeata, Paternianus, évêque de Fano, et Térence diacre (*Act. SS.*, Iul. VII, 154-57).

L'intérêt que présente cette *Cronotassi* en dépit de l'aridité du sujet, nous fait souhaiter de voir paraître bientôt un ouvrage plus considérable que l'auteur prépare depuis longtemps et qui aura pour titre : *Faenza illustrata.* Fr. HALKIN.

197. — * Carlo Fedele SAVIO. *Storia compendiosa di Savigliano.* 2a edizione. Savigliano, G. Bianchi, 1925, in-8°, 208 pp., portrait.

M. le chanoine Savio ne prétend pas écrire pour les érudits. Il se contente de résumer les quatre volumes de la *Storia di Savigliano* de Casimiro Turletti (1879-1890). Parfois cependant il corrige heureusement son modèle, p. ex. en ce qui concerne l'introduction du christianisme dans cette région du Piémont et la fondation du monastère de Saint-Pierre, que Turletti attribuait à S. Faustus, disciple de S. Maur. Savigliano est la patrie de quatre bienheureux de l'Ordre de S. Dominique : Pierre de Ruffia († 2 février 1365), Antoine Pavoni († 9 avril 1374), Barthélemy Cerveri († 21 avril 1466) et Aymon Taparelli, mort en 1495. Les trois premiers, inquisiteurs de la foi en Piémont, périrent victimes des Vaudois. Le culte de ces quatre bienheureux fut approuvé par Pie IX en 1853 et 1856. Fr. HALKIN.

198. — * Giorgina PUGLIOLI. *San Bernardino da Siena e la sua attività in Firenze negli anni 1424-1425.* Prato, M. Martini, 1926, in-4°, VII-135 pp.

199. — * Maria STICCO. *Il Pensiero di S. Bernardino da Siena.* Milano, Vita e Pensiero, [1924], in-8°, VIII-202 pp.

Dans cet aperçu, agréablement présenté, de la vie de S. Bernardin de Sienne, Mme Puglioli s'arrête surtout à l'apostolat du saint à Florence. Les manuscrits, jusqu'ici presque entièrement inédits, contenant les deux carêmes prêchés par S. Bernardin en cette ville, ont été étudiés et exploités avec prédilection. Ces volumes avaient du reste déjà été parfaitement analysés et décrits par le P. Tosti, dans l'*Archivum Franciscanum Historicum* (t. XII, p. 187-263). Ils permettent de dater exactement la double prédication de S. Bernardin à Florence. Mais Mme P. n'est pas la première à reconnaître que les deux carêmes doivent se placer en 1424 et 1425. Seulement, sa bibliographie se composant exclusivement d'ouvrages italiens et de quelques ouvrages français, des travaux récents et importants comme ceux de Hefele et de Ferrers Howell lui sont inconnus (cf. *Anal. Boll.*, XXXIX, 421).

L'ensemble des sermons latins et italiens, publiés et inédits, a fourni à Mme Sticco la matière d'une étude pleine d'intérêt des idées du saint apôtre sur Dieu, sur l'homme, sur l'éducation, la famille, le mariage, la vie sociale. Mille traits pittoresques animent l'exposé. R. L.

200. — * Matteo Coniglioni O. P. *Vita del beato Bernardo Scammacca, patrizio catanese, dell' Ordine dei Predicatori.* Catania, « La Fulgur », 1926, in-8°, 183 pp., illustrations.

Le B. Bernard Scammacca n'est guère connu en dehors de son pays d'origine. Il mourut à Catane en Sicile, l'an 1486. Son culte fut approuvé en 1825. Le P. Coniglioni s'est donné de la peine pour recueillir dans les archives de son ordre et dans les histoires de Catane les éléments d'une biographie du saint religieux ; si peu abondants que fussent ces matériaux, il les a mis en œuvre consciencieusement. Il s'est servi surtout d'une *Vita* inédite conservée dans un manuscrit du XVIe siècle de la bibliothèque Nationale de Palerme, intitulé : Gaetani, *Vite di Santi Siciliani.* Malheureusement le P. C. ne fournit aucun renseignement sur cette *Vita*, ni sur sa valeur, ni sur son auteur, ni sur sa date, ni sur le codex qui la contient. Il s'agit, à n'en pas douter, d'un recueil de copies et de notes rassemblées par le P. Octave Gaetani S. I. Cet hagiographie mourut à Palerme en 1620. Les deux volumes de ses *Vitae Sanctorum Siculorum* furent publiés en 1657 par les soins du P. Pierre Salerno. Ils ne contiennent pas la notice du B. Bernard, que l'auteur destinait, sans doute, à la seconde partie de son ouvrage réservée aux personnages morts en odeur de sainteté mais non encore honorés d'un culte public. R. L.

201. —* René Guérin. *La Bienheureuse Marguerite de Lorraine, aïeule d'Henri IV, duchesse d'Alençon et religieuse clarisse.* La Chapelle-Montligeon (Orne), Imprimerie de Montligeon, 1924, in-4°, édition de luxe, revue et corrigée, xxxi-358 pp., illustrations, carte.

Appartenant par sa mère aux maisons de Lorraine et d'Anjou, petite-fille du bon roi René, mariée à René duc d'Alençon, aïeule d'Henri IV, Marguerite de Lorraine, sans être un personnage de tout premier plan, joua pourtant dans l'histoire de France un rôle qui eut son importance. Veuve à l'âge de trente ans après quatre années seulement de mariage, elle eut à administrer au nom de ses enfants mineurs un des grands apanages du royaume. Elle le fit avec une sagesse, une fermeté, un souci de la justice, en même temps

que de la charité, qui lui conquirent la vénération de ses sujets non moins que l'estime de la Cour. Par sa solide piété, par ses libéralités envers les maisons religieuses et la protection éclairée dont elle les entoura, par son dévouement admirable auprès des pauvres et des malades, elle préluda de bonne heure à cette vie religieuse vers laquelle elle aspirait et qu'elle put enfin embrasser au déclin de ses jours dans le couvent des Clarisses Urbanistes qu'elle avait fondé à Alençon. Le culte rendu à la B[se] Marguerite a été confirmé seulement en 1921. Grâce à une information étendue, M. le chanoine Guérin a pu donner à son récit une ampleur qui fait de cette biographie très édifiante une page de l'histoire de France et un pittoresque tableau de la vie féodale à la fin du XV[e] siècle.

R. L.

202. — * *Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami* denuo recognitum et auctum per P. S. Allen et H. M. Allen, tom. V et VI. Oxonii, in typographeo Clarendoniano, 1924-1926, in-8°, xxiii-631, xxv-518 pp.

Érasme n'est pas un saint, on le sait de reste, mais il est une des grandes figures de l'histoire, et les services qu'il rendit à la science ecclésiastique et aux lettres ne sauraient être méconnus. Il nous sera donc permis de saluer le prochain achèvement de ce monument d'érudition, que nous devons au président du Collège de Corpus Christi à Oxford : la correspondance complète de l'illustre humaniste, classée et enrichie d'un commentaire des plus précieux. Outre la jouissance que procure la compagnie d'un incomparable styliste, on y voit revivre une attachante personnalité, qui certes eut ses faiblesses, mais à qui on n'a pas tenu assez compte des multiples et délicates tentations dont son amour propre fut sans cesse sollicité et dont il sut finalement triompher. Ami intime du B. Thomas More, il fut, on le sait, copieusement insulté par Luther, qui dut renoncer à se l'attacher comme allié. Érasme écrivait, à ce propos, à Réginald Pole : *Lutherus offensus mea Diatriba* (le *De libero arbitrio*) *modestissime disputante, scripsit in me magnum volumen, quale nemo scriberet in Turcam* (le *De servo arbitrio*). Il manqua de mesure dans ses attaques contre des abus réels et que des hommes très bien pensants dénonçaient avec autant de conviction, mais avec moins d'éclat, pour n'avoir pas à leur service une plume redoutable comme la sienne. La lecture de sa correspondance, qui prend souvent un ton d'intimité, aura pour effet, non pas de justifier tous ses écrits ni

toutes ses démarches, mais de lui accorder tout au moins, et bien souvent, les circonstances atténuantes. Quant au parti que l'on pourra tirer de cette correspondance pour l'histoire de l'humanisme et pour l'histoire de la Réforme, il est inutile d'y insister. H. D.

203. — * Pedro Leturia S.I. *Nuevos datos sobre san Ignacio. La labor de Polanco y Nadal en los orígenes de la biografía Ignaciana a la luz de documentos inéditos.* Bilbao, El Mensajero del Corazón de Jesùs, 1925, in-8°, viii-69 pp. (= *Biblioteca de cuestiones discutidas,* IV).

Parmi les sources primitives de l'histoire de S. Ignace, à côté des textes classiques : la lettre de Lainez sur les origines de la Compagnie, les *Acta antiquissima* et le *Memorial* de Gonzalez de Camara, et la Vie de S. Ignace par Pierre Ribadeneira, doivent prendre place toute une série d'écrits de Polanco et de Nadal, demeurés jusqu'ici, sinon inconnus, du moins i édits. Le P. Leturia étudie brièvement la genèse de chacun d'eux, les analyse, marque leurs caractéristiques et leur point de vue particulier, détermine dans quelle mesure ils dépendent les uns des autres. Voici en résumé les conclusions du P. L. Les récits de Lainez (1547) et de Camara (1553-1555), ces deux plus intimes confidents de S. Ignace, resteront toujours les sources fondamentales ; d'elles dérivent, non sans les enrichir, trois courants parallèles et indépendants entre eux. Polanco, dans ses divers *Sumarios* (1548-1556) et dans son *Chronicon,* s'intéresse particulièrement à la naissance, au progrès et à l'influence historique de la Compagnie. L'*Apologia ad Doctores Parisienses* (1557) et les *Dialogi* (1562-1563) de Nadal s'attachent surtout à exposer et à défendre la formule de l'Institut. Le *De Actis P. N. Ignatii* et le *Dichos y hechos de N. P. Ignacio* de Ribadeneira (1560-1565) et sa *Vita Ignatii Loyolae* (1567-1572), destinée celle-ci au grand public, visent avant tout à donner un portrait moral du fondateur. Enfin le *De Vita P. Ignatii et Societatis Iesu initiis* (1574), dernière œuvre de Polanco, est une refonte du *Sumario* de 1548, où sont mis à profit la plupart des écrits antérieurs. Elle était destinée à servir d'Introduction à une Histoire générale de la Compagnie. R. L.

204. — * Arturo Codina S. I. *Los orígenes de los Ejercicios espirituales de S. Ignacio de Loyola.* Estudio histórico. Barcelona, Biblioteca Balmes, 1926, in-4°, xvi-309 pp. (= *Biblioteca histórica de la Biblioteca Balmes.* Serie II, vol. I).

Le présent ouvrage est une refonte de ce que l'auteur a écrit sur la question dans *Razón y Fe*, dans ses *Studien zu den Exerzitien des hl. Ignatius* et dans l'introduction à l'édition critique des Exercices spirituels des *Monumenta Historica Societatis Iesu*. Que les Exercices spirituels dans leurs grandes lignes et leurs parties essentielles aient été composés et rédigés par S. Ignace à Manrèse, les témoins les plus anciens l'affirment suffisamment, et peut-être n'était-il plus nécessaire de s'arrêter si longuement à le prouver. Mais le point délicat est de déterminer quelles sont dans les Exercices les parties essentielles datant de Manrèse, quelles sont au contraire les parties accessoires que S. Ignace a ajoutées plus tard. Les 20 annotations et le *Praesuppositum* du début, les 10 additions qui suivent la première semaine, la série des mystères de la vie du Christ, les règles d'orthodoxie, peut-être les règles *ad victum temperandum* et les règles *pro distribuendis eleemosynis*, voilà, selon le P. Codina, les seules parties qu'un examen attentif révèle comme postérieures. Tout le reste, il apporte des raisons plus ou moins plausibles de le croire composé dès Manrèse.

Il étudie ensuite longuement la question de l'origine des Exercices. Il prétend établir « historiquement » qu'elle est toute surnaturelle. Entreprise un peu hardie. Car les influences surnaturelles, par le fait même qu'elles sont surnaturelles, échappent la plupart du temps à l'observation. Aussi n'avons-nous pas particulièrement goûté les chapitres où l'auteur s'attache à discerner la part du Saint-Esprit, puis la part de la Sainte Vierge, dans la composition du petit livre. Il redescend sur un terrain plus solide lorsqu'il examine les sources littéraires qui ont pu laisser des traces dans l'œuvre de S. Ignace.

On sait par des témoignages positifs que S. Ignace a lu à Loyola la Vie du Christ par Ludolphe le Chartreux, et le *Flos Sanctorum* ou *Légende Dorée*, à Manrèse l'Imitation de Jésus-Christ, et peut-être, à Montserrat, l'*Ejercitatorio* de Cisneros. Ces ouvrages ont exercé sur son âme une profonde influence et rien d'étonnant qu'on en retrouve plus d'une réminiscence dans les Exercices spirituels. Mais autre chose est un parallélisme, autre chose un emprunt délibéré. Les rapprochements faits par le P. C. montrent qu'en somme les ressemblances sont moins importantes qu'on ne l'a souvent prétendu. Elles ne portent guère que sur des points de détail et descendent rarement jusqu'à une reproduction littérale. Les autres auteurs chez qui on a voulu trouver la source de telle ou

telle partie des Exercices, — Gérard de Zutphen, pour le plan général et pour l'examen particulier, Érasme pour le Fondement, Mauburnus pour la méthode de méditation par les trois puissances de l'âme, S. Anselme et Werner pour la méditation du Règne du Christ, Werner encore et S. Bernard pour les Deux Étendards, Savonarole pour les Trois degrés d'humilité, le questionnaire de François I[er] aux luthériens pour les Règles d'orthodoxie — on n'a aucune preuve que S. Ignace les ait jamais lus. Le P. C. s'applique à montrer combien leur ressemblance avec le livre de S. Ignace est lointaine. Si la plupart du temps il y réussit sans peine, parfois il nous a paru faire état de différences bien subtiles. Au demeurant, — remarque très juste et point du tout superflue — une ressemblance même assez frappante ne suffit pas à démontrer un emprunt, surtout si des arguments sérieux portent à croire que S. Ignace, au moment où il composa telle méditation, n'avait pas lu ou même n'avait pu lire l'ouvrage qu'on prétend la lui avoir inspirée.

Remarquons néanmoins, avec le P. Cavallera (*Revue d'Ascétique et de Mystique,* VIII, 88), qu'en dehors même de tout emprunt direct, ces ouvrages ou plusieurs d'entre eux ont pu exercer et ont très probablement exercé sur l'esprit de S. Ignace et par conséquent sur son œuvre, sans même qu'il en ait eu conscience, une influence indirecte, par les sermons qu'il a entendus, par les conversations qu'il a eues avec de pieuses personnes qui les avaient lus. Le P. C. n'envisage pas ce genre de dépendance. R. L.

205. — * Hermann Stoeckius. *Ignatius von Loyolas Gedanken über Aufnahme und Bildung der Novizen.* Langensalza, H. Beyer, 1925, in-8°, xii-118 pp. (= *Friedrich Mann's Pädagogisches Magazin,* 808).

Pour exposer les idées de S. Ignace de Loyola sur le recrutement et la formation des novices, M. Stoeckius ne s'est pas contenté d'étudier l'Institut de la Compagnie de Jésus ; il a recouru à la correspondance du saint fondateur et de ses premiers compagnons. Il nous montre ainsi par des exemples concrets quelles qualités S. Ignace exigeait des candidats à son ordre, à quelles épreuves il les soumettait, combien il tenait à les faire venir à Rome pour se rendre compte par lui-même de leurs aptitudes et présider à leur formation. L'exposé est clair, précis, systématique, subdivisé presque à l'excès. L'auteur a pris sa documentation surtout dans les *Monumenta historica Societatis Iesu* et dans les *Rheinische Akten*

zur Geschichte des Jesuitenordens de J. Hansen. A propos de S. Pierre Canisius on s'étonne de ne pas voir mise à profit l'édition de sa correspondance par Braunsberger. Il arrive à M. L. de traduire ses documents un peu trop littéralement. Ainsi en lisant que, à la différence des vœux des coadjuteurs formés, ceux des profès non seulement constituent un empêchement dirimant au mariage, mais annulent même un mariage déjà contracté, les moralistes comprendront sans plus qu'il s'agit d'un *matrimonium ratum non consummatum;* mais les lecteurs non initiés risquent de se scandaliser de ce qu'ils prendront presque fatalement pour une atteinte à l'indissolubilité du mariage. D'autres fois on se demande si l'auteur a suffisamment pris soin de replacer les textes dans leur cadre historique. La lettre de S. Ignace sur laquelle il s'appuye pour expliquer comment les vœux des scolastiques sont « conditionnels » (pp. 16, 18), a été écrite avant que le droit de la Compagnie en cette matière fût parfaitement fixé. De là des expressions qui prêtent à équivoque. En réalité les vœux des scolastiques sont « perpetua ex parte voventis, quamquam conditionata ex parte Societatis » (*Epitome Instituti S. I.*, n° 405). Et où a-t-il trouvé que les vœux de dévotion des novices, puisqu'ils ne sont pas reconnus par l'Institut, n'obligent pas (p. 7, cf. p. 15)? R. L.

206. — * Cyril Martindale S. I. *Trois jeunes saints.* Traduit de l'anglais par Charles Grolleau. Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, xvi-191 pp., portrait (= *Ars et Fides*, 5).

Le P. Martindale estime, avec raison, que les saints sont des hommes, tout comme nous ; qu'ils ont donc non seulement leur caractère propre, mais aussi — du moins au début de leur carrière — leurs petits défauts, leurs faiblesses. Aussi ne sont-ce pas trois types figés et conventionnels qu'il nous dessine, mais trois portraits nuancés, très humains, très sympathiques aussi, en dépit de l'austérité un peu farouche de S. Louis ou de la régularité un peu terne de S. Jean Berchmans ; sympathiques précisément parce que humains. Peut-être même le spirituel auteur découvre-t-il trop volontiers une pointe d'humeur ou d'irréflexion ou de gaucherie dans telle parole de nos jeunes saints : pour en juger sûrement, il faudrait avoir entendu le ton sur lequel le mot a été prononcé. R. L.

207. — * *The Letters of Saint Teresa* translated by the Benedictines of Stanbrook, 1919-1924. Appendix to the fourth Volume. London, Baker, 1927, in-8°, 34 pp.

Nous avons récemment signalé, avec éloge, la traduction anglaise, en 4 volumes, de la correspondance de Ste Thérèse par les Bénédictines de Stanbrook (cf. *Anal. Boll.*, XLV, 215). Elles avaient bien dû se contenter de l'édition espagnole de Vincent de la Fuente, et l'on pouvait craindre que son recueil de lettres ne fût assez incomplet. En réalité, l'édition critique de Burgos par le P. Silverio, en 1926, n'a pu apporter que peu d'inédit. Par un souci de perfection très louable, les Bénédictines de Stanbrook ont songé à compléter dès maintenant leur traduction, et elles viennent de faire paraître, en appendice, vingt-deux lettres et quelques fragments, avec un mot d'introduction du P. B. Zimmerman. A présent, le lecteur anglais est vraiment privilégié. J. SIMON.

208. — * Ludwig VON PASTOR. *Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters*, t. X, XI, XII. Erste bis siebte Auflage. Freiburg i. Br., Herder, 1926, 1927, 3 vol. in-8°, XXXI-666, XXXIX-804, XXXVI-698 pp.

209. — * Gottfried BUSCHBELL. *Selbstbezeugungen des Kardinals Bellarmin*. Krumbach, Fr. Aker, 1924, in-8°, 114 pp. (= *Untersuchungen zur Geschichte und Kultur des sechzehnten und siebzehnten Jahrhunderts*, herausgegeben von P. M. BAUMGARTEN und G. BUSCHBELL, Erstes Heft).

Trois volumes compacts de M. von Pastor, se succédant à de courts intervalles, il y a de quoi embarrasser le critique, que la conscience professionnelle tend à mettre en conflit avec les éditeurs, toujours pressés de recevoir l'annonce de leurs dernières publications. Comme nos lecteurs savent depuis longtemps ce que nous pensons de l'Histoire des papes de la Renaissance et de la Contre-Réforme (*Anal. Boll.*, XL., 462 ; XLIII, 226), et que nous retrouvons, dans les nouveaux volumes, la même méthode et une égale abondance de matériaux, nous pourrons peut-être arriver à contenter tout le monde. Trois grands pontificats, ceux de Sixte V (1585-1590), de Clément VIII (1592-1605), de Paul V (1605-1621), et les règnes éphémères d'Urbain VII, Grégoire XIV, Innocent IX (1590-1591) et de Léon XI (1-27 avril 1605), remplissent ces trois tomes. L'énergique et géniale figure de Sixte V est bien mise en lumière ; mais si l'on excepte les détails de son administration ecclésiastique, assez ordinairement négligés par les historiens, on ne devait pas s'attendre à trouver beaucoup de nouveau sur le grand pape franciscain. Il n'est que juste de constater, avec l'auteur, qu'en plus d'une circonstance il

eut l'avantage de recueillir le fruit des initiatives du règne précédent. Aux textes inédits donnés en appendice est ajoutée une appréciation succincte des biographies contemporaines.

Rien de semblable dans le volume XI, tout entier consacré au pape Clément VIII Aldobrandini, qui n'a pas trouvé de biographe, et dont l'histoire a été lamentablement négligée. On peut dire que M. v. P. est le premier à retracer avec le relief voulu ce pontificat de treize ans, fertile en événements, dont le plus important est certainement la réconciliation du roi de France Henri IV avec l'Église. La politique pontificale en Espagne, le développement de la renaissance catholique en Allemagne, dans les Pays-Bas et en Suisse, les efforts pour former une ligue contre les Turcs, les malheurs de l'Église d'Angleterre, les succès obtenus en Pologne, l'activité du pape dans le gouvernement intérieur, l'extension des missions étrangères, particulièrement au Japon, les disputes fameuses des écoles rivales des dominicains et des jésuites sur l'efficacité de la grâce, l'acquisition de Ferrare, sont les principaux sujet que M. v. P. a voulu traiter avec l'étendue qu'ils méritent, d'après les sources inédites et les travaux spéciaux dont certains épisodes du règne de Clément VIII avaient fourni la matière. Si dans leur ensemble les actes de ce pontife n'ayaient point été mis en suffisante lumière, la faute en est à ceux qui, trop longtemps, ont gardé avec un soin jaloux les documents qui ont permis de lui rendre pleinement justice.

Léon XI, qui succéda à Clément VIII, mourut au bout de 26 jours. Le cardinal Borghèse, qui après lui fut appelé à gouverner l'Église et prit le nom de Paul V, n'avait que 52 ans, et avait été peu mêlé à la politique. Il fut essentiellement un chef religieux, et c'est surtout à l'intérieur que son action se fit sentir, au spirituel comme au temporel. La lutte contre la République de Venise fut un des incidents importants du pontificat, et dans un autre ordre d'idées, le procès de Galilée. Il fut enfin mis un terme aux longues discussions de la Congrégation *De auxiliis* et l'attention se porta surtout sur les progrès de la foi et de la vie chrétienne dans les pays de mission et non moins dans les contrées d'Europe si profondément troublées par la Réforme. L'état religieux de la France, des Pays-Bas espagnols, de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, des pays slaves, de l'Allemagne, est exposé dans des chapitres spéciaux avec les développements que comporte un si vaste ensemble. Sur l'action des Jésuites en Belgique, M. v. P. a suivi l'exposé sommaire du P.

Alfred Poncelet, publié en 1907. Il faudra désormais se reporter à l'ouvrage considérable du même auteur, *Histoire de la Compagnie de Jésus dans les anciens Pays-Bas*, paru en 1927 dans les *Mémoires* de l'Académie Royale de Belgique.

Comme toujours, l'auteur a bien fait ressortir l'action profonde de la sainteté dans l'Église catholique. Les noms de S. Philippe de Néri, de S. Charles Borromée, de S. François de Sales, de Ste Jeanne de Chantal reviennent fréquemment sous sa plume. Ajoutez-y S. Camille de Lellis, S. Joseph Calasanz, S. André Avellin, S. Pierre Claver, Ste Angèle de Mérici, S. Laurent de Brindes, S. Louis de Gonzague, S. Jean Berchmans. A propos de ce dernier, M. v. P. a oublié de citer les *Documents inédits sur S. Jean Berchmans* publiés par le P. A. Poncelet dans les *Analecta*, t. XXXIV-XXXV, p. 1-227. Il vivait à cette époque beaucoup d'autres saints personnages qui ne sont jamais parvenus aux honneurs des autels, et il faut constater, avec l'auteur, que les Procès aboutissaient alors beaucoup moins aisément que de nos jours. C'est ainsi que la cause de S. Philippe de Néri, introduite peu de mois après sa mort, n'eut point d'issue favorable sous le pontificat de Clément VIII, malgré la vénération toute particulière que ce pape professait pour le saint. Deux canonisations seulement eurent lieu sous son règne : celle de S. Hyacinthe et celle de S. Raymond de Peñafort.

Le B. Robert Bellarmin est mêlé constamment aux affaires intérieures de l'Église, et M. v. P. a indiqué, sans exagération, l'importance de son rôle et apprécié son caractère. On prendra plus volontiers son avis sur la matière que celui de M. Buschbell, dont on ne conteste pas l'érudition, mais qui a donné à son livre un tour fâcheux. Il en veut beaucoup au P. Tacchi-Venturi (cf. *Anal. Boll.*, XLII, 235), au P. Kneller et à quelques autres. On ne peut s'empêcher de trouver que l'allure belliqueuse de ce premier numéro d'une nouvelle collection n'est pas précisément de bon augure. Je me garderai de dire que M. B. et ses alliés cherchent à prouver que le pape a eu tort de béatifier le célèbre cardinal. Mais il faut avouer qu'ils s'en donnent bien un peu l'air, malgré le « motto » inscrit à la première page, et dont personne ne contestera la justesse : « Une conception étroite et fausse confondrait à tort la sainteté avec l'impeccabilité et avec l'inerrance. » M. Largent, à qui il est emprunté, écrivait cela à propos de S. Jérôme. Restons-en là pour ne pas envenimer la querelle, et rentrons, avec M. v. Pastor, dans une atmosphère plus calme.

On sait la grande place que l'auteur a réservée, très justement du reste, à l'histoire des sciences et des arts. Il se plaît à relever les encouragements donnés par les papes aux lettrés et aux artistes, et les mérites qui leur reviennent dans l'embellissement de la capitale. Sixte V à qui la bibliothèque Vaticane doit tant, Paul V dont le nom *Paulus V Borghesius*, est inscrit sur le fronton de la basilique de Saint-Pierre, Clément VIII lui-même, sous le règne duquel Rome, déjà si riche en églises, vit s'élever de nouveaux édifices religieux, ont droit, de ce chef, au souvenir reconnaissant des générations futures. Bien qu'il ne se soit pas développé sous l'influence directe de la papauté, le mouvement artistique qui eut, en Belgique, au début du XVIIe siècle, le brillant épanouissement que l'on sait, ne pouvait manquer d'attirer l'attention de l'historien. M. v. P. a reconnu son importance au point de vue religieux, et a réservé plus d'une page à Rubens et à Van Dyck. Sans essayer de faire apprécier l'étendue de la production d'une école prodigieusement féconde, il décrit quelques-unes des grandes œuvres qui en sont issues, et s'arrête avec admiration notamment à la Descente de Croix de Rubens, dont il semble n'avoir pas apprécié la valeur idéale. Ce retable fameux fut commandé à l'artiste par la confrérie des Arbalétriers, pour l'autel du patron, S. Christophe. La légende du bon géant, transportant l'enfant Jésus d'une rive du fleuve à l'autre est peinte à l'extérieur des volets fermés. A l'intérieur ce sont trois scènes mémorables de « Christophorie » : à gauche, la Visitation, où la Vierge porte le Christ dans son sein ; à droite, la Présentation, où le vieillard Syméon le porte dans ses bras ; au centre, le groupe de ceux qui recueillent le corps sanglant du Sauveur. Jamais symbolisme n'a été exprimé avec plus de magnificence. H. D.

210. — * *Œuvres de saint François de Sales.* Édition complète par les soins de religieuses de la Visitation du 1er monastère d'Annecy. T. XX, XXI : *Lettres*, vol. X, XI. T. XXII : *Opuscules*, vol. I. Annecy, Abry, 1918-1925, 3 vol. in-8°, xvii-482, clxxix-349, xxxv-396 pp., fac-similés.

211. — * Allan Ross. *Saint Francis de Sales and the Introduction to the Devout Life.* London, Burns Oates and Washbourne, 1925, in-8°, xi-124 pp., portrait.

Comme tant d'autres publications, l'édition des œuvres de S. François de Sales par les religieuses de la Visitation d'Annecy a subi de par la guerre un retard inévitable. Les dernières feuilles du tome XX

étaient à l'impression quand se déchaîna le cataclysme. Le volume ne put paraître qu'en 1918. Il contient les lettres des années 1621 et 1622, les dernières qu'ait écrites l'infatigable apôtre. Il en date encore une du jour de Noël 1622. Trois jours plus tard il n'était plus. A mesure qu'il avance, s'accentue en lui le détachement de toutes les choses humaines. Mais son ardeur au travail et son dévouement à venir au secours de toutes les détresses ne se ralentissent pas. Lettres de recommandation, lettres de condoléance, lettres de direction, spécialement en faveur des maisons de la Visitation : « la multitude des lettres, avoue-t-il, en empesche la longueur ». Quand la matière le demande, il ne marchande d'ailleurs pas son temps ni sa peine. Des 220 lettres que renferme ce volume, 36 sont inédites ; inédites aussi la plupart des pièces de l'appendice.

Le tome XXI clôture la série des *Lettres*. Il contient 46 pièces non datées et 89 pièces ou fragments découverts après l'impression des volumes précédents. Par manière d'introduction, ou plutôt de synthèse, les éditeurs ont tracé un ample et beau portrait : *S. François de Sales étudié dans ses lettres* (p. v-cxxxix). Le saint est déjà trop parfaitement connu pour qu'on découvre encore en lui des traits inattendus. Mais il y a toujours plaisir et profit à contempler cette physionomie à la fois si surnaturelle et si humaine. Cette introduction a été tirée à part ; excellente idée. Enfin (p. 197-311) une table générale chronologique récapitule non seulement les 2100 lettres publiées dans les onze volumes, mais en outre quelque 1700 autres, perdues aujourd'hui, mais dont on a pu retrouver la trace soit sous la plume du saint lui-même soit sous celle de ses contemporains. Chaque fois on a pris soin de reproduire le passage du texte qui en fait mention.

Avec le tome XXII commence la dernière partie de la collection. Sous le titre général d'*Opuscules*, on y a réuni des « écrits variés, se rapportant aux diverses périodes de la vie du saint et répartis en 6 séries ». Le tome I comprend les deux premières séries : 1) Études et vie intime ; 2) Apostolat. On y rencontre des spécimens tirés des cahiers de l'étudiant en philosophie et de l'étudiant en théologie, des notes spirituelles, plusieurs fragments se rapportant à la fameuse tentation de désespoir dont, jeune homme, il eut à triompher, le règlement de vie si précis que se traça l'évêque, les deux rédactions de son testament. Les 17 pièces relatives à la mission de S. François dans le Chablais étaient déjà connues, mais sur les 16 documents relatifs à son apostolat dans le pays de Gex, 13 sont inédits.

Les trois volumes que nous avons sous les yeux ne le cèdent en rien à leurs devanciers. Même souci de l'exactitude, même richesse d'information, même sobriété substantielle des introductions, et — admirons-le — malgré les difficultés d'après-guerre, même élégance irréprochable dans la tenue extérieure.

M. Ross a publié récemment dans une collection nouvelle intitulée : *The Orchard Books*, une traduction anglaise du chef-d'œuvre de S. François de Sales. Il nous donne maintenant une sorte d'introduction à cette édition, une analyse raisonnée et discrètement commentée du petit livre, dans laquelle il marque les traits caractéristiques de la spiritualité du saint évêque de Genève. Ces pages présentées avec goût engageront certainement à lire l'opuscule qu'elles cherchent à mieux faire connaître. R. L.

212. — * Lorenzo Rocci. *Vita del B. Andrea Bobóla martire Polacco d. C. d. G.* Roma, Università Gregoriana, 1924, in-8°, xi-238 pp., portrait.

Depuis que la Pologne a recouvré son indépendance politique, elle peut exalter en toute liberté ses gloires nationales. Au tout premier rang figure le B. André Bobola, prêtre de la Compagnie de Jésus, martyrisé par les cosaques à Ianov, près de Pinsk, en 1657. Des instances répétées sont faites à Rome pour hâter sa canonisation et obtenir qu'il soit proclamé patron spécial de la Pologne. Une nouvelle Vie, en polonais, a été écrite, il y a quelques années, par le P. C. M. Czerminski S. I. (*Bł. Andrzej Bobola: jego życie, menczenstvo i kult,* Cracovie,1922). C'est d'après ce travail et à l'aide des pièces officielles que le P. L. Rocci S. I. a composé la biographie italienne qu'il destine au grand public. La moitié du volume est consacrée à la gloire posthume de Bobola. C'est surtout l'histoire de ses reliques qui offre de l'intérêt (cf. aussi *Orientalia christiana,* t. IV, fasc. 3, 1925, p. 272-74), car les dernières translations ne furent pas toutes précisément du genre classique. En juin 1922, la relique, conservée dans l'église polonaise de Polotsk, subit une reconnaissance qui n'avait rien de canonique. On sait que dans l'Église russe la conservation du cadavre est un des critères de la sainteté (cf. *Anal. Boll.,* XXXIII, 415-16). Le gouvernement des soviets ayant commencé à procéder, dès 1919, à une enquête générale sur l'état des reliques (cf. *Orientalia christiana,* t. V, fasc.1, 1925), des commissaires voulurent voir aussi le corps de Bobola. Ils furent surpris de constater son excellent état de conservation. Un mois plus tard, les précieux

restes furent emportés par les bolchéviks, en secret, sur un autocamión, à Vitebsk, et, quelque temps après, à Moscou. Ce qu'ils étaient devenus depuis, les catholiques l'ignoraient complètement. La Commission pontificale de secours aux enfants russes (cf. *Studies*, t. XIII, 1924, p. 44-63 ; *Orientalia christiana*, t. IV, fasc. 1, 1925) réussit cependant à découvrir que le corps était intact, à Moscou, et elle chercha à obtenir du Gouvernement qu'il lui fût confié et transféré à Rome. Des plus curieuses est l'histoire de ces négociations, qui faillirent être rompues encore au dernier moment, lorsque les autorités politiques prétendirent stipuler que le corps ne pourrait plus, dans la suite, quitter Rome, pour quelque endroit que ce soit, sans leur consentement explicite. La Commission pontificale réussit à faire tomber cette clause. Le corps de Bobola pouvait donc être transporté à Rome, mais dans le plus grand secret ; il voyagerait par Kiev, Odessa, Constantinople et Brindisi, comme bagage diplomatique. Les péripéties de cette translation (3 oct.-1 nov. 1923) tiennent du roman. A Rome, la relique fut d'abord déposée dans la chapelle Mathilde au Vatican. Le 4 novembre eut lieu la reconnaissance officielle, et le 18 mai 1924, le corps fut transféré dans l'église du Gesù, où il repose, en attendant, espérons-le, d'être définitivement rendu à la Pologne. La relation du recouvrement de la relique en Russie, écrite par le P. J. Gallagher S. I., un des membres de la Commission pontificale, a paru dans *The Month*, t. CXLIII (1924), p. 116-29. Toute l'histoire de la profanation des reliques est à compléter maintenant par les recherches fort intéressantes de M. A. Kwiatkowski, *Profanacja zwłok bl. Andrzeja Boboli w świetle dokumentów 1919-1922*, dans *Przeglad Powszechny*, t. CLXXIII (1927), p. 339-55 ; t. CLXXIV (1927), p. 74-88. Sur la « prophétie » de Bobola remise en circulation pendant la grande guerre, voir *Études religieuses*, t. CXLV (1915), p. 174-88, ou mieux H. THURSTON, *The War and the Prophets*, London, 1915. J. SIMON.

213. — * P. COSTE. *L'esprit des saints. La Bienheureuse Louise de Marillac*. Paris, Mignard, 1924, in-8°, 121 pp., portrait.

Louise de Marillac peinte par ses actes, — Louise de Marillac peinte par ses écrits, telles sont les deux parties qui forment cet opuscule de piété. Le consciencieux éditeur des œuvres de S. Vincent de Paul était on ne peut mieux préparé à composer ce petit recueil. En une quinzaine de pages, il esquisse la biographie de la fondatrice des Filles de la Charité. Un choix d'extraits des écrits

de la bienheureuse, groupés sous quelques rubriques, nous fait ensuite connaître et apprécier sa spiritualité généreuse et solide. R. L.

214. — * Émile Georges, Eudiste. *Saint Jean Eudes, missionnaire apostolique*. Paris, Lethielleux, 1925, in-8°, IX-518 pp., portrait.

Malgré tout l'intérêt que présente la *Vie du vénérable Jean Eudes* du P. Boulay (1905), un ouvrage en quatre gros volumes n'est pas le moyen de propagande qui s'impose lorsqu'il s'agit de faire connaître un nouveau saint et de répandre son culte. Le P. É. Georges, tout en étant fort complet, a donné à la biographie du fondateur de sa Congrégation des proportions plus restreintes, et son ouvrage, puisé aux bonnes sources, notamment aux écrits de Hérambourg, de Costil, de Martine, en même temps qu'il nous fait pénétrer les secrets d'une sainte âme, nous permet de suivre les étapes d'une carrière très longue et prodigieusement remplie. L'Oratoire, auquel le saint appartint un peu moins de vingt ans, lui donna sa formation spirituelle, et développa ses qualités d'apôtre et d'orateur, qui devaient faire de lui un des plus grands missionnaires de l'époque. On compte qu'il donna plus de cent missions, qui duraient au moins six semaines et entraînaient d'énormes fatigues. Mais sa grande œuvre fut celle de l'établissement des Séminaires, tant recommandée par le concile de Trente, et qui rencontrait des oppositions et des difficultés pratiques extraordinaires. Il parvint, au prix d'héroïques efforts, à en fonder six : ceux de Caen, de Coutances, de Lisieux, de Rouen, d'Évreux et de Rennes. L'organisation de ces maisons, qui devaient être pourvues d'une bonne direction et d'un corps professoral capable, l'amena à établir une congrégation de prêtres, que l'on appelle de nos jours les Eudistes, et qui officiellement sont la Congrégation de Jésus et Marie. Une autre fondation due à son zèle est celle de l'ordre de Notre-Dame de Charité, du Refuge et du Bon-Pasteur, qui se consacra spécialement à la sanctification des repenties. On sait que, comme l'a proclamé le pape Pie X, S. Jean Eudes mérite d'être appelé du nom de « Père, Docteur et Apôtre du culte liturgique des Sacrés Cœurs. » Tout un long chapitre est consacré à cette partie de l'œuvre du saint. On y trouve une protestation contre ceux qui mettent quelque différence entre sa mission d'apôtre du Cœur de Marie et sa mission d'apôtre du Cœur de Jésus. Le P. Le Doré, supérieur général des Eudistes avait écrit : « La bienheureuse Marguerite-Marie est par excellence l'apô-

tre du Sacré Cœur de Jésus. C'est pour être celui du Cœur de Marie que le P.Eudes a été choisi avant tout ; mais il serait injuste de refuser à l'ardent missionnaire la gloire d'avoir servi de puissant auxiliaire et de digne précurseur à la bienheureuse Visitandine. » Le P. G. prétend qu'on a « habilement exploité » cette phrase, que la loyauté exige qu'on aille chercher la pensée définitive du P. Le Doré sur l'apostolat du P. Eudes dans ses derniers ouvrages. Or, dans une brochure du P. Ch. Lebrun, *Marie des Vallées et le culte public du Cœur de Jésus*(Lethielleux,1926), qui nous est envoyée et qui est une réfutation de M. E. Dermenghem, accusé d'avoir, en ce qui concerne le culte des Sacrés Cœurs, exagéré le rôle de Marie des Vallées, au détriment de S. Jean Eudes, on reproche à cet auteur de s'appuyer surtout sur l'ouvrage du P. Le Doré : *Naissance du culte liturgique des Sacrés Cœurs* (Paris, 1916), parce que le P. Le Doré avait 81 ans lorsqu'il l'écrivit et que naturellement le livre se ressent de l'âge de l'auteur (p. 6, n. 1). Il serait bon de savoir à quel moment de sa carrière cet écrivain peut être cité sans danger. Nous croyons que nos deux polémistes exagèrent. Attendons, pour discuter, que le calme soit revenu. H. D.

215. — * Ernesto Maria Franciosi Min. Conv. *Vita di S.Giuseppe da Copertino dell' Ordine dei Minori Conventuali.* Recanati, L. e I. Simboli, 1925, in-8°, vi-222 pp., illustrations.

Pour offrir aux dévots de S. Joseph de Cupertino une lecture édifiante et facile — ce qui était son unique ambition — le P. Franciosi n'a pas eu besoin de se livrer à de laborieuses recherches. Les anciens biographes du saint lui ont fourni à souhait ample moisson de traits édifiants et merveilleux, visions, extases, lévitation. R. L.

216. — * S. Leonardo da Porto Maurizio O. F. M. *Operette e Lettere inedite* con documenti vari e tre tavole fuor di testo a cura del P. Benedetto Innocenti O. F. M. Arezzo, Stabilimento tipografico Beucci, 1925, in-8°, lii-302 pp., illustrations.

Les « Œuvres complètes » de S. Léonard de Port-Maurice, tant l'édition de Rome, 1853, que celle de Venise, 1868, sont loin de comprendre tous les écrits de l'actif Frère Mineur. Au recueil d'inédits qu'il avait publié en 1915, sermons sur le Chemin de la Croix et correspondance (*Anal.Boll.*,XLI, 460), le P.Innocenti ajoute aujourd'hui une seconde série tout aussi importante. Le volume contient cinq ou six opuscules, sinon tous inédits, du moins difficiles à trouver. Le

curieux règlement pour l'infirmerie et la pharmacie du couvent de Saint-François al Monte alle Croci, près de Florence, n'avait été imprimé qu'à l'usage des religieux de cette maison et de ceux de Saint-François al Palco près de Prato. Le *Ristretto* des résolutions de retraite du bienheureux est une rédaction légèrement différente des *Proponimenti* contenus dans les éditions. Plus précieuses peut-être que les opuscules pour l'histoire du saint sont les lettres, au nombre de 84, publiées ici pour la première fois. Le P. I. les a recueillies un peu partout. Elles sont adressées à des personnages de tout rang : laïcs, prêtres, religieux, évêques, papes, et traitent surtout d'affaires de piété et de zèle. R. L.

217. — * Gnana Prakasar O. M. I. *A History of the Catholic Church in Ceylon.* I. Period of Beginnings, 1505-1602. Colombo, Messenger Press, 1924, in-8°, xv-293 pp., 7 planches hors texte.

L'histoire de l'Église catholique à Ceylan commence en 1518, quelques années après l'établissement des Portugais à Colombo. Une des premières figures qu'on y voit passer est celle de S. François Xavier. Les lecteurs au courant des recherches critiques entreprises en ces derniers temps sur la biographie du grand apôtre des Indes ont sous la main une pierre de touche, qui leur permettra d'apprécier la méthode du R. P. Prákasar. Il est à craindre que leur jugement ne lui soit pas entièrement favorable. L'auteur a beaucoup lu ; il a colligé avec soin des références, des citations et les avis des préopinants. Mais l'art de remonter aux sources et de peser les témoignages ne brille chez lui que d'un éclat assez tempéré. Au surplus, son histoire est présentée fort agréablement. Elle est émaillée de détails curieux sur les gens, les choses et notamment les antiquités du pays. Nul doute que le public auquel elle est destinée ne la lise avec intérêt, plaisir et édification.

Nous n'avons point parlé d'un chapitre préliminaire (p. 1-12) intitulé : « Notices of Early Christianity in Ceylon ». Il y est question du « Mage noir », des *Acta Thomae*, de Philostorge et de l'évêque Théophile, de Cosmas Indicopleustes, et de la suite d'« autorités » que ces noms font deviner. Ce qu'il faudrait en dire est sans aucun intérêt pour les lecteurs qui se plairont dans le reste du livre. P. P.

218. — * Rob. Streit O. M. I. *Bibliotheca Missionum.* Zweiter Band. *Americanische Missionsliteratur 1493-1699.* Aachen, Xaverius-Verlag, 1924, in-8°, xxviii-939 pp. (= *Veröffentlichungen des Internationalen Instituts für missionswissenschaftliche Forschung*).

Un des fondements les plus solides de la *Missionswissenschaft* est et restera le grand ouvrage dont nous sommes heureux de pouvoir faire ici l'éloge. Les pionniers de cette nouvelle science se sont rendu compte dès le début qu'une des premières exigences était une bibliographie détaillée des missions. Mais ils ne pouvaient se faire illusion sur les difficultés d'une pareille entreprise même collective. Il s'est toutefois trouvé quelqu'un parmi eux, et des mieux qualifiés, pour se mettre résolument à ce travail : le P. Rob. Streit O.M.I., actuellement préposé à la bibliothèque des missions du Vatican, qui, en 1911, attira spécialement l'attention sur l'urgence d'un répertoire de ce genre. Le vaste projet a commencé à se réaliser. En 1916 paraissait, à Münster, chez Aschendorff, le premier tome de la *Bibliotheca Missionum*, un gros volume de près de 900 pages, qui servirait de propylée à tout l'ouvrage, et en même temps de bibliographie générale pour les différentes branches de la science des missions (cf. *Zeitschrift für Missionswissenschaft*, t.VII, 1917, p.166-169). Le plan comprenait trois autres volumes de mêmes dimensions, consacrés respectivement à la bibliographie des missions de l'Amérique, de l'Asie, de l'Afrique et Océanie. Les difficultés des temps n'ont permis d'imprimer le second volume qu'en 1924, grâce à la générosité éclairée de l' *Unio cleri* hollandaise. Contrairement aux prévisions, ce volume n'a pu contenir que la moitié de la bibliographie de l'Amérique, qui s'étend de 1493 jusqu'en 1699, et qui comprend l'Amérique espagnole, portugaise et le Canada : environ 2800 numéros outre des appendices. L'ordre adopté est l'ordre chronologique. Les titres sont reproduits aussi fidèlement que possible et sont suivis, s'il y a lieu, de l'indication des différentes éditions et traductions, et, très souvent, d'une courte notice donnant le contenu de l'écrit, des détails sur les circonstances de sa composition ou sur l'auteur, et quelques références bibliographiques spéciales. Lorsqu'il s'agit d'un ouvrage important et rare, on cite une bibliothèque qui en possède un exemplaire. Cinq tables détaillées terminent ce volume.

Le travail énorme fourni par le P. S. et le soin consciencieux qu'il a apporté jusqu'aux moindres détails commandent l'admiration. On ne pouvait pas, croyons-nous, s'attendre à un premier essai de cette valeur. Inutile de dire toute la richesse et l'importance de pareille bibliographie, à bien des points de vue, et notamment au point de vue hagiographique, car les saints, bienheureux et vénérables de ces temps et de ces régions sont

spécialement nombreux et certains fort célèbres. La *Bibliotheca* est aussi un ouvrage de consultation indispensable pour quiconque s'intéresse à l'histoire des pays colonisateurs, comme l'Espagne, le Portugal et la France ; elle est d'un intérêt tout particulier pour l'histoire des langues indigènes du Vieux Monde et celle de l'imprimerie en Amérique et en Europe. Il ne faut toutefois pas oublier que le dépouillement n'a guère pu s'étendre qu'aux ouvrages imprimés, et qu'il reste, des deux côtés de l'Atlantique, des fonds d'archives très riches que l'on commence à peine à inventorier ; de plus, que le manuscrit de ce second volume était prêt pour l'impression depuis des années déjà. Le P. S. n'a, sans doute, plus eu le loisir ou les moyens de le mettre suffisamment à jour en ce qui concerne les publications postérieures à 1914. Il y aurait eu lieu d'en avertir clairement ceux qui se fieront au répertoire. Les lacunes sont réelles, mais nul doute qu'elles ne soient comblées dans la suite. En attendant, nous croyons utile d'en signaler quelques-unes, à titre d'exemples. La liste pourrait aisément être allongée, mais il faut bien nous borner ici.

Des revues, comme la *Revista do Instituto historico e geographico Brasileiro* qui n'a cessé de paraître et surtout l'*Archivo Ibero-Americano*, dont seul le tome I (1914) a été dépouillé, contiennent un très grand nombre de pièces inédites ; dans cette dernière revue on trouve un bulletin bibliographique des plus utiles. Pour ce qui est de la Compagnie de Jésus, le quatrième et dernier fascicule (1914-1917) des *Corrections et Additions* du P. Rivière à la *Bibliothèque* de Sommervogel, les deux derniers tomes (t. IV, 1914 ; t. V, 1916) du *Catálogo* du P. de Uriarte, trois volumes (t. IV, 1913 ; t. V, 1916 ; t. VI, 1920) de l'*Historia* du P. Astrain, et un volume (t. III, 1922) de l'*Histoire* du P. Fouqueray n'ont pas été utilisés ; de même, au sujet des missions des Capucins, les *Relaciones de las Misiones de los PP. Capuchinos en las antiguas provincias españolas, hoy República de Venezuela, 1650-1817* (Sevilla, 1918, 2 vol.) du P. Fr. da Rionegro, et, pour les missions des Franciscains, le tome I de l'*Historia de las Misiones Franciscanas... en el Oriente del Perú* (Lima, 1922) du P. B. Izaguirre. La liste des écrits du célèbre Juan de Zumárraga doit être allongée des nombreux inédits publiés, avec quantité d'autres, par le P. M. Cuenas dans les *Documentos inéditos del siglo XVI para la historia de México* (México, 1914) et dans l'*Historia de la Iglesia en México*, t. I-II (Tlalpam, 1921-1922). Ne doivent plus être portées comme inédites les deux parties du grand ouvrage du P. de

Aguado (p. 288) et la chronique du chanoine de Salazar (p. 297). Une des éditions les plus soignées du *Novum Belgium* (n° 2557) du P. Jogues est celle de J. G. Shea (New York, 1862). Du n° 1583, il existe aussi une traduction allemande et une seconde traduction anglaise, annotée, et du n° 2151, une traduction anglaise. La notice n° 5 du fameux Bernal Boyl et celle du n° 1527, *Nova Typis Transacta Navigatio*, doivent être revues d'après l'article du P. H. Thurston, dans *The Month*, t. CXXII (1913), pp. 1-12, 152-69 (voir aussi maintenant à propos de Boyl, *Miscellanea Francesco Ehrle*, t. III, 1924, p. 269-80). La bibliographie de la notice d'Antoine Vieira (n° 2390) n'est pas à jour. En dépit de toute l'attention apportée dans la transcription des titres, des fautes se sont glissées, par exemple, dans les nn. 1201-1203, 1266, 2365, 2369, 2425. C'est par distraction sans doute que, dans la table II, l'on a distingué Masias de Massia et dédoublé Ximénez.

Le présent volume fait honneur au *Xaverius-Verlag* d'Aix-la-Chapelle, qui s'est chargé de l'impression du reste de l'ouvrage. Nous apprenons qu'il vient de faire paraître le tome III, qui devait embrasser les années 1700 à 1909 des missions d'Amérique. Pour les années suivantes, voir le bulletin bibliographique du P. S. dans la *Zeitschrift für Missionswissenschaft.* Ce n'est pas sans impatience que l'on attend les volumes à venir. Le P. S. peut être assuré de toute notre reconnaissance. J. SIMON.

219. — * Bernardino IZAGUIRRE. *Historia de las misiones franciscanas y narración de los progresos de la geografia en el oriente del Perú, 1619-1921.* T. III, IV, VII-XII. Lima, Talleres tipográficos de la Penitenciaría, 1924-1926, 8 vol. in-8°, illustrations et cartes.

Nous avons déjà rendu compte naguère (XLIV, 232) de plusieurs tomes de cet ouvrage. Les relations publiées dans les volumes que nous annonçons aujourd'hui présentent la même variété d'intérêt, tant au point de vue religieux qu'au point de vue scientifique, géographique et historique. Signalons les expéditions du P. Joseph Amich aux îles Tahiti ou de la Société, en Polynésie, 1772, 1774-1775 (t. III), et celles du P. François Menendez aux îles Chiloé en 1778-1786 et à la découverte du lac de Nahuelhuapi (en Argentine) en 1791-1794 (t. IV) ; les travaux apostoliques du saint frère convers François del Pilar en Bolivie (t. III) ; les explorations entreprises par le P. Manuel Sobreviela (1788, 1790) et par le P. Narcisse Girbal (1790 et suiv.) dans les montagnes et le long des rivières

du Pérou oriental (t. VII et VIII). Avec les t. X et XII nous nous trouvons en plein XIXe siècle et nous ne lisons plus guère que la réimpression de récits publiés il y a peu d'années par leurs auteurs. Dans le t. IX et dans le t. XI le P. Izaguirre reprend lui-même l'histoire de la mission du Pérou au point où il l'avait laissée à la fin du t. II, et il la poursuit jusqu'en 1924. Il y insère la relation de la visite qu'il entreprit personnellement, en 1910-1911, des postes de la montagne, pour se préparer à écrire le présent ouvrage. R.L.

220. —* Georges Bourgin. *Les sources manuscrites de l'histoire religieuse de la France moderne.* Paris, Letouzey et Ané, 1925, in-8°, 144 pp. (= *Bibliothèque d'histoire ecclésiastique de la France*).

Ce titre promet plus que l'ouvrage ne contient : il s'agit des sources manuscrites conservées aux Archives Nationales et dans les dépôts parisiens tels que les Ministères des Affaires étrangères, de la Marine, de l'Intérieur, le dépôt de la Sûreté Générale. M. Bourgin a voulu faciliter aux chercheurs l'accès de ces fonds d'archives, et son livre se présente comme un guide pour ceux qui s'intéressent à l'histoire religieuse de France depuis le Concordat jusqu'à la loi de Séparation. Afin de mieux orienter ses lecteurs, M. B. a placé en tête de sa description critique des sources documentaires un bref exposé de la législation et de l'administration centrale des cultes depuis 1789 jusqu'à nos jours. Les historiens sauront gré à M. B. d'avoir mis à leur disposition ce précieux instrument de travail et d'avoir groupé et inventorié quelques fonds qui contiennent des documents relatifs à l'histoire des cultes. B. de Gaiffier.

221. — * D. W. Mut. *Der selige Joseph Cafasso, Beichtvater und Seelenführer des ehrwürdigen Don Bosco.* München, Salesianer-Verlag, 1925, in-8°, 258 pp., portrait.

Don Giuseppe Cafasso, prêtre séculier du diocèse de Turin, est né en 1811 et mort en 1860. Les Salésiens le révèrent comme le maître et directeur de leur fondateur, Don Giovanni Bosco. Le clergé du Piémont reconnaît en lui un des agents les plus efficaces de sa régénération au siècle passé. Sa cause, introduite en cour de Rome en 1906, aboutit à la béatification en 1925. C'est à l'occasion de cette solennité que M. Mut a publié le livre que nous annonçons. Il ne prétend pas faire œuvre originale ; sa compilation n'a d'autres sources que celles qu'il énumère dans sa préface : deux Vies italiennes, les Actes du procès de béatification et la courte biographie,

composée dès 1860 par le Vble Don Bosco. Le ton est celui des récits édifiants. L'auteur a fait paraître à la même librairie et sous le même titre une édition abrégée (*Kleine Ausgabe*), qui forme le premier volume d'une collection intitulée : *Lebensbilder hervorragender Persönlichkeiten.* Fr. HALKIN.

222. — * J. M. LAMBERT. *Le Bienheureux Pierre-Julien Eymard (1811-1868).* Paris, Gabalda, 1925, in-8°, 184 pp. (= *Les Saints*).

223. — * Paolo FOSSATI. *Il beato Pietro Giuliano Eymard fondatore della Congregazione dei Preti del SS. Sacramento, dell' Istituto delle Ancelle del SS. Sacramento, e dell' Associazione dei Sacerdoti Adoratori.* Milano, Tipografia S. Lega Eucaristica, 1925, in-8°, 293 pp., illustrations hors texte.

224. — * Alberto TESNIÈRE. *Compendio della Vita del beato Pietro Giuliano Eymard fondatore della Congregazione dei Sacerdoti del SS. Sacramento.* Milano, Tipografia S. Lega Eucaristica, 1925, in-8°, 176 pp., portrait.

225. — * ANGELO ROMANO DI S. TERESA Trinitario. *La Beata Maria Michelina del Sacramento fondatrice dell' Istituto delle Ancelle del SS.mo Sacramento e della Carità.* Con prefazione di Mons. Carlo Salotti. Roma, Tipografia Guerra e Mirri, 1925, in-8°, VII-372 pp., portraits.

La pensée dominante de Pierre-Julien Eymard, un des bienheureux élevés en 1925 aux honneurs des autels, fut le culte d'adoration à rendre à la sainte Eucharistie, et toute sa vie converge vers un seul but : la fondation de la Congrégation des prêtres adorateurs. Aussi, vu l'espace limité dont il disposait, le P. Lambert a-t-il eu raison de passer rapidement sur la première période de la vie du bienheureux, pour étudier surtout le fondateur et son œuvre. Si le lecteur n'était averti de ce dessein, la sécheresse relative des premiers paragraphes risquerait de le rebuter. Mais sa persévérance est bientôt récompensée par le contact très direct avec une âme éminemment surnaturelle, énergique, ardente et d'une limpidité qui en laisse transparaître sans réticence le fond le plus intime.

Pieuse, pleine d'onction, la Vie italienne composée par le P. Fossati nous a paru un peu terne et délayée. L'auteur a surtout mis en œuvre la *Vita* publiée par le postulateur de la cause de béatification.

La notice biographique la meilleure reste encore celle que rédigea en 1870, deux années après la mort du bienheureux, un de ses disciples, le P. Tesnière. Là vraiment le saint nous apparaît lui-même, vi-

vant, personnel. Son esprit, sa vie intérieure nous sont décrits d'une façon prenante par un témoin qui est encore sous le charme de ce qu'il a vu de ses yeux.

Outre la Congrégation des prêtres Adorateurs, le B. Eymard fonda celle des Servantes du S. Sacrement. A peu près à la même époque et tout à fait indépendamment de lui, une dame de la haute société espagnole instituait à Madrid, sous le vocable à peine différent de « Servantes du S. Sacrement et de la Charité », une congrégation vouée aussi au culte de l'Eucharistie et, de plus, à l'éducation des jeunes filles arrachées au vice. Quoique racontée un peu longuement, la vie de *Madre Sacramento*, dans le monde Vicomtesse de Jorbalàn, est d'une lecture intéressante. Les incidents et les traits les plus variés y abondent. A Madrid, puis à Paris et à Bruxelles, où elle suit son frère ambassadeur d'Espagne, la B^{se} Micheline trouve le rare secret de concilier la vie des cours avec la pratique de longues heures d'oraison et l'exercice de la charité envers les pauvres. Les oppositions qu'elle dut vaincre ensuite pour organiser son œuvre si ingrate, les humiliations qu'elle eut à subir, les détresses avec lesquelles elle se trouva aux prises mettent bien en relief sa confiance en Dieu, son énergie et son esprit d'abnégation. R. L.

OUVRAGES ENVOYÉS A LA RÉDACTION

Plusieurs de ces travaux seront l'objet d'un compte rendu dans un prochain numéro de la revue.

AELRED VON RIEVAL. *Die heilige Freundschaft.* Uebersetzt von Karl OTTEN. München, Theatinerverlag, 1927, in-8°, 124 pp.

ALTANER (B.) *Untersuchungen zum Leben des hl. Hyazinth.* Extr. de *Oberschlesisches Jahrbuch für Heimatgeschichte und Volkskunde*, III (1926), 19 pp.

AMBROSIUS A S. THERESIA O. Carm. *Des heiligen Johannes vom Kreuz Aufstieg zum Berge Karmel.* Nach der neuesten kritischen Ausgabe aus dem Spanischen übersetzt. München, Theatinerverlag, 1927, in-8°, XXIII-425 pp., illustrations.

ANSELMI (Anselmo). *Le Scuole di Notariato in Italia.* Viterbo, G. Agnesotti, 1926, in-8°, 35 pp., illustrations.

AVINYO (Joan). *História del Lulisme.* Barcelona, Libreria Católica, 1925, in-8°, XIV-661 pp.

BARDY (Gustave). *Clément d'Alexandrie.* Paris, J. Gabalda, 1926, in-8°, 319 pp. (= *Les moralistes chrétiens*).

Beata (La) Giovanna Antida Thouret, fondatrice delle Suore della Carità sotto la protezione di S. Vincenzo de' Paoli (1765-1826).

Roma, Casa Generalizia delle Suore della Carità, 1926, in-8°, 486 pp., illustrations, carte.

Bernard (Henri) S. I. *Essai historique sur les Exercices Spirituels de saint Ignace depuis la conversion d'Ignace (1521) jusqu'à la publication du Directoire (1599)*. Louvain, 1926, in-8°, vii-264 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. ascétique et mystique, 21).

Betten (Francis S.) S. I. *St. Boniface and St. Virgil*. A Study from the Original Sources of Two Supposed Conflicts. Washington, St. Anselm's Priory, 1927, in-8°, 76 pp. (= *Benedictine Historical Monographs*, T. II).

Beyerle (Konrad). *Lex Baiuvariorum. Lichtdruckwiedergabe der Ingolstädter Handschrift des bayerischen Volksrechts mit Transkription, Textnoten, Uebersetzung, Einführung, Literaturübersicht und Glossar*. München, M. Hueber, 1926, in-8°, xciv-214 pp., nombreuses planches.

Bleichsteiner (Robert). *Kaukasische Völker. B. Sprachen und Stämme*. Extrait de *Reallexikon der Vorgeschichte*, p. 249-63.

S. Bonaventura da Bagnoregio. *Opuscoli mistici*, volgarizzati dal latino con introduzione del P. Agostino Gemelli O.F.M. Milano, « Vita e Pensiero », 1926, in-8°, 531 pp. (= *Biblioteca ascetica*, VII).

Bour (R.-S.) *Un reliquaire émaillé du XIIIe siècle de l'église Saint-Eucaire de Metz*. 30 pp., in-8°. Extrait de l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, 1925.

Bover (Ioseph M.) S. I. *De cultu S. Iosephi amplificando theologica disquisitio*. Barcinone, E. Subirana, 1926, in-8°, 62 pp.

Brackmann (Albertus). *Germania pontificia, sive repertorium privilegiorum et litterarum a romanis pontificibus... concessorum*. Vol. II. pars II : *Helvetia pontificia*. Berolini, Weidmann, 1927, in-4°, xxiii-296 pp. (= P. F. Kehr, *Regesta Pontificum romanorum*).

Brampton (C. Kenneth). *The « De imperatorum et pontificum potestate » of William of Ockham*. Oxford, Clarendon Press, 1927, in-8°, xxxviii-108 pp., fac-similé.

Bremond (Jean). *Les Pères du désert*. Paris, J. Gabalda, 1927, 2 vol. in-8°, lix-582 pp. (= *Les moralistes chrétiens*).

Burch (Vacher). *Myth and Constantine the Great*. Oxford, University Press, 1927, in-8°, viii-232 pp.

Callebaut (André) O. F. M. *Saint Gautier, évêque de Poitiers, à l'occasion du 7e centenaire de sa naissance. 1225-1925*. Extr. de *La France Franciscaine*, t. VIII (1925), 16 pp.

Cangiano (G.) *L'Adventus sancti Nycolai in Beneventum (Leggenda agiografica della fine del secolo XI)*. 2a ed. Benevento, Chiostro S. Sofia, 1925, in-8°, 36 pp.

Caselli (Giuseppe). *Studi su S. Giacomo della Marca pubblicati in occasione del II centenario della sua canonizzazione*. Vol. I. Ascoli Piceno, E. Tassi, 1926. Vol. II. Offida, N. P. de Sanctis, 1926. 2 vol. in-8°, xviii-442, xiv-333 pp., illustrations,

Collectanea franciscana neerlandica. Uitgegeven bij het zevende eeuwfeest van Sint Franciscus. 1226-1926. 's Hertogenbosch, Teulings' uitgeversmaatschappij, 1927, in-4°, 460 pp., illustrations.

Craster (H. H. E.) *The Red Book of Durham.* Extr. de *The English Historical Review,* 1925, p. 504-532.

Crónica oficial de la Semana y Congreso Ascéticos celebrados en Valladolid desde el 23 al 30 de octubre de 1924... con ocasión del tercer centenario de la preciosa muerte del insigne vallisoletano V. P. Luis de la Puente S. I. Valladolid, Casa Social Católica, 1925, in-8°, 476 pp.

Dalleggio d'Alessio (E.) *Relatione dello stato della Cristianità di Pera e Constantinopoli obediente al Sommo Pontefice Romano. Manoscritto della prima metà del XVII° secolo annotato e pubblicato.* Costantinopoli, Rizzo, 1925, in-4°, xiv-97 pp., illustrations.

Daniels (Eugeen). *De invallen der Hongaren. Hun groote inval in Lotharingen ten jare 954.* Antwerpen, L. Opdebeek, 1926, in-8°, 156 pp. (= *Vlaamsch historisch boekenfonds,* Nr 3).

Daugé (S.) *L'église de Sainte-Germaine de Soldunum.* Étude archéologique. Auch, F. Cocharaux, 1927, in-8°, 10 pp., illustrations.

David (P.) *Essai sur les légendes épiques de Pologne.* Grenoble, J.-L. Aubert, 1926, in-8°, 86 pp.

De Buck (J. M.) S. I. *Le bienheureux Juan de Avila (1500-1569). Lettres de direction.* Traduction, introduction et notes. Louvain, 1927, in-8°, 317 pp. (= *Museum Lessianum,* Sect. ascétique et mystique, 25).

Deferrari (Roy J.) *Saint Basil. The Letters,* with an English Translation. T. I. London, W. Heinemann, 1926, in-8°, lv-366 pp.

Delaporte (Yves). *Le voile de Notre Dame.* Chartres, Maison des Clercs, 1927, in-8°, 32 pp., illustrations.

De Luca (Giuseppe). *Di un antico lezionario nella biblioteca del Seminario Romano Maggiore.* Notizie ed estratti. Roma, 1926, in-8°, 63 pp. (= *Lateranum,* 1926).

Dibelius (Martin). *An die Kolosser, Epheser, an Philemon.* Zweite Auflage. Tübingen, J. C. B. Mohr, 1927, in-8°, 86 pp. (= *Handbuch zum Neuen Testament,* 12).

Diehl (Ernestus). *Inscriptiones latinae christianae veteres.* T. II, fasc. 6, 7. Berlin, Weidmann, 1927, in-8°, pp. i-x, 401-516.

Diès (A.) *Autour de Platon. Essais de critique et d'histoire.* Paris, G. Beauchesne, 1927, in-8°, xvi-615 pp. (= *Bibliothèque des Archives de Philosophie*).

Di Martino Fusco (Mario). *S. Costanzo vescovo patrono di Capri.* Extr. de *Il Folklore Italiano,* anno II (1926), N° 2.

Dvornik (F.) *La Vie de saint Grégoire le Décapolite et les Slaves macédoniens au IXe siècle.* Paris, H. Champion, 1926, in-8°, 93 pp. (= *Travaux publiés par l'Institut d'études slaves,* V).

ID. *Les Slaves, Byzance et Rome au IXe siècle.* Ibid., 1926, in-8°, v-360 pp. (Même collection., IV).

DŽAVAKHIŠVILI (Ivané). *Diplomatique géorgienne* (en géorgien). Tiflis, 1926, in-8°, vi-200 pp. (= *Buts, sources et méthodes de l'histoire, autrefois et aujourd'hui,* III, 1).

ID. *Paléographie géorgienne.* Tiflis, 1926, in-4°, xiv-240 pp. (Même collection, III, 1).

Ecclesia. *Encyclopédie populaire des connaissances religieuses,* publiée sous la direction de l'abbé R. AIGRAIN. Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, vii-1111 pp., illustrations, cartes.

EGGER (Rudolf). *Das zweite Amphitheater.* Extr. de *Der Römische Limes in Oesterreich,* Heft XVI (1926), p. 70-162, illustrations.

Enciclopedia Universal Ilustrada Europeo-Americana. T. LIV-LVII. Barcelona, Espasa-Calpe, 1927, 4 vol. in-4°, 1628, 1550, 1560, 1571 pp., nombreuses illustrations et planches.

FEDER (Alfred) S. I. *Studien zum Schriftstellerkatalog des heiligen Hieronymus.* Freiburg i. B., Herder, 1927, in-8°, vii-208 pp.

FEURSTEIN (Heinrich). *Zur Deutung des Bildgehaltes bei Grünewald.* Augsburg, B. Filser, s. a., in-4°, 32 pp. Extr. des *Beiträge zur Geschichte der Deutschen Kunst,* T. I.

FOUQUERAY (Henri) S. I. *Un groupe des martyrs de septembre 1792. Vingt-trois anciens Jésuites.* Paris, Éditions Spes, 1926, in-8°, vii-219 pp., portraits.

GEMELLI (Agostino) O. F. M. *Il mio contributo alla filosofia neoscolastica.* Milano, « Vita e Pensiero », 1926, in-8°, 83 pp. (= *Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore,* Ser. I, t. VIII).

ID. *G. B. Vico. Volume commemorativo nel secondo centenario della pubblicazione della « Scienza nuova » (1725-1925).* Ibid., 1926, in-8°, 178 pp., portrait. (Même collection, Ser. I, t. X).

GHEDINI (Giuseppe). *La lingua greca di Marco Aurelio Antonino.* Parte I^a. Fonetica e morfologia. Milano, « Vita e Pensiero », 1926, in-8°, xv-90 pp. (Même collection, Ser. IV, t. V).

GHELLINCK (Joseph DE). *Les Franciscains en Chine aux XIIIe-XIVe siècles (Ambassadeurs et missionnaires).* Louvain, 1927, 2 brochures de 40 pp., in-8° (= *Xaveriana,* N°s 42, 44).

GLORIEUX (P.) *Les premières polémiques thomistes.* T. I. *Le Correctorium corruptorii « Quare ».* Édition critique. Kain, 1927, in-4°, LVI-451 pp. (= *Bibliothèque thomiste,* T. IX).

GOFFIN (Arnold). *I Fioretti. Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ, S. François d'Assise.* Paris, Bloud, 1927, in-8°, 233 pp.

ID. *Frère François d'Assise. Le tout petit dans le Seigneur raconté par les contemporains.* Bruxelles, A. Dewit, 1927, in-8°, 74 pp., illustrations.

GOLUBOVICH (Girolamo) O. F. M. *Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa e dell' Oriente francescano.* T. V (dal 1346 al 1400). Quaracchi, Collegio di S. Bonaventura, 1927, in-4°, x-441 pp.

Grabmann (Martin). *Thomas von Aquin. Eine Einführung in seine Persönlichkeit und Gedankenwelt.* 5. Aufl. München, Kösel-Pustet, 1926, in-8°, 172 pp. (= *Sammlung Kösel,* 60).

Guilland (R.) *Essai sur Nicéphore Grégoras. L'homme et l'œuvre.* Paris, P. Geuthner, 1926, in-4°, xl-308 pp.

Halphen (Louis). *Les Barbares, des grandes invasions aux conquêtes turques du XIe siècle.* Paris, F. Alcan, 1926, in-8°, 393 pp. (= *Peuples et Civilisations,* V).

Harris (C. R. S.) *Duns Scotus.* Oxford, Clarendon Press, 1927, 2 vol. in-8°, ix-380, 401 pp.

Haskins (Charles Homer). *The Renaissance of the Twelfth Century.* Cambridge, Harvard University Press, 1927, in-8°, x-347 pp.

Hendrix (L.) *Notre-Dame de Saint-Remy, Consolatrice des affligés. Son histoire et son culte.* Liège, École professionnelle Saint Jean-Berchmans, 1925, in-8°, 63 pp., frontispice.

Hermann (Basilius) O. S. B. *Der hl. Abt Theodor von Studion († 11. nov. 826).* Extr. de *Benediktinische Monatschrift,* VII (1925), p. 418-34; VIII (1926), pp. 31-45, 111-23.

Herwegen (Ildefons). *Der heilige Benedikt. Ein Charakterbild.* 3e éd. Düsseldorf, L. Schwann,1926, in-8°, ix-165 pp., illustré.

Historische Aufsätze Aloys Schulte zum 70. Geburtstag gewidmet von Schülern und Freunden. Düsseldorf, L. Schwann, 1927, in-4°, 336 pp., portrait, carte.

Holtzmann (Oskar). *Das Neue Testament* nach dem Stuttgarter griechischen Text übersetzt und erklärt. Dritte (Schluss-) Lieferung. Giessen, A. Töpelmann, 1926, in-4°, pp. i-xxxvi, 737-1059.

Hümpfner (Winfried). *Tagebuch des Dr. Med. Franz. Wilh. Wesener über die Augustinerin Anna Katharina Emmerick, unter Beifügung anderer auf sie bezüglicher Briefe und Akten.* Würzburg, St. Rita-Verlag, 1926, in-8°, lxxiv-591 pp., portrait.

Joynt (Maud). *The Life of St. Gall.* London, S. P. C. K., 1927, in-8°, 168 pp., frontispice (= *Translations of Christian Literature,* Ser. V).

Kauchtschischwili (S.) *Georgische Uebersetzung der Chronik des Georgius Hamartolus,* II. Teil. Extr. du *Bulletin de l'Univerversité de Tiflis,* t. VI (1926).

Klauser (Theodor). *Die Cathedra im Totenkult der heidnischen und christlichen Antike.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, xii-198 pp., 23 pl. (= *Liturgiegeschichtliche Forschungen,* Heft 9).

Kurtz (Benjamin P.) *From St. Antony to St. Guthlac. A Study in Biography.* Berkeley, University of California Press, 1926, in-8°, p. 103-146. (= *University of California Publications in Modern Philology,* T. XII, n° 2).

Lapparent (Comte de). *Sainte Barbe.* Paris, H. Laurens, 1926, in-8°, 64 pp., illustrations (= *L'Art et les Saints*).

LAVEILLE (E.) S. I. *L'Évangile au centre de l'Afrique. Le P. Van Hencxthoven S. I., fondateur de la mission du Kwango (Congo belge) (1852-1906).* Louvain, 1926, in-8°, 404 pp., portrait, carte (= *Museum Lessianum*, Sect. missiologique, 5).

LAWLOR (Hugh Jackson) and OULTON (John Ernest Leonard). *Eusebius Bishop of Caesarea. The Ecclesiastical History and the Martyrs of Palestine.* T. I. Translation. London, S. P. C. K., 1927, in-8°, XVI-402 pp.

LEBRETON (J.) *La vie chrétienne au premier siècle de l'Église.* Paris, B. Grasset, 1927, in-8°, 285 pp. (= *La vie chrétienne*, 2).

LEVISON (Wilhelm). *Zur Geschichte des Klosters Tholey.* Extr. de *Historische Aufsätze Aloys Schulte... gewidmet.* Düsseldorf, 1927, p. 62-81.

MAHER (Mary). *Footsteps of Irish Saints in the Dioceses of Ireland.* London, Burns, Oates and Washbourne, 1927, in-8°, x-126 pp.

MASSERON (André). *Légendes franciscaines.* Paris, Bloud et Gay, 1927, in-8°, 203 pp. (= *Caritas*).

MASSETANI (Ar. N.) *Ricerche sull' epoca del martirio di san Marone, primo apostolo del Piceno.* Civitanova-Marche, Tip. Paci, 1926, in-8°, 16 pp.

MERCATI (Angelo). *S. Pellegrino delle Alpi in Garfagnana. Note agiografiche e storiche.* Roma, Tip. Poliglotta Vaticana, 1926, in-8°, 67 pp., illustrations.

METZLER (Johannes) S. I. *Deutschlands zweiter Apostel, der hl. Petrus Canisius S. I.* Neuauflage, M. Gladbach, B. Kühlen, 1925, in-8°, 48 pp., frontispice.

ID. *Märtyrergestalten aus der schwedischen Missionsgeschichte.* Nach ungedruckten Quellen. 10 pp., illustré. Extrait de *Xaverius-Missions-Kalender*, 1923.

MEURGEY (Jacques). *Histoire de la paroisse Saint-Jacques-de-la-Boucherie.* Paris, Champion, 1925, in-4°, XI-348 pp., LXV pl.

MICHELS (Thomas). *Beiträge zur Geschichte des Bischofsweihetages im christlichen Altertum und im Mittelalter.* Münster i. W., Aschendorff, 1927, in-8°, x-101 pp. (= *Liturgiegeschichtliche Forschungen*, Heft 10).

MONTABONE (Giovanni) S. I. *Un emulo di S. Luigi Gonzaga. P. Pietro Rocca S. I. 1881-1918.* Torino, Editrice Società Internazionale, [1926], in-8°, 316 pp., illustrations.

MONTIGLIO (Vincenzo). *L'Angelo de' Casalesi, ossia Sant' Evasio, primo vescovo d'Asti, martire e patrono della città e diocesi di Casale Monferrato. Vita e documenti.* Casale Monf., Tarditi, 1926, in-8°, XIV-224 pp., portrait.

MOOREES (F. D.) *De organisatie van de christelike Kerk van Noord-Afrika in het licht van de brieven van Augustinus.* Groningen, J. B. Wolters, 1927, in-8°, VIII-122 pp.

MOREAU (Édouard DE) S. I. *Saint Amand, apôtre de la Belgique et du Nord de la France.* Louvain, 1927, in-8°, x-367 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. missiologique, 7).

Id. *Saint Victrice de Rouen, apôtre de la « Belgica Secunda ».* Extr. de la *Revue belge de philologie et d'histoire*, T. V (1926), p. 71-79.

Müller (Karl). *Die Forderung der Ehelosigkeit für alle Getauften in der alten Kirche.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1927, in-8°, 25 pp. (= *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge*, 126).

Notre-Dame de Walcourt. Manuel du pèlerin et du visiteur au sanctuaire de Notre-Dame de Walcourt. Gembloux, J. Duculot, 1925, in-8°, 112 pp., illustrations.

Paquay (J.) *Les évêques de Tongres.* Extr. du *Bulletin de la Soc. Scient. et Littéraire du Limbourg*, 1927, 27 pp.

Parvan (Vasile). *Sur un relief inédit du VIIe siècle représentant la sainte Vierge.* Bucarest, Cultura Nationala, 1924, in-8°, 11 pp. Extr. du *Bulletin de la section hist. de l'Académie Roumaine*, t. IX : *Congrès de Byzantinologie de Bucarest. Mémoires.*

Id. *Municipium Aurelium Durostorum.* Torino, G. Chiantore, 1924, in-8°, 36 pp. Extr. de la *Rivista di Filologia e d'Istruzione classica*, nuova serie, anno II.

Peradze (Gregor). *Ueber das georgische Mönchtum.* 17 pp., in-8°. Extr. de *Internationale kirchliche Zeitschrift*, 1926, 3.

Périnelle (J.) O. P. *L'attrition d'après le concile de Trente et d'après saint Thomas d'Aquin.* Le Saulchoir, Kain, 1927, in-8°, 151 pp. (= *Bibliothèque thomiste*, X).

Peterson (Erik). *ΕΙΣ ΘΕΟΣ. Epigraphische formgeschichtliche und religionsgeschichtliche Untersuchungen.* Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1926, in-8°, viii-346 pp. (= *Forschungen zur Religion und Literatur des Alten und Neuen Testaments*, neue Folge, 24. Heft).

Phoutridès (Neilos). *Ἀκολουθία τῆς ὁσίας μητρὸς ἡμῶν Θεοκτίστης τῆς Λεσβίας.* Alexandrie, Typographie du Patriarcat, 1909, in-8°, 47 pp.

Pieris (P.E.) and Fitzler (M. A. H.) *Ceylon and Portugal.* Part I. *Kings and Christians 1539-1552.* Leipzig, Verlag der Asia Major, 1927, in-8°, 408 pp., carte.

Pighi (Giov. Battista). *Il proemio degli Annali di Q. Ennio. Saggio di ordinamento e di interpretazione dei frammenti.* Milano, « Vita e Pensiero », 1926, in-8°, 52 pp. (=*Pubblicazioni della Università cattolica del Sacro Cuore*, Ser. IV, T. 5).

Pottier (Edmond). *L'Art Hittite.* Fasc. 1. Paris, P. Geuthner. 1926, in-4°, 100 pp., illustrations.

Preuschen (Erwin). *Griechisch-Deutsches Wörterbuch zu den Schriften des Neuen Testaments und der übrigen urchristlichen Literatur.* 2. Aufl. vollständig neu bearbeitet von Walter Bauer. 7.-8. Lieferung. Giessen, A. Töpelmann, 1927, in-4°, p. 769-1024.

P. S. *Korte levensschets van Donna Maria Benedicta Frey, cisterciënsernon van het klooster « Della Duchessa » te Viterbo.* Naar het duitsch. Eindhoven, W. van Eupen, 1925, in-8°, 16 pp., portrait.

PUNIET (P. DE) O. S. B., BERNADOT (M. V.) O. P., JÉRÔME DE LA MÈRE DE DIEU O. C. D., LAJEUNIE (E. M.) O. P. *Saint Teresa of the Child Jesus.* Translated from the French by a Dominican of Headington. London, Burns Oates and Washbourne, 1925, in-8°, IX-147 pp.

REITANO (Silvia). *Sant' Agata.* Torino, Soc. Editrice Internazionale, 1926, in-8°, 210 pp., portrait. (= *Le vite dei Santi narrate ai Giovani*).

Ricordo del II centenario di S. Veronica Giuliani da Mercatello abbadessa delle Cappuccine di Città di Castello 1727-1927. Milano, Tip. Lanzani, 1927, in-8°, 190 pp., illustrations.

ROLAND-GOSSELIN (M.-D.) O. P. *Le « De ente et essentia » de S. Thomas d'Aquin.* Texte établi d'après les manuscrits parisiens. Introduction, notes et études historiques. Kain, 1926, in-8°, XXX-221 pp. (= *Bibliothèque thomiste,* VIII).

SACCHETTI SASSETTI (Angelo). *Anecdota franciscana reatina.* Potenza, « Giornale di Basilicata », 1926, in-8°, 90 pp., illustrations.

SALHANI (A.) *L'apôtre des Indes et du Japon. Saint François-Xavier* (en arabe). Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1927, in-8°, 56 pp., illustrations.

SCHEEBEN (Heribert Christian). *Der heilige Dominikus.* Mit Geleitwort von Angelus WALZ, O. P. Freiburg i. B., Herder, 1927, in-8°, XIV-460 pp., illustrations.

SCHERER (Emil Clemens). *Geschichte und Kirchengeschichte an den deutschen Universitäten.* Freiburg i. B., Herder, 1927, in-8°, XXX-522 pp.

SCHURHAMMER (G.) S. I. *Fernão Mendez Pinto und seine « Peregrinaçam ».* Extr. de *Asia Major,* III (1926), pp. 71-103 et 194-267.

SIMON (Paul). *Erkenntnistheorie und Wissenschaftsbegriff in der Scholastik.* Tübingen, J. C. B. Mohr, 1927, in-8°, 27 pp. (= *Philosophie und Geschichte,* 14).

SLIPIJ (Josif). *De St. Josaphat Kuncevyč* (en ukrainien). Leopoli, Rédaction de « Bohoslovia », 1925, in-8°, 261 pp. (= *Opera theologicae societatis Ucrainorum,* T. I).

STACHNIK (Richard). *Die Bildung des Weltklerus im Frankenreiche von Karl Martell bis auf Ludwig den Frommen.* Paderborn, F. Schöningh, 1926, in-8°, X-103 pp.

STANISLAO DI S. TERESA. *San Giovanni della Croce. 1542-1591.* Milano, S. Lega Eucaristica, 1926, in-8°, 260 pp., portrait.

STICCO (Maria). *San Francesco d'Assisi.* Milano, « Vita e Pensiero », 1926, in-8°, VIII-341 pp.

STOLZ (E.) *Die Patrone der Universität Tübingen und ihrer Fakultäten* (=*Theologische Quartalschrift,* 108. Jahrg., 1927, p.1-49).

STYGER (Paul). *Die altchristliche Grabeskunst.* München, J. Kösel - F. Pustet, 1927, in-8°, 123 pp., 30 planches.

TILLIÈRE (N.) *Histoire de l'abbaye d'Orval.* 3e édit. Gembloux, J. Duculot, 1927, in-8°, XI-275 pp., illustrations.

THOUVEREZ (Émile). *Pierre Nicole.* Paris, J. Gabalda, 1926, in-8°, 305 pp. (= *Les moralistes chrétiens*).

Un moine bénédictin nivernais au XVIIe siècle. Dom de Laveyne, fondateur des Sœurs de la Charité et de l'Instruction chrétienne de Nevers, 1653-1719. Nevers, Imprimerie de la Nièvre, 1922, in-8°, xxiii-197 pp., illustrations.

VAETH (Alfons) S. I. *Zwischen Meer und Wüste. Schwester Clarissa Grieven, Tochter vom hl. Kreuz und ihr Apostolat in einer indischen Grossstadt.* Aachen, Aachener Missionsdruckerei, 1926, in-8°, 88 pp., illustrations (= *Pioniere der Weltmission*, 7).

VAN GENNEP (A.) *Essai sur le culte populaire des saints franciscains en Savoie.* Extr. de la *Revue d'histoire franciscaine*, T. IV (1927), 100 pp., illustrations.

ID. *La Saint-Jean dans les croyances et coutumes populaires de la Savoie.* Extr. du *Journal de Psychologie*, t. XXIV (1927), p. 26-77.

VAN WINCKEL (A. W.), VAN GOETHEM (F.) *S. Thomas van Aquino. Bijdragen over zijn tijd, zijn leer en zijn verheerlijking door de kunst.* Gent, Uitgaven « St. Thomas van Aquino », 1927, in-4°, 228 pp., 131 planches, portrait.

VICENTINI (Antonio M.) O. S. M. *Il confessore del S. Palazzo Apostolico e l'Ordine dei Servi di Maria.* Memorie storiche pubblicate nell' anno giubilare 1925. Vicenza, Tip. S. Giuseppe, 1925, in-4°, 108 pp., portraits.

Vie (La) et les œuvres de quelques grands Saints. Paris, Librairie de France, 1926, 2 vol. in-8°, 285, 285 pp.

VILLANI (Carlo). *Il beato Crispino da Viterbo.* Torino, Soc. editrice internazionale, 1926, in-8°, 77 pp., portrait.

VROMANT (G.) *Facultates Apostolicae quas S. Congregatio de Propaganda Fide delegare solet Ordinariis missionum. Commentaria in formulam tertiam.* Louvain, Desbarax, 1926, in-8°, vi-165 pp. (= *Museum Lessianum*, Sect. théologique, 16).

WALSH (James J.) *The World's Debt to the Irish.* Boston, The Stratford Company, 1926, in-8°, vi-432 pp.

WAY (Agnes Clare). *The Language and Style of the Letters of St. Basil.* A Dissertation. Washington, 1927, in-8°, xv-229 pp, (= *The Catholic University of America Patristic Studies*, t. XIII).

WILLIAMS (Charles Allyn). *Oriental Affinities of the Legend of the Hairy Anchorite.* Urbana, University of Illinois Press, 1925, 1926, 2 fasc. in-8°, 138 pp. (= *University of Illinois Studies in Language and Literature*, t. X, n° 2 ; t. XI, n° 4).

INDEX SANCTORUM

INDEX AUCTORUM

quorum opera in hoc tomo recensita sunt.

HOC VOLUMINE CONTINENTUR

DES PRESSES DE JULES DE MEESTER ET FILS WETTEREN (BELG.)

JOURNAL